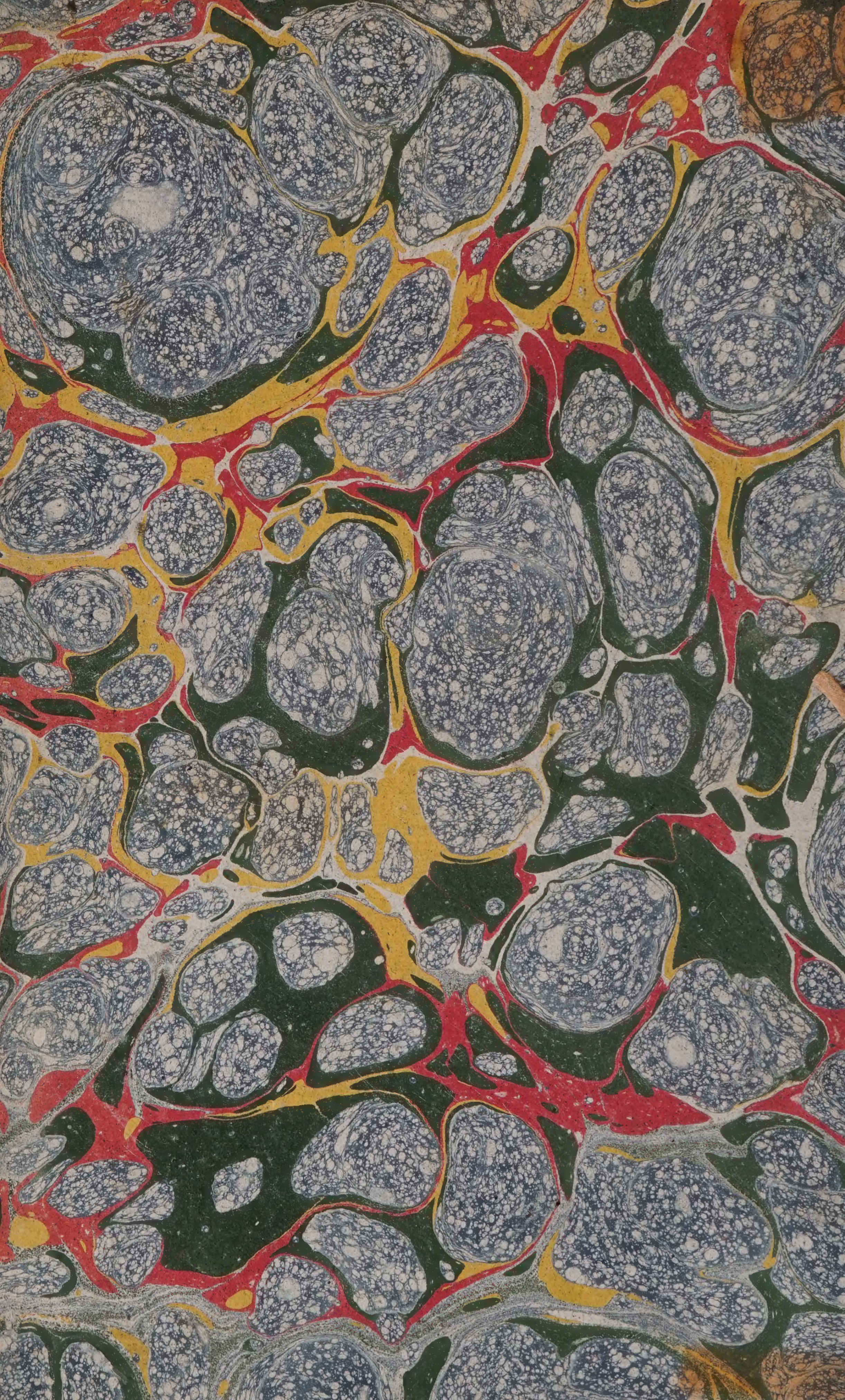
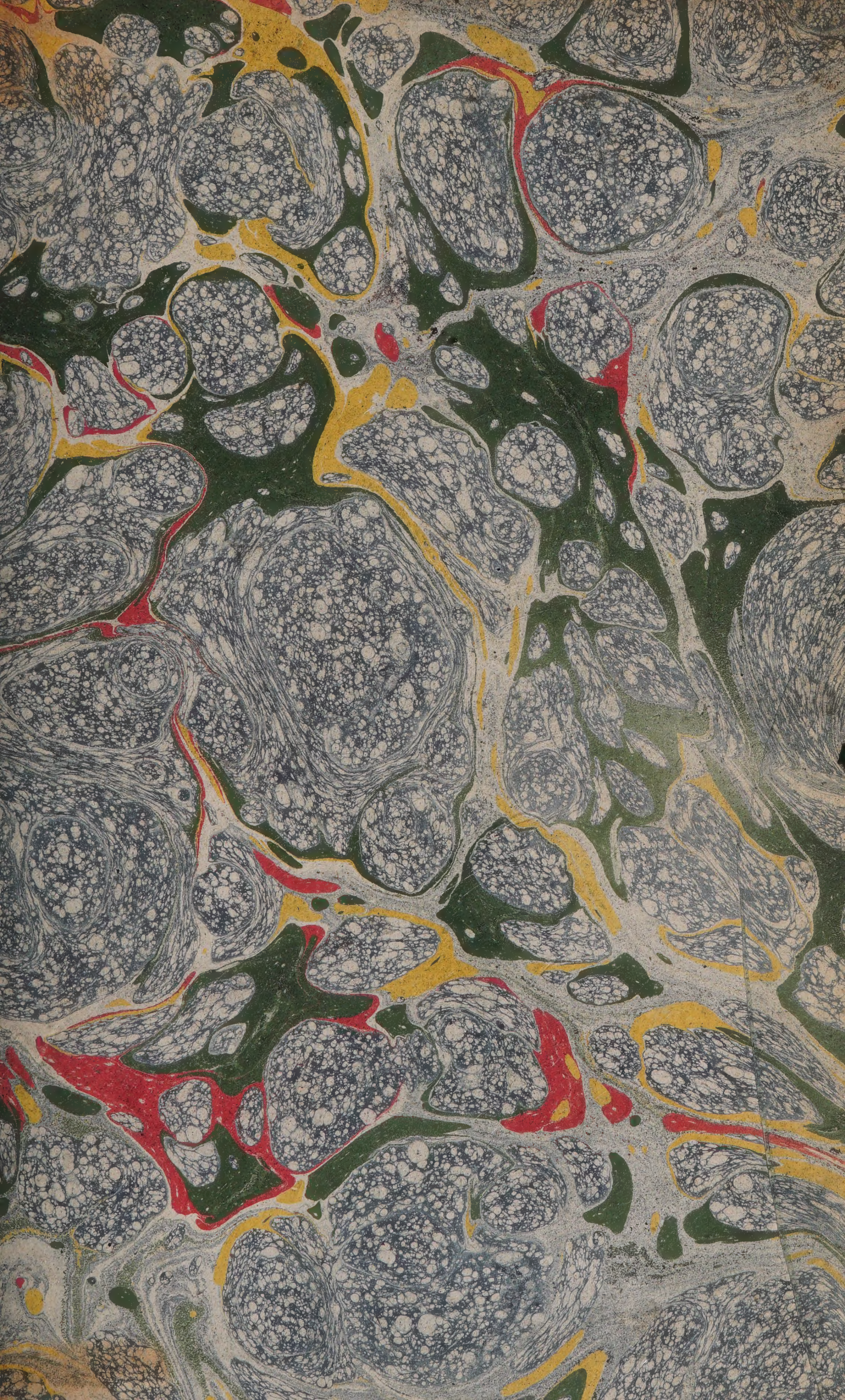






HISTOIRE
RAISONNÉE
DES MALADIES
OBSERVÉES A NAPLES.

Se trouve :

A Milan, chez Math. Margaillan ;

A Naples, chez Michel Stasi ;

A Gênes, chez Yves Gravier.

HISTOIRE
RAISONNÉE
DES MALADIES
OBSERVÉES A NAPLES,

PENDANT LE COURS ENTIER DE L'ANNÉE 1764,

Par MICHEL SARCONE, médecin-directeur de l'hôpital du régiment Suisse de Jauch;

Traduite de l'Italien par F. PH. BELLAY, docteur en médecine, ancien médecin des armées des Alpes et d'Italie.

Ne perfunctorie de rebus difficilibus meditator, nihil enim præclari sine improbo labore in republica litteraria fieri potest. Omni in re sensum communem consulito : tibi soli ne fidito.

Ant. Genuens. *art. logicocrit. l.* 1. *c.* 3. §. 18. *can.* 6. 9. 10.

TOME PREMIER.

A LYON,
Chez REYMANN et comp., Libraires, rue St-Dominique.
A PARIS,
Chez BRUNOT, Libraire, rue de Grenelle-St-Honoré.

An XII. — 1804.

Ayant déposé deux exemplaires de cet ouvrage à la bibliothèque nationale, nous le mettons sous la garde des lois, et nous prévenons tous contre-facteurs, que nous userons du droit qu'elle accorde.

A SES AMIS ET COLLÉGUES,

P. BRION,

F. AIGOUY,

Et J. B.TE LAGOUTTE,

En mémoire de l'accueil obligeant qu'il a reçu de leur bienveillance à son retour à Lyon, des soins affectueux qu'ils ont eus de lui faire oublier les malheurs qui avaient pesé sur sa

porter tout le fardeau des reproches que j'aurai attirés à l'auteur, de la part de ceux qui le liront en langue française, si je n'ai su qu'échanger le riche vêtement dont il avait pris soin de s'embellir, contre les haillons dont on pourra me reprocher de l'avoir affublé. Cependant, si j'eusse trouvé en français le livre précieux de l'Hippocrate Napolitain, il est sûr que je ne me serais pas avisé de le vêtir de ma livrée; mais j'étais en Italie; j'avais un grand besoin de converser avec cet illustre écrivain; et comme il me manquait d'interprète, il a bien fallu que je m'en servisse à moi-même, et que j'essayasse d'occuper une place, que d'ailleurs je trouvais libre. Sa doctrine sur l'usage du quinquina dans certaines espèces de fièvres, telle fut la première et la plus forte des raisons qui m'engagèrent insensiblement dans ce travail que j'ébauchai alors, (il

y a huit à neuf ans) mais que je fus bientôt forcé d'abandonner. Ce même travail, je l'ai repris depuis quelques années, avec toute l'ardeur que m'a toujours inspiré la jouissance de servir l'humanité et d'agrandir les domaines de ma profession.

A mesure que ma traduction s'avançait, j'avais honte d'avoir langui jusque-là dans l'ignorance d'une infinité de notions-pratiques qu'on ne trouve que dans cette source inépuisable de bonnes observations et de raisonnemens aussi sages que lumineux, et je plaignais la médecine française de ce qu'elle avait resté si long-temps sans jouir de ce chef-d'œuvre de l'expérience. Continuons, me suis-je dit, les vieux praticiens me sauront gré de ma peine; je puis devenir utile aux jeunes médecins; ma patrie peut gagner à cette acquisition, et l'humanité se réjouir d'un tel présent. Continuons, puisque

c'est être juste envers les deux peuples, que de les placer l'un et l'autre dans de nouveaux rapports d'estime et de considération; puisque c'est une occasion sur-tout de témoigner la reconnaissance la plus légitime de la part de celui qui emprunte de son voisin d'aussi nobles dépouilles.

Quel sera le mérite de ma traduction ? Je pense au moins que celui de la fidélité, le premier, comme le seul indispensable, ne lui manquera pas. Elle ne sera cependant pas telle, dans tous les points, que je désirerais qu'elle fût pour les lecteurs les plus délicats; mais si je sollicite quelque grace en faveur de ma diction, je ne suis pas certain de l'obtenir; la critique n'a point d'entrailles; elle se rit sur-tout de l'humble mortel qui mendie ses faveurs au prix de la vérité. Je livre donc à la république médicale mon travail tel qu'il est;

je le crois bon; et quand je ne le dirais pas, la tendre faiblesse d'un père est connue; on ne me tiendrait pas même compte de mon silence. Mon style, néanmoins, va sentir la traduction. — Heureusement qu'il s'agit d'un livre de médecine, à propos duquel on sera, je l'espère, obligé de convenir qu'il n'est pas permis de prendre les libertés qu'on souffrirait plus volontiers à celui qui traduirait un poëte.

Si la critique enfin trouve à mordre sur le fond de l'ouvrage, je déclare que je ne prends autre chose pour mon compte, que l'accusation de mauvais goût, lequel m'aurait engagé à faire un choix contraire à la saine médecine, et dans ce cas, je confesse n'avoir rien à répondre. — *Sarcone* aurait eu besoin de quelques notes. — Je m'en suis abstenu, parce que j'ai pensé qu'un grand nombre de mes

lecteurs les supposeraient tout aussi bonnes que j'aurais pu les faire, et qu'elles devenaient inutiles à beaucoup d'autres. — Quant au mérite qu'il y a de traduire, je souscris de bien bonne foi au jugement de ceux qui me refuseraient celui-là; car je sais que ce genre de travail n'est que celui d'un écolier, auquel on ne doit d'autre reconnaissance que celle dont il se serait rendu digne, pour n'avoir pas fait de contre-sens.

Je tiens cependant à une espèce de gloire, et mon ambition sur ce point ne pourrait être contestée que par ceux dont l'ame ne serait pas faite pour sentir ce puissant aiguillon de l'amour-propre, le plus honnête, et peut-être le plus licite. Cette gloire, j'ose la placer dans la bienveillance de mes confrères; et s'il n'y avait pas quelque témérité à l'avouer, je dirais dans leur affection, leur estime et leur confiance.

PRÉFACE.

1. Ainsi que parmi le grand nombre de maux qui troublent le modique repos de l'humanité, il n'y a pas de calamité qui mette plus manifestement à découvert la fragilité de notre condition, que la fureur d'une épidémie meurtrière; de même on ne connaît pas de maladies qui dévoilent plus efficacement, aux yeux du public, les vastes lacunes de la médecine et les ténèbres dont elle est environnée. C'est néanmoins cet art conservateur que la providence inspira au cœur des premiers hommes, par la voix impérieuse de la nécessité. Les premiers secours dont il gratifia l'humanité, furent d'abord grossiers et les simples enfans du hasard, et la confiance dont on l'accueillit, naquit des applaudissemens qu'on lui prodigua et de l'utilité dont on le présuma susceptible. Cependant le temps, l'expérience et la raison l'élevèrent, quoique lentement, presqu'à la dignité de la démonstration. Ce fut alors qu'il parut entre les mains d'un petit nombre de sages, le ministre précieux de la vie des hommes, tandis que dans celles de la foule des pseudomédecins, il se changea en une furie

homicide, à laquelle l'ignorance, l'intérêt et l'audace sacrifient encore chaque jour un grand nombre de vies nécessaires à l'état.

2. Dans les maladies que nos premiers maîtres ont nommé sporadiques (1), le tempérament du malade, l'abus de quelqu'une des six choses nécessaires à la vie, (que je trouve étrange de nommer non-naturelles) une certaine constance de caractère morbifique, jointe à une certaine régularité qui règne dans le cours de la maladie (2), et aidée de l'histoire des fréquentes analogies qu'on découvre par les effets des causes morbifiques dans les cadavres, sont autant de flambeaux qui, au travers des ténèbres et des doutes, indiquent au praticien habile la voie la plus courte par laquelle il puisse épier le caractère de la maladie, et la confier aux forces de la vie, ou la reconnaître supérieure aux efforts de l'art et à ceux de la nature.

3. Il n'en est pas de même des maladies épidémiques d'un caractère meurtrier; ici, tout est obscurité, confusion, erreur. La mort, ou commet ouvertement ses fureurs, ou sous l'aspect d'une trompeuse bénignité, menace la vie ou la santé. Les causes du mal sont douteuses, problé-

matiques, impénétrables ; les effets inconstans, précipités, contraires, extrêmement irréguliers. L'anatomie elle-même, qui démontre ordinairement les effets funestes des maladies avec autant de fidélité qu'elle manifeste nos erreurs, indique rarement dans les cadavres des malheureuses victimes du venin épidémique, les véritables signes de la violence qu'a éprouvée la machine, et le plus souvent ne sait en découvrir aucun vestige sensible, ou bien ne trouve que des effets qui correspondent peu, ou ne correspondent point à l'impétuosité et à la gravité de la cause homicide. N'en est-il pas de même de la cause qui donne la mort dans les fièvres pernicieuses? avec quelle opiniâtreté elle se dérobe si souvent à notre perspicacité (3)!

4. On peut ajouter à toutes ces circonstances, le peu de secours que nous fournit l'histoire. Quel fond d'utiles matériaux ne trouverions-nous pas dans celle des nombreuses et diverses épidémies mortelles qui ont dévasté l'Europe et l'Asie, si, au lieu d'avoir été recueillis par des mains pour ainsi dire profanes, ils l'eussent été par celles des véritables enfans de l'art? En effet, si l'on en excepte Thucidide, Diodore

de Sicile et quelques autres, on ne trouvera dans tout le reste que mots vides de sens, qu'argumens de crédulité superstitieuse, que signes bien maigres de cette utile substance qui prend sa source dans l'observance des principaux devoirs de l'histoire, laquelle n'est pas établie pour accabler la mémoire d'un nombre incalculable de noms divers, ni pour égayer l'esprit par des narrations aussi agréables qu'inutiles, mais pour former le cœur des hommes, et servir par l'exemple au progrès des arts.

Quant aux médecins qui parcoururent la même carrière, le nombre en est considérable sans doute; mais qu'il est petit celui de ceux qui y figurèrent avec honneur! sous quel honteux aspect le plus grand nombre ne nous ont-ils pas représenté certaines épidémies? L'un fait mention d'une prodigieuse quantité de punaises trouvées dans les méninges, dans une hémitritée pestilentielle (4). Un autre assure, avec autant d'effronterie, que dans diverses épidémies pestilentielles, il s'est ordinairement engendré des vipères et des lézards dans les corps des pestiférés (5). De quel usage peuvent être des écrits dictés par tant de puérilité? Quelle mauvaise opinion ne devrait-on

devrait-on pas se faire de la bonne foi et du savoir d'un auteur qui a donné place à ces sortes d'inepties dans ses propres ouvrages? Tel fut cependant un Bonet. L'esprit de compilation, pour peu qu'il ne soit pas accompagné d'une saine critique, dégénère facilement en fanatisme.

5. On doit se plaindre sans doute de ce qu'il n'est pas plus grand, le nombre des *Hippocrate*, des *Baillou*, des *Sydenham*, des *Huxam*, des *Pringle*, des *Tissot*, des *Ramazzini*, et de quelques autres (dont j'omets ici les noms pour être plus bref, mais des immortelles productions desquels je ferai une mention expresse dans le cours de l'ouvrage) qui marchant sur les traces du vénérable écrivain des premières épidémies, ont copié la nature dans les maladies, et nous l'ont offerte sans altération et dégagée de toute la forfanterie des hypothèses et des fictions.

6. S'il y a une circonstance dans laquelle on puisse découvrir tout ce que peut sur l'esprit des hommes la passion d'une hypothèse favorite, c'est sans doute lorsqu'il s'agit de représenter ingénument le caractère simple et naturel d'une maladie. Nous ne voyons souvent dans les maladies, que ce que nous avons l'habitude d'y voir,

et nous ne savons lire les mystères de la nature que de la manière que nous l'ont enseigné notre éducation et l'école. Nous aimons tous à copier la nature, mais peu savent l'imiter; très-peu la colorent avec fidélité; tout le reste se copie soi-même, car la médecine a aussi ses peintres. Plût à Dieu que toutes les variétés se réduisissent à la bizarre opposition des teintes! le plus souvent le défaut est dans le dessein. L'histoire de la médecine fourmille d'exemples d'événemens merveilleux, extraordinaires, excédant toute vraisemblance. Le merveilleux est l'écueil des gens qui ne sont pas sages; et cependant beaucoup ne savent se montrer sages qu'à force de raretés et d'observations spécieuses qu'ils promettent au public, mais qu'ils ne lui donnent jamais, ou qu'ils ne lui présentent que pour le tromper. Nous avons des exemples d'épidémies décrites en même temps par plusieurs auteurs; et au grand regret de la saine médecine, on n'aperçoit pas dans les tableaux qu'ils en ont laissés, cette uniformité de caractère qui pourrait en rendre la connaissance facile et distincte. D'où vient la différence? La nature est toujours la même sans doute, mais tous les hommes ne la voient pas de la même manière.

7. De là l'obscurité qui couvre ce point de science médicale, lequel a rapport à l'origine et aux causes des maladies épidémiques. Les anciens ne furent pas mieux éclairés que nous. La cause des maux extraordinaires, ils la cherchèrent hors de la sphère des causes naturelles; ils ne savaient pas conduire ces tragédies à leur fin, sans appeler un Dieu pour en effectuer le dénouement. Ainsi, la colère d'un Dieu était pour eux l'arme dont la mort se servait pour opérer tous ses ravages; arme fatale, qu'elle ne déposait qu'au prix du sang innocent d'une victime humaine, sacrifiée à la superstition publique, sur un autel immonde, et par les mains d'un ministre barbare; sacrifice également injurieux à la divinité, à la victime et au prêtre.

8. Les astrologues voulurent aussi jouer leur rôle sur la même scène. On ne doit pas s'étonner que cette race d'hommes crédules et pétris de vanité, regardassent le ciel comme le miroir de nos destinées; l'intérêt et l'ignorance furent les premiers maîtres du cœur humain. Ce qui surprend à plus juste titre, c'est que des hommes d'ailleurs d'un grand mérite en médecine, aient poussé le fanatisme jusqu'à intéresser dans cette

cause les astres et les comètes elles-mêmes; n'en connaît-on pas qui, à force de calculs, ont voulu faire croire que la lune avait sur nous, non pas simplement une influence discrète, mais un empire suprême et absolu? La république médicale a ses Catons; ils dorment aussi quelquefois, et font de beaux rêves.

9. D'autres, avec une plus louable prévoyance, cherchèrent dans les effets des substances qui nous environnent de plus près, la cause des maladies épidémiques, et crurent la trouver dans l'irrégularité des saisons. Cette opinion a doucement caressé l'esprit et les vœux des médecins. Elle dut son origine au grand *Hippocrate*, purgeant l'air des génies malins, desquels Pythagore lui-même le crut infecté; la statique de *Sanctorius* lui prêta de la force, de la vraisemblance, de l'ornement; l'histoire de certaines maladies la pourvut d'autorité et de quelques exemples.

10. C'est nous exposer souvent à l'erreur que de déduire des cas particuliers les principes généraux d'un système. La nature n'agit pas dans ses œuvres avec cette simplicité à laquelle nous voudrions la condamner. D'atroces maladies populaires prirent naissance au milieu des saisons les

plus régulières et les plus riantes, sans qu'on pût en accuser les constitutions antécédentes; dès-lors on connut le grand vide que laissait une semblable doctrine, qui ne pouvait être ni invariable ni universelle. On cessa donc d'inculper, comme auparavant, la pluie, la sécheresse, la chaleur, le froid et les vents. On commença à reconnaître le pouvoir d'un je ne sais quoi, que quelques-uns nommèrent divin, et qu'ils avouèrent être évidemment indépendant de la constitution de l'année. Ils firent en sorte d'en découvrir quelque chose dans les œuvres d'*Hippocrate*; et se flattèrent d'en pouvoir produire un témoignage incontestable.

Un des plus savans médecins de l'Angleterre, fut en opposition manifeste avec cet oracle de Cos. Il chercha dans les altérations évidentes des saisons, la cause des fréquens ravages épidémiques; mais il avoue nettement ne l'y avoir pas trouvée. Il reconnut au contraire, qu'à des constitutions de l'année exactement semblables, on voyait correspondre des maladies absolument différentes; tant il y a loin que toutes les épidémies dépendent invariablement des qualités de l'air (6).

L'excellent *Bacon de Verulam*, qui s'aperçut de l'abus qu'on faisait en médecine de cette opinion, se moqua de la commune servitude et de la simplicité de quelques-uns qui voulaient faire dériver de cette source les maladies populaires les plus cruelles (7).

Nous devons rendre la même justice à notre Sydenham Toscan, le très-éloquent *Ramazzini: Que chacun en croie ce qu'il voudra*, dit il, *qu'il déduise à son gré les constitutions morbifiques du changement manifeste de la constitution des saisons; quant à moi, je ne vois pas les effets correspondre avec une certaine constance à ces magnifiques promesses; et tout ce que je puis dire, c'est qu'au milieu de tant de belles maximes, je me considère, chaque année, comme un nouvel hôte dans un tel pays* (8).

11. La naissance périodique des maladies épidémiques dans une région entière, le retour annuel de certaines fièvres des marais, les effets des eaux stagnantes, les horribles maladies populaires survenues à la suite de la putréfaction des cadavres humains ou des brutes, démontrèrent enfin que l'air, loin d'être la cause de

ces grands désastres publics, n'était que le contenant de cette cause, laquelle frappait et altérait à la fois et notre économie animale, et la masse de l'air lui-même.

12. La doctrine de la *putréfaction* commença dès-lors à étendre son empire, et à jouer un rôle parmi les causes qui produisent les maladies. On observa que la nature est également pourvue de substances utiles et de substances meurtrières et ennemies; que les conditions de la putréfaction ne sont pas toujours les mêmes; que peut-être chaque corps, chaque nature d'êtres vivans et chaque végétal est sujet à une altération putride, spécifique, propre seulement à son espèce, et quelquefois à des substances de nature diverse ou opposée; que la plus funeste des putréfactions est celle des parties animales; que l'air, pendant la durée d'un grand nombre de maladies, ne présente d'autre caractère que celui d'un milieu par lequel la cause morbifique se transmet d'un corps à un autre; que toutes les maladies ne naissent pas de la constitution de l'année, et que l'influence, la constitution des saisons, dans les circonstances d'une maladie épidémique, produite par des substances éloignées de leur état naturel,

se borne, soit à en altérer les phases, soit à en accélérer les progrès, soit enfin à en produire la dissipation.

13. On crut donc pouvoir attribuer les maladies sporadiques à la manière individuelle de vivre de chaque homme, ainsi qu'à l'abus de l'air; une partie des maladies endémiques et épidémiques, à l'irrégularité des saisons, et l'autre partie au vice introduit dans l'atmosphère générale par des substances putréfiées.

14. Les connaissances humaines ne sont pas toujours les enfans des hypothèses; la plus grande partie est le fruit d'une pénible expérience. Ainsi, l'on voit manifestement que ce qui fournit à l'homme les moyens nécessaires à la conservation de sa vie, cache fréquemment le fatal instrument de sa mort.

15. Non-seulement les alimens sont les artisans de notre conservation, les modificateurs de notre tempérament, et les vengeurs de nos délits privés en diététique; mais souvent encore les sources funestes des maladies populaires. *Galien* lui-même ne put s'empêcher de sentir la force de cette vérité. Malgré l'autorité d'*Hippocrate*, il a avoué *qu'il n'était pas conforme à la raison d'attribuer*

les maladies populaires à la seule influence de l'air. Ceux qui, *à Enus, poussés par la faim, firent usage de légumes, eurent les jambes affectées, tandis que ceux qui se nourrirent d'orobe éprouvèrent des douleurs dans les genoux. Nous observâmes de même, que ceux que la nécessité réduisit au triste parti de se nourrir de froment à demi-pourri, puisèrent dans cette source commune une maladie également commune* (9).

16. Ailleurs, il pose encore le même principe d'une manière plus claire et plus lumineuse. *Si,* dit-il, *quelqu'un doute de l'influence de la mauvaise qualité des alimens sur la production des maladies, il faut, ou qu'il renonce à l'usage de sa raison, ou qu'il s'en instruise dans les effets de la famine* (mieux *peste*, dit Sarcone) *qui affligea vivement une grande partie de l'empire Romain durant le cours successif de plusieurs années. Les grains et les légumes nécessaires à l'approvisionnement ayant été transportés à Rome, (parce que c'est la coutume de s'approvisionner ainsi dès la saison de l'été pour tout le cours de l'année) les gens de la campagne restèrent si mal pourvus de*

vivres, que la petite quantité qui leur en restait, ayant été consumée durant l'hiver, ces malheureux se virent forcés, au printemps, de s'alimenter des bourgeons et des tiges tendres des arbres et des arbustes, d'oignons, des racines des plantes mal-saines, et des herbes même qu'ils méprisaient auparavant, ou dont ils redoutaient les propriétés. Spectacle douloureux à voir! au commencement de l'été, les uns se couvrirent d'ulcères; les autres furent attaqués d'érysipèles, d'autres de pustules de caractère différent et de figure diverse; heureusement encore, que ce qui séjournait de vicieux au centre de la machine, venait se déposer à la périphérie du corps. Certains se couvrirent de charbons et d'ulcères rongeans, accompagnés de fièvres; on perdit un grand nombre de ceux-ci, et le petit nombre qui en réchappèrent, ne se rétablirent qu'avec beaucoup de peine et après de longues souffrances. Néanmoins la fièvre ne s'unissait pas dans un très-grand nombre à l'affection de la peau.

La fièvre était suivie, tantôt de déjections alvines, âcres et puantes, de dyssenteries qui, vers leur fin, s'accompagnaient de ténesmes;

tantôt d'urines âcres et fétides qui ulcéraient la vessie. Un grand nombre de ceux-ci furent jugés par des sueurs fétides, d'autres par des abcès putrides. Enfin, les malheureux chez lesquels il ne parut aucun de ces symptômes, périrent tous, ou de l'inflammation manifeste de quelque viscère, ou de la violence d'une fièvre maligne (10).

17. Je sais que les défenseurs de la sentence de Cos, n'oublieront pas d'alléguer leur favorite influence de l'air et des saisons, même dans la production des maladies survenues à l'occasion de la mauvaise condition des alimens. Pour eux, la rareté des vivres et leur qualité vicieuse, ne seront que le produit de la constitution mal-saine et inclémente de l'année. Je ne sais si cela est toujours vrai (11); mais quand il le serait encore, il n'y aurait rien de prouvé contre notre proposition (§. 15.) Nous ne nions pas l'empire des saisons sur les substances alimentaires; nous estimons seulement comme une vanité, de vouloir recourir aux causes éloignées, et de ne faire aucun cas des causes présentes. La chaîne immense des effets naturels est si composée, que si nous avons la prétention de trouver les causes premières

des derniers effets, nous finirons de vivre avant d'avoir parcouru le circuit incommensurable de ce vaste cercle; nous n'aurons trouvé qu'une série infinie de causes qui passent successivement de l'état d'effet à celui de causes de nouveaux effets. Que dirait-on d'un juge qui s'attacherait au misérable parti de punir le père pour les crimes de l'enfant, en regardant ce même père comme la cause génératrice des délits de son enfant? Qu'y a-t-il de plus commun dans la pratique, que de voir naître une maladie aiguë de poitrine, de l'inclémence de l'air? Figurons-nous qu'elle dégénère (comme il arrive quelquefois) en phthisie pulmonaire, et que celle-ci devienne fatale à toute une famille; n'y aurait-il pas de l'extravagance de la part d'un médecin, d'accuser l'air, les saisons et les vents, comme cause de tous ces maux successifs?

18. Je ne finirais pas, si je voulais m'étayer des nombreuses expériences que fournit sur cet objet l'histoire de toutes les nations. Celle de l'empire Romain seulement regorge d'exemples des effets funestes de la rareté, de la disette, ou de la mauvaise qualité des alimens. Cet empire était cependant le plus grand de la terre alors

connue : tant il est vrai qu'il n'y a pas d'état, quelque puissant, quelque florissant qu'on le suppose, dans lequel la famine ne sache faire pénétrer ses poisons.

Au temps d'Enée Silvius Piccolomini, depuis pape sous le nom de Pie second, quelle désolation la famine n'apporta-t-elle pas dans toute l'Allemagne? *Les tendres enfans, les jeunes vierges, déposant toute espèce de honte, demandaient du pain aux passans. Ils se jetaient affamés sur un morceau de pain qu'on leur offrait ; et il s'élevait parmi ces malheureux tant de contestation pour s'en saisir, que les chiens n'en font pas pire entr'eux pour s'emparer d'un os* (12).

L'histoire épidémique d'Allemagne est pleine d'exemples de cette nature ; nous en parlerons ailleurs.

Le florissant royaume de France lui-même, n'a pas été à l'abri du souffle mortifère de cette implacable furie. *Il y a en France des villes où les soldats sont exposés à des maladies terribles ; ils y essuient quelquefois une espèce de peste ; mais les alimens sont très-souvent, plutôt que le terrain, les principales causes des maladies. Le blé gâté ou mêlé, n'est pas moins nuisible ;*

le pain qu'on en fait est un poison plutôt qu'une nourriture; les malheurs des soldats sont en général moins attachés aux lieux qu'ils parcourent, qu'à l'avidité et à la mauvaise foi des pourvoyeurs. C'est un des premiers médecins de France qui s'exprime ainsi (13).

En 1699, la disette de vivres produisit à Paris tant de ravage, que *Poupart* (14) ne craignit pas d'avancer *qu'il ne fut pas long-temps à s'apercevoir que la maladie populaire avait quelque chose de la cruelle peste dont les Athéniens furent autrefois si malheureusement tourmentés.*

En 1710, la disette, et l'usage du seigle ergoté donnèrent naissance, parmi le bas peuple, à une affection gangréneuse qui, occupant d'abord l'extrémité des pieds, étendait ensuite par-tout son fatal empire. Ce seigle fut présenté à des poulets; mais ces pauvres animaux jeûnèrent trois jours, plutôt que d'en faire usage (15).

19. Voilà une nouvelle espèce de cause de maladie épidémique, d'autant plus dangereuse, que la corruption putride des parties animales est plus funeste qu'aucune autre. Nous sommes souvent nous-mêmes une cause de maladies pour

nos semblables ; j'ose même avancer qu'il y a très-peu de maladies épidémiques qui ne naissent pas des maladies sporadiques. Si l'on en excepte cette classe qui prend sa source dans un vice devenu commun à tous, tels que les alimens, l'air déjà infecté, etc., on n'aura pas de peine à concevoir que la cause des épidémies ne doit souvent être recherchée que dans l'abus qu'on fait des communications trop immédiates avec certains individus affectés de maladies sporadiques, sur-tout quand il règne dans ces maladies un principe de putridité (16).

Cette dernière proposition ne peut paraître hardie qu'à ceux qui ne savent pas que les maladies qui possèdent la propriété putréfiante la plus meurtrière, n'ont été que sporadiques à leur naissance. Qui de nous n'a pas vu une épidémie de petite vérole, ne devoir ses progrès qu'à l'abus des visites, et pour le moins autant au défaut de précautions qu'à une constitution de l'air propre à favoriser ces mêmes progrès ? Il est hors de doute que cette maladie est un genre de peste, dont le venin dispose tout le corps à une corruption putride. On convient, à force de douloureuses expériences, que la petite vérole

est contagieuse; qu'il s'exhale du corps d'un varioleux une quantité de particules très-pénétrantes et très-vénéneuses, et cependant on fréquente les varioleux avec peu ou point de précaution; ceux qui les visitent vont par-tout; les cadavres sont transportés à découvert; et combien de fois des parens, conduits par une injuste pitié, en conservant les mêmes habits qui ont servi d'ornement dans la pompe funèbre, ne favorisent-ils pas l'insidieux tyran du public et du reste de leurs enfans!

La dyssenterie des camps, celle sur-tout qui prend sa source dans le besoin, ne deviennent l'une et l'autre communes au reste d'une armée, qu'au moyen de la contagion qui se communique du petit nombre qui en ont souffert les premiers, au plus grand qui en étaient d'abord exempts.

La peste elle-même exerce-t-elle autrement sa tyrannie? Tout son empire se réduit au misérable espace qu'occupent un petit nombre d'objets; et la témérité, l'intérêt, l'incurie et les mouvemens inconsidérés d'une compassion mal entendue, sont les armes qu'elle emploie pour étendre ses domaines (17). — Toutes ces circonstances prouvent que les substances putrides ont, suivant la

différence

différence de sphère de leur activité, la faculté contagieuse de se propager, et de réduire en leur propre nature celle des substances qui sont soumises à l'exhalaison putréfiante, ou au contact de ces premières.

20. On peut facilement réduire à deux classes les affections dont nous venons de parler. L'une appartient à l'effet des causes morbifiques qui prennent naissance de l'usage déraisonnable et du vice des six choses non-naturelles, lorsque ces causes réduisent le corps à ce degré de putridité dans lequel il tombe, dans la fièvre maligne proprement dite, dans la fièvre pétéchiale, dans les dyssenteries, dans les maladies septiques, dans la phthisie, etc. L'autre a rapport à ce génie septique et vénéneux qui appartient, ou éminemment, ou spécialement, à certaines maladies; tel est le venin de la peste, celui de la petite vérole, etc.

21. Il s'est manifesté en Europe, à diverses époques, trois maladies contagieuses, et également destructives de l'espèce humaine; *la peste*, *la petite vérole*, et *la maladie vénérienne*. Peut-être que la première a existé de tout temps; mais nous ne savons pas précisément à quelle

région elle a spécialement appartenu. La seconde fut un présent funeste des Maures; la troisième, le tribut plus qu'onéreux que la débauche imposa sur l'acquisition des richesses, transportées en Europe par les hommes courageux qui, les premiers, avaient pénétré dans le Nouveau-Monde.

Quand la peste est apportée parmi nous, elle doit sa naissance à un foyer qu'on nomme pestilentiel, caché et renfermé dans un corps insensible, ou dans une machine animée, laquelle agit sur un, ou plusieurs êtres vivans. Elle doit son second développement aux vapeurs que répandent les premiers qui en sont attaqués. Elle doit enfin sa stabilité et ses plus grands progrès, à la mort, à la confusion, à l'air lui-même qui se remplit de funestes vapeurs. Plante née dans son propre terrain, la peste, quelles que soient les causes qui la puissent produire, suit alors la loi de toutes les maladies populaires, ainsi que les degrés de violence de la cause qui l'a engendrée.

Ce n'est pas, si l'on en veut croire l'histoire, à une seule espèce de cause qu'on en doit attribuer la naissance, puisqu'on rapporte qu'elle s'est développée au moyen de causes diverses, dans des régions bien différentes et très-éloignées

les unes des autres. Dira-t-on que la peste n'est pas le triste apanage d'une seule nation, et qu'elle prendra naissance par-tout où se rencontreront les mêmes circonstances dont l'union est nécessaire pour la produire dans son pays natal? Ce sera toujours un parti plus louable d'avouer notre ignorance que de nous complaire dans l'erreur, ou d'y entraîner les autres. Tout ce qu'on peut dire sans craindre de trahir la vérité, c'est que depuis long-temps cette funeste maladie ne s'est réveillée en Europe qu'au moyen de la contagion de quelque foyer pestilentiel apporté des lieux infectés.

Quelques-uns ont prétendu qu'elle avait un caractère spécial, absolument propre à son essence, lequel pouvait la faire regarder comme un venin de son genre, ainsi que nous regardons comme le venin particulier de la petite vérole, celui qui engendre la petite vérole, et non une autre maladie (18). Le partisan d'une telle opinion est très-respectable sans doute, mais il a lui-même trop respecté la voix sacrée de la raison, pour se croire en droit de prétendre que la raison le doive céder à l'autorité.

La peste n'a pas un symptôme particulier

et qui lui soit propre ; celui-là seulement peut douter du contraire, qui joue un rôle actif dans l'histoire des pestes. On a prétendu que les pétéchies, les charbons, et notamment les bubons, étaient les signes caractéristiques de la peste ; mais que de mal n'a pas fait cette malheureuse doctrine ! Qu'on interroge les Vénitiens. Ce florissant état, les chères délices et le riche ornement de la belle Italie, se ressentit long-temps des effets de la peste de 1575, laquelle s'était introduite sous un masque tellement trompeur, qu'il déjoua la vigilance et le savoir des divers savans médecins qui furent chargés de la reconnaître et d'en décider le caractère (19).

Quel bubon observa-t-on dans la terrible peste Anglaise, qui prit son nom de la sueur, dans laquelle se décomposaient les malades ? Qu'on fixe seulement les regards sur la constitution pestilentielle qui sévit sur un grand nombre d'individus (20), et qu'*Hippocrate* a décrite dans le troisième livre des maladies populaires, et l'on verra combien sont différentes et opposées les faces sous lesquelles la peste se présente. Quelle horrible variété ne nous offrent pas les ouvertures des cadavres des pestiférés faites à Naples

en 1656, par *M. Aurel Severin* et *Félix Martorella*, quand nous les comparons, dans les effets de la maladie, à celles faites à Marseille (21), à Florence en 1633 (22), et dans la peste d'Ukraine en 1738 et 39 !

Les commencemens d'une peste sont-ils en rapport de symptômes et d'effets avec l'état et le déclin de cette même peste ? Plusieurs ont commencé par des fièvres aiguës de différente nature et de simples pétéchies ; elles sont ensuite devenues populaires avec des charbons, des bubons, des parotides, des taches livides : tels furent la naissance et les progrès de la peste d'Ukraine (23) ; telle fut à peu près celle de Messine. On a vu la peste dans ses progrès, tout convertir en maladie pestilentielle. Souvent vers sa fin, elle s'est elle-même changée en fièvre maligne ordinaire et en fièvre continue (24). C'est ce qui arriva dans la peste de Cracovie, décrite par *Bernard Sthaar* (25).

Il faut néanmoins en convenir ; cette identité de symptômes si désirable dans une infinité de maladies pour en établir le caractère distinctif, et en faveur de laquelle un de nos premiers génies en médecine, l'illustre Morgagni, a tant

fait d'expériences sur les cadavres humains, est réclamée, dans la peste plus que dans toute autre maladie, par tout médecin plus jaloux de servir le bien public que l'opinion d'une école quelconque; mais elle se trouve malheureusement en défaut. C'est une erreur qui tourne souvent au détriment du public et à la confusion de notre art, que de circonscrire la force de la peste dans de certains effets, et de les réduire à des symptômes particuliers et décisifs. Il n'y a pas de maladie, sous la livrée de laquelle elle ne puisse se cacher et exercer ses fureurs. L'expérience l'a démontré; l'autorité nous l'enseigne; la raison le certifie.

22. Il serait à désirer sans doute, que le venin de la peste renfermât en soi un caractère unique et propre à son espèce, comme est celui de la petite vérole. — Cependant, on est forcé d'avouer que le seul caractère par lequel il paraît qu'on puisse distinguer et séparer la peste de toutes les autres maladies contagieuses, se réduit simplement à lui reconnaître des propriétés éminemment contagieuses; funeste, mais constante vérité, reconnue et avouée par les médecins de la plus haute antiquité. Je n'ignore pas que cer-

tains ont exclu la contagion de l'essence de la peste. La médecine a ses ministres, ainsi que la charité, et souvent ceux-ci ont entr'eux de grands rapports d'intérêt privé.

23. Nous avons dit que la peste possède à un degré très-éminent les attributs de la contagion, pour démontrer une autre vérité, laquelle regarde ce qui sera rapporté dans le cours de l'ouvrage. — Les mots contagieux et pestilentiel ne sont pas synonymes. Toute peste est contagieuse; mais toute maladie contagieuse n'est pas la peste. La petite vérole est contagieuse; mais c'est une peste de son genre. La gale, la phthisie, la maladie vénérienne, la lipitude, le cancer, sont des maladies contagieuses; mais il n'y a qu'un fou qui puisse dire que la gale, la phthisie, la vérole, la lipitude soient la peste. Il y a beaucoup de fièvres contagieuses, qui pour cela ne doivent pas porter le nom de peste. Presque toutes les fièvres pétéchiales sont ordinairement contagieuses, et néanmoins on ne dira pas qu'elles sont la peste. Il n'y a pas de maladie qui ne puisse disposer la machine à la plus funeste putréfaction; sitôt que cette condition aura lieu, la maladie deviendra contagieuse, §. 19, sans cependant être la peste.

24. Ainsi, le mot contagion ne signifie pas toujours peste. Souvent il désigne cette faculté vénéneuse de produire dans d'autres substances qui se trouvent disposées à en souffrir l'impression et à en recevoir quelque dommage, un état semblable à celui dans lequel se trouve un corps contagieux. Pour que cela arrive, il est besoin d'un *milieu*, d'une *disposition*, d'un *instrument*, d'une *action*.

a. D'un milieu. L'air est le principal milieu par lequel toute contagion passe d'un corps à un autre. Les objets d'ameublement et d'habillement, les hommes, tous les corps poreux, tous les animaux, tiennent le second rang, soit par le contact, soit par la transpiration, soit par les excrétions. Il est donc facile de juger combien la force de la peste est peu semblable, et combien elle est supérieure à celle de toutes les autres maladies contagieuses, puisque toute espèce de maladie ne se dissémine, ni par les mêmes moyens, ni à la même distance, ni durant le même espace de temps. Une lettre, un corps à peine manié, un souffle, ont suffi pour porter au loin la contagion dans de nombreuses contrées. Il ne faut que se rappeler qu'une toile, un vent, ont autre-

fois produit d'horribles pestes, pour juger de l'incommensurable différence qui se trouve entre une fièvre contagieuse et la peste, et pour en inférer que celle-là, quelque contagieuse qu'elle soit, ne sera jamais la peste.

b. D'une disposition. Toute cause ne nous affecte, qu'autant que nous pouvons être affectés. Tous les poisons ne sont pas communs à une espèce, à un sexe, à un âge.

c. D'un instrument. Il est hors de toute contestation, qu'il s'échappe des corps contagieux une substance ennemie de la vie, ou de la santé, laquelle, appliquée aux corps avec lesquels elle est en contact, en menace la vie ou la santé. L'histoire de la peste, de la petite vérole, de la maladie vénérienne, de la phthisie, des maladies de la peau, comme nous l'avons dit au §. 19, rend incontestable l'existence de cette substance, laquelle peut, à bon titre, être appelée contagieuse. Mais quelle est cette substance qui s'échappe d'un corps infecté, pour s'appliquer au corps qui en reste affecté? Je répondrai nettement, que si nous voulons raisonner de bonne foi, nous devons avouer que nous ignorons egalement, et la nature de la substance qui s'applique

pour affecter, et les routes spéciales et absolues par lesquelles une cause ennemie fait pénétrer en nous ses armes offensives.

d. Les chimistes ne tardèrent pas à se présenter avec les produits les plus terribles et les plus laborieux de leur art. Leurs sels, le feu n'épouvantèrent pas certains génies hardis et impétueux; ceux-ci amenèrent sur la scène des armées innombrables de vers, qu'ils créèrent ministres plénipotentiaires du vaste empire des maladies contagieuses. Nous fûmes vers, et nous redeviendrons vers. Par quelle voie les voulurent-ils faire pénétrer dans le sang? Par celle des poumons, et par les *vains absorbans de la peau.* Oh! l'admirable petitesse de cette noble vermine (26.)!

e. D'une action. Nous appelons substance morbifique, tout ce qui a la propriété de nous affecter d'une manière offensive. Ces propriétés offensives ne nous sont connues que par leurs effets; mais parce que ces effets ne sont pas les mêmes chez tous, il est juste de conclure, que ni le même degré de force, ni la même nature, ni le même génie, ne prédominent également dans toutes les substances morbifiques.

25. Il semble que les opérations générales de

ces substances hostiles peuvent se réduire au *stimulus* et à la *résolution*, à la *condensation* et à la *dissolution*. Toutes néanmoins, durant leur action, poussent par degrés la machine ainsi que ses élémens, vers la putréfaction, avec une force supérieure à celle qu'emploie la nature pour résister.

f. Au stimulus et à la résolution. (Ce que Brown nommerait *degrés extrêmes de l'état sthénique et de l'état asthénique.*) Tels sont les degrés extrêmes par lesquels un corps passe de l'état de vie à celui de mort. La force du *stimulus* est sensible dans toutes les inflammations, dans toutes les douleurs, dans toutes les affections du genre convulsif, dans toutes celles du tube intestinal avec déjections. On ne peut nier l'état de *résolution*, quand on considère l'histoire des successions des maladies, et quand on réfléchit qu'il y a certaines substances qui ne sont pas plutôt appliquées, qu'elles détruisent la vie comme en un instant. Nous voyons cette vérité se confirmer expressément dans un grand nombre d'épidémies d'un très-mauvais caractère, dans beaucoup de maladies septiques, dans la petite vérole, et même dans les tierces subintrantes. Le

même homme, dans ces dernières, qui, un moment auparavant, paraissait voisin de la santé, finit de vivre un moment après, à l'entrée du paroxisme. Combien dans la petite vérole qui meurent subitement à l'invasion de la fièvre secondaire, au milieu des plus heureuses apparences de bien-être. Souvent dans les maladies d'un génie malin, on voit des dépôts naître à l'extérieur du corps; et le jet de la matière peccante sur les parties, ainsi que la gangrène de ces mêmes parties, être les produits simultanés de la même cause. Or, ce qui se manifeste au moyen d'une cause qui naît en nous, pourquoi ne pourrait-il pas arriver au moyen d'une cause qui existe hors de nous?

g. A la condensation. Ce vice est le produit de toute cause qui augmente extraordinairement l'état de vigueur de notre machine; il est le premier effet de la perte ou de la diminution morbifique du mouvement. C'est la faculté privée de certains poisons; c'est la compagne inséparable de toute inflammation phlegmoneuse. Ce système, poussé presque jusqu'à l'excès par *Boerhaave* et par un grand nombre de ses savans disciples, enflamma l'esprit du célèbre *Senac*;

et l'engagea à porter des coups secrets pour l'abattre. Mais ce grand homme, qui sut unir à une critique toujours piquante et souvent sévère, cette ingénuité qui n'est l'attribut que des grandes ames, en même temps qu'il condamna la liberté des inductions, ne put moins faire que d'avouer la vérité des faits sur lesquels s'appuyait le système.

En effet, si l'on réfléchit à la faiblesse qui accable les vaisseaux d'une jeune fille attaquée de *chlorose ;* si on la voit languir entre une habitude du corps vicieuse et une mauvaise couleur ; si l'on considère que dans les jeunes poulets, dans les animaux languissans, les naturalistes observent constamment que les élémens du sang s'éloignent tellement de l'état de cohésion et de condensation, qu'ils en paraissent jaunes (27); par la raison contraire, il semble bien naturel de conclure que la densité des humeurs dans les maladies où domine l'inflammation phlegmoneuse, doit être un produit de l'activité et de la véhémence de la vie. On éprouve en effet une difficulté considérable dans les maladies qui proviennent de cette source, à fondre les masses

condensées pour rendre les humeurs plus coulantes et plus fluides.

Nous n'avons pas avancé, sans une raison suffisante, que la condensation est souvent le premier effet de la perte ou de la diminution morbifique du mouvement. Abandonné à lui-même, le sang tiré de la veine se coagule. Le sang s'aglutine, se condense dans les anévrismes, dans les varices, soit morbifiques, soit artificiels. On observe fréquemment le sang coagulé dans la cavité du cœur et dans les veines des cadavres (28); et ce phénomène est si fréquent, que *Morgagni* fut tenté d'attribuer la naissance des polypes à la stagnation qui succède à la perte de la vie, (et la vie des corps est dans le mouvement). On rapporte au même principe les caillots utérins, ainsi que le sang noir ressemblant à de la poix, lequel peut-être donna naissance à l'erreur de nos anciens sur l'atrabile (29).

La fièvre, communément appelée parmi nous de *coagulation*, est un modèle des maladies où le caractère de la condensation s'unit à celui de la diminution de l'activité des forces des solides. Les fièvres qu'on appelle de *mutation*,

sont souvent de cette famille. Ce genre de fièvre est fréquent dans les provinces du royaume, et spécialement dans celles où il abonde des eaux stagnantes. Parmi les maladies qui ont sévi dernièrement au milieu de nous, nous avons observé des fièvres meurtrières, dans lesquelles, dès le premier jour, toute la machine tombait dans un froid glacial si funeste, que les malades finissaient de vivre au troisième de la maladie, après avoir perdu, presque dès le premier, tout signe de vie dans le pouls.

Les acides très-actifs et les poisons spiritueux produisent une condensation mortelle dans la masse de nos humeurs (30). L'effet des vents *Samiel* et *Harmattan* qui soufflent le long de l'Euphrate et ailleurs, est terrible. Ils précipitent les corps dans la même altération que produirait l'eau bouillante (31). Des hommes d'un mérite peu commun ont trouvé cette même propriété dans les substances alkalines très-actives (32). Les expériences récentes de M. *de Haën* ont découvert celle-ci dominant à un très-haut degré dans l'esprit de sel ammoniac. C'est à ces mêmes altérations que se réduisent les effets mortels de l'arsenic, des esprits inflammables, du

froid extrême, et d'un si grand nombre de substances vénéneuses, connues par leur nature coagulante et mortifère.

On ne peut pas nier que ces condensations ne soient l'effet, 1.° de la force des venins qui produisent des pétéchies, du genre de ceux néanmoins qui s'unissent à l'inflammation phlegmoneuse (33).

2.° De la force de cette espèce de contagion que *Sydenham* appelait inflammatoire, qu'*Arbuthnot*, d'après *Hodges*, regardait comme analogue à l'érysipèle; que *Bertrandi* a décrite si distinctement dans son traité de la peste, et que le savant *Ghisi* a observée et distinguée si clairement dans l'histoire de la contagion qui attaqua les bœufs dans le territoire de Lodi, en 1745 (34).

3.° De la force du venin de la petite vérole, de la classe qui produit dans notre sang une extrême densité.

h. A la dissolution. Ainsi que des effets semblables sont souvent le produit de causes contraires, de même on voit dans la nature des causes semblables donner naissance à des effets opposés. Il est familier parmi les médecins de voir un stimulus produire l'affluence, la densité des humeurs,

humeurs, l'inflammation. La durée de cet état dispose les parties fluides à la ténuité, à la légèreté, à la putridité, et les solides à la perte de la vie. Le sang qu'on tire à un grand nombre de pleurétiques, à ceux qui ont des maladies inflammatoires, se trouve les premières fois, ferme, couenneux, très-aride; le dernier commence à présenter un tout autre aspect. Quelle différence dans le second âge de la maladie! La respiration devient pénible, les urines exhalent une odeur désagreable, les sueurs sont incommodes, les déjections alvines plus fétides; les couleurs pâlissent. Quand la maladie est parvenue à son état, on observe des déjections très-puantes, des sueurs que les malades eux-mêmes peuvent à peine supporter; la couleur devient cadavéreuse, et la machine, prête à se dissoudre, exhale par tous les points une atmosphère puante qui fatigue l'odorat.

Les morts et les promptes putréfactions que l'histoire nous apprend avoir succédé à des mouvemens musculaires violens et rapides, sont un modèle des dépravations par lesquelles passe graduellement la machine, du stimulus à l'inflammation, et de celle-ci à la dissolution.

Tout ce que nous avons rapporté jusqu'à présent de la force du stimulus dans la production des dissolutions, regarde les conséquences particulières au système de *Boerhaave*; mais il y en a une autre classe pire et différente, laquelle n'est pas la conséquence d'une autre affection, mais bien un mal que nous appellerons avec raison de son propre genre. Celle-ci compose la classe des maladies septiques. On connaît certaines espèces de venins et de causes ennemies de la vie, dont la propriété est de dissoudre les humeurs et de les pousser d'une manière rapide vers la putridité; telle est la famille des venins qui produisent presque toutes les fièvres pétéchiales putrides, les fièvres gangréneuses, le plus grand nombre des pestilentielles, les septiques communément appelées malignes, les nerveuses, les varioleuses putrides, etc.

L'histoire de la médecine est pleine d'exemples des fatales dissolutions dans lesquelles tombent les élémens de la machine humaine sous l'impétuosité meurtrière d'aussi funestes causes. Le savant *Van-Swieten* a pensé que, durant la vie, la putréfaction ne pouvait pas avoir lieu dans les vaisseaux; mais il a ensuite senti, dans le

cours de son commentaire, le besoin de recourir à l'opinion opposée, en s'attachant d'ailleurs au sentiment du grand *Hippocrate* et de *Galien*, sur l'existence d'une putridité manifeste dans les maladies fébriles, dans celles d'une terminaison putride.

Sans ce principe, comment expliquer les horribles colliquations très-puantes de la contagion Anglaise, ainsi que des fièvres dyssentériques? On lit avec effroi, dans *Forestus*, l'histoire d'une épidémie pernicieuse, dans laquelle le sang, réduit en une colliquation irréparable, était poussé hors de son propre lit, et obligé de se faire un chemin par les yeux, par les narines (35). Nous trouvons consignée dans *Huxam* l'histoire d'une petite vérole colliquative, dans laquelle les malades mouraient inondés dans leur sang dissout et putride (36). Nous avons de M. *Tissot* une semblable observation (37). J'ai moi-même vu souvent le sang s'échapper dissout, et en grande quantité, des pustules déchirées de petite vérole, et toujours avec une issue très-malheureuse.

On observe le sang constamment dissout dans la fièvre putride pétéchiale, dans la septique

maligne ; et au lieu d'une croûte, on voit à sa surface un voile comme verdâtre et luisant, comme si c'était de l'huile (phénomène ordinaire dans notre maladie constitutionnelle); les urines sont, ou très-libres, mais aqueuses, ou très-troubles et obscures ; les sueurs sont promptes et inutiles, et d'une mauvaise odeur ; les déjections alvines très-copieuses, difficiles à réprimer, très-faciles à survenir par le plus léger stimulus.

26. Les circonstances d'où les matières morbifiques dérivent leur loi, leur force et leur mode d'action, sont le lieu où elles se jettent, les parties qu'elles attaquent, et les dispositions dans lesquelles se trouve le corps, ou par une ancienne maladie, ou par la manière de vivre actuelle. On peut donc dire qu'il y a deux genres de substances hostiles, et qui sont ennemies de notre nature ; l'un regarde celles qui ont des rapports avec notre propre disposition, et qui agissent avec la vie pour détruire la vie ; l'autre renferme celles qui agissent d'elles-mêmes, indépendamment de tout autre principe, et ces dernières nous précipitent très-promptement vers la mort ou vers un péril inévitable, comme, par exemple, le venin du serpent-à-sonnettes, etc.

Il est également vrai qu'elles ne produiront pas un effet semblable, ni dans toutes nos humeurs, ni dans tous les organes. — La bile est, de toutes les humeurs, la plus facile à se putréfier. — Le sang n'est pas à l'abri de leur fureur; mais il résiste plus que la bile. — La lymphe s'achemine avec peine vers la corruption; mais une fois que celle-ci a pris naissance, elle est pour ainsi dire insurmontable, et est ordinairement funeste. — Sur les nerfs, l'influence des subtances septiques est terrible.

27. D'après toutes ces considérations, quelle vaste matière à de nouvelles maladies ne découvre-t-on pas dans les maladies elles-mêmes? Qui ne voit pas combien est dangereux tout commerce avec certains cadavres vivans, et combien peu est juste et recommandable l'opinion de ceux qui prétendent réduire à un seul genre d'acrimonie la nature de substances qui nous sont aussi inconnues qu'elles sont meurtrières? Il y a plus : dans une si grande variété d'effets, si différens et si opposés entr'eux, au milieu de l'obscurité des doctrines et des données nécessaires pour pouvoir prononcer sur les véritables causes des maladies épidémiques, ainsi que sur

leur véritable nature, il est évident qu'il serait aussi étrange et aussi imprudent de vouloir se déterminer plutôt pour un genre d'acrimonie que pour un autre, et attribuer à celui-ci plutôt qu'à celui-là indistinctement, tous les effets d'une maladie compliquée, qu'à vouloir décider, comme d'autorité, que l'origine d'une maladie épidémique doit être spécialement attribuée à une cause déterminée, à l'exclusion de toute autre cause.

PLAN DE L'OUVRAGE.

28. LA soixante-quatrième année du siècle présent est trop mémorable pour notre royaume. Elle a été si féconde en maladies, opposées entre elles, de génie, de nature et d'issue, qu'on ne pourrait, sans se montrer privé de toute espèce de bon sens, se flatter d'y voir clair au milieu des ténèbres dans lesquelles nous sommes plongés relativement aux causes de tant de maux.

Hippocrate paraît un philosophe digne des louanges de toutes les ames bien nées, quand on le considère sous le point de vue qui regarde l'étude fidelle des effets des maladies, et l'intégrité pure avec laquelle il nous en a tracé l'histoire ; mais Hippocrate cesse de paraître tel, aussitôt qu'il s'abandonne à l'hypothèse sur la recherche des causes.

Je laisserai donc à des génies sublimes, et doués de cette pénétration de laquelle j'avoue de bonne foi n'être pas pourvu, cette recherche, ainsi que la prétention de décider et de déterminer d'une manière précise la nature et le caractère de la

cause qui donna naissance, parmi nous, à la maladie populaire dont il sera question dans la seconde partie de cet ouvrage.

Quant à moi, je me réserve seulement, et ce n'est pas peu de chose, 1.° d'examiner avec précision le département qui a rapport à l'histoire fidelle des effets réels et véritables de la cause, ou des causes morbifiques qui traînèrent tant d'honnêtes gens à la mort ou au bord de la tombe; 2.° pour qu'il ne paraisse pas que j'aie laissé une lacune sensible dans mon ouvrage, je n'omettrai pas de passer en revue les choses qui pourraient sembler suffisantes pour établir la véritable cause des maux que nous avons soufferts, à ceux qui seraient trop faciles à déduire des conséquences et à précipiter leurs jugemens; et en m'engageant dans une discussion académique sur un tel sujet, j'apporterai en témoignage tout ce qui, escorté de la raison, de l'autorité et de l'observation, pourrait s'alléguer de plus probable pour acquérir quelque faible lumière dans l'épaisse ténèbre qui couvre une matière aussi problématique et aussi composée. Néanmoins qu'on n'aille pas croire, qu'à l'exemple d'Apollon Pythien, je prétende prononcer

des oracles, et que je puisse affirmer des choses véritables; mais qu'on se persuade, au contraire, que je n'allègue que des conjectures probables, autant qu'il convient à un homme de le faire (38).

29. L'ouvrage est divisé en trois parties. — Dans la première, après avoir fait précéder la description du site, des vents et des maladies qui dominent le plus fréquemment à Naples, on traitera des maladies qui régnèrent populairement, ou presque populairement parmi nous, depuis le mois de janvier 1764, jusqu'au mois d'avril de la même année. — Dans la seconde partie, on parlera de la grande et féroce épidémie qui sévit sur les habitans de cette capitale, depuis le mois d'avril jusqu'au commencement de septembre. — Dans la troisième, on fera mention des maladies d'automne et d'hiver.

Il est nécessaire d'avertir que, quant à ce qui regarde les maladies chroniques; la phthisie, la petite vérole et le mal vénérien, nous nous sommes abstenus d'en raisonner dans cet ouvrage, parce que nous avons pensé d'en parler spécialement dans les traités de la phthisie, de la petite vérole, du mal vénérien et des successions des maladies aiguës, que nous espérons

dans peu présenter au public, pourvu toutefois qu'un accueil malheureux qu'on ferait supporter à ce premier travail, ne nous ôte pas le courage de les publier.

3o. En traçant l'histoire des maladies, on a eu expressément en vue le vœu de *Haller. Je cherche*, disait-il, *une peinture de la maladie qui ait pris naissance à côté du lit du malade, et qui soit exécutée avec un pinceau si fidèle, que quiconque, le regardant, ne puisse pas n'y pas reconnaître la maladie* (39). — On a donc épié, avec la plus grande exactitude, le caractère des effets les plus simples, ainsi que le génie, le mode de leur naissance et de leur terminaison. On a décrit les phases du mal dans toute sa durée, et l'on a distingué les phénomènes les plus communs des plus extraordinaires. On a eu grand soin de faire ressortir le caractère fidèle, équivoque, ou le plus mauvais de toute espèce d'évacuation, soit relativement à la qualité et à la quantité, soit relativement au temps et à la durée. On a tenu un compte aussi exact des successions des maladies et de leur issue, par rapport aux dispositions individuelles, que des changemens et des dispositions nouvelles que ces circonstances ont produits dans les individus.

31. Nous avons fait en sorte de profiter de la perte de quelques-uns des malheureux qui tombèrent victimes de la maladie, et nous n'avons pas négligé de faire part au public de ce que l'anatomie nous a manifesté dans les cadavres. Nous avons employé la plus scrupuleuse attention à faire ressortir les plus petites circonstances de toutes les maladies que nous avons observées, et à mettre celles-ci dans la balance avec d'autres maladies, dans lesquelles nous nous sommes raisonnablement flattés de rencontrer quelques analogies, soit dans les symptômes, soit dans l'ordre et la production de ceux-ci, soit aussi dans le traitement. Nous avons eu en même temps occasion d'observer, dans diverses circonstances, combien il est fréquent que la similitude se transforme, même pour les plus sages, en ministre artificieux de l'erreur, quand un médecin, comme le dit le savant *Sydenham*, ne s'arrête qu'à la seule écorce des maladies, et néglige la considération de ce qui en constitue pour ainsi dire l'intérieur ; de cette circonstance par laquelle une maladie diffère essentiellement d'une autre, quoiqu'à l'extérieur elle paraisse lui ressembler ou être la même. Il est utile, disait notre savant *Morgagni*, dans les épidé-

mies d'un caractère douteux, de lire l'histoire des maladies insidieuses qui ont été observées ailleurs, et de la comparer avec la maladie qu'on a actuellement sous les yeux, et dont on veut connaître la nature (40).—Le grand *Boerhaave* n'exigeait pas du médecin une autre manière de procéder. En effet, de quelle espèce de louange seraient maintenant dignes ces divins maîtres de notre art qui nous ont laissé l'histoire de tant d'épidémies, si celle-ci n'était pas utile et nécessaire pour servir de modèle ?

32. Parmi les reproches les plus justes, en apparence, que le grand *Verulam* ait fait à la médecine, le plus amer se réduit à l'énorme différence avec laquelle chaque médecin exerce l'art qu'il professe. Le délit est véritable ; il prend naissance de deux principes. Premièrement, il arrive à la médecine ce qu'il arrive fréquemment à toutes les autres professions ; c'est que beaucoup de ceux qui professent un art, ne sont pas artistes (41). Secondement, c'est qu'il règne une lacune très-sensible dans cette partie de la médecine qui a rapport à l'art de connaître les maladies, de les distinguer de celles avec lesquelles elles peuvent facilement et souvent se

confondre, ainsi qu'à l'art de les traiter, soit que tout cela provienne de la grande quantité des signes équivoques, soit du défaut d'une histoire des maladies, soit enfin de l'incertitude des connaissances sur les véritables effets des remèdes.

Cela posé, qu'y a-t-il d'étonnant que chaque médecin ait sa manière particulière de traiter les maladies, et, ce qui est pire, que ce soit une occasion de disputes perpétuelles, et qu'enfin on expose si souvent la vie des malades aux plus grands dangers, et la dignité de l'art à la dérision? Pour y voir tant soit peu clair au milieu de semblables obscurités, il faudrait qu'un esprit heureusement né s'attachât à étudier, avec toute l'exactitude et la précision possibles, la vraie nature de chaque maladie, qu'il en déterminât les signes spécifiques, au moyen desquels on pût la distinguer de toutes les autres maladies, et la réduire en des classes spéciales, relatives au génie de l'invasion, au caractère des effets et au mode de terminaison. C'étaient précisément toutes ces conditions que notre grand observateur des maladies, l'illustre *Morgagni*, reconnaissait manquer en médecine, dans sa lettre à *Schreiber*.

33. On a donc, en composant spécialement l'histoire de la constitution épidémique précitée, procédé rigoureusement, autant pour assurer le public de la vérité des faits qu'on avance, que pour le mettre en état de sortir en partie de l'obscurité dans laquelle il reste encore, malgré la grande quantité d'écrits publiés sur la forme multiple des différentes maladies qui s'unirent entr'elles pour composer la grande épidémie. — On décrit premièrement, et en général, toute la série des différens phénomènes observés au début, dans le cours et dans la terminaison des maladies. — On rapporte la relation fidelle des effets observés en général, d'après l'usage des remèdes le plus communément employés, et de ceux dont on usa dans les cas particuliers. — *Et tout cela se trouvera appuyé par les noms de plusieurs médecins, tous sages et vigilans observateurs, tous praticiens très-employés, et qui professent la médecine en différens quartiers de la capitale, avec autant de lustre que de véracité.* De sorte que, pour cette partie, la description générale de l'épidémie pourra être regardée plutôt comme l'œuvre d'une société médicale, que comme le simple travail d'un particulier.

34. Pour satisfaire à ce que noûs avons dit au §. 32, de l'obscurité qui naît du défaut de division analytique des classes dans lesquelles chaque maladie devrait se distribuer, nous avons, autant que la faiblesse de nos talens nous l'a permis, fait en sorte d'analyser la série si composée des maladies qui ont été observées; et afin qu'on en puisse ensuite mieux distinguer le génie, la malignité, les conséquences, et connaître, non-seulement quelle a été la méthode curative la moins douteuse et la moins sujette à l'erreur, mais encore la raison secrète pour laquelle tous les remèdes ne produisaient pas chez tous d'heureux effets; notre épidémie se trouvera analysée dans sa composition, de manière qu'elle paraisse débrouillée, et rangée dans les ordres et les espèces différentes, dans lesquels il nous a semblé qu'on pouvait, sans obscurité, sans contestation et sans superfluité, réduire chacune des maladies observées.

35. Chacun voit clairement qu'on ne pouvait conduire à sa fin, avec les matériaux d'un seul, un édifice aussi vaste, et qui renferme non pas simplement l'histoire d'un hôpital ou d'une communauté, mais la description des maladies

observées pendant le cours entier de l'année 1764, dans une capitale d'une aussi grande population que se trouve Naples.

C'est pourquoi je dois rendre justice à un grand nombre de mes savans amis et fameux médecins, dont les noms se trouveront consignés à la place qui leur sera convenable, pour les soins généreux avec lesquels ils ont contribué avec moi à l'exécution de mon dessein, et se sont plus à m'aider de leurs observations.

J'ai principalement de grandes obligations à M. *Rubertis* et à M. *Cinque*, hommes d'un savoir distingué et d'un mérite éminent, qui ont été le plus constamment et le plus généralement employés au service du public, et comme tels, en état de rendre un témoignage non équivoque des faits les plus intéressans arrivés dans notre capitale. Le premier sur-tout, avec cette humanité qui est la fille de sa belle ame et du savoir éclairé qui le rend si nécessaire au bien public, n'a pas dédaigné de me donner des lumières, de m'encourager dans mon travail, et de me soutenir dans la route difficile que j'avais entreprise.

36. Le plus grand nombre de mes observations ont pris naissance dans l'hôpital du régiment Suisse

Suisse de Jauch, confié à mes soins et dirigé avec la plus grande affection et la plus scrupuleuse vigilance par le chevalier Charles Florian Jauch, colonel-propriétaire de ce régiment, et brigadier des armées de notre aimable souverain; elles ont pris naissance sous les yeux de M. *Reüch* et de M. *Bayer*, deux savans chirurgiens. Le reste appartient à différens lieux de la capitale, et a été fait au milieu, et des médecins du premier mérite, et des praticiens de toutes les classes.

37. J'ai pensé qu'une partie de mon devoir le plus religieux, c'était de ne pas m'abandonner à des réflexions qui sentissent tant soit peu la pure théorie, sans m'être appuyé d'autorités du premier ordre, ou de l'assistance des faits; et encore n'ai-je usé de cette liberté qu'avec la plus sévère parsimonie et la plus grande tempérance.

38. Quoiqu'en rapportant les matières de fait ou de prudence médicale, j'aie fait en sorte de rendre justice aux auteurs desquels j'ai tiré quelques-unes des opinions ou des observations dont j'ai fait usage, je ne suis pas sûr d'y avoir réussi avec la plus grande exactitude. Rien n'est plus facile que de penser comme les autres, ou

de serésoudre à regarder comme sa propriété, ce qui n'est qu'un effet de la lecture des livres qui nous sont familiers.

39. Enfin, je me suis armé, le plus qu'il m'a été possible, et non sans raison, des témoignages de plusieurs médecins vivans. Celui qui se présente au public par le secours de la presse, est une espèce de criminel, sur le compte duquel tout le monde a le droit de décider. Ses raisons ont besoin d'être appuyées par la bonne foi, et garanties par l'autorité de ceux qui peuvent tenir dans le silence et l'abaissement, l'envie, le soupçon et la médisance.

40. Il y a long-temps qu'on reproche aux médecins d'avoir voulu ajouter l'obscurité du langage à l'obscurité de la matière. Je ne sais si le reproche est juste, mais je n'ignore pas que chaque art a son langage particulier, comme chaque nation a son caractère spécial, et qu'il y a dans toutes les professions certains mots reçus qui n'admettent pas de changement. Ainsi, quoique je me sois appliqué, le plus qu'il m'a été possible, à rendre claires et accessibles, à ceux mêmes qui ne sont pas médecins, les expressions d'un art qui fut jadis enveloppé et caché

dans le mystère, je sens néanmoins que dans plusieurs endroits, je n'ai pu y réussir, et qu'on rencontrera dans l'ouvrage des expressions qui appartiennent purement *à l'art.*

Je m'aperçois bien moi-même que la tâche que je me suis imposée d'ôter à la matière cet air sévère et trop sérieux qui est presque inséparable des sujets de médecine, m'a éloigné de la manière d'écrire avec cette mesure, cette rotondité, ce tour d'expressions que certains *doctes marchands* de paroles toscanes, prétendent exiger de celui qui écrit en Italien. Je n'aime à écrire que comme je parle ; et *Cicéron* nous apprend qu'ils étoient dignes de raillerie, ces orateurs qui se servaient d'un langage différent de celui qu'on parlait (42). Mais on dira que nous parlons presque tous un langage qui sent le français, et que pour cette raison nous écrirons mal. O extravagance des hommes ! Nous n'avons pas honte d'imiter, je ne dis pas le beau qui fait la richesse des nations étrangères, mais qui plus est, de nous rendre esclaves de leurs petitesses ; et nous rougirions de parler et d'écrire comme les savans d'une autre nation ! Les sages sont citoyens d'une même république. — *Ceci est écrit en un style francisé. C'est la mode en Italie ;*

et il ne m'a pas paru à propos de m'en écarter.... Nous écrivons comme nous parlons (43.). C'est ainsi que s'exprime un homme, né pour réparer la perte des Lock, des Leibnitz et des Wolf. Il sera donc utile à un petit mortel de marcher sur les traces des grands modèles. Le guide le plus sûr des actions humaines, c'est l'exemple des sages.



HISTOIRE RAISONNÉE DES MALADIES OBSERVÉES A NAPLES,

PENDANT LE COURS ENTIER DE L'ANNÉE 1764.

PREMIÈRE PARTIE.

41. NAPLES est la capitale d'un délicieux et florissant royaume. La nature a tout prévu en versant sur elle ses trésors. Le génie de l'art l'a formée belle à la vue, commode, et utile aux usages de la vie. La magnificence des souverains, en donnant un nouveau prix aux beautés de la nature et aux ornemens de l'art, l'a rendue toujours plus agréable à ses habitans, propre à réveiller le désir curieux des étrangers, et digne en tout des suffrages des nations les plus polies.

Cette métropole est située à 40 d. 50 m. 12 s. de latitude, et à 31 d. 39 m. 20 s. de longitude.

Dans l'état présent, elle est un composé non-seulement de l'ancienne ville murée, mais encore des différens bourgs qui en étaient autrefois séparés, et qui maintenant s'y trouvent unis par la succession des temps. Ainsi considérée, la plus grande partie est celle qui regarde l'*orient*, la plus petite, celle qui est tournée vers l'*occident.*

Elle est placée sur un golfe très-agréable de la mer de Toscane, et sur le penchant d'une succession perpétuelle de collines inégales, lesquelles, en diminuant insensiblement, forment différentes petites plaines. Ces collines, en s'étendant d'*orient* en *occident*, couvrent la ville du côté du *nord* et du *nord-ouest.*

42. Vue de la mer, on l'aperçoit appuyant son flanc gauche à une colline qui est comme l'extrémité, ou le commencement de la chaîne presque montueuse, qui forme, à l'occident, le *cap de Posilipo*, et qui s'étend dans la mer jusqu'à la pointe appelée la *Gaiola*, au midi. C'est dans les entrailles de cette colline que se trouve la fameuse *grotte de Cocceio.*

Elle étend son flanc droit, d'un côté jusqu'à l'aile droite de son cratère, dans une direction entre le *nord-est* et l'*est*, de l'autre jusqu'à cette production de la haute colline de *Capo di Monte*, laquelle s'étend jusqu'à *Ste-Marie*

de' Monti, et jusqu'à *Ste-Marie del Pianto*, en se dirigeant au *nord-est*.

43. L'aspect principal de Naples, si l'on regarde la ligne du bord de la mer, est entre le *sud* et le *sud-est*; mais comme la plage n'est pas droite, et qu'au contraire elle forme un angle vers son milieu, où se trouve placé le *château de l'Œuf*, et que la ville elle-même souffre dans cette partie une division par la petite colline de *Pizzofalcone*, laquelle se dirige du *sud-est* au *sud*; ainsi la partie orientale de Naples est plutôt tournée au *sud-est*, et la partie occidentale au *sud*.

Comme cette situation laisse la partie occidentale du quai de *Chiaia* et de *Pizzofalcone* exposée au libre abord des vents d'*ouest* et de *sud-ouest*, de même elle tient cette partie de la ville à l'abri des vents de *nord-est* et *d'est*, et défend en quelque manière le côté oriental de la ville contre le souffle impétueux de l'*ouest* et du *sud-ouest*.

44. Il y a presque au centre de la ville, une colline, sur laquelle, parmi d'autres édifices, on distingue le grand hôpital dit *des incurables*. Cette colline n'est exposée aux vents libres que du côté du nord. Les bâtimens même de cet hôpital empêchent d'un côté l'accès aux vents d'occident, et de l'autre à ceux d'orient; inconvénient dont se plaignait de son vivant *M. Roseti*, d'heureuse mémoire, et l'un de

nos meilleurs médecins (44). Au *sud*, cette colline va en descendant d'une manière insensible, et elle se termine, au *nord*, par une vallée rapide dans les quartiers des *Studj Pubblici* et du *Largo delle Pigne*.

Au nord de celle-ci, s'élève la troisième colline, laquelle, en s'unissant, dans une direction à l'est, à la grande colline de *St-Eramo*, dont elle semble une production, laisse au nord une autre vallée dite de la *Sanità* et des *Vergini*, qui paraît comme la base de la haute colline de *Capo di Monte*, déjà citée. — Ainsi, il est facile de concevoir que les vents austraux, dans leur direction principale, ne peuvent pénétrer dans ces vallées qu'avec difficulté, et qu'au contraire, elles sont spécialement dominées par les vents d'est et de nord-est.

45. Toutes ces collines étendent leur penchant vers le midi, puis s'abaissent au point que, dans cette portion, laquelle est située le long de la plage et de beaucoup plus basse que le reste, comme ayant été autrefois couverte par la mer, elles ont laissé la facilité de construire ces édifices qui forment aujourd'hui les quartiers des *marchands*, des *orfévres*, du *petit Môle*, du *Pennino*, de la *Conceria*, etc.

Cette partie est doublement mise à couvert des vents septentrionaux. Si à cette circonstance on ajoute l'étroitesse des rues, la grande élévation des édifices et la mal-propreté des habitations,

parce que le plus grand nombre de celles-ci sont occupées par toute sorte d'artisans, on n'aura pas de peine à concevoir que ces lieux doivent être obscurs, humides et mal-sains.

46. Après avoir considéré les parties intérieures de la capitale, il convient de faire une courte mention des choses les plus remarquables qui sont dans ses environs. Derrière la colline à laquelle est appuyé le flanc gauche de la capitale, §. 42, on trouve à l'occident *Pozzuoli*, à la distance de près de six milles, et presque dans la même direction, le *lac d'Agnano*.

La portion de colline qui, comme nous l'avons observé §. 42, s'étend jusqu'à *Ste. Marie del Pianto* dans une direction au nord-est, donne naissance à une plaine délicieuse, laquelle, occupée en grande partie par des jardins vulgairement appelés les *Padule*, cultivés avec une constante industrie, et plantés dans une autre partie de peupliers et d'arbres tenus dans le plus bel ordre, laisse et ouvre un passage facile du nord à l'est par la campagne peu éloignée de l'*Acerra*, aux eaux de la *Volla* et du si célèbre *Sebeto*, aux exhalaisons du *marais de* l'*Acerra* et des *Lagni*, ainsi qu'aux froides émanations des hautes montagnes de *Maddalone*.

Cette plaine va se perdre dans une petite vallée qui s'arrête aux monts de *Somma* et du *Vésuve*. Celui-ci, qui s'élève entre l'est et le sud est de la ville, à peu près à la distance de

huit milles, se trouve séparé par une autre vallée, de la chaîne des montagnes qui forment le promontoire de *Castell' a mare* jusqu'à *Massa*, lequel promontoire est opposé à la capitale à une distance d'environ quinze milles du côté du sud-est et du sud.

47. De tout ce que nous avons dit jusqu'à présent sur la situation de la capitale, il est donc évident que Naples est à couvert des vents libres du nord et du nord-ouest par la série continue des collines qui sont au-dessus de la ville, au nord et au nord-ouest, ainsi que des vents libres d'occident, lesquels sont, en quelque manière, réfléchis par la colline qui forme le cap de *Posilipo*; que le *Vésuve*, autant qu'il le peut faire à la distance de huit milles, la garantit de l'est, et le promontoire de *Massa* principalement du midi; et que les vents qui passent avec le plus de liberté pour aller frapper la ville, sont le nord-est par la vallée du *Sebeto*, de la *Volla* et de l'*Acerra*; le sud-est par la vallée qui est entre le *Vésuve* et le promontoire de *Massa*, et sur-tout le sud-ouest par les larges bouches du golfe.

48. La plus sensible, et par conséquent la plus notable des altérations qui arrivent dans notre atmosphère, est celle qu'y produisent la succession perpétuelle et le règne inconstant des vents austraux. Ceux-ci, qui sont, presque durant les périodes successives de plusieurs semaines,

les troubles dominateurs de l'air de Naples, nous remplissent de ces vapeurs aqueuses et incommodes qu'ils acquièrent dans l'immense trajet qu'ils font pour arriver jusqu'à nous (45), nous tiennent comme dans un perpétuel brouillard tiède (46), et nous rendent lâches, pesans et languissans (47).

49. C'est une grande et inexplicable nécessité que celle que nous avons de l'air, ainsi que de son concours régulier, et correspondant aux besoins de notre machine. Quelque bien pourvue qu'on supposât celle-ci des alimens convenables et d'un repos alternatif, néanmoins, si elle était privée de ce grand secours, la vie n'y pourrait durer que pendant de très-courts instans. L'état de cette machine est donc tout relatif, autant aux deux principes indiqués qu'à l'état de la force de l'air ; mais la puissance de celui-ci souffre une faiblesse et une altération très-graves, au moyen de l'eau et de la chaleur (48) ; et telles sont les armes ordinaires des vents austraux, et sur-tout du sud-est. Ainsi il est facile de concevoir que l'excessive durée et la dominance des vents austraux, en rendant l'air très-mal-sain, nous pousserait vers une dissolution putride.

50. Néanmoins on est forcé d'admirer la suprême intelligence avec laquelle la Providence a établi pour notre bien la succession régulière des contraires. A la période des vents méridio-

naux, nous voyons subitement succéder le nord-est qui remplace le nord parmi nous, surtout quand on aperçoit la croupe des montagnes de *Maddalone* couverte de neige, ou quand il a tombé beaucoup de pluie. Le nord-est corrige l'inertie que les vents méridionaux ont apportée (49); l'air ébranle le poids humide, il se renouvelle et prend de la force; les corps énervés se raffermissent, ils se teignent d'une louable couleur, ils deviennent agiles et légers. — Le règne de Borée, c'est-à-dire du nord-est, ne dure ordinairement qu'un petit nombre de jours; celui-ci le cède aux méridionaux, qui semblent les vents naturels, et qui s'élèvent pour recommencer la période ordinaire indiquée plus haut.

51. Quoiqu'il faille convenir du besoin qu'on a des vents boréaux dans une très-grande ville, pleine outre mesure d'individus d'espèces différentes, pour se délivrer des vapeurs qu'y ont apportées les vents austraux, ainsi que de leurs conséquences, cependant on est forcé de reconnaître les graves inconvéniens qui naissent du passage subit de l'état austral au boréal. L'extrême de tout état est toujours uni à la violence. Notre machine ne peut pas, sans une révolution sensible, abandonner l'état de lassitude, et passer rapidement à celui de force; c'est pourquoi, souvent Borée est la cause de grands dommages pour ceux qui lui présentent imprudemment la poitrine nue et le corps trop peu

défendu par des vêtemens convenables, soit en conséquence d'un défaut de commodités, soit aussi par un principe mal-entendu d'agrément. Il nuit également aux corps faibles qui relèvent de maladies graves, qui portent encore ouvertes dans le sein les plaies de la débauche, ou qui furent pétris d'une fange facile à se dissoudre. Ce vent ne paraît convenir qu'aux gens sains et aux robustes ; mais le nombre de ceux-ci est comme celui des bons et des sages dans toute société ; ainsi le plus grand nombre ne peut en éprouver de l'avantage, à moins qu'il n'emploie beaucoup de soin à ne pas s'exposer imprudemment à ses coups (50). En effet, son opiniâtre durée est aussi dangereuse que sa subite apparition, et ces mêmes individus robustes qui en ont reçu une vigueur extrême, doivent regarder ce nouveau don comme suspect. Le plus haut degré de la santé est sur le bord du chemin qui conduit à la mort (51). — Aussi paraît-il en grande partie raisonnable le sentiment de ceux qui dérivent de cette source les apoplexies, devenues en quelque manière fréquentes parmi nous, ainsi que les maladies aiguës de poitrine, les rhumatismes et tous les produits ordinaires de la constitution *boréale* (52). Quant à moi, je puis bien dire, d'après mes propres observations, que la fréquence des maladies aiguës de poitrine, des affections rhumatismales et des angines, est en raison de la fréquence des vents

boréaux, et que les convalescences des maladies aiguës sont longues, que la guérison des maladies chroniques est difficile, quand les constitutions *australes* sont continues et opiniâtres.

52. La neige est rare parmi nous. — L'eau potable est abondante; elle n'est en rien inférieure aux meilleures eaux.

53. Je m'étais flatté de pouvoir donner un plus grand lustre à mon travail en y joignant une histoire météorologique, ainsi que l'avaient souhaité un grand nombre de mes savans amis; mais la perte qu'on a faite du père *Nicolas Carcani*, homme à jamais digne de nos louanges et de nos larmes, nous met pour le présent hors d'état d'effectuer ce dessein. Tout ce qu'il m'a été possible d'obtenir, se réduit à la connaissance du plus grand degré de chaleur et de froid, et de la quantité des eaux tombées dans l'espace de dix années; connaissance que je dois à l'un de mes meilleurs amis, le marquis *Berardo Galiano*, homme de mœurs très-douces, littérateur célèbre, et auquel je dois les preuves les plus tendres de la plus généreuse amitié.

Ainsi les calculs du feu père *Carcani* ont porté à 542 onces la quantité des eaux tombées pendant l'espace de dix ans, d'où il concluait qu'une année dans l'autre, la pluie est à Naples de 54 onces $\frac{1}{5}$.

Le plus grand degré de froid fut observé en février 1753; il était de 36 degrés.

Le plus grand degré de chaleur est presque constamment dans le mois d'août, de 80.

54. Le voisinage du *Vésuve* excite la juste curiosité de rechercher si ses émanations parviennent jusqu'à nous, et si elles sont utiles ou nuisibles; mais mes recherches ont été vaines. La situation de cette montagne, sa direction et le vent d'*est* commun parmi nous, sur-tout dans l'été, pourraient faire craindre que ces émanations n'arrivassent jusqu'à nous; mais il nous manque d'observations certaines pour décider si elles font du bien ou du mal (53). La salubrité de l'air dont on jouit dans la délicieuse *real villa di Portici*, est d'un grand poids pour exténuer les soupçons que pourrait faire naître la nature de ces exhalaisons.

Il est vrai qu'on a observé de dangereux effets sur ceux qui, poussés par un grand mouvement de curiosité, ont voulu se laisser frapper de trop près par l'atmosphère vaporeuse des matières en éruption (54); mais cela prouve seulement que c'est être mal-avisé que de respirer de près les vapeurs de telles éruptions, ainsi que d'en expérimenter les premiers effets. Ce que nous disons ne regarde que les petites éruptions, et non pas les violentes, ni celles qui nous sont communes avec les peuples qui sont déjà bien loin derrière nous, et dont l'histoire nous fournit des exemples.

55. Si à cette courte notice du site et de l'aspect variés de la ville, on ajoute la réflexion

que les rues ne sont pas toutes également larges, que les édifices sont généralement élevés, qu'ils ne sont pas tous tenus dans un état de propreté, que la ville est très-peuplée d'animaux, le nombre seul des raisonnables étant de près de 400,000, qu'il y a une grande quantité de toutes sortes de professions, et qu'ordinairement les plus viles et les plus immondes s'exercent dans des *quartiers* déterminés, chacun jugera facilement combien doivent être différentes la qualité et la température de l'air dans les nombreuses rues de Naples. — J'aurais néanmoins désiré pouvoir exprimer, par des observations claires, à quel genre de maladie une rue plutôt qu'une autre est plus fréquemment sujette; mais des motifs raisonnables m'ont fait abandonner cette entreprise. Tout observer n'est pas l'ouvrage d'un seul, ni l'art d'observer l'ouvrage de tout le monde.

M. *Mosca*, homme né pour la réflexion, a observé que la naissance des maladies septiques, de l'érysipèle, des maladies de poitrine et des *taches volantes* (*rosette saltanti*), était familière *dans le petit Môle et ses adjacences.*

De ce que la petite colline de *Pizzofalcone*, laquelle est déjà convertie en quartier d'une infanterie nombreuse, est exposée à plusieurs vents libres, c'est la cause des fréquentes maladies aiguës de poitrine et des affections rhumatismales chaudes, auxquelles sont sujets les soldats

soldats qui y sont logés. Les plus imprévoyans, les plus turbulens et les moins réfléchis, pour se présenter à propos à leur destination, y accourent ordinairement échauffés et mouillés de sueur, et trouvent ainsi souvent, dans la percussion véhémente de cet air, la peine due à leurs débauches et à leur peu de réflexion. C'est au moins ce que je vois se vérifier constamment parmi cette partie des troupes du roi qui sont confiées à mes soins.

56. Les maladies épidémiques ne sont ni rares, ni très-fréquentes parmi nous. Il y a déjà plusieurs années qu'on voit, dans quelques saisons, régner presque populairement une espèce de fièvre périodique subintrante avec le génie d'affection de poitrine, ou une fièvre pétéchiale septique ; bien entendu néanmoins que cela n'arrive pas toutes les années.

57. La petite vérole et le *morbillus* (*très-probablement la rougeole*) pourraient être regardés comme des maladies devenues naturelles parmi nous, puisque chaque année elles y sont presque populaires. La naissance de la première a lieu vers le printemps ; elle acquiert de la vigueur et fait des ravages durant l'été, et s'évanouit ordinairement en automne. Quelquefois elle se réveille en automne, paraît violente pendant l'hiver, sans être générale ; et si le printemps ne la chasse pas, elle devient furieuse et commune dans l'été, et meurtrière pour ces

tendres victimes qui peuvent en être attaquées. Il n'est pas très-rare parmi nous de voir la même personne affectée plusieurs fois de la petite vérole, et même de la petite vérole confluente.

58. La santé des hommes n'est pas exposée à un traitement moins mauvais de la part de cette maladie qui fut injustement appelée maladie de Naples (55). L'homme est par-tout le même. Cette maladie, trop fréquente parmi nous sans doute, laisse ordinairement, dans ses progrès, les parties sexuelles libres, et dirige ses fureurs vers la peau, où elle devient féroce en se cachant sous la forme de gale; observation que je ne trouve que chez un petit nombre d'auteurs, mais qui n'a pas échappé à M. *Serao*, littérateur distingué et ornement précieux de la médecine Napolitaine; lequel, avec cette sage précision qui lui est toute particulière, l'a consignée dans une lettre qu'il a écrite au très-noble M. *Roncalli* (56).

On n'observe néanmoins cette transformation que parmi les plus viles d'entre les femmes qui se livrent à une infame prostitution, ou parmi les gens qui vivent d'alimens putrides et grossiers, ou enfin parmi ceux qui, au sortir des onctions mercurielles, ont passé à une vie débauchée. Le soldat s'achemine fréquemment vers cette malheureuse terminaison, laquelle finit ordinairement par une phthisie funeste.

59. Les convulsions hystériques chez les

femmes, et l'ypocondrie chez les hommes, sont très-fréquentes dans notre climat.

Comme j'ai satisfait à la promesse que j'avais faite de donner une courte description du site, des vents et des maladies les plus fréquentes de la capitale, je passe maintenant à celles dont je me suis proposé de parler.

De la diarrhée, observée en janvier 1764.

60. Soit dans le royaume, soit hors du royaume, la récolte des grains d'un usage principal pour le maintien de la vie, fut universellement très-malheureuse (57). Le défaut des récoltes est l'effet d'une maladie des champs et de l'altération des causes qui doivent opérer la nutrition des germes qui sont confiés à la terre. Cette altération est à la faculté nutritive d'un champ, ce que la phthisie est aux corps vivans; il résulte de là que le défaut de récolte est toujours accompagné de quelque vice obscur qui en altère la qualité et en rend l'usage mal-sain.

La fin de l'année 1763, depuis l'automne jusqu'en décembre, s'était écoulée avec un froid irrégulier, des pluies rares et une sécheresse constante. Au mois de janvier du nouvel an, 1764, on vit reprendre le dessus aux vents d'ouest et de sud-ouest.

61. La première maladie qui mérita quelque attention, ce fut la *diarrhée.* Celle-ci était pré-

cédée d'un poids, d'une inquiétude qu'on éprouvait dans l'estomac, à jeun, ou vers le soir; le jour suivant, l'appétit diminuait; les nausées commençaient. Le sentiment d'une masse alimentaire pesant sur l'estomac allant toujours en croissant, la langue se teignant d'une saleté qui variait, la respiration devenant de plus en plus pénible, et le murmure des intestins plus sensible, il paraissait tout-à-coup une très-courte cardialgie qui s'unissait quelquefois à une nausée fatigante, et très-souvent au vomissement. Les premières matières vomies étaient limpides, pituiteuses; ensuite, et presque chez tous, celles qui étaient rendues paraissaient acides au goût, à l'odorat, par la stupéfaction qu'elles produisaient sur les dents; leur couleur inclinait un peu vers une couleur verte très-légère, effumée. Le plus souvent ces mêmes matières étaient aqueuses, luisantes et visqueuses comme du suc de limon putréfié; rejetées sur le pavé, elles paraissaient écumeuses et tremblantes.

62. Tel était ce qu'on pouvait appeler le premier état de la maladie. Quant au second, on peut le diviser facilement en deux périodes. — La première appartient à la diarrhée qui succédait à la cardialgie, diarrhée en laquelle les souffrances d'estomac paraissaient se changer. — La seconde appartient à la diarrhée qui s'unissait à l'affection de l'estomac et qui en paraissait un symptôme.

63. Dans le premier état, ce passage était successif. Au bout de quelques heures, les nausées diminuaient, ainsi que la cardialgie, le sentiment de pesanteur dans l'estomac, le vomissement. En même temps que le trouble de l'estomac s'évanouissait, il paraissait un assoupissement léger, le tumulte du bas-ventre augmentait, et souvent les déjections alvines commençaient; enfin, il s'établissait le plus ordinairement une douleur récurrente dans quelque point fixe des gros intestins. Une fois que la diarrhée était établie, l'estomac acquérait de plus en plus du repos, autant néanmoins que cela se pouvait dans des maux de semblable nature. Cette circonstance arrivait ordinairement après le troisième jour, à compter du premier début le moins sensible.

64. On ne peut pas exprimer l'horrible fonte dans laquelle paraissait tomber la machine sous les assauts de la cause qui irritait l'organe intestinal.

Les déjections étaient d'abord puantes, et de matières fécales dissoutes; les suivantes et dernières étaient presque aqueuses, mais si affluentes et si copieuses, qu'elles paraissaient avoir la physionomie qu'ont coutume de présenter ces diarrhées séreuses qui arrivent, quoique rarement, aux hydropiques pour leur bonheur (58).

Chez plusieurs, il se réveilla un ténesme pénible, accompagné de quelque irritation dans

les organes urinaires. Ce dernier symptôme n'est ni rare, ni étrange dans les ténesmes (59), en raison du grand rapport établi entre l'anus et l'urètre; de sorte que, dans les affections vénériennes, les spasmes de celui-ci deviennent souvent communs à celui-là.

65. Le ténesme fut l'apanage de ceux auxquels il ne fut pas offert des secours opportuns; de ceux qui n'employaient aucun moyen, aucun soin pour se nettoyer le fondement, quand les déjections étaient très-fréquentes et de matière extrêmement âcre; ou enfin de ceux qui, comme par un changement de siège de la cause stimulante, furent délivrés de toute espèce de douleur du bas-ventre, et ne se virent plus attaqués que du ténesme. Dans ces derniers, ce fut l'affection la plus fatigante et la plus douloureuse.

La quantité des déjections diminuait dès que le ténesme s'établissait; mais quelquefois le trouble croissait par la difficulté de l'issue, et alors les matières évacuées exhalaient une plus grande puanteur.

66. Il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui tombèrent dans la dyssenterie sanguinolente; mais ceux à qui ce malheur arriva, eurent beaucoup de peine à s'en tirer. On en vit qui, passant par degrés de la douleur à la diarrhée, et de celle-ci à la dyssenterie putride, finirent de vivre dans un état de colliquation et d'anéantissement (60).

67. Très-peu éprouvèrent de la fièvre. Le pouls était au commencement faible et comme étranglé ; les urines étaient aqueuses, puis très-rares ; l'évanouissement, le froid, l'horripilation, le frisson extrêmement faibles.

68. La plus grande durée de cette maladie ne m'a pas paru excéder celle d'une semaine ; néanmoins on n'a pas été dans le cas d'en faire un calcul exact, parce qu'on n'a pas laissé que de tenter quelque secours, ce qui a très-bien pu troubler le cours naturel de l'affection.

69. Cette maladie fut dangereuse aux femmes enceintes, aux vieillards faibles, à ceux qui nourrissaient quelque vice caché dans le bas-ventre, ainsi qu'à certains de ceux qui, comme nous l'avons dit, passèrent à la dyssenterie. Ces cas exceptés, la maladie ne produisit chez tout le reste que souffrance et maigreur extrême. Il était étonnant de voir avec quelle promptitude un corps bien nourri, et auparavant coloré des plus vives humeurs, tombait par suite de cette dégoûtante colliquation ventrale, comme dans un froid et languissant aspect de vieillesse.

70. Beaucoup furent affectés de cette maladie ; mais il n'est pas facile de dire quelles en furent les véritables et légitimes causes. Chez quelques-uns, il n'y eut de sensible que l'ordre de la cause occasionelle ; tel fut l'abus des farineux (61) chez le plus grand nombre de ceux-ci, et chez le plus petit l'usage d'aller à la selle sur le même vase.

71. Je ne connais aucune guérison qui ait été l'ouvrage de la seule nature, à moins que la maladie n'eût commencé sous une forme de *colera*, et qu'en même temps que le stimulus prenait naissance, la nature ne tentât de s'en défaire et de le chasser.

72. Il y avait une seconde espèce de diarrhée qui, comme nous l'avons dit §. 62, paraissait un symptôme des souffrances de l'estomac, plutôt qu'une conversion de celles-ci en diarrhée. — Tels en étaient les trois caractères distinctifs : 1.° tandis que la première naissait après que les souffrances de l'estomac s'étaient obscurcies, la seconde au contraire commençait en même temps que les nausées, le sentiment de pesanteur, la douleur d'estomac, et ne se terminait qu'avec ces mêmes symptômes ; 2.° on n'observait pas ces douleurs fixes que nous avons indiquées dans la première, ou ce n'était tout au plus qu'une tension douloureuse le long de la ligne blanche ; 3.° enfin, le ténesme manqua dans la dernière, et les forces de la vie furent plus abattues. — Dans tout le reste, elle fut semblable à la première.

73. Dans l'une et dans l'autre, les rechutes furent également faciles et les délais infidèles. Les plus légers écarts suffisaient pour en exaspérer le cours, ou pour en procurer le retour.

Si cette seconde affection durait long-temps, les forces de l'estomac avaient beaucoup de peine

à renaître; et il était aussi nuisible de hasarder les restaurans que de ne pas nourrir.

74. L'existence d'un principe ennemi de la vie, ainsi que la présence d'un stimulus étaient également manifestes dans l'un et dans l'autre cas. Ce vice n'était pas né dans la machine; il avait au contraire pénétré du dehors dans la cavité de l'estomac. Il suffira d'en peser l'histoire et les différentes phases. Toute la variété de cette maladie ne dépendait que de la différence du siège que la cause du mal occupait. Dans le premier cas, il était évident que le stimulus n'occupait dans le principe d'autre siège que l'estomac; dans le progrès, ce même stimulus abandonnant cette partie et changeant de siège, ne produisait la diarrhée qu'en pénétrant dans les intestins, et en y faisant l'office d'un purgatif éminemment irritant. Que certaines substances acrimonieuses puissent, par loi de stimulus, produire de terribles diarrhées, et obliger pour ainsi dire toute la masse des humeurs à se fondre par les intestins, c'est ce que la seule histoire des convulsions et des effets des purgatifs prouve plus qu'il ne faut. Quel flux d'urine ne voit-on pas quelquefois supporter à une femme hystérique? J'ai connu des hommes affectés d'hypocondrie qui ont soutenu des attaques d'une salivation si copieuse, qu'ils n'auraient pu en obtenir une plus considérable des frictions mercurielles; et cependant ces phénomènes ne sont

que les effets d'un stimulus particulier. Pourquoi donc n'en peut-il pas arriver autant au moyen d'une irritation, d'un stimulus quelconque qui s'applique aux intestins (62) ?

75. Dans le second cas, il était manifeste que le siège du mal était l'estomac, où la cause ennemie séjournait comme dans son propre domaine, et d'où, par loi de sympathie, attirant les intestins dans les intérêts de l'estomac, elle excitait la diarrhée. Cette opinion ne paraîtra étrange qu'à ceux qui se plairont à ignorer « que la seule irritation de la substance de l'estomac suffit pour produire d'énormes diarrhées aqueuses-colliquatives. Qu'on n'ait aucun égard à l'observation rapportée par *Riolan* » de la très-violente diarrhée aqueuse qui prenait naissance d'un ulcère de l'estomac, et de laquelle observation le célèbre *Morgagni* (63) fait un si grand cas ; mais nous prions au moins ceux qui en douteraient, de se rappeler que le même *Morgagni* éprouva à ses propres dépens combien il est vrai que la seule irritation de l'estomac suffit pour la produire. Celui-ci ayant avalé un corps herbacé dont il ignorait la nature, fut surpris d'un flux très-violent d'une eau presque limpide ; et les nausées, la douleur légère et la diarrhée cessèrent aussitôt qu'il eut rejeté par le vomissement le stimulus actif, d'une nature douteuse à la vérité, mais d'un dommage certain (64).

76. Les indications curatives consistaient donc

à donner une prompte issue au stimulus ; d'empêcher l'entrée de celui-ci dans le tube intestinal ; de l'en chasser quand il s'y était introduit ; de calmer les parties irritées et d'envelopper les irritantes.

77. On observa que les uns, n'ayant égard qu'à la nausée, firent usage d'un léger vomitif, et arrachèrent ainsi le mal comme par sa racine ; — que les autres, usant d'un purgatif quand le mal était établi dans l'estomac, se procurèrent la diarrhée, attirant ainsi dans les intestins ce qui séjournait dans cet organe ; — que d'autres enfin buvant copieusement de l'huile d'amandes douces (remède qui est, parmi nous, protégé ou méprisé jusqu'à la fureur par beaucoup de personnes) guérirent toutefois également, quoiqu'avec lenteur et difficulté.

78. D'après cela, il parut raisonnable d'établir la méthode curative suivante. — A la naissance du mal, et quand l'effet du stimulus ne faisait encore que de commencer, quelques grains d'ipécacuanha, et une grande quantité, ou d'eau tiède, ou de bouillon léger, avait coutume, chez ceux qui étaient le moins affectés, de décider heureusement de la maladie. Il en résultait de copieux vomissemens, auxquels il se joignait par fois quelques excrétions ventrales. L'effet terminé, ou bien vers le soir, on administrait une dose moyenne de thériaque, ou de *phylonium* romain, ou de quelqu'autre remède de ce genre ;

on prescrivait l'abandon des farineux, des alimens, ou des choses qui paraissaient avoir contribué à la production de l'impureté; on ordonnait une diète légère et innocente, et l'on avait la satisfaction de voir tout rentré dans le calme dans l'espace de deux jours. Si quelque chose, éloigné de l'état naturel, se corrompt au dedans de la machine et devient incommode à la vie, le mieux, disait *Celse* (65), c'est de tâcher de lui donner issue par la voie la plus courte. L'homme est ordinairement l'instrument de ses maux au moyen de ses excès. Le médecin, souvent les perpétue, ou les augmente par son inaction, ou son empressement inopportun.

Quand le mal était établi, mais encore fixé dans l'estomac, la même méthode réitérée et employée avec un peu plus de vigueur, était également efficace.

79. Une fois que la diarrhée avait pris naissance, c'est-à-dire dans la première période du second état, on administrait quelques cuillerées d'huile douce, et peu après une dose convenable de la racine émétique; dans le jour l'opiatique; quelques lavemens de lait simple et de jaunes d'œufs; des fomentations sur le bas-ventre; de copieuses boissons d'eau naturelle. Chez quelques-uns, l'émétique devenait en totalité, ou en grande partie, purgatif; il n'y avait rien alors de mieux que de recourir à un peu de simarouba, uni à quelques gouttes de laudanum de *Sydenham*, ou

à une forte dose de thériaque. Le chirurgien major *Bayer*, notre ami, fut un des premiers à souffrir de cette incommodité ; et cette méthode fut expérimentée sur lui avec un heureux succès.

Le jour suivant, si les douleurs augmentaient, si les déjections étaient rares et ténues, accompagnées d'efforts inutiles qui affaiblissaient les forces de la vie, on avait recours à l'hydrogale, (*eau laiteuse*) toutefois avec la précaution préalable de faire prendre un bol de rhubarbe à peine torréfiée. Il succédait, quelques heures après, des déjections moins aqueuses et plus abondantes. Quand cela avait eu lieu, ou l'on administrait plus largement l'opiatique, ou bien on faisait dissoudre un demi-grain d'opium dans de l'eau de sureau, ou de frai de grenouille, pour en composer un lavement (66) ; on recommandait de se nettoyer le fondement avec de l'eau de mauve ; on tenait le bas-ventre fomenté avec la camomille, et l'on prescrivait aux malades de se tenir chaudement et plutôt couchés que levés.

80. Il était très-rare qu'il ne s'ensuivît pas un paisible repos ; qu'il ne parût pas à la peau une moiteur légère, et que le mal ne cédât pas, ou ne perdît pas beaucoup de sa fureur. L'usage du simarouba joint aux narcotiques, et chez un grand nombre, le lait de vache coupé avec partie égale d'eau pure, ou de thé, conduisaient

toute espèce d'affection à une prompte et heureuse fin.

81. Chez certains malades de cette classe, chez lesquels la diarrhée était l'affection la plus urgente, et l'estomac dans un trouble léger, la seule rhubarbe torréfiée fut d'un usage plus avantageux, en excluant toutefois l'émétique; on administrait immédiatement après, l'opiatique et le simarouba.

Le seul usage des restaurans et des anodins convenait à ceux qui étaient déjà exténués par des déjections très-multipliées.

Le ténesme s'adoucissait au moyen des ablutions fréquentes d'eau de fleurs de sureau, de l'usage du jaune d'œuf et de quelques préparations opiatiques (67).

82. Dans le second cas, c'est-à-dire quand le mal était dans l'estomac, et que la diarrhée n'était qu'un symptôme de l'irritation de ce viscère, on obtenait une guérison facile de la prompte expulsion du stimulus, ainsi qu'en empêchant son passage dans les intestins, et en calmant les effets du stimulus.

On obtenait facilement ce résultat par l'administration d'une suffisante dose d'émétique, lequel il convenait de faire précéder d'une grande quantité de bouillon tiède, et duquel émétique il fallait provoquer la sortie, peu de momens après qu'il avait été bu, dissout dans quelque liquide, et non point pris en pilule. Il était très-

utile de boire beaucoup, et de vomir ensuite la boisson. Il fut de même quelquefois aussi utile que nécessaire de répéter le même jour, quelqu'autre légère dose d'émétique, à la manière de *Pringle*, en se renfermant toujours dans l'inébranlable indication de laver l'estomac, et de ne pas permettre que le remède en séjournant pût s'acheminer par les intestins, et entraîner avec lui le long de ce canal, la masse irritante.

83. Le repos qui succédait à l'usage de l'opiatique, calmait, et le trouble que produisait l'art, et l'irritation que le mal occasionait. Tout le tumulte ainsi apaisé, et la matière peccante expulsée à propos, toute espèce de désordre cessait en un ou deux jours, et l'on évitait par ce moyen l'incommode et fatigante diarrhée. C'est ainsi que le grand *Sydenham* voyait fréquemment, à la fin des maladies aiguës, naître la diarrhée de l'omission de l'émétique; affection qu'i avait soin de corriger par le seul usage de l'émétique (68). C'est aussi dans de semblables circonstances que nous avons vu, nous-mêmes, les purgatifs administrés mal-à-propos, quand les vomitifs convenaient, faire passer rapidement la maladie du premier état à la diarrhée. Quelques-uns furent entraînés dans cette erreur par la présence de la cardialgie obscure qu'on observait dans le premier état de cette maladie. Ils auraient bien pu se contenter néanmoins de réfléchir que la cardialgie est l'effet d'un stimu-

lus, et qu'un stimulus matériel exige d'être évacué par les voies les plus courtes et les plus convenables.

Une diète régulière, la précaution de ne pas s'exposer à un air libre et trop vif, les légers aromates et une petite quantité d'un vin généreux, faisaient le reste, et conspiraient à une guérison aussi prompte que sûre.

84. Il est nécessaire d'avertir que chez quelques-uns, cette affection ne produisit d'autre incommodité que celle qu'aurait produite un simple purgatif; et cela sans souffrance préalable de l'estomac, et pendant un jour seulement. Mais ce qui mérite le plus d'attention, c'est qu'ils en furent quittes à si bon compte sans abandonner leur manière de vivre accoutumée; tant est divers le génie des tempéramens, et tant il est vain de se promettre des effets constans d'une même cause!

85. Cette maladie ne dura que pendant un petit nombre de semaines; elle ne fut pas commune à tous les quartiers de la capitale, et, *cet espace de temps écoulé, on ne la revit plus.*

Mes observations sont entièrement conformes, non-seulement à celles de MM. *Cinque* et *Rubertis*, mais encore à celles de M. *Cotugno*, un de ces illustres et véritables enfans de l'art médical, anatomiste distingué, et l'un de mes meilleurs amis.

De la fièvre rhumatique observée en février 1764, et de ses différentes phases en mars et partie d'avril de la même année.

86. Les pluies continuèrent, mais avec moins d'activité, et une durée successive moins constante. Il régnait une succession irrégulière de vents austraux.

Ce fut alors que parut *la fièvre rhumatique.* Cette maladie s'est rendue familière parmi nous depuis quelques années; elle débute ordinairement au commencement du printemps et s'éteint en été, ou bien elle renaît à l'équinoxe d'automne et disparaît à l'équinoxe de printemps. Elle dégénère à sa naissance, ou en *rhumatisme* proprement dit, ou en maladie *arthritique* particulière, ou se dissipe par les évacuations ordinaires aux autres maladies aiguës. Dans ses progrès, elle acquiert le génie d'affection de poitrine, en déterminant sur cette capacité une maladie aiguë, tantôt spasmodique, tantôt érysipélateuse, tantôt suppurative, et souvent septique, sur-tout vers sa fin. Cette fièvre n'a pas toujours le même caractère; souvent elle est périodique, simple, ou double, presque toujours rémittente, et très-rarement, pour ne pas dire jamais, intermittente. D'autres fois, elle est du genre des continues, ou purement flegmoneuse, ou putride; quand elle naît en automne, elle

dégénère facilement en maligne ; quand elle paraît au printemps, elle est d'une moindre durée et moins anomale.

87. On est étonné du langage équivoque avec lequel les médecins postérieurs aux premiers maîtres de l'art, ont parlé de l'affection à laquelle nous donnons cette dénomination, relativement à sa nature, à sa durée et à son traitement. La première n'est pas encore entièrement connue, ou bien elle l'est mal ; la seconde fut révoquée en doute par quelques-uns ; la troisième fut pendant long-temps pleine d'erreurs et de controverses, et aujourd'hui même elle n'est pas déterminée chez tous d'une manière fixe.

88. Les anciens, sans en excepter *Hippocrate* lui-même, ne consacrèrent pas à la fièvre rhumatique, ou à ce qu'on nomme le *rhumatisme*, de traité particulier. Ce n'est cependant pas qu'*Hippocrate* n'en ait pas consigné l'histoire ; mais il semble qu'il n'ait pas eu la volonté, ou qu'il ait dédaigné d'en faire, par un caractère spécial, une maladie distincte du plus grand nombre des fièves aigues. Il paraît par l'inspection des épidémies que cette maladie est d'origine très-ancienne. *Aténée* (69) fait mention d'une goutte épidémique, laquelle n'était, suivant toute vraisemblance, qu'un rhumatisme mal dénommé. En France, cette maladie est fréquente (70) ; elle n'est pas rare en Angleterre.

Au milieu d'une telle abondance d'observations, d'où vient donc l'erreur ? Je le dirai avec le savant *Pringle* (71) : « souvent les mots sont la cause qui détourne l'esprit de la véritable intelligence des choses. » On ne crut pas que le rhumatisme, considéré dans le pur état de fièvre, pût appartenir à toute la machine. On chercha ce mot dans les anciens monumens de la médecine ; et l'on n'y trouva rien qui désignât une maladie en soi (72), mais simplement une affluence, un cours, un dépôt, un jet d'humeurs (73). En effet, *Dioscoride*, *Galien*, *Caelius Aurelianus*, ainsi que l'observait avec sagacité l'illustre *Cocchi*, ne se sont le plus souvent servi de ce mot que dans la signification de flux de ventre, ou d'autre partie (74). D'après cette idée, d'autres ont considéré le rhumatisme comme une espèce de catarre, entraînés dans cette erreur, non-seulement par l'analogie apparente du rhumatisme avec cette maladie (75), mais encore par la fluxion imaginaire qu'ils supposaient venir de la tête, laquelle ils croyaient être la source de cette altération. D'autres enfin ne connurent du rhumatisme que les dénominations particulières qu'on assignait à cette maladie, d'après la partie qui en était affectée. — C'est pourquoi un petit nombre en connurent les espèces, mais tous, pour ainsi dire, en ignorèrent le genre ; et comme on n'en trouvait pas le nom spécifié parmi les anciens, quelques-uns

ne craignirent pas de nier jusqu'à l'ancienneté de son existence ; mais quelle surprise de voir parmi ces derniers figurer un *Sydenham* qui n'hésita pas à la croire une maladie nouvelle (76) !

89. *Baillou* est le premier qui ait consacré au rhumatisme un traité particulier. Ce génie sublime, né pour les progrès de la médecine, rompit les premières ténèbres ; mais celles-ci étaient trop épaisses, pour qu'il pût lui-même y voir assez clair. Il ne découvrit cette maladie, comme nous le verrons ailleurs, que par un seul de ses côtés, et tomba dans le même défaut, reproché depuis à *Sydenham* par l'illustre *Barker*, c'est-à-dire d'avoir confondu le rhumatisme aigu avec le chronique (77). Il ne s'était pas aperçu qu'*Hippocrate* avait décrit la fièvre rhumatique aiguë dans le premier livre des épidémies, et que dans différens endroits de ces mêmes épidémies, on trouve çà et là plusieurs histoires de malades qui ont éprouvé cette maladie (78).

Au milieu de semblables incertitudes, on conçoit qu'on ne peut parvenir à y voir tant soit peu clair, qu'en pesant rigoureusement les diverses séries de symptômes qui accompagnent cette maladie, et en classant ces mêmes symptômes.

90. Or cette même maladie qui s'est en dernier lieu montrée parmi nous, ne parut pas chez tous prendre naissance des mêmes causes, ni ces causes ne furent pas également manifestes chez tous ceux qui en furent attaqués. Celles

qu'on accusait le plus fréquemment, c'étaient les altérations que produisaient dans le corps, l'air et le mouvement pris à contre-temps et avec peu de précaution; genre d'altération qui a surtout constamment lieu chez le soldat, et qui est plus qu'il ne faut propre à produire de semblables désordres.

91. Les premiers sur lesquels on observa cette fièvre, ce furent ceux qui étaient mal-sains, et faciles à être dérangés par quelques petites erreurs dans l'usage des six choses non naturelles, ou bien les plus robustes. Chez quelques-uns, les commencemens de cette fièvre étaient doux, et elle ne fut dangereuse que pour ceux dont l'économie animale était non-seulement faible, mais dérangée par d'anciens désordres dans la poitrine. Chez ceux qui n'étaient que faibles et qui avaient un tempérament mou, elle se réduisait à un tourment vague, à une lassitude ulcéreuse, à des douleurs errantes dans le col, dans le dos, et quelquefois le long de l'appareil musculaire de la poitrine.

92. Une saignée modérée, ou deux, pratiquées après la première invasion de la maladie et dans la vigueur des paroxismes, quelques lavemens adoucissans, le soin de se tenir à l'abri de l'air libre et l'usage régulier d'un thé très-léger, tels étaient les remèdes qui, après le septième jour, amenaient efficacement cette maladie à une heureuse issue, par des sueurs et des urines copieuses.

93. Celle-ci était par elle-même, dans la classe de cette maladie, la plus bénigne et la plus douce. Je connais des médecins qui, en restant dans l'inaction, ou en ne donnant que de l'eau tiède et de l'huile, ont vu toute espèce de souffrance s'évanouir ; genre de bonheur qui devint ensuite, pour un grand nombre, une cause fréquente de dommage dans le progrès de la maladie.

94. Cette maladie changea d'aspect après les premières semaines de *mars*. Elle devint moins régulière, et commença à sortir de la ligne des maladies sporadiques, pour se transformer en maladie commune. — Elle ne garda pas constamment le même ordre, et elle varia de forme dans son invasion. Ses effets ne furent pas toujours relatifs à la nature du tempérament, et elle ne se terminait pas chez tous par les mêmes évacuations, ni de la même manière. — Quant à l'issue, elle se réduisait à deux classes. L'une a rapport à sa terminaison en rhumatisme proprement dit ; l'autre à sa solution et sa terminaison à la manière de toute autre maladie aiguë.

95. Dans la première, la maladie était précédée, ou d'un sentiment de force extrême, ou bien de lassitude spontanée. A cet état de violence, succédait une fièvre vive, le plus souvent rigorifique, accompagnée d'alternatives fatigantes de chaud et de froid, et qui se terminait par une rémission obscure. Respiration chaude, difficile,

et de temps en temps entrecoupée de soupirs ; dans son progrès, soif incommode ; lassitude, et difficulté de pouvoir garder, sans souffrance, la même place ; face allumée ; yeux luisans ; chaleur brûlante ; urines purement aqueuses, ou éminemment ardentes, ou écumeuses ; sueur très-rare à la fin du paroxisme.

96. La fièvre avait à peine débuté, qu'il naissait une céphalalgie fatigante, des douleurs errantes, le long du col, de l'appareil musculaire des membres et du dos. Ces douleurs s'aggravaient avec la fièvre, et déclinaient avec celle-ci, au point qu'il paraissait succéder à leur place une fatigue et une lassitude générales (79).

Il y en eut cependant chez qui cette lassitude ne succéda pas à la période des douleurs errantes ; mais il parut à sa place une douleur poignante et fixée seulement sur quelque partie du corps, avec un léger indice de rougeur et une apparence de nutrition vive et augmentée. L'apparition de la petite sueur à la fin de la fièvre manqua ordinairement chez ces derniers.

97. La durée ordinaire du paroxisme était de dix-huit heures, la plus grande de trente-six ; dans le premier cas, les rémissions étaient plus claires ; dans le second, elles étoient courtes et obscures.

La suspension des hostilités n'était pas très-longue. Aux rémissions infidelles de quelques heures, succédait une nouvelle fièvre, qui repa-

raissait sur la scène, accompagnée des symptômes déjà indiqués, lesquels devenaient de plus en plus fatigans et accablans.

98. Les seconds accès ne reparaissaient pas constamment avec le frisson et le rigor. Une certaine élévation du pouls qui était tendu et vibrant ; une plus grande liberté de mouvement, ou bien le passage de l'état de lassitude des membres à une douleur obscure ; le sentiment d'une inégale effusion rigorifique, récurente, le long de l'épine, composaient l'appareil des retours fébriles.

99. Au septième, au neuvième, ou au quatorzième, les urines restant toujours pâles, la sueur devenant toujours moindre et les rémissions obscures, la lassitude se changeant de plus en plus en douleur, après une pénible apparence de solution, il succédait un rhumatisme poignant et fixe, dans une ou plusieurs parties des membres.

100. Cette apparence de solution qu'on peut appeler métastase, était suivie d'un calme très-sensible, et la fièvre se terminait ainsi par la douleur. Si l'on n'avait pas la témérité de déranger ces jets de matière rhumatique du nouveau siège qu'elle occupait, soit par l'incurie du malade et des assistans, soit par l'empressement inopportun du médecin, alors le mal, à la faveur d'une fièvre comme topique, s'évanouissait peu à peu. Mais il suffisait de s'exposer impru-

demment à un air libre et froid, de raréfier et d'allumer avec des topiques chauds la partie malade, de faire des tentatives avec des purgatifs, ou d'autres remèdes vigoureux et stimulans, pour voir la fièvre se rallumer aussitôt, ou bien le rhumatisme rendu fugace, se porter rapidement et avec la plus grande facilité, tantôt sur une partie, tantôt sur une autre, et de là se convertir, ou en *arthritis* chronique, ou en ces sortes d'abcès des jointures qu'on nomme *meliceris*. La métastase étant survenue, si la fièvre conservait encore sa vigueur, si les parties s'enflammaient et se gonflaient beaucoup, si les douleurs étaient déchirantes au point de faire tomber la machine dans un trouble extrême, on voyait alors facilement s'évanouir l'humeur déposée, ou si elle ne s'évanouissait pas, on voyait les souffrances durer pendant plusieurs semaines consécutives. — Pour que l'issue fût heureuse et facile, il ne fallait, ni que les parties s'échauffassent beaucoup, ni qu'elles se gonflassent trop, au moins dans le principe, et il devait s'établir dans les parties souffrantes une louable transpiration.

101. Il nous manque d'observations suffisantes pour décider la nature de l'être qui, introduit au-dedans de nous, y produit un changement capable d'engendrer le rhumatisme. A considérer l'apparence du sang qu'on tire aux malades affectés du rhumatisme inflammatoire, il semble

raisonnable de croire que cette substance rhumatique se plaît à congeler nos humeurs, et sur-tout la partie blanche. Il paraît qu'*Arétée* avait en vue un semblable génie, quand il a avancé qu'il prédominait, dans les douleurs des jointures, quelque chose qui ressemblait à la grêle (80). Cette opinion ne devient pas peu admissible, quand on réfléchit que cette maladie doit fréquemment sa naissance aux désordres de la transpiration insensible (81); qu'elle se range dans la même classe que les angines, les maladies aiguës de poitrine (82), les céphalées (83) et le reste des *arthritis*, et qu'elle se termine, ou se change en ces dernières (84). — Si la matière de la transpiration, disait l'ingénieux docteur *Lobb*, a un écoulement régulier, le corps est dans son état naturel; mais si elle est retenue, si l'issue en est troublée, quand elle ne se jette pas sur quelqu'émonctoire, et que, par loi de stimulus, elle ne se procure pas à elle-même une sortie libre, comme il arrive dans les catarres, il faut bien qu'ainsi retenue dans la masse des humeurs, elle y produise de la condensation et de la glutinosité, spécialement dans la masse lymphatique (85). Je ne sais pas jusqu'à quel point il est vrai que la matière de la transpiration, retenue dans nos humeurs, y produit constamment la densité; je sais seulement que l'histoire des maladies ne s'accorde pas toujours avec cette maxime, et qu'aucune

vérité n'est en médecine perpétuellement invariable.

102. Ce qui mérite considération, c'est que, 1.° la densité des humeurs n'est pas la seule apparence sous laquelle se montre cette maladie, puisqu'on observe des rhumatismes dans lesquels le sang est comme dissout, et le coagulum noyé dans une grande quantité de sérosité putride; telle fut cette classe de rhumatisme dont a parlé *Baillou* (86), qui était joint à une fièvre synoque, laquelle est totalement différente de celle que nous décrivons ici, ainsi que de celle que nous trouvons consignée dans *Huxham* (87); 2.° il y a des observations d'après lesquelles il conste « que des personnes très-» décidément affligées de cette maladie, n'ont » pas même montré dans leur sang la plus petite » altération (88). »

103. D'où il me paraît qu'on peut déduire que cette maladie ne se réduit pas à une seule classe; que les classes les plus manifestes se réduisent à celle dans laquelle le sang est dense et revêtu d'une couenne sébacée, et à celle dans laquelle il est dissout; et que dans les deux cas énoncés, il prédomine une substance active et subtile, éminemment volatile et ennemie des organes sensibles: — témoin la marche rapide avec laquelle cette matière morbifique fuit, et passe d'un point de la machine à l'autre.

104. Il ne nous appartient pas de décider

quand, et dans quel cas, cette substance a la faculté d'atténuer ou de condenser notre sang, ou bien si elle a véritablement cette faculté; nous laissons ces recherches à de plus heureux génies, doués d'ailleurs d'un plus grand loisir. Quant à nous, nous nous contentons de rapporter simplement les changemens que nous observons dans notre machine, sans nous perdre en de vaines conjectures sur la puissance secrète qui les produit; puis réunissant sous un seul point de vue les symptômes analogues, nous les séparons de ceux qui leur sont opposés, et nous les réduisons en une classe distincte, autant pour faciliter l'intelligence du caractère des affections, que pour éclairer sur le choix le plus heureux et le plus prudent des indications curatives.

105. Ainsi dans la maladie qui nous occupe, le sang qu'on tirait à nos malades, de quelque hauteur qu'il tombât, et quelle que fût l'ouverture de la veine, montrait à sa surface une concrétion presque de la couleur du lard rance, et tenace comme de la colle froide de farine. — Examinée à l'œil nu, ou armée d'une loupe, elle paraissait en grande partie comme un amas d'autant de petites masses, irrégulièrement unies ensemble et serrées; divisée en certains points, elle paraissait faite de couches presque parallèles entr'elles, à la manière de l'antimoine.

A cette substance glutineuse et assez dense, on voyait succéder une masse de sang d'un rouge

foncé, qui paraissait former un corps contigu avec la première, et seulement uni à sa surface par une espèce d'attache qui imitait une membrane veloutée, d'une couleur rouge inégale.

106. La partie couenneuse, tenue dans de l'eau pure et tiède se laissait plus facilement pénétrer, que ne se laissait lacérer celle qu'on tenait dans de l'eau fraîche.

L'eau de chaux, de nitre, de savon d'Alicante et l'oxicrat l'attendrissaient plus promptement que l'eau pure, et en moins de soixante-dix heures. La décoction de polygale de Virginie, (*serpentaria senekka*) paraissait la diviser plus efficacement encore que toutes les autres liqueurs.

107. La condition de ce sang, quelle que soit la cause qui la produise, n'est jamais analogue aux circonstances qui constituent une santé durable (89). Elle est la compagne ordinaire des maladies inflammatoires ; et l'expérience a fait voir d'autres fois que cette même fièvre rhumatique, dans laquelle on a observé le sang condensé, n'a été traitée avec succès que par les moyens qu'on emploie ordinairement dans les maladies aiguës et chaudes (90).

108. Pour bien traiter cette maladie, il fallait donc agir promptement dans la première semaine, faire peu de chose dans son progrès, et presque rien vers sa terminaison. — Atténuer les humeurs, en affaiblir la cohésion et les rendre propres à se

débarrasser du superflu par la naissance du dépôt, tels étaient les points de vue vers lesquels il convenait de diriger tous les moyens. Une fois que le dépôt était né, il fallait le favoriser et ne pas le troubler.

109. La saignée, hardiment et promptement pratiquée dans la vigueur du premier paroxisme, et répétée avec prudence dans le second et troisième accès, était de tous les remèdes nécessaires le premier et le plus sûr. Quelques-uns qui, peut-être par système, ou entraînés par le second point de la méthode de *Sydenham*, s'abstinrent d'ordonner la saignée, et voulurent s'en tenir à la simple prescription du petit-lait et de l'eau, virent, à la vérité, leurs malades guérir, mais ils durent néanmoins s'apercevoir qu'ils n'eurent que tard la consolation de les voir se rétablir, si toutefois ils n'éprouvèrent pas la peine de voir la maladie se terminer en *arthritis* ou en *meliceris*. Je pourrais en rapporter ici quelques exemples; mais cet ouvrage n'est pas destiné à de pénibles citations.

110. Ordinairement ce moyen mettait en sureté les parties internes. La céphalalgie diminuait; les efforts fébriles étaient modérés; les malades acquéraient plus de repos et plus de faculté de rester pendant quelque temps dans une position donnée; les accès tombaient dans une rémission plus prompte et plus claire, et alors les sueurs étaient plus fréquentes.

On parvenait à la même indication en tenant en même temps le bas-ventre libre, (car il était ordinairement paresseux) au moyen de fréquens lavemens de simple eau de mauve ; avec le petit-lait de chèvre pur, ou rendu plus actif par quelque légère dose de sirop solutif. Quand il était manifeste que les intestins étaient turgescens de saletés, je me servais avec succès d'une certaine quantité d'eau pure, dans laquelle je faisais fondre quelques dragmes de sel d'epsom, et que je laissais boire à mes malades à différentes reprises. Cet innocent remède devenait propre, autant à nettoyer le tube intestinal, qu'à satisfaire à la seconde indication, qui consistait à diminuer la cohésion de la masse des humeurs. Le sel d'epsom rend le sang plus fleuri, le conserve fluide et en prévient l'*accroissement* (91). (*L'augmentation de sa masse*).

Il était nécessaire de boire beaucoup ; ce qui servait non-seulement à favoriser le cours de la masse commune et à la tenir humectée, mais encore à faciliter le développement de ce qui devait sortir du torrent des humeurs pour rétablir la paix générale. Pour atteindre ce but, tous les médecins ne se servirent pas des mêmes moyens. Les uns se contentèrent de l'eau simple ; les autres du petit-lait ; d'autres de l'eau d'orge ; d'autres enfin de l'eau de mauve ; tantôt on y joignoit un peu de nitre, tantôt on n'en usait pas. J'en ai connu qui se sont servis de l'eau

légèrement à la neige. — Quant aux anodins ; si les douleurs étaient très-fatigantes, et que la chaleur ne fût pas extrêmement forte, il convenait d'administrer de simples et légères émulsions d'amandes et de semences de pavot blanc. L'usage modéré de l'oxicrat léger, c'est-à-dire de quelques gouttes de vinaigre mêlées à de l'eau pure, devenait très-utile quand la chaleur était brûlante ; il en était de même de la limonade avec le sucre, et de l'eau de miel.

111. Le dépôt commencé, ou les indices du lieu vers lequel la matière hostile dirigeait ses mouvemens, rendus sensibles, il était avantageux de fomenter la partie avec une décoction tiède de mauve, simple, ou mêlée avec le lait, et de la défendre du contact de l'air libre. Il convenait de s'abstenir, dans de semblables circonstances, de tout remède laxatif et capable de violence ; le mieux était alors de maintenir les forces de la vie dans un état où elles ne fussent ni basses, au point que la machine manquât de l'arme nécessaire pour se défaire du superflu, ni hautes au point qu'elles pussent s'opposer à la crise. Une fois que celle-ci était arrivée, il convenait de tout faire pour s'en assurer et ne pas la troubler ; c'est pourquoi, si, nonobstant le dépôt survenu, la fièvre était encore forte et le pouls vibrant, ou si la douleur de l'endroit affecté était déchirante et fatigante au point de faire craindre une nouvelle

exaspération

exaspération des souffrances, le plus salutaire était de recourir à une saignée convenable, exécutée, quand on le pouvait, sur la partie même affectée (92).

112. Par ce moyen, tout tumulte cessait facilement et sans beaucoup de peine, et l'on s'assurait ainsi du dépôt. On devait favoriser celui-ci avec prudence; et cependant rendre les impuretés qui y étaient fixées, propres à se détruire et à s'évaporer par la partie même. Le remède qui m'a en cela le plus fréquemment réussi, ç'a été l'extrait de ciguë, préparé suivant la méthode du docteur *Storck*, et appliqué en emplâtre. Par ce moyen, la partie a commencé, après un ou deux jours, à s'humecter, à paraître moins enflammée, à devenir moins souffrante et à exhaler sensiblement une matière séreuse, ou à se nettoyer.

113. Il n'y eut pas un très-grand nombre de personnes affectées de cette maladie. Les plus robustes en furent le plus facilement attaqués; les plus sensibles et les plus délicats n'en furent pas exempts, et ceux-ci en souffrirent plus que les premiers.

114. L'espèce de fièvre rhumatique qui se terminait à la manière de toute autre fièvre aiguë, eut en grande partie la même apparence que la première déjà décrite, §. 95; cependant elle eut des différences sensibles qui la distinguèrent expressément de celle-ci, et qui, en l'assimilant

sous les rapports de la nature des affections, la rapprochaient beaucoup des fièvres rhumatiques que nous trouvons consignées dans les épidémies d'*Hippocrate*, sous le nom de fièvre aiguë et véhémente. En effet, elle ressemblait à cette fièvre irrégulière dans ses retours (93); sa véhémence était extrême (94), et il n'était pas facile, dans ses commencemens, de la réduire à un type régulier; elle ne s'établit pas chez tous en même temps, ni de la même manière. Chez quelques-uns, elle prit naissance en même temps que la douleur de tête et du côté gauche, sans cependant laisser exemptes de douleurs d'autres parties de la machine, laquelle paraissait lasse et fatiguée (95); chez d'autres, les douleurs précédaient la fièvre (96); chez d'autres enfin, il paraissait d'abord une fièvre de nature aiguë et véhémente, et la douleur ne s'annonçait que tard (97); chez tous, la douleur n'occupait pas le même siège (98), et celui-ci était souvent abandonné.

115. Les rémissions étaient obscures. Leur plus grande netteté était relative à la plus ou moins grande évacuation qui survenait par les sueurs, les urines, ou les selles. Le caractère qui distinguait cette classe de la première, se réduisait aux différences suivantes : dans la première, quand la douleur s'évanouissait, il succédait dans la rémission du paroxisme une lassitude générale, §. 96; dans la seconde, il y avait une plus grande quantité de sueur, laquelle n'était pas

ordinairement particulière, et il lui succédait une réfection notable et un rehaussement sensible des forces de la vie. Si la sueur manquait, elle paraissait être remplacée par quelques décharges de matières puantes, par la voie des selles, genre d'évacuation qui n'avait pas lieu dans la première classe; puisque dans celle-ci, le bas-ventre, §. 110, était ordinairement clos (99). Dans la première, il suffisait que la douleur parût et que la métastase se fît sur quelques-uns des membres, pour terminer la maladie, §. 100. Dans la seconde, il ne suffisait pas qu'une partie devînt douloureuse. La douleur à la vérité servait bien à diminuer l'impétuosité des symptômes, mais non pas à délivrer le malade de sa maladie, tant que les urines étaient pâles, la fièvre forte, et les sueurs non générales ni copieuses. Enfin, dans celle-ci, le sang était condensé, mais la couenne était plus coriace et plus dure que la première dont nous avons parlé.

116. La solution de la maladie ne survenait que vers le quatorzième, et le plus souvent vers le dix-septième, ou le vingt-unième jour (100). Le moyen le plus régulier, par lequel cette solution s'accomplissait, c'était une quantité d'urine chargée d'un sédiment le plus souvent briqueté, c'est-à-dire d'une matière imitant la poudre de brique; observation authentique, absolument semblable à celle d'*Hippocrate* (101), et fréquente dans la guérison du rhumatisme (102).

117. L'état aigu et la durée de cette maladie étaient d'autant plus considérables, qu'on observait moins d'évacuations utiles. Chez quelques-uns, la fièvre se montra avec une apparence aiguë, en même temps que les douleurs. Mais l'apparition d'urines épaisses et sédimenteuses dès le premier jour, suffisait pour procurer du calme et rendre les souffrances plus rares. La durée de cette décharge, ainsi que l'écoulement de sueurs chaudes et générales, amenaient en peu de jours la maladie à une prompte et heureuse fin (103).

118. Les indications curatives étaient trop visibles. La difficulté de se délivrer de la maladie quand les évacuations étaient rares, et la facilité de s'en débarrasser avec promptitude quand les impuretés pouvaient être promptement expulsées, justifiaient suffisamment la nécessité — d'atténuer et de diminuer les humeurs, — de les fondre, afin qu'ainsi dissoutes, il pût devenir facile de les renouveler, et d'en expulser au dehors l'inutile par les voies les plus convenables.

119. On ne peut pas exprimer combien les saignées pratiquées à propos devenaient utiles, comme on ne saurait expliquer l'inutilité de l'emploi de tout autre remède quand on omettait ce moyen. — Il était nécessaire de tenir le ventre libre. On voyait l'ordre de la maladie absolument troublé, dès que le bas-ventre devenait plus paresseux que de besoin. La nécessité

de favoriser cette liberté du ventre était d'autant plus grande, qu'on voyait, dans la maladie, une plus grande disposition à se juger par cette voie, ou à diriger de ce côté une partie du superflu. On m'a assuré d'avoir vu quelquefois cette fièvre jugée sous l'influence de copieuses déjections alvines en manière de diarrhée (104).

120. J'ai cependant observé que la crise ne se faisait pas régulièrement par les sueurs et les urines, quand, dans le principe, l'estomac, ou le bas-ventre étant turgescens d'impuretés, on ne tentait pas les moyens propres à les en délivrer. Le séjour de ces matières impures chargeant ainsi les premières voies, il était raisonnable que les céphalées fussent plus pénibles, que le cours de la maladie fût plus irrégulier, et qu'enfin les intestins prissent parti dans les mouvemens de la machine pour opérer la crise. Je n'ai pas craint sous ce point de vue de faire vomir mes malades après une prompte saignée, quand le besoin l'exigeait ; cela servait à diminuer de beaucoup la gravité des symptômes, et il naissait alors un peu plus d'ordre dans les retours fébriles.

121. La décoction de polygale fut un grand remède entre les mains des praticiens habiles. On commençait par des décoctions légères ; on passait ensuite à de plus fortes, ayant toujours soin de noyer les doses convenables du remède dans une grande quantité d'eau pure qu'on don-

nait aux malades pour boisson ordinaire, fréquemment répétée. On voyait, d'après l'usage de ce remède, le sang qu'il convenait de tirer, paraître moins dense, moins couenneux, et plus facile à fournir de la sérosité. Les urines se coloraient après le premier, ou le second jour, ou à leur défaut, il commençait une salivation assez copieuse.

122. Quand cela ne suffisait pas pour produire l'exténuation du mal; quand les urines restaient opiniâtrément pâles, que le ventre était paresseux et bouffi, que le sang qu'on tirait paraissait plus tenace et plus couenneux que de coutume, que la fièvre n'était pas très-ardente; quelques grains de savon d'Alicante dissout dans une grande quantité d'eau pure, devenait un remède très-utile pour diviser les humeurs, ouvrir le bas-ventre, et faire paraître les urines chargées d'un sédiment avantageux.

Je sais que certains médecins, pour se donner un air sage et délicat, se plaisent à suspecter ce caractère alkalin que le savon porte avec soi; et cependant ce sont les mêmes qui, dans des cas semblables, remplissent jusqu'à la gorge leurs pauvres malades, d'huile, de magnésie, de quelques préparations stibiées et de mille drogues alkalines. Il n'en manque pas non plus parmi eux qui mettent très-souvent à la lessive, avec le savon, les intestins, ainsi que la masse du sang des pauvres hydropiques, qui est déjà assez

dissoute, sans témoigner le plus petit soupçon sur le compte des alkalis.

123. C'est la présence de la fièvre qui réveille tout le scrupule. Je demande ce que fait la fièvre ; gâte-t-elle nos humeurs, les dissout-elle, les rend-elles inutiles, incommodes ? Mais par quel moyen, si ce n'est par celui-là, notre machine se délivre-t-elle d'un ennemi superflu ? Il faut ignorer le plus nécessaire de l'art médical pour ne pas savoir que nous ne devons pas toujours dompter la fièvre, et que le plus souvent il convient de la provoquer et de susciter dans le corps ces altérations que la fièvre doit produire pour opérer la coction si nécessaire des humeurs. Qu'on me dise ce que font le mercure, l'antimoine, et toutes les autres préparations minérales dont nous faisons usage dans les fièvres les plus impétueuses, avec tant d'avantage pour nos malades, quoique souvent avec trop de facilité. Si nous voulons être justes, nous ne pourrons pas nier que ces remèdes n'ont pas du tout l'air antiseptiques, mais qu'ils sont au contraire expressément putréfians. L'observation des tristes effets des remèdes dissolvans dans les maladies septiques, ainsi que des effets avantageux des antiseptiques, doit démontrer une fois pour toutes, que les putréfians unis aux antiphlogistiques, employés avec prudence et circonspection, sont à l'égard des maladies de densité

encore chaude, ce que sont les antiputrides à l'égard des maladies de dissolution septique.

124. Les vices qui accompagnent la densité, rendent le sang visqueux, dur, coriace, et y introduisent un état opposé à celui qu'y introduit la putridité, laquelle détruit les globules, les ramollit, les rend coulans, et les fait paraître jaunes (105). L'observation démontre chaque jour que de semblables maladies ne se terminent que quand les humeurs se réduisent à l'état vers lequel les porte la putridité, ou quand elles s'en rapprochent. Cette doctrine sera éclaircie ailleurs, dans le cours de l'ouvrage.

L'illustre *Senac* reconnut la vérité de cette doctrine, et ne put moins faire que d'avouer que lorsque cette densité prédomine dans la masse, « les véritables dissolvans sont ces mêmes substances qui favorisent la putridité (106). » En effet, il ne cesse, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, de recommander l'usage du savon, d'en vanter la puissante activité pour ramollir les concrétions polypeuses elles-mêmes (107); et d'attribuer à la putridité la dissolution du sang en état de densité que quelques-uns ont voulu attribuer à la seule force de certains remèdes (108). — *Van-Swicten* lui-même (109), *Cheyne* avant lui, et le docteur *Clerk* assurent que le savon est le meilleur de tous les dissolvans, même dans les cas de la plus grande den-

sité rhumatique, reste, ou suite de la période aiguë. Je sais que le même remède ne convient pas toujours dans tous les temps d'une maladie ; mais je sais aussi que l'emploi des remèdes est en raison du besoin et non pas du temps.

125. Les maladies de la nature de celles dont nous parlons, exigent des évacuations. Comme le temps opportun dans lequel elles surviennent décide une heureuse issue, de même la cause de nouveaux désordres vient souvent de ce qu'on les procure prématurément. La sueur était une des évacuations qui avaient coutume d'apporter du soulagement, ainsi que la santé; si on la provoquait avant d'avoir disposé les humeurs à la crise, c'était verser de l'huile sur le feu. Il convenait donc de diminuer le volume des humeurs, d'évacuer, s'il y avait urgence, les impuretés intestinales, de rendre la masse des liquides fluide, de la dissoudre, puis de tenter les sudorifiques, en ne perdant néanmoins jamais de vue cette maxime, « qu'on ne devait espérer aucun avantage de ceux-ci, quand les douleurs étaient si déchirantes, qu'elles entretenaient les forces de la vie, ainsi que les liquides dans une confusion tumultueuse, si auparavant on n'adoucissait avec les narcotiques ce principe d'excessive irritabilité qui mettait tout en désordre. » Je sais que le savant *Sydenham* regarda comme suspect l'usage des narcotiques dans cette maladie ; mais hors le cas où l'on voudrait convenir que

ses soupçons sont légitimes dans les commencemens de la maladie, je ne saurais comment cette opinion pourrait s'accorder avec la raison et avec l'observation. Le sang des Turcs, bien loin d'être dense, est dissout par la force de l'opium, au point qu'il reste plusieurs jours fluide dans les vaisseaux des cadavres (110). Les évacuations dans les maladies aiguës, ou ne surviennent pas, ou ne sont pas avantageuses, quand une douleur opprime notre machine et la met en désordre, ou quand le tumulte et l'irritabilité règnent dans les vaisseaux. Les savans agitent encore entr'eux la question du siége des douleurs arthritiques; mais quand même les anti-Hallériens ne voudraient pas le placer dans les nerfs, il restera toujours vrai que ceux qui sont d'une texture plus mobile sont plus que les autres exposés aux spasmes. Conséquemment l'état de santé étant opposé à cet état du stimulus qui produit le spasme, il est incontestable qu'un corps retournera d'autant plus difficilement à l'état de repos, que les causes irritantes trouveront en lui plus de disposition à s'y perpétuer et à le troubler.

126. C'est donc dans les narcotiques seulement que nous avons trouvé la faculté salutaire de calmer les organes irrités, et de faire naître dans les vaisseaux cette douce rarescence qui arrachait les malades au sentiment de leurs maux, les disposait au repos, et provoquait de petites

sueurs utiles (111). — Ensuite le remède le plus universellement mis en usage, pour satisfaire complètement à l'indication de la sueur, ce fut le bézoard de Jupiter. Un grand nombre se servirent dans cette vue de l'antimoine diaphorétique, et M. *Bayer* employa, avec une prudence digne de ses talens et un très-grand succès, une légère décoction de bois de gaïac, presque tiède, pour l'usage ordinaire.

127. Je sais que beaucoup eurent recours aux vésicatoires; mais à moins que la maladie ne menaçât d'une jetée sur quelque partie interne, que les évacuations ne fussent pas faciles, que le sang ne fût pas éminemment coagulé, et la force de la vie opprimée, les praticiens les plus modérés s'en abstinrent pour épargner aux malades un tourment de plus. Il n'en fut pas de même de ce remède dans le cas où le mal se jetait sur les hanches, ou quand, le cours de la période aiguë fini, les malades languissaient longtemps sous le poids de la matière dolorifique déposée, et restaient comme liés par une lassitude générale, laquelle dégénérait facilement en récidive. La pitié était alors inutile et même dangereuse, et l'application des vésicatoires convenait expressément, à moins que les malades ne voulussent courir les hasards d'une très-longue convalescence, ou s'exposer à contracter cette espèce de germe arthritique qui est ordinairement un effet de la fièvre rhumatique mal traitée;

germe qui, en se développant de temps en temps, produit des fruits douloureux dans tout le reste de la vie.

128. Il n'y a rien de plus fréquent en médecine que d'observer dans le cours d'une maladie populaire, la maladie dominante changer d'aspect, et acquérir un génie tout opposé à celui qu'elle avait en premier lieu, soit en attaquant d'autres parties, soit en paraissant avec un nouvel appareil de symptômes, soit en se terminant par une solution opposée. L'histoire des maladies épidémiques est pleine d'exemples de cette nature, et la maladie rhumatique dont il est question, en fournit une preuve nouvelle et non équivoque.

Cette fièvre, après avoir régné avec le mode décrit jusqu'à présent, commença à frapper la poitrine et à devenir meurtrière sous différentes formes. Il parut qu'on pouvait dire qu'à mesure que le sang devenait, soit par sa propre force, soit par quelqu'autre raison, de plus en plus figé et couenneux, cette maladie contracta la triste disposition à se jeter sur la région de la poitrine; et tandis que dans sa première période, elle se plut à rester dans le sang et à se déposer sur les parties externes de la machine, dans la seconde, abandonnant en grande partie le premier génie, elle acquit celui de frapper l'intérieur.

129. Cette maladie rhumatique est pour ainsi dire constituée de différens âges. Le premier regarde son existence dans la masse commune,

en état de fièvre; le second, sa naissance en qualité de maladie de l'extérieur; et celui-ci est, ou la conséquence de la période aiguë, ou rhumatisme proprement dit, c'est-à-dire maladie en soi. Le troisième regarde sa détermination du sang vers l'intérieur; et le dernier, sa rétropulsion de l'extérieur à l'intérieur.

130. Nous avons vu, depuis le §. 94 jusqu'au §. 127, quelles ont été, des deux premiers âges, les phases observées parmi nous. — Quant à la troisième espèce, de laquelle il convient maintenant de raisonner, nous en trouvons peu d'exemples parmi les anciens; et parmi leurs successeurs, nous ne pouvons nous flatter non plus d'en recueillir ni de meilleurs, ni de beaucoup plus nombreux. — Il n'en est pas ainsi des conséquences morbifiques des maladies de la dernière classe. Cette espèce fut plus connue; et l'on rencontre facilement, dans l'histoire des maladies, des exemples des successions de ce vice.

Les déterminations morbifiques de la fièvre rhumatique, du sang vers l'intérieur, se réduisent à des pleurésies, à des péripneumonies, à des maladies aiguës du bas-ventre et de la tête. Il y eut différentes classes de ces maladies, et le mode des retours fut tantôt simple, tantôt composé. — Nous traiterons de ces maladies suivant l'ordre dans lequel elles furent observées, et en premier lieu, des pleurésies et des péripneumonies.

De la Pleurésie.

131. On ne doit pas s'étonner que la science des causes des maladies soit profondément couverte d'épaisses ténèbres. C'est un défaut commun à tous les arts qui embrassent l'histoire de la nature que d'ignorer les premières causes des effets qu'on observe. Que le diagnostic, ou la science des signes, ne soit pas toutefois assez clair pour attribuer à chaque maladie son signe spécifique, cela prouve, outre la négligence des médecins à observer, le peu que nous savons de la secrète habileté avec laquelle la Providence a établi en nous la faculté de la vie et la nécessité de la mort. Mais que le siége des maladies les moins rares et les plus matérielles, et conséquemment accessibles pour ainsi dire à l'œil et à la main, soit encore peu connu, c'est un argument qui affaiblit de beaucoup la dignité de l'art, et qui ne prouve que trop le défaut de raisonnement et d'observation.

132. On est surpris de voir en quelle différence d'opinion sont encore nos sages, quand il s'agit de décider si la pleurésie et la péripneumonie ont un siége distinct ou commun. On a disputé depuis le premier âge de la médecine; on agite encore la même question, et toutefois elle n'est pas encore décidée.

Les premiers, ceux même qui précédèrent

Hippocrate, placèrent le siége de la pleurésie dans le poumon (112). *Diocles*, *Erasistrate*, *Asclépiade* furent d'un sentiment opposé, et placèrent le siége de cette maladie dans la membrane qui tapisse les côtes (113), improprement appelée plèvre, en ce qu'on lui applique le nom qui ne regarde que le lieu qu'elle revêt (114). Cette erreur est aujourd'hui tellement répandue parmi le plus grand nombre des médecins, que par le nom de pleurésie, on n'entend pas l'ancienne maladie aiguë de côté, mais bien une maladie aiguë de la plèvre. — *Hippocrate*, en parlant de la péripneumonie, l'a expressément appelée maladie du poumon (115); nous n'en pouvons cependant pas dire autant de la pleurésie. Il paraît, il est vrai, qu'on pourrait croire qu'il ait assigné le même siége à celle-ci, non-seulement dans les endroits qu'a cités le savant *Van-Swieten* (116), mais encore dans ceux où il tâche d'expliquer pourquoi les anciens croyaient que les pleurétiques qui mouraient, paraissaient comme frappés de la foudre et livides à l'extérieur de la poitrine (117); on pourrait néanmoins, sans beaucoup de peine, alléguer des passages opposés, desquels il résulterait qu'il ne prit la pleurésie que dans le sens pur de maladie de côté. — *Galien* se déclara pour le second sentiment, en ajoutant néanmoins que le siége du mal n'était pas la seule membrane qui tapisse les côtes, mais encore les muscles (118). — *Baro-*

nius (119) voulut aussi innover quelque chose; et désirant être fidèle à l'hypothèse favorite qu'il avait héritée de l'école, et satisfaire en même temps à l'observation, il regarda la maladie comme quelquefois commune au poumon et à la membrane précitée, et composa le mot ingénieux de *pleuripneumonie.*—*Baillou* a expressément révoqué en doute l'opinion du siége de la pleurésie dans la plèvre, dans l'endroit où, communiquant au public ses savantes observations sur l'espèce de pleurésie qui naît d'une matière âcre et corrompue qui séjourne dans les poumons, il a rapporté les exemples des douleurs latérales de *Jeanne*, reine de Navarre, et de *Charles IX*, roi de France, lesquelles avaient leur origine dans des vices du poumon (120). — On doit compter de ce nombre les sages médecins de *Breslaw*, à qui nous devons la savante histoire des maladies qui y ont eu lieu, et qui a été publiée par le célèbre *Haller* (121). — *Sydenham* ne parut pas moins incertain en en déterminant le siége et la nature. Il considéra la pleurésie comme l'effet d'une maladie inflammatoire du sang, spécifiquement apte à frapper la plèvre, et quelquefois le poumon, produisant alors la péripneumonie; ou comme une conséquence accidentelle de toute autre fièvre, quand la matière fébrile se dirigeait et se précipitait sur la plèvre, ou sur les muscles intercostaux. A proprement parler, il ne considérait cette maladie

maladie que dans le sang, et l'affection des parties solides n'était pour lui qu'une métastase et un dépôt, lequel, par sa plus ou moins grande étendue, constituait la différence, non de la nature, mais des degrés de l'affection (122); de manière qu'en même temps que son systême parait différent, il embrasse dans le même point tous les systêmes antécédens. — Enfin le savant *Van-Swieten*, après un sérieux examen, et malgré les objections qu'il se propose et que nous ne voyons pas ensuite suffisamment détruites, crut qu'on pouvait conclure « que le poumon n'a d'autre part dans la pleurésie que celle qui est la conséquence de la respiration empêchée par la présence de la douleur, et qu'on doit placer le siége de cette maladie, 1.° dans la *plèvre*, expression qu'il a lui-même condamnée ailleurs, mais qu'il s'est plu à conserver dans cette occasion; 2.° dans la tunique graisseuse qui lui est contiguë; 3.° enfin dans l'appareil musculaire qui s'y applique (123). »

133. Deux des anatomistes les plus éclairés de notre temps, *Haller* et *Morgagni*, non pas avec le secours des livres, ni des observations des autres, mais avec le scalpel à la main, résolurent d'examiner cette controverse. — En effet, le savant *Haller* ôta le caractère de la sensibilité à cette bénigne membrane, cause de tant de bruit, et ne voulut tout au plus que lui accorder un sentiment obtus (124). Il est bien dur de tomber

du pouvoir dans la servitude ; voilà une substance devenue un objet de mépris, laquelle jouait cependant sur cette scène le rôle principal ; et voilà l'édifice laborieux élevé sur cette base, complètement ruiné.

134. En Italie, des hommes d'un très-grand mérite se sont opposés à cette opinion ; mais il ne nous appartient pas de décider avec quel bonheur ils y ont réussi. Quant à moi, outre que je me suis convaincu de la vérité du sentiment de *Haller*, par les expériences que j'ai faites moi-même sur les animaux irraisonnables, l'observation suivante suffit pour me persuader la même vérité. — Il y a quelques mois qu'il entra à l'hôpital que je dirige, un grenadier blessé d'un coup de stylet ; le coup ayant traversé les muscles intercostaux, laissait voir la plèvre percée et la substance du poumon blessée, à un doigt d'épaisseur du sternum, entre la quatrième et la cinquième vraie côte, du côté gauche. Il se présentait dans le fond de cette blessure, qui n'était pas petite, plusieurs vésicules écumeuses qui s'affaissaient dans l'acte de l'expiration, sans s'évanouir entièrement. Le blessé rendit d'abord du sang par la bouche, et ensuite du gluten blanc, sanguinolent. Il ne se plaignit jamais de douleur pleurétique, lors même que la partie blessée se tuméfia ; (celle-ci fut promptement ouverte pour favoriser l'écoulement) il reposa long-temps sur le côté affecté. On recevait le pus au moyen

d'un tube d'argent qu'on laissait dans la plaie ; et la fréquence de l'expiration suffisait pour l'en chasser successivement. Nous touchâmes en différens temps et à dessein, toutes les parties lacérées ; mais le malade qui se plaignit de douleur en toute autre partie, ne témoigna jamais de s'apercevoir de nos recherches artificieuses et répétées sur la plèvre. Cette belle cure fut très-heureusement complétée en peu de temps, par le génie de notre ami M. *Bayer*, homme plein de mérite.

135. Mais abandonnons une arme dont l'efficacité, pour trancher ce nœud, n'est pas universellement reconnue, et arrêtons-nous aux simples observations anatomiques faites sur des cadavres de pleurétiques et de péripneumoniques. *Haller*, dans ses opuscules pathologiques (125), fait mention de l'ouverture du cadavre d'une femme pleurétique, dans laquelle la membrane dont il est question étant saine, toute l'affection se trouva dans la partie basse du lobe droit du poumon, laquelle appuie sur le diaphragme.

Le témoignage de *Servius*, rapporté par *Triller*, est conforme à cette observation ; et *Van-Swieten* lui-même ne l'a pas réfuté. Dans trois cents cadavres de pleurétiques disséqués à Rome, le siége du mal fut toujours trouvé dans un des lobes du poumon, la membrane précitée étant

constamment intacte, ou tout au plus légèrement viciée.

Morgagni, en avouant que l'ancienne opinion du siége de la pleurésie dans le poumon est conforme à ses propres observations, ainsi qu'à celle du célèbre *Valsalva*, est convenu que la douleur aiguë et pongitive pouvait naître de la seule inflammation des poumons, et que la pleurésie même n'était pas toujours unie à une douleur pongitive, mais qu'on l'observait quelquefois jointe à une douleur légère (126). Dans toute la lettre vingtième, il rapporte et commente les observations anatomiques de *Valsalva*, dans vingt-sept desquelles non-seulement il n'est jamais fait mention d'aucune affection de la plèvre, mais où il se trouve de plus expressément consigné que dans quatre cas, dans lesquels on aurait pu croire la plèvre intéressée, cette membrane était exempte d'affection; et que dans les cas même dans lesquels celle-ci paraissait enflammée, on devait rapporter l'inflammation au progrès de l'affection des poumons, au lieu de présumer que ceux-ci eussent pu contracter l'inflammation de celle-là (127). Il déclare dans le même endroit que toutes les observations qui lui sont propres, et qui sont assez nombreuses, comme il paraît par la lettre XXI, ne contiennent pas une démonstration contraire.

136. Il est bien vrai que le même *Morgagni*, qui, dans les endroits cités, nous fournit tant d'armes pour combattre l'opinion du siége de la pleurésie dans la plèvre, s'est ensuite donné ailleurs beaucoup de peine pour expliquer l'origine des douleurs, et a cru pouvoir les rapporter au tiraillement que les poumons produisent sur la plèvre, au moyen de leurs attaches (128). Il faut néanmoins distinguer ici deux questions : la première, quel est le siége de la pleurésie? l'autre, la plèvre est-elle sensible, et concourt-elle à produire la douleur par ses adhérences avec le poumon? Relativement à la première question; le savant auteur, duquel on fait ici honorable mention, a placé le siége de la pleurésie dans le poumon seulement (129). Quant à la seconde; il a cru la plèvre sensible; ce qui fit que, s'étant engagé à expliquer les causes des *decubitus* difficiles et des douleurs, il eut recours aux attaches de la plèvre avec le poumon. Maintenant, quel est le mérite de cette *conjecture ?* (c'est lui-même qui a donné ce nom à son opinion) il est facile de le voir, 1.° par l'obligation dans laquelle il a été quelquefois de supposer ces attaches où, de son propre aveu, elles n'ont pas été observées (130); 2.° quand on réfléchit que cette opinion est diamétralement opposée à l'observation consignée au n.° 19 de la lettre XXI, dans laquelle il déclare avoir trouvé dans le thorax d'un vieil-

lard mort d'une maladie aiguë de poitrine, au huitième jour de sa maladie, la plèvre devenue extrêmement dure, cartilagineuse, presque osseuse autour des poumons corrompus et enflammés, quoique le malade eût souffert dans cette maladie, une douleur aiguë et pongitive; 3.° si l'on réfléchit que cette opinion est contradictoire à l'observation qu'il rapporte lui-même au n.° 17 de la lettre XLV, et à ce qu'il établit au n.° 50 de la lettre XX (131). En effet, le sage et ingénu *Morgagni* ne connut que trop bien la faiblesse de cette cause, dont à la vérité il ne paraît pas qu'il aimât à se détacher entièrement et sans beaucoup d'examen; il a avoué que cette conjecture était le plus souvent fausse, et a reconnu le besoin de recourir à une autre opinion. Ainsi parmi les causes probables de la douleur, il proposa le défaut de faculté du poumon de se distendre suffisamment dans l'inspiration, par la constante inflammation et la dureté qu'on observe à sa superficie (132), quoiqu'en disent ceux qui se plaisent à refuser tout sentiment à ce viscère (133.)

137. Enfin, pour lever toute espèce d'équivoque sur cette controverse, il est évident, d'après les observations du même *Morgagni* et de *Valsalva*, que, pour favoriser l'opinion du siége de la pleurésie dans la plèvre, on manque des argumens (lesquels d'ailleurs ne souffrent pas la rigueur de l'examen) qu'on pré-

tend déduire des attaches du poumon à cette membrane (134) ; du *decubitus* facile ou difficile qu'affectent les malades (135) ; de la douleur, ou pongitive, ou obscure (136) ; de la dureté du pouls (137) ; de l'inflammation et des dommages observés dans la plèvre (138).

138. On ne prétend pas nier que les innovations ne soient des occasions dangereuses de trouble dans un état ; mais on ne peut moins faire que de voir combien est trompeur le calme qui est le produit de l'erreur. Un homme respectable de l'Italie par les bienfaits que lui doit la médecine, nommait pernicieuses les découvertes de *Haller*, parce qu'elles renversaient la pratique de la médecine. Il semble que la prétention de placer le siége de la pleurésie dans le poumon va au-devant de ce reproche. Puisqu'il manque l'intervention d'une membrane qu'on croyait très-sensible, d'où pourra-t-on déduire la différence de la péripneumonie d'avec la pleurésie, et comment distinguera-t-on l'une de l'autre ? Ces deux maladies sont-elles d'une seule nature ? exigent-elles le même traitement, ou une méthode curative opposée ? — Relativement au diagnostic différent de ces deux maladies, on peut hardiment prononcer que la maladie qui mérite le nom de *pleurésie*, est cette affection aiguë de poitrine, dans laquelle le phénomène principal est représenté par la douleur pongitive et déchirante que les malades souffrent dans une ou plusieurs par-

ties du thorax. On nommera au contraire *pé-ripneumonie* cette inflammation aiguë du poumon, à laquelle se joint une douleur obscure et peu fatigante. — Relativement au siége, on peut dire que les parties principalement affectées dans la pleurésie, comme nous le verrons tout à l'heure, sont les organes nerveux de la poitrine, et que les siéges de la péripneumonie sont les vaisseaux qui contiennent la masse des humeurs. Je sais que quelques-uns se sont plus à avancer qu'il y a des pleurésies dans lesquelles on n'observe qu'une douleur obscure, absolument semblable à celle qu'on remarque dans la péripneumonie ; mais cette prétention se trouvera fausse aussitôt qu'on réfléchira, 1.° qu'elle est fille du systême erroné du siége de la pleurésie dans la plèvre, sans affection du poumon ; 2.° qu'il n'y a pas de vraie pleurésie avec douleur obscure, si ce n'est quand celle-ci succède à la douleur pongitive, et qu'alors le mal restant dans sa vigueur, la pleurésie sera du genre gangréneux, comme on en lit des exemples dans *Senac* et le savant *Camerarius* ; 3.° et que toutes les fois qu'il y aura douleur obscure, telle qu'on l'observe chez les péripneumoniques, la maladie devra se considérer plutôt comme une péripneumonie que comme une pleurésie, d'autant plus qu'il est inutile d'avoir recours à la dureté du pouls, puisque nous avons vu qu'elle est un signe commun à l'une et à l'autre ma-

ladie, §. 137, n. 137. — Relativement enfin à la méthode curative; comme les maladies aiguës de poitrine peuvent se diviser en des classes nombreuses, ainsi quelle que soit la différence qu'on observe entre la pleurésie et la péripneumonie, on ne peut pas nier que l'une et l'autre ne soient des maladies qui exigent des secours prompts, opportuns et efficaces, et qui ne tendent à la vie ou à la santé de dangereuses embûches.

139. Or, en déduisant les indications curatives du concours des phénomènes qui forment le caractère de la maladie, il est nécessaire d'observer que le premier phénomène qui mérite attention, c'est la douleur. Il n'y a pas de sentiment, ou celui-ci ne se trouve pas dans un degré exquis, par-tout où il n'y a point de nerfs, ou bien dans les endroits où ils sont très-rares, ténus, ou scrupuleusement recouverts. Une partie qui n'a point de sentiment, n'a pas la faculté de ressentir les effets des causes dolorifiques; et comme la douleur est un indice de la présence des nerfs, de même elle est un témoignage manifeste de l'action d'une cause spécialement ennemie des nerfs.

140. Il y a donc dans la classe des maladies aiguës de poitrine, une espèce dans laquelle la douleur est le phénomène principal. Il est clair qu'alors les organes du sentiment sont en souffrance; mais il n'est pas également facile d'expliquer à quelle partie de la poitrine ces nerfs

appartiennent. Le poumon passe pour être peu sensible, quant à ce qui regarde cette partie de sa masse qui n'appartient pas aux bronches, ni aux nerfs rares qui sont disséminés dans cette masse. On a accusé l'appareil musculaire qui revêt la capacité de la poitrine; mais cette accusation n'est, ni toujours, ni totalement juste (139). Où donc placer la douleur? dans les bronches, ou dans les nerfs? Cette conjecture est digne d'une attention sérieuse, et les recherches sur ce point appartiennent à ceux qui abondent en génie, en observations raisonnées, et qui ont assez de temps pour les exécuter.

141. Quant à nous, il nous suffit d'observer qu'il y a une classe de maladie aiguë de poitrine, dans laquelle toute l'action principale est représentée par la douleur; que celle-ci est la cause, et non le produit de l'inflammation, quand elle est pongitive et très aiguë, et qu'au contraire, quand elle est obscure, et qu'elle succède à l'inflammation, elle est alors un produit, un symptôme de cette dernière. Cette distinction n'est ni chimérique, ni inutile. Elle est tirée de la nature, et de la plus grande conséquence pour traiter bien et promptement la maladie, et pour écarter les suites désagréables du premier stade des maladies aiguës de poitrine dans les classes ci-dessus mentionnées.

142. D'après toutes ces considérations, notre maladie rhumatique aiguë de poitrine se réduisait

donc d'abord à une douleur qui naissait le long de l'appareil musculaire antérieur de la poitrine, dans un ou plusieurs endroits, et quelquefois avec l'affection correspondante des muscles dorsaux. Rarement ces circonstances précédaient la fièvre; très-souvent elles succédaient à celle-ci, et ordinairement le troisième ou le cinquième jour, et comme dans un ordre critique. — Alors la fièvre s'exaspérait; la respiration devenait plus ou moins laborieuse, dans la proportion de la douleur et de l'étendue de l'affection; le pouls devenait dur et serré; la toux paraissait assez fréquente, vaine et fatigante, et l'expectoration n'était rien qu'un gluten écumeux, et encore dans le cas seulement où la douleur était extrême et longue. Les douleurs avaient coutume de s'exaspérer sous l'impétuosité de la fièvre; chez certains malades, elles étaient plus fortes dans le dos; chez d'autres, dans la poitrine. — La fièvre était de nature rémittente; mais pour peu qu'elle fût mal traitée, elle dégénérait en continue. — Les sueurs étaient inutiles, quoique faciles, le plus souvent partielles et produites dans le fort de la douleur. — La maladie aimait à se juger par les urines, lesquelles paraissaient ardentes la première semaine, mais claires; dans la moitié de la seconde, elles commençaient à devenir moins claires, et ensuite à déposer un sédiment briqueté ou farineux. — Les muscles qui avaient soutenu l'attaque, restaient dans cet état de lassitude

dans lequel tombent les membres qui ont dû soutenir un long effort. — Les rechutes étaient faciles, quand on négligeait les précautions convenables, en s'exposant trop tôt, ou imprudemment à l'inclémence de l'air libre. — Un grand nombre, dans la convalescence, et vers la troisième semaine, éprouvèrent des sueurs nocturnes, particulières aux endroits qui avaient soufferts; ceux-ci se rétablirent plus surement et plus promptement. — Le sang qu'on leur tirait était toujours couenneux. — Le début des paroxismes se distinguait par un pouls élevé, vibrant, qui devenait peu à peu plus tendu et plus serré, à mesure que les douleurs s'exaspéraient, et qu'avec les douleurs croissait la difficulté de respirer.

143. La saignée, pratiquée au début de la maladie, et répétée dans la vigueur des paroxismes, était le moyen le plus efficace et le premier à opposer aux progrès du mal. — Tenir le ventre libre avec des lavemens de simple eau de mauve et d'huile commune; boire beaucoup d'une dédoction d'orge dégourdie, animée d'une honnête dose de nitre, et édulcorée avec le miel; ou bien faire usage d'un petit-lait préparé avec le suc de limon, étaient des expédiens qui conduisaient à une heureuse fin. — Il était très-utile de fomenter l'endroit douloureux avec des anodins tièdes; mais pour peu que ces fomentations fussent chaudes, elles cessaient d'être utiles, et augmentaient la douleur.

144. Au retour du second paroxisme, il convenait de revenir à la saignée et de la répéter dans le progrès de la fièvre, sur-tout si celle-ci était forte, et si au milieu d'une douleur impétueuse, et d'une toux vaine et fréquente, la difficulté de respirer commençait à devenir sérieuse. Dans de semblables circonstances, la saignée ayant été répétée, et les anodins vainement tentés sur l'endroit souffrant, le secours le plus prompt, était d'ajouter aux fomentations, quelques feuilles de ciguë, d'appliquer les sangsues sur l'endroit douloureux, ou d'y faire scarifier quelques ventouses, et d'employer les opiatiques avec prudence.

145. Ces moyens produisaient ordinairement le calme désiré, mais souvent ils ne suffisaient pas pour rétablir entièrement la paix. C'est pourquoi, quand le troisième jour s'était écoulé, et que le mal ne déclinait pas de sa fureur, le mieux était d'avoir recours à l'application des vésicatoires sur l'endroit le plus douloureux, d'administrer une discrète boisson d'eau de polygale avec le miel, et de continuer l'usage de quelqu'opiatique, ou d'employer des émulsions de pavot nitrées. — On voyait souvent, avec de semblables moyens, la maladie domptée, ou à la fin de la première semaine, ou dans les commencemens de la seconde, ou au plus tard le quatorzième jour.

146. La maladie se prolongea davantage chez

ceux chez qui l'âge et la faiblesse du tempérament contr'indiquaient l'emploi d'une telle méthode, et l'on n'observa que rarement des crises parfaites au vingt-unième jour; les malades restant faibles, convalescens et exposés, par les causes les plus légères, à de nouvelles attaques rhumatiques. Il fut très-utile de continuer à ceux-ci les fomentations de ciguë, ou bien de tenir long-temps appliqué sur les parties douloureuses l'extrait de ciguë réduit en emplâtre, et d'user, à une dose raisonnable, du savon d'Alicante, mêlé à la gomme de gaïac. Ce qui indiquait une santé renaissante, c'était de voir la douleur commencer par changer de siége, ainsi que quelqu'articulation attaquée, d'observer en quelque sorte un gonflement à quelques-uns des endroits douloureux, de commencer à voir ces parties humectées, ou légèrement affectées d'une espèce de petites pustules prurigineuses, de voir les selles devenir faciles et copieuses, et les urines se charger du sédiment trouble déjà énoncé.

147. J'essayai, chez deux malades, une méthode différente de celle-ci. Je fis copieusement tirer du sang, dans la vigueur du premier paroxisme; à peine celui-ci terminé, on mit en usage des lavemens avec addition de manne. A l'invasion du second paroxisme, ainsi que dans sa vigueur, on répéta la saignée moins activement, et à la chute de celui-ci, l'on administra

une honnête dose d'antimoine cru, réduit en poudre très-subtile, uni à l'opium purifié et à la gomme de gaïac. On prenait, par exemple, dix grains du premier, un grain du second et vingt grains du troisième remède, qu'on incorporait dans une suffisante quantité de conserve de roses, dont on formait trois bols, et desquels on en faisait prendre un toutes les six heures. A la vérité, on avait eu la précaution de tenir le malade, dès son entrée à l'hôpital, à l'usage copieux d'une eau légère de gaïac. Par ces moyens, je vis chez le premier malade, la fièvre s'évanouir, et les douleurs commençantes s'éclipser au quatrième jour; il se manifesta des sueurs très-copieuses, ainsi que diverses pustules sur l'habitude du corps, quelques-unes desquelles suppurèrent légèrement : le ventre devint libre, et les urines assez copieuses et troubles. — Chez le second malade, les douleurs prirent naissance au second paroxisme; le ventre s'ouvrit dans la nuit du troisième jour; la fièvre cessa, les douleurs persistèrent; le cinquième jour elles devinrent générales, les sueurs copieuses; le bas-ventre se ferma, et les urines parurent jumenteuses; les douleurs cessèrent entièrement. Cette méthode n'était pas praticable chez les tempéramens faibles, dans les cas où la fièvre était très-ardente, ni quand les douleurs étaient déjà établies depuis quelques jours.

148. Un soldat de la compagnie de *D. Charles*

Jauch, d'un temperament débile, tomba dans la fièvre rhumatique ; il vint à l'hôpital après le troisième jour de la fièvre et des douleurs, ayant une pleurésie dorsale. Vers le soir, comme il était à peine arrivé, on lui tira du sang, on lui appliqua des fomentations anodines, on lui donna de la décoction des espèces pectorales. — Pendant la nuit, c'est-à-dire dans la vigueur du quatrième paroxisme, les urines se supprimèrent, la douleur du dos cessa, et la matière rhumatique se jeta sur le bas-ventre ; une douleur aiguë, accablante, prit naissance dans les intestins, depuis l'ombilic, jusqu'au pénil, avec un tourment très-pénible. On ouvrit avec les sangsues les veines du fondement ; on tira l'urine ; on tenta quelques grains de *musc odorant*, uni à la thériaque ; on couvrit le bas-ventre d'anodins tièdes. L'usage de ces remèdes provoqua une sueur légère ; les urines s'échappèrent librement ; le malade tomba dans un assoupissement léger. — L'invasion du second paroxisme ramena le désordre qui n'était que voilé ; les douleurs prirent de l'accroissement. On essaya le bain d'eau tiède pendant quelques minutes ; on appliqua quelques sangsues sur l'endroit douloureux ; on réitéra la dose du musc ; on essaya le quinquina ; on employa le petit-lait à grande dose. Le bas-ventre s'ouvrit ; les urines devinrent libres, mais sanglantes et claires ; on observa une propension à l'assoupissement.

pissement. On persévéra dans l'usage des mêmes moyens, jusqu'au septième jour. — Dans la nuit, tout s'exaspéra ; le bas-ventre se ferma ; les urines manquèrent. On suspendit le bain, le quinquina et le petit-lait ; on appliqua un large vésicatoire sur le bas-ventre ; on commença l'usage des bols d'antimoine, d'opium et de gomme de gaïac, et l'on prescrivit pour boisson ordinaire l'eau minérale moyenne de Castellamare. On remarqua que la douleur devint obscure après dix heures environ de l'emploi de ces remèdes, temps durant lequel le malade avait consommé un grain et demi d'opium (140) ; que le ventre devint libre, que les urines furent copieuses et troubles dès que la douleur pongitive s'adoucit. Ce malade consommait par jour une demi-dragme de gomme de gaïac, quinze grains d'antimoine, un grain et demi d'opium, et quatre livres d'eau minérale. Non-seulement cette dose d'opium ne suspendait ni les déjections alvines, ni les urines, mais il suffisait au contraire d'en diminuer la quantité pour voir l'ordre des évacuations troublé, et les douleurs exaspérées. Celui-ci guérit parfaitement au terme de la quatrième semaine. La fièvre cessa le vingt-unième ; les douleurs s'obscurcirent dans la seconde semaine, et finirent au vingt-huitième jour. Il y eut dans la troisième semaine quelques sueurs particulières. Les urines commencèrent alors à déposer un sédiment qui devint de plus

en plus constant et farineux ; dans la quatrième semaine, les excrémens parurent mêlés à un gluten luisant et copieux. — On n'observa pas un grand nombre de ces malades.

149. La condition de cette douloureuse classe de maladie de poitrine, qu'on commença à observer vers le milieu de mars, fut absolument différente. Tout-à-coup, au comble de l'apparence d'une belle santé, il naissait, dans quelque partie de la poitrine, une douleur pongitive, déchirante (141); la force de la vie se perdait, ainsi que la faculté de se tenir droit sur les côtes; la respiration devenait petite, courte, fréquente; le pouls se resserrait ; les malades suaient de spasme : peu après, la toux naissait; elle engageait les parties douloureuses dans un tel état d'irritation et un tel tourment, que les pauvres malades étaient comme en convulsion (142). Cet état durait peu de temps. Il survenait un froid, une horripilation, une douleur correspondante dans le dos, ou dans l'épaule, une fièvre aiguë. A ces symptômes il succédait de la soif, de la chaleur, une excessive difficulté de respirer ; la toux croissait, et l'on voyait commencer quelques crachats de matière blanche, écumeuse, avec des stries de sang pur et vif. Pouls suffoqué; urines aqueuses; sueurs faciles au cou, au front, à la poitrine.

150. On pouvait dire que le premier paroxisme était tombé, quand il paraissait, après l'espace

d'à peu près soixante-douze heures, un abattement considérable, duquel le malade ne sortait que pour retomber dans de plus grands spasmes, dans des veilles plus douloureuses, dans des douleurs lancinantes de tout le corps. L'unique ressource, dans un si déplorable état, paraissait être de s'abstenir de respirer, ou de se serrer la poitrine; ressource malheureuse, parce qu'elle était la cause d'anxiétés. Il s'accumulait, au moyen de la rareté de l'inspiration, une plus grande quantité de sang dans les viscères pulmonaires, dans la veine-cave, dans les vaisseaux correspondans du cœur. Il arrivait de là que l'affluence du sang devenant plus grande, et le poids que celui-ci produisait sur les organes vitaux étant plus considérable, la nécessité d'une inspiration plus fréquente et plus forte se faisait sentir de temps en temps; mais encore celle-ci était-elle l'occasion douloureuse d'un nouveau dommage, au moyen du stimulus et de la conséquence nécessaire de l'inspiration elle-même (143). Le pouls acquérait de l'accélération en proportion que la respiration devenait plus fréquente et plus embarrassée de soupirs (144). A cet état de fatigue extrême, succédait cette dangereuse progression du mal, que les partisans du siége de la pleurésie dans la plèvre seulement, nomment péripneumonie (145).

151. La vigueur de la fièvre décidait du sort de cette maladie. Elle menait à la mort, quand

les malheureux malades, de plus en plus oppressés par le spasme, tombaient dans une extrême faiblesse. — Quelques-uns abandonnés à un repos funeste, courbés d'une manière étrange, sans mouvoir les côtes, respiraient furtivement et comme à la dérobée, seulement en agitant avec fréquence les muscles abdominaux (146). La toux devenait moins forte, moins bruyante, mais fréquente ; toute expectoration cessait ; les anxiétés augmentaient ; il paraissait des urines aqueuses et constamment ténues (147) ; le pouls s'obscurcissait tellement, qu'il paraissait presque nul, et les extrémités se couvrant d'une sueur froide, glutineuse, et le visage d'une couleur plombée, ces malades s'acheminaient vers la mort, entre l'assoupissement et un court délire. — D'autres passaient de l'extrême douleur et de la chaleur pénible à un état de repos insidieux, avec un pouls mou, la peau douce, humide, inclinant vers le froid (148). Certains s'assoupissaient, en s'agitant d'une manière incertaine, et sans le savoir, dans un profond assoupissement, suivant les paroles d'*Arétée* (149). Certains autres enfin, tombant dans une soudaine insensibilité, fille du désordre intérieur, finissaient de vivre comme étranglés, au milieu d'une respiration toujours plus difficile, de la perte de la raison et d'un froid extrême (150).

152. Un soldat robuste, jeune et d'un tempérament sain, fut conduit à l'hôpital, affecté

d'une pleurésie très-lancinante, qui avait été précédée d'une douleur de tête aiguë, d'une pesanteur dans les bras et d'une douleur grave au cou. — On lui fit une saignée copieuse, qu'on répéta; le sang parut de plus en plus couenneux, et comme entremêlé de suif sale et cendré. — On essaya inutilement tout autre remède. — Toute position lui était pénible. Il y eut des crachats rares, sanguinolens ; de là, toux sèche et fréquente; urines pâles; visage gonflé et teint de taches circonscrites ; respiration très-difficile, courte, pleine d'anxiétés. — Le sixième jour la douleur s'obscurcit : pouls mou, intermittent ; peau froide et humide ; léthargie ; délire ; mort, au commencement du septième.

153. Le cadavre de ce malade fut ouvert en ma présence, avec beaucoup de soin, par l'expert M. *Reüch ;* le bas-ventre ne présenta rien qui méritât quelqu'attention. — Voici les changemens qu'on observa dans la région du thorax : lividité vers le dos et le côté gauche de la poitrine ; les muscles intercostaux externes un peu plus abreuvés de sang que de coutume ; les internes, différant peu, ou ne différant pas du tout de l'état naturel. La *plèvre* dans son état naturel, excepté qu'elle était couverte d'un gluten luisant et jaunâtre, et qu'en quelques endroits qui regardaient le dos, elle touchait quelques points des lobes, sans s'y tenir attachée. — La face externe du lobe gauche en grande

partie vernissée pour ainsi dire d'un semblable gluten ; vers son extrémité, noire, livide, et de la même couleur qu'a coutume de se montrer le sang qui est rassemblé sous la couenne ; seulement elle différait de celui-ci par la dureté. — Le lobe droit, extrêmement enflammé, gonflé et sensiblement dur, excepté dans les différens points où il paraissait noir et livide. — Ce lobe ouvert avec le scalpel, ressemblait, dans la plus grande partie de sa substance interne, à un morceau de rate déchirée, mais plus résistant et plus solide qu'elle. — Quelques cellules bronchiques furent examinées avec l'œil armé d'une lentille ; on y trouvait, ou un gluten inégalement écumeux, ou une écume mêlée d'un sang noir. On trouva dans la veine-cave, dans l'oreillette droite du cœur, dans l'artère pulmonaire, des concrétions polypeuses fort longues, coriaces et luisantes, ainsi que du sang caillé en quantité.

154. Presque tous ceux qui ont écrit sur la pleurésie, n'ont considéré cette maladie que comme une véritable et pure inflammation. Mais lors même qu'on voudrait oublier qu'un grand nombre n'ont pas le génie purement inflammatoire, telles, par exemple, que les putrides septiques, les scorbutiques, etc., je ne sais pas si toutes celles dans lesquelles le principe inflammatoire est sensible, sont filles de l'inflammation. Il y a des pleurésies dans lesquelles l'inflammation est absolument fille de la maladie, et non

pas la maladie un produit de celle-ci. La classe des pleurésies très-lancinantes, dont nous avons traité §. 149, nous en fournit une preuve non équivoque. Cette maladie n'existe à son début que dans la douleur. A la violence augmentée de celle-ci, succède l'inflammation ; à l'inflammation, qui est d'autant plus forte et plus féroce que la cause de la douleur qui a pu l'exciter est plus permanente, succèdent ordinairement la gangrène, la confusion, la mort.

155. En effet, que signifie cette horrible oppression, qui est la conséquence constante des douleurs déchirantes? Que signifient ce pouls, tantôt petit avec rigidité, tantôt très-petit, mou et comme enseveli ; les sueurs froides ; les urines aqueuses ; cette facilité à la gangrène, et enfin tous ces signes funestes d'une ruine violente qui accompagnent les maladies aiguës, éminemment spasmodiques ? Tout cela n'indique-t-il pas d'une manière manifeste que tout le dommage est en premier lieu placé dans les nerfs, que par leur moyen le désordre passe dans le reste des viscères affectés, et que des effets de ces deux puissances réunies il résulte finalement la perte de la vie ? Il n'arrive pas autre chose alors, que ce qui arrive d'une manière funeste dans les éminentes douleurs intestinales, auxquelles on donne le nom d'inflammation des intestins. Ces preuves se fortifient par l'exemple de certaines cardialgies mortelles, de certaines coliques ner-

veuses meurtrières, de certaines luxations jointes à des blessures, et de tous ces accidens graves que nous voyons arriver dans la pratique, quand l'affection est spécialement dans les nerfs. Que la seule force du stimulus suffise pour produire une inflammation, il n'y a personne qui en doute. Les blessures, les poisons, l'histoire des convulsions nous en fournissent des preuves très-multipliées.

156. Cette épine de *Van-Helmont*, cet aiguillon que le savant *Senac* a regardé comme la cause universelle de l'inflammation (151), sont, plus que dans toute autre affection, manifestes et évidens dans les maladies où prédomine une douleur aiguë, laquelle n'est jamais séparée du stimulus, et du stimulus dans une partie nerveuse; il arrive de là que, se joignant ordinairement à l'affluence et à la congestion des humeurs, à l'étranglement et à l'oppression des vaisseaux, on observe presque constamment que les spasmes très-aigus ne marchent jamais séparés de ce degré extrême d'inflammation, qui, n'admettant pas de résolution, ou d'utile suppuration, peut être considéré comme le premier degré de la gangrène. Dans les douleurs très-violentes, tout commerce est entièrement interdit entre les vaisseaux et les humeurs, lesquelles restent comme étouffées et resserrées dans les vaisseaux incapables d'en provoquer le cours. Ce n'est pas autrement que, dans les contusions

mortelles, la vie se perd dans les vaisseaux, ainsi que dans les humeurs, la faculté nécessaire pour la conserver. — Ces réflexions ne sont pas la conséquence d'une théorie vaine et inutile; elles sont absolument dignes de la plus sérieuse attention de la part des vrais médecins praticiens; elles sont tirées du sein de la nature, et propres à fournir des bases utiles et avantageuses dans la pratique.

157. C'est dans les nerfs qu'on doit rechercher toute affection douloureuse §. 139. Les anciens et tous les sages médecins parurent si persuadés de l'affection des nerfs dans la pleurésie, qu'on peut dire avec raison que c'est à cette croyance que doivent leur origine la doctrine du pouls dur et tendu, la différence de la pleurésie d'avec la péripneumonie, et son siége établi dans la plèvre, tant exalté, parce qu'on croyait celle-ci nerveuse (152). Cela posé, on a lieu de s'étonner que ceux même qui avouaient que la maladie était toute douloureuse, eussent, dans le traitement, dirigé leurs vues principales du côté des conséquences de la douleur, et non pas du côté de la douleur elle-même. Ils sont peu nombreux ceux que je vois marcher par une route différente de celle battue par le commun des médecins, lesquels se sont suivis l'un l'autre, comme les brebis qui sortent du parc (153).

158. Le premier état de cette maladie, c'est la douleur; le second, l'inflammation; le troi-

sième, la suppuration, et le quatrième, la gangrène. — La première indication curative se déduit donc de la douleur. Si les effets de celle-ci sont d'autant plus rapides, et si le danger est d'autant plus imminent que la douleur elle-même est plus aiguë et plus extensible, quel est celui qui ne voit pas que tout ce qui peut l'exténuer et en réprimer l'activité, doit, par une conséquence nécessaire, en diminuer les effets, et les rendre moins graves et moins rapides? Où est celui qui ne sait pas que les douleurs violentes réduisent les fibres à un état très-voisin du déchirement, puisqu'une douleur est d'autant plus forte, que les parties souffrantes sont plus tendues et plus tiraillées (154)? Croirions-nous que la douleur n'est pas un mal, pour ne devoir pas nous donner la peine de l'enlever? Laissons à quelque misérable visionnaire cette étrange manière de penser, et rappelons-nous qu'*Hippocrate* a qualifié du titre de divin, l'art qui pouvait calmer une douleur, et qu'*Arétée* nous a avertis que s'il y a une maladie dans laquelle l'inaction et la lenteur soient nuisibles, c'est la pleurésie; maladie qui exige un exécuteur fidèle, un médecin courageux et un remède actif.

159. Ainsi, quand on avait l'occasion d'observer un malade dans la première période de sa maladie, c'est-à-dire dans le cas de la douleur très-urgente, la première indication à laquelle il convenait de satisfaire largement, c'était la

saignée, pratiquée au bras correspondant au côté souffrant. — Cela fait, on avait soin de fomenter les endroits douloureux avec des décoctions de camomille, de mauve et autres anodins semblables, cuits dans l'eau, avec addition de quelques feuilles de ciguë; ces fomentations étaient appliquées tièdes et souvent renouvelées.

160. On administrait aussitôt au malade une légère émulsion faite avec les semences de laitue et de pavot blanc, dans de l'eau distillée de fleurs de sureau. On donnait de la décoction théiforme de mauve avec le nitre pour boisson ordinaire, fréquemment répétée. Si, après quelques heures de l'usage de ces remèdes, la douleur ne déclinait pas de sa première férocité, on répétait alors la saignée, aussi copieuse que la première fois, et jusqu'à tirer, par une ouverture assez large, dix à douze autres onces de sang. On associait aussitôt aux fomentations ci-dessus, une dose discrète d'opium, dissout dans une eau quelconque.

161. Il n'était pas constant de voir succéder quelque léger calme. Souvent la fièvre survenait en même temps. Dans le rigor, le seul moyen qu'on pouvait mettre en usage sans commettre d'erreur, c'étaient les fomentations indiquées plus haut, employées un peu plus tièdes. Le froid et les frissons passés, le spasme et le désordre de la respiration, augmentant outre mesure, au milieu de la chaleur fébrile, le plus sûr et le

plus utile était de répéter la saignée. Après cela, si l'urgente douleur n'accordait pas toutefois quelque repos, l'usage des opiatiques était alors éminemment nécessaire.

162. Ce pas exige de la hardiesse, mais une hardiesse prudente, et réglée par la plus scrupuleuse observation. Aidé de celle-ci, j'ose avancer que dans ces circonstances, la plus grande prudence consiste à prendre une prompte résolution. Le danger et les risques que fait courir la maladie, sont dans le retard qu'on apporte à agir; et ce qui ne peut rendre suspect l'usage de ce remède, c'est d'agir promptement. Quand l'inflammation est déjà établie, et que les parties se trouvent, par loi de stimulus, engorgées et comme étranglées par la pléthore et le spasme, on juge bien qu'un remède chaud, raréfiant, ne peut moins faire que de produire dans les vaisseaux oppressés, un plus grand trouble et une oppression plus considérable. D'après cela il est évident que l'usage des opiatiques sera d'autant plus raisonnable qu'il sera plus prompt, soit parce qu'il sera capable alors de troubler la naissance de l'inflammation, en bridant les stimulus qui doivent la produire dans le progrès, soit parce qu'il sera plus éloigné de l'état d'inflammation. Ainsi dans les cas d'extrême urgence, je ne m'attache qu'à répéter la saignée dans l'espace d'un petit nombre d'heures, et j'administre avec une prudente hardiesse, quelque

opiatique. Le plus simple est le meilleur. Je fais dissoudre un grain d'opium pur dans une once d'eau commune, qu'on divise en trois doses ; on en donne une toutes les trois heures, et l'on s'arrête aussitôt que le calme paraît. Il est rare que celui-ci ne naisse pas après la seconde dose, très-rare qu'il ne succède pas à la troisième, et qu'il y ait besoin d'avoir recours à une quatrième. Cela n'arrive que dans les douleurs extrêmement lancinantes, et dans les cas où la fièvre succède précipitamment au spasme. Dans des cas semblables, il ne convient pas de combattre le mal avec l'opium seulement ; il faut recourir en même temps aux saignées, et spécialement à celles qu'on peut pratiquer sur la poitrine même, soit avec les ventouses scarifiées, soit avec les sangsues.

163. Cette méthode paraît très-active, et il semble cruel de recommander, avec tant de hardiesse, une perte de sang aussi prompte. Mais d'abord, il est nécessaire d'avertir, 1.° que la quantité de sang qu'on propose de tirer, ne doit pas être absolue, mais toute relative à l'âge, au sexe, au tempérament, ainsi qu'aux circonstances dans lesquelles se trouve le malade. 2.° Il faut réfléchir qu'on ne la recommande pas dans tous les âges de la maladie, mais seulement à sa naissance. 3.° Qu'on mette dans la balance les pénibles incommodités et les conséquences désagréables que la maladie porte avec soi, quand

elle est devenue adulte, et le dommage de la perte de deux livres de sang, dans la moitié d'un jour naturel, et puis qu'on me dise si *tant faire, c'est faire trop.* D'ailleurs cette méthode n'est pas opposée à celles de *Sydenham*, de *Triller*, de *Pringle.* Le premier a porté à quarante onces la quantité moyenne de sang qu'on peut tirer dans une pleurésie. Le second assurait qu'il ne fallait pas plus s'arrêter à l'imprévoyante compassion de certains médecins *temporiseurs*, qu'à la très-injuste accusation de cruauté; et le célèbre docteur *Pringle* nous apprend que la quantité établie par *Sydenham* serait certainement très-petite, si ce n'était le secours des vésicatoires.

164. Quant à l'expérience, il est incontestable « que moins un médecin tirera de sang à un pleurétique, dans les premiers jours, plus il se rassemblera de sang dans la poitrine, et plus le malade sera obligé d'en tirer de cette source; » et que plus on aura de courage à tirer de sang, à la première et la seconde fois, moins on se trouvera dans la nécessité d'en tirer dans le progrès du traitement, et plus facilement et plus promptement la maladie tournera à bien (155).

165. Pour ce qui regarde les opiatiques, je me suis déterminé à cette pratique, après un sérieux examen de la nature de la maladie, et d'après l'autorité et l'observation d'hommes d'un mérite distingué, 1.° par rapport au caractère spasmodique de la maladie, trop manifeste par soi-

même ; 2.° pour avoir observé que la douleur se calme ordinairement de beaucoup, après une première saignée active ; et qu'ensuite elle s'exaspère à quelques heures de là, et reparaît sur la scène. 3.° Il n'est pas nouveau parmi nous d'avoir tenté ce remède, au milieu de la plus grande ardeur de la pleurésie, déjà devenue adulte, c'est-à-dire passée à l'état d'inflammation véhémente, et tenté uniquement dans la vue de briser l'impétuosité fébrile d'une pleurésie très-douloureuse, qui, loin de parvenir à une louable solution, aurait précipitamment passé à la corruption. M. *Visoni*, mon ancien maître, et médein aussi perspicace dans ses tentatives, qu'heureux dans ses admirables hardiesses, m'a souvent fourni de ces exemples, dans le temps de mon noviciat médical ; il se ressouviendra sans doute d'un certain M. *Ricciari* de Messine et de M. *Grimaldi*. Le premier tomba, durant la convalescence d'une longue maladie, dans une pleurésie très-lancinante, pour s'être imprudemment exposé à la percussion d'un froid de nord-est. Malgré les amples saignées, pratiquées à propos, les vésicatoires, le polygale, l'hydrogale, le pleurétique tomba dans un tel degré d'inflammation, que, le cinquième jour, il fit craindre pour sa vie. Il fut tiré d'affaire avec les opiatiques, moyen imaginé par M. *Visoni*, et approuvé par le docteur *Roseti*, alors vivant. — Le second fut saisi d'une pleurésie meurtrière, à laquelle

il survint une fièvre très-aiguë, de nature périodique. On tenta vainement tout ce que le médecin le plus éclairé peut imaginer. L'impétuosité de la maladie fut admirablement arrêtée et vaincue par l'opium seulement, et par l'écorce du Pérou.

166. Si l'on peut, pour réduire à une louable maturité un vice inflammatoire qui menace de gangrène, employer l'opiatique dans la pleurésie adulte, n'aura-t-on pas, à plus forte raison, le droit d'avoir recours à ce moyen, quand la pleurésie et l'inflammation qui l'accompagne, sont encore au maillot? Il y a déjà quelques années que je me suis déterminé à cette méthode, et je pourrais, si je ne craignais d'ennuyer mes lecteurs, en rapporter plusieurs exemples, accompagnés de témoignages valides. Qu'il me suffise d'observer « que quand on a fait précéder deux promptes émissions de sang, l'emploi de l'opiatique, préparé et distribué comme ci-dessus, est le plus souvent efficace pour éloigner toute conséquence désagréable, pour dispenser le médecin du besoin de répandre une nouvelle quantité de sang, et pour faire naître dans les vaisseaux du malade ce calme paisible, qui est fréquemment le principe d'une moiteur chaude et générale, ou d'un écoulement d'urines chargées de sédiment, ou bien d'une expectoration facile et copieuse, dans le cas où il y a déjà, dans la poitrine, quelque disposition vicieuse (156). »

167. Enfin

167. Enfin je trouve mon sentiment soutenu en termes précis, par le savant docteur *Huxham*, et recommandé dans les endroits déjà cités. Elle mérite d'être lue cette histoire d'un pleurétique, auquel, malgré trois saignées copieuses, pratiquées dans l'espace de vingt-quatre heures, il fut obligé de faire avaler des opiatiques, lui administrant sept grains de laudanum solide, et deux autres, dans trois onces de sirop de diacode; remède au moyen duquel il rétablit le malade en parfaite santé.

168. Qu'on me pardonne d'avoir été, sur ce point, plus long que je ne l'aurais dû ; mais qu'on voie enfin combien cette médecine qui peut empêcher les progrès d'une maladie, et faire espérer de la dompter, quand à peine elle a pris naissance, est préférable à toute autre. — Il n'arrive cependant pas fréquemment qu'un médecin soit appelé à propos dans le premier stade de cette maladie. Très-souvent au contraire il n'est mandé que lorsque l'inflammation est déjà etablie; et, le plus souvent, les malades ne viennent à l'hôpital qu'à l'époque où l'inflammation commence à passer à un autre état. Il est bien difficile, dans de semblables circonstances, de réussir avec les moyens indiqués; il y a des cas, au contraire, dans lesquels ils sont expressément contr'indiqués. Il faut alors tenir la maladie dans une condition telle, que l'inflammation ne pouvant se résoudre, les forces de la vie,

le degré de la douleur et l'espèce des évacuations, restent dans un tel état, qu'il succède au vice déjà engendré, l'espèce de suppuration, de laquelle sont susceptibles les maladies aiguës de poitrine.

169. Dans le cas qui nous occupe, on eut donc le plus grand soin de l'expectoration. Quand elle était déjà établie, et que la nature la supportait, qu'elle devenait facile, au moins durant certaines heures de trouble moindre, et quand les forces de la vie étaient plutôt dans un état d'abaissement ; il convenait alors de s'abstenir scrupuleusement de toute émission de sang quelque légère qu'elle eût été, quoique l'opiniâtreté et l'aiguité de la douleur parussent l'exiger. Le remède qui satisfaisait le plus efficacement à une semblable indication, c'était un large vésicatoire, appliqué sur l'endroit douloureux. On ne saurait exprimer l'avantage que produit cette plaie topique, soit pour désemprisonner en quelque manière une grande quantité d'humeurs que la force du spasme renferme dans les parties affectées, soit pour apaiser la douleur, soit enfin pour ouvrir une voie à ce caustique matériel qui cause tout le désordre ; et cela sur-tout dans les pleurésies rhumatiques, dans lesquelles il ne faut jamais perdre de vue ce principe aigu qui les engendre, et la facilité qu'a celui-ci de changer de place, spécialement par loi de stimulus. — Il ne fallait pas, dans les

circonstances indiquées, faire un autre choix de lieu dans l'application des vésicatoires; il n'était pas indifférent de les appliquer sur le lieu souffrant, ou sur un endroit sain. J'ai eu l'occasion d'observer une issue malheureuse par l'usage de ce remède appliqué aux cuisses d'un malade; on eut beau crier que l'expectoration pouvait en être troublée, que ce serait occasioner au malade un tourment de plus, sans la certitude de lui faire du bien. Cette hypothèse chérie, à laquelle on doit la brillante réputation acquise dans une société, nous tient souvent trop fortement au cœur, pour que nous puissions l'abandonner, et la soumettre au bien du malade et au conseil dicté par un homme nouveau.

170. La diète ordinaire se réduisait à une légère décoction de polygale, de huit en huit heures; au petit-lait de chèvre, préparé avec le suc de limon, et bu dans la matinée; à quelques cuillerées d'oximel simple.

171. Relativement aux urines: elles parurent aqueuses dès le commencement, et se conservèrent telles jusqu'à l'extrémité, dans les cas de fin malheureuse; et alors il n'y avait pas d'autre évacuation avantageuse qui pût remplacer l'urine sédimenteuse. Dans le cas d'un événement heureux, celle-ci commençait, vers le cinquième, le septième, ou le neuvième jour, à se charger d'une couleur blonde, et à laisser apercevoir dans son centre différentes couches d'un nuage rare et

ondoyant, comme du lait qui tombe dans de l'eau, et en trouble la transparence. Le onzième, ce nuage devenait un sédiment copieux et farineux. J'ai vu des urines qui, en moins d'une heure, se troublaient et se changeaient en une espèce de sérosité dense, cendrée.

172. Pour ce qui regarde les crachats; leur rareté, leur tardive apparition, leur suppression après avoir paru, et le défaut d'évacuation qui leur succédât utilement, étaient autant de signes funestes. Quand il s'y joignait des selles colliquatives et des urines purement crues, la perte était inévitable. Un indice également funeste, c'étaient des crachats livides et coriaces, difficiles, rares, qui paraissaient vers le neuvième et le onzième jour, accompagnés du râle et de la faiblesse extrême des forces de la vie. — Les crachats les plus louables, c'étaient les plus fréquens, les plus faciles, ceux qui étaient mêlés à un gluten, ou blanc, ou jaunâtre, avec des stries de sang, ainsi que ceux qui étaient joints à des urines non claires et à des selles modérément libres, ou copieuses le jour décrétoire. Dans ce dernier cas, il n'y avait rien de mauvais à présager, quoiqu'on vît les crachats, ou manquer, ou comme suspendus; la nature transportant sur la voie commune, ce qui, arrêté dans la poitrine et altéré le long de la route de la circulation, était devenu incommode à la vie et l'ennemi de ses fonctions.

173. Enfin, pour ce qui regarde les sueurs:

celles-ci ne furent jamais d'un présage utile, quand elles parurent dans la première semaine, sur-tout quand la douleur avait été longue et véhémente. Elles n'étaient utiles que lorsqu'elles succédaient à la douleur déjà calmée, à l'usage des amples et promptes saignées, et spécialement à l'emploi des opiatiques. — Dans la seconde semaine, les sueurs qui arrivaient au fort des paroxismes, indiquaient une solution de la maladie, éloignée, et difficile à survenir avant le vingt-unième jour. Celles qui succédaient aux rémissions fébriles, courtes et très-obscures, étaient jointes à un extrême abattement, et n'acheminaient pas vers une fin prompte et heureuse, à moins qu'elles ne fussent accompagnées de crachats faciles, ou d'urines de couleur louable, et sédimenteuses.

174. On a voulu rapporter toutes ces circonstances, non-seulement pour mettre en évidence les différentes phases de cette espèce de pleurésie, mais encore pour faire voir qu'elle ne garda pas un ordre constant dans la manière de se juger. Ainsi l'on ne pouvait pas, dans la seconde semaine, et après les moyens généraux que nous avons indiqués plus haut, déterminer la méthode curative d'une manière invariable. Le médecin prudent devait avoir égard autant au tempérament, aux habitudes, à l'âge, qu'au génie différent qu'acquérait la maladie, chez les différens malades, de se juger plutôt par une voie que par une autre.

175. Les expectorans ne convenaient donc pas toujours, spécialement quand l'expectoration n'avait pas été choisie pour délivrer de la maladie, et qu'une autre évacuation avait été indiquée par la nature. J'en dis autant de toute autre excrétion. — Quand il convenait de favoriser l'expulsion des crachats, l'expectorant le plus heureux et le plus sûr était une décoction discrète de polygale, ou l'oximel scillitique, ou bien la décoction tiède des espèces pectorales, sur-tout dans le cas de sécheresse et de resserrement. Les expectorans les plus généreux, et sur-tout les plus puissans, ne furent d'aucune utilité, ou plutôt ils nuisirent. — L'expectoration commençait peu après la maladie; elle finissait vers le septième, le neuvième, le onzième, ou le quatorzième jour; celle qui durait jusqu'au vingt-unième, laissait après soi des langueurs difficiles à réparer, et disposait quelquefois à des conséquences malheureuses. — Nous ne pouvons pas dire de l'avoir jamais vue réduite à la qualité de vrai pus. Les changemens successifs de sa physionomie étaient sensibles; on y distinguait une image des diverses couleurs que présentent les parties contuses, puisqu'elle passait par degrés, en commençant par un gluten presque blanc, à une couleur sanguine, et que celle-ci venant à diminuer, elle dégénérait en une couleur jaunâtre, et se terminait enfin en une couleur cendrée, ou presque blanche. — Généralement parlant, la

nature n'était pas très-disposée à opérer la crise par cette voie seulement; de sorte que l'expectoration était ordinairement modérée.

176. Parmi les routes le plus fréquemment tenues par la nature dans la solution de la maladie, nous devons compter la voie des urines. Cette issue était annoncée par la couleur blonde et moins aqueuse de laquelle elles se teignaient, par la rareté des évacuations par les autres émonctoires, par la propension à l'assoupissement, et par une fréquente intermission du pouls, à laquelle se joignait souvent quelque chose de mou et de moins dur dans l'artère. De semblables apparences indiquaient la nécessité de tenir la masse des humeurs humectée, et de fortifier les efforts de la nature avec des remèdes qui l'excitassent sans l'irriter. Les mêmes moyens étaient également propres à provoquer les crachats et à faciliter les urines. Je me suis encore heureusement servi par fois, de la simple eau de mauve seulement, avec addition d'un peu de miel, et du julep de violettes, ou de capillaire, et d'autres fois des émulsions des semences froides, avec addition de nitre. J'ai cependant toujours eu le soin de faire passer quelques lavemens de simple eau de mauve, une, ou deux fois le jour. Dans les cas de besoin plus urgent, j'ai eu recours aux eaux térébenthinées; j'ai augmenté les doses du polygale et de l'oximel scillitique, ou bien j'ai joint à la scille préparée, quelques gouttes de

baume du Pérou liquide. Avec de semblables moyens, on a vu la crise désirée s'opérer heureusement par les urines, non sans quelque coopération du bas-ventre.

177. Il est presque généralement reçu en principe que, dans les maladies de poitrine, on doit regarder comme suspecte la liberté du ventre. Je ne nie pas qu'une liberté spontanée, qui se rapproche de la diarrhée, ne soit dangereuse dans la vigueur de la maladie, bien plus encore quand il s'y joint un pouls défaillant, la suppression des crachats, le trouble de la raison, une respiration pleine d'anxiétés; mais outre que je suis sûr que ce symptôme n'est pas facile dans l'espèce de pleurésie dont nous parlons maintenant, à moins que l'inflammation et le spasme ne deviennent communs au canal intestinal; on peut absolument démontrer, par les nombreux exemples qu'en fournit l'histoire des pleurésies épidémiques, que la liberté modérée du ventre, non-seulement n'est pas nuisible, mais que souvent elle est nécessaire, et telle, qu'elle suffit pour compléter la cure dans cette maladie, et dans la péripneumonie elle-même. J'ai infiniment de respect pour les auteurs du sentiment opposé, mais qu'ils se contentent de suspendre tout jugement, jusqu'à ce qu'ils se soient remis en mémoire les observations d'*Hippocrate*, de *Baillou*, d'*Arétée*, de *Boerhaave*. Ceux-ci nous ont laissé des monumens trop respectables et trop décisifs, pour qu'on doive encore

regarder comme suspecte cette évacuation dans certaines maladies de poitrine, sur-tout dans les jours décrétoires et dans le dernier âge de la maladie.

178. Quand je demeurais à Sessa, j'observai différentes épidémies de maladies aiguës de poitrine, survenues en diverses années, et à Sessa, et dans les contrées voisines. MM. *Micillo*, *Vitale* et *Sessa* sont encore vivans (trois excellens médecins, dont l'amitié et la mémoire me seront toujours chères et respectables). Le premier ne peut pas avoir oublié MM. *Rorer* et F. *Render*, officiers vivans du régiment auquel je me trouve maintenant attaché, tous deux attaqués d'une maladie aiguë de poitrine, et guéris par ses soins et les miens; chez lesquels on compta, parmi les évacuations utiles et tolérées, des selles copieuses. Les seconds doivent avoir conservé la mémoire de la guérison heureusement opérée à *Carano*, il y a quelques années, non sans quelqu'étonnement de la part d'un des premiers médecins de la province, par des selles copieuses qui jugèrent la maladie.

179. Dans notre maladie, l'usage de la scille, les lavemens fréquens d'eau de mauve, et la boisson de petit-lait de chèvre, dépuré avec le suc de limon, étaient nécessaires, aussitôt qu'il se joignait à la turgescence qui avait précédé, un murmure fréquent du bas-ventre, et qu'il

paraissait un nuage suspendu dans les urines, ou que celles-ci devenaient plus colorées.

180. La solution la plus pénible était celle qui devait avoir lieu par le moyen des sueurs. Elle fut rare, infidèle et ordinairement tardive, à moins qu'elle n'arrivât à la fin de la première semaine, à-peu-près à l'époque de la résolution du premier, ou du second stade de la maladie; on ne devait alors faire autre chose que de se tenir simple spectateur, en humectant convenablement et avec discrétion la masse des humeurs. — Il n'en était pas ainsi une fois que la première semaine s'était écoulée. Vouloir faire suer avant d'avoir dissout les humeurs, de les avoir humectées et rendues suffisamment coulantes, c'était la même chose qu'ajouter du bois sec à une flamme déjà existante. Le signe apparent et presque constant qui indiquait le génie de la maladie à se débarrasser par une telle évacuation, c'était quand la sueur paraissait dans la vigueur du paroxisme, quand la toux n'était pas trop humide, quand la peau n'était pas très-aride, quand les urines étaient tachées du nuage rouge, observé par le grand *Hippocrate*, et confirmé par l'illustre *Solano*.

181. Les vésicatoires, avec leur éminente faculté dissolvante, l'oximel, le petit-lait, la diète aqueuse-nitrée, devaient donc préparer la route aux diaphorétiques; mais on ne devait employer ceux-ci que vers le neuvième jour, et quelque-

fois encore plus tard. On mit en usage différens diaphorétiques : les uns employèrent quelques grains d'antimoine diaphorétique, les autres le kermès minéral; ceux-ci, le bézoard de Jupiter; ceux-là, l'antimoine cru seulement.

182. J'ignore que cette classe de pleurésie aimât à se juger par d'autres évacuations, tel que par l'hémorragie, ou par une autre maladie. Je sais beaucoup moins encore, quoique je m'en sois informé d'autre part, si elle aimait à se changer en rhumatisme. Ce qui est à remarquer, c'est que souvent le voisinage de la crise, ou le bonheur de l'événement, s'annonçait par quelques douleurs, dont quelqu'autre partie du corps était surprise, hors de la poitrine. — Les femmes enceintes souffrirent beaucoup dans cette maladie : elles terminaient, d'ordinaire, malheureusement leur vie en peu de jours. Les vieillards ne furent pas plus respectés ni par la maladie, ni par la mort.

183. Il resterait à raisonner du dernier stade, c'est-à-dire de la terminaison par la gangrène; mais cette époque de maladie est absolument supérieure à toutes les forces de la nature, et hors du domaine de l'art; au moins nous manque-t-il des exemples de gangrène qui, ayant pris naissance dans la poitrine, ait été vaincue, et je crois qu'il manque également de ces exemples à tout médecin, fidèle observateur de la nature. Le grand pouvoir de la médecine, sur

certaines maladies, consiste seulement à ne les pas faire naître : une fois qu'elles ont pris naissance, c'est une obligation de mourir.

184. Les trois causes puissamment productrices de ce dommage extrême, se cachent dans la douleur excessive, dans la véhémence de la fièvre, dans la débilité vicieuse des forces de la vie, et dans l'issue refusée au superflu. Le secret de la vie consiste à savoir tenir ces puissances en bon état. — De là, la nécessité des opiatiques, suivant l'âge de la maladie, l'utilité des remèdes indiqués jusqu'à présent et la nécessité de tenir ravivées les forces de la machine par une très-légère restauration qui puisse secourir à propos, sans opprimer. Le petit-lait, l'hydrogale, l'eau d'orge, sont les restaurans les plus convenables au besoin.

185. Si l'on me demande : outre la méthode indiquée, en employa-t-on quelqu'autre ? Je répondrai nettement que j'ai connu des médecins qui ont conduit leurs malades par un sentier différent, et très-différent. J'en connais qui combattirent cette maladie à force d'eau chaude, d'huile douce et de sirops : je sais qu'il y eut beaucoup de victimes de sacrifiées, mais je sais aussi que quelques médecins sauvèrent assez souvent leurs malades : preuve convaincante, ou de la médiocrité de notre pouvoir, ou de la grandeur de celui de la nature pour surmonter tantôt la force de la maladie, tantôt les persécutions de l'art.

186. Une pleurésie qui mérite d'être rangée

dans la même classe, c'est cette pleurésie spasmodique, à laquelle se joignent, dès sa naissance, une horrible oppression; une faiblesse mortelle; des sueurs froides, copieuses; des selles abondantes et aqueuses; un pouls enseveli, très-petit; une langue humide; une figure égarée; une respiration très-difficile; des urines copieuses et aqueuses; une lassitude générale, douloureuse, et une douleur très-lancinante dans quelque point de la poitrine, avec un *decubitus* pénible et la peau froide.

187. Cette pleurésie est quelquefois précédée de fièvre, douce néanmoins, et du même aspect sous lequel ont coutume de se montrer les insidieuses et les septiques; d'autres fois elle précède la fièvre, laquelle survient quelques heures après. Malheur! quand le premier paroxisme, qui succède à la douleur déchirante, est très-violent, très-ardent et persévéramment impétueux. Si, à cette flamme, succède une fièvre insidieusement douce, un pouls mou, une sueur glutineuse, une voix faible, rauque; si la douleur, ainsi que les crachats et la toux cessent sans raison; si l'habitude du corps se couvre d'un rouge sale et obscur, quoique le malade montre une raison saine en apparence, le malheureux est voisin de la mort. Ce n'est que peu d'heures avant la mort que j'ai vu le trouble de la raison se manifester ouvertement : qu'on ne croie pas néanmoins que, parce que ce vice se manifeste si tard, il n'existât

pas auparavant. Être dans un mauvais état, digne de compassion, n'en donner aucun signe, et ne pas s'en plaindre ; ces circonstances n'arrivent qu'à ceux dont l'esprit n'est pas sain.

188. Cette maladie est de très-mauvaise nature, fort difficile à manier, et peut s'appeler absolument gangréneuse. En effet, elle tuait en deux, ou trois jours au plus. Il n'y avait qu'un pas du spasme à la corruption ; et il semblait pleuvoir de toute part sur la poitrine, et quelquefois sur le bas-ventre, un amas d'humeurs, déjà aliénées de l'état naturel, et qui y jouaient le rôle des substances caustiques et septiques. Quelques onces de sang qu'on osait tirer de la veine, coûtaient des anxiétés indicibles et une faiblesse irréparable. Le sang qu'on tirait, était livide, et fournissait une sérosité jaunâtre. Il paraissait de la toux dans les premières heures ; mais, dans le progrès, elle se changeait en une inutile et opprimante anxiété. Les crachats, qui n'étaient rendus qu'avec peine, étaient constitués d'un sang dissout, sur une base de gluten jaunâtre et écumeux.

189. Nous perdîmes dans le second bataillon, un vieux sergent, en trois jours ; et dans le premier, un soldat qui n'était pas âgé, dans l'espace de vingt heures. — Voici ce que nous observâmes dans leurs cadavres. Le bas-ventre n'était pas exempt de désordres. Les intestins grèles se trouvèrent, pour ainsi dire, rayonnés de taches comme pétéchiales, livides. Le foie était gorgé de sang,

et de couleur plus foncée qu'à l'ordinaire. — Les poumons étaient attaqués de sphacèle en différens endroits, chargés d'un gluten livide, et tendres comme si c'eût été une masse de sang grumelé, tenu dans du vinaigre.

190. Voici la méthode que j'employais. Je faisais immédiatement appliquer de larges vésicatoires sur la poitrine du malade. — Je faisais scarifier des ventouses le long du dos, et j'en faisais par fois appliquer quelques-unes sur les points de la poitrine qui n'étaient pas occupés par les vésicatoires. — J'administrais en même temps un bol préparé avec dix grains du meilleur musc, quatre grains de camphre, et suffisanté quantité de sucre pour dissoudre celui-ci, et faire du tout une masse. — Je faisais ensuite boire par dessus, une mixture, préparée avec deux onces d'un vin généreux et une dragme d'extrait de quinquina. On avait en même temps soin de faire continuer, pour boisson ordinaire d'heure en heure, une tasse de décoction bien chaude de fleurs de camomille et de quinquina, véritable et choisi.

191. Ces moyens obtinrent leur prix. Le premier sur lequel cette méthode fut éprouvée, après les deux pertes énoncées plus haut, fut le soldat *Enkel*, de la compagnie de *D. Florian Jauch.* Nous eûmes l'agréable satisfaction de voir cette victime arrachée des bras de la mort, après la quatrième semaine. Au bout de quelques heures de l'application des premiers remèdes ci-

dessus, il s'annonça dans le pouls, une plus grande présence de vie et une moindre précipitation : on osa, dans cet état, tirer de deux à trois onces de sang du bras correspondant au côté douloureux : on administra une nouvelle dose de musc, de vin, ainsi que de la décoction antiseptique indiquée.

Dans la nuit on répéta, après l'espace de huit heures, les mêmes remèdes, et l'on appliqua de nouveau sur le dos, les ventouses scarifiées, parce qu'il commença à s'y faire sentir une douleur vague et obscure.

On comptait déjà quarante-huit heures depuis l'invasion. Le pouls devint moins mou, moins bas, et plus régulier ; la douleur supportable, le *decubitus* plus facile, la respiration moins courte, et le malade acquit une telle propension au repos et à l'assoupissement, que celui-ci m'aurait presque paru suspect, si, par d'autres expériences, je n'eusse pas déjà connu la nature assoupissante de ce remède.

La vigueur du nouveau paroxisme fut signalée par quelques phénomènes qui me tinrent dans une inquiétude extrême. Il se réveilla un vomissement de pure matière poracée, qui s'exaspérait sous l'administration de toute espèce de potion, et même de l'eau fraîche; il y eut quelques selles de matière très-puante, mais fluide ; ceci était précédé de tourmens, accompagné de sueur et d'une menace d'évanouissement prochain; il succédait enfin une lassitude qui se changeait en assoupissement,

assoupissement, lequel restaurait les forces de la vie, et paraissait donner le temps et la facilité à la machine de se refaire et de résister à l'attaque.

Ces apparences symptocritiques ne me firent pas changer de parti. Seulement je supprimai le camphre pour ôter tout soupçon de fatigue à l'estomac, et je fis augmenter la dose de l'extrait de quinquina.

La toux n'était pas néanmoins très-fatigante; mais elle ne laissait pas que d'inquiéter le malade et de l'arracher à son repos. La douleur devint de plus en plus obscure, et la difficulté de respirer moins accablante; ce qui dura ainsi jusqu'au cinquième jour. A la fin de celui-ci, la toux commença à devenir utile, et il parut une expectoration d'une masse jaunâtre, bigarrée de sang: les urines commencèrent à se troubler; il y eut quelques légers vomissemens au milieu des efforts de la toux, et le ventre devint libre.

On employa les mêmes remèdes, mais avec moins d'activité. Le neuvième, la fièvre s'exaspéra sensiblement; toutes les évacuations se troublèrent, il commença à paraître quelques taches exanthématiques à la peau, l'anxiété sembla augmentée; mais le reste de douleur qu'on avait observé jusqu'à ce jour, ne prit point d'accroissement; et néanmoins il se fit sentir un poids dans les articulations supérieures qui était fort semblable à une douleur obscure.

On augmenta de nouveau la dose du musc ; on ajouta à la décoction antiseptique un soupçon de polygale, et l'on commença à tenter quelques grains d'antimoine cru, préparé suivant la méthode de *Geoffroi*, et réduit en masse avec quelques gouttes de baume du Pérou liquide, et quelque peu de conserve de roses.

On appliqua deux vésicatoires sur les bras qui étaient obscurément douloureux. Le vomissement qui, raisonnablement, pouvait augmenter, augmenta en effet après l'usage de ces remèdes, mais comme il était un produit du stimulus, celui-ci une fois enlevé, il manqua au bout de la première journée ; le bas-ventre se déchargeait journellement deux et trois fois de matières liquides et puantes ; le quatorze, les urines commencèrent à déposer un sédiment trouble. La poitrine se débarrassa de plus en plus d'une substance jaunâtre et sanguinolente ; celle-ci était amenée au moyen d'une toux profonde, mais qui n'était pas fréquente. Dès le dix-sept, les crachats prirent une couleur plus louable, et ils cessèrent presque le vingt-un.

Les vésicatoires donnèrent beaucoup, à peu près jusqu'au dix-sept ; la matière qui en sortait, était salie d'un sang pâle et dissout.

La fièvre se maintint forte jusqu'à la seconde semaine ; dès l'apparition du sédiment dans les urines, elle commença à baisser, et à diminuer, le vingt-un, au point que le malade devint presque infébricitant.

Il resta seulement depuis lors une lassitude générale, une certaine fatigue douloureuse, le long de l'appareil musculaire de la poitrine, une petite toux presque sèche, vers les heures du soir et du matin. Le vingt-sept, au milieu du sommeil, il se réveilla de la fièvre, accompagnée de sueur, de selles copieuses, d'urines sédimenteuses. Le vingt-huit, il fut parfaitement guéri. Les remèdes furent continués d'une manière active, depuis le premier jusqu'au cinquième, et depuis le neuvième jusqu'au quatorzième. Depuis ce jour jusqu'au vingt-sept, on en modéra insensiblement les doses, au point qu'on n'en administrait qu'une seule alternativement de deux jours l'un.

Depuis le quatorzième, on donna au malade quelques légers alimens.

192. Avant de terminer l'histoire de ces pleurésies spasmodiques, il est nécessaire d'avertir que les exemples de la dernière ne furent pas nombreux; et que, relativement à la première, de laquelle il a été fait mention, les exemples en furent plutôt nombreux que rares, et que celle-ci fût différente dans la manière avec laquelle les retours s'en produisaient, ou la douleur s'exaspérait.

193. Ce n'est pas une règle constante que la fièvre doive précéder la pleurésie. *Boerhaave* paraît n'en avoir pas observé d'autre que celle qui succédait à la fièvre (157); mais nous avons

souvent observé le contraire, et nos observations ne sont ni rares, ni sans autorité, ni sans exemple (158). Nous avons aussi observé des pleurésies, dans lesquelles la douleur prenait naissance après que la fièvre s'était réveillée, lorsqu'elle avait parcouru l'espace de plusieurs heures, ou après que le premier paroxisme fébrile était entièrement terminé. — Dans un cas semblable (hormis le vésicatoire qu'on devait subitement appliquer sur la partie douloureuse), l'appareil morbifique, l'événement et la cure étaient absolument les mêmes.

194. Il est cependant à observer que cette fièvre, toute rhumatique en naissant, donnait des signes de son existence, ou par les douleurs au col, au bras et à la tête, ou par la lassitude ulcéreuse générale; et produisait la pleurésie, parce que, par loi de métastase, elle transportait dans les organes sensibles de la poitrine la matière qui, jetée sur une articulation, y aurait donné naissance à un *arthritis;* se vérifiant en cela l'opinion de *Sydenham* sur la nature de cette maladie, considérée par lui comme l'effet d'une autre. §. 132.

195. Le sang qu'on tirait aux malades, était plus dense et plus couenneux. La maladie avait besoin de dissolvans actifs, et de plus de temps pour se juger heureusement, peut-être par rapport au séjour que faisait le principe rhumatique aigu, dans le torrent des liqueurs, avant de se jeter sur la poitrine.

Relativement aux retours fébriles, périodiques; comme ce fut aussi un phénomène commun à la fièvre péripneumonique, nous en parlerons en traitant de celle-ci.

De la péripneumonie.

196. Comme il semble fort raisonnable et conforme à l'observation et à la plus saine doctrine, de placer le siége de la pleurésie dans les parties sensibles de la région de la poitrine, §. 140, de même il paraît entièrement conforme à la raison et à la nature du mal, de placer le siége de la péripneumonie dans la substance du poumon qui a rapport aux vaisseaux de la masse courante; opinion de laquelle conviennent, d'ailleurs, d'un consentement unanime, les médecins de toutes les écoles et de tous les âges.—Cette maladie diffère de la pleurésie, comme nous l'avons dit au §. 138, en ce que, dans la pleurésie, le spasme est la cause principale des désordres, et que dans la péripneumonie, l'affluence et la foule des humeurs sont les premiers inconvéniens qui méritent considération.—Ainsi l'on voit qu'elle est d'autant plus dangereuse que la première, qu'elle est plus capable de produire d'elle-même l'inflammation, la stagnation des humeurs, les obstacles à la circulation, et la suffocation; dommages qui, dans la pleurésie, ne sont que la conséquence du spasme.

197. Il résulte de là que la pleurésie, parvenue à un degré éminent, doit toujours être regardée comme une péripneumonie; et que, comme dans celle-là, une fois que le lien qui tenait pour ainsi dire lié et suspendu le commerce des humeurs, est dénoué, ces mêmes humeurs provoquées au mouvement, sont plus facilement jugées par d'autres voies et d'autres couloirs de la machine, que par le poumon seulement; de même, par une raison contraire, dans la péripneumonie, la stagnation étant plus grande, et se réduisant à un vice qui frappe les vaisseaux employés au transport des humeurs en circulation, il est conséquemment trop raisonnable que la décharge des substances arrêtées se fasse plutôt par le poumon, sous forme de crachats, que par d'autres émonctoires; circonstance dont il est nécessaire d'avertir, pour faire comprendre que ces crachats, que plusieurs croient du véritable pus, ne sont pas toujours tels, mais seulement une partie du gluten copieux que la force de la maladie rassemble et emprisonne dans la substance, ainsi qu'à la surface de ce viscère. On trouve, de tout cela, des preuves décisives, 1.° dans l'ouverture des cadavres; 2.° quand on observe que l'expectoration de la matière arrêtée, et mal à propos prise pour du pus, commence fréquemment, peu d'heures après que la maladie s'est manifestée, c'est-à-dire quand le mal est encore dans

l'état de pure inflammation, ou à peine dans ce même état ; 3.° quand on réfléchit que lors même qu'on voudrait regarder comme purulente toute la quantité des crachats que rend un péripneumonique, comme on devrait, pour supposer l'existence du pus, supposer aussi l'existence d'une suppuration correspondante (159), il faudrait que, dans toute péripneumonie, une portion considérable du poumon fût altérée ; ce qui ne s'accorde ni avec les ouvertures de cadavres, ni avec le temps des crachats, ni avec l'état de santé auquel sont fréquemment rendus les péripneumoniques. — Je crois, à propos de cela, digne de remarquer qu'il m'est souvent arrivé d'observer, dans les maladies de poitrine, jointes à une fièvre périodique, « que le poumon se chargeait journellement, au retour de chaque paroxisme, de nouvelles masses superflues, lesquelles devaient être expulsées sous forme de crachats, durant le temps de la rémission de la fièvre ; » preuve certaine que le pus prétendu s'était auparavant formé dans la masse des humeurs ; que celui-ci, par loi de métastase, s'était déposé dans la poitrine, comme dans un émonctoire, et que le poumon n'avait servi que de conduit au superflu qui troublait le torrent commun.

198. L'ordre et les progrès de cette maladie furent différens depuis le mois de mars jusqu'au milieu d'avril. — Quelquefois elle succédait à la

pleurésie, et dans ce cas, le traitement devait être à-peu-près celui qui convenait à la pleurésie dans son deuxième stade ; toute la différence se réduisant au plus grand et au nouveau besoin des évacuans et des expectorans.

199. La différence d'une maladie dans ses espèces diverses, se déduit ou de l'ensemble des symptômes différens, ou de la manière opposée de se terminer, ou de l'ordre et du génie particuliers, avec lesquels elle produit ses effets, et du temps dans lequel elle les exécute. — Nous nous servirons de cette dernière circonstance pour distinguer les différentes espèces de cette maladie, qu'on observa dans l'espace de temps indiqué plus haut.

200. La première espèce de péripneumonie observée, fut celle dans laquelle la fièvre aiguë qui s'y joignait, garda l'ordre et le génie de continue. Elle commençait ordinairement avec une lassitude générale, des douleurs vagues au col, au dos, à la tête, avec quelques légers frissons le long de l'épine, de fréquens baillemens, avec un pouls bas, sans dureté, et avec le froid. La chaleur succédait, ainsi que la soif ; et, dans la vigueur de la fièvre, pour peu que le malade s'agitât dans son lit, il ressentait des frissons incommodes, et commençait à se plaindre d'une secrète et pesante anxiété dans la profondeur de la poitrine ; ce qui devenait une occasion fréquente de nouvelles peines et de nouvelles inquiétudes.

201. Ces inconvéniens étaient moindres dans la péripneumonie discrète, plus grands dans la véhémente. Les urines étaient le plus ordinairement rouges et claires ; les selles manquaient ou étaient très-rares ; la fièvre ne tombait dans aucun degré de rémission; le premier stade rigorifique écoulé, le pouls paraissait ressuscité et plein, mais non pas résistant, ni dur, ou du moins très-peu.

202. Vers le soir, il se joignait à la fièvre, qui n'avait pas diminué, une espèce de nouveau feu qui colorait passagèrement la face d'une tache rouge et circonscrite, rendait les yeux brillans, la langue aride, la respiration pénible, la peau aride et chaude, et qui ôtait la faculté de boire à plein gosier et d'une seule haleine. — Alors on commençait à entendre un certain sifflement que les malades exécutaient avec le nez, sur-tout dans l'inspiration; et ils commençaient en même temps à être agités par une toux obscure, rare et sèche.

203. A proportion que la douleur du col et la lassitude douloureuse du reste de la machine manquaient, la difficulté de respirer croissait, la toux augmentait, et quelques-uns se plaignaient d'un poids, d'une douleur obscure aux environs du cœur, ou en quelque point de la capacité de la poitrine; douleur qui devenait sensible chez certains, à mesure que la difficulté de respirer croissait davantage, et seulement quand on pres-

sait et qu'on touchait l'appareil musculaire de la poitrine à l'endroit douloureux. Toute obscure qu'était la douleur, néanmoins, dès sa naissance, certains malades perdaient la facilité de se coucher indifféremment de tout côté; il n'était pas ordinaire qu'ils pussent se coucher sur un côté seulement; la position sur le dos était presque généralement la seule qu'ils pouvaient souffrir avec moins de peine. — L'expectoration augmentait de plus en plus; chez quelques-uns, elle était jaunâtre et parsemée de stries de sang; chez d'autres, elle était moins jaune et plus sanguinolente; chez un petit nombre, sanglante, avec un gluten blanc. — Le pouls était duret, sans être plein, moins résistant, mais plus accéléré. Nous avons observé chez un homme robuste, jusqu'à cent vingt-quatre pulsations par minute.

204. La douleur se calmait ordinairement le quatrième jour, et durant obscurément jusqu'au cinquième, elle s'évanouissait le sixième, ou le septième. Le délire naissait, et vers la fin du cinquième, ou du sixième, appelé avec justice tyran par *Galien*, on voyait s'établir l'état léthargique, compagnon inséparable de l'état péripneumonique. La face se tachait toujours plus d'une rougeur circonscrite; les yeux paraissaient pesans, couverts d'un voile glutineux; la langue était rouge sur les côtés, et tachée dans son milieu d'une saleté couleur de cendre. Gouttes de sueur au front, au col, aux creux de la gorge;

abandon des forces ; respiration difficile, courte, bruyante ; pouls mou, accéléré, irrégulier, et ordinairement isochrone aux mouvemens de la respiration ; urines ardentes, ou pâles, ou inutilement louches, et non pas toujours faciles ; le ventre clos, ou libre par excès, chez les plus gravement malades ; crachats toujours plus coriaces, inclinant vers la couleur du tabac, rares chez un grand nombre, chez quelques-uns copieux et précédés d'un stimulus pénible et d'anxiété, et suivis d'une lassitude très-grave. Avec cet appareil meurtrier, les malades mouraient le neuvième, le onzième ou le quatorzième.

205. Un soldat jeune et robuste souffrit cette maladie avec un appareil de symptômes semblables à ceux que nous avons décrits ; mais un symptôme particulièrement observé chez lui, ce fut le hoquet, qui se réveilla le septième jour. Le malade mourut le neuvième. — A l'ouverture de son cadavre, nous n'observâmes pas peu de changement dans le bas-ventre. Les reins parurent enflammés, sur-tout le gauche. La vésicule du fiel était pleine d'une bile verte, dense. L'orifice de l'estomac était irradié de diverses taches inflammatoires, en manière de pétéchies. — Nous observâmes, dans la cavité de la poitrine, les poumons adhérens à la plèvre par leur convexité, au moyen d'une attache si tenace, qu'il fallait déchirer les parties pour les séparer. Le lobe droit était extrêmement gonflé, dur, couvert d'un

gluten jaunâtre; son intérieur était inondé d'un sang caillé, noir; la substance bronchiale était noyée dans un gluten dense, tantôt jaunâtre, tantôt cendré, et une écume tenace, sanguinolente. — Le lobe gauche était d'une couleur violette; il paraissait moins gonflé que le droit, et il y avait dans son milieu un principe obscur d'abcès.

Nous essayâmes de séparer les divers ordres de vaisseaux sanguins; mais ce fut absolument en vain. L'épanchement et l'inflammation se trouvaient si éminemment établis, que tout était confondu dans un égal changement. — Malgré mes soins et l'expérience peu commune de messieurs *Bayer* et *Reüch*, il ne nous a jamais été permis de voir, dans les ouvertures des cadavres pleurétiques et péripneumoniques, ce que nous devons croire avoir été observé par ces médecins qui ont, avec tant de précision, voulu soutenir la distinction du siége double de la péripneumonie dans les vaisseaux de Ruich, et dans les artères pulmonaires. — Ce qui d'ailleurs a diminué nos regrets, c'est qu'au milieu de la quantité de semblables ouvertures de cadavres, nous n'observons pas que *Morgagni* ait relevé aucune circonstance particulière qui favorise, ou qui regarde ce systême. L'ouverture même du péripneumonique que *Van-Swieten*, illustre partisan de cette opinion, rapporte d'après l'observation d'*Hoffmann*, ne renferme aucun fait qui conspire en faveur d'un tel sentiment.

Ce qui mérita une extrême attention, ce fut l'état du cœur et du péricarde; ils étaient si intimément unis et attachés l'un à l'autre, par le moyen d'un gluten tenace, qu'on ne pouvait les séparer sans déchirure; le ventricule droit était très-dilaté, et plein d'un sang polypeux; la veine cave et les vaisseaux pulmonaires étaient remplis d'un gluten luisant, revêtu d'un sang caillé.

206. La cure de la péripneumonie ne diffère de celle de la pleurésie, que par la nécessité des plus grandes saignées, et de l'indication de favoriser davantage l'expectoration. Dans tout le reste, on doit avoir présent que, dans la cure des maladies aiguës de poitrine, tout le besoin ne se réduit pas à la seule solution du superflu, arrêté sur la poitrine; mais bien encore à l'expulsion de l'impureté qui, dans le reste de la machine, doit s'engendrer sous les efforts d'une période aiguë fébrile, et l'impulsion des conséquences des désordres de la respiration; d'où parait visible et manifeste la nécessité d'autres évacuations, pour que cette maladie se juge parfaitement. Il suffit, en effet, d'étudier avec attention l'histoire des maladies aiguës de poitrine, pour savoir que la seule expectoration ne suffit jamais, ou ne suffit que rarement pour bien juger une péripneumonie.

207. Quant à ce qui regarde les évacuations, par lesquelles cette maladie aimait à se terminer

parmi nous, on ne peut pas dire qu'elle en choisit une, constamment, de préférence à l'autre. Il en était presque de même que dans la pleurésie; la plus grande différence se réduisait à la quantité et à la facilité des selles dont la maladie avait besoin dans la première semaine; quand celles-ci manquaient, la difficulté de respirer et l'embarras de la poitrine faisaient des progrès plus rapides, en même temps que ces symptômes étaient plus fatigans.

208. Cette observation m'engagea à faire usage, immédiatement après la première saignée, d'une dose discrète de manne, ou de pulpe de casse; ce que j'exécutais plus hardiment, quand il s'annonçait un état de turgescence du bas-ventre, et quand, dès le commencement, les selles n'étaient pas spontanément assez libres (160).

209. Il était utile, pour provoquer l'expectoration, d'avoir soin de présenter souvent à la bouche du malade, une éponge mouillée de quelques gouttes de vinaigre. La décoction de polygale, légère, ou préparée selon la méthode du docteur *Boyar*, satisfaisait également, et à l'indication de fondre le gluten prédominant dans les humeurs, et à celle de tenir l'expectoration facile, et la voie des urines ouvertes.

210. Les vésicatoires appliqués, d'abord sur la poitrine (161), et ensuite sur les cuisses, ou les bras, dans les besoins majeurs, contribuaient

à ranimer les forces de la vie, à provoquer l'expectoration languissante, et à rompre la densité glutineuse des humeurs.

211. Dans le cas d'un embarras grave de la poitrine, d'une respiration trop entrecoupée, et du trouble de la tête, et tandis que les forces se soutenaient encore, il fut très-utile d'ouvrir la jugulaire. L'illustre *Haller* a fait observer qu'au moyen d'une telle saignée, non-seulement on remet en circulation le sang déjà disposé au repos et à la stagnation, mais que de plus, le poumon se met en état de se délivrer de la plénitude de sang qui l'inonde (162). Les expériences de ces savans médecins qui, par l'ouverture de la jugulaire, restituent la vie à ces êtres, près de la perdre, comme étranglés par l'embarras des poumons, ne laissent pas d'obscurité sur cette proposition (163).

212. Il faut cependant avertir, à propos de la saignée, qu'on ne doit en venir à ce moyen qu'avec beaucoup de prudence, quand l'expectoration a déjà commencé, qu'elle est établie, et qu'il y a débilité des forces de la vie (164). Nul remède n'est constamment convenable à tous, ni à tous les temps d'une maladie. Quel que soit l'esprit de confiance qu'inspirent les observations heureuses de saignée, pratiquée dans les maladies aiguës de poitrine, de l'espèce des chaudes et glutineuses, il convient que cette confiance ne se tourne jamais en audace, comme cela

arrive, en effet, pour peu qu'on donne dans l'excès. On doit le plus grand nombre des résolutions des maladies de poitrine, aux saignées faites hardiment par une main discrète, au commencement de la maladie; mais il est également vrai que la cause fréquente de la suppression des crachats, et conséquemment de la mort, se trouve dans l'imprévoyante fureur de tirer du sang dans les seconds stades de la maladie; circonstance trop souvent observée par *Morgagni*, puisqu'il fut obligé de déposer son génie pacifique, pour s'en plaindre et en murmurer fréquemment (165). — Il n'y a rien de plus facile que de voir paraître un symptôme urgent dans le cours de la maladie, qui indique le besoin d'un tel secours, et le recherche pour ainsi dire, sans que celui-ci corresponde à la faiblesse de l'état du malade (166). Un médecin qui ne voudra consulter que la voix du besoin, sans prendre le degré des forces en considération, satisfera, il est vrai, à l'indication trompeuse que dicte la douleur, mais réduira la vie de son malade dans un état meurtrier.

213. Je me vois forcé de parler ici de l'abus que certains font des remèdes mercuriaux, dans le traitement des maladies aiguës de poitrine. Ceux-ci ont, il est vrai, leur mérite, quand un froid *lentor* domine, ou quand il règne une quantité accablante d'impuretés matérielles qui ont pris naissance sous l'effort fébrile; et nous devons

devons avouer que beaucoup de cures heureuses se sont opérées par ce moyen, dans les cas d'un vice semblable. Mais je ne saurais voir quelle utilité on peut espérer de remèdes qui portent avec soi tant de violence et d'excitation, dans les cas où il abonde un principe de mouvement excessif et d'embrasement considérable qui déchire les canaux affectés d'inflammation. Je n'ignore pas que l'illustre docteur *Huxham*, sur l'autorité du célèbre *Cheyne*, a osé recommander l'usage de l'éthiops alkalisé, dans les pleurésies même, et les péripneumonies; mais, ou il faudrait exiger chez tous, ce fond de prudence et de science médicale que nous admirons dans cet excellent praticien, pour accorder à tous une égale liberté de manier des remèdes si hardis, dans des maladies de nature si variée et si composée; ou bien l'on sera forcé de convenir que c'est une audace qui ressemble trop à la fureur, que de vouloir employer les mercuriaux indistinctement dans tous les temps du traitement, et dans toutes les espèces des maladies aiguës de poitrine. Je suis bien loin de vouloir, comme quelques-uns (167), exiler de la médecine l'usage hardi, mais prudent, des mercuriaux; mais je ne puis cependant souffrir en paix l'abus de ces remèdes, capables de corrompre et de faire violence, quand on ne craint déjà que trop la violence, et lorsqu'une ténuité septique est déjà établie dans les humeurs. La protection

13

accordée aux mercuriaux dans les maladies de poitrine, est arrivée, dans l'esprit de quelques-uns, à un tel degré, que dernièrement on me voulait faire croire que dans une hémoptysie mortelle (crachement de sang), on ne devait attendre de salut que de ces moyens. Les malheureux croient volontiers ce qu'ils soupirent; mais, hélas! que souvent leurs désirs ont une aussi mauvaise fin que leur vie! Je sais bien qu'on peut présenter sur la scène quelques observations heureuses. La médecine est, dans ses cas particuliers et extraordinaires, ce que sont les fausses religions dans leurs miracles supposés, et auxquels on ne croit guère. Moi aussi, j'ai cru faussement dans un temps, et je n'étais pas le seul, que les mercuriaux convenaient dans les maladies les plus graves de la tête, et il ne manquait pas d'observations qui me paraissaient propres à justifier ma croyance; mais combien de choses qui naissent de la nature, que nous croyons dues à la médecine, et qui ne naissent souvent néanmoins que malgré les services importuns de la médecine! Je dois, et beaucoup le doivent avec moi, aux derniers travaux immortels de *Morgagni*, d'avoir si raisonnablement changé d'avis. Les maladies de la poitrine ne sont pas, dans leurs circonstances, très-différentes de celles de la tête. Celui qui prend la peine d'en scruter les effets dans les cadavres, ne manque pas d'en apercevoir le rapport manifeste.

214. Comme les maladies de poitrine ne surviennent ordinairement que dans la froide saison, il résulte qu'une des précautions, jugées extrêmement nécessaires par les petits médecins, ainsi que par les gens qui ne sont pas médecins, ou qui réfléchissent peu, c'est de tenir l'appartement du malade bien clos, et comme inaccessible à un air libre et nouveau. Dans quelle étrange violence ne se trouve pas alors un viscère, auquel manque le secours d'un élément dont il vivait pour ainsi dire, et duquel, par un principe de pitié mal-entendue, la foule des visites, le feu et l'air renfermé, ne font qu'accroître la distention, et augmenter l'affection? Une des causes fréquentes et non présumées de la suppression des crachats, ainsi que d'une respiration entrecoupée et difficile, c'est précisément l'air renfermé, raréfié, et devenu inutile aux besoins de la vie; vérité si bien reconnue par le savant *Sydenham*, si souvent inculquée par les meilleurs praticiens, mais par-tout si peu respectée.

215. On doit donc avoir le plus grand soin de procurer une température d'air, ni qui n'opprime, parce qu'il serait trop froid, ni qui n'offense par sa raréfaction. Le premier serait aussi nuisible que le second, sur-tout si le malade était immédiatement frappé par l'activité d'un air froid et libre. Il convient en conséquence, quand on renouvelle l'air d'un appar-

tement, de faire en sorte que la colonne d'air nouveau ne frappe pas, dans une direction immédiate, le corps du malade, comme il est utile de renouveler la même précaution plusieurs fois le jour. La facilité (qu'on le dise en passant) avec laquelle une maladie de mauvais caractère se propage spécialement dans les petites habitations, dépend beaucoup de la raréfaction qui s'engendre dans l'air, soit par la quantité des respirations, soit par le feu, soit par le grand nombre de lumières, soit enfin parce qu'elle peut être favorisée, produite par la saleté, et par la puanteur des excrémens reçus dans les linges, et retenus dans le même appartement. La vapeur qui s'exale des substances corrompues et putréfiées, est éminemment propre à produire dans l'air une raréfaction morbifique, et à vicier la faculté par laquelle il est utile. Les corps très-odorans eux-mêmes ont la propriété de raréfier, et de rendre nuisible l'air d'un lieu où ils sont trop renfermés.

216. La même proposition regarde l'usage des boissons froides et chaudes dans les maladies aiguës de poitrine. On ne veut pas nier, 1.° que dans les cas de maladies aiguës de gluten chaud, il ne prédomine dans le sang un *lentor (humeur visqueuse)*, qui se fond et se dissout plus facilement dans l'eau tiède (168) que dans l'eau fraîche, dans laquelle, au contraire, il paraît, ou se conserver, ou devenir gluti-

neux (169); 2.° que la propriété du froid n'ait été avec raison comparée à celle de certains poisons, auxquels on accorde la faculté meurtrière de rendre roides les parties de notre machine (170); 3.° que les boissons froides et l'application du froid sur un corps déjà échauffé, n'aient eu quelquefois la faculté de réveiller de graves maladies de poitrine; mais il convient d'avouer avec la même ingénuité, relativement au premier point, que l'eau froide qu'on boit ne reste plus telle aussitôt qu'elle est avalée (171), parce qu'il abonde, dans le corps de ceux qui souffrent de l'inflammation, un principe excédant et manifeste de feu. Nous avons été quelquefois obligés de mouiller quelques parties de la machine avec des linges trempés dans de l'eau à la neige *(on n'a point de glace à Naples)*, et nous avons observé avec surprise que les linges étaient chauds, et fumaient au bout de quelques minutes. Il est facile d'observer le même phénomène dans l'eau fraîche, dans laquelle se baignent les femmes hystériques; elles réchauffent en peu de temps cette même eau, dans laquelle elles tremblaient en y entrant, et la réchauffent au point que, si elles y demeurent trop, elles perdent tout le fruit du premier tremblement qu'elles ont enduré. Cela posé, quelle utilité peut-on espérer de l'addition d'un nouveau feu à des substances déjà enflammées? Les boissons chaudes ne doivent leur chaleur qu'au feu; si l'on

ajoute à cela que le sang se caille également dans les liquides bien chauds et dans les froids, on verra clairement que si l'on ajoute au sang de celui qui souffre d'une inflammation, un liquide chaud et un froid, le premier deviendra plus chaud, et le second moins froid, et que, conséquemment, le premier favorisera la naissance du gluten, et que le second réduira le sang à cette température qui favorise moins la durée et l'accroissement de ce même gluten. Relativement à la seconde partie, il convient de réfléchir que souffrir un vent froid et la gelée, ce n'est pas la même chose que de boire froid.

217. Enfin, il ne faut pas chercher ce qui arrive quelquefois à certains individus, mais bien ce qui survient le plus souvent, et au plus grand nombre des hommes. *Van-Swieten* lui-même, quoiqu'élevé dans une opinion opposée à l'usage des boissons froides, n'a pu moins faire que de sentir la force des observations contraires; et dans différens endroits de ses excellens commentaires, il en parle de manière qu'au milieu de sa passion pour les boissons chaudes, il n'ose pas condamner les boissons froides.

218. C'est aux médecins Napolitains que l'honneur est dû d'avoir placé dans tout son lustre, et d'avoir mis en vigueur, de la manière la plus raisonnable, l'usage de l'eau froide, en marchant toutefois sur les traces les plus anciennes, marquées par les premiers maîtres, et obscurcies en-

suite par la barbarie des temps. L'eau froide est d'un grand avantage quand les humeurs gémissent sous un principe de putrescence, et quand les solides se trouvent comme opprimés et languissans ou dans un état de mobilité morbifique. J'ai vu, sous la direction prudente d'hommes d'un mérite distingué, exécuter des cures mémorables, dans les maladies de poitrine, avec l'eau à la neige, et avec la neige elle-même, maladies qui paraissaient d'ailleurs souvent supérieures à la nature et à l'art. MM. *Cinque* et *de Rubertis* m'ont communiqué plusieurs histoires de cures surprenantes, opérées avec un tel moyen. Il y a quelque temps que M. *Visoni* tira des bras de la mort, à laquelle il paraissait déjà livré, le vieux prince de *Cardito* qui, sans le courageux emploi de l'eau à la neige, et de la neige elle-même, aurait resté suffoqué sous le poids du gluten qui lui avait inondé le poumon, dans les accès d'une fièvre péripneumonique. Le savant M. *Bressani*, médecin pensionné de *Mondragone*, a été témoin avec moi des heureux succès de l'eau froide et de la neige, dans une constitution épidémique de maladies aiguës de poitrine qui y eut lieu. Les illustres professeurs *Sessani* eux-mêmes peuvent rendre un témoignage non équivoque des exemples heureux et fréquens des bienfaits rendus autrefois par eux et par moi, aux malades affectés de maladie de poitrine. Dernièrement encore, M. *Serao*, homme que

nous ne pourrons jamais assez louer, a conservé la vie, et retardé pour plusieurs semaines, la perte du comte *D. Giulio di Sangro*, seulement à force de moyens semblables, et malgré la vieillesse décrépite du comte, et l'ancienne phthisie pulmonaire qui l'a réduit à baisser et à s'éteindre comme un flambeau, auquel on ne peut pas ajouter d'aliment.

219. Les antimoniaux, maniés avec prudence, et en temps opportun, trouvèrent leur place dans le traitement de cette maladie. Nous avons dit ci-dessus, §. 206, qu'on ne devait pas regarder, dans cette maladie, l'expectoration comme la seule évacuation qui pût suffire pour débarrasser des produits vicieux qui s'engendraient dans la machine, durant le cours de la maladie. La maladie de la poitrine n'était d'ailleurs le plus souvent qu'une partie du vice intérieur qui s'était déposé dans cet endroit, §. 197, et il est évident, par l'histoire des maladies, que, dans les altérations graves des organes de la respiration, il est nécessaire qu'il survienne dans le reste de la masse, le même désordre général que nous voyons arriver dans les maladies aiguës. Il était donc indispensable de s'appliquer, quand la coction des humeurs était arrivée, c'est-à-dire des humeurs gâtées, et éloignées de l'état naturel sous les efforts fébriles de la maladie, à prêter aux vaisseaux une nouvelle impulsion, et à préparer aux humeurs mal-saines, une ou plusieurs

routes par lesquelles, comme par des aqueducs convenables, la machine pût se purger et se défaire du superflu et de l'impur, qui retenus, auraient pu opprimer la vie, ou conduire le reste des humeurs utiles à une funeste corruption. Toutes les fois donc que les forces de la nature étaient insuffisantes pour opérer la séparation de ce qui était gâté, et que les moyens indiqués jusqu'à présent, ne semblaient pas assez efficaces, c'était alors que trouvaient leur place, le si célèbre kermès minéral, l'antimoine cru lui-même, le bézoard de Jupiter, et quelques grains de mercure doux, ou d'éthiops; tous remèdes dangereux, et qui ont opéré une ruine certaine, quand on a voulu les employer prématurément, et dans un temps différent de l'époque que nous venons d'indiquer; vérité reconnue et répétée par tous les sages médecins dont la capitale abonde.

Avant de terminer l'histoire de ce qui appartient à cette espèce de péripneumonie, une circonstance qui mérite d'être observée, c'est qu'on voit quelquefois, quoique rarement, cette maladie se terminer heureusement parmi nous, avant le neuvième jour.

220. Comme l'ordre dans lequel cette fièvre péripneumonique se manifestait en conséquence de l'attaque rhumatique aiguë, ne fut pas le même chez tous, et que nous avons observé jusqu'à présent quelles étaient ses phases, sous

le type de la fièvre continue, §. 200, il nous reste maintenant à voir quel fut son caractère, sous l'aspect d'une fièvre, douée d'une périodicité sensible et d'un retour manifeste.

Nous souffrons depuis plusieurs années, une fièvre rhumatique, de nature périodique, qui naît, ou finit ordinairement avec le génie de frapper la poitrine, §. 56. Elle observe deux modes sensibles dans son début avec la périodicité : l'un regarde le début correspondant à celui des fièvres doubles-tierces ; l'autre regarde un mode de retour fébrile, que nous nommerons chaud, lequel retour s'aggrave sans rigor, sans horripilation, sans froid.

221. Nous parlerons en premier lieu de la fièvre péripneumonique, rigorifique. La périodicité des maladies aiguës de poitrine, n'est pas une chose nouvelle en médecine; néanmoins lorsqu'on lit diverses histoires de ces maladies, on a lieu d'être surpris du silence des auteurs, sur la circonstance de la périodicité, quand l'image en est si bien exprimée et si visible. Ils sont en petit nombre ceux qui n'ont pas considéré comme continue continente, la fièvre qui s'unit à cette péripneumonie rhumatique. L'illustre *Klein* n'a su s'adresser qu'au seul *Arétée*, pour énoncer que la pleurésie et la péripneumonie imitent expressément, tantôt le génie de la fièvre rémittente quotidienne, tantôt celui de la tierce-continue.

La célèbre épidémie catarrhale, qui régna en Europe, en 1743, dégénéra souvent en maladie aiguë de poitrine, et de là, en fièvre quotidienne, ou en tierce; et, à ce propos, le docteur *Huxham* faisait observer, avec quelle facilité, les maladies périodiques, et les maladies aiguës de poitrine s'unissent pour régner en même temps (172).

222. Nous savons nous-mêmes assez par nos propres pertes (sans le secours des étrangers), combien a été féroce, depuis plusieurs années, et dans la capitale, et dans les provinces, cette maladie aiguë de poitrine, rhumatique, jointe au génie périodique. — Il est également vrai que les maladies aiguës de poitrine sont fréquemment dépendantes d'une fièvre de nature périodique, que quelquefois elle se rend manifeste dès la première invasion, et souvent dans le dernier stade de la maladie. J'ai vu des malades restés comme glacés sous l'impétuosité de ces paroxismes périodiques (173), qui tuent rapidement, quand ils échappent à la pénétration du médecin. C'est de ce principe que dérivent les morts subites, que les médecins peu observateurs prennent mal à propos pour des apoplexies, qu'ils disent être survenues aux maladies aiguës de poitrine.

223. Si la nature des maladies chaudes et rhumatiques de la poitrine, est de figer et de coaguler les humeurs, et si celle des fièvres rigorifiques,

n'est pas différente dans ses principes; qui ne voit pas combien la poitrine est plus facilement exposée que tout autre viscère, à la coagulation mortelle, et combien le cœur, ainsi que les vaisseaux principaux, qui maintiennent la vie dans ses rapports, peuvent être gravement viciés dans les grands désordres de la respiration, et dans la génération des polypes, qui accompagnent ordinairement de semblables maladies?

224. Or, cette fièvre commençait parmi nous avec le rigor, le froid et des tremblemens, à la manière de la fièvre double-tierce, avec des douleurs et une lassitude générales. Il succédait une céphalée fatigante, de la soif, de la chaleur, de l'insomnie; et elle se terminait chez quelques-uns, par une légère moiteur et une rémission manifeste; chez un très-petit nombre, par une intermission. — Un nouveau paroxisme survenait; et au commencement du froid, les malades commençaient à éprouver dans la poitrine un sentiment de pesanteur, lequel croissant rapidement, se changeait chez quelques-uns, en une anxiété laborieuse, et chez d'autres, se joignait à une toux profonde et à un *decubitus* pénible.

C'est ainsi que procédait le mal dans son cours, en déclinant de sa férocité; puis s'exaspérant à la naissance et à la chute des retours fébriles, ceux-ci se conservaient clairement rémittens jusqu'au troisième et cinquième accès, s'obscurcissaient au quatrième, ou au sixième;

et devenus enfin continens, conduisaient à la mort au commencement du neuvième, du onzième, et quelquefois du quatorzième. — Le génie de ces paroxismes était de frapper la poitrine, par de nouveaux assauts, au début, ou à la chute de la fièvre; leurs retours n'étaient ordinairement rigorifiques que jusqu'au quatrième jour.

225. La poitrine paraissait journellement inondée d'un amas glutineux, dont elle se déchargeait sous l'aspect de crachats jaunâtres et sanguinolens. — Souvent on les voyait sortir peu d'heures après que l'attaque s'était formée sur la poitrine; ce qui surprenait extrêmement ceux qui regardent comme du pus toute espèce de crachats. — Ainsi que nous l'avons dit ailleurs §. 197, ce n'est pas un phénomène rare de voir, pour ainsi dire, pleuvoir de toute part sur le poumon, un semblable gluten qui simule les caractères du pus, et paraît prendre naissance d'une suppuration établie dans ce viscère; lorsque celui-ci n'y joue néanmoins d'autre rôle que celui de servir d'émonctoire et de route à cette espèce de superflu, qui, avant de parvenir dans la poitrine, s'était produit et rassemblé dans la masse des humeurs. Nous fournirons dans la seconde partie de cet ouvrage, le reste des nombreuses observations que nous avons à l'appui de notre opinion. Quant à présent, il nous suffira de noter, 1.° que nous avons fréquemment vu, dans les circonstances

dont il est question, tout péril cesser, ainsi que toute cette copieuse affluence glutineuse, qui, dans les fièvres périodiques, s'était établie dans le poumon et s'évacuait par l'expectoration, quand on avait à peine réussi à rompre le retour des paroxismes fébriles, ainsi qu'on en peut lire un exemple dans l'histoire du péripneumonique, que j'ai rapportée au §. 222, (n. 174); 2.° que lorsqu'il s'était écoulé plusieurs paroxismes, et que les malades avaient eu le bonheur de n'y pas succomber, il n'y avait rien de plus imprudent, ni de plus dangereux que de s'engager inopportunément à étouffer les retours fébriles avec des doses violentes de quinquina, avant d'avoir procuré les évacuations nécessaires et convenables; alors, au lieu d'ouvrir à la nature les voies opportunes pour se débarrasser des matières gâtées et inutiles, on mettait au contraire la machine dans le cas d'en arrêter l'expulsion, en lui enlevant cette impétuosité qui lui venait en quelque manière de la fièvre. Je pourrais, si je ne craignais de faire des contes ennuyeux, citer plus d'un exemple à l'appui de ce fait. On sera étonné que je parle ici du quinquina comme d'un remède capable de supprimer l'expulsion du superflu; tandis qu'ailleurs je n'ai pas eu de répugnance à le recommander pour cette fin, et quand j'en ai fait moi-même le remède favori, comme on le verra toute-à-l'heure, §. 228; mais je prie qui que ce soit de réfléchir que je parle de l'usage inopportun de

cette drogue, dans les hautes journées, et lorsque la quantité du superflu est augmentée au point que les organes s'en trouvent opprimés, et que l'évacuation est, ou le point principal de la cure, ou bien une indication devenue aussi respectable que le retour périodique des paroxismes. Il arrive alors ce que le savant *Van-Swieten* a vu survenir dans ces fièvres rémittentes épidémiques qu'il a observées avec une légère affection du foie, et qu'il y avait de l'imprudence à supprimer par l'usage du quinquina, quoiqu'elles fussent les sujettes de celui-ci, si l'on n'avait auparavant expulsé l'humeur inutile, et devenue étrangère à la nature. En effet, dans le cas où l'on avait laissé la fièvre péripneumonique s'exercer pendant plusieurs jours, lorsqu'il s'était déjà fait dans la masse des humeurs une accumulation de matières mal-saines, et qu'on n'avait pas eu la prévoyance d'en procurer l'expulsion par les lieux convenables; personne n'ignore que, pour que le quinquina devînt un remède utile et non suspect, il a toujours fallu lui associer l'usage de la neige à grande dose, les diurétiques, quelques préparations minérales, et quelquefois de doux minoratifs.

226. La langue des malades était couverte d'un gluten dense, caseux; les urines étaient ordinairement teintes de couleur de brique; les selles irrégulièrement libres. Le sang qu'on tirait était dense, sans être couenneux comme le premier

déjà cité. Sueurs faciles, mais qui ne restauraient pas ; pouls petit, bas au commencement du paroxisme, élevé, impétueux dans le développement de la chaleur, peu régulier à la chute de la fièvre ; délire, ou léthargie ; deux phénomènes qui accompagnaient ensemble le paroxisme dans ses progrès et vers sa fin.

227. Je n'en connais pas qui aient échappé à cette maladie, excepté ceux auxquels il resta heureusement quelqu'articulation douloureusement attaquée, ou à qui il survint une diarrhée critique, en jour décrétoire, ou bien ceux qui éprouvèrent le malheureux sort d'échapper à la période aiguë pour tomber dans la phthisie. — Enfin l'on observa que, chez un grand nombre, les jours décrétoires étaient le sixième, le huitième, le dixième, le quatorzième.

228. L'unique salut, dans cette maladie, était placé dans les amples saignées, pratiquées dans la vigueur du paroxisme, dans la précaution de tenir dès le début, le bas-ventre nettoyé, et de disposer le sang, par de copieux délayans, à recevoir sans trouble, le remède antipériodique.

Je sais que l'usage du quinquina dans les maladies de poitrine, soit primitives, soit consécutives, a été regardé comme suspect par plusieurs excellens auteurs étrangers ; et d'ailleurs cette drogue n'a pas eu, parmi nous-mêmes, une guerre moins opiniâtre, ni moins longue à soutenir. On a eu besoin de toute l'autorité de nos plus respec-

tables

tables médecins, des pertes nombreuses et des heureux succès qui se sont accumulés, pour faire déposer aux moins hardis leur peur aussi antique que mal fondée, et pour mettre ce remède en usage dans les premiers retours de cette fièvre, après avoir procuré les évacuations convenables; et j'ose même avancer qu'il y en a encore certains parmi nous, qui croient avoir leurs raisons pour ne pas se placer au nombre de ceux qui ont changé d'avis.

229. Il convient néanmoins d'avertir, 1.° que l'usage du quinquina sera dangereux toutes les fois qu'on n'aura pas la précaution de diminuer la masse du sang, de nettoyer le tube intestinal, et d'humecter suffisamment les fibres tendues et le sang figé; car il arrivera alors ce que craignait le docteur *Huxham*, et ce que nous voyons survenir dans la cure des tierces simples, mal dirigées; 2.° que le quinquina sera inutile quand on l'emploiera trop tard, et lorsque la fièvre aura changé de nature, qu'elle aura perdu sa rémission manifeste, et déjà acquis la continence; ou quand l'amas du superflu sera si considérable, que l'indication des évacuans sera devenue aussi respectable que celle de rompre les retours fébriles, ainsi que nous l'avons dit au §. 225. 3.° Il faut avoir la précaution d'administrer ce remède à des doses convenables, et de le continuer avec activité pendant quelques jours. 4.° Il est nécessaire de se rappeler que cette maladie est la

même dont nous avons déjà tant parlé, et que, hormis sa forme extérieure, dans tout le reste de son intérieur elle est presque la même; de sorte que la nécessité des vésicatoires est évidente, ainsi que celle des mêmes remèdes qui conviennent à une maladie aiguë de poitrine, de nature rhumatique.

230. Le quinquina est uniquement nécessaire dans cette maladie, pour éloigner le danger, gagner du temps, et pour acquérir la facilité de présenter au mal une barrière suffisamment propre à lui résister et à le vaincre. — Il est souvent arrivé de voir le paroxisme, survenu après l'usage du quinquina, s'exaspérer avec violence. Cet événement, mauvais en apparence, a déconcerté le médecin peu courageux, ainsi que le malade toujours crédule et craintif; mais il n'a pu faire abandonner aux vrais médecins, l'usage du remède. La même chose arrive assez fréquemment dans les fièvres intermittentes elles-mêmes; et de plus, la période s'exaspère à un tel point, que le paroxisme actuel, se confondant frauduleusement avec le nouveau qu'on attend, les deux accès n'en paraissent presque composer qu'un seul. Il faut avoir, dans les maladies, du courage dans l'exécution, de la patience dans l'observation, de la pénétration dans le jugement.

231. Cette méthode n'est ni nouvelle, ni dépourvue d'autorité convenable. Le savant

M. *Torti*, d'honorable mémoire, qui, élevé dans le sol fécond de la belle Italie, a produit des fruits si abondans et si agréables au genre humain, nous assure d'avoir observé de semblables retours périodiques, dans les maladies aiguës de poitrine, et de les avoir surmontés avec le quinquina (174). Je respecte d'autant plus son autorité, que ses réflexions sur le double genre de périodicité qu'on observe dans les maladies de poitrine, sont absolument conformes à la nature et à la vérité; (réflexions qu'il invitait, non-seulement les jeunes médecins, mais encore certains vieux praticiens, d'avoir toujours présentes dans le traitement de ces maladies) (175), et que l'histoire de la maladie périodique de poitrine, née du rhumatisme, qu'il observa chez son ami le *comte Ruperto Fontana*, se trouve en tout semblable à notre constitution rhumatico-péripneumonique (176). — Les observations faites par l'illustre *Rosen*, relativement à la nécessité du quinquina, pour guérir les toux jointes à des fièvres périodiques, paraissent également tourner à l'avantage de cette même doctrine (177).

232. Je conçois que l'autorité du savant *Sydenham*, est très-opposée à cette pratique, et qu'elle a été d'un poids considérable pour en tenir un grand nombre éloignés du quinquina, et pour faire réputer celui-ci dangereux dans les maladies de poitrine; mais le poison de l'autorité

ne parvient au despotisme que sur les ames faibles et dépourvues de tout génie observateur. Cet esprit supérieur, né pour les progrès de la médecine, ignora beaucoup de choses; peut-être que le temps où il vécut, le défaut d'occasions convenables, et cette loi fatale qui oblige tôt, ou tard, un homme à reconnaître la courte étendue et les limites, qui sont accordées aux connaissances humaines, par le propre de l'humanité même, ne lui permirent pas, tout sage qu'il était, de tout voir, et de tout voir distinctement.

233. Il n'y a personne parmi nous, qui ne soit en état de pouvoir présenter de nombreuses observations des heureux succès obtenus par le quinquina, dans les maladies de poitrine, jointes à la fièvre rigorifique, périodique. MM. *Serao*, *Ventapane*, *Rubertis*, *Cinque*, *Visoni* et d'autres, ont opéré des cures mémorables avec le quinquina, dans les maladies de la même nature, non-seulement cette année, mais encore dans les années précédentes.—Moi-même, quoique je convienne que je suis un homme nouveau, et bien peu de chose en comparaison d'hommes d'un talent supérieur, tels que sont ceux que j'ai l'honneur de citer, je suis aussi dans le cas de produire des exemples bien nombreux de l'utile emploi d'un semblable remède, dans les maladies dont il est question.

234. Une noble et très-digne parente de mon

respectable ami, le *marquis Galiani*, vit encore actuellement dans le monastère de *Ste. Marie in Foris di Teano*. Celle-ci fut, il y a quelques années, attaquée d'une maladie aiguë de poitrine, dans une constitution de péripneumonies rhumatiques, semblable aux deux que nous avons déjà décrites. Nous tentâmes vainement les premiers remèdes généraux; malgré les ventouses scarifiées sur la poitrine, le musc même et le vésicatoire sur l'endroit douloureux, l'illustre malade aurait laissé des regrets éternels à son parent, qui y était présent avec moi, ainsi qu'à ses nobles et vertueuses compagnes, si je ne me fusse déterminé à rompre avec le quinquina, les premiers retours fébriles. Par ce moyen, les urines se chargèrent de sédiment, les crachats supprimés reparurent, et le onzième, la fièvre qui menaçait de la glacer à chaque paroxisme, se dissipa avec les crachats.

235. La digne épouse de mon ami, le savant avocat *Inappi* de *Mondragone*, est également encore parmi les vivans. Cette dame fut frappée dans la constitution qui régnait alors, de la fièvre périodique, pulmonaire; le neuvième, les crachats manquèrent; il y eut en même temps, anxiété, sueur froide, délire sombre, excessive sécheresse dans la gorge. Elle fut arrachée à une mort prochaine, vers laquelle elle paraissait irréparablement s'acheminer, au moyen de la neige, de l'eau à la neige, des vésicatoires,

du polygale et de l'extrait de quinquina employé avec activité. Les urines coulèrent copieusement, ainsi que les sueurs; les crachats furent abondans. Enfin elle fut heureusement guérie le onzième jour. Cette cure s'opéra sous les yeux de notre ami, et judicieux médecin du même endroit, M. *Bressani*.

236. La cure que je fis, accompagné de M. *Sessa*, dans deux différentes années, en la personne de M. *de Luca di Carano*, est encore d'une semblable importance. Je pourrais même citer en témoignage, l'illustre D. *Tommaso Verrengia*, vieillard respectable pour sa profonde érudition médicale, et la rare générosité avec laquelle il mettait noblement en pratique ses connaissances acquises, au profit du bien public, et seulement par une impulsion de piété. M. de *Luca* éprouva la première maladie aiguë de poitrine, en 1753, avec une fièvre continue continente, et il fut guéri par des selles copieuses, survenues en jour décrétoire, et quelques crachats glutineux. — En 1760, il tomba dans une maladie de poitrine, avec fièvre périodique; après avoir fait précéder les évacuations convenables, je le guéris avec le quinquina. — Il retomba, en 1762, dans la même maladie, et en fut délivré avec le même remède. Il vécut en bonne santé jusqu'en 1764, époque à laquelle il est mort, ainsi qu'on me le rapporte, peut-être encore de la même maladie. Il était sujet

à des fièvres rhumatiques, qui se convertissaient facilement en lui en fièvres périodiques, accompagnées du génie de frapper la poitrine.

237. Je pourrais rapporter ici un grand nombre d'autres cures, comme celle du *P. Collettore Gagliardi*, de laquelle se ressouviendront peut-être MM. *Micillo* et *Vitale*; celles de MM. *Rorer*, *Render*, de M. *Divers*, et de tant d'autres que j'ai opérées à *Sessa*, sous les yeux de l'estimable corps des officiers de deux régimens Suisses; sans compter celles que j'ai faites dans mon hôpital, et qui ne sont pas en petit nombre, en présence des deux excellens chirurgiens que j'ai déjà tant de fois nommés. Mais je passe volontiers sous silence des exemples nouveaux, pour qu'il ne paraisse pas que je veuille importunément faire pompe de mes propres observations.

238. Je dirai seulement, avant de terminer sur ce point, que tous les médecins ne se servent pas du quinquina sous la même forme, ni dans toute espèce de circonstance. Les uns préfèrent la seule décoction dans l'eau, d'autres les extraits, le plus grand nombre le simple quinquina en substance. Quant à moi, je ne me suis que rarement fié à la première forme, et seulement dans les cas de médiocre urgence; mais je dois avouer que cette potion est infidelle, faible et inefficace, dans les cas d'un besoin pressant. C'est pour cela que je me suis fréquemment servi des extraits, dans les dangers très-pressans et très-urgens;

lorsque j'ai eu à opérer en temps opportun, sur des malades qui m'étaient exclusivement confiés, et sans aucune dépendance étrangère, j'ai employé le simple quinquina, mais véritable, et non faux, ni altéré, comme est celui qu'on vend ordinairement; je ne sais trop si c'est par méchanceté, ou par négligence.

239. Qu'on ne croie pas, parce que nous avons autant disserté en faveur du quinquina, que je sois du nombre de ceux qui pensent que cette drogue peut vaincre toute espèce de retour fébrile, ou entièrement, ou obscurément périodique. Ce que j'ai noté aux §§. 225 et 228, et ce que nous allons rapporter sur la nature de la périodicité inflammatoire, observée dans la fièvre péripneumonique; ces circonstances, dis-je, témoigneront clairement en faveur de la scrupuleuse attention que je donne, et à la nature différente de la périodicité, et à l'emploi d'un tel remède.

On observa que certains malades furent attaqués d'une fièvre aiguë, qui débutait sans rigor sensible, mais qui était seulement précédée d'une lassitude douloureuse le long de toutes les articulations, avec une douleur particulière au col, ou à la tête, ou avec des élancemens passagers le long de la capacité de la poitrine : ces symptômes s'exaspéraient dans le progrès; et ordinairement la poitrine était attaquée dans la vigueur du paroxisme, d'une douleur fixe, mais

modérée, ou obscure, avec une toux le plus souvent sèche, ou produisant une petite quantité d'une écume teinte d'un sang vermeil, avec difficulté de respirer, et le *decubitus* agité. — Cette fièvre tombait de sa fureur; et dans sa chute, on apercevait à peine sur l'habitude du corps une moiteur légère; les urines devenaient plus faciles et moins ardentes, et la toux qui auparavant paraissait sèche, s'humectait un peu. — Dans cette rémission très-obscure, le pouls donnait jusqu'à quinze pulsations de moins que dans la vigueur de la fièvre, époque à laquelle il en donnait jusqu'à cent dix par minute; il devenait bas et moins plein, et la douleur et tous les autres accidens devenaient aussi proportionnément moindres.

240. L'entrée du second paroxisme qui survenait le second jour, ainsi que le retour des paroxismes subséquens, se distinguaient, 1.° par le nombre des pulsations qui augmentait dans le pouls, sans que celui-ci devînt serré ni bas, mais au contraire développé, vibrant et élevé; 2.° par une espèce de flamme circonscrite sur les joues, et par une vapeur chaude qui disposait pour ainsi dire la peau à la sueur; à ces circonstances, succédaient la soif et toutes les inquiétudes déjà énoncées, excepté la douleur qui s'obscurcissait ordinairement après le troisième paroxisme.

241. Cette fièvre fut accompagnée d'insomnie dans sa vigueur, de délire dans la première

semaine, et de léthargie dans la seconde. Elle s'exaspérait de trois en trois jours, jusqu'au septième, avec une altération sensible dans l'ordre et la durée des paroxismes, ceux-ci devenant de jour en jour plus courts et moins réguliers; c'est ainsi que se troublait l'ordre des choses, et que se perdait toute régularité dans les retours. — La langue paraissait à peine couverte sur son milieu d'un gluten blanc ; sur les bords et vers la pointe elle était enflammée. — Cette maladie, quand les secours de l'art s'employaient avec succès, finissait ordinairement le 9, le 14 ou le 21 ; mais on observait fréquemment que, la période aiguë dissipée, la fièvre acquérait une rémission manifeste, que le début des nouveaux paroxismes devenait rigorifique, et que ces mêmes paroxismes revenaient avec une périodicité plus constante. Nous n'observâmes jamais, dans cette maladie, d'évacuations notables par les crachats; les crises les plus importantes s'exécutèrent par les voies des urines et des selles, et quelquefois par la sueur.

242. Dans cette espèce de maladie périodique, nous devons avouer que le quinquina, loin d'être avantageux, a été au contraire constamment expérimenté comme nuisible. — Toutes les substances qui ne sont pas conformes aux besoins de la vie lui sont incommodes, et deviennent ennemies de cette même vie. Celles-ci n'ont pas toutes le même génie de produire les mêmes

effets sur les corps vivans, §. 24, *e*, ni de les produire dans le même ordre. Les médecins, pour y voir clair au milieu de la confusion qui couvre d'obscurité le génie divers des maladies, et pour les ranger dans un certain ordre, les ont distinguées en celles qui sont irrégulières et en celles qui ne le sont pas; en celles qui complètent leur cours par un seul effort continu, et en celles qui ne le complètent que par un effort interrompu. — Pour ce qui regarde les régulières (dans leur opposition avec les irrégulières), ils ont considéré dans celles-ci les effets, le temps dans lequel ils se produisent et l'ordre dans lequel ils s'exécutent. La première circonstance se nomme *symptôme*; la seconde, *accès*, *paroxisme*; la troisième, *période* (178).

243. Plusieurs ont pensé que toutes les maladies, dans lesquelles domine une périodicité manifeste, pouvaient être vaincues par le quinquina; mais on est forcé de convenir que les inflammations, la phthisie même, les affections organiques, les suppurations, et certaines maladies d'un genre particulier, comme la petite-vérole et le morbillus *(rougeole)*, la goutte, qui ont aussi leurs périodes, ne sont pas toutefois des maladies purement sujettes du quinquina. Il y a une espèce de petite-vérole qui, au moyen de l'ordre dans lequel elle procède, semble être accompagnée d'une fièvre de nature intermittente. Ce phénomène a fait croire qu'elle devait

être regardée comme périodique, et que, conséquemment, elle pouvait disparaître par l'usage de l'écorce fébrifuge. J'avoue qu'autrefois j'ai aussi partagé cette erreur; mais le temps, la réflexion et l'expérience m'ont délivré de ce fanatisme. M. le Comte *della Belgioiosa*, l'un de mes amis et protecteurs les plus distingués, est encore en vie. Il fut attaqué d'une fièvre périodique, pernicieuse, accompagnée de convulsions terribles et d'un trouble extrême de la raison. Nous le traitâmes de concert, messieurs *Cesareo*, *Cinque*, *Visoni* et moi. Nous chargeâmes de quinquina cet illustre malade; mais, malgré les fortes saignées, le bain, les vésicatoires, et une grande quantité de quinquina choisi, il souffrit pour la seconde fois, et à notre grand étonnement, une petite-vérole très-confluente que nous n'attendions sûrement pas. Où est donc maintenant cette vertu du quinquina, capable de vaincre toute espèce de périodicité? — Une des belles-filles de madame la duchesse de *Fragnito*, ma protectrice, et femme à qui la nature et la vertu accordèrent leurs dons les plus rares, tomba dans une fièvre aiguë, périodique, varioleuse; M. *Visoni* et moi, qui avais alors l'honneur d'être auprès de lui, la remplîmes de quinquina; la fièvre ne fut pas domptée, et dans la seconde semaine il y eut éruption d'une petite-vérole qui n'était rien moins que discrète, de laquelle elle fut au reste guérie dans l'espace de temps convenable.

244. Ainsi quand l'inflammation est une conséquence, un produit, non de la périodicité (parce que cette idée n'est pas exacte) (179), mais de la cause elle-même qui affecte dans un ordre permanent, et qu'on nomme *périodique*, alors cette inflammation pouvant être réputée un effet, peut se dissiper au moyen du remède qu'on sait par observation, avoir empire sur la cause qui l'engendre. Ici l'on doit réfléchir, 1.° que pour prétendre raisonnablem ent que le quinquina produise des effets utiles et qu'il ait de l'empire sur une maladie inflammatoire symptômatique, il ne suffit pas qu'il y ait seulement de la périodicité, mais il faut au moins qu'il paraisse une rémission sensible et non pas trop courte ; 2.° qu'il est expressément indispensable que l'inflammation n'ait pas jeté de profondes racines, ni qu'elle n'ait pas acquis une vigueur telle qu'on puisse la regarder comme une maladie elle-même ; mais qu'il survienne en elle comme une espèce de résolution et de renouvellement quotidien, et pour ainsi dire à la manière de celui de la mer, dans les retours, et les rémissions raisonnables de la fièvre. En effet, quoiqu'on veuille dire en faveur du quinquina, je ne l'ai jamais vu heureusement employé dans la maladie périodique précédemment décrite, quand l'inflammation était hautement établie, si auparavant on n'employait avec activité les moyens propres à détourner l'inflammation, si l'on ne

rendait, comme le dit *Hippocrate*, les corps fluides, et si on ne les plaçait dans un état opposé à l'inflammation. Dans le cas où il prédominait un spasme très-aigu au lieu de celle-ci, le seul quinquina, sans le secours des antispasmodiques, produisait peu d'effet, quoiqu'on fût autorisé à l'employer en raison de la périodicité. Cela est tellement vrai, que, dans les fièvres intermittentes même qui, soit parce qu'elles étaient automnales, soit qu'elles étaient mal traitées, devinrent continentes, comme je le ferai voir pas des exemples incontestables, en parlant des maladies de l'automne, je ne pus jamais employer le quinquina avec succès, quoiqu'il soit le spécifique de cette famille de fièvres, si je n'avais auparavant fait renaître la rémission et le froid au moyen des bains d'eau naturelle.

245. Sans faire ici trophée de mes seules observations, qu'on me permette de citer en témoignage de ces vérités, le respectable M. *Visoni*, mon ancien maître. Il fut obligé, dans le traitement de M. *Grimaldi*, d'associer les opiatiques au quinquina, pour pouvoir vaincre cette pongitive maladie de poitrine périodique, après avoir toutefois employé les antiphlogistiques convenables. Dans la cure pénible qui fut principalement opérée par ses lumières (malgré la dissidence suscitée parmi les médecins) sur M. *Mechelli*, qui souffrit, il y a quelques années, une maladie aiguë de poitrine périodique, non

sans quelque soupçon de désordre dans le bas-ventre, il sait bien, ainsi que M. *Merli* qui intervint en qualité de médecin ordinaire, et M. *Cantera*, alors praticien exécuteur des conseils de son maître, et qui professe maintenant dignement la médecine, combien on consuma vainement de quinquina pour dompter une maladie qui, toute périodique qu'elle se montrait, ne fut néanmoins vaincue qu'avec les expectorans, les doux laxatifs, les diurétiques, et au bout de plusieurs semaines seulement; précisément parce qu'on voulut tenter le quinquina trop tard, et quand l'inflammation avait déjà passé à un autre état.

246. En effet, dans notre fièvre, cette sorte de périodicité était domptée et vaincue avec une méthode antiphlogistique sévère, avec le petit-lait, les lavemens continués, l'eau altérée d'un degré de neige, les pédiluves, et sur-tout avec les saignées répétées dans la vigueur de chaque paroxisme, et quelquefois même pratiquées à l'invasion du paroxisme, si les symptômes étaient urgens. — Si l'on commençait tard, il arrivait souvent qu'en suivant cette méthode durant toute la première semaine, ordinairement dans la seconde, la maladie où se terminait le quatorze par les évacuations sensibles déjà indiquées, ou bien la fièvre commençait à acquérir une rémission moins courte et plus distincte, et devenant de plus en plus clairement rémittente,

acquérait enfin le type rigorifique; c'était alors qu'elle devenait sujette du quinquina. Elle ne se prolongeait jusqu'au vingt-un que chez ceux à qui l'on n'administrait que des secours lents. — Le sang tiré était tel qu'on a coutume de l'observer dans les érysipèles. — Les premières saignées devaient se faire un peu amples, les secondes discrètes.

247. Comme nous l'avons dit au §. 130, on observa diverses déterminations morbifiques de la fièvre rhumatique, du sang vers l'intérieur. Nous avons parlé depuis le §. 131 jusqu'au §. 195, des différentes classes de la pleurésie rhumatique; et depuis le §. 196 jusqu'à présent, des péripneumonies produites par le même vice rhumatique. Il nous reste maintenant à raisonner de son issue en maladie aiguë du bas-ventre et de la tête, jointe à l'affection de poitrine.

---

248. La série des maladies que nous avons décrites jusqu'à présent, aura semblé terrible dans ses conséquences; néanmoins une certaine constance, une certaine régularité dans la manière d'affecter certaines parties, et de se déterminer sur des lieux particuliers, diminuait la confusion qui s'unissait à leur féroce génie. Cette misérable satisfaction ne dura pas long-temps. On vit se manifester en partie vers le milieu d'avril, cette insidieuse et fatale anomalie qui devint progressivement la suprême régulatrice du

du sort douteux de tant de maux qui nous plongèrent dans la confusion, et nous couvrirent de deuil. — Ce n'est pas une chose nouvelle que de voir une cause de maladie populaire acquérir, chemin faisant, et un génie différent dans sa solution, et choisir de nouvelles parties pour les affecter; ou conserver en même temps ses anciens siéges, ou les abandonner (180). Nous avons vu jusqu'à présent, comme nous l'avons annoncé depuis le §. 128, cette proposition se vérifier dans les différentes phases de la fièvre rhumatique dont nous avons donné jusqu'ici la description. Les faits que nous nous engageons maintenant à examiner, en fourniront des exemples nouveaux et décisifs; preuve incontestable de ces révolutions secrètes que nous connaissons si peu, et qui s'engendrent dans nos tempéramens par l'influence du temps, de l'époque de l'année, de la diète, et de toutes les causes dont nous pouvons, quelquefois seulement, admirer les effets, sans en pouvoir jamais pénétrer le fond.

249. Tout le sang que les parties doivent faire parvenir au cœur, ou comme un tribut, ou par une nécessité d'amélioration, doit indispensablement passer par les poumons, chez tous les hommes qui respirent. Quand il se présente, dans cet organe, des obstacles tels, que la circulation et le commerce en sont troublés et interrompus, chacun voit clairement que toute la machine doit se ressentir des affections de ce viscère, et

que les organes qui ont avec lui une étroite alliance, doivent spécialement en suivre le même sort, et manifester un intérêt commun. Il suffit de connaître un peu l'histoire des successions des maladies, pour comprendre facilement toute la solidité de ce raisonnement.

250. Parmi les organes qui se trouvent le plus fréquemment intéressés dans les violentes maladies aiguës de poitrine, on peut compter le foie et la tête ; vérité connue de tous les médecins, observateurs exacts de la nature (181), peinte avec son éloquence ordinaire par le célèbre *Van-Swieten*, et réduite à la démonstration, au moyen de nombreuses observations anatomiques, par *Valsalva*, et par *Morgagni* dans différens endroits de son grand ouvrage *des siéges des maladies*.

251. Néanmoins, il convient de faire remarquer que les affections du foie dont nous parlerons d'abord, jointes à celles de poitrine qui furent observées parmi nous, ne doivent pas s'attribuer aux lois de la sympathie. Les deux viscères furent distinctement et séparément attaqués par la même cause qui affectait en premier lieu particulièrement la poitrine, dans un ordre plus régulier. Ce génie de fluxion n'est pas un phénomène extraordinaire. Le savant *Magistra*, écrivant au noble M. *Roncalli*, fait mention d'une maladie aiguë de poitrine, jointe à l'hépatite, (inflammation du foie) observée à *Leonato*

en 1733 (182). Nous aurons nous-mêmes, dans le cours de cet ouvrage, fréquemment occasion de mettre en évidence complète, ce principe, que nous appellerions rhumatique suivant l'ancienne signification, et que les modernes ont nommé affluence, concours d'humeurs. Dans l'histoire épidémique d'Allemagne, ces exemples de fluxion, et de complication de maladies de poitrine et du bas-ventre, sont très-fréquens (183). Le respectable docteur *Huxham* rapporte l'histoire d'une fièvre pulmonaire qui était accompagnée du génie rhumatique de frapper la tête, le dos, et quelquefois aussi le foie (184).

252. Chez quelques-uns, cette maladie commençait avec le même appareil de symptômes que nous avons notés au §. 200; toute la différence consistait en ce qu'une fois que la poitrine était attaquée, la fièvre subséquente était ordinairement forte; que l'état du pouls, la douloureuse inquiétude du malade, et le désordre de la circulation étaient tels, qu'on voyait manifestement que la nature avait dans les vaisseaux une cause qui lui était incommode, et qu'elle méditait pour ainsi dire de jeter sur quelqu'autre cavité.

253. Au troisième jour de la fièvre, ou le plus tard au quatrième, il commençait à se manifester quelque douleur à l'extrémité des fausses côtes du côté droit, ou une douleur, souvent aiguë et perçante, à la gorge. A cela se joignait

un sentiment de mal-aise intérieur, tout le long de cette région du bas-ventre qui comprend l'extrémité des côtes; c'est-à-dire, cet endroit sur lequel appuie et s'étend le foie de droit à gauche. Il est à remarquer que quelquefois la douleur n'était pas entièrement sur les dernières côtes du côté droit, mais qu'elle se faisait aussi sentir sur quelques-unes des extrémités des fausses côtes du côté gauche.

254. Chez un malade attaqué de cette espèce de douleur, et qui perdit la vie dans des anxiétés extrêmes, accompagnées de selles spontanées, très-fétides, de la rareté des urines, d'un commencement de météorisme, de quelque peu de hoquet; nous trouvâmes le poumon enflammé, le diaphragme rouge en quelques points; le foie volumineux, frappé d'inflammation, noir en quelques endroits; la vésicule du fiel contenant une petite quantité de bile poracée; la rate saine, mais un peu grosse; le rein gauche enflammé; les intestins distendus et parsemés de taches violettes. Examen fait de l'endroit à gauche, qui avait été si douloureux, il fut trouvé ne différant nullement, ou ne différant que très-peu de l'état naturel; tant est fausse la maxime que, *là est le mal*, où *l'on sent la douleur!* vérité qui a été connue par *Galien* lui-même, à l'occasion de la douleur à la gorge dans les maladies du foie (185).

255. Les signes du dépôt formé, étaient le

silence des douleurs dans l'appareil musculaire de la machine ; la douleur de tête augmentée ; la naissance de la douleur à la gorge, sur l'appareil musculaire oblique descendant à droite, et quelquefois sur l'extrémité des fausses côtes. Cette douleur était jointe à une toux, le plus souvent sèche, profonde, et doublement fatigante, en ce qu'elle était le produit, et du désordre des poumons, et du nouveau stimulus qui agissait sur le foie. Le premier, le second, et quelquefois jusque dans le quatrième jour, à compter de la nouvelle attaque, les crachats avaient la même apparence qu'ils avaient eue d'abord sous la maladie de poitrine ; puis ils commençaient à devenir sensiblement jaunes et parsemés de stries sanglantes ; il était rare qu'on en pût distinguer de deux qualités. — La respiration se troublait de plus en plus, et devenait en grande partie abdominale.

256. Le signe qui paraissait le plus constamment indiquer l'affection du foie, se réduisait à la position qu'affectaient les malades. On ne peut pas exprimer l'avantage qu'ils trouvaient dans le choix de certains *decubitus*, très-incommodes à la vue, et dans lesquels ils restaient étrangement courbés. Ils se déterminaient à prendre cette position, presque dès le commencement de l'attaque. Dans son progrès, et quand il s'y joignait de l'anxiété, les pauvres malades étaient forcés de l'abandonner, et à moins qu'il ne se

réveillât du délire, ils étaient contraints de se tenir avec le col élevé, tombant alors dans cette haute respiration, que les anciens ont regardée comme l'indice d'une perte irréparable. Le pouls devenait ordinairement, après le second jour du nouveau désordre, mou, petit, affaissé. — Les urines acquéraient une certaine couleur jaune; le bas-ventre devenait résistant dans les régions des hypocondres, et inclinait au gonflement.

257. Quand la maladie devait éprouver une terminaison funeste, à l'exception de la douleur, le plus grand nombre des autres accidens augmentaient. Le changement et la révolution qui s'opéraient dans la masse générale des humeurs, dans celles du bas-ventre, et dans les parties solides de la machine, étaient dignes de remarque. — Le sang passait de l'état de densité à celui de dissolution; les humeurs du bas-ventre, ou tombaient dans une colliquation très-putride, ou, privées du grand secours de la bile, elles restaient renfermées et stagnantes, et privées de tout commerce; de là l'incommode tuméfaction croissant toujours davantage, on voyait naître un météorisme presque déclaré, qui précédait de bien peu la mort. — La peau commençait à paraître tachée de quelques pétéchies, sur-tout le long du dos, et sur le bas-ventre; on apercevait une sueur inutile et froide, le plus souvent particlle. — Peau molle et humide au toucher; sa couleur inclinant insensiblement vers le jaune,

qui était au reste sensible dans les yeux, lesquels paraissaient poudreux et jaunâtres. — La langue se couvrait d'une matière jaune, qui devenait ensuite âpre et noirâtre. — Les urines devenaient troubles, confuses et écumeuses, ou bien se chargeaient d'une matière sanguinolente; elles étaient très-rares, et peu souvent jaunâtres. — Les crachats qui avaient commencé par être noirâtres, se supprimaient ensuite. — Pour peu que l'estomac contînt quelque boisson, le vomissement succédait aussitôt, ou du moins le malade en était menacé. — Bientôt le délire commençait; il dégénérait en coma vigil, ou en léthargie parfaite. — Ordinairement il se joignait à tant de désordres, une difficulté d'avaler, obscure, ou la nécessité de boire à petits coups interrompus, le hoquet avec une extrême anxiété, laquelle terminait enfin les souffrances avec la vie, le neuvième, le onzième, et rarement le treizième jour.

258. Malgré la scrupuleuse exactitude, employée à recueillir et à épier les signes les plus expressifs de cette affection, je dois avouer ingénument qu'il est très-facile de se tromper dans cette maladie, et de prendre pour une hépatite, (inflammation du foie) ce qui n'est souvent qu'une maladie de poitrine véhémente et pure. Je parle d'après ma propre expérience.

Le soldat *Schilling* de la compagnie Colonelle, fut conduit à l'hôpital. Fièvre aiguë; diffi-

culté de respirer ; toux sèche ; douleur à la gorge et à la région du foie ; tous les signes enfin qu'on pouvait désirer pour caractériser une inflammation de ce viscère. On tenta vainement tout ce qu'on put pour résoudre l'inflammation. L'état de suppuration commença. Le malade devint ictérique ; j'essayai les remèdes les plus efficaces qu'il fût possible à ma faible intelligence d'imaginer ; mais tous mes efforts furent inutiles. Tout ce que je pus obtenir, ce fut de retarder sa perte, qui arriva vers le quatre-vingtième jour de la maladie. La fièvre ne le quitta jamais ; et depuis le vingt-unième, elle fut toujours périodique, avec des rémissions plus, ou moins manifestes. Son appétit ne fut ni constant, ni en rapport avec des époques données. Il n'expectora jamais du véritable pus blanc, mais une matière jaunâtre, dégénérée de l'état naturel, ordinairement copieuse, le plus souvent sanguinolente, comme constituée de foie pourri et en colliquation. Les selles furent constamment rares, excepté dans la dernière semaine. La machine se décomposa lentement ; il tomba dans un marasme manifeste, c'est-à-dire dans cet état de maigreur, dans lequel le corps ne sent pas les alimens. Sa peau parut écailleuse, et parsemée d'une gale, sèche, hideuse. Il devint ictérique-noir deux semaines avant de mourir. Il n'eut de délire que peu d'heures avant sa mort, et ce délire ne fut ni considérable, ni grave. Dans les derniers

jours, libre de toute espèce de douleur, il se couchait indifféremment dans toutes les positions, sans en être incommodé.

259. Qu'on juge d'après cela, quel dut être mon étonnement à l'ouverture du cadavre. Nous trouvâmes dans le bas-ventre, les intestins, la rate, les reins, peu différens de l'état naturel ou n'en différant pas du tout; l'épiploon gonflé; le mésentère comme endurci en quelques points; le ventricule petit; la couleur des parties inclinant vers un jaune brun; la *substance du foie saine* (ce viscère néanmoins était plus gros que l'état du tout ne l'aurait dû permettre). La vésicule du fiel était occupée par une grande quantité de bile noire, en partie coagulée, et en partie calculaire; le diaphragme plus enflammé et plus noir, presque dans toute la face qui regardait l'intérieur de la poitrine, que dans celle qui regardait le bas-ventre (186). Depuis les dernières limites de la poitrine, où commence le diaphragme à droite, jusqu'au haut de la poitrine elle-même, on observait une série de petits abcès qui s'ouvraient dans un sac purulent, placé dans le corps du lobe droit, lesquels étaient formés par ce lobe lui-même qui avait acquis beaucoup de volume, était devenu tuberculeux en différens points, et se trouvait étroitement lié à la membrane qui tapisse les côtes, par le moyen d'une attache tenace et ancienne; il était couvert d'un gluten jaunâtre, dissout, luisant,

qui imitait la nature d'autant de petites fausses membranes, qu'il y avait de points d'adhérence. Il est incroyable, la quantité de pourriture sous forme de lie qu'on y trouva. Le lobe gauche était petit, et couvert d'un gluten qui n'était ni coriace, ni dense. Il y avait, dans les grands vaisseaux, du sang noir, caillé, mais les grumeaux en étaient si tendres, qu'ils n'étaient pas du tout comparables aux grumeaux ordinaires.

260. « Tant il convient d'être circonspect, » quand il s'agit de prononcer décidément sur » cette partie de la médecine qui regarde le ju- » gement, qu'*Hippocrate* a si bien nommé diffi- » cile, spécialement quand la maladie est placée » dans une région telle, que plusieurs viscères » peuvent être également intéressés. » Avis précieux qui nous est donné par le grand *Morgagni* à propos d'une erreur semblable, dans laquelle tomba le clair-voyant *Valsalva*. Celui-ci, qui, au simple aspect extérieur du cadavre d'un apoplectique, savait décider dans quelle partie de la tête siégeait la cause de l'apoplexie (187), fut entraîné dans l'erreur par un appareil de symptômes semblable à celui qu'on a coutume d'observer dans l'épatite, et regarda comme une inflammation du foie, ce que l'ouverture du cadavre démontra ensuite avoir été une pure inflammation de poitrine (188). Que ceux qui ne sont pas des *Valsalva*, et qui n'ont vu de leur vie, une seule ouverture de cadavre,

apprennent à se fier moins à toutes les paroles belles et sonores, auxquelles ils doivent leur fortune, dans le jugement qu'ils portent sur le véritable siége des maladies.

261. Les médecins de tous les âges ont bien senti ces inconvéniens ; mais heureusement l'expérience nous a convaincus de l'uniformité de la méthode curative des maladies inflammatoires de poitrine et du foie, dans leur premier stade.

Je dis dans leur premier stade, parce que je ne trouve pas conforme à l'expérience que les seconds stades de ces maladies produisent en tout un intérêt égal, ni qu'ils exigent constamment les mêmes solutions et les mêmes remèdes. L'impossibilité où se trouve la bile de ne pas contracter quelque vice notable, dans les grandes affections du foie; l'empire de celle-ci sur le commerce des humeurs propres et étrangères au bas-ventre; la facilité qu'elle a de se gâter, et la propriété de souffler sur la circulation des vapeurs d'une putridité pernicieuse, quand elle s'est écartée de son système naturel, sont autant d'argumens qui démontrent plus qu'il ne faut, les grands changemens que, dans ses progrès, une maladie aiguë du foie produit dans toute la machine, quand on la compare aux progrès d'une maladie aiguë de poitrine. Il n'y a pas de rapport entre la corruption à laquelle la machine est soumise dans la première maladie, et

l'altération dans laquelle elle tombe dans la seconde. Dans les maladies de poitrine, généralement parlant, le danger est plus pressant, mais la putrescence des humeurs est moindre ; dans les maladies du foie, le péril est grave, mais moins prompt, et souvent la putrescence des humeurs parvient dans le bas-ventre au dernier degré.

262. On s'arrêtait donc, dans le premier stade, d'un côté, aux indications énoncées dans la classe des maladies aiguës de poitrine avec fièvre continue, suivant la méthode curative indiquée au §. 206 et suiv. ; tandis que, de l'autre, il convenait de réfléchir, 1.° que le plus souvent il devenait utile, dans l'extrême anxiété qui était le produit du désordre de la circulation du sang dans la veine porte (189), d'ouvrir les veines du fondement, avec les sangsues, ou de faire tirer du pied une quantité de sang modérée (190) ; — 2.° qu'il était éminemment convenable d'ouvrir la voie des selles, nonobstant l'embarras de la poitrine, à moins cependant que l'inflammation du foie n'eût pris naissance dans la vigueur de la péripneumonie. *Hippocrate* (191) et les plus sages enfans de l'art, nous ont expressément recommandé, comme un précepte, la nécessité des laxatifs dans les maladies qui descendent de la poitrine ; l'expérience ayant fait observer une inflammation du foie heureusement résolue, au moyen de selles copieuses, survenues le qua-

trième jour de la maladie (192); et la raison nous démontrant d'ailleurs quelle opposition nous trouverions à réussir dans le traitement de semblables affections, dans ces superfluités qui, dans le cas de turgescence, resteraient renfermées dans le bas-ventre, et y fomenteraient le caractère putrescent de cette maladie; — 3.° que toutes les fois, au contraire, que le mal se jetant à sa naissance, également sur la poitrine et le bas-ventre, produisait une diarrhée véhémente par loi de stimulus, il convenait alors de réprimer celle-ci, et qu'on devait la regarder comme suspecte (193); — 4.° que le vomissement venant à se réveiller, il fallait autant se garder de le supprimer que de l'augmenter d'une manière immodérée. (Le plus souvent celui-ci n'est que l'avant-coureur de l'ictère qui doit survenir (194); tandis que d'autres fois, quand il y a abondance de cacochilie putride, il est d'urgente nécessité d'expulser le superflu, et de s'ouvrir une route par laquelle on puisse vaincre le mal sans obstacle.) — 5.° qu'il ne fallait pas emplir l'estomac des malades de beaucoup de fluide, qu'autrement on risquait de les exciter à un vomissement continuel.

263. La maladie passée au deuxième stade, il était urgent, et avant tout autre moyen, de mettre en usage les antiseptiques; de tenir les voies des urines ouvertes; de favoriser la décharge du superflu par les vésicatoires, et sur-tout de

veiller de très-près sur les crachats, ainsi que sur les évacuations abdominales.

Relativement à ces dernières, ou bien le ventre était modérément fluide, ou il était trop libre, ou bien il l'était excessivement. Dans le premier cas, il fallait le maintenir; dans le second, il convenait de le tolérer, s'il apportait du soulagement, s'il survenait en temps opportun, et s'il faisait espérer qu'il pût contribuer à l'amendement de l'affection; dans le troisième cas, il était nécessaire de le réprimer et de l'amender promptement. — Dans le cas où le bas-ventre n'obéissait qu'à force de stimulans, et avec avarice, ou que malgré les stimulans employés dans les lavemens, il ne rendait rien, alors même les purgatifs devenaient suspects. La bile manquant, il manquait le purgatif que la nature a placé dans le tube intestinal pour provoquer le cours des humeurs abdominales, pour rectifier les masses nouvelles qui s'acheminent par la voie du canal des alimens, vers la route de la circulation générale, et pour expulser de ces lagunes immondes l'inutile et l'incommode. Qu'y a-t-il ensuite d'étonnant qu'alors les humeurs s'abandonnent à la stagnation; que les substances nouvellement avalées se gâtent, et que l'immondice retenue devienne, à elle-même et aux vaisseaux voisins, une occasion ultérieure de putrescence, de météorisme et de désordre funeste? et dans de telles circonstances, quelle putrescence, quel

trouble tout aussi funeste n'ajoutent pas encore les eaux chaudes, l'huile, les fomentations chaudes, les diaphorétiques? L'unique espérance est placée dans les antiseptiques, dans les boissons froides, dans les remèdes savonneux, artificiels et naturels, dans l'eau froide appliquée sur le bas-ventre, avec des éponges, ou des linges, dans l'extrait de gramen uni au sel d'absinthe. — J'ai vu fréquemment les malades se remettre avec de semblables moyens. On a eu rarement besoin de recourir aux remèdes plus énergiques, et il ne convenait d'ailleurs de commencer par ceux-ci, que dans le cas de turgescence putride, ou dans les vaisseaux, ou dans le tube intestinal. — Cette maladie, pour peu qu'elle fût mal traitée, se terminait par la mort, ou jetait les fondemens d'un ictère funeste, de la phthisie hépatique, de l'hydropisie. — Les malades se remettaient lentement; et les crises survenaient indistinctement par divers émonctoires de la machine, dans les jours décrétoires.

264. Je pourrais produire de nombreuses observations de l'heureux effet des remèdes, recommandés au §. 263. On me demandera : comment peut s'accorder l'union des savonneux naturels, ou artificiels, avec les antiseptiques? J'en parlerai ailleurs; je réponds quant à présent, que, si l'on consulte l'expérience, les suffrages de celle-ci sont entièrement en ma faveur. M. *D. Tommaso di Paolo*, jeune homme de

mœurs honnêtes et d'illustre extraction, vit encore à *Sessa*. Il tomba dans une hépatite, et de celle-ci dans le météorisme, et fut guéri, sous les yeux de M. *Micillo*, au moyen de linges imbibés d'eau froide et appliqués sur le bas-ventre, de la neige, du fiel de taureau et des antiseptiques. Le ventre s'ouvrit, les urines coulèrent, la sueur parut, il y eut quelques crachats. — Il y a maintenant dix ans que j'emploie cette méthode dans les mêmes circonstances morbifiques, et je n'ai eu que lieu d'en être satisfait. Mon savant ami, M. *Vitale* se ressouviendra sans doute de la cure heureuse que j'opérai à St-Augustin *di Sessa*, sur un certain frère *André*, affecté d'une maladie de poitrine, compliquée de l'hépatite et du météorisme. Il était expirant; un de mes illustres amis, et religieux d'une excellente moralité, le *P. Palomba*, poussé par cette humanité qui est en lui si respectable, m'engagea à tenter quelque moyen. Celui qui ressemblait à un cadavre, fut heureusement guéri le vingt-unième, au moyen de la neige, du vésicatoire sur l'endroit affecté, et des boissons copieuses d'eau de gramen, dans laquelle on avait dissout du savon d'Alicante. Les crachats parurent copieux, le bas-ventre s'ouvrit, et il s'échappa une grande quantité d'urines, chargées d'un sédiment farineux. — La cure que j'opérai sur le vieux père *Greco* de la même communauté, fut encore de la même nature.

nature. Les remèdes principaux furent les vésicatoires, la scille, le savon, les eaux savonneuses, et enfin le quinquina, parce que la fièvre devint périodique. Le météorisme cessa; le bas-ventre s'ouvrit; les urines devinrent sédimenteuses, et les crachats s'amendèrent. Il fut heureusement guéri le vingt-unième. MM. *Reüch* et *Bayer* sont témoins de l'usage utile et fréquent que je fais de tels remèdes, dans mon hôpital, lorsque j'ai affaire à des cas semblables.

265. L'autre classe de cette maladie, fut celle à laquelle se joignait la fièvre rigorifique, de nature périodique et rémittente. Les commencemens se réduisaient dans celle-ci à peu près à ceux que nous avons notés au §. 224; mais il était en outre facile d'observer que la jetée sur la poitrine se faisait dans un paroxisme, et ordinairement dans l'acte du froid; dans le temps de la rémission, la poitrine paraissait moins affectée. Le retour d'un nouveau paroxisme donnait naissance à l'embarras nouveau du foie. On remarqua que, quelquefois, il survenait vers la fin de chaque paroxisme, une espèce d'évacuation ou par la voie des selles, ou par celle des crachats, qui jugeait le paroxisme écoulé, à peu près comme la sueur qui survient à la chute d'un accès de fièvre intermittente, juge ce même accès. Il paraissait ensuite, avec très-peu de toux, des crachats copieux et faciles; ou bien il survenait quelques décharges ventrales, à la fin des

paroxismes. — Il n'est pas étrange que ces évacuations quotidiennes s'opèrent dans les fièvres rémittentes, et que ce ne soit pas par les sueurs. La fièvre bilieuse des camps, décrite par le docteur *Pringle*, fut rémittente et de nature périodique; et l'on vit le flux de ventre déterminer chez quelques-uns, la même rémission que chez d'autres, produisait la sueur.

266. Or, dans notre maladie, les indications curatives étaient les mêmes que dans la maladie périodique §. 228 et suiv. On m'objectera que les parties n'étaient pas les mêmes, et que j'ai relevé moi-même des différences essentielles entre la maladie de poitrine et celle du foie §. 261. Cela est très-vrai ; mais en même temps qu'il convient de considérer le caractère des parties affectées, on doit aussi réfléchir que l'affection se manifeste dans un ordre périodique. Il n'y a rien de plus variable que la forme sous laquelle reviennent les fièvres intermittentes ; tantôt le vomissement est énorme, tantôt le ventre est clos, d'autres fois il y a diarrhée. Néanmoins, malgré une si grande variété de symptômes opposés, le seul quinquina amende tout. La raison en est claire ; les effets sont différens, et paraissent même contraires, mais la cause est la même. Dans les maladies aiguës d'une classe, les indications curatives générales se réduisent au même point. On voit fréquemment dans la pratique, que le même remède, qui est diuré-

tique chez l'un, devient expectorant chez l'autre; témoins le miel, le polygale, l'oximel, la scille, l'eau même; argument qui d'ailleurs prouve peu en faveur des prétendus spécifiques, et en circonscrit le nombre dans des limites bien étroites. Tout ce qui rend la nature capable de se défaire du superflu, est un spécifique. Elle sait le distribuer, et en user relativement à ses besoins, aux lieux affectés, à sa force et à ses dispositions intimes.

267. Les moyens généraux ayant précédé, et le tube intestinal ayant été nettoyé des superfluités turgescentes, il fallait se déterminer avec maturité, et la promptitude la plus prudente, à employer le quinquina, avant que le génie périodique ne s'obscurcît, et que la maladie ne passât à l'état inflammatoire confirmé. Je sais bien que l'illustre *Van-Swieten* se montra opposé à l'emploi du fébrifuge dans la fièvre continue automnale, accompagnée d'une légère hépatite, qui régna épidémiquement à *Vienne*, quoique celle-ci fût de nature périodique et rémittente (195); mais j'ignore jusqu'à quel point cette opinion peut être vraie, dans le cas où l'on fait précéder les moyens indiqués, et les précautions rapportées dans cet article, ainsi qu'aux §§. 225, 229 et 241. Une longue observation, fréquemment répétée dans les lieux que j'ai autrefois habités, et où cette maladie est presque endémique, m'a appris que les inconvéniens

desquels menace *Van-Swieten*, n'arrivent que quand on opère trop tard, ou qu'on néglige les précautions que nous avons averti de prendre.

On compte encore parmi les vivans *D. Francesco Transa*, gentilhomme Napolitain, du très-noble siége de Nido, aussi recommandable par son illustre naissance, que par les qualités de sa belle ame. Il fut attaqué d'une fièvre constitutionnelle, de nature rémittente et périodique pernicieuse, dans l'automne de 1757. La maladie prit naissance avec des selles copieuses, un principe de jaunisse, une menace obscure d'hépatite et de météorisme. Je fis précéder les moyens généraux les plus efficaces. Le cinquième jour, la maladie menaça d'une prompte ruine; la léthargie parut; le météorisme se forma; les urines devinrent très-difficiles; l'ictère se manifesta. Un des médecins présens, qui avait grande confiance à l'opinion de *Van-Swieten*, s'opposa à la proposition que je fis du quinquina que je voyais nécessaire d'employer, pour gagner du temps, et éloigner la mort qui s'approchait. La difficulté du cas fit prévaloir mon sentiment; on tenta le quinquina à très-haute dose; et le cours du paroxisme, qui aurait peut-être décidé de la vie du noble malade, fut arrêté comme par miracle. Mais néanmoins, comme les humeurs étaient toutefois crues, et que nous nous étions déterminés tard à l'emploi du remède, qu'on aurait dû tenter avant que la congestion

se fût rendue respectable, (ce que je vis bien, mais inutilement) j'eus la douleur de voir au bout de vingt-quatre heures de calme, le paroxisme s'exaspérer, et le malade réduit à de nouveaux dangers. Je ne me décourageai pas pour cela ; on commença l'usage du petit-lait de chèvre, dépuré avec le suc de limon et le sel de tartre vitriolé ; je revins aux doses généreuses de quinquina que j'avais, par une confiance déplacée, fait diminuer de beaucoup ; et je me déterminai à l'application de deux vésicatoires aux jambes. Survint, dans un tel embarras, le savant médecin *D. Lorenzo Zona*, mon ami ; il soutint mon sentiment, approuva les moyens employés ; il fut d'avis de continuer le quinquina avec vigueur, quoiqu'on en eût déjà consommé deux onces et demie depuis la première dose ; il ajouta de plus, deux autres vésicatoires aux premiers. Le noble malade guérit heureusement au moyen de ces seuls remèdes, et sans éprouver les conséquences redoutées. La fièvre et le météorisme finirent le neuvième ; les urines se chargèrent d'un sédiment briqueté ; il se manifesta des sueurs copieuses. L'ictère resta ; elle disparut ensuite par l'usage du petit-lait et du quinquina même, qui fut continué durant l'espace d'un mois, mais dont on diminuait graduellement les doses.

268. Cette observation démontre 1.° combien il est nécessaire de mettre en usage, promptement

et sans hésiter, les premiers moyens généraux, dans les fièvres automnales de mauvais caractère; — 2.° combien il est dangereux de n'en pas venir de bonne heure à l'usage du fébrifuge, et de laisser les congestions devenir respectables; — 3.° combien il est inutile et souvent dangereux, une fois que les fortes congestions se sont établies, et que certains organes se sont enflammés, de vouloir se fier au quinquina; — 4.° combien est téméraire et déplacée la confiance avec laquelle on abandonne promptement les doses généreuses du remède antipériodique, et aussitôt qu'on voit le premier paroxisme coupé; — 5.° enfin combien il est peu raisonnable de croire ce même remède contr'indiqué, lorsque, après avoir satisfait aux précautions nécessaires, on voit survenir vif et brûlant ce même paroxisme, qu'on se serait attendu à voir moindre et plus modéré après les premières doses de l'écorce fébrifuge.

269. On me pardonnera sans doute, en faveur de quelque jeune médecin qui n'aurait pas toutes ces choses présentes, la digression dans laquelle je me suis engagé. J'ai senti moi-même autrefois le besoin d'un tel secours; et avant d'avoir acquis ces connaissances de la nature et de l'expérience, j'ai vainement désiré de les trouver écrites clairement, et rassemblées pour ainsi dire en un corps. Un autre peut se trouver quelquefois dans un besoin semblable. La partie la plus utile de la médecine, est l'histoire ingénue

de ce qui est utile et de ce qui est nuisible, ainsi que des circonstances dans lesquelles nous pouvons nous fier plutôt à un remède qu'à un autre.

270. Le génie d'anomalie qui s'introduisit dans la maladie §. 248, alla toujours en croissant. Non content de frapper la poitrine, le foie et les viscères du bas-ventre, il s'avança jusqu'à la tête, et produisit ordinairement une ruine funeste. Quand une maladie, disait *Hippocrate*, à peine à sa naissance, se trouve renforcée par une autre qui survient, il est rare qu'on ne meure pas (196). — Il y avait dans ces circonstances, trop de confusion et de tumulte dans les vaisseaux, pour que la matière morbifique pût procéder avec ordre, et développer les paroxismes avec des retours périodiques.

271. Cette classe d'affection fut une de celles qui, comme nous l'observerons, composèrent un nombre funeste dans cette maladie variable et trop composée, à laquelle nous fûmes exposés pendant plusieurs mois.

Comme il doit être question de celle-là dans la suite, nous raisonnerons en lieu convenable, dans la seconde partie de cet ouvrage, et sur son caractère, et sur la méthode curative qui lui convenait.

Mes observations sur les différentes phases de la fièvre rhumatique, dégénérée en pleurésie, en péripneumonie et en maladies aiguës

du bas-ventre, se sont trouvées conformes, dans toutes leurs circonstances diverses, aux observations de MM. Cinque et de Rubertis.

N. B. Il n'est peut-être pas indifférent à l'histoire des progrès de la médecine, de noter ici que l'ouvrage dont nous donnons la traduction, a été imprimé à Naples, dans l'année 1765. Ceci soit dit en passant, pour répondre d'avance à ceux qui ne trouveraient pas la manière de raisonner de l'auteur, conforme à celle de la médecine du dix-neuvième siècle. Mais nous pensons au moins qu'on pourra difficilement se défendre de convenir de la justesse des applications qu'il a faites de ses méthodes curatives, aux différentes maladies qu'il a observées. D'ailleurs, les véritables juges en cette matière, absoudront sans doute *Sarcone* de sa théorie de 1765, en faveur des points de pratique qu'il a si heureusement discutés pour eux, au lit des malades.

NOTES DE L'AUTEUR.

Le Traducteur a intercalé deux, ou trois notes très-courtes, dans le cours du texte; on les reconnaîtra facilement, en ce qu'elles sont placées entre deux parenthèses, et imprimées en italique.

(1) Les Grecs distinguèrent les maladies, relativement au génie d'attaquer les corps vivans, en *particulières* et en *communes*. Ils appelèrent *dispersées* (*sporadiques*), celles qui affectaient séparément quelques individus de la même société. Ils nommèrent par opposition, maladies *communes*, celles qui s'emparaient dans le même temps, ou d'un grand nombre de citoyens, ou du plus grand nombre, ou même de tous. Ils subdivisèrent ensuite cette classe en maladies *publiques*, *naturelles* à un lieu, et en *communes*, ou *populaires*. *Gal. in* 1. *Hipp. de M. V. c.* 1. *arg. pag.* 101.

(2) *Senac*, Traité de la struct. du cœur, t. 2. l. IV. c. 3. n. 7. *Morgagn. de sed. et caus. morb.*

(3) *Morgagn. loc. cit. epist.* 49. *n.* 1.

(4) *Bonet. Sepulchr. l. IV. sect.* 1. *obs.* 57. §. 11.

(5) *Ib. obs.* 62. §. 8. *et* 9.

(6) *Sydenham obs. med. sect.* 1. *c.* 2.

(7) *Sylv. Sylv. Cent.* 4. *n.* 383.

(8) *Const. epid. ann.* 1692. *diss.* 1. *n.* 12.

(9) *Non omnino recte dictum, quod ortus communium morborum in aëre solummodo sit referendus : quando ex fame in Aeno leguminibus vescentes, crura imbecilla habuere, qui vero Eruo, illis genua dolebant. Jam etiam novimus, quod comesse semiputridum triticum necessitate compulsi quidam, communi morbo, ex communi causa arrepti sunt. Galen. de nat. hum. c.* 2. *n.* 3.

(10) *Quantum sit in mali succi cibis vitium ad procreandos morbos facile non omnino mente captis declaravit fames, quae per plurimas Romano imperio subditas gentes saeviit multis deinceps annis continue. Quum enim cives pro more suo (quo aestate, quum primum solent frumenti, quod satis sit in reliquum anni tempus, parare) quicquid in agris tritici fuerat..... et legumina simul abstulissent.... reliquos agrestibus fecere cereales fructus. Consumptis itaque hyeme iis, quae facta reliqua fuerant, agrestes necessario, vere toto succi pravi alimentis vescebantur, adhibitis ad cibi usum, arborum, fruticumque germinibus, ac turionibus, bulbisque, et succo malo praeditarum radicibus; simul herbas virentes edebant elixas, quas antea nunquam, ne periculi quidem, faciundi gratia, degustaverant. Itaque videre erat ex his quosdam desinente vere, plerosque certe omnes ineunte aestate, ulceribus in cute quamplurimum correptos, quorum non unica esset in omnibus facies, siquidem erysipelas alia, atque alia herpetem, impetiginem, psoram, et lepram alia referebant, quum placidissime vitiosum succum è visceribus, profundoque corporis per cutim evacuerent. Aliis vero quibusdam carbunculi, et phagedaenae specie, quum apparuissent cum febri, plurimos interfecere, paucissimis aegre post multum temporis servatis. At sine cutaneis affectibus febres plurimae viguere, quas ipsas tunc alvi recrementa sequebantur graveolentia, et mordacia, interiorumque difficultates, et tenesmos postremo afferentia, tunc acres urinas, atque eas graviter olentes, quae quorundam vesicam exulcerarunt. Jam nonnulli dijudicati sudoribus sunt, iisque ipsis male olentibus, abscessibusve putredinosis. Quibus nihil horum accidit, interiere omnes aut cum manifesta visceris unius alicujus phlegmone, aut ob vehementem, et malignam febrem. Galen. de succor. bonit. et vit. c. 1.*

(11) Les causes qui peuvent gâter la récolte, et la rendre rare, ou vicieuse, sont infinies. Il y en a peu qui nous soient communes; et un très-grand nombre ne sont pas le produit de l'inclémence des saisons. Les sauterelles, la guerre, la carie particulière à certains sites, les inondations

des fleuves, le défaut de culture nécessaire des champs, etc. sont le plus souvent, les tristes instrumens de la misère privée, ainsi que des calamités publiques. Et puis la négligence des conservateurs des blés a une grande part dans la détérioration qui s'engendre dans les grains récoltés, et dans le dégât qu'en font les insectes. Plût à Dieu que les négligens portassent seuls la peine d'un si grand crime, et qu'elle ne retombât pas le plus souvent, sur le reste de l'état !

(12) *Comment. Pii Papae II. l.* 1. *p.* 11. *Assecuta est acerbissima lues, quae totam Alemaniam infecit.... Pueri passim, innuptaeque puellae ex transeuntibus panem petebant, atque ut inter canes ossa projecta, sic inter illos buccellae panis jactatae litem movebant.*

(13) Senac, Traité de la peste, par. 1. p. 59, imprimé par ordre du Roi.

(14) Mém. de l'Acad. des Sci. 1699.

(15) Mém. de l'Acad. des Sci. 1710.

(16) Nous avons vu nous-mêmes, la maladie épidémique dont nous traiterons dans la *seconde partie*, s'introduire dans les corps et se multiplier dans les familles, précisément de la même manière, et par l'abus des visites; ce qu'un grand nombre de nos médecins, s'ils veulent être justes, avoueront comme une vérité qu'ils n'ont pu ignorer. L'expérience répétée est un maître bien éloquent.

M. *Cantera*, dans un opuscule, digne fruit de son savoir, qu'il a dernièrement donné au public sous le titre de *Saggio sulle malattie del* 1764, a avoué cette vérité dans tout l'article II. Il est vrai que dans la note VIII, ajoutée à la traduction de l'ouvrage de *Boyer*, il émet un sentiment tout opposé; mais tout homme qui a l'esprit sain, voit clairement qu'il convient à l'auteur de supprimer l'un des deux endroits, s'il ne veut paraître en contradiction avec lui-même.

(17) Ce sentiment n'est ni nouveau, ni étrange. Qu'on lise le savant *Arbutnoth*, Essai des effets de l'air sur le

corps humain, chap. VII. n. VII. 210, ainsi que l'illustre docteur *Huxham, de aëre, et morbis epidemicis ann.* 1738, *volum.* 1. *Lipsiæ.* 1773.

(18) *Mead. de Peste.*

(19) *Ramazzini orat.* 15.

(20) *Pestis si quidem, quae multarum fuit gentium communis. Galen. in* 3. *H. de M. V. c.* 3.

(21) Traité de la peste, Senac.

(22) *Rondinelli, pag.* 176.

(23) *Schreiber, obs.* 1. *et* 2.

(24) Peut-être que cette opinion: « qu'on devait regarder la peste comme une fièvre maligne, ne différant des fièvres malignes ordinaires que par le degré de sa plus grande activité, » a tiré son origine de semblables observations, jointes à la science des faits historiques sur la production de la peste, en des lieux divers, et par des causes différentes.

Le parti de ceux qui considérèrent cette maladie sous ce point de vue, est considérable par le nombre et l'autorité. On peut compter parmi ceux-ci, un *Hippocrate*, un *Galien*. Ce dernier a soutenu qu'*Hippocrate* ne traita pas séparément de la peste, parce qu'il la considérait comme une des maladies épidémiques. *Nullum autem peculiarem de peste confecit librum, quoniam ex Epidemiis unum esse illam, per libros Epidemiorum demonstravit. H. de vict. rat. in m. a. n.* 9. Ailleurs, il l'a appelée maladie populaire pernicieuse, et ne l'a distinguée du reste des maladies populaires, « que par le génie d'être plus homicide que les autres. *Unus de vulgaribus morbis et ipse pestilens est : neque enim certi est morbi nomen vulgare, vel pestilens. Ceterum quicumque uno in loco multos simul invaserit, vulgaris hic vocatur, qui simul si hoc habeat, ut multos perimet, pestis fit. In l.* 3. *Hipp. de m. v. c.* 2. *n.* 20.

Sydenham fut du nombre de ces derniers. Lui, à qui le mot de *maligne* déplait tant ailleurs, ne se fait pas ensuite scrupule de s'en servir, quand il déclare « que la fièvre

maligne cadre dans la même espèce, avec la peste, et que celle-ci ne diffère de celle-là que par ses degrés. *Febris maligna revera cum ipsissima peste specie convenit, nec ab ea nisi ob gradum remissiorem discriminatur. Obs. med. sect.* 2. *c.* 2. Il faut le dire en passant : ce qui fait tort à l'autorité d'un si savant écrivain sur un semblable point, c'est d'avoir cru que la peste était une maladie constamment inflammatoire ; genre d'affection pour lequel le grand *Sydenham* montra trop de passion dans l'explication des phénomènes de presque toutes les maladies.

Le suffrage du savant Anglais *G. Cheyne* vient à l'appui de ces derniers. *Toutes les maladies aiguës*, dit-il, *ne sont que des diminutifs des maladies contagieuses et épidémiques. Il est impossible qu'il n'y ait pas entr'elles quelque rapport et quelqu'analogie. Toute fièvre épidémique est un acheminement à la peste, laquelle est placée à l'extrémité et au degré le plus éminent, et est le dissolvant le plus actif et le plus prompt de la machine animale. Méth. nat. de guérir, t.* 1. *ch.* 3. *n. IX. et X.*

Enfin le célèbre *Chirac* rendit cette opinion si plausible, qu'il lui fit presque perdre la note d'hypothèse qu'elle avait méritée entre les mains de quelques médecins scolastiques. La France voyait en lui le libérateur de *Rochefort*, à l'occasion d'une maladie épidémique d'un très-mauvais génie, qui fit de grands ravages dans cette ville, et à laquelle il ne manqua que le nom de peste. *Traité des fièvres malignes et pestilent. Senac, traité de la peste, P. I.*

(25) *Act. Lips.* 1710. *p.* 218.

(a) *Ramaz. l. c. Riccobon. de Gymnas. Patav.*

(b) *Gal.* 3. *c. in* 3. *ep.* 19. *Ramaz. or.* 15. *Masseria de pest. l.* 1. *passim.*

(26) On peut voir avec quelle amère ironie le noble et célèbre Senac tourne en ridicule, les partisans de ce système. *Traité de la peste.*

(27) *Hall. Phis. l. V. §. VII. sect.* 1.

(28) *Senac, traité de la struct. du cœur, l. IV. c.* 1. *§. III.*

(29) *Senac, l. c. Hall. Phis. l. c. §. VII.*

(30) *Histoire de l'Acad. des Sci. Eller, mém. de l'Acad. des Sci. de Berl. t. VII.*

(31) *Haller, l. V. sect. 2. §. 2.*

(32) *Haller, l. c. §. XXVI.*

(33) *Haller, l. V. sect. 1. §. VIII.*

(34) *Roncalli Europ. med. p. 256.*

(35) *Obs. VIII. lib. VI.*

(36) *De aëre, etc. ann.* 1735.

(37) *Lettre à M. de Haën, pag.* 21.

(38) *Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint et fixa, quae dixero : sed ut homunculus, probabilia conjecturâ sequens. Cic. Tuscul. quaest. l. 1. c. 9.*

(39) *Disput. ad Morb. hist. præf. t. 1.*

(40) *L. c. ep. 21. n. 44. l. 1.*

(41) *Barck. Essai sur la Conf. de la méd. p. 72.*

(42) *De Orator.* 3.

(43) *Lettere Accadem. dell' Ab. ** al Sig. Canonico **.*

(44) *Memorie ragion. ad uso della Santa Casa degl' Incurabili, p. XVI.*

(45) *De Felici Comment. in Arbutnoth, cap.* 3. *n.* 52 *ad §. XX.*

(46) *Gorter de ins. persp. Aph.* 148.

(47) *Hipp. aph.* 5. *et* 17. *sect.* 3.

(48) *Arbutnoth, l.* 1. *c.* 3. *§. XX.*

(49) *Hipp.* 1. *de morb. sacro sect.* 15.

(50) *Huxham obs. de aër. et morb. ep. ann.* 1727.

(51) *Cels. Medic. l.* 2. *c.* 2.

(52) *Hipp. Aph. V. sect.* 3.

(53) Voyez sur ce point, les savantes réflexions du célèbre médecin *Mosca dell' aria e de' morbi dall' aria. tom.* 2. *diss. V. p.* 1. *n.* 18.

(54) *Mecatti nel supplem. alla relaz. del vesuv. pag.* 59 *e* 60.

(55) Notre savant ami M. d'*Amato* a ajouté une note très-érudite à la traduction de la vie privée des Romains,

qui mérite d'être lue et admirée ; il y justifie la patrie de cette imputation.

(56) *Europ. Medic.* 362.

(57) Avis communiqué par MM. *Serao*, *Rubertis* et *Cinque*, par ordre de la cour, le 26 juin 1764.

(58) *Aret. morb. diut. l.* 2. *c.* 1.

(59) *Aret. l. c. c.* 4.

(60) Observation faite également par M. de *Rubertis*.

(61) Les alimens farineux suivent facilement la pente naturelle qui leur est propre. Quand il y a des causes capables de la réveiller, leur altération commence par le passage de l'état de gluten de saveur fade, à la nature de liqueur spiritueuse ; ce changement faisant des progrès, leur masse se convertit en une substance âcre, corrosive, propre à produire sur l'estomac et les intestins, les incommodités les plus douloureuses. *Van-Swieten in Boerh. n.* 562.

(62) *Morgagni de sed. et caus. morb. ep.* 31. *art.* 8.

(63) *L. c. art.* 10.

(64) *L. c. art.* 9.

(65) *Medic. l.* 1. *c.* 3.

(66) L'emploi des narcotiques était nécessaire après l'usage des purgatifs et des vomitifs. Ils servaient, ceux-ci à expulser, ceux-là à réprimer admirablement les désordres que produisaient le mouvement et l'évacuation des masses impures. Le grand *Sydenham*, le célèbre *Pison* n'usèrent pas d'une autre méthode dans de semblables circonstances.

(67) *Voy. Huxham*, *t.* 2.

(68) *Obs. Med. sect.* 1. *c.* 4.

(69) *Deipnosoph. l.* 2. *c.* 12.

(70) *Reimart de Tum. ligam.* §. 39.

(71) *Malad. des Arm. P.* 3. *c.* 2. §. *VII.*

(72) *Ballon. de Rheum.*

(73) *Fluxiones quas Graeci rheumatismos vocant. Plin. hist. nat. l.* 22. *c.* 18.

(74) *De' Bagni di Pisa*, *c.* 4. *p.* 170, *n.* 1.

(75) *Guliel. Pison*, *hist. nat. et med. l.* 2. *c.* 2.

(76) *Obs. med. sect. VI. c. V.*

(77) *Essai sur la conformité de la médecine*, *p.* 272.

(78) Lisez l'histoire de la maladie de *Cleonactide*, *au premier livre des épidémies*, *sect.* 3, sixième malade; celle du dixième malade, ainsi que du treizième et du quatorzième; la maladie de *Dealce*, troisième malade, *au* 3. *des épidémies*, *sect.* 1. et plusieurs autres, etc. Voy. *Barker*, *l. cit. p.* 269. *Reimart. l. c.* §. 88.

(79) La lassitude est une douleur obscure. Les Grecs, au rapport de Cicéron, ne faisaient pas de distinction entre la fatigue et la douleur. *Tuscul. quaest. lib.* 2.

(80) *De caus. morb. diut. l.* 2. *c.* 12.

(81) *Van-Swieten*, *mal. des arm.*

(82) *Id. l. c.*

(83) *Cocchi de' Bagni di Pisa*, *p.* 188. « La douleur de tête opiniâtre, qu'on nomme *Céphalée*, est le plus souvent de la nature du rhumatisme. »

(84) *Reimart. l. c.*

(85) *Traité des moyens de dissoudre la pierre*, §. 1307 *et* 1308.

(86) *De Rheumatismo.*

(87) *De aër. et morb. ep. ann.* 1748.

(88) *Pringl. l. c. n.* 26.

(89) Les Suisses, nés avec l'heureux don d'un tempérament stable et robuste, ont le sang dense. Le sang qu'on leur tire, et qui ne se fige pas, est ordinairement un signe de maladie septique. Leur sang, dans l'état naturel, n'est jamais séparé de la couenne, laquelle est morcelée, chez les plus sains, par quelques irradiations sanguines; sa couleur est ordinairement d'un jaune effumé, tirant un peu sur le gris. Cependant un signe de maladie prochaine, ainsi que d'une vigueur infidèle, c'est chez eux, un sang figé à l'excès, dépouillé de sérosité, et couvert d'une couenne qui incline trop vers le brun cendré, ou qui est plus dense qu'à l'ordinaire.

(90) *Voy. Pringle*, *l. c.* — *Huxham*, *l. c.* — *Sydenham*, *l. c.* — *Boerh.*

— *Boerh. aph. de cogn. et cur. morb.* §. 1493. — *Mosca dell' Aria*, *tom.* 2. *diss.* 2. *p.* 2. *n.* 434.

(91) *Eller*, *mém. de l'Acad. des Sci. de Berl. tom. VII. p.* 15.

(92) Ce moyen n'est ni nouveau, ni étrange. La saignée pratiquée sur les endroits même attaqués de fluxion rhumatique, a été recommandée par divers médecins, d'après l'autorité de *Boerhaave*. *Bauer de scarificat. sec. rem. antip.* Dans *Hall. diss. ad morb. cur. fac. t.* 6. *p.* 534. *Van-Swiet. med. des arm.* M. *Render*, officier du régiment Jauch, est dans le cas de rendre témoignage de l'utilité de cette pratique. Il tomba dans la fièvre rhumatique; il ne trouva de soulagement aux douleurs déchirantes qu'il souffrait dans les articulations inférieures, que dans les saignées locales que je lui fis pratiquer, et dans l'application de l'extrait de ciguë, sur les mêmes endroits douloureux. Notre ami, M. *Reüch*, soulagea de semblables souffrances, une autre malade, avec cette même saignée locale. M. le Duc *della Belgioiosa*, homme doué d'une érudition vaste et rare, a été deux fois spectateur des effets avantageux de ce moyen, employé par moi, chez une personne de sa connaissance.

(93) *Popul.* 1. *sect.* 3. *Aegr. VI. Cleonactidem febris corripuit erroneo modo.*

(94) *Aegro. X. et XIII. l. c.*

(95) *Aegro. VI. l. c. Dolebat autem caput ab initio, et latus sinistrum, et aliarum partium dolores aderant, lassatorum modo.* — *Aegr. X. l. c. Dolebat autem caput, collum, lumbos ab initio.* — *Aegr. XIV. l. c.*

(96) *Aegr. V. Pop.* 3. *sect.* 3. — *Aegr. III. Pop.* 3. *sect.* 1.

(97) *Aegr. VII. Pop.* 3. *sect.* 3.

(98) Voyez les endroits cités.

(99) Rien ne ressemble plus à toutes ces phases morbifiques, que les phénomènes observés par *Hippocrate*, dans les endroits indiqués. Il suffit de les lire pour s'en convaincre, et s'étonner de ce que tant de vénérables Consuls de la république médicale, ont pu ne pas recon-

naître cette maladie, dans les épidémies, ou en parler avec tant de confusion.

(100) On trouve dans *Hippocrate*, l'exemple d'une solution survenue fort tard. *Heropythe* fut saisi d'une *fièvre aiguë, ardente.* Celle-ci était de la classe des rhumatiques; la plus grande solution n'arriva que le cent vingtième jour. La fièvre acquit de la rémission le quarantième; mais elle ne cessa pas. Vers le soixantième, l'écoulement de sang par le nez qui avait paru depuis le quarantième, se supprima. Il succéda de fortes douleurs rhumatiques; la fièvre augmenta; le quatre-vingtième, il y eut de la rémission; le centième, il parut une diarrhée tormineuse; le cent vingtième jour, la guérison fut parfaite. Cette fièvre était une fièvre ardente. Ce sont les propres paroles d'*Hippocrate*, *Pop.* 3. *sect.* 3. *Aegr. IX.* Il ne sera pas du goût de certains savans qu'on nomme aiguë une fièvre de cet âge; mais qu'ils se contentent de mieux consulter, et plus fidèlement, ou la nature, ou les vrais médecins, et ils apprendront qu'il n'est pas constamment vrai « que les maladies aiguës n'outrepassent jamais le terme de quarante jours au plus. » Quoique je sois persuadé que cette question est une de celles qui sont inutiles, et qui ne remplissent l'esprit d'un médecin que de vains mots, et non de choses; néanmoins, pour servir de témoignage à ce que nous avons dit, on peut lire *Van-Swieten*, §. 106, *in Boerh. Febrium continuarum longitudo varia est, et ad sexagesimum aliquando diem extenditur.* Et au §. 564, *videtur in prognosticis Hippocrates morborum acutorum terminum ad sexaginta dies producere.*

(101) *Urinis subsidentia rubra, laevis. Perfecte judicatus est. Aegr. VI. Pop:* 1. *sect.* 3.

(102) *Van-Swieten, du rhum.*

(103) Il en est de même de l'histoire du malade sixième, rapportée par *Hippocrate*, *au* 3. *des popul. sect.* 3.

(104) On en peut aussi lire des exemples dans *Hippocrate. Pop.* 1. *sect.* 3. *Aegr. X. XI.*

(105) *Senac, supplém. à l'histoire du coeur, c.* 8. §. 8. *p.* 666.

(106) *De la struct. du coeur*, t. 2. *l.* 3. *c.* 4. *p.* 95.

(107) *L. c. p.* 479 *et* 480.

(108) *L. c. p.* 130.

(109) *Du rhumatisme.*

(*c*) *Pringle*, *l. c.*

(110) *Senac*, *l. c. p.* 136.

(111) Méthode dont on peut lire d'heureux exemples dans *Raulin*, *mal. de l'air*, p. 316.

(112) *Cael. Aurel. morb. acut. l.* 2. *c. XVI.*

(113) Pour ceux-ci, la pleurésie ne devait signifier que *maladie des côtes*, du mot grec *côte*; ils donnaient en effet, à la maladie, le nom de la partie du corps qui souffrait le plus. Ainsi s'exprime *Cael. Aurel. l. c. cap. XIII.* d'après lequel *Van-Swieten* a dû s'en faire la même idée.

(114) *Petr. Petit. Comm. in Aret. l.* 1. *ad c. X. p.* 151.

(115) *De morb. l.* 1. *sect.* 3. *et l.* 3. *sect.* 16.

(116) *In Boerh.* §. 877.

(117) C'est dans cet endroit qu'il a fixé le siége de l'anxiété et de la sterteur des pleurétiques, dans les parties cartilagineuses du poumon, appelées *bronches*, lesquelles restent suffoquées sous le poids des crachats devenus trop visqueux, et arrêtés dans ces mêmes parties. — *Sputum valde viscosum stertorem inducit, cartilaginosis pulmonis arteriarum partibus, bronchiis appellatis, impactum. De victu acut. n.* 8.

(118) *De loc. aff. l. V. c.* 3.

(119) Le célèbre *Triller* attribue ce mot à *Vincent Baronius*, *de pleuritid.* c. 1. n. 8. mais le docteur *Huxham* en accorde l'invention à *Riolan*, *de aer. et morb. ep. ann.* 1731.

(120) *Epidem. l.* 2.

(121) *Hist. morb. Urat. ann.* 1699. *p.* 45.

(122) *Obs. Med. sect. VI. cap.* 3.

(123) *Van-Swieten in Boerh.* §. 877.

(*d*) *Mémoire sur l'irritabilité.*

(124) *Elem. phis. l.* 4. *sect.* 1. §. 1.

(125) *Observ. XIII.*

(126) *Lib. 2. de morb. thoracis. ep. anat. med. XX. art. 38. Epist. XXI. art. 37. 38. et seq.*

(127) *Ep. XX. art. 58.*

(128) *L. c. n. 38.*

(129) *Nunc si nostras omnes, et Valsalvae observationes relegeris, facile intelliges, longe proclivius nobis esse, eorum sententiae adstipulari, qui lethalem pleuritidem docent in sola pulmonis, id quod saepe vidimus, quam eorum, qui ajunt in sola pleurae,* id quod nunquam deprehendimus, *inflammatione consistere. Ep. XXI. n. 37.*

(130) Voyez le *n.* 45 et 46 de la *let. XX.*

(131) *Hactenus per conjecturam, causam deducere coacti sumus pungentis doloris a pleurae, et pulmonis connexione. Sed historiae quaedam sunt, in quibus praeter eam connexionem, etiam inflammatio aliqua pleurae fuit, pungens vero dolor non fuit, quem tamen plures ab hujus membranae inflammatione repetebant.*

(132) Si, la plèvre étant saine, la seule affection du poumon suffit pour produire la douleur, je ne comprends pas pourquoi, quand, dans une maladie aiguë de poitrine, le poumon se trouve affecté avec adhérence à la plèvre, on devrait attribuer cette même douleur à cette dernière, et non pas au poumon. Qu'il puisse y avoir des adhérences très-graves du poumon à la plèvre, et ne pas y avoir de douleur, et ce qui importe plus encore, ne pas exister de vice dans la respiration, c'est ce qui est avoué par l'illustre *De Haën, rat. medendi, c.* 17, quelle que soit ensuite son opinion, ou quels que soient ses doutes sur le concours des adhérences pour produire de graves dommages dans la poitrine, *c.* 15, §. 5; mais qu'il y ait des pleurésies aiguës sans douleur, aucun médecin de bon sens n'osera le prétendre, à moins qu'elles ne fussent gangréneuses, comme les pleurésies observées par *Senac.*

(133) Voyez ce que *Morgagni* pense de cette opinion, *l. c. Ep. XX. n.* 10. *et n.* 62 et 63.

(134) L'attache, ou l'adhérence de la plèvre au poumon,

est un indice qui ne signifie rien, et qui est insuffisant pour conclure que cette adhérence est la cause du mal. Pour rendre plus claire l'intelligence de cette proposition, il est nécessaire d'avertir, 1.° qu'il est très-fréquent d'observer la plèvre adhérente aux poumons dans les cadavres des mêmes individus qui, durant leur vie, n'ont eu aucune douleur, ni aucun vice dans la poitrine (il suffit d'avoir disséqué, ou d'avoir vu disséquer divers cadavres pour n'en pouvoir douter); 2.° que des fréquentes observations d'adhérence du poumon à la plèvre, si bien connue par *Haller* lui-même, *Elem. Phis. l.* 8. *sect.* 2. §. 2. *et* §. 6., on ne peut pas déduire que l'adhérence soit une cause d'inflammation et de maladie à la plèvre, ou au poumon, soit parce que l'adhérence est l'effet des maladies de poitrine, et non pas la cause, comme le disait *Senac*, soit parce qu'il peut y avoir des cas, comme il y en a en effet, dans lesquels, quoique l'adhérence prédomine, néanmoins la partie adhérente est saine, tandis que celle qui est libre est affectée. (On en trouve une preuve dans le cadavre dont parle *Morgagni* au *n.* 22. de la lettre 20. *Pulmo sinister sanus, quamvis undique pleurae adhaerens. Dexter contra, quamvis solutus a pleura, dorsum versus summopere inflammatus deprehenditur, ut solidiorem carnis substantiam referat*); 3.° et que finalement l'adhérence n'est qu'un produit, un effet, soit de ce gluten onctueux qui transsude de l'intérieur de la surface externe du poumon, même dans l'état sain, soit de cette vapeur humide, dont l'illustre *Kaw Boerhaave* a démontré l'existence dans toutes les cavités de la machine, en suivant les traces du grand *Hippocrate.* Ainsi, dira-t-on : l'adhérence des poumons à la plèvre ne peut en rien contribuer même aux affections du poumon. Nous ne nions pas que, quand un poumon est adhérent, et si étroitement lié à la plèvre, qu'il ne puisse pas suffisamment s'étendre, une telle adhérence ne doive conséquemment être, dans les inflammations de ce viscère, une cause capable de rendre plus grave l'affection des parties

adhérentes et enflammées; nous disons seulement que cela ne prouve pas que l'adhérence soit la cause principale de la maladie.

(135) Il n'est pas évident que la difficulté du *decubitus* naisse de l'adhérence. Chez le malade dont parle *Morgagni*, *n.* 30, *Ep.* 20, le *decubitus* était également difficile sur l'un et l'autre côté, et il ne pouvait se coucher que sur le dos. La poitrine ouverte, le poumon fut trouvé entièrement détaché de la plèvre, mais enflammé, dur, et inondé de sérosisé. — Il est à remarquer dans cette observation, qu'il suffisait de toucher l'appareil musculaire externe de la poitrine, pour augmenter la douleur. Le même nous a laissé l'exemple de poumons entièrement adhérens, lorsque néanmoins le *decubitus* était facile, *l. c. n.* 47; d'où il conclut avec raison : *Redire ad id cogor, quod supra fassus sum ultro, difficilis decubitus causas non semper in propatulo esse*, *l. c. n.* 42.

(136) *Morgagni* nous apprend qu'il a été observé une douleur aiguë, la plèvre étant osseuse, et les poumons enflammés, *Ep.* 21. *n.* 19, et une douleur pongitive, avec une plèvre saine, et les poumons durs et en suppuration. *Ep.* 21. *n.* 17 *et* 18. *Ep.* 20. *n.* 59. *et* 61. *l. c. n.* 7. *n.* 9. *etc.*

(137) Pouls dur chez les péripneumoniques, sans aucun signe d'affection à la plèvre, *Morgagni*, *Epist.* 20. *n.* 10; pouls dur, fréquent, vibrant, chez un vieillard pleurétique, avec une plèvre saine, *Ep.* 21. *n.* 17. *Neque durities pulsus, neque dolor ex gravante pungens factus, necessario indicant, praeter pulmonis inflammationem, pleurae quoque inflammationem fuisse. Ep.* 20. *n.* 10.

(138) Relativement aux observations qu'on vante sur les dommages de la seule plèvre, je ne sais quel cas on en peut faire, quand on les compare à celles dont nous venons de parler. *Morgagni*, *Ep.* 21. *n.* 37. *et* 38. Quelques-unes paraissent suspectes au même *Morgagni*, *Ep. XX. n.* 57; il regarde les autres comme erronées, *l. c. n.* 59, et un grand nombre comme imaginaires, *l. c. n.* 62. On ne

prétend pas nier que la plèvre ne puisse s'enflammer ; on nie seulement que toute la série des désordres qu'on lui attribue faussement, puisse en être le produit. Puisqu'il est évident que la pleurésie peut être le produit, et l'est réellement en effet, de la seule affection des poumons, la plèvre étant saine, n'est-il pas juste, et plus conforme à la raison de croire que, lors même que la plèvre est aussi affectée, cette affection prend naissance du progrès de la maladie des poumons, et non celle-ci de celle-là ? *Morg. Ep. XX.* Si l'on veut ensuite ajouter qu'il y a des pleurésies qui peuvent devenir mortelles, et naître de la seule affection de la plèvre, les poumons étant sains d'ailleurs, quoique le royaume des possibles soit immense, on conviendra toutefois qu'il faut avoir trop de courage pour le soutenir, et trop de bonne foi pour le croire. On peut voir le cas que le même *Morgagni* fait de cette opinion, dans la lett. *XXI*, *n.* 37 *et suiv.*, où, toute passion de côté, il se déclare ouvertement le partisan de l'ancienne opinion, embrassée par *Coiterus* et *Valsalva*, confirmée par *Servius*, et à laquelle *Haller* a donné une apparence de démonstration.

(139) Il est rare que, dans la pleurésie, toute l'affection soit placée dans les muscles de la poitrine seulement. Je n'ai, dans le cours entier de ma pratique, observé qu'une seule fois un semblable phénomène; et cependant j'ai vu qu'il n'est pas très-rare que l'affection interne devienne commune à l'appareil musculaire du thorax. On en lira un exemple dans l'ouverture du cadavre, consignée au §. 153 de cet ouvrage. Mon savant et respectable ami, M. *Cotugno*, m'a assuré d'avoir ouvert le cadavre d'un pleurétique, dans lequel il observa (le poumon sain d'ailleurs) toute l'affection placée dans l'appareil musculaire de la poitrine, avec inflammation des parties contiguës jusqu'à la plèvre. Il n'est pas constamment vrai que la facilité qu'a la douleur de se réveiller au plus léger attouchement, soit le signe diagnostique dans de semblables circonstances; on trouve dans l'observation que nous avons rapportée, n. 135, p. 135,

§. 137, un exemple qui s'oppose à une telle croyance. Il est plus conforme à l'observation de prétendre que ces pleurésies peuvent s'annoncer facilement par la tuméfaction de l'appareil musculaire, et se terminer par des abcès externes.

(140) La dose du remède fut distribuée de telle manière, qu'on en devait donner un bol de trois en trois heures; que le calme venant à succéder, il en fallait éloigner les prises, et ne les administrer que de huit en huit heures, et qu'enfin, dans le cas opposé, on les devait continuer comme ci-dessus jusqu'à la naissance du calme.

(141) *Dolor perinde, ac si locus vel intendatur, vel pungatur. Gal. de loc. aff. l. 5. c. 3.*

(142) *Aegri quandoque adeo saevum dolorem patiuntur, ut a minima dilatatione pectoris fere convellantur. Van-Sw. in Boerh.* §. 890.

(143) *Hal. ph. l. 8. s. IV.* §. *XIII.* Comme c'est le grand moyen qui provoque la sortie du sang parvenu dans les poumons; ainsi, quand cette même inspiration est fréquente, comme elle l'est dans certaines circonstances qui réduisent presque la machine au danger de la suffocation, elle devient alors la cause d'une nouvelle provision de sang et d'une nouvelle congestion. En effet, nous avons observé dans l'ouverture des cadavres pleurétiques, non-seulement le poumon inondé de sang, mais encore dense, dur, et comme criant sous le couteau anatomique. Nos observations sont appuyées de celles de *Morgagni;* et l'on sait depuis *Arétée*, que le poumon enflammé ressemble à un morceau de foie. On peut donc surement considérer la nécessité de cette inspiration plus fréquente, plus forte, et embarrassée de soupirs, comme un signe manifeste de l'affluence augmentée et de l'arrêt du sang dans les poumons et dans le cœur. Qu'on juge, soit dit en passant, de la grandeur du danger dans cette maladie, et combien les saignées y sont d'une nécessité urgente et absolue.

(144) *Floyer pulsewatch. p.* 382.

(145) *Cum pulsus in majorem crebritatem mutantur peripneumoniam annunciant. Galen. de causis puls. l. 4. c. 8. Huxham, essai sur les fièvres, ch. IV. des pleurésies, p. 285. Van-Swieten in Boerh. l. c.*

(146) Dans ces pénibles circonstances, la respiration ne s'opère absolument que par le diaphragme, sans l'aide des côtes ; car dans l'extrême douleur, la poitrine reste immobile. *Winslow, mém. de l'Acad. des Sci.* 1738, *p.* 68. *Haller, ph. l.* 8. *sect. IV.* §. *VI.*

(147) La quantité et la qualité des crachats sont dans les maladies aiguës de poitrine, ce qu'est la condition des urines dans les maladies aiguës. L'absence des crachats au milieu des tourmens d'une toux sèche, n'a rien de différent de l'état de crudité, dans lequel on observe un malade dont les urines sont aqueuses, et dont la fièvre est vive et dangereuse. D'où il suit que le défaut d'expectoration est d'un très-mauvais augure, quand il se trouve joint à des urines aqueuses et sans sédiment. *Galen. de Crisib. l.* 1. *c.* 18.

(148) Effets ordinaires de la pleurésie mortelle. Voyez la même chose dans *Van-Swieten, l. c.* §. 883.

(149) *De caus. et sign. morb. acut. l.* 1. *c.* 10.

(150) *Huxham, l. c. p.* 287, fait mention de certaines maladies aiguës de poitrine qui eurent une fin tragique. Celui qui voudrait se donner la peine de les comparer avec la maladie dont il est ici question, y trouverait sans doute beaucoup d'analogie.

(151) *Struct. du coeur, l. IV, ch.* 1. §. *V.*

(152) *Galen de Cris. l.* 2. *c.* 10.

(153) *Hippocrate* s'appliquait avant tout, dans la cure de cette maladie, à fomenter le côté douloureux, avec des fomentations résolutives et anodines, *de victu acutor. n. XI.* — *Arétée* ne s'éloigna pas beaucoup de cette méthode, et l'on trouve le pavot parmi les remèdes qu'il recommande, *de cur. acutor.* l. 1. c. X. — *Galien* après avoir déclaré que l'usage des narcotiques n'enlève pas la pleurésie, mais ne fait qu'émousser le sentiment, *Com.* 1. *in l. Hipp. de*

vict. rat. n. 33, dans tout le chapitre cinquième, *de comp. pharm. sec. loc. l. VII*, ne cesse de recommander l'emploi des opiatiques, pour apaiser les douleurs des pleurétiques. — On voit d'après tout cela que le sentiment des premiers maîtres sur la méthode curative la plus raisonnable de cette maladie, fut, ou trop équivoque, ou peu conforme aux principes qu'ils avaient eux-mêmes établis. — Parmi les médecins modernes, il y en a même eu qui ont expressément condamné l'usage des opiatiques. Il est bien dommage que le savant *Hoffmann* et l'illustre *Triller* se soient jetés dans leur parti. La médecine est une république, dans laquelle on aime à vivre en partis; et l'emploi des remèdes généreux a toujours été exposé à la force et aux caprices de ceux-ci. Il est arrivé de là que s'il a plu à des hommes d'une grave autorité de s'opposer à l'emploi des opiatiques dans le premier âge de la pleurésie, en revanche, il s'en est trouvé d'autres d'un mérite très-éminent qui ont fait tous leurs efforts pour résister à cette opinion, et pour démontrer par l'observation que, dans les éminentes douleurs pleurétiques, l'opium uni aux évacuans, est l'unique remède duquel on puisse espérer le salut. Le docteur *Huxham*, comme nous le verrons tout à l'heure, rapporte des expériences très-heureuses de cette méthode, *de aëre et morb. ep. ann.* 1731. *Essai sur les fièvres, chap. IV des pleurés. p.* 210. — *De Haën*, qui fait observer, dans tout le cours de son bel ouvrage, *de rat. med.* quelle arme puissante devient l'opium entre les mains d'un habile médecin, fait mention en même temps d'un exemple de pleurésie très-violente, vaincue par des évacuations copieuses, et par l'opium, *rat. med. c.* 2.

(154) *Chr. Eschenbach de suppurant. n.* 40. *Recueil des pièces pour le prix de l'Acad. R. de Chir. t.* 4. *p.* 181.

(*e*) *De Cur. Acut. l.* 1. *c. X.*

(155) *Triller, de Pleur. c.* 2.

(156) Cet ouvrage était déjà sous presse en Mars de la présente année, lorsqu'il m'en a fallu suspendre l'impression

pour aller consulter à *Sessa*, où était très-gravement malade la noble épouse de M. D. *Saverio Zattera de' Marchesi del Vallo di Novi*. Après un accouchement laborieux, il se réveilla dans les articulations inférieures, une douleur rhumatique, à laquelle d'ailleurs cette jeune dame était sujette. Cette douleur changea bientôt de place, et lui frappa la cuisse gauche. Au bout d'un jour, elle disparut de ce nouveau siége, et se jeta subitement sur les fausses côtes, et sur les premières vraies côtes du côté gauche. L'utérus se ferma entièrement; alors, fièvre aiguë, toux sèche, respiration difficile, impossibilité de se coucher sur l'endroit souffrant. Elle éprouva des spasmes jusqu'au troisième jour, temps auquel on lui tira modérément du sang, on lui administra d'une main avare, quelques gouttes de laudanum liquide, et on lui appliqua deux vésicatoires aux cuisses. Le sixième de la maladie, je visitai pour la première fois la malade, que je trouvai avec le même aspect de choses. On lui fit appliquer un vésicatoire sur les côtes douloureuses; on employa quelques grains d'antimoine cru, uni à l'opium; on lui donna largement d'une décoction de feuilles d'oranger, et d'un peu de safran; on tenta des lavemens d'huile commune, et d'huile de lin. Le spasme disparut le septième; il y eut de copieuses évacuations par les selles; les urines donnèrent du sédiment; il parut de la sueur, et le neuvième; la fièvre était diminuée au point, qu'elle sembla presque nulle. La difficulté de se coucher sur le côté affecté, restait toutefois la même. La malade ne pouvait se tenir dans une position élevée, sans qu'aussitôt il ne se manifestât une anxiété considérable. Le pouls s'obscurcissait, jusque, pour ainsi dire, à disparaître, et il se réveillait une toux sèche, obscure, convulsive; toutes circonstances qui démontraient clairement que le calme actuel était trompeur, et que les parties affectées avaient successivement passé de l'état de spasme et d'inflammation consécutive, à celui d'abcès. En effet, le onzième, à l'occasion de quelque mouvement, il parut une anxiété terrible,

laquelle, jointe à une douleur très-aiguë dans les côtes du côté opposé, ainsi que dans la gorge, réduisit la malade presque à son dernier terme. Le spasme reparut à différentes reprises jusqu'au dix-septième jour; la fièvre fut très-aiguë; il se réveilla une palpitation de cœur récurente. La toux fut d'abord très-fatigante; puis elle devint secrète et fréquente, mais trop petite; et pour peu qu'elle augmentât, elle dégénérait en un léger et inutile effort de vomissement; preuve certaine du poids dont souffrait le diaphragme. Cette dernière circonstance se déduisait bien mieux encore de la manière de respirer de la malade qui, tenant les côtes immobiles, agitait avec fréquence les muscles abdominaux; de la naissance du météorisme; de la clôture du tube intestinal, et de la rareté des urines. On tenta divers remèdes, tous généreux. Mais MM. *Micillo*, *Vitale* et d'*Onufrio*, médecins très-habiles, et mes meilleurs amis, peuvent rendre témoignage de l'heureux succès avec lequel furent employés à des doses respectables, pendant plusieurs jours, le musc et l'opium, pour dissiper les spasmes, et conserver la vie vacillante dans une machine comme accablée par la force de tant de maux. Loin que ces moyens empêchassent les évacuations, les urines s'ouvrirent au contraire, et il commença à paraître des selles purulentes, la maladie de la poitrine se jugeant par la voie des selles; phénomène qui n'est d'ailleurs ni étrange, ni nouveau dans les maladies de poitrine. On en peut lire des exemples dans *Hippocrate*, *Epid.* 7. *Aegr. XI. n.* 12. *Praenotion. n.* 18. *Aphor.* 2. *sect.* 1. — Dans *Aretée*, *morb. acut. l.* 1. *cap. X.* — Dans *Galien*, *de loc. aff. l. VI. c.* 4. — Dans *Boerhaave*, *Aph.* 850. — Dans *Van-Swieten in Boerh.* §. 406. — Il fut également digne de remarque que, dans cette maladie, l'utérus se rouvrit sous l'usage actif du musc et de l'opium; et que l'expectoration ne commença qu'après que le diaphragme se fut en partie déchargé par les voies indiquées, du fardeau qui le pressait. La noble malade est encore dans la convalescence d'une laborieuse et terrible maladie; convalescence

qui porte avec soi les caractères menaçans, assignés par *Hipprocrate* aux phthisies.

(157) *Aph. de cogn. et cur. morb.* §. 883.

(158) *Pleuritis nunc eodem tempore febriculae concurrit, nunc supervenit, nunc antecedit, C. Aurel. ac. morb. l. 2. c.* 14. *Huic dolori lateris febris, et tussis accedit Cels. l. IV. c. VI.*

(159) On a agité de longues questions pour déterminer les conditions distinctives du vrai pus. L'état de suppuration n'est pas le même dans tous les viscères. Cette mutation, autant qu'on peut le démontrer par l'histoire des successions et des différens stades des maladies, suit la nature des organes et des humeurs dans lesquels elle s'engendre. La substance qui, dans les maladies de poitrine, peut plus justement mériter le nom de pus, ne s'expectore qu'après qu'il a précédé une série d'altérations et de désordres entièrement différens de ceux que nous observons dans la première, et peut-être, dans la seconde semaine des maladies aiguës du poumon. *Hippocrate*, *Arétée*, *Celse* n'appelaient *suppurées* que celles qui avaient parcouru sans solution, la période des premières semaines. Il paraît donc que l'usage du mot *suppuration*, dans le sens dans lequel on l'emploie si communément et si lestement, mérite beaucoup d'exceptions, spécialement quand il règne un retour périodique dans les paroxismes.

(160) Cette méthode ne surprendra que ceux qui ne sont pas versés dans la lecture des œuvres du grand *Hippocrate*, par lesquelles il paraît manifestement que, dans la cure des maladies aiguës de poitrine, il s'en tint, pour première indication, au parti d'en procurer la résolution. En conséquence de tels principes, quand les fomentations avaient été inefficaces, il recommandait la saignée, comme moyen indispensable, et un purgatif. *De victu acut.* Voyez *Galien*, dans son commentaire sur cet endroit.

(161) *Pringle* crut les vésicatoires plus utiles, appliqués sur la poitrine dans la pleurésie, comme plus à portée

d'extraire de la partie voisine. Mais cette réflexion fait tort à la suprême intelligence, de laquelle nous devons le croire doué, avec tous les plus sages médecins. Le poumon n'est pas plus accessible au stimulus des vésicatoires dans la pleurésie que dans la péripneumonie.

(162) *Mém. sur le mouvement du sang*, *p.* 301.

(163) *Hall. Ph. l.* 8. *sect. IV.* §. 12. *p.* 251.

(164) Dans le mois de mars 1730, il régna à *Plymuth*, une constitution rhumatique qui dégénéra en pleurésie et en péripneumonie; et à cette occasion, le docteur *Huxham* observait que c'était être audacieux que d'oser recourir à de nouvelles saignées, lorsque l'expectoration était établie, quand la plénitude n'était pas urgente, et qu'il n'y avait ni forte douleur, ni difficulté de respirer. Voyez la note savante *B.* année 1730. p. 77.

(165) *Epist. Anat. M. XX. n.* 23.

(166) *Fieri tamen potest ut morbus quidem id desideret, corpus autem vix pati posse videatur. Galen. l. XI. c.* 10. *de Venae sect.*

(167) *Raccolta di opusc. sop. il mod. abuso del mercurio.*

(168) *Senac, traité du coeur.*

(169) *Van-Swiet. in Boerh.* §. 640.

(170) *Haller, Ph. l.* 9. *sect.* 2. §. 3.

(171) *Valisnieri delle bib. cal. e fred.*

(172) Essai sur les fièvres, p. 23. *Obs. de aër. et morb. ann.* 1744.

(173) M. *Charles Stellato* fut attaqué en 1761, à *Sessa* où régnait une semblable constitution de péripneumonies rhumatiques, d'une fièvre périodique qui aimait à frapper la poitrine à chaque paroxisme. Au sixième, les crachats se supprimèrent; il parut une anxiété très-grave, et, au milieu d'une sueur froide et glutineuse, il resta comme glacé, et dans l'état d'un homme qui devait incessamment finir de vivre. Il fut tiré d'affaire au moyen de continuelles irritations sous les plantes des pieds, de larges vésicatoires appliqués sur la poitrine, et de doses actives d'eau de poly-

gale, et d'extrait de quinquina dissout dans du vin généreux. Il se réchauffa au bout de quinze à vingt heures de l'usage de ces remèdes; les crachats revinrent, les urines parurent sédimenteuses, et la périodicité se trouvant entièrement rompue, il fut parfaitement guéri le neuvième, toute espèce d'expectoration ayant cessé avec la fièvre. J'opérai cette cure sous les yeux de notre ami, le médecin *Micillo*, et de son jeune fils, lequel dirigé par un si sage père, promet à cette ville illustre, un excellent médecin. M. *Stellato* mourut l'année dernière, après avoir joui d'une bonne santé, pendant plus de deux ans.

(*f*) *In Boerhaave*, §. 632.

(174) *Therapeutic. spec. l. V. c. V.*

(175) *L. c. c. 2. quod attente juniores animadvertant velim; et forte cum junioribus etiam senes.*

(176) *L. c.*

(177) *De tussi, p. 1. in Hall. diss. ad m. curam. tom. 2. p. 77.*

(178) *Coliny de febr. intermitt. p. 11. — De Gorter prax. med. syst. proem.*

(179) Par le mot de période, dans les maladies, ou l'on entend le cours entier de la maladie, soit qu'il s'accomplisse en un seul paroxisme, soit qu'il s'accomplisse en plusieurs, Periodus *in morbis accipitur ut totus morbi decursus, sive unico, sive multis paroxysmis absolvatur. Gorter, l. c.*, ou bien l'on appelle période l'ordre des paroxismes. *Paroxysmorum ordo, vocatur* Periodus. *Coliny, l. c.*

(180) Dans l'histoire des épidémies décrites par l'immortel *Hippocrate*, ainsi que dans celle que le célèbre *Baillou* nous a conservée, on peut lire de nombreux exemples qui démontrent la vérité d'une telle opinion, de laquelle au reste, ce que nous avons dit au §. 21, p. 33, en fournit encore une preuve non équivoque. — Nous trouvons un autre exemple de semblable nature dans la fièvre dont *Sydenham* fait mention à la *section III*, *cap.* 3, et dans celle qu'il a observée, en 1673, 74 et 75, se changer tantôt en catarrhe,

et ensuite en pleurésie, ou en péripneumonie, tantôt en diarrhée, ou en dyssenterie. — La nouvelle apparence qui s'engendra dans les humeurs des habitans de *Plymuth*, durant le cours de la maladie qu'y observa en 1741, le docteur *Huxham de aër. et morb. ep.* en est une preuve de plus. — On en trouve enfin un exemple décisif dans la mutation qui survint à la maladie épidémique que le savant *Morgagni* rapporte avoir régné dans sa patrie en 1711. *de sed. morb. ep. 7. art.* 16.

(181) *Galen. in Aph. H. C. VI.* 16.

(182) *Europ. Medic. p.* 288.

(183) *P.* 98. 100. 101. 108. 109. *etc.*

(184) *De aëre et Morb. ep.* 1740.

(185) *L.* 2. *de loc. aff.*

(186) Cette circonstance est peu favorable au systéme de Boerhaave, qui rapporte la paraphrénésie à l'inflammation du diaphragme. Où sont, et le délire continuel, et tous les symptômes épouvantables qui menacent d'une ruine prochaine, que le maître et le disciple assignent pour le diagnostic de cette maladie? Où est le rire sardonique que le dernier a cru un symptôme particulier de l'inflammation du diaphragme? *Comm. in Boerh.* §. 909. L'anatomie fait souvent aussi peu d'honneur aux artistes, qu'elle apporte à l'art plus de lustre et d'utilité. L'illustre *Morgagni* n'a pas voulu se mêler de cette contestation; cependant il a regardé comme bien hasardée l'opinion de l'union constante du délire continuel avec les affections du diaphragme, parce qu'il ne l'a pas trouvée conforme à sa propre observation, *l. c. epist. 7. art.* 14.

(187) *Morg. l. c. ep.* 1. *art.* 25.

(188) *L. c. ep.* 20. *art.* 30 *et* 31.

(189) *Van-Sw. in Boerh.* §. 632.

(190) Si l'on réfléchit à l'état d'engorgement dans lequel tombent les vaisseaux enflammés, et au désordre que l'inflammation de deux viscères si intéressans à la vie, doit produire dans la circulation, on concevra facilement combien

bien il est nécessaire de procurer aux vaisseaux enflammés, ainsi qu'aux vaisseaux voisins qui ont des rapports avec eux, un principe de liberté et de commerce quelconque. On ne peut mieux obtenir cet avantage qu'au moyen des évacuations de sang, pratiquées sur la partie même affectée. *Haller*, *mouvement du sang*. *Senac*, *traité du cœur*, *l.* 3. *c.* 6. *p.* 198. C'est ainsi que nous voyons devenir très-utiles, et les hémorragies nasales, et l'ouverture de la jugulaire, et les ventouses scarifiées sur l'occiput, dans les maladies de la tête. Pourquoi ne pas tenter le même moyen dans les maladies du bas-ventre? Chacun sait quel étroit commerce les veines hémorroïdales externes ont avec la mésentérique interne, et quelle correspondance cette dernière a avec les vaisseaux les plus intéressés dans l'inflammation du foie. Lorsque, disait *Celse*, *l.* 2. *c.* 10., on ne peut pas tirer le sang des parties mêmes, qu'on le tire de la partie voisine. Si la saignée du pied doit être préférée, c'est absolument dans les maladies du bas-ventre. Il est hors de toute contestation, quoiqu'en disent ceux qui sont d'un sentiment contraire, qu'après la saignée du pied, les humeurs du bas-ventre acquièrent plus de liberté, et que le ventre se relâche. *Senac*, *l. c. p.* 197.

(191) *De vict. acut. Galen. l. c.*

(192) *Boerh. Aph. de C. et C. m.* 923.

(193) *Crendal*, *malad. de la poitrine*, *p.* 168.

(194) *Van-Sw. l. c.* §. 631.

(195) *L. c.* §. 632.

(196) *Hipp. l. de affect. n.* 23.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des principaux articles contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.

ERRATA.

Malgré toute l'attention donnée à la correction des épreuves, il nous est échappé plusieurs fautes essentielles, que nous prions le lecteur de corriger avant d'entreprendre la lecture de l'ouvrage.

Page	ligne		lisez
Page 17,	ligne 9,	*Huxam*,	*lisez Huxham.*
P. 26,	17,	fièvres,	fièvre.
P. 55,	12,	fidelle,	fidèle.
P. 58,	10,	*le regardant*,	*la regardant.*
P. 99,	18,	catarre,	catarrhe.
P. 106,	21,	elle-même,	soi-même.
P. *id.*	22,	catarres,	catarrhes.
P. 108,	26,	serrées,	embrassées.
P. 123,	3,	ce fut,	fut.
P. 136,	9,	des humeurs,	courante.
P. 140,	8,	soufferts,	souffert.
P. 143,	8,	ou en faisait,	on faisait.
P. 147,	5,	de tout le corps,	de la tête.
P. 186,	5,	de tout côté,	de l'un, ou de l'autre côté.
P. 204,	1,	ses principes,	son principe.
P. 206,	8,	(n. 174),	(n. 173).
P. 222,	11,	pas,	par.
P. 234,	25,	l'épatite,	l'hépatite.
P. 38,	13,	après les mots *l'a démontré* et *nous l'enseigne*, placez (*a*) et (*b*), indications qui renvoient aux notes marquées de pareils signes.	
P. 120,	28,	après les *dissolvans*, placez (*c*), etc..	
P. 129,	27,	après *le savant Haller*, placez (*d*), etc.	
P. 154,	21,	après *Arétée*, placez (*e*), etc.	
P. 207,	8,	après *survenir*, placez (*f*), etc.	

LIVRES NOUVEAUX

Qu'on trouve chez les Editeurs.

Traité d'éducation physique des enfans, par le docteur Protat, in-8. *Dijon*, 1804. 4 l. 5 s.

Cours d'anatomie médicale, ou élémens de l'anatomie de l'homme, avec des remarques physiologiques, résultat de l'observation sur le siége et la nature des maladies, d'après l'ouverture des corps, par le docteur Portal, in-8. 5 gros vol. 1804. 32 l. 10 s.

Mémoires sur les fièvres pestilentielles et insidieuses du Levant, qui ont régné dans l'armée Française, en l'an 7, 8 et 9, avec la description physique-médicale de l'Egypte, par le docteur Pugnet, in-8. fig. 3 l.

Notions fondamentales de l'art vétérinaire, par M. de Labère-Blaine, trad. de l'Anglais, in-8. 3 vol. fig. *Paris*, 1802. 20 l.

Le conservateur de la santé des mères et des enfans, par William Buchan, faisant suite à sa médecine domestique, trad. de l'Anglais par MM. de Praële et Mallet, in-8. 1804. 4 l. 10 s.

Essai sur la physiognomonie, ou l'art de connaître et faire aimer les hommes, par M. Lavater, in-4. 4 gros vol. avec une grande quantité de planch. et cul-de-lampes, broché. *La Haye*. 288 l.

Plenck, *opera medica*, in-8. 19 vol. *Vindobonæ*.

Idem. Icones plantarum medicinalium, secundum systema Linnæi digestarum, cum enumeratione virium usu; medici-chirurgici et diætetici, in-fol. 24 fasc. *lat. et germ. cum* 600 *tabulis pictis, carta Holland. max. Vindobonæ*, 1788-1798. rel. 1200.

Cet ouvrage précieux coûte à Vienne 1350 *livres.*

HISTOIRE
RAISONNÉE
DE L'ÉPIDÉMIE
SOUFFERTE A NAPLES EN 1764.

Se trouve :

A MILAN, chez Math. Margaillan ;
A NAPLES, chez Michel Stasi ;
A GÊNES, chez Yves Gravier.

HISTOIRE
RAISONNÉE
DES MALADIES
OBSERVÉES A NAPLES,
PENDANT LE COURS ENTIER DE L'ANNÉE 1764;

Par MICHEL SARCONE, médecin-directeur de l'hôpital du régiment Suisse de Jauch;

Traduite de l'Italien par F. PH. BELLAY, docteur en médecine, ancien médecin des armées des Alpes et d'Italie.

Nec pudebit, sicubi erro, discere; proinde quisquis haec leget, ubi pariter certus est, pergat mecum; ubi pariter haesitat, quaerat mecum; ubi errorem suum cognoscet, redeat ad me; ubi meum, revocet me. Sic enim debent agere omnes, qui rei obscurae veritatem investigant. *Riolanus*, de circulat. sang. monit. ad lect.

TOME SECOND.

A LYON,
Chez REYMANN et comp., Libraires, rue St-Dominique.
A PARIS,
Chez BRUNOT, Libraire, rue de Grenelle-St-Honoré.

An XIII. — 1805.



HISTOIRE
RAISONNÉE
DES MALADIES
OBSERVÉES A NAPLES,
PENDANT LE COURS ENTIER DE L'ANNÉE 1764.

SECONDE PARTIE.

De la maladie épidémique qui s'observa à Naples, depuis le mois d'Avril 1764, *jusques et y compris toute l'automne de la même année.*

272. QUELQU'AGRÉABLE et doux qu'il soit *(en quelque manière)* de pouvoir se rappeler ce qui fut dur à souffrir, cependant je ne puis entreprendre sans émotion, de raisonner de la maladie cruelle qui aurait fait de la ville de l'*Italie* la plus délicieuse et la plus peuplée, un objet de compassion pour les cœurs le moins humains, sans les

soins prévoyans et à jamais mémorables de ces ames nobles et sublimes, auxquelles se trouve confiée la dignité suprême, pendant la minorité de notre très-gracieux Souverain, FERDINAND IV.

273. Quoiqu'au milieu des devoirs sans cesse renaissans de ma profession, je me sois trouvé à la tête de près de trois cents malades, qui entrèrent en différens temps dans mon hôpital, et malgré la quantité assez considérable de malades que la foule excédante de ceux-ci, la pitié, l'amitié, (et non sans doute ma propre habileté), me présentaient dans la Capitale, il a plu néanmoins à la Providence de me conserver au nombre de ceux qui, du rivage protecteur, considéraient la tempête publique.

274. L'excès du désordre dissipé, mais le mal étant encore dans toute sa violence, M. *Merli*, premier médecin de l'armée royale, donna, il est vrai, une courte relation de la maladie, contenue dans six lettres, adressées à un savant médecin, l'un de mes anciens amis (1); mais ne la regardant néanmoins, que comme un de ces rapports concis, que les généraux en chef ont coutume de dépêcher sur le champ de bataille, au milieu des morts et d'une victoire incertaine, j'entrevis la nécessité d'une histoire qui pût donner un récit plus ample des grands faits survenus, et je me décidai en Octobre à mettre mes observations, jointes à celles de plusieurs sages et véri-

tables enfans de l'art, en état d'être publiées par la voie de l'impression. De cette manière j'ai cru que je ne ferais tort à personne, ni que je ne ravirais aux autres les honneurs qu'ils pourraient se croire dus. La médecine est une république, dans laquelle, chaque médecin qui en est citoyen, a le droit d'exposer ses opinions, et pour les intérêts de laquelle, il convient d'écouter même la voix de ses plus petits enfans. Elle doit ses acquisitions aux forts comme aux faibles, aux timides comme aux audacieux.

275. Je m'étais flatté de pouvoir mettre au jour ce travail tel qu'il est, l'année 1764 étant à peine écoulée; mais l'attention nécessaire due à des occupations multipliées et les lenteurs inévitables de l'impression, m'ont obligé à en retarder la publication, plus sans doute que je ne l'aurais voulu. — Cependant je me vois prévenu par un grand nombre d'habiles et dignes Professeurs (2). Mais en même temps que j'admire, et que je regarde avec estime et vénération les ouvrages d'autrui, ainsi que le louable effort avec lequel chacun des savans auteurs des divers écrits publiés jusqu'à présent, a cherché à instruire le public, au moyen du petit ou grand nombre de ses propres observations, sur la nature de l'épidémie soufferte, je suis fâché que mes observations, ainsi que celles de beaucoup de médecins éclairés qui n'ont pas été seulement spectateurs des maladies de deux ou trois familles, ou d'une

communauté, mais qui ont été placés dans les véritables et fréquens rapports, au milieu des malades de la capitale et des grands hôpitaux, m'engagent dans une route fort opposée à celle tracée par M. *Cantera ;* qu'elles ne soient pas toujours et constamment conformes à celles de M. *Cominale ;* et qu'elles se trouvent très-souvent absolument contraires à celles de MM. *Merli* et *Vivenzio*, soit dans le caractère de la maladie, soit dans la méthode curative. La médecine, comme je l'ai dit ailleurs §. 6, a aussi ses peintres ; en voici un exemple frappant parmi nous. C'est ainsi que nous voyons fréquemment dans les académies de peinture, plusieurs s'exercer sur le même modèle ; tous croient l'avoir exactement dessiné, et cependant le modèle ne se retrouve plus le même dans le dessin de chacun.

276. Il nous arrive, (qu'on me passe la comparaison sans me taxer de témérité) ce qu'il est arrivé à deux illustres maîtres de la médecine-pratique, *Willis* et *Sydenham.* Un flux de ventre sévit populairement à Londres, en 1670 : les deux célèbres médecins que nous venons de nommer, en tracèrent l'histoire ; on ne devait pas craindre d'hommes aussi accoutumés à raisonner avec la nature, une description de la maladie, opposée, et même contradictoire dans les faits. Et cependant ce fut en vain qu'on avait espéré de recevoir des mains d'aussi habiles maîtres, un dessin uniforme et semblable de la maladie : l'un la décrivit comme

absolument aqueuse ; l'autre la déclara nettement muqueuse. « Tant il est difficile, même aux » observateurs les plus exacts, de former un jugement clair et ingénu sur la nature des maladies » populaires, sur-tout quand le lieu où elles sévissent, est vaste, et rempli de gens adonnés » à des genres de vie différens et opposés (3) ! »

277. Je conçois qu'avant tout, ceux qui ont tant et si diversement entendu raisonner de nos maux, s'ils n'en ont toutefois souffert une partie, demanderont quelle était cette cause féroce et ennemie qui sema parmi nous une si grande et si grave maladie. Mais où est l'esprit assez perspicace et assez heureux qui puisse se flatter de pénétrer les vraies causes des phénomènes qu'il voit ? La cause prochaine d'une maladie est rarement simple ; elle est presque toujours composée, et jointe à plusieurs autres, dont chacune ne suffirait pas pour produire cette maladie, lesquelles cependant jointes ensemble, sont ensuite capables de la produire (4). Nous avons clairement et amplement démontré ailleurs, dans la préface de cet ouvrage, l'énorme difficulté qui se présente à celui qui veut raisonner sur cette matière, d'une manière décisive, et déterminer avec précision les causes spéciales d'une maladie épidémique ; c'est pourquoi, en même temps que nous nous déterminons à raisonner des causes prochaines et éloignées de notre épidémie, nous exigeons que nos lecteurs se

tiennent expressément pour avertis, « que nous ne proposons que des conjectures probables §. 28, étayées des raisons dont est susceptible une question, environnée d'une si grande et si épaisse obscurité. »

278. On a cru généralement que tous les maux que nous avons soufferts, ne devaient leur naissance qu'à la famine, à la mauvaise nourriture et au blé altéré et pourri. Il convient donc d'examiner cette opinion; et afin de procéder avec plus d'ordre, il faut d'abord distinguer les personnes sur lesquelles on veut que l'action de la disette ait réveillé l'épidémie. Or je vois sur cette scène deux sortes de personnes, et je distingue les habitans de la capitale de ceux qui, soit originaires du royaume, soit étrangers, furent contraints par la famine, éprouvée dans les lieux éloignés de Naples, de se rassembler en foule parmi nous.

279. Quant aux premiers, quoique nous ayons des preuves nombreuses des effets de la rareté et du vice des alimens (5), comme on l'a vu aux §§. 15, 16 et 18, et comme nous le verrons ensuite au §. 308; cependant il convient d'avouer qu'une autre cause plus puissante fit pénétrer dans les corps, la matière putride et vénéneuse de la maladie; 1.° parce que nous avons vécu long-temps sains, quoique nourris de ces mêmes grains qu'on a voulu croire si suspects et si meurtriers, sans y être autorisé par des raisons

solides, et qui ne fussent pas susceptibles de beaucoup d'exceptions ; 2.° parce qu'il est faux que nous ayons reçu du seigle ergoté §. 291 ; 3.° parce que ce même grain qui s'altéra en quelque sorte, et qu'on put néanmoins réduire à un état propre à être employé, fut aussi §. 293 distribué en partie à d'autres communes du royaume, où l'on ne vit point naître d'épidémie ; 4.° parce que le blé qui fut trouvé absolument pourri, fut prudemment jeté en haute mer §. 293 ; 5.° parce que les Napolitains n'éprouvèrent pas la famine, c'est-à-dire la disette absolue, mais seulement la rareté, qui quoique forte et très-sensible, (si quelquefois elle ne se rapprocha pas de la disette), ne fut pourtant ni durable, ni de tous les grains en même temps ; 6.° parce que les besoins majeurs et la plus grande gêne en fait de vivre, se firent sentir en janvier, février et partie de mars, et que néanmoins l'épidémie ne se réveilla qu'en avril ; 7.° parce qu'en supposant tout cela, comme cela fut en effet, on ne saurait comprendre comment, si l'on veut attribuer à la famine la naissance de la maladie, les corps eussent pu résister à l'abstinence, et attendre la venue d'avril pour en manifester les effets avec l'arrivée du printemps. On ne conçoit pas mieux comment, si l'on veut rapporter l'épidémie à la mauvaise qualité des alimens, on n'en eût pas observé quelques signes précurseurs en trois mois de temps ; parce que, quoi-

qu'il puisse être vrai qu'une épidémie actuelle tire souvent son origine de causes déjà passées et éloignées (6), néanmoins, la constitution australe, étant, de l'aveu des médecins les plus exacts observateurs, propre à mettre en mouvement les matériaux impurs et cachés d'une maladie populaire, un argument qui prouve notre proposition, c'est d'avoir vu l'épidémie naître si tard parmi nous, quoique nous eussions joui de temps-en-temps de quelques séries de journées tièdes et très-peu froides, par la longue succession des vents australs (7).

280. On n'en peut pas dire de même de ces *Misérables* (*synonyme de gueux, de mendians*) qui se rendirent en foule parmi nous. On peut avec raison attribuer à ceux-ci tout ce que nous trouvons consigné dans l'histoire sur les effets de la famine, de la mauvaise qualité des alimens et de la mal-propreté. Il résulte de là, que, tout commerce avec cette race d'hôtes pleins de matières sales, putrides et vaporeuses, étant toujours dangereux, ainsi que nous le démontrerons aux §§. 310, 311 et 313, parmi toutes les causes de l'épidémie soufferte, qu'on peut assigner, celle qui est sujette au plus petit nombre d'exceptions, paraît être celle qui a pour base l'imprudent commerce qu'on eut avec eux, et les vapeurs septiques et meurtrières que leurs corps, trop dépravés par la famine, les alimens mal-sains et la mal-propreté, répandirent parmi nous.

281. En effet, l'époque de notre maladie coïncida avec celle de l'arrivée des *Misérables*, couverts de haillons, et elle s'introduisit parmi nous d'un pas égal et correspondant à la copieuse affluence de cette foule de malheureux, les mêmes qui, par-tout où ils passèrent et firent quelque séjour, laissèrent après eux des signes funestes et des souvenirs douloureux de leur présence; car, comme nous le verrons ailleurs, *Capoue*, *Aversa*, *Foggia*, *Lucera*, §. 313, éprouvèrent une maladie épidémique dès qu'on leur y eut donné retraite; et au contraire, plusieurs villes qui leur refusèrent asile, se maintinrent saines, malgré la rareté des vivres qu'on y souffrait.

282. On pourrait me demander ici : 1.° si la maladie naquit parmi nous du commerce entretenu avec les *Misérables*, comment se fit-il que ceux même qui s'en abstinrent, tombèrent malades? — 2.° L'air et les passions de l'ame n'eurent-ils donc aucune part dans la production de cette maladie? — 3.° et enfin la rareté des vivres, la qualité vicieuse de ceux-ci, la mauvaise préparation du pain, tout cela ne contribua-t-il en rien à la naissance des maux qu'on a soufferts?

283. Relativement à la première question : c'est-à-dire comment il arriva que ceux même qui n'entretinrent aucun commerce avec les *Misérables*, tombèrent malades; je réponds :

les premiers gagnèrent la maladie pour avoir été frappés des exhalaisons putrides des *Misérables*; les seconds pour l'avoir été par la cause septique, contractée, ou respirée, soit parce qu'on avait eu commerce avec les premiers malades, soit pour avoir demeuré dans un air déjà altéré par leurs vapeurs putrides, soit pour avoir communiqué avec des personnes qui venaient de visiter les malades, ou qui avaient de ces mêmes malades dans leurs propres habitations. — Que cette maladie fût du genre putride et absolument septique, c'est une chose si claire, qu'il faudrait être stupide pour en douter ; que ce qui est putride soit contagieux, et ait la propriété de se propager et de réduire en sa propre nature ce qui est soumis à son action, c'est ce que nous avons démontré, plus qu'il ne faut, aux §§. 19, 24 et 25 : que l'abus des visites puisse rendre commune une maladie sporadique, c'est une vérité déjà prouvée au §. 19 ; et que cela arriva, en effet, parmi nous, on le verra par ce que nous dirons aux §§. 318, 322, 323, 325 et 345 ; et qu'enfin les seuls matériaux d'une maladie putride, arrêtés dans les vêtemens qui n'ont pas été suffisamment purifiés par un air libre, puissent devenir la cause d'une maladie semblable pour les corps prédisposés à les recevoir, c'est un fait prouvé par ce que nous voyons tous les jours arriver dans la petite vérole et dans la gale. — Je conçois qu'on pourrait m'opposer

qu'un grand nombre ne contractèrent pas la maladie, quoiqu'ils fréquentassent les malades; mais je le répète : certaines causes morbifiques, pour agir sur nous, ont besoin de trouver en nous une disposition, §. 26, c'est-à-dire cette cause éloignée dont parlait *Boerhaave* (8), puisqu'aucune d'elles ne nous affecte qu'autant que nous pouvons en être affectés, §. 24, *b*: c'est ainsi que nous voyons fréquenter les varioleux, sans contracter la petite vérole; et nous savons que dans la peste elle-même, qui est la maladie capitale parmi les maladies contagieuses, beaucoup de ceux qui ont eu un fréquent commerce avec les pestiférés, se sont néanmoins conservés exempts de la maladie.

284. Relativement à la seconde question : l'air et les passions de l'ame eurent-ils part à la production de la maladie? Nous répondons : l'air peut, de deux manières, être réputé la cause d'un dommage commun, ou en tant qu'il sert de milieu à une substance septique, pour que celle-ci puisse parvenir jusqu'à nous, et agir sur nos corps, §. 24, *a*, ou en tant que, par ses altérations sensibles, et la puissance de l'irrégularité de la saison, il devient propre à produire sur notre machine, des révolutions morbifiques. — L'air, dans notre cas présent, n'eut part à la production des maladies, que parce qu'il nous apporta les vapeurs putréfiantes, émanées d'abord des haillons et des cadavres des

affamés, et ensuite des corps attaqués de la maladie populaire. Cela posé, on voit que l'air, loin d'être la cause du désastre commun, n'était que, ou le contenant de cette même cause qui altérait également l'économie de la vie et la masse de l'air lui-même, §. 11, ou le milieu par lequel la cause morbifique se transmettait d'un corps à un autre, §. 12. — Pour ce qui regarde le second cas, c'est-à-dire les dommages qui peuvent naître de l'irrégularité de la saison, je connais les édifices terribles que certains ont élevés sur cette base avec la plus grande facilité; mais les argumens qui prouvent trop, ne prouvent pas toujours assez. Si l'on voulait aveuglément prêter l'oreille à ces derniers, il en résulterait que nous ne devrions pas même respirer, dans la crainte de trouver dans l'air un ennemi capable de produire, à chaque respiration, la ruine de notre machine. Il est beau sans doute de dire que, précisément durant la fureur de la constitution morbifique, « un grand nombre, pour ne pas » dire tous, se plaignaient d'une lassitude spon- » tanée et d'une paresse sensible dans l'exercice » des fonctions de la vie, parce qu'alors, ainsi » que dans les jours précédens, les vents austraux » avaient régné; et que nos corps étaient dispo- » sés à recevoir le venin épidémique, parce qu'ils » furent frappés dans le printemps par les vents » boréaux. » *Naples* est sous l'empire continuel et alternatif de ces mêmes vents : nous avons assez

assez vu ailleurs, §. 48 et suiv., l'utilité et le danger de ces puissances contraires; mais nous ne voyons pas pour cela aussi clairement que l'épidémie soufferte ait dû sa naissance à une semblable cause. Il y a déjà long-temps que nous éprouvons ces retours de saisons irrégulières, et nous avons vu, d'autres années, renaître la succession des vents austraux et boréaux, sinon de la même manière, du moins sous un aspect qui n'était que trop semblable; et cependant la maladie que nous avons vue sévir épidémiquement, ne s'est jamais montrée parmi nous, que dans l'année 1764.

285. Nous pouvons beaucoup moins encore attribuer les maux soufferts à une prétendue tristesse et au trouble de l'esprit. Rappelons-nous que les premiers qui les ont éprouvés, étaient les plus robustes, et que notre populace, parmi laquelle la maladie exerça ses premiers ravages, est audacieuse plus qu'il ne faut sans doute; que nous ne l'avons vue, en différentes circonstances, que trop facile à se familiariser avec les dangers et avec la mort, soit parce qu'elle est peu pensante, soit parce qu'elle est trop mercenaire; et que la cause de la tristesse était bien éloignée d'elle, sur-tout dans le plus fort de la disette, temps auquel cette race de gens, comme la plus facile à s'exposer, était la moins dépourvue de vivres. — Quelle tristesse supposer chez les tendres enfans, quel trouble d'esprit

chez les soldats, auxquels l'extrême vigilance de ceux qui nous gouvernent avec un amour de père, ne laissa jamais manquer un seul jour de vivres ? Nous ne savons que trop le mal que peuvent nous faire de tristes pensées, mais nous ne saurions jamais prouver que la tristesse nous puisse donner une maladie épidémique, et sur-tout le prouver l'histoire à la main. On prétend que dans toute société, le nombre des malheureux est infiniment supérieur à celui des heureux ; mais quelle que soit la force des raisons que quelque partisan de l'atrabilaire *Maupertuis* puisse alléguer pour prouver que la somme des maux excède celle des biens, aucun médecin ne prouvera jamais que les maladies épidémiques sont plus fréquentes, là où la foule des malheureux abonde.

286. Enfin rappelons-nous deux circonstances : la première, c'est que la tristesse et le trouble de l'esprit ne devinrent jamais si grands chez les Napolitains, par la rareté des vivres, ou la difficulté de s'en procurer, qu'ils ne fussent modérés par l'espérance d'en pouvoir obtenir avant la fin du jour, et compensés ensuite par le plaisir d'en avoir obtenu une certaine quantité; la seconde, c'est que, comme les malheurs publics furent pris par les habitans dans le sens le moins pénible et le moins alarmant, ceux-ci s'accoutumèrent assez promptement à souffrir avec docilité, une calamité qui se présentait commune à tous. Une

preuve de cela, ce fut de les voir très-souvent se faire une espèce de jeu et de fête, de ce même aspect de choses qui était néanmoins le témoignage évident de la famine publique. Qu'on réfléchisse enfin que, quand on voudrait prétendre encore que la maladie naquit de la disette, on pourrait répondre que nous restâmes sains, tant que nous n'eûmes que la famine à surmonter, et que nous commençâmes à devenir malades, aussitôt qu'on nous donna les moyens de délivrer les autres de la famine, ou de la moins ressentir ; tant il y a loin que les Napolitains (9) dussent à la tristesse, à la colère, au trouble de l'esprit, l'origine de leurs propres maux. — Ce n'est pas que je veuille regarder la force des passions comme indifférente ; et sans recourir aux poëtes et à nos Codes, je sais par l'expérience, tout ce que peut sur nous ce grand ressort des actions humaines. Et moi aussi je suis homme, et il suffit d'être homme pour savoir quel traitement cruel, les passions tristes et violentes sont capables de faire souffrir à notre constitution. Je dis seulement que je ne puis comprendre comment, nos calamités ayant duré non pas simplement quelques jours, ni quelques semaines, mais bien plusieurs mois, ces mêmes passions auraient détruit si tard la santé publique.

287. Relativement à la troisième question : la rareté des vivres, etc. contribua-t-elle à nos

maux ? Il faut se rappeler que les médecins distinguent très-judicieusement dans les écoles, la cause prochaine et efficiente des maladies, de la cause éloignée, c'est-à-dire prédisposante. Cela posé, nous accordons que les causes éloignées de notre maladie épidémique purent se cacher, quant à ce qui regarde les Napolitains, dans la rareté des vivres et dans la vicieuse préparation du pain, et que de là naquit peut-être pour eux, une disposition à être affectés par une cause prochaine septique; mais enfin pourra-t-on jamais déduire raisonnablement de tout cela, que la cause efficiente de nos maux, fût l'air, la tristesse, la rareté des vivres, etc. ? *Boerhaave* a prononcé d'une manière décisive, qu'une cause éloignée peut seulement nous rendre propres à contracter une maladie, quand la cause prochaine de celle-ci agit sur nous, mais que de soi-même elle ne sera jamais suffisante, ni propre à la produire (10). — On ne peut mieux démontrer combien cette vérité fut vraie parmi les Napolitains, qu'en mettant en évidence toute l'histoire des difficultés et des vices dans la manière de vivre, soufferts dans cette capitale, et en lui faisant succéder la narration fidelle de l'état dans lequel les troupes de *Misérables* arrivèrent parmi nous.

Du vice et de la rareté des vivres, soufferts à Naples.

288. Comme nous l'avons dit au commencement, §. 60, la récolte des grains nécessaires au maintien de la vie, et spécialement du blé, fut rare, vicieuse et universellement malheureuse dans tout le royaume. Ceux qui aperçoivent au premier coup d'œil la vaste succession des conséquences possibles d'un dommage présent, ne tarderont pas à voir où ce défaut de récolte aurait conduit l'état. C'est pourquoi l'on donna les soins les plus pressans à ce que chaque commune du royaume se conformât à la loi, tant recommandée et si peu observée, qui ordonne de faire les provisions pour l'année; on fit circuler des ordres pour assurer la liberté et la facilité du commerce des grains récoltés, lequel était peut-être intercepté par des particuliers avides; on expédia des agens zélés, intelligens et très-propres à s'acquitter de leur commission, pour provoquer la circulation des vivres dans les provinces du royaume, pour en distribuer la quantité proportionnée au besoin, et pour en faire passer à la capitale les restes raisonnables. — Et dès le mois de novembre, S. E. le *Marquis Tanucci*, homme choisi par la providence pour le bien de ces royaumes, prit au nom de notre très-clément souverain, les mesures les plus

promptes et les plus efficaces pour nous faire convenablement expédier, même des régions les plus éloignées, les quantités de blé jugées utiles aux besoins de l'état.

289. Ainsi qu'il plut à Dieu, des mesures aussi promptes, aussi fortes et aussi sages, n'eurent pas dans toutes leurs parties, l'effet désiré. Ce qui existait dans le sein du royaume ne circula pas d'une manière exacte, par rapport à cette dure fatalité par laquelle la fraude et la méchanceté de ces hommes nés pour profiter des malheurs publics, sacrifient à leurs fureurs tout sentiment d'équité, de décence et d'humanité, et savent s'ouvrir mille routes pour se soustraire à la plus rigoureuse perquisition de la justice. Ce qu'on mettait en vente n'était ni constamment utile, ni pur, ni d'une facile acquisition (11); et ce qu'on attendait de secours, ou bien n'arriva que tard, ou ne fut pas toujours parfaitement sain, ou fut absolument nuisible (12).

290. Cependant tout ce qu'on peut dire à propos du dommage que les grains qui nous parvinrent, pourraient nous avoir apporté, se réduit 1.° au vice intrinsèque, c'est-à-dire de son propre genre; 2.° au vice contracté par le séjour en mer, et 3.° à l'odeur qui s'en exhalait, nouvelle et étrangère pour nous.

291. Le premier vice regarde le blé impur et chargé d'ivraie et de vesce, le froment rouillé et le seigle ergoté, (*Secale Corniculare ni-*

grum C. H.) — Je n'ignore pas que plusieurs graves auteurs ont disserté *ex professo* sur les inconvéniens qui peuvent suivre l'usage de ces grains impurs. Il suffit de lire les dissertations de *Fréderic Hoffmann* et de *Muller*, pour découvrir toute l'origine de ces lieux communs que nous trouvons copiés dans certains ouvrages, pour exalter les dangers attribués à ces sortes de grains; mais en même temps que j'avoue que cette espèce d'aliment ne peut pas être réputée innocente, comme nous l'avons vu au §. 18, il m'est difficile de croire que nous ayons reçu du véritable seigle ergoté (13), et d'admettre comme démontré que le froment chargé de vesce, d'ivraie, et quelquefois même taché de rouille, produise constamment une maladie épidémique. — En 1717, une maladie épidémique convulsive, sévit dans le *Holstein*; plusieurs voulurent attribuer tout le mal au blé chargé d'ivraie, rouillé et mêlé de seigle ergoté : mais le savant *Waldschmied* s'opposa vigoureusement à cette opinion, et fit voir qu'alors même, et en d'autres temps, on avait fait impunément un copieux usage de ces sortes d'alimens (14). — Le sentiment de MM. *Wedel* et *Wolf* sur cette question, se trouve conforme à cette observation, quand ils doutent si la même maladie spasmodique maligne, devenue commune à la *Saxe* et à la *Lusace*, etc., en 1717, eût pu s'attribuer au blé rouillé (15). — Enfin

il est à remarquer que dans plusieurs endroits de notre royaume, et sur-tout dans les lieux montueux, le grain est ordinairement très-chargé de vesce et d'ivraie, et que la rouille est un vice très-fréquent auquel le froment est sujet parmi nous ; et cependant il ne naît de son usage aucune maladie épidémique, de nature maligne. Ce que j'ai vu le plus souvent survenir quand on se hâtait de faire usage d'un tel blé, ç'a été un sentiment de pesanteur à la tête qui a quelquefois dégénéré en céphalée, une lassitude générale et une diarrhée facile, vices qui s'amendaient facilement au moyen d'un émétique donné à propos, et que je ne voyais d'ailleurs jamais produits par le même blé, employé durant l'hiver. C'est avec un sensible plaisir que je trouve ces opinions conformes aux observations faites par mon respectable et sage ami, M. *Zona*, dans cette même province que j'ai moi-même autrefois habitée.

292. Pour ce qui regarde le second vice, §. 291, on ne peut moins faire que d'avouer que l'altération qui était évidemment manifeste dans beaucoup de grains, se réduisait à ce qu'ils paraissaient échauffés, inclinant vers la corruption, et à devenir moux. En effet cette dureté et cette transparence qui sont le caractère extérieur et intrinsèque d'un blé sain, manquaient dans quelques-unes des parties de celui qu'on reçut ici ; ce qui tourna ensuite à notre avan-

tage, en ce qu'on ne put en aucune manière, ni par aucun moyen quelconque, le réduire à un bon état (16). On ne pouvait pas d'ailleurs espérer qu'un blé tenu ou trop renfermé, ou peut-être aussi par une raison quelconque, exposé au libre accès de l'air de la mer (*), ne contractât pas une telle qualité vicieuse.

293. Il est certain que si l'on eût fait aveuglément usage parmi nous, d'un grain si éloigné de l'état naturel, nous aurions immanquablement tombé dans les effets pernicieux que l'histoire nous apprend avoir été produits par le blé pourri, et desquels nous avons déjà rapporté quelques exemples, §. 15 et 18; mais on ne peut, sans un principe manifeste d'injustice, avoir l'insolence d'avancer que ceux à qui l'état est redevable de sa conservation, eussent mis la plus petite négligence dans cette partie. On fit choix de bonne heure, de médecins zélés et sages, auxquels on adjoignit des hommes probes et experts dans la connaissance des blés, pour veiller rigoureusement ensemble à la santé publique, et séparer le pur du mal-sain, et le blé propre à l'usage de celui qui était absolument inservable : ce qui s'exécuta en effet (17); et comme nous l'avons déjà noté, §. 289, n. 12, une prodigieuse quantité de ces grains furent jetés en haute mer, par ordre du gouvernement, tandis que d'autres ne furent pas acceptés, parce qu'ils étaient inservables et déclarés mal-sains,

au jugement de nos sages. — Néanmoins les parties de ces mêmes grains qui étaient jugées propres à l'usage, en prenant les précautions convenables, furent retenues il est vrai ; mais elles sont si loin d'avoir été capables d'opérer notre ruine, qu'au contraire nous savons tous que plusieurs communes voisines de la capitale ne vécurent pendant quelques semaines que du pain préparé avec ce blé, sans que nous ayons cependant su qu'elles s'en soient plaint, ou qu'il y soit né quelque épidémie. — Et ce qui est éminemment décisif, c'est que nous continuâmes nous-mêmes dans la capitale de vivre d'un tel grain, même quand l'épidémie eut cessé ses fureurs.

294. Enfin, quant à ce qui appartient à l'odeur d'herbe qui s'exhalait de certaines sortes de blé, on ne peut pas absolument avancer que ce fût l'effet d'un vice contracté. C'est la saveur naturelle et comme spécifique des blés du *Nord*, et tout ce qu'on pourrait alléguer, se réduirait au dégoût qui pouvait accompagner le premier usage qu'on en faisait.

295. Le vice qui me paraît plus justement devoir mériter le plus d'attention, était dans le pain mal fermenté et mal cuit ; vice qui devenait éminemment considérable par la voracité avec laquelle l'impatience, compagne ordinaire de la faim, faisait manger du pain qu'on pouvait obtenir (18). — On conçoit, d'après l'histoire et la

raison, que les plantes, les herbes et les racines ont été pendant long-temps la principale nourriture de presque tous les premiers habitans de la terre (19). Le savoir des hommes a cru avec les hommes eux-mêmes ; le besoin, l'utilité, les dommages et les passions, ont été de tout temps les précepteurs du genre humain. *De là vient*, disait *Hippocrate*, *que quel que fût le profit que les premiers hommes tirassent de l'usage et de l'habitude de vivre des produits de la terre, sans aucune préparation, et tels qu'ils étaient offerts par la nature, ils sentirent à la fin, les forts comme les faibles, quelle foule de maladies graves leur apportait tôt ou tard, cette vie dure, et à la manière des bêtes. — Et conséquemment, instruits par le besoin, ils s'appliquèrent à imaginer une manière de se nourrir, convenable à la naturehumaine; et ce ne fut qu'après un sérieux examen qu'ils parvinrent à la trouver, et qu'ils se déterminèrent à cette manière de vivre à laquelle nous sommes maintenant accoutumés* (20).

Ils apprirent sur-tout que pour rendre utile l'usage du blé, et en préparer du pain, il était nécessaire de le macérer, de le purger de son écorce, de le moudre, de le tamiser, de le détremper et de le faire cuire sur la braise. — Ils se déterminèrent à un si pénible travail, non-seulement parce qu'ils estimèrent certains produits de la terre, crus et durs, insurmon-

tables par la force de notre nature, mais encore parce qu'ils les regardèrent comme la cause des douleurs fréquentes, des maladies et de la mort même auxquelles ils se voyaient exposés (21).—*En effet, si l'on réfléchit au concours du feu, de l'eau et de plusieurs autres actions qu'on emploie pour changer le grain et en préparer du pain, comme chacune de ces choses est douée d'une force intrinsèque et d'une activité qui lui est propre, on verra bientôt que chacune d'elles a la faculté de le modifier, et d'en altérer le caractère naturel, au point de lui faire abandonner ce qui le rendrait nuisible; car il ne nous est pas indifférent de nous nourrir avec du pain pur, ou avec du pain qui a le son, ou qui est chargé de son, avec du pain mal préparé, ou avec celui qui est détrempé avec beaucoup d'eau, avec du pain brûlé, ou du pain à peine cuit* (22).

296. Il paraît raisonnable d'avancer que la préférence donnée au pain, n'obtint pas la dernière place dans les recherches que firent les hommes pour se choisir un aliment qui devînt la base de leur nourriture. Je n'ignore pas que plusieurs faits prouvent que la machine peut se nourrir des seuls grains de blés verts; mais il est au moins constant que parmi les nations les plus civilisées, ou les moins sauvages, il y a une espèce de composition farineuse qu'on peut regarder comme la base de leur nourriture (23).

Les anciens eurent différentes espèces de pains, qu'ils préparaient avec différens genres de grains et de fromentacées. Celui qui désirerait en connaître en détail les divers matériaux, pourrait consulter *Pline*, *Nonius* (24) et *Goguet*, à l'endroit déjà cité. Mais quelle que soit ensuite la différence qu'on observe dans la préparation et les matériaux, les êtres les plus incivilisés sont d'accord en cela : que le pain doit être bien cuit.

297. Aucun aliment n'est par soi-même seul capable de nous nourrir. La nutrition est un produit de la digestion ; celle-ci est autant relative à l'état de la force de la vie, qui doit changer les alimens en une substance conforme aux besoins de la machine, qu'à la qualité des alimens, et à leur disposition à se laisser surmonter et dissoudre par la force des organes digestifs, pour pouvoir abandonner leur propre nature, et prendre celle de la machine dont ils vont devenir et faire partie. — *Qu'on donne à un homme*, dit Hippocrate, *pour aliment journalier du blé cru et non préparé; qu'il s'alimente de chair crue et qu'il boive de l'eau; je vous assure qu'un homme qui vivra de cette manière, ne pourra moins faire que d'être infailliblement sujet à un grand nombre de souffrances graves. Il sera tourmenté de douleurs, il vivra languissant, et se fondant en des selles putrides, il ne pourra long-temps*

se conserver en vie (25). — *Les illustres premiers inventeurs de la saine diète, eux qui élevèrent l'art médical, jusqu'à lui attribuer une origine divine, n'allèrent pas rechercher les causes des maladies dans le chaud, ou dans le froid, dans l'humide, ou dans le sec; mais ce qui était incommode à certains hommes, ce qui, par son activité supérieure, n'était pas analogue à la nature humaine, et ce qui ne pouvait pas être surmonté par la force de la vie, c'est là seulement ce qu'ilsré putèrent nuisible à l'homme et ce qu'ils s'appliquèrent à éloigner de lui au moyen de la diète* (26).

298. De là, l'usage très-ancien chez toutes les nations, d'employer la force du feu, du temps, du sel, de l'eau et de la fermentation pour attendrir et rendre propres aux usages de la vie, les substances qui doivent se convertir en alimens. — Nous trouvons chez tous les écrivains, les farineux rangés parmi les alimens qui exigent expressément et spécialement l'action du feu et de la fermentation (27). Ceux-ci furent considérés par le grand *Hippocrate*, dans la classe des alimens forts et des légumineux; et il les regarda conséquemment comme flatueux, et propres à produire de dangereuses intumescences, quand ils sont reçus dans le bas-ventre, sans précaution et mal cuits (28). L'expérience a donné toujours plus de consistance à cette autorité, et

l'histoire médicale est pleine des effets dangereux du mauvais usage des farineux et du pain mal cuit (29). Il s'échappe du blé et des farineux une excessive quantité d'air au moyen de la fermentation. L'illustre *Hales* qui nous l'assure (30), en comparant les principes actifs du blé avec ceux qu'il a trouvés dans les pois et la moutarde (31), faisait remarquer « que ce nouvel air élevé et produit en si grande quantité par le moyen de la fermentation et de la dissolution, était évidemment élastique, puisqu'il se dilatait et se resserrait comme l'air commun, suivant les degrés du chaud, ou du froid, et que de plus il se comprimait suivant la proportion du poids dont on le chargeait (32). L'immortel *Boerhaave*, quoiqu'il regardât l'usage des farineux comme excellent, ne put se dispenser d'avertir *que pour les rendre utiles, il convient expressément de les soumettre d'abord à la fermentation afin qu'ils déposent leur flatulence, c'est-à-dire cette étonnante faculté d'engendrer de l'air élastique, découverte par Boyle* (33).

299. Cependant les plus grandes misères ne furent pas celles qu'on éprouva dans la capitale. On ne peut pas dire que le pain y ait manqué entièrement, un seul jour. On ne pouvait en obtenir, il est vrai, que rarement, difficilement, et avec beaucoup de peine, mais encore cela n'était ni impossible, ni désespéré ; et quoique l'excessive rareté de cet aliment entraînât après

soi, comme par une conséquence nécessaire, celle des autres genres, on ne peut pourtant pas nier que ceux-ci ne compensassent en quelque manière le défaut de pain. — Nous ne devons pas non plus passer ici sous silence la preuve à jamais mémorable de la tendre et généreuse protection que se plut à nous donner, dans des circonstances aussi difficiles et aussi pénibles, l'auguste monarque des Espagnes, CHARLES, autrefois notre très-clément père et souverain. Il nous fit généreusement parvenir du biscuit et une bonne quantité d'excellent froment, nous donnant en cela des gages toujours plus certains de sa tendresse et de la bienfaisance de son ame royale.

Malheureux état dans lequel étaient les Misérables qui, poussés par la faim, accoururent en foule dans la capitale.

300. Les misères horribles furent celles qu'on éprouva dans les lieux éloignés de la capitale (34), dans quelques-uns desquels, la disette fit sentir ses plus terribles effets, au point que les gens pauvres et *misérables*, abandonnés aux aiguillons d'une faim enragée, furent contraints de se nourrir des plus vils alimens, de vivre de pures substances herbacées, cuites et assaisonnées avec l'huile et le sel, et que les plus misérables furent réduits jusqu'à s'alimenter d'herbe crue (35).

— En

— En vain s'armèrent pour résister à la misère publique, et la plus tendre charité du Prince, et celle de notre archevêque, l'éminentissime *Cardinal Antonio Sersale*, et celle des particuliers, ainsi que de plusieurs zélés prélats. La pitié resta sans effet; les moyens propres à y satisfaire étant en défaut. — Ainsi les arts abandonnés dans les petites habitations, la culture des champs délaissée, tout sentiment de honte déposé, et le commerce réduit à un état de violence, parce que, soit l'avidité, soit la terreur, en réglaient les mouvemens; ce fut alors qu'on vit les villes les plus peuplées et par conséquent les plus commodes, inondées d'une foule nombreuse de misérables en haillons, qui, chassés par la faim, abandonnaient leurs cahutes, et accouraient dans les villes riches pour échapper à la mort inévitable, à laquelle ils se voyaient exposés.

301. Cette foule de misérables courant de ville en ville, étalaient de toute part le spectacle du deuil et de la plus triste désolation. L'inclémence de l'air, la disette des alimens ou leur dépravation, l'idée d'une misère invincible, leur mal-propreté naturelle, le défaut absolu des moyens de changer de chemises et d'habits, lesquels étaient excessivement sales et chargés d'une crasse puante; le mouvement continuel et la fatigue, ne pouvaient manquer d'altérer l'état du sang de ces pauvres malheureux, et de faire

naître dans leur machine, ce désordre funeste qui est la conséquence ordinaire de la misère et de la famine.

302. Dès le mois d'avril, Naples fut aussi assiégée par de semblables affamés, languissans. *On vit donc le pays plein de cette classe de malheureux, (des étrangers même se jetant aussi dans le royaume) et des bandes de ces Misérables vinrent chaque jour se réfugier dans cette ville, où l'on voyait les gens, quoique les secours de la piété et de la libéralité des personnes aisées n'eussent pas manqué, réduits sans nombre à coucher dans les rues, sans asile, sans être suffisamment vétus, et enfin contre tout ordre et toute convenance* (36).

C'était un spectacle digne de larmes, que de voir de tout côté errer dans les rues, non pas des hommes, mais des cadavres vivans, pâles, défaits, couverts de haillons, et exhalant une vapeur rance très-désagréable. — Les uns tombaient évanouis de pure inanition, livrés à une mort certaine, s'ils n'étaient promptement secourus et restaurés par la pitié de quelqu'ame généreuse (37) : les autres mouraient dans les rues, tandis que les moins réfléchis et les plus imprudens s'attroupaient autour d'eux par un sentiment déplacé de compassion ou de curiosité ; et d'autres tombés le ventre contre terre, mouraient en vomissant un sang rare et dis-

sout (38), ou en rendant par la même voie une écume sanguinolente, salie d'herbes dévorées. — Il ne fut alors que trop commun et très-naturel de voir affluer dans les hôpitaux publics, ainsi que dans tous les asiles d'ancienne et de nouvelle fondation, une multitude de personnes languissantes, et d'observer un grand nombre de malades répandus de toute part.

303. Ce n'était pas une chose facile de réussir à conserver pour ainsi dire ce reste de vie, qui animait un grand nombre de ces malheureux que la faim avait réduits à un si pitoyable état. (Les secours de la pitié elle-même devenaient funestes, aussitôt qu'ils dépassaient les bornes du besoin). Ils devaient être considérés comme des convalescens, échappés à la maladie aiguë la plus cruelle et la plus destructive. Il ne circulait dans leurs vaisseaux qu'un sang rare et sale; leur peau était rugueuse, raboteuse et d'un jaune effumé, ou d'une couleur d'herbe. Le regard égaré, les yeux enfoncés, tous exprimaient le désordre intérieur de l'économie de la machine. Leur haleine était forte et sensiblement incommode et puante. Un très-grand nombre se plaignaient d'un sentiment d'érosion dans l'estomac; quelques-uns étaient attaqués de vomissement. Chez d'autres, les urines étaient rares, troubles, ardentes, ou inclinant vers le jaune; les selles ou ténues, ou tormineuses, ou extrêmement fétides, bilieuses

et corrompues. — Chez tous, le changement qui s'opéra dans la physionomie, et quelquefois même dans les habitudes morales, était énorme. La peau et les muscles, dépouillés et privés de la substance graisseuse qui s'était dissipée et détruite, paraissaient comme mis en presse, et comme desséchés par l'effet de la vieillesse. Chez certains qui étaient auparavant forts et courageux, on observa un renversement immense dans l'ame et le tempérament; chez d'autres, la douceur naturelle disparaissant, elle fut remplacée par l'impatience et l'emportement.

304. Tous cependant ne moururent pas; tous ne furent pas pris d'une même maladie. Ceux qui n'avaient souffert que d'une nourriture très-vicieuse, sans avoir éprouvé l'extrême rareté des vivres, furent attaqués d'une fièvre fort semblable à celle que nous décrirons, et qui fut populaire. Les plus misérables au contraire, et ceux que la famine soufferte à un énorme degré, tuait, finirent le plus ordinairement de vivre, comme une lumière qui s'éteint faute d'aliment, ou bien moururent en rendant un sang rare et pâle, ou furent attaqués d'un érysipèle sec, ou détruits par une gangrène sèche, ou enfin moururent subitement d'une syncope, et en convulsion.

305. Il ne s'agissait pas seulement de corriger les vices de la mauvaise nourriture. Les humeurs

et la machine des individus détruits par la faim inclinent trop à la putrescence, §. 308 : cette pernicieuse dépravation, aidée du vice des alimens, composait un mélange de putridité si meurtrière, que de se tenir auprès de certains de ces *Misérables*, chez lesquels les deux causes énoncées avaient exercé toute leur fureur, c'était la même chose que d'être auprès d'un cadavre. Si l'on ajoute à tout cela la force de la malpropreté, on concevra sans peine quelle vapeur putride, dense, noire et funeste, devait s'exhaler de ces malheureux individus, et combien il était dangereux de respirer pendant quelque temps, en lieu clos et non aéré, un air altéré par de semblables vapeurs putrides.

306. Notre vie consiste dans le mouvement perpétuel des élémens de notre machine ; ce mouvement ne peut s'exécuter sans produire un frottement continuel et une consommation proportionnée à la continuité de l'action et de la réaction des parties mues et des parties mouvantes du corps vivant, ainsi que des substances qui agissent en nous. Quoique l'air qui nous environne et nous frappe, nous donne beaucoup, il nous ôte plus encore, et reçoit bien davantage de nous. Nos passions, soit celles qui font tout notre orgueil sur l'espèce vivante, et l'agrément de notre vie, soit celles qui nous obligent si souvent à nous rappeler que nous sommes hommes et malheureux, ne font que nous consumer per-

pétuellement. L'homme ne peut exécuter sans perte, les mouvemens qui lui sont nécessaires pour s'acquitter des fonctions particulières au caractère qu'il représente, ou aux circonstances dans lesquelles il se trouve dans l'état social. — Or, de même que de toutes ces propositions, résulte jusqu'à l'évidence, la nécessité dans laquelle se trouve chaque partie de la machine, d'extraire de la masse courante une portion de fluide utile et vigoureux, qu'elle doit rendre analogue à ses besoins, pour pouvoir concourir ensuite elle-même au maintien et à l'intégrité de la vie générale ; de même il est évident que, et des frottemens inévitables dans l'exercice de tant de mouvemens, et de l'effet de la nutrition, il doit résulter beaucoup de superflu, et que la source de la vie doit rester appauvrie du plus utile. Et ce qui est très-évident encore, c'est que l'adorable et divine intelligence n'a accordé la vie à l'homme, qu'en lui imposant la loi immuable d'être également soumis, et à la nécessité d'une addition et réparation journalière de ce qui manque, et à l'opportune et continuelle soustraction du superflu et de l'inutile.

307. Relativement à la nécessité de l'addition; la classe vaste et composée des animaux, et toute la nature, en fournissent des preuves si nombreuses et si incontestables, qu'il faudrait avoir renoncé à la raison pour en douter. *La faim*,

disait Hippocrate, *a un pouvoir extrême et une grande efficacité sur la nature humaine; elle a beaucoup d'activité pour produire soit la santé, soit la faiblesse, soit la mort* (39).... *Qu'on refuse à un homme l'aliment nécessaire et convenable, on le verra bientôt surpris d'une grande faiblesse, de tremblemens, de défaillances; ses yeux seront pâles et égarés; ses urines épaisses et ardentes: il éprouvera dans la bouche un sentiment d'amertume fatigante; il sentira ses entrailles devenir pesantes, et comme abandonnées à elles-mêmes, lui occasioner un sentiment de tiraillement; il deviendra triste, colère; il aura des vertiges* (40). — Il est vrai que l'industrie de l'homme est parvenue à trouver des moyens capables de soutenir et de prolonger sans aliment, la vie des insectes; mais personne ne pourrait prétendre qu'on pût appliquer sans danger ces mêmes moyens au corps humain. M. de *Réaumur* (41) est parvenu à prolonger la vie des chrysalides, en vernissant le cocon dans lequel le ver est enfermé, pour empêcher la transpiration de l'humeur dont ce même ver est humecté. Mais un fait entièrement opposé à la possibilité de la réussite de ce moyen sur nous, rapporté par l'illustre *Senac*, prouve évidemment avec combien peu de raison le docteur *Ritter* s'est servi de l'histoire de M. de *Réaumur*, pour établir la possibilité d'une longue abstinence dans

l'homme (42). *Combien est dangereux*, dit M. Senac, *l'effet de la suppression de l'évacuation des humeurs inutiles par les pores de la peau; c'est une vérité que prouvèrent à leurs propres dépens ces deux malheureux, qui au milieu de l'intempérance et des plaisirs, se laissèrent oindre et recouvrir de vernis la surface du corps. Ils moururent peu de jours après.*

308. Je sais que des hommes d'un mérite très-éminent, ébranlés par l'exemple de quelques animaux, comme les ours, les grenouilles, les loirs, etc., qui peuvent vivre plusieurs jours sans alimens, ont ajouté foi à plusieurs observations d'abstinence soutenue pendant plusieurs mois, par des êtres de notre espèce; mais je crains bien qu'ils ne s'en soient laissé imposer par cette sourde imposture, ou ce principe de vision qui règne toujours dans les cas merveilleux, et qui excèdent la sphère des opérations ordinaires de la nature. Quel que soit cependant le mérite de certaines observations qui sont rapportées avec trop de précision sans doute, par des hommes d'ailleurs trop éclairés pour qu'on puisse les supposer fausses (43), il est certain néanmoins que quelques exemples particuliers et rares, ne peuvent en aucune manière, ni s'opposer, ni déroger aux lois générales de la nature. Il est constant, suivant celles-ci, que, quelle que soit la différence de la plus grande

ou plus petite possibilité qu'on accorde aux corps, de souffrir la faim par l'âge et l'habitude (44), *la longue abstinence, non-seulement ne permet pas au nouveau fluide qui résulterait des alimens introduits, de réparer et d'adoucir le sang, mais qu'en rendant les humeurs toujours plus acrimonieuses, elle pousse le tout vers la putréfaction; en effet, l'haleine devenant puante, et les urines toujours plus âcres, la soif se réveille, et la fièvre s'allume par l'acrimonie augmentée du sang et de toutes les humeurs* (45). La faim pressante produit en nous les mêmes effets et les mêmes altérations putrides qu'ont coutume de produire sur nos humeurs, un grand mouvement, la fièvre, le régime purement animal et les venins, auteurs des plus funestes maladies (46). — Que si à tout cela on ajoute la force d'un aliment de mauvaise qualité et mal-sain, à quelle dangereuse et prompte putrescence ne seront pas exposés les corps nourris mesquinement et d'une manière vicieuse (47)? — Pour ce qui regarde la production, c'est-à-dire l'accroissement de nos premiers matériaux, comme nous ne sommes nous-mêmes qu'un amas, un produit des alimens convertis en humeurs et en cette infinité de petits organes qui composent notre machine, il est évident — 1.° que l'état de nos humeurs est relatif à l'état et à la qualité de nos alimens; 2.° que ce qui, à titre de superflu,

est soumis à la nécessité d'être chassé de notre corps, doit absolument suivre le sort de nos humeurs, desquelles il faisait partie avant de devenir inutile par la circulation et le mouvement; 3.° que la quantité du superflu se produira d'autant plus facilement en nous, et sera plus considérable, que la bonté des alimens sera moindre, et la réparation des pertes moins facile; 4.° et enfin que la nutrition dépendant, comme nous l'avons prouvé au §. 297, du concours de la force de la vie et de la louable qualité des alimens, dans le cas où ceux-ci seront mauvais, la force de la vie sera débile (48), et par conséquent inefficace pour chasser hors des vaisseaux le superflu, augmenté, soit de vice, soit de quantité.

309. Il est facile néanmoins de comprendre le dommage qui doit naître de la diminution ou de la suppression de l'évacuation du superflu, si l'on réfléchit que la conservation de la vie, comme nous l'avons dit au §. 306, ne dépend pas moins de la réparation quotidienne de ce qui manque, que de la soustraction continuelle et opportune du superflu et de l'inutile. *Notre corps a été ordonné par le tout-puissant de manière que, par l'exercice de sa propre action, les humeurs eussent à dégénérer en lui de leur caractère sain, au point de devenir enfin inutiles aux besoins et aux usages de la vie, et que les parties solides non-seule-*

ment se dussent user, mais que ce qui s'en détache par le frottement, dût circuler dans les vaisseaux avec les humeurs mêmes devenues superflues et corrompues, jusqu'à ce qu'il s'ouvrît à ces masses impures une route le long des aqueducs du corps, afin que ce qui reste de sain pût se délivrer ainsi de l'inutile et du vicieux (49).

310. L'exécution de ces lois est si indispensable, qu'on peut avancer que le besoin de l'évacuation de l'impur excède le besoin de la réparation. — Il est bien force que la matière inutile, retenue dans les vaisseaux, se corrompe et acquière ce degré d'acrimonie particulière, et éminemment ennemie de la vie, qu'ont coutume de contracter les humeurs qui inclinent à la putréfaction, et qui sont retenues en un lieu chaud (50). D'après toutes ces considérations, chacun conçoit sans peine que ces misérables languissans et affamés qui vinrent parmi nous, portaient avec eux une pépinière de venin putride et septique, lequel renfermé dans leurs vaisseaux, opérait leur ruine intérieure, et qui retenu sur leurs haillons, favorisé par la misère et la mal-propreté, et ensuite exhalé de leurs corps, remplissait l'atmosphère d'une vapeur pernicieuse et putréfiante.

311. Voici donc, dans la circonstance qui nous appartient, (quant à ce qui regarde les infortunés *Misérables* dont nous avons parlé

jusqu'à présent) trois causes puissantes de putrescence, qui concoururent ensemble : *la faim, la dépravation des alimens, la mal-propreté*. Que la faim suffise pour occasioner dans les corps une très-haute putréfaction, c'est une chose démontrée §§. 307, 308 : que les alimens de mauvaise qualité puissent gâter les humeurs, et causer des maladies épidémiques, c'est un fait suffisamment prouvé par tout ce que nous avons dit aux §§. 15, 16, 18, 279, 308 : qu'enfin la mal-propreté soit un moyen également actif et suffisant pour nourrir et répandre les plus pernicieuses semences de putridité, et de là susciter d'horribles maladies, c'est une vérité de laquelle nous trouvons de nombreux exemples dans l'histoire, et qui a été portée jusqu'à la démonstration, par l'ingénieux et célèbre docteur *Pringle*.

312. Quant aux dommages que produit en nous le superflu, lorsqu'au lieu d'être expulsé des vaisseaux, il s'arrête dans ces mêmes vaisseaux, (§§. 101, 308 et 309) nous trouvons expressément démontré que ce qui, en faveur de l'économie de la vie, doit, à titre d'inutile, être expulsé journellement par la peau, la respiration, etc., est absolument impur et ennemi de notre conservation (51). Or en donnant de l'extension à ce principe, il semble également raisonnable d'avancer « qu'un corps dans lequel les humeurs sont dans un état de putrescence, ne peut moins faire que de rejeter des matières

analogues à la nature dépravée de la masse totale, de laquelle elles font partie.» Cela posé, on conçoit toute la nécessité de se tenir propre, et tous les dangers de la mal-propreté. L'invention de la machine de *Sutton*, le zèle industrieux de M. *Duhamel du Monceau*, et toutes les observations du docteur *Pringle*, en fournissent des témoignages certains et indubitables; de sorte que j'aurais pu compter, avec raison, la mal-propreté au nombre des causes des maladies épidémiques, parmi celles que j'ai rapportées dans la préface de cet ouvrage; la facilité avec laquelle les maladies putrides s'engendrent et se propagent dans les hôpitaux, dans les vaisseaux, dans les prisons, et dans les lieux où règnent la misère et la mal-propreté, ainsi que tout ce que nous avons vu arriver parmi nous, nous fournissent de nombreux argumens en faveur de cette assertion.

313. En effet, les haillons, les chemises malpropres et déchirées, la peau elle-même sale des *Misérables* qui vinrent nous rendre malheureux, furent à notre égard, ce que sont les marais, les étangs et les substances vraiment septiques, pour ceux qui sont exposés à en éprouver l'action. Des effets d'une telle malignité, produits par la misère et la mal-propreté, ne sont pas nouveaux dans l'histoire : le docteur *Pringle* en rapporte divers exemples, parmi lesquels est également décisif, et celui dont il

fait mention sur la foi de *Bacon de Verulam*, et celui arrivé à Londres en 1750 (52). Nous en trouvons un nouvel exemple dans l'histoire épidémique d'*Hongrie*, à propos de la maladie pétéchiale, contagieuse, qui se réveilla par un effet de la misère et de la mal-propreté, parmi les troupes, et qui se communiqua ensuite de celles-ci aux habitans de *Presbourg* (53). Je pourrais rapporter ici beaucoup d'autres exemples ; mais ce qui est arrivé parmi nous et dans notre royaume, est si clair, qu'il devient par soi-même un modèle des tristes effets de la mal-propreté. A *Foggia*, à *Lucera*, à *Aversa*, à *Capoue*, les habitans vécurent sains, tant qu'ils ne furent pas infectés par les *Misérables* ; et parmi nous-mêmes il y eut un grand nombre d'observations des dommages que ceux-ci nous causèrent, et du danger manifeste auquel s'exposaient ceux qui étaient soumis à l'exhalaison putride de leurs corps et de leurs sales haillons. C'est ainsi que fut durement enlevé à ses amis, aux lettres, au barreau, le chevalier *D. Vincenzo Vulcano* ; ce fut ainsi que nous perdîmes le *Duc d'Andria*, le *Marquis Ippolito*, un *père de S. Brigida*, et ce nombre considérable d'individus desquels fait mention ce même *M. Cantera* (54), qui tout en avouant de telles vérités, ose ensuite nier ailleurs (55), la force du principe contagieux, au moyen duquel notre épidémie prit naissance et accroissement.

Du temps auquel naquit l'épidémie; de l'ordre qu'elle garda dans ses progrès et sa propagation, et des circonstances les plus remarquables de son cours.

** Pour que le public reconnaisse avec quel scrupule je lui tiens la promesse que je lui ai faite aux §§. 35 et 39, il est utile qu'il sache que toutes les circonstances qui se trouveront consignées dans cet ouvrage, depuis ce §, n'ont pas été particulièrement observées par moi seul; ou elles m'ont été communiquées par des hommes qui y voient beaucoup plus clair que moi en médecine, ou bien elles sont conformes à celles de plusieurs de mes généreux amis et dignes Professeurs, qui ont signé de leur propre main les endroits des pages grossières des premières épreuves, qu'ils ont trouvés conformes à leur propre observation, et les noms desquels on trouvera scrupuleusement notés en lieux convenables, comme un témoignage d'honneur et de véracité. Pour éviter une continuelle et fatigante répétition, je préviens que tout ce qui se trouve consigné depuis le §. 314 jusqu'au §. 345, est entièrement conforme, et aux lumières qui m'ont été fournies, et aux observations de MM. *Cinque*, *Serao*, *Rubertis*, et *Cotugno*.

314. Vainement on désirerait savoir de nous quels furent les commencemens précis et dis-

tincts de notre épidémie. Les maladies de ce genre ne sont pas ordinairement aperçues à leur naissance, sur-tout dans les villes d'une vaste étendue et d'une nombreuse population. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle naquit dans le mois d'Avril (56) de 1764, « que le menu peuple fut le premier à en éprouver l'atteinte, que les plus forts et les plus vigoureux en furent attaqués de préférence aux plus faibles, » et que dans les hôpitaux, où les gens étaient accumulés en foule et serrés, la maladie commença à donner des signes non équivoques de son existence et de sa nature putride, d'abord sur les pauvres qu'on avait ramassés en quantité dans les rues où ils languissaient auparavant, puis sur ceux même qui se trouvaient déjà dans les hôpitaux pour d'autres maladies, ou qui y arrivaient alors. *D. Joseph Melchior Vairo.*

315. La maladie fit des progrès rapides et prompts dans le menu peuple, parmi les artisans de professions sales, dans les habitations étroites, mal-propres, et par-tout où la malpropreté, l'air non renouvelé et le grand nombre de respirations, présentaient un aliment à la flamme dévorante qui rôdait alentour. *Pisciottano. — D. Procopio Rossi. — Vairo. — D. François Molo.*

316. La maladie passa, même en Avril, des habitations du bas peuple, dans les maisons des habitans aisés, des gens riches, des honnêtes gens ;

gens ; on observa constamment qu'elle fut et plus facile et plus commune dans les rues les plus fréquentées. *Pisciottano. — Vairo. — Rossi.*

317. Au mois de mai, elle devint générale. Les lieux les plus élevés, et où l'air était le plus renouvelé, en étaient à peine exempts ; et il n'y eut aucune différence entre le riche et le pauvre, le plébéïen et la populace. En juin et juillet, elle devint tellement épidémique, que souvent les habitans d'un ordre supérieur ne furent pas même respectés. *Pisciottano.—Vairo.*

318. Parmi les Religieux, les plus exposés à la maladie, furent ceux qui se trouvèrent en communication plus étroite et plus fréquente, soit avec les *Misérables* auxquels ils prêtaient de pieux secours, soit avec les malades auxquels ils étaient obligés de rendre les derniers offices de la piété chrétienne. *Pisciottano. — D. Balthazar Perris. — D. Thomas Pagliara. — Vairo. — Rossi.*

319. La maladie ne parvint jamais, ou du moins que très-rarement dans les cloîtres de filles nobles, ainsi que dans ceux de roturières (57). On en peut à-peu-près dire autant des communautés illustres et opulentes. *Pisciottano. — D. Joseph Feniziani. — Vairo.*

320. On ne peut pas dire que la maladie sévît particulièrement sur des gens adonnés à un seul et même genre de vie, habitant un quartier donné de la capitale, ou nourris d'un régime

semblable et commun à tous. Elle s'empara, dans ses progrès, des personnes de tout ordre et de toute condition ; par-tout elle commit ses fureurs, et sévit également, et sur ceux qui s'étaient nourris d'alimens rares et mal-sains, et sur ceux même qui s'étaient pourvus à propos d'excellent pain, et se nourrissaient d'alimens sains. *Mosca.* — *Pisciottano.* — *Vairo.*

321. On a également observé que dans la même maison où l'on avait fait usage d'une nourriture commune, la maladie ne se déclara et ne devint commune, que quand il y eut en même temps le concours de la mal-propreté, du défaut de renouvellement de l'air, et des autres moyens propres à favoriser les progrès de la putrescence. Dans le cas contraire, malgré la nourriture et la condition communes, plusieurs furent exempts de la maladie. *Pisciottano.* — *Perris.*

322. Il est cependant rigoureusement vrai qu'il était dangereux de communiquer fréquemment avec les malades, de respirer durant la nuit ou pendant long-temps, l'air renfermé des chambres où couchaient ces mêmes malades, sur-tout quand la maladie était parvenue à son plus haut période, quand la peau était parsemée de pétéchies, que le météorisme avait paru et que les évacuations alvines étaient fréquentes, copieuses et putrides, et les sueurs faciles et de mauvaise odeur. Tel fut le cas du *Chevalier S. Felice*, dont nous rapporterons dans la suite,

l'histoire de la maladie. *Vairo.* — *Mosca.* — *Pagliara.* — *Perris.*

323. Quand les malades parvenaient à cet état, et que la maladie arrivait au point de sa solution, soit pour la vie, soit pour la mort, alors l'air se remplissait par fois d'une vapeur si putride et si incommode, que toute l'habitation était comme plongée dans un nuage très-puant qui frappait de bien loin l'odorat de ceux qui s'en approchaient (58). Or il ne fallut, pour réveiller la maladie chez ceux qui étaient déjà mal disposés, que s'exposer, seulement pendant quelques minutes, à l'exhalaison réfléchie et non totalement libre de ces substances vaporeuses et corrompues (59). *Vairo.* — *Rossi.* — *Molo.* Tel fut le cas de M. *David*, gentilhomme français. Il fut obligé de visiter quelqu'un de sa connaissance, qu'il trouva moribond; arrivé au seuil de la porte d'une chambre mal tenue, il fut saisi d'une lassitude terrible, qui fut la première époque d'une maladie grave, de laquelle il ne se délivra qu'avec beaucoup de peine, par le bon traitement de M. *Cantera.* Je tiens ce fait de M. *David* lui-même, qui l'a souvent raconté chez le marquis *Galiani.*

324. Et au contraire, parmi les médecins dont la capitale abonde, et que des sentimens de véritable humanité tenaient dans un mouvement perpétuel pour secourir les malades, on en compte très-peu qui eurent le malheur de

contracter la maladie ; et encore ces derniers furent-ils le plus souvent du nombre de ceux qui eurent à soigner des gens pauvres et malpropres. *Perris.* — *Pagliara.*

325. Il n'en fut pas de même des jeunes gens attachés aux hôpitaux, et renfermés dans la même atmosphère respirée par les malades et remplie de leurs vapeurs putrides. Ils tombèrent presque tous malades. *Mosca.*

326. Plusieurs étrangers furent attaqués de la maladie commune, peu de jours après être arrivés ici ; tandis qu'au contraire, un très-grand nombre restèrent sains.

327. Leur départ de la capitale coûta la vie à plusieurs ; il en fut de même à l'égard de ceux qui abandonnèrent leurs habitations accoutumées de la ville pour s'exposer à l'air des champs. Ce venin, qui autrement aurait resté sans action, donnait des signes de son existence dans les vaisseaux, peu de jours après que le corps s'était exposé à un changement. *Mosca.* — *Pisciottano.* — *Vairo.* — *Perris.*

328. Il y eut des observations par lesquelles il fut amplement démontré que quelques mères, malgré le malheur et la maladie, purent donner le sein à leurs enfans languissans, sans que ces innocentes créatures en ressentissent aucun dommage.

329. On observa fréquemment qu'on pouvait faire impunément usage, plusieurs jours après la

mort ou la maladie, des mêmes meubles desquels le malade ou le défunt s'était servi auparavant. *Vairo.*

330. Cette maladie frappa indistinctement les gens livrés à toute espèce de métier. Les forgerons, les cuisiniers, les orfèvres, tous gens accoutumés au feu, n'en furent pas exempts (60). — Elle ne respecta ni tempérament, ni sexe, ni âge. Dans le premier âge de la maladie, les plus forts d'esprit et de corps étaient fréquemment attaqués (61) : les femmes cependant furent épargnées, et avec elles, les gens faibles et les vieillards. Dans le second âge, le mal frappa également et ceux-ci, et celles-là ; dans le troisième, il exerça ses ravages sur les enfans. *Mosca.* — *Pisciottano.* — *Vairo.* — *Pagliara.* — *Molo.* — *Perris.*

331. On observa néanmoins qu'en quelque temps que les femmes enceintes fussent attaquées de la maladie, il était bien rare, et même très-rare, qu'elles en réchappassent, à moins que l'avortement ne survînt dans les premiers jours de la maladie, et qu'elles ne fussent enceintes que depuis peu de mois, ou que se trouvant prêtes d'accoucher, l'accouchement ne fût hâté que dans la première semaine de la maladie seulement. Dans tout autre cas c'en était fait de leur vie, ainsi que de celle du fétus. Quelques-unes parvinrent heureusement jusqu'au terme ordinaire de l'accouchement ; et celui-ci tout

régulier qu'il était, fut pour un grand nombre une occasion de tomber dans la maladie épidémique, dont l'issue fut ordinairement malheureuse. *Pisciottano.*

332. Chez plusieurs filles, on vit paraître sous l'impétuosité de la maladie, du sang par l'utérus et les narines (62) ; j'ai moi-même observé avec M. *Gigli* un flux menstruel qui parut au fort de la maladie chez une femme qui habitait dans le palais du défunt vieux duc de *Fragnito*, notre ami commun (63).

333. La maladie s'introduisit un peu plus tard parmi la troupe ; en juin et juillet, elle y fit des progrès démesurés. *Perris.* — *Charlier.*

334. Il est à remarquer que ceux qui ont journellement coutume de transporter des *padule* à Naples les légumes nécessaires, la paille, la volaille, etc., firent souvent impunément avec toute la ville leur commerce habituel.

335. Le courage était inutile. J'en ai connu de très-courageux qui étaient malades. La crainte n'était pas toujours un moyen qui disposât à la maladie. Les colériques bilieux furent en danger à toutes les époques de l'épidémie.

336. Il était presque toujours dangereux de chercher à se préserver de contracter la maladie ; la route par laquelle on cherchait à fuir le mal, était précisément celle dans laquelle on le rencontrait plus vîte. *Mosca.* — *Pagliara.* Un purgatif pris à titre de préservatif, était un poison.

Nous avons été très-souvent témoins, MM. *Rubertis, Cinque, Pisciottano, Cotugno* et moi, de l'efficacité des remèdes purgatifs, pris par certaines personnes mal-avisées, pour développer promptement la maladie. Quelques onces d'huile commune que feu M. de *Montossè*, Quartier-maître du régiment *Jauch*, avala par un conseil imprudent, (sans parler des autres) le précipitèrent du comble de la meilleure santé, dans la classe la plus funeste de la maladie épidémique, d'où nous ne pûmes le tirer, malgré tous les moyens employés par M. *Rubertis*, M. *Cinque* et par moi, qui avions été appelés au sixième jour de la maladie, pour le soigner conjointement avec je ne sais quel médecin, auquel il s'était imprudemment abandonné.

337. Cette circonstance-là même prouve combien il est éloigné de la vérité « *que l'épidémie ait commencé à sévir parmi nous, depuis que manqua je ne sais quelle diarrhée qu'il a plu à quelqu'un d'appeler épidémique.* » La diarrhée observée parmi nous naquit en janvier, comme nous l'avons dit au §. 85 ; celle-ci ne dura qu'un petit nombre de semaines, et passé ce temps, on ne l'a plus observée épidémiquement (64). Je m'en suis informé de MM. *Rubertis, Cinque, Pisciottano, Cotugno, Perris, Charlier, Rossi, Vairo, Pagliara, Viglianti*, tous médecins d'hôpitaux publics, de communautés, de congrégations, et qui exercent la médecine en diffé-

rens quartiers de la capitale, et tous conviennent qu'on n'observa parmi nous cette prétendue diarrhée épidémique, qu'à la seule époque énoncée. Avancer ensuite que cette diarrhée fut salutaire, parce qu'on observa « *que, dans le fort de l'épidémie, ceux à qui il survenait des déjections putrides bilieuses, évitaient la maladie, et que ceux qui en étaient atteints, en étaient ensuite délivrés par de semblables évacuations, procurées par l'art, ou opérées par la nature,* » c'est une proposition qui n'est pas exactement conforme à la nature de la maladie, laquelle ne manifesta un génie constant, ni dans son invasion, ni dans son cours, ni dans sa solution et sa terminaison. Dans la fièvre dyssentérique, la maladie aimait si peu à se juger par des selles copieuses, que nous avons vu au contraire cette erreur jeter un grand nombre de malheureux dans les bras de la mort, au milieu de déjections très-putrides, et dans un état de colliquation (65). — J'en dis autant de ceux qui, comme nous le verrons ailleurs, finirent de vivre par des diarrhées procurées à force de médicamens purgatifs, ou qui n'échappèrent à la fureur du mal qu'au moyen de sueurs fétides et générales. *Pagliara.* — En un mot, cette opinion est si sujette à exception, que, comme nous le verrons ci-après, MM. *Cinque, Rubertis, Pisciottano, Cotugno, Vairo,* moi-même, ainsi que plusieurs autres médecins, fûmes obligés d'employer l'*hydrogale,*

c'est-à-dire l'eau naturelle animée d'une certaine quantité de lait de chèvre, pour résister aux pernicieux effets des évacuations alvines, copieuses et excessives, qui étaient la suite d'une putrescence spontanée, ou des opérations mal dirigées de l'art.

338. Le moyen qu'on pouvait quelquefois employer sans danger, à titre de préservatif, était le vomitif d'hipécacuanha à dose modérée. *Mosca.* — Toutefois on observa fréquemment que de petites causes suffirent pour allumer cette flamme, dont chacun de nous semblait porter les matériaux renfermés dans ses propres vaisseaux, et auxquels il ne fallait qu'un mouvement léger pour se mettre en action. Ainsi, disait *Galien*, *quand notre corps est comme déjà préparé à la maladie, l'action de quelque cause externe que ce soit suffit pour allumer en nous la fièvre, quoique par soi-même cette cause eût été absolument insuffisante pour produire cette même maladie, de laquelle elle devient cependant l'occasion par rapport à la disposition interne mal-saine* (66). S'il y a un cas dans lequel on puisse applaudir *Pline* du mépris qu'il manifestait pour toute précaution qui, par trop d'attachement à la vie, nous rend esclaves de l'inconstance et de la faiblesse de notre santé, il semble que c'est uniquement quand il règne des maladies épidémiques. Abstenez-vous, disait *Hippocrate*, de remèdes, quand une maladie

exerce ses fureurs autour de vous. Vérité que plusieurs malheureux ne connurent que trop tard, et qui, pour échapper à un mal qu'ils n'auraient peut-être pas souffert, parvinrent ensuite au dernier terme des misères humaines. On sait d'une manière authentique que quelques-uns, tout brillans de santé, eurent la témérité de se laisser appliquer différens vésicatoires sur quelques parties des articulations. Mais ils payèrent de leur vie ce désir trop inconsidéré de la conserver.

339. Il était inutile d'avoir des plaies, des cautères, la gale, ou autre maladie de la peau. *Mosca. — Pisciottano.* Le préservatif le plus convenable, était de s'abstenir de tout remède laxatif; de vivre d'une manière régulière; d'éviter les communications fréquentes, étroites, continuelles, avec les malades, sur-tout depuis la seconde semaine, et quand la maladie était près de sa solution; de se tenir éloigné des lieux mal-sains, mal-tenus, et sur-tout d'éviter la vie oisive. Quoique les médecins fussent placés au milieu des malades et de la désolation, cependant il semble que ce n'est que par le mouvement et l'activité de l'exercice, et par le passage continuel d'un lieu à un autre, qu'ils furent à couvert de l'épidémie. *Mosca. — Pisciottano. — Vairo. — Rossi. — Molo.* Il était d'une telle importance de n'introduire aucun changement dans le régime ordinaire, que cer-

tains furent inévitablement précipités dans l'épidémie, pour s'être même livrés à une diète rigoureuse et trop sévère, et pour s'être abstenus de leur manière de vivre accoutumée. Tel fut entr'autres le cas du Duc *Morbilli*, et de *D. G. Thomas Fumo.*

340. Il est à remarquer qu'un très-grand nombre eurent le courage de faire usage des bains minéraux, des étuves, et des différens remèdes qu'on a annuellement coutume d'employer l'été, pour se guérir ou se préserver de maladies chroniques; et il fut rare que ce fût à leur détriment, ou que cela devînt pour eux une occasion de tomber dans la maladie, comme nous avons dit qu'il arrivait constamment à ceux qui faisaient usage de purgatifs. *Mosca.* — *Pisciottano.* — *Feniziani.* — *Pagliara.*

341. Quelques médecins reconnaissant une putridité manifeste dans la maladie, et considérant le quinquina comme un puissant antiseptique, firent employer à titre de préservatif, de la décoction de cette écorce à dose raisonnable. Chez quelques-uns ce moyen parut être suivi d'un heureux succès; chez d'autres au contraire, on observa que, malgré le constant usage de cette drogue, la maladie sut faire pénétrer son poison et sut déjouer toute l'industrie de l'art.

342. Il fut rare que durant la fureur de l'épidémie, toute autre maladie qui n'avait pas à sa nais-

sance de relation avec elle, ne se changeât pas finalement en celle-ci (67). *Vairo.* — M. *Cinque* m'assure avoir vu passer de la goutte elle-même à la maladie épidémique. — Néanmoins nous savons d'une manière certaine qu'il y eut des malades attaqués de maladies chroniques, de fièvres tierces et de quartes, qui n'eurent pas le malheur de voir leur maladie sporadique se changer en épidémique. *Pagliara.* — *Feniziani.* Le docteur *Procope Rossi*, observateur sage et doué d'une grande perspicacité, s'est contenté de me dire qu'il avait vu régner la petite vérole en même temps que l'épidémie; et je conserve devers moi deux histoires de cas semblables, soigneusement rédigées par ce savant médecin. *Perris.*

343. Cette maladie paraissait prendre diverses occasions de se manifester, et son début semblait appartenir à des désordres différens. Tout état de violence était généralement dangereux. Ainsi que nous l'avons dit aux §§. 320 et 321, comme on ne pouvait pas inculper le mauvais régime, elle parut donc, chez un très-grand nombre, tirer son origine de l'abus des visites rendues à des malades tenus mal-proprement, ou dont la maladie était parvenue à sa vigueur; à d'autres il suffit seulement de respirer à peine, du seuil de la porte des chambres où étaient les malades, la vapeur impure qui s'exhalait de leurs corps; dans d'autres circonstances, malgré le meilleur

régime, et quoiqu'on se tînt éloigné des malades et des lieux mal-sains, il suffit, pour que la maladie se réveillât, de communiquer avec ceux qui venaient de visiter les malades, ou bien avec ceux qui avaient quelqu'un de malade dans leurs propres maisons. Une suppression de transpiration, une bombance, une excessive intempérance, une grande frayeur, l'imprudence de vouloir prendre des remèdes à titre de préservatifs, suffirent à plusieurs pour tomber dans la maladie. — A quelques-uns enfin il ne fallut, comme nous l'avons déjà dit, qu'une légère indisposition, ou tout autre changement pour tomber dans les filets de la maladie populaire. *Pisciottano.* — *Vairo.* — *Molo.*

344. Il paraît évidemment par tout ce que nous avons rapporté jusqu'à présent, que la maladie qui a régné parmi nous, renfermait, et dans ses causes, et dans ses produits, un principe de putrescence éminente, par lequel non-seulement elle devenait propre à corrompre les corps qu'elle occupait, mais encore à se propager de ces mêmes corps à ceux qui étaient exposés à la vapeur putride qui s'en exhalait ; se vérifiant alors tout ce que nous avons énoncé sur la force des substances putréfiantes, aux §§. 19, 24, 25. *Vairo.*

345. Un des pernicieux attributs que les corps acquièrent par la putréfaction, c'est l'évaporation et la faculté de se volatiliser (68). Les substances putréfiées et corrompues peuvent être

comparées, par rapport à leur force d'évaporation, au musc et aux autres substances le plus éminemment odorantes. La force d'explosion et d'active évaporation, qui domine dans les corps impurs et en proie à la putrescence, est en effet très-considérable ; et de là dépend la faculté avec laquelle la putridité s'insinue et se répand de la manière la plus efficace et la plus prompte, dans les corps exposés à une telle atmosphère (69). Quoique cette faculté meurtrière puisse être réputée plus grande dans les corps vivans, où les humeurs sont en mouvement et en agitation, et moindre dans les corps morts, où le mouvement progressif de ces mêmes humeurs manque; cependant si l'on réfléchit que *les corps qui meurent par la force de l'abstinence, exhalent une fétidité insupportable* (70), et que les malheureux qui vinrent mourir parmi nous, et restèrent pendant quelque temps exposés dans les rues au regard indiscret et curieux d'une foule d'imprudens qui s'attroupaient autour d'eux, durent leur mort autant à la faim qu'ils avaient soufferte qu'à la plus mauvaise des nourritures ; je ne sais si ce pouvait être une chose indifférente et absolument louable et innocente de se tenir durant quelques heures, auprès de ces cadavres.

Des mesures efficaces prises par le Gouvernement.

346. En effet, ceux qui nous gouvernent aujourd'hui, avec autant de sagesse et de générosité, que de soins et de douceur, comprirent bientôt, 1.° toute la grandeur du dommage que nous avaient apporté les *Misérables* qui vinrent répandre parmi nous, avec leurs corps profondément viciés par la faim, et le méchant régime, avec leurs sales haillons et leurs cadavres, cette semence putride et funeste, qui produisit ensuite des fruits si amers; 2.° de quel danger il était qu'il se trouvât, dispersés ou rassemblés dans la capitale, soit des pauvres couverts de haillons puans, soit des malades misérables, mal tenus, et réunis en trop grand nomber dans des habitations étroites, basses et sales (71); 3.° et de quelle importance il était dans les circonstances pénibles sous lesquelles gémissait la capitale, de tenir éloigné tout ce qui aurait pu favoriser la mal-propreté et la putrescence (72).

347. C'est pourquoi l'on prit les mesures les plus pressantes et les plus rigoureuses, 1.° pour qu'on cherchât par-tout les *Misérables*; 2.° pour qu'on les débarrassât de leurs haillons sales, et qu'on leur en substituât de nouveaux et de propres; 3.° pour qu'on leur donnât les secours convenables, soit en les lavant, soit en les nour-

rissant, soit en leur administrant les remèdes propres à leur état; 4.° pour qu'on cachât aux regards du peuple ces misérables objets, lesquels exprimant d'une manière trop éclatante la calamité publique, ne pouvaient être pour nous que la cause d'une ruine funeste; 5.° de plus, on fit en sorte d'ôter de leurs habitations étroites les malades auxquels, ou leur propre impuissance, ou l'état actuel de leur fortune, ou leur mal-propreté naturelle, ne permettait pas de se tenir propres et de recevoir les secours nécessaires; 6.° on donna des ordres rigoureux pour éloigner des rues toute matière impure et qui eût pu servir de levain à la mal-propreté. C'est ainsi que les animaux destinés aux boucheries furent conduits hors de la ville pour y être tués, et que les rues furent tenues dans une louable propreté.

348. Malgré des mesures si vigoureuses, si utiles et si généreuses, et nonobstant le secours d'une pluie inattendue et copieuse, tombée en juin, on observa néanmoins, 1.° que la maladie acquérait de jour en jour, une nouvelle impétuosité et une nouvelle vigueur; 2.° que la foule des malades qui accouraient dans les hôpitaux, ayant augmenté d'une manière qu'on ne saurait exprimer, cette circonstance-là même servait de nouveau levain à l'épidémie, et ne pouvait moins faire que d'altérer la crase de l'air; 3.° que la quantité journalière des morts exigeant qu'on ouvrît

ouvrît fréquemment les tombeaux publics, cela fournissait toujours de nouveaux matériaux de putréfaction. — D'après toutes ces considérations, le gouvernement prit définitivement le très-louable parti d'enlever le plus grand nombre des malades du cœur de la capitale, d'en reléguer la foule dans des asiles publics, ouverts et entretenus, en partie aux dépens, soit de la commission de santé publique, soit de la maison royale des incurables, et en partie par la piété et la générosité de notre très-clément Souverain : — de défendre à quelqu'église et religion que ce fût, de recevoir des cadavres, — et de faire ouvrir et établir à cet effet, aux deux extrémités de la ville, et à une distance raisonnable des habitations, deux réduits publics, vulgairement nommés *Campi Santi*, où les cadavres furent en effet dans la suite, fidèlement transportés.

Cependant pour qu'on ne croie pas que ce qu'on avance ici ne soit pas appuyé de preuves très-valides, on a jugé convenable de rapporter dans cet endroit, et l'Avis que MM. *D. Aniello Firelli*, *D. Cesare Cinque*, *D. François Serao*, *D. Dominique Pedillo*, et *D. Joseph-Melchior Vairo*, communiquèrent à M. le *Duc Perrelli*, Ministre plein de zèle, de prévoyance et de sagesse, et Chef de la commission énoncée ; et d'autre part l'édit que sa Majesté se plut à donner conformément à l'avis susdit. D'où l'on verra qu'ainsi que les célèbres professeurs, assemblés

pour donner leur avis sur la nature de l'épidémie et les moyens économiques propres à la combattre, n'oublièrent aucune précaution qui ne dût conspirer à l'affaiblissement des maux publics, de même le Gouvernement n'épargna ni peine, ni soins, ni intérêts, pour soustraire la capitale au fléau qui l'opprimait.

Avis des Médecins convoqués par ordre de la très-Excellente Commission de Santé publique.

349. L'épidémie cruelle qui a commencé depuis quelques mois à infecter cette métropole, indépendamment d'autres lieux connus, allant toutefois toujours en croissant; le mal se propageant graduellement des gens de la dernière mendicité à des personnes d'une situation plus commode, et quelques cas ayant même été observés parmi la plus haute noblesse, nous sommes d'avis qu'on doit en venir, après Dieu, à divers expédiens que nous estimons, d'après des raisons très-fondées, de la plus haute importance; et en conséquence.....

Premièrement. — Comme on reçoit dans les hôpitaux déjà existans un nombre de malades beaucoup plus grand que la capacité des lieux ne le comporte, et cela étant la cause la plus active de l'infection, nous sommes de l'avis exprès qu'on doit multiplier les hôpitaux le plus possible, et

les établir dans un air libre et dans des lieux éloignés de la ville.

Secondement. — Que les malades qu'on reçoit dans les hôpitaux, suivant les circonstances dans lesquelles ils se trouvent, doivent être lavés, que leurs haillons, *étant, à n'en pouvoir douter propres à conserver une très-grande quantité d'exhalaisons putrides*, doivent être promptement brûlés, et que cette opération doit être faite dans des champs éloignés des habitations.

Troisièmement. — Qu'on ne doit pas attendre la nuit pour enterrer les cadavres de ceux qui meurent dans les hôpitaux, mais qu'on les doit immédiatement transporter, et sans le moindre délai, au *Campo Santo*, soit de nuit, soit de jour; *la vapeur putride qui s'en exhale devant être scrupuleusement évitée, comme pernicieuse aux hôpitaux même, et en quelque manière au reste de la ville.*

Quatrièmement. — Comme les sépultures des paroisses sont, pour la plupart, démesurément remplies, et que la puanteur donne des inquiétudes et nuit aux gens qui fréquentent les églises, et en bonne partie à tout le voisinage; pour cette raison on estimerait convenable, jusqu'à ce qu'on ait pris d'autres mesures définitives, que les communautés religieuses dans les environs respectifs de ces mêmes paroisses, fussent obligées de recevoir les cadavres dans leurs églises; de quoi néanmoins nous remettons la conduite et

l'exécution à l'autorité et aux lumières du Pouvoir que cela regarde.

Cinquièmement. — Comme il est parvenu à notre connaissance que quelques hôpitaux de régimens particuliers se sont fixés dans les endroits de la ville les plus resserrés et les plus populeux, nous pensons qu'une telle idée ne peut pas être approuvée, parce que les malades qui y seront reçus ne pouvant jouir d'un air convenablement renouvelé, n'y trouveront pas, comme on le prétend, de l'avantage pour leur santé, et que les citoyens des maisons voisines en pourront très-facilement éprouver du dommage.

Enfin, parce que *la grande quantité de mendians mal-sains, qui ont probablement apporté à Naples la cause des présentes maladies, s'ils continuent toutefois à demeurer dans la ville, seront toujours une nouvelle cause de maladie tant pour le reste des citoyens de basse condition avec lesquels ils vivent, que pour tout autre ordre de personnes qui fréquentent les rues, les églises et tout autre lieu, et ces mêmes mendians contenant, comme nous le pensons, les semences les plus fécondes de nos maladies publiques;* nous recommandons en conséquence avec chaleur, à la vigilance et au zèle de *la Commission de Santé publique* d'aviser aux moyens propres à séquestrer les susdits mendians de tout autre individu,

soit à l'égard de notre ville, soit à l'égard de tout autre lieu le plus fréquenté, dans les provinces du royaume. Tel est notre avis que nous soumettons à vos Excellences, auxquelles, etc. — Naples, le 20 juin 1764. — *Aniello Firelli.* — *Cesare Cinque.* — *François Serao.* — *Dominique Pedillo.* — *Joseph-Melchior Vairo.*

Edit que sa Majesté se plut à publier par le Secrétariat d'Administration royale, dirigée avec une lumineuse perspicacité, et une sublime pénétration par S. E. D. Jean de Goyzueta.

350. Vu la relation du 20 juin, S. M. s'est décidée à statuer : que les Délégués respectifs feront toutes les dispositions pour qu'à la réception des malades, ceux-ci soient nettoyés et lavés, et que leurs haillons dans lesquels se conserve, à n'en pouvoir douter, la plus grande partie des vapeurs putrides, soient immédiatement brûlés en lieu ouvert et éloigné de la ville, en en commettant toutefois l'exécution à des personnes exactes, sûres et honnêtes.

Que, pour éviter que l'air n'en puisse être infecté, on n'attendra pas la nuit pour enterrer les cadavres de ceux qui meurent dans les hôpitaux, mais qu'ils seront immédiatement transportés au *Campo Santo*, soit de jour, soit de nuit, (n'y eût-il qu'un seul cadavre) après

s'être toutefois assuré que la mort est certaine, pour ne pas s'exposer à enterrer quelqu'un de vivant.

Que, les sépultures de la plupart des paroisses étant déjà pleines de cadavres, la ville fera construire aussitôt, soit à côté du *Campo Santo*, soit dans ce champ même, deux ou trois fosses de 25 palmes au moins de largeur et de 50 de profondeur, ainsi que 4 fourgons sur le modèle de ceux des incurables, lesquelles fosses serviront à enterrer les cadavres; et que, pendant leur construction, tous les Lieux Pieux des ordres Réguliers, placés dans l'enceinte des paroisses respectives, recevront et enterreront les cadavres, sans aucune rétribution; — et que, parce qu'on observe que la puanteur qui s'exhale des sépultures de ces mêmes paroisses, est insupportable, et s'étend dans le voisinage et dans le quartier, on fermera promptement ces mêmes sépultures, en disposant les pierres de manière que les vapeurs et la puanteur ne puissent pas s'en exhaler, et que de temps en temps on jettera de la chaux vive dans lesdites fosses.

Comme il ne convient pas, qu'au contraire il est nuisible à la santé publique, qu'il se soit formé des hôpitaux militaires dans le corps de la ville et dans les lieux les plus resserrés et le plus habités, le Roi veut qu'ils soient aussitôt enlevés, et que les malades qui y sont, soient transportés au *Palais dit de D. Anna* sur la

rive de *Posilipo* et maisons qui suivent, pour y être formé un hôpital correspondant, où l'on soignera et traitera ces mêmes malades.

Comme il est nécessaire de débarrasser la ville de tant de mendians qui y ont afflué, tant de l'intérieur, que de l'extérieur du royaume, et qui contribuent beaucoup à la présente maligne influence, S. M. a décidé que tous ces pauvres gens seraient recueillis, puis conduits et logés au quartier de la cavalerie, *au Pont de la Magdelaine*, qu'à leur première entrée, ils seraient proprement lavés, que leurs haillons seraient brûlés par les soins de personnes probes et exactes, qu'ils seraient ensuite vêtus de nouveaux habits correspondans, et qu'il leur serait journellement fourni la nourriture convenable.

Pour subvenir aux dépenses qu'exigent les mesures énoncées, ainsi qu'à toute autre qui pourrait successivement avoir lieu suivant l'occurrence, S. M. a décidé que toutes les Banques de cette ville, en s'accordant avec les Élus, fourniraient l'argent nécessaire, ceux-ci ne devant d'ailleurs l'en tirer que peu à peu.

Comme il convient également dans les circonstances présentes, qu'on donne une attention spéciale à la propreté de la ville, le Roi a ordonné à l'*Élu du peuple*, d'enjoindre rigoureusement à tous les Capitaines des rues de faire chaque jour bien nettoyer celles de leurs divisions respectives, de tenir la main à ce qu'on

ne jette aucun animal mort dans les conduits publics, de les faire transporter au *Pont de la Magdelaine*, et de les y faire enterrer dans des fosses creusées dans le sable.

Et finalement, le Roi a institué ministres d'exécution, avec toute l'autorité nécessaire pour accomplir les déterminations de la *Commission de Santé seulement*, le *Major Général Marquis Arezzo*, le *Major du Régiment National de Bari D. François Pignatelli*, et le *Président Marquis Granito*, lesquels, comme adjoints dans cette seule occurrence, et pour la plus prompte exécution, interviendront dans les travaux de ladite Commission, etc. — Naples, le 25 juin 1764.

*** 351. Des mesures aussi utiles, aussi saines et aussi dignes d'éloge, eurent tout l'effet désiré : Dieu bénit les vues pieuses de notre Prince, ainsi que les soins tendres et à jamais mémorables que prirent de la vie de l'État, ceux qu'on peut à juste titre appeler aujourd'hui, les Pères de la Patrie (73). Ainsi la capitale purgée d'un levain si impur, lorsqu'on l'espérait le moins, parce que la chaleur était déjà parvenue au dernier point, on vit en août, la paix rendue aux esprits, troublés à l'aspect d'une calamité aussi grande et aussi durable, la maladie s'étant beaucoup adoucie. En effet, née en avril, on la vit s'arrêter en août, presque dissipée en septembre, et totalement détruite dans les commencemens d'octobre de 1764.

352. La série de nos malheurs publics fut, et trop célèbre et trop durable, pour qu'ils pussent rester cachés au glorieux Monarque des Espagnes, CHARLES III. Cette piété tendre et infatigable, avec laquelle il nous fit éprouver durant le cours de son heureux règne, le pouvoir du souverain doucement uni à l'amour d'un père, et tempéré par la clémence, ne put rester oisive dans une si grande extrémité. Il nous donna des conseils et nous pourvut de remèdes; il fit parvenir ici, au profit des malheureux, une certaine quantité du célèbre *Baume de Salazar*, de l'usage duquel, comme nous le verrons ailleurs, quelques malades retirèrent dans certains cas, de grands et prodigieux avantages; et cet auguste Souverain, non content d'avoir tant fait pour nous, voulut encore faire éprouver aux autres nations policées les effets de sa bienfaisance royale, en faisant l'acquisition de la recette dudit Baume et en la rendant publique.

De la manière avec laquelle la maladie se tint cachée et se développa.

353. La maladie déjà contractée ou introduite dans les corps par les causes qui la pouvaient produire, ne se manifestait pas chez tous, aussitôt, ni dans un temps donné. Chez un très-grand nombre, elle eut la faculté de se tenir renfermée, et de ne se développer qu'au bout

de la première semaine révolue, à compter depuis la cause sensible, ou la naissance d'une certaine altération furtive et obscure dans les fonctions de la vie. Trop semblable en cela au venin de l'hydrophobie, de la petite vérole, etc., on peut avancer que son génie était de se produire insensiblement, et d'opérer une ruine sourde dans les corps dans lesquels elle se jetait. En effet, ce ne fut que dans un très-petit nombre qu'elle donna des signes sensibles et éclatans de sa naissance. *Serao.* — *Cinque.* — *Mosca.* — *Rubertis.* — *Pisciottano.* — *Charlier.* — *Vairo.* — *Rossi.* — *Molo*, etc.

Il parut beaucoup moins de constance encore dans l'ordre, le mode et l'appareil des symptômes avec lesquels cette maladie développait son caractère, et se présentait sur la scène. Elle fut si composée, si changeante, si *multiforme*, qu'on ne pouvait ni la réduire sous un seul point de vue, ni la considérer comme fièvre ou maladie d'une seule nature, constamment renfermée dans la même division. On peut cependant avancer avec asurance, qu'en général les différentes faces que montrait cette maladie, ainsi que ses différens phénomènes, dépendaient expressément de la nature du lieu où le mal se déposait et exerçait ses fureurs comme en son siége propre, plutôt que de la disposition particulière et du tempérament des malades, lequel donna rarement la loi aux effets de la maladie. *Cinque.*

— *Serao.* — *Mosca.* — *Rubertis.* — *Pisciottano.* *Cotugno.* — *Vairo*, etc.

Caractère général des fièvres.

354. Il faut avouer, quant à ce qui regarde en général le caractère des fièvres, que la maladie ne fut pas constituée d'un seul *type* (74). —Des fièvres, les unes avaient rapport à la maladie épidémique, les autres au rhumatisme. Les fièvres rhumatiques furent continues dès leur principe; les unes parurent inflammatoires, les autres rhumatico-septiques, §. 361. — Relativement à l'épidémie, parmi les fièvres observées, très-peu furent continentes dans le principe; et encore celles-ci ne s'observèrent-elles que chez ceux chez lesquels la maladie commença avec une aiguité convulsive, ou avec le génie manifeste de frapper quelque viscère noble, non d'un vice inflammatoire, mais putride. *Serao.* — *Cinque.* — *Rubertis.* — *Cotugno.* — *Charlier.* — *Vairo.* — *Perris.* — *Molo.*

355. Presque chez tout le reste, les fièvres furent *persistantes*; (celles où il y a constance d'*accès* et de *rémission.*) — De celles-ci quelques-unes furent *anticipantes*; (celles qui accomplissent leur période avec plus de vîtesse, d'où elles sont encore appelées *subintrantes.*) — D'autres furent *posticipantes.* — Ce qu'il y eut de remarquable chez tous ces fébricitans, c'est que

la fièvre eut une forme périodique dans la première semaine, c'est-à-dire des accès sensibles et des rémissions manifestes, plus ou moins claires, suivant que la maladie était plus près de sa naissance, et relativement à la plus ou moins grande malignité de la classe des maux auxquels se réduisait la maladie. — A mesure qu'on approchait de la seconde semaine, la périodicité s'obscurcissait, les accès devenaient furtifs, et les rémissions courtes, incertaines, imparfaites. — Ces désordres croissaient au point que, dans la seconde semaine, la fièvre perdait ordinairement toute apparence de rémission, et devenait purement continente; et l'on n'observait plus alors que les exaspérations sensibles *de tertio in tertium. Serao. — Cinque. — Rubertis. — Mosca. — Cotugno. — Pisciottano. — Vairo. — Perris.*

356. Chez quelques-uns, les fièvres commençaient par de petits rigors; chez un grand nombre d'autres, sur-tout vers la fin de la première semaine, par un sentiment de vapeur chaude sur le visage; chez quelques autres enfin, le début de la fièvre ne s'annonçait que par l'âpreté de quelque symptôme. Depuis la seconde semaine, l'arrivée du nouveau paroxisme n'était sensible chez tous, que par le changement qui s'engendrait dans le pouls des malades, et sur-tout par certaines circonstances qui annonçaient que la maladie allait en empirant, et qui étaient exac-

tement correspondantes à l'importance des jours critiques ; et dans les derniers temps de la maladie, principalement quand la machine marchait vers la dissolution, ces deux signes se perdant entièrement, il n'y avait plus ni ordre, ni règle quelconque. *Serao. — Rubertis. — Cinque. — Mosca. — Cotugno. — Vairo.*

357. On observa, relativement au pouls, trois mutations sensibles et manifestes. Chez un très-grand nombre, sur-tout dans la première semaine, le pouls était serré, accéléré, concentré, à l'invasion du paroxisme. Chez beaucoup, il s'élevait au commencement de la fièvre, et devenait de plus en plus élevé et plein. Chez quelques-uns, non-seulement cette célérité du pouls crue si nécessaire, manqua, mais le pouls parut même comme naturel, ou très-lent, et tardif au point qu'on comptait à peine quarante pulsations par minute à l'invasion de la fièvre, et quarante-cinq au plus, dans l'obscure rémission ; et cette classe de malades ne marchaient vers la santé et la vie, que lorsque cette célérité qu'on a communément coutume de croire caractéristique de la fièvre, s'engendrait dans le pouls. *Pisciottano. — Vairo.*

On observa fréquemment en outre, l'asphixie, ainsi que l'intermittence qui est un léger degré de celle-là. La première fut ordinairement funeste quand elle parut dans la première semaine ; les malades tombaient dans un froid invincible. *Cinque. — Molo.*

358. La rémission de la fièvre était quelquefois si longue, si claire et si distincte, qu'elle se rapprochait pour ainsi dire de l'intermission, c'est-à-dire de l'apyrexie. La durée des paroxismes était de 12, 18 et 24 heures. Chez un très-grand nombre, la fièvre était ordinairement si douce dès les premiers jours, qu'on doutait presque de son existence. Ce calme apparent, et qui cachait en soi la plus furieuse tempête, s'évanouissait à mesure qu'on passait de la première à la seconde semaine. Les désordres devenaient de plus en plus manifestes et considérables, ou bien, ce qui était toujours d'un funeste augure, les malades passaient brusquement d'un état de repos éminent à celui d'une horrible confusion, lorsqu'à peine ils arrivaient à la seconde semaine, ou qu'ils touchaient à un jour critique. *Cinque.* — *Serao.* — *Rubertis.* — *Pisciottano.* — *Cotugno.* — *Vairo.* — *Rossi.* — *Molo.*

359. Souvent il arriva qu'on vit tout ordre perdu dans le cours de la maladie, depuis la seconde semaine jusqu'au 17 ou au 21. Si la nature conservait au-delà de ce temps, assez de liberté et d'énergie pour résister au mal, et si les fièvres continuaient, il n'était pas rare de voir celles-ci acquérir de nouveau un certain type, ainsi que la périodicité obscurcie, les rémissions qui manquaient reprendre de l'ordre, et les fièvres se rétablir sur le pied de périodico-rémit-

tentes, et quelquefois sur celui de tierces pures ou de quartes.

360. On vit souvent naître de cette classe de fièvre rémittente, plutôt que de la continente, la fièvre septique algide, qui jetait le corps dans un froid insurmontable, opprimait la vie en peu de jours, laissant ensuite dans les cadavres livides, des signes funestes d'une éminente putrescence. *Cinque.* — *Pisciottano.* — *Molo.*

361. On en peut dire autant de celle dans laquelle il se produisait une corruption d'humeurs, qui après avoir erré dans la masse, se déposait enfin, en corrompant les parties; de manière qu'on pouvait à juste titre, la nommer rhumatico-septique. *Cinque.* — *Rubertis.* — *Cotugno.*

Énumération générale des effets.

362. Les effets de cette épidémie furent variés. Énumérés en général, ils se réduisirent aux suivans :

A une fièvre le plus souvent rémittente, rarement continente, et de la nature de celle décrite au §. 355. — A une fièvre algide gangreneuse. — A une fièvre qui, portant les humeurs vers un changement putride, se terminait ou par des abcès internes, ou par un érysipèle aux environs du cou et dans les voies supérieures, ou

par des tubercules et des abcès extérieurs, souvent par la gangrène au coccix, quelquefois aux parties sexuelles, mais occupant rarement quelque partie des articulations inférieures. *Cinque. — Serao. — Rubertis. — Mosca. — Pisciottano. — Vairo. — Rossi. — Molo*, etc.

363. A une inflammation rarement phlegmoneuse, et presque toujours le produit de l'altération putride des élémens de la machine. *Cinque. — Rubertis. — Cotugno.*

364. A une violente détermination, c'est-à-dire fluxion d'affection d'un ventre de la machine sur un autre. *Mosca. — Cinque — Cotugno.*

365. A une manie opiniâtre. — A la frénésie. — Au délire. — A la léthargie. — Aux insomnies. — Aux tremblemens. — A une déglutition difficile, presque semblable aux effets de l'hydrophobie. — A une céphalée très-fatigante, et à une affection aiguë de la tête, ou essentielle, ou par métastase, ou enfin par *consensus* de l'affection des intestins et de la poitrine. — A des hémorragies. — A des parotides. — A des convulsions essentielles ou symptomatiques. *Serao — Rubertis. — Cinque. — Mosca. — Cotugno. — Pisciottano. — Vairo. — Perris. — Molo*, etc.

366. Souvent à la raucité et au glapissement de la voix. — A la convulsion de la langue. — A la surdité. — A des yeux pulvérulens, ou teints d'un sang livide. — A une face rarement naturelle,

naturelle, et presque toujours défaite, abattue, changée. *Rubertis.* — *Cinque.* — *Mosca.* — *Pisciottano.* — *Cotugno.*

367. A des affections aiguës de poitrine, le plus souvent du genre putride. — A de malignes anxiétés, principalement dans le principe de l'épidémie. *Pisciottano.* — *Perris.*

368. A un gluten et à une saleté farineuse qui enduisait constamment la langue, et quelquefois le palais et l'œsophage. — A l'effet de *l'acide* et du *glutineux spontané*, assez semblable à celui décrit par l'immortel *Boerhaave.* — A des vomissemens. — A la diarrhée ou à la dyssenterie. — A l'ischurie et à la strangurie. — Au hoquet. — A des affections aiguës du foie, à des abcès dans le bas-ventre. — Au météorisme, vice qui, plus fréquemment que tout autre, accompagnait la maladie, et qu'on pouvait prendre pour signe de l'état adulte de celle-ci, ainsi qu'on regardait comme signe caractéristique de sa naissance la lame muqueuse dont nous avons déjà parlé. *Cinque* — *Rubertis.* — *Mosca.* — *Pisciottano.* — *Cotugno.* — *Perris.* — *Vairo.* — *Charlier.*

369. A une couleur jaunâtre. — A l'ictère. — A des pétéchies qui paraissaient quelquefois dès la première semaine, constamment avec l'état adulte de la maladie dans la seconde, et ordinairement d'un mauvais caractère. — A une gale qui souvent se montrait à la fin de la

maladie, ou dans la convalescence. — A un froid insurmontable. — A une chaleur interne très-brûlante. — A une petite sueur continuelle et inutile, ou bien putride. *Cinque.* — *Mosca.* — *Charlier.* — *Vairo.*

370. A un pouls éminemment trompeur, — n'étant souvent éloigné du naturel, que par la quantité des pulsations diminuée; paraissant souvent comme naturel, et sans vice manifeste; d'autres fois élevé et accéléré. §. 356 et 357. *Rubertis.* — *Cinque.* — *Pisciottano.* — *Cotugno.* — *Charlier* — *Vairo.*

Série des divers phénomènes observés dans l'invasion, l'accroissement et la terminaison de la maladie.

371. Quoiqu'on en ait dit, chez tous, la maladie commençait par la fièvre; chez quelques-uns, celle-ci était précédée d'une altération sensible; chez d'autres d'une mutation obscure, lente et sourde dans une, ou plusieurs des fonctions de la raison et de la vie; chez d'autres enfin elle prit naissance sans avoir été précédée d'aucune circonstance remarquable. Elle manifesta à son début, le caractère que nous avons noté au §. 354 et suiv., relativement à l'ordre, et au mode de retour des paroxismes. *Rubertis.* — *Pisciottano.* — *Cotugno.* — *Vairo.*

372. Chez certains le phénomène principal

consistait dans la lésion et le trouble de la raison, obscurs, ou manifestes, tantôt sous forme d'hydrophobie, de phrénésie, tantôt sous forme de pure mélancolie, de délire; et cela ou avant que la fièvre se fût rendue sensible, ou en même temps qu'elle se réveillait, ou seulement durant les accès de celle-ci. Les désordres dont nous parlons, suivaient ordinairement dans leur *intensité*, celle de la fièvre, et gardaient conséquemment aussi un certain type. *Cinque.* — *Rubertis.* — *Pisciottano.* — *Vairo.* — *Cotugno.* — *Perris.*

373. Il était rare que les malades ne se plaignissent pas de quelque trouble douloureux de la tête, ou d'un spasme en manière de clou aigu perforant quelque partie de la tête. Ceux même qui ne s'en plaignaient pas en délirant, ne laissaient pas de le faire aussitôt que les liens qui tenaient leur raison captive, se relâchaient et leur donnaient quelque trêve. *Cinque.* — *Rubertis.* — *Mosca.* — *Pisciottano.* — *Cotugno.* — *Molo*, etc.

374. Les yeux, ou se troublaient et fuyaient la lumière, ou s'animaient d'un éclat menaçant, ou devenaient égarés, languissans, abattus. — Chez quelques-uns, la face paraissait ne s'altérer que très-peu; mais elle tombait chez le plus grand nombre, dans un changement extrême et un triste abattement. — Dès le début de la maladie, la langue paraissait enduite d'une

couche laiteuse, et comme couverte d'un voile d'un blanc de lard. *Cinque.* — *Rubertis.* — *Mosca.* — *Pisciottano.* — *Cotugno.* — *Vairo.*

375. La voix, sur-tout dans les cas de trouble de la raison, devenait, ou grave, ou aiguë, ou confuse. — Chez un grand nombre, la déglutition était difficile, inconstante, et quelquefois accompagnée d'un court resserrement de respiration. — L'appétit, chez quelques-uns, était encore solide et vigoureux ; chez le plus grand nombre, il était abattu et diminué. *Rubertis.* — *Cinque.* — *Mosca.* — *Cotugno.* — *Vairo.* *Perris.*

376. Chez ceux qui étaient le moins sains d'esprit, la respiration était ordinairement, ou haletante, ou rare, ou suspirieuse et profonde; chez ceux qui souffraient quelqu'attaque à la poitrine, elle était difficile, laborieuse et non sans quelque douleur obscure. — On observait une toux sèche ou humorale, avec des crachats divers, chez ceux qui éprouvèrent une affection aiguë de poitrine, et même chez ceux qui furent sujets aux exanthèmes dès le premier âge de la maladie. *Cinque.* — *Rubertis.* — *Mosca.* — *Perris.* *Cotugno.* — *Vairo.* — *Molo*, etc.

377. On observa chez un très-grand nombre, des insomnies longues et fatigantes, seulement interrompues par la léthargie, ou par un sommeil pénible; chez beaucoup d'autres, des assoupissemens longs et opiniâtres; chez quelques-uns

des sommeils, en quelque manière supportables, ou restaurans. *Les mêmes.*

378. Les uns, (en très-grand nombre) étaient taciturnes ; les autres babillards ; d'autres murmuraient d'une manière confuse et non distincte ; d'autres enfin ne se montraient que peu, ou point différens de leur état naturel. — Quelques-uns devinrent sourds dès l'invasion de la maladie ; ce vice devenait ensuite plus sensible dans la vigueur du mal. *Cinque.* — *Rubertis.* — *Mosca.* — *Pisciottano.* — *Molo*, etc.

379. Un très-grand nombre fut assailli, surtout dans les commencemens de l'attaque, de vomissemens, ou d'une matière écumeuse, frémissante, d'une acidité très-désagréable, ou d'une bile dense et amère ; les uns furent pris de vomissemens et de nausées ; les autres d'une simple nausée pénible et fatigante, qui les obligeait à crachoter pour se délivrer du gluten visqueux, épais et luisant, qui faisait dans leur gosier l'office d'un corps mou, nauséabond et irritant. Celui-ci n'eut ni nausée, ni vomissement ; celui-là enfin fut attaqué d'une espèce de vomissement violent, auquel se joignaient de copieuses déjections alvines, en manière de colera. *Cinque.* — *Serao.* — *Mosca.* — *Rubertis.* — *Pisciottano.* *Cotugno.* — *Vairo.* — *Molo.* —

380. Très-peu se plaignirent de soif, même dans la vigueur de la fièvre, excepté ceux qui souffraient une inflammation phlegmoneuse,

ardente et aiguë. Peu éprouvèrent un sentiment d'amertume ; le plus grand nombre sentait une saveur de mucosité fade, ou acide. Beaucoup se plaignaient d'un poids intérieur, accablant, ou d'une anxiété douloureuse dans l'estomac. *Rubertis. — Mosca. — Cotugno. — Vairo. — Charlier. — Molo.*

381. Chez quelques-uns il se manifesta de l'anxiété, dans la vigueur des paroxismes ; chez d'autres, au début, ou à la chute de ceux-ci, une faiblesse énorme, un évanouissement, ou une syncope. *Cinque et les mêmes médecins.*

382. Chez un petit nombre seulement, les forces de la vie ne paraissaient pas altérées ; chez un très-grand nombre, au contraire, il régnait une lassitude accablante. Ce ne fut que chez les furieux, sur-tout dans la vigueur des paroxismes, qu'on observa de la vigueur, et quelquefois même une force extraordinaire. *Mosca. — Vairo. — Cotugno*, etc.

383. Chez quelques-uns le bas-ventre était, dès les premiers jours, plus libre qu'il ne fallait ; il régnait chez d'autres, une diarrhée formelle dès la fin, à peu près, de la première semaine ; chez d'autres enfin, on observait le bas-ventre resserré et paresseux. *Rubertis. — Cinque. — Pisciottano. — Cotugno. — Vairo. — Charlier*, etc.

384. Les urines étaient constamment pâles, aqueuses, claires ; chez un petit nombre, elles

étaient ardentes, ou confuses, dans la vigueur de la fièvre. *Les mêmes.*

385. La couleur de la face et de toute l'habitude du corps, était inégalement vive, ou blême, ou inclinait légèrement vers le jaunâtre. *Pisciottano. — Perris*, etc.

386. La chaleur était peu sensible au premier toucher; mais si l'on continuait à toucher quelque partie du fébricitant, on éprouvait aux doigts, une certaine acreté, et un certain feu de putrescence. *Cinque — Mosca. — Pisciottano. — Cotugno. — Vairo. — Molo.*

387. Chez un petit nombre d'autres, et chez ceux qui furent attaqués de la fièvre algide, on observait un froid intense, aigu, désagréable. *Cinque.*

388. Il était rare que l'habitude du corps fût parsemée de pétéchies dès la première apparition de la maladie; celles-ci ne commençaient ordinairement qu'à la fin de la première semaine, en manière de piqûres de puce; et leur naissance n'était pas fixée à un lieu déterminé. Il est vrai qu'elles naissaient le plus fréquemment sur le dos, et aux endroits les plus couverts et les plus chauds; mais il est vrai aussi qu'elles paraissaient quelquefois sur le front, sur les bras, parties qui étaient ordinairement découvertes, ou le long des jambes, qui étaient dans une agitation et un mouvement continuel. — On observa quelquefois, quoique rarement, que les

pétéchies prirent naissance dès le troisième, ou le quatrième jour. — Elles se manifestaient plus facilement et plus promptement chez les malades mal tenus, que chez ceux qui jouissaient d'un air plus renouvelé, et en conséquence, immanquablement et prématurément, chez ceux dans les vaisseaux desquels la dépravation des humeurs était plus éminente. *Les mêmes.* — *Charlier.* — *Perris*, etc.

389. Un très-grand nombre fut attaqué dès les premiers jours, de tremblemens; celui-ci de palpitations; celui-là de convulsions. D'autres se plaignaient d'un tourment continuel et d'un poids douloureux tout le long des muscles; d'autres enfin d'une douleur vague ou fixe, ou dans les côtes, ou dans le bas-ventre, ou à la gorge. *Les mêmes.*

390. Presque tous les malades aimaient à se tenir couchés sur le dos, excepté ceux qui souffraient une affection aiguë de poitrine, ou du foie, ou dont la raison était troublée. *Cinque.* — *Pisciottano.* — *Cotugno.* — *Vairo.*

391. On observa chez tous, et presque de la même manière, une moiteur générale, et une sueur légère et particulière, inutile et fatigante. *Cinque.* — *Rubertis.* — *Cotugno*, etc.

---

392. Le progrès de la maladie consistait dans l'accroissement rapide, ou successif des désordres

énoncés jusqu'à présent, depuis le §. 373, ou dans la perte de cette douceur trompeuse qu'elle montrait dans la première semaine de son invasion. Le caractère distinctif de ce stade, consistait spécialement dans la perte de tout génie rémittent et périodique, observé dans les retours fébriles de la première semaine, ainsi que dans la réduction des paroxismes au degré que nous avons noté aux §§. 355 et 358. *Les mêmes.*

393. Lorsqu'on n'avait apporté aucun remède, ni opposé aucune barrière aux désordres essentiels de la raison, ou quand ceux-ci s'étaient exaspérés par négligence, ou par quelqu'autre circonstance que ce fût, ils dégénéraient en léthargie pernicieuse, en maladie aiguë de la tête, en de fortes convulsions, ou en des accès d'épilepsie, qui causaient souvent une mort subite, à peine à leur naissance. *Serao.* — *Cinque.* — *Rubertis.* — *Pisciottano.* — *Cotugno*, etc.

394. Ordinairement les tremblemens se changeaient en convulsions; l'insomnie se convertissait en léthargie et en coma-vigil qui dégénérait durant la vigueur de la fièvre, en *sidération*, ou en apoplexie. *Molo.* — Chez certains le délire se réveillait et suivait les exaspérations de la fièvre; chez d'autres, le spasme de la tête augmentait l'altération de la vivacité et de la couleur des yeux; et la face devenait de plus en plus égarée et abattue. *Mosca.* — *Pisciottano.* — *Cotugno.* — *Vairo.*

395. Le voile blanc de la langue commençait à se changer en jaune; celle-ci paraissait aride sur le dos et rougeâtre sur les côtés. — Chez un grand nombre, l'haleine devenait puante, la déglutition plus difficile ; et les dents se couvraient d'une matière sale et dense. *Mosca. — Rubertis. — Pisciottano. — Cotugno. — Vairo. — Perris.*

396. La voix devenait tremblante, obscure, incertaine, chez ceux qui éprouvaient des convulsions, chez les léthargiques, chez ceux dont la raison était troublée. — L'appétit se perdait. — La respiration s'altérait de plus en plus. — On observait chez ceux qui étaient tourmentés d'une affection aiguë de poitrine, le même appareil de symptômes qui correspond au second stade de ces maladies.

397. Les vomissemens cessaient pour l'ordinaire, dans ce second état, ou bien ne s'observaient que chez un très-petit nombre. Il n'en était pas de même de la diarrhée et des selles essentielles, qui allaient toujours en croissant, et étaient jointes à une fièvre forte, ou à une extrême oppression du pouls, ou à des chaleurs sèches et putrides. *Cinque. — Mosca. — Pisciottano. — Cotugno.*

398. Chez un grand nombre, la soif allait en croissant ; elle devenait très-fatigante, inextinguible dans la vigueur des paroxismes. Elle ne donnait d'autres signes de son existence, chez

ceux qui étaient dans le délire, que l'aridité de la langue, des lèvres et de la gorge. — *Cinque.* — *Rubertis.* — *Pisciottano.* — *Cotugno.*

399. Les syncopes et les évanouissemens étaient plus fréquens dans ce stade, qu'ils ne l'avaient été dans le premier. *Les mêmes.*

400. On voyait croître ce signe fatigant de chaleur brulante et putride, qui se faisait sentir à un degré léger, dans la première semaine, quand on touchait la poitrine, ou le front, ou le pouls du malade. *Cinque.* — *Pisciottano.* *Cotugno*, etc.

401. La couleur des malades changeait de plus en plus, et suivait dans ses altérations, l'état de gravité plus ou moins grande des symptômes. *Mosca*, etc.

402. Ceux qui étaient attaqués de la fièvre algide, étaient ordinairement étendus sur le dos, mouillés d'une sueur froide et glutineuse, dans un indicible abattement des forces, et couverts de pétéchies livides, ou de taches qui inclinaient vers la couleur violette. *Cinque.* — *Serao.* — *Pisciottano.*

403. A cette époque de la maladie, les pétéchies constituaient un des symptômes les plus généraux et les plus malins; elles infestaient toutes les parties; nous en avons vu, même sur la langue, quelquefois sur le visage, fort souvent sur le dos, très-fréquemment dans les endroits les plus chauds. — On ne peut pas dire

qu'elles ne se produisissent que chez ceux qui étaient tenus à un régime chaud, dans un lieu mal-propre, ou traités avec des remèdes échauffans. — Nous en avons vu sur les malades soignés avec le plus d'exactitude, sur ceux mêmes qui étaient traités par une méthode entièrement rafraîchissante, par le fréquent usage des limonades, et même par les boissons d'eau à la neige, auxquels on faisait souvent changer de linge, et qui étaient tenus dans un air bien renouvelé. On ne prétend pas nier qu'elles ne fussent cependant plus faciles, plus fréquentes, plus nombreuses, et d'un plus mauvais caractère, chez ceux qui se tenaient moins proprement, et chez lesquels la saleté était sensible, qui ne respiraient qu'un air impur, et qui étaient soumis à une méthode curative trop échauffante. *Cinque.* — *Serao.* — *Rubertis.* — *Pisciottano.* — *Cotugno*, etc.

404. La sueur et les excrétions ventrales étaient vicieuses, et d'une odeur puante. — Les deux symptômes les plus terribles de ce second état, étaient le météorisme et la suppression des urines. L'un de ces maux donnait naissance à l'autre; souvent ils commençaient en même temps. D'autres fois, c'étaient les urines qui commençaient à devenir rares, et qui, après dix heures et plus de rétention, devenaient copieuses, troubles, ou sanguinolentes; les hypocondres paraissaient ensuite turgescens et sonores,

tantôt avec douleur, tantôt sans douleur; ou bien c'étaient les intestins qui commençaient d'abord à se tuméfier sourdement, et à résonner quand on les touchait, ainsi qu'on l'observe dans les commencemens d'une tympanite, et les urines s'arrêtaient ensuite. — Quelquefois il naissait de la douleur à la région du pubis, et l'on sentait la vessie remplie et distendue par les urines qui y étaient arrêtées; d'autres fois cependant, quoique les urines manquassent, le toucher ne distinguait point de tumeur à la région de la vessie, et le cathéter mis en usage par une main prudente, ne trouvait point d'urine dans cet organe. *Cinque.* — *Mosca.* — *Rubertis.* — *Pisciottano*, etc.

405. Dans cet état de la maladie, les malades étaient, généralement parlant, dans une extrême prostration de forces.

406. On vit naître des parotides chez un grand nombre; chez d'autres des erysipèles; chez ceux-ci, la gangrène; chez ceux-là, des abcès; et l'on observa chez un très-grand nombre des transports de matières putrides et corrompues d'un ventre sur un autre, vices dont il sera d'ailleurs fait mention dans les classes particulières, relativement aux symptômes dont ils furent précédés, aux effets particuliers qu'ils produisaient, au temps dans lequel ils parurent, et pendant lequel ils durèrent.

---

407. Vers la fin de la maladie, la fatigante série des divers phénomènes présentait par-tout un état de véritable putrescence. Voici ce qu'on observa chez ceux qui moururent. — Le pouls perdait toute espèce d'ordre; les fonctions animales tombaient dans une perversion profonde; les mouvemens vitaux dans un désordre général. On ne peut pas exprimer le degré de puanteur qui s'exhalait des corps; les sueurs, les selles, les urines, l'haleine, le pus des plaies, la gangrène, les parotides, rendaient une odeur fétide si incommode et si putride, que, dans les habitations mal tenues, on sentait l'air manifestement chargé d'une vapeur corrompue, même à une certaine distance. — La face était cadavéreuse; l'habitude du corps teinte, chez quelques-uns, d'une mauvaise couleur; les extrémités étaient froides, les selles rares, ou très-libres et gangreneuses; le bas-ventre tuméfié représentait un météorisme mortel; les urines étaient supprimées, ou bien rendues troubles et copieuses, peu d'heures avant la mort; il y avait angoisse énorme, ou funeste inertie; la respiration était haletante, ou rare, ou entrecoupée; la langue froide, par fois livide, ou d'un blanc cendré; on observait enfin chez un très-grand nombre, de graves convulsions, derniers mouvemens de la machine qui se dissolvait. *Les mêmes.*

408. La mort survint tantôt dans la première semaine, tantôt dans la seconde, souvent dans la troisième, quelquefois dans la quatrième. — Elle n'arriva pas toujours dans les jours impairs; elle survint plus fréquemment au contraire, dans les jours pairs. *Pisciottano*, etc.

409. Il y eut des circonstances dans lesquelles la maladie se prolongea, et dura jusqu'au soixantième jour, se jugeant tantôt en bien, tantôt en mal.

410. Ce stade de la maladie ne se termina pas chez tous, par la mort. Le nombre de ceux qui en triomphèrent, fut, sans aucun rapport et hors de toute proportion, plus considérable que le nombre de ceux qui succombèrent à la force du mal. *Mosca.* — *Pisciottano*, etc.

Des Crises : du Temps dans lequel elles parurent, et en général de leur perfection, ou de leur insuffisance.

141. Quant à ce qui regarde les évacuations, par lesquelles la nature tentait de se défaire du superflu, nous ne pouvons pas dire que la maladie aimât constamment à se juger plutôt par une voie que par une autre. Hormis les évacuations propres à certaines affections particulières, comme à celles de la poitrine, du foie, des sinus frontaux, du tube intestinal, et hormis les cas où l'évacuation devait principalement se faire

par les lieux affectés, et secondairement par quelqu'autre route de *consensus ;* nous devons avouer « que le plus souvent la nature cherchait à produire et à dissiper par toutes les voies, les masses impures, cuites. *Cinque.* — *Serao.* — *Mosca.* — *Rubertis.* — *Cotugno.* — *Vairo*, etc.

412. La nature parut en effet disposée, quelquefois il est vrai, à la crise de la sueur ; et *M. Pisciottano* a vu des malades qui furent parfaitement jugés par cette voie seulement ; mais nous ne pouvons passer sous silence ce que nous avons très-fréquemment observé dans les cas les plus graves : c'est que, ou cette voie seule ne suffisait pas pour procurer une entière solution, et en conséquence la nature était obligée de susciter différens autres dépôts, soit au moyen de la gangrène, de l'érysipèle, des parotides, soit au moyen des urines et des évacuations ventrales ; ou cette crise ne conduisait que très-lentement la machine vers la santé, à moins que la maladie ne fût des plus douces et des plus bénignes. *Cinque.* — *Serao.* — *Rubertis.* — *Cotugno.* — *Vairo.* — *Perris.* — *Molo.* — *Charlier.* — Ainsi nous avons observé, presque comme une vérité constante, que la maladie ne se jugeait pas complètement par une seule voie, et que, quoiqu'on vît quelquefois la nature choisir une évacuation de préférence à toute autre, il fallait encore que celle-ci fût protégée et aidée par la décharge du superflu, par divers

autres

autres émonctoires de la machine, pour que la maladie pût être réputée bien jugée. *Les mêmes.* — On observa donc souvent une sueur fétide, générale et utile, dans les dernières semaines, c'est-à-dire, dans le dernier stade de la maladie, mais toujours accompagnée, ou d'un flux de ventre en certains momens du jour, ou d'urines sédimenteuses. *Mosca*, etc. — On vit souvent, et plus fréquemment encore, le bas-ventre ouvert en manière de diarrhée, et néanmoins il convenait que la sueur parût à certaines heures, et que les urines devinssent faciles et troubles. *Les mêmes.* — On vit très-souvent s'y joindre, ou les parotides, ou l'érysipèle, ou l'ictère, ou la salivation. *Pisciottano.* — *Vairo.* — *Rossi.* — Par fois il parut, dans les premiers jours, une hémorragie, à laquelle succédait ensuite une autre évacuation. *Feniziani* et *Rossi* dans le cas que nous observâmes ensemble sur le petit garçon de *M. d'Amato.* — Souvent on vit se produire par loi de dépôt, la gangrène, des abcès, dans quelque cavité de la machine, ou sur quelque partie extérieure. *Rubertis.* — *Pisciottano*, etc. — L'utérus s'ouvrit chez plusieurs femmes d'une manière utile; il en fut de même des veines hémorroïdales. — Il parut dans la convalescence, tantôt une espèce de gale, tantôt la véritable gale, mais il s'y joignait toujours d'autres évacuations. *Cotugno.* — *Charlier.* — *Perris.* — Chez quelques-uns, quoiqu'en

petit nombre, les pétéchies parurent d'une manière critique, vers le déclin de la maladie; il en fut de même de l'ictère. *Charlier.* — Et enfin, de même qu'on ne vit jamais les seules parotides, ou le seul érysipèle suffire, et dissiper la maladie de manière que la machine ne restât pas sujette à une rechûte, de même on observa constamment, que lorsque la crise se faisait par le transport de la matière impure, en manière de métastase, sur quelque partie interne, et que cette matière ne pouvait ensuite sortir avec facilité ni s'évacuer, il en naissait alors plusieurs maux, (comme douleur de poitrine, de sciatique, etc.) qui n'étaient amendés que par le temps, la transpiration insensible, et en respirant un air libre et sain. *Les mêmes.*

413. Les jours décrétoires étaient ordinairement les jours pairs; et les crises n'arrivaient que suivant l'ordre des jours dans lesquels avait paru le retour de l'exaspération des paroximes. — Quelquefois, on observait le 14, le 17, ou le 21, ou un calme sensible, ou une espèce de solution qui faisait espérer un cours de choses meilleur; mais le premier, sans évacuations suffisantes, était trompeur, car il était immédiatement suivi de désordres pires; et la seconde était inefficace, par ce que toute la maladie n'était pas jugée par elle; de sorte que la nature avait encore besoin de continuer ses premiers efforts pour dompter entièrement les restes de

la maladie. D'où il était facile d'observer que la nature, déjà assez affaiblie par la guerre qu'elle avait soufferte, se prêtant mal à de nouveaux efforts, et ne pouvant soutenir l'action continuée de l'ennemi introduit dans son sein, cédait enfin sous le poids des maux et de sa propre faiblesse. Dans ce dernier cas de crises imparfaites, il paraissait qu'une grande partie de la masse vivante s'acheminait vers la corruption, et que les seules évacuations par les urines, les selles et les sueurs, ne suffisaient pas à la nature, puisqu'on voyait encore naître des abcès internes, des parotides, des dépôts extérieurs, tels que des érysipèles, des pétéchies, la gangrène, etc.

414. Une heureuse issue dépendait, dans ces circonstances, de la vigueur du malade. — En effet, les plus forts souffrirent, il est vrai, plus que les faibles et que les femmes ; mais leur tempérament les faisait résister au travail, et ordinairement chez ceux-là, la nature s'aidait vers la troisièm̃e semaine, par de puissans efforts, qui n'étaient pas toujours malheureux.

415. Chez les faibles, au contraire, les crises n'étaient pas faciles, sur-tout quand la nature était déjà fatiguée, quand le régime antérieur avait été mal-sain, et quand les forces de l'esprit étaient dérangées et perdues. Nous avons souvent vu chez ces derniers, la matière impure qui circulait dans les routes intérieures, se

produire à la peau, et par l'effet de la faiblesse, rentrer et se loger dans les vaisseaux pour y faire ses ravages. La nature, comme le dit *Vallesius*, tentait de se délivrer du poids des matières hostiles, mais sa propre faiblesse était un obstacle qui arrêtait le superflu et qui opprimait la vie (75). — C'était par la même raison que plusieurs femmes enceintes étaient conduites à la mort. Celles-ci furent le plus souvent attaquées d'affections aiguës de poitrine qui prenaient naissance en même temps que la maladie, ou qui étaient, comme par loi de dépôt, produites dans ses progrès. Il est facile de concevoir quelle dut être la triste circonstance de leur état, et combien on devait désespérer de leur rétablissement.

Des Rechûtes; de la Convalescence, et, en général, des Changemens produits dans les corps, par la maladie.

416. On ne sortait pas des grands désordres sans évacuations; car quand on n'avait pas eu la précaution, ou le pouvoir de résoudre la maladie dans les jours opportuns de son premier état, c'était une simplicité dangereuse de se flatter que, parvenue à son second âge, c'est-à-dire au point d'avoir sensiblement altéré les humeurs, elle pût se terminer convenablement sans le secours de crises notables et suffisantes.

Voilà la source d'où jaillissaient principalement les rechutes, les convalescences difficiles et peu sûres, et sur-tout les pertes soudaines de la vie, les violentes affections de poitrine, presque toujours mortelles, les convulsions qui tranchaient comme d'un seul coup le fil de la vie, les stranguries suivies de hoquet et de météorisme, et souvent la gangrène qui, comme un feu, cautérisait et détruisait en partie les articulations et les membres sur lesquels se déposait ce feu intérieur et caché. C'est ainsi qu'on vit, lorsque la fièvre avait cessé, naître souvent dans la convalescence, les désordres énoncés, quand les crises convenables n'étaient pas survenues. *Serao.* — *Mosca*, etc.

417. Il est à remarquer, à cette occasion, que pour que la maladie pût se dire jugée, il ne suffisait pas d'avoir vu s'échapper par les selles, des matières gâtées et puantes; il fallait encore que les évacuations fussent du genre de celles qui soulagent et se supportent bien, qui faisaient taire les retours fébriles, et qui, disposant la machine à reprendre ses forces, engendraient et faisaient renaître en elle, un ordre constant et salutaire. On observa en effet, que malgré d'abondantes et copieuses évacuations, sur-tout par les selles, si les sommeils n'étaient pas restaurans, les digestions louables, les forces de la vie constantes, les excrétions faciles, soit par la peau, soit par les selles, et spécialement

si les urines n'étaient pas libres et sédimenteuses, les convalescens ne pouvaient alors se dire convenablement jugés, et ils éprouvaient une rechûte, ou retombaient dans les désordres énoncés. *Mosca.* — *Rubertis.* — *Pisciottano*, etc.

418. Ceux qui ne mettaient pas la plus exacte tempérance dans l'usage des six choses non naturelles, souffraient beaucoup plus facilement encore de semblables dommages. On observa que les plus petits délits, en fait de diète, suffirent pour jeter de nouveau, dans les bras de la maladie, ou de la mort, non seulement ceux qui ne s'étaient pas suffisamment déchargés du poids des masses impures, mais encore ceux qui se pouvaient flatter avec le plus de raison, d'en avoir été délivrés par des crises convenables. Il leur fut donc difficile de se remettre, ou même impossible; car souvent ils tombaient dans la phthisie, les convulsions, le marasme, ou dans une diarrhée colliquative, s'il leur arrivait d'échapper à une rechûte aiguë. Preuve certaine, ou que le matériel de la maladie était intimement mêlé avec la masse générale, ou que sa sphère d'activité s'écartait de celle des évacuations communes, et que sa puissance continuait d'être active et permanente dans les vaisseaux.

419. Ce qui nous fournit une preuve plus manifeste encore, de la force de cette maladie et de son génie de laisser dans les vaisseaux des

impressions d'une longue durée, et difficiles à s'effacer, c'est que nous observâmes que, chez un très-grand nombre, la santé fut longue à se rétablir, ou que, long-temps après que la maladie était vaincue en apparence, il survint à la peau des éruptions sensibles (76); des vomissemens spontanés, très-copieux, de matières vertes (77), amères, ou jaunâtres; des sueurs nocturnes générales, fétides et restaurantes; quelques furoncles sur l'habitude du corps; une gale ulcérée et fatigante, ou une diarrhée spontanée qui durait pendant deux ou trois jours. *Cinque.—Pisciottano.—Cotugno.*

420. Ce qui venait à l'appui de cette même proposition, c'est qu'on observait chez plusieurs convalescens, un certain trouble dans le pouls qui se réveillait vers le soir, et qui avait tout l'air d'un paroxisme fébrile obscur, lequel cédait ou à un peu de sueur, le plus souvent partielle, ou à quelques selles qui survenaient peu d'heures après le début du trouble. — Chez plusieurs autres, on observa certains mouvemens fébriles, le plus souvent réguliers, qui paraissaient à la même heure qu'un paroxisme de sourde démence, laquelle était quelquefois manifeste jusqu'au point de pousser les convalescens à attenter à leur vie. Ce trouble de la raison ne durait qu'un petit nombre d'heures, et il se terminait ou par des pleurs, ou par une lassitude *ulcéreuse* et générale, d'où les malades passaient

à un long sommeil. — Chez ceux-ci, le trouble se réduisait à une simple mélancolie, fatigante, ou à une insomnie pénible et complète. — Chez ceux-là, il se réveillait presque périodiquement, une douleur vague le long de quelqu'articulation, et qui simulait souvent la sciatique. *Mosca.* — *Pisciottano*, etc.

421. Il était, à l'égard de tous ceux-là, d'une nécessité indispensable, qu'ils s'abstinssent de remèdes généreux, et qu'ils fissent un usage convenable et régulier du régime, de l'air et du mouvement; car pour peu qu'à cet égard, ils se trouvassent en défaut, tout défaut et toute erreur était réputé un délit, dont ils étaient ordinairement punis par la perte de la santé ou de la vie.

Durée de la maladie en général.

422. Relativement à la durée de la maladie, celle de la classe la plus bénigne n'était pas de moins de neuf et de quatorze jours. Si la maladie débutait avec fureur, si elle atteignait promptement sa vigueur, elle se terminait par la mort, le plus souvent dans la seconde semaine; certaines fois, si son accroissement était très-prompt dans la première semaine, les malades finissaient de vivre le huitième jour. Ceux au contraire, dont la maladie s'exaspérait le quatorzième, n'étaient jugés que dans la quatrième

semaine. Ceux qui, parvenus à ce terme, étaient encore fébricitans, éprouvaient de la douleur en quelque partie du corps (78), étaient amaigris, et avaient des sueurs faciles et partielles, moururent ordinairement phthisiques, ou bien ils tombaient dans l'hydropisie, ou dans le marasme, à moins que leur fièvre n'acquît le type de rémittence, ou d'intermittence. Il y en eut qui finirent de vivre le quatrième, le sixième, et d'autres peu de jours après la naissance de la maladie. On peut cependant dire en général, que sa durée ordinaire était de trois semaines. Chez plusieurs, cette maladie parcourut jusqu'à l'espace de soixante jours, durant lequel temps on observa, il est vrai, des relâches sensibles et des diminutions de fièvre manifestes; mais ces mêmes relâches ne furent ni constans, ni réguliers, ni avantageux; car le mal s'exaspérant enfin de plus en plus, reprenait sa première violence, et conduisait à la mort les malheureux malades dans un état de dessèchement et de colliquation, effet d'une dyssenterie putride, ou accablés sous le poids de matières purulentes, engendrées, ou ramassées dans quelque cavité de la machine.

Des signes diagnostiques de la maladie.

423. Au début de la maladie, le caractère épidémique passa toujours pour difficile à recon-

naître ; mais devenu familier dans la suite, par la fréquence et la quantité des observations, l'obscurité diminua, ainsi que la difficulté de distinguer et de reconnaître cette même épidémie dans son véritable caractère, quel que fût le masque sous lequel elle s'introduisait frauduleusement. Néanmoins il faut en convenir, l'art de connaître une maladie naissante n'est que trop semblable à celui de savoir reconnaître les plantes; quand celles-ci ont pris de l'accroissement et sont devenues adultes, elles se manifestent d'elles-mêmes, et les moins experts peuvent facilement les reconnaître; mais quand elles ne font que de naître, et qu'elles sont à peine sorties de leur enveloppe, il n'y a, disait *Galien*, qu'un habile herboriste qui puisse alors les distinguer (79). En effet, notre maladie épidémique s'introduisit chez un très-grand nombre, avec une douceur tellement furtive et frauduleuse, qu'elle entraîna souvent dans une honteuse erreur, le médecin, les assistans et le malade. De même qu'il était de la plus grande importance de la reconnaître clairement à sa naissance, pour les raisons que nous rapporterons ailleurs, de même cette connaissance n'appartenait qu'aux vrais et aux plus sages médecins, aux yeux desquels, ni le génie de la maladie, ni le caractère de la fièvre ne pouvaient se cacher que jusqu'au troisième paroxisme au plus. — S'il arrivait jamais, disait *Galien*, qu'un

médecin ne sût pas au troisième, ou le plus tard au quatrième jour, reconnaître le véritable caractère d'une maladie, et qu'il hésitât encore; dites hardiment qu'il ignore la plus grande partie de l'art qu'il veut professer (80).

424. Il y avait dans notre maladie épidémique, certains signes qui étaient généralement constans chez tous, quelle que fût la partie où se jetait la cause du mal. — Il paraissait sur la langue comme une lame caseuse, c'est-à-dire, une tunique farineuse d'une couleur de blanc de lard. Cette mucosité sordide enduisait même quelquefois en partie le palais et l'isthme, à la manière des taches laiteuses qui paraissent au pharinx de ceux qui ont des *aphtes;* preuve certaine qu'une semblable incrustation muqueuse opprimait le chemin de l'œsophage, et produisait ces nausées continuelles, qui tourmentaient les malades : nausées qui ne sont, au dire du savant *Van-Swieten*, que l'effet d'un mucus qui fait dans la gorge et l'œsophage, l'office d'une plume irritant ces parties (81).

425. Or, cette lame muqueuse paraissait dès le premier jour, et allait toujours en augmentant; et de même qu'elle était l'indice assuré que la maladie s'était introduite, de même elle devenait le signe et l'indice non équivoque des changemens qui s'engendraient dans les humeurs, dans le progrès de la maladie; car passant par degrés du blanc au jaune, elle devenait enfin d'un

jaune obscur, puis dégénérait en une saleté rousse et aride, qui, bornée au dos de la langue seulement, laissait à nu sa pointe et ses côtés, lesquels paraissaient colorés d'un rouge vicieux.

426. La sueur était un autre signe constant. On observait, dès le premier paroxisme, quelque doux et obscur qu'il fût, que la peau des malades était moite; et que les paumes des mains, le col et la poitrine étaient un peu humides et mouillés d'une sueur facile et inutile.

427. Les urines fournissaient un troisième signe. Dès le second paroxisme, elles devenaient aqueuses, pâles, très-claires, ou manifestement troubles et obscures.

428. Le quatrième signe était constitué d'une céphalée fatigante et très-aiguë, qui naissait avec la maladie, ou se réveillait dans la vigueur du premier ou du second paroxisme.

429. A tout cela s'unissait enfin un certain ensemble de symptômes qui se composait de lassitude, et de l'accablement des forces de la vie, du désordre qui s'engendrait dans quelque fonction de la machine, de l'état de la tête, et de cette mutation tacite que l'œil et le génie du médecin lisaient dans l'ensemble des malades, et qu'il était plus facile de concevoir que d'exprimer.

Des signes mauvais, et des pires de tous.

430. Les hypocondres tendus, le pouls intermittent, le délire perpétuel, la sueur froide, le vomissement continuel, l'anxiété, la respiration et le *decubitus* difficiles, les urines, ou claires ou confuses, le hoquet, étaient de mauvais signes.

431. L'asphyxie, c'est-à-dire la privation du pouls ; la langue et l'haleine froides, les lèvres livides, les yeux nébuleux et comme poudreux, abhorrant la lumière, chargés de larmes involontaires et souvent sans cause prévue, recouverts d'irradiations livides ou rouges ; le délire, le tremblement, les convulsions, la léthargie qui s'y joignait : le hoquet avec le météorisme et avec la suppression opiniâtre des urines, étaient les signes d'une mort prochaine et inévitable.

432. Il était encore d'un très-mauvais augure de voir naître la gangrène aux parties ignobles, ou occuper les parties honteuses. Il en était de même des pétéchies, qui paraissant d'abord rouges, devenaient ensuite, quand la machine tombait dans un profond désordre, livides ou violettes, ou bien rentraient : des urines qui, dès la première semaine, etaient difficiles, rares, troubles : de l'insensibilité des malades, qui, au milieu de l'extrême désordre, n'avaient pas la conscience de leurs propres maux, ou ne prévoyaient, ni ne sentaient leur ruine prochaine,

de sorte qu'ils pouvaient être réputés dans un délire perpétuel, depuis le premier jour.

433. Dans tous les stades de la maladie, les selles très-fétides, noires, colliquatives, étaient dangereuses et mortelles. — Il en était de même de la propension fréquente aux évanouissemens. — Les extrémités de la machine, ou froides, ou tremblantes, ou livides, n'étaient pas d'un meilleur augure.

434. Un signe qui présageait également un événement funeste, c'était le saignement de nez goutte à goutte, ou bien une copieuse hémorragie qui était le produit de la dissolution putride, sur-tout quand les pétéchies étaient déjà établies et qu'elles étaient de couleur suspecte; quand le météorisme était considérable; quand les forces de la vie étaient déprimées, et que la raison était troublée. — On peut placer sur la même ligne, les parotides qui survenaient à ceux qui étaient attaqués d'angine, et auxquels il ne survenait de parotides que comme un nouveau dépôt produit par la même matière qui, jetée sur les glandes du pharinx, y avait produit l'angine. Les parotides qui paraissaient dans le cours de la maladie, non comme crise efficace, mais comme une des différentes crises que tentait la nature pour se délivrer de la quantité accablante des masses ennemies, étaient non-seulement inutiles, mais ruineuses, sur-tout quand les forces de la vie étaient extrêmement misérables.

Des signes douteux : des signes inutiles, des incertains et insignifians.

435. Le tremblement, les palpitations, les convulsions ; le ventre, sans raison, ou trop resserré ou trop libre ; les urines confuses, quoique copieuses ; le délire facile, la position sur le dos ; la voix haute ou tremblante, la langue raccourcie ; la respiration pénible ; la soif excessive, ou le défaut absolu de celle-ci, constituaient des signes toujours douteux.

436. On considérait comme signes inutiles, la sueur qui accompagnait la maladie dès le premier jour, et qui, dans le cours de celle-ci, devenait particulière, ou facile, dans la vigueur des paroxismes seulement ; les urines copieuses, mais aqueuses ; les pétéchies qui naissaient presqu'en même temps que la maladie, ou qui survenaient dans son second stade ; les vomissemens et les selles qui paraissaient dans l'état de crudité ; le sommeil facile, joint à l'oppression des forces ; le défaut de soif avec la langue aride ; les tremblemens. Il y avait en effet si loin que ces signes fussent utiles, qu'ils annonçaient au contraire ou que le délire existait déjà, ou qu'il était sur le point de paraître, ou qu'ils présageaient la léthargie, ou les parotides, ou les convulsions.

437. Il convient néanmoins de faire remarquer

que ni la figure, ni le pouls, ni la faculté d'appéter, ni le *decubitus*, ne fournissaient des signes qui pussent servir de règle suffisante et certaine. — On ne peut pas exprimer combien la face était, presque chez tous les malades, différente de l'état naturel; et cependant malgré un tel changement, un très-grand nombre guérirent; tandis qu'au contraire nous en avons vu mourir avec un visage différent à peine de l'état naturel. De cette classe furent ceux qui n'arrivèrent pas au cinquième, ou au septième, et qui ordinairement finirent de vivre dans de subites convulsions, ou dans une syncope. — Le pouls était également trompeur, soit qu'il fût trop semblable à l'état de santé et sans vice, *comme on avait coutume de le dire*, soit qu'il fût extrêmement différent de l'état naturel. Nous avons vu mourir ou guérir des malades malgré l'espérance que faisait concevoir le premier, et nonobstant la tempête dont menaçait le second. — L'absence, ou la constance de l'appétit était également d'un indice inutile. Nous en avons vu mourir le septième de ceux chez lesquels l'appétit s'était soutenu vigoureux et constant (82); nous en avons vu d'autres au contraire, rendus à la santé, quoiqu'ils eussent éprouvé des tourmens d'estomac et une extrême privation d'appétit.

Signes utiles.

438. Ce qui constituait des signes utiles et le gage d'un heureux événement, c'étaient toutes les évacuations qui survenaient vers la fin du second âge de la maladie, en jour critique, et qui étaient supportées et soulageaient ; — le sommeil qui succédait aux insomnies et aux graves frénésies qui avaient précédé la violence de la maladie et duré pendant toute sa fureur, et qui amendait le délire et l'excessive oppression des forces ; — l'hémorragie qui survenait dans la vigueur d'un paroxisme actif, chez ceux qui étaient d'une habitude sanguine et accoutumés à rendre du sang par le nez, et au moyen de laquelle la céphalalgie était dissipée, ainsi que le délire et l'inflammation farouche *(vultuosa)* de la face ; — la surdité, ou la faculté obscure de l'ouïe qui paraissait vers le milieu de la seconde semaine, et sur-tout vers le quatorzième jour, bien différente de cette dureté d'ouïe, ou de la surdité qui se manifestait dès la première semaine, ou même au commencement de la maladie, et qui, au lieu d'être utile ou d'un indice avantageux, ne devait s'estimer au contraire, que comme un des effets, ordinairement des plus funestes, de la cause morbifique ; — les urines qui, sans être très-copieuses, étaient chargées d'un sédiment farineux, et

s'évacuaient vers la fin des accès, dans la seconde semaine ; — l'érysipèle qui paraissait aux parties supérieures ou inférieures, dans une étendue circonscrite, par lequel l'anomalie des symptômes était calmée en partie, le délire adouci, la fièvre diminuée, et qui survenait dans le second âge de la maladie, et en jour décrétoire ; — la liberté du ventre qui n'était point accompagnée du météorisme, du vomissement, qui n'accablait pas, mais qui tacitement restaurait ; — la diarrhée qui survenait à une époque de coction, et qui n'était pas jointe à quelque symptôme dangereux ; — le colera qui, paraissant dans les premiers jours de la maladie, coupait cette même maladie comme par ses racines ; — l'ictère non périodique, telle que fut celle qu'on observa chez quelques-uns, quoique rarement, mais bien celle qui survenait à la fin de la seconde semaine, au 17.me, ou au 21.me jour, et qui était suivie de calme et de repos dans toute la machine.

De la difficulté du pronostic.

439. Cependant, pour porter un jugement droit sur la maladie, il fallait en déduire les indices, non pas seulement de chacun des symptômes pris isolément, mais bien du plus grand nombre, ou de l'*ensemble* de ces mêmes symptômes ; et ce que nous disons des signes indiquant

une heureuse issue, nous entendons le dire expressément aussi des signes indiquant l'événement douteux, ou funeste de la maladie.

440. Il convient, en conséquence, d'avouer que malgré l'attention la plus scrupuleuse et la plus exacte dont on pût user pour balancer les phénomènes de la maladie, et en déterminer le poids spécial, souvent néanmoins, tout examen devenait inutile; car le mal déjoua fréquemment nos espérances, ou déclara toutes nos craintes vaines, sur-tout quand l'affection principale était dans les nerfs; tant il est facile de se tromper dans le jugement qu'on porte sur les maladies qui frappent le systême nerveux! C'est ainsi que notre propre expérience et de nombreuses observations nous ont prouvé la vérité de cette proposition : c'est-à-dire, qu'il est très-difficile de porter un jugement exact sur les maladies aiguës, et qu'il est facile de se tromper dans le pronostic. Souvent la marche de la maladie était frauduleuse et très-obscure; et la lumière la plus pénétrante n'en pouvait pas toujours dissiper les ténèbres. Cette difficulté de deviner le sort des maladies aiguës, était extrême, surtout chez les enfans, qui tombent facilement dans le désordre, qui sont très-mobiles, et le plus souvent désobéissans; chez les femmes hystériques; chez les hommes sujets à l'hypocondrie; chez les visionnaires et faibles d'esprit, et chez ceux chez lesquels nous troublons tout

nous-mêmes par trop d'empressement à être utiles, ou auprès desquels les assistans brouillent tout, et exécutent mal. — Plusieurs malades, comme nous l'avons énoncé ailleurs, qui paraissaient en sureté par les signes les plus heureux et les plus salutaires, périrent inopinément ; et beaucoup d'autres de ceux qui semblaient dévoués à une mort certaine et accablés par les signes les plus mortels, furent rendus à la vie. — Ainsi l'on peut avancer que la maladie était chez le plus grand nombre, plutôt épouvantable que ruineuse, et que généralement parlant, il y avait plus à se méfier et à craindre des apparences non tumultueuses et des symptômes qui affectaient un air d'*état naturel* et de *bénignité*, que des symptômes manifestement féroces et menaçans. — En effet, le nombre des morts a été plus grand dans la première que dans la seconde circonstance ; ce qui est conforme au témoignage des premiers médecins de la capitale, hommes d'une véracité à l'épreuve, qui, dans le rapport qu'ils firent à notre très-gracieux SOUVERAIN, disent expressément, « que dans le cours de l'épi» démie, on avait vu se sauver, dans la circons» tance de symptômes les plus graves, un plus » grand nombre de ceux qu'on aurait vus dans un » autre temps affectés de ces mêmes symptômes, » hors de la présente constitution. » *Avis communiqué à la cour par MM. Cinque, Serao, Rubertis, Firelli, Vairo,* etc.

441. La nature suscita, spécialement chez les mobiles enfans, chez les femmes, chez les sujets robustes, des résurrections surprenantes et inespérées ; chez ceux même qui non-seulement ne trouvèrent pas une main secourable qui les aidât, mais qui n'eurent peut-être pas toute raison de se louer de la conduite de quelques médecins, soit parce que par-tout il y a des artistes faibles, soit parce que l'art prescrit aux secours dont il nous assiste des limites qu'il ne nous permet pas de franchir, soit enfin parce que nous-mêmes, quoique nous nous entretenions beaucoup avec la nature, le plus souvent nous n'en comprenons pas les mystères.

Observations anatomiques.

442. Notre dessein n'est pas de faire à cette occasion, l'apologie des ouvertures de cadavres contre ceux qui les regardent comme inutiles, parce qu'elles ne découvrent que les seuls effets d'une maladie dans son état adulte, et non les premiers produits de cette même maladie encore à sa naissance. Je laisse au grand *Morgagni* et au célèbre *Haller* la gloire d'arracher de l'esprit des hommes nés avec le don fortuné de se plier aux lois de la raison, de semblables opinions, le plus souvent dictées par la vanité, ou par l'ignorance ; et je me réserve seulement de faire

observer qu'en médecine, ainsi que dans les autres grandes opérations de la nature, tout n'est qu'une chaîne d'effets successifs, dont chacun dépendant d'un effet, sert presque toujours d'origine à un autre effet. Cela est tellement vrai, qu'on peut avancer que, dans les maladies, les désordres de la seconde et de la troisième semaine ne sont pas toujours les effets propres et immédiats de la première cause morbifique, mais bien les conséquences des premières altérations produites dans la machine par ce même vice qui a pu en troubler l'économie et la paix. Cela posé, ne trouverait-on pas fort étrange le médecin qui voudrait regarder comme inutile la recherche de ces secondes mutations vicieuses, parce qu'elles ne sont pas le produit immédiat de la cause morbifique, mais seulement les conséquences des premiers effets de celle-ci? — Tout ce qui s'est écarté de l'état de nature constitue l'objet de la médecine. De même que le corps malade tire des secours de l'art médical, de même celui-ci emprunte des lumières aussi bien du corps vivant et soumis à sa puissance, que des cadavres et des corps qui se soustraient à la sphère de son domaine. Aussi a-t-on lieu de se plaindre de ce que, par l'effet d'une piété mal entendue, on épargne, souvent au détriment manifeste de l'art, de puans cadavres, et de ce qu'on ôte ainsi aux vivans la faculté d'apprendre

et de lire dans ceux-là, l'ordre des effets des maladies, et les secours qu'on pourrait prêter à l'homme dans des cas semblables.

443. Voici ce qu'ont fourni de remarquable mes propres observations, ainsi que celles de mon illustre ami *M. Cotugno*, et de *MM. D. Gherardo Gervasi*, *D. Niccolò Franchini* et *D. Sabato di Mauro*, savans et zélés Professeurs de médecine et de chirurgie.

444. L'extérieur du corps parut le plus souvent marqué de taches livides, dispersées le long du dos, ou sur quelque partie des extrémités de la machine. — On vit fréquemment des gangrènes, des furoncles, des taches pétéchiales; et nous observâmes quelquefois des congestions, ou séreuses, ou puriformes, qui avaient pris naissance dans quelque partie de l'appareil musculaire. — La région du bas-ventre parut, ou élevée, très-augmentée de volume, et telle qu'on a coutume de l'observer dans les corps des animaux morts, et déjà tombés dans une éminente putrescence; ou extraordinairement déprimée, et telle qu'elle a coutume de paraître chez les phthisiques, qui sont dans un état de dessèchement et de colliquation (83). — On sentait ordinairement au toucher, tout le corps humecté d'une eau glutineuse. — La chaleur, chez quelques-uns, était sensible, même plusieurs heures après la mort. — Les membres étaient presque toujours rigides, tendus, ou fortement

contractés, sur-tout chez ceux qui avaient été affectés de fortes convulsions, durant le cours de la maladie, ou qui avaient fini de vivre sous la violence de celle-ci.

445. La substance intérieure des tégumens communs était presque constamment tachée d'épanchemens sanguins, inégalement dispersés, ordinairement violets, et d'un aspect tel, qu'ils paraissaient être manifestement la base et les matériaux de ces stagnations septiques qui détruisaient l'élégance de la peau, sous forme de pétéchies.

446. Le plus souvent, les changemens intérieurs ne correspondaient pas à la gravité des symptômes les plus formidables de la maladie, spécialement quand les convulsions en avaient été le phénomène principal, et que les malades avaient été victimes de convulsions soudaines et meurtrières, dans le cours de la première semaine, ou au plus tard au commencement de la seconde.

447. Quand la maladie avait été portée à ce degré extrême d'activité, dans lequel la putrescence était inévitable, on observait alors de très-grands changemens engendrés dans la machine. — Quand le météorisme avait précédé, le bas-ventre renfermait dans ses viscères, des preuves incontestables de la plus forte corruption. — Le plus souvent, les intestins étaient parsemés d'irradiations livides, ou de taches en manière de pété-

chies. — Leur cavité était presque constamment revêtue d'un gluten tenace et luisant, quelquefois d'une couleur cendrée, et d'autres fois jaune, qui simulait une espèce de membrane, laquelle détachée, laissait paraître le plus souvent les parties qui étaient au-dessous, enflammées ou mortifiées. — Il n'était pas également constant que les altérations parussent plus graves dans les intestins grêles, que dans les gros intestins. — Souvent on observait ces derniers extraordinairement gonflés, enduits de gluten, et d'une matière sale qui variait, soit de quantité, soit de couleur, et qui était extrêmement puante. — Ils ne paraissaient pas également et successivement tuméfiés ; mais nous observâmes le plus souvent, dans le petit nombre des ouvertures de cadavres que nous fîmes, que, par intervalle, ils étaient inégalement gonflés, et comme étranglés en certains points, représentant pour ainsi dire la figure de grosses vessies, terminées et closes par leurs sphincters : ce phénomène était plus fréquent dans l'intestin colon que dans toute autre partie ; on le trouva quelquefois comme engoué et regorgeant de matières fécales arides et denses. — Quant aux vers, on n'en observa pas toujours, et l'on n'en trouva constamment, ni dans les mêmes lieux, ni dans la même quantité, ni du même genre.

448. Les gros intestins étaient ordinairement

comme érysipélateux chez ceux qui avaient souffert une diarrhée maligne, laquelle avait ensuite passé à une dyssenterie meurtrière ; nous trouvâmes quelquefois ce genre d'affection devenu commun même aux intestins grêles. On voyait manifestement alors, 1.° que la tunique mucilagineuse qui sert de défense aux intestins, paraissait détruite en plusieurs endroits, et manquait absolument ; 2.° qu'en certains points ainsi dépouillés de leur pellicule, et mis à découvert, il transsudait une matière sanguinolente ; 3.° et que dans d'autres parties de ces mêmes intestins, il y avait une accumulation et une incrustation sensibles d'un gluten dense et luisant, sous lequel on trouvait ordinairement les membranes, rougies, ou viciées par de petites pustules blanches, en manière d'aphtes, ou bien teintes de taches livides, ou d'une couleur pâle et cendrée. — Nous avons vu chez un dyssentérique, ainsi que nous en donnerons ailleurs l'observation, le foie principalement dépravé. — Chez deux de ceux qui avaient été attaqués de diarrhée, puis de dyssenterie, et qui avaient péri misérablement, nous observâmes l'intestin rectum éminemment vicié, et affecté d'une ulcération érysipélateuse, et nous trouvâmes en outre des abcès et d'autres altérations dans le mésentère, ou dans le pancréas. — On observa enfin dans la cavité du duodenum et dans son

voisinage, des stagnations de matières biliaires, qui laissaient des traces sensibles de leur présence le long des premiers intestins.

449. L'estomac parut diminué de volume chez ceux qui venaient de souffrir une grande abstinence. — On le trouva gonflé dans un cadavre dans lequel il s'était établi un météorisme considérable. — Les parties le plus sensiblement changées dans sa face interne, étaient l'orifice du ventricule et le pilore : ces endroits parurent, ou érysipélateux, ou tachés d'irradiations sanguines, ou trop blancs, ou d'un rouge sombre, et inclinant au rouge gangréneux. Sa cavité, ainsi que ses parois, étaient en général chargés d'une matière dissoute, puante et luisante, ou d'un gluten tenace, farineux, ou bien d'une petite quantité d'une humeur jaune ou verdâtre.

450. On observait à peu près de semblables altérations dans l'œsophage. L'amas séreux y était plus considérable ; il était aglutiné, et converti en une espèce de nouvelle tunique qui y produisait, pour ainsi dire, les mêmes altérations qu'on remarquait sur la langue ; car on voyait à nu, d'espace en espace, les parties qu'elle avait comme légèrement cautérisées en les touchant : genre d'affection presque constant chez ceux qui avaient été attaqués dans le cours de la maladie, et jusqu'à la mort, de cette difficulté de déglutition et de cette apparence éloi-

gnée d'hydrophobie dont nous avons parlé aux §§. 372, 375 et 395.

451. La substance graisseuse du bas-ventre était le plus ordinairement, ou rare, ou d'un jaune vicieux. — Nos recherches ne nous découvrirent pas toujours le foie dans un état d'altération; mais dans le cas d'une hépatite manifeste, il était plus gros que de coutume, et engorgé d'humeurs, ou dégénéré en une congestion manifeste de matières purulentes : nous n'y observâmes pas d'autres vices. — Néanmoins la vésicule du fiel était gonflée, et regorgeait d'une bile tenace et verte : ce qui avait lieu quand de copieuses déjections alvines n'avaient pas précédé, qu'il s'était déclaré un météorisme considérable, que les urines s'étaient supprimées, qu'il avait paru des convulsions, que celles-ci s'étaient établies, etc.

452. La substance du pancréas ne manifesta pas toujours de l'altération. — Il n'en fut pas de même de celle des reins; nous l'observâmes presque toujours viciée, sur-tout quand un hoquet actif avait précédé, quoiqu'on n'eût pas trouvé en même temps un vice sensible dans le diaphragme, dans le foie et dans le ligament tendineux, mais seulement une lésion constante de l'œsophage, ou de la bouche, (*orifice supérieur*) de l'estomac. — On trouva la vessie urinaire, ou démesurément gonflée, pleine d'urines incarcérées, pâle et comme dis-

soute, ou très-petite, ridée, sans urines, et tachée en quelques points d'irradiations sanguines, ou bien enduite en partie d'un gluten purulent.

453. Pour terminer ce qui regarde le bas-ventre, j'ajouterai ce que m'a certifié M. *Cotugno ;* ce praticien a observé les glandes mésaraïques les plus proches des intestins, augmentées de volume, et dans un état de nutrition vicieuse, de sorte que les petites égalaient les plus grosses.

454. Malgré les agitations de l'ame, aiguës et opiniâtres; malgré la démence, le hoquet, etc., le diaphragme ne nous a paru, dans nos ouvertures de cadavres, qu'une seule fois altéré. — Il était rare qu'il ne se trouvât pas dans la cavité de la poitrine quelque nuance de collection, ou quelque collection confirmée d'humeurs vicieuses. — Les altérations de ce genre se réduisaient aux suivantes.

La première consistait en une certaine quantité d'une substance gélatineuse qui enduisait le dos et la face du poumon; de manière que ce viscère paraissait comme inondé par le gluten qui l'accablait, le rendait pâle, lui empêchait de crier sous le coûteau anatomique, et le poussait évidemment vers cette espèce de mortification que nous nommons blanche. — Il était rare que, dans de semblables circonstances, les grands vaisseaux du cœur ne se trouvassent

pas sensiblement distendus et aussi attaqués de concrétions polipeuses blanches et luisantes. — Les vieillards furent plus sujets à ce vice que les autres ; il fut encore fréquent chez ceux chez lesquels la suppression ou l'intermission, la petitesse et l'état misérable du pouls, avaient été sensibles et durables ; chez lesquels enfin on avait observé une profonde sterteur, la langue très-blanche, la tête éminemment affectée, etc. — Nous observâmes en outre ce même phénomène, quoique la maladie eût marché avec tout l'appareil de l'aiguïté, et sans affection principale et manifeste du poumon ; en sorte que les désordres énoncés ne naissaient dans la poitrine qu'en conséquence de la maladie aiguë, et suivant l'ordre d'une véritable métastase.

455. La seconde altération était constituée d'une certaine quantité de sérosité qui inondait le poumon, dont une partie paraissait dissoute et liquéfiée, l'autre réduite en coagulum et congelée, une troisième d'un jaune clair, mais liquide et coulante.

456. La troisième se réduisait à un épanchement de substance sanguine pure, non de celle qui a coutume de naître d'un vice de densité et phlogistique du sang lui-même, mais bien de celle qui était le produit d'un sang décomposé et dissout. Nous avons vu survenir chez les malheureux sujets à ces altérations, des hémorragies putrides et mortelles, soit dans la

vigueur, soit vers la fin de la maladie. Leurs crachats n'étaient presque jamais purulens ; ils étaient constitués d'un sang décomposé ou d'une sérosité sanguinolente ; le pouls était irrégulier, abattu ; la peau humide et inclinant au froid ; le météorisme extrême ; le trouble de la raison presque continuel, etc. — Il ne serait pas déraisonnable de croire que ceux chez lesquels la fièvre algide eut lieu dans toute sa fureur, furent peut-être sujets au vice duquel nous venons de raisonner, mais à ce vice parvenu à un degré éminent, et tel que les parties en étaient comme glacées. Nous verrons ailleurs qu'une telle conjecture n'est pas dépourvue de preuves raisonnables.

457. La quatrième se réduisait à cette altération dont nous avons parlé à l'article des péripneumonies. — Enfin ce qui, indépendamment de tout cela, parut remarquable, ce fut une espèce de météorisme particulier qui paraissait occuper la substance entière des poumons. Ceux-ci étaient gonflés et distendus ; mais à peine piqués et déchirés, leur turgescence apparente s'évanouissait, et ils s'affaissaient. Leur couleur extérieure était un mélange de cendré et de violet ; et leur substance interne était engorgée d'un gluten sanguinolent, ou d'une congestion purulente et putride. Les vaisseaux du cœur étaient considérablement distendus.

458. Relativement à l'état des organes de la

tête, il nous manque d'observations propres pour en raisonner d'une manière précise, et pour éclairer nos recherches; et tout ce que nous allons rapporter, nous le devons à la grande habileté et au zèle de M. *de Mauro*, le même qui, comme nous l'avons énoncé au commencement, a contribué par des observations conformes aux nôtres, à compléter le nombre de celles que nous avons rapportées jusqu'à présent.

459. La dure-mère incisée, il s'échappait d'abord par l'ouverture, une assez grande quantité de sérosité dissoute et jaunâtre. On observait ensuite la pie-mère dans un état de densité, et épaisse d'un demi-doigt, abreuvée d'une lymphe visqueuse et tenace, de la même couleur énoncée. Les ventricules du cerveau, spécialement les antérieurs, étaient entièrement pleins d'une sérosité fluide, semblable à celle qui existait entre les méninges. (On remarqua particulièrement dans un cadavre, qu'une semblable collection séreuse remplissait non-seulement tous les vides du crâne, mais encore le tube de la moëlle épinière.) — On observa en outre, dans quatre autres cadavres, que le sang abondait tellement dans le cerveau, que la substance médullaire incisée, laissait dégoutter une grande quantité de sang décomposé et dissous, par les vaisseaux sanguins ouverts dans la section; les ventricules contenaient une plus grande quantité de sérosité qu'à

qu'à l'ordinaire, et la pie-mère était enduite d'une lymphe glutineuse. — La dépravation des fonctions intellectuelles avait été extrême chez tous ces sujets. — *D. Sabato di Mauro.*

Considérations sur les principaux phénomènes de l'épidémie.

460. Ce qui, en premier lieu, mérite beaucoup d'attention, c'est la lame blanche et laiteuse qui, comme nous l'avons dit, enduisait le dos de la langue, et couvrait quelquefois une partie du palais, en manière d'aphte. — Les phases et les phénomènes de celle-ci se réduisaient aux suivans : 1.° elle n'était que rarement jointe à un sentiment d'amertume ; 2.° elle n'était, dans la première semaine, accompagnée de soif que dans un petit nombre de circonstances ; 3.° souvent elle se joignait aux nausées, aux vomissemens, à la diarrhée, à la constipation, à tous les désordres enfin et à toute la série composée et variée des phénomènes de l'épidémie ; 4.° elle paraissait, dans le cours du premier stade de la maladie, jointe à des urines aqueuses et à des sueurs inutiles ; 5.° elle montrait dans sa physionomie des changemens successifs, suite de ceux qui s'engendraient dans la masse commune, à mesure que la maladie avançait en âge. — En effet, il arriva assez souvent que, de même que dans le cas d'un funeste événement, la langue

fut trouvée rouge sous cette croûte, et que quelquefois aussi le dos de la langue elle-même et le pharinx étaient frappés de pustules aphteuses ; de même aussi dans la circonstance d'une heureuse issue, cette lame tombait et s'évanouissait à mesure que le tout se nettoyait, et que la masse commune et la partie de la machine sur laquelle s'était jeté le venin épidémique, se dépuraient, et étaient rendus à l'état de santé.

461. D'après de telles observations, il semble très-raisonnable de faire sur ce sujet les recherches nécessaires, et d'examiner un problême : d'où provenait cette lame muqueuse? était-ce du sang, ou de la bile et des impuretés qui embarrassaient les intestins? Je sais bien que certains se sont plus à considérer la fièvre que nous avons soufferte, comme vraiment *biliaire*; et d'après cette idée, on n'a pas manqué d'attribuer à la bile cette série de désordres qui donnèrent tant de peine aux médecins, et causèrent tant de tourmens aux malades. Quiconque néanmoins voudra faire une sérieuse attention à cette foule composée de maux qui ont paru dans le cours de l'épidémie, en même temps qu'il verra que, parmi ce nombre, il y eut en effet une classe de maladies biliaires, il reconnaîtra clairement aussi que cette même classe, ainsi que les autres dans lesquelles se réduisit la maladie, comme nous le verrons ci-

après, dépendaient du même principe qui, s'échappant en partie du sang dans lequel il siégeait comme dans son propre domaine, et se jetant sur le bas-ventre, réveilla la fièvre biliaire, l'acide spontané, l'hépatite, la diarrhée, la dyssenterie, le météorisme, l'ischurie, etc.; que ce même principe déposé sur la poitrine, y simula la pneumonie; fixé sur les nerfs, produisit la fièvre convulsive; dirigé sur la tête, y occasiona des abcès, ou des épanchemens de matière séreuse, ou des indurations, ou des colliquations morbifiques; déposé dans les sinus frontaux, y donna naissance à des altérations sensibles, à des congestions glutineuses, etc. : et que se bornant à la masse générale, pour se développer ensuite dans un ordre varié, produisit enfin, ou des pétéchies, ou l'érysipèle, ou des furoncles, ou des sueurs, ou des urines purulentes, ou des parotides, ou la gangrène. — Il est vrai, à n'en pouvoir douter, que la partie qui, après le sang, parut être constamment intéressée, ce fut le canal alimentaire et tout le système du bas-ventre; mais cette circonstance ne nous semble pas un argument qui prouve suffisamment que les vices de ces organes leur appartenaient en propre, et qu'ils n'étaient pas plutôt une conséquence du désordre général dans lequel était manifestement enveloppée toute la masse des humeurs.

462. Je conviens qu'on trouve, dans la fièvre

biliaire qui régna à Lausanne en 1755, et que *M. Tissot* a décrite avec tant d'élégance, une image de nos maux, sur-tout quant à ce qui regarde l'ordre frauduleux avec lequel la maladie s'introduisit parmi nous, et la lame muqueuse qui couvrait la langue des malades; mais cette apparence d'analogie ne doit nullement nous en imposer : 1.° parce qu'il n'y a rien de plus familier dans les maladies épidémiques que d'observer que leur aspect extérieur est quelquefois semblable et conforme à celui d'une autre épidémie, quoique les causes, les effets, le génie de la maladie, et les remèdes même soient entièrement opposés à la ressemblance apparente qui règne dans l'ensemble de la maladie : (l'autorité du grand *Hippocrate* sert de preuve à ces assertions, lui qui, dans différens endroits de ses œuvres, avertit expressément que les similitudes sont de fréquentes causes d'erreur même pour les médecins les plus sages; et cette preuve se trouve renforcée tant par les exemples que nous lisons dans les histoires d'épidémies, et qui ont rapport à ce sujet, que parce que nous trouvons consigné par *M. Emeric*, sur la lame muqueuse qui parut sur la langue des pestiférés traités par lui dans l'infirmerie des Minimes d'*Aix*, en novembre 1720 (84); ce qui n'est que trop semblable à ce que nous avons observé dans la lame muqueuse de notre maladie. *La langue*, disait-il, *se couvre immanquablement*

dès le principe de la maladie, d'une saleté blanchâtre qui en cache la couleur, et qui, dans le progrès de la maladie, s'altère à mesure que le venin pestilentiel se développe davantage et s'allume, et laisse enfin la langue comme enflammée et rougeâtre. Dans quelle honteuse erreur un médecin, qui voudrait avec trop de sécurité s'en rapporter aux similitudes apparentes, ne tomberait-il pas, s'il voulait tirer parti de cette analogie dans notre cas?) — 2.° Parce que la lame muqueuse est un phénomène commun à presque toutes les maladies de poitrine, aux maladies de la lymphe (85), aux vices rhumatiques (86), aux maladies septiques qui se terminent par des aphtes (87), à la fièvre nerveuse (88), et à toutes les maladies dépendantes, ou d'un stimulus, ou d'un gluten. — 3.° Parce que, si l'on voulait attribuer tous les phénomènes de la maladie à la bile, nous ne saurions concevoir comment s'accorderait la présence d'un vice de la bile avec ce gluten tenace et cette lentescence (*diathèse visqueuse*) qui dominaient dans les liqueurs blanches de la masse, et qui exigeaient plusieurs semaines de temps pour être dissous et amenés à un degré louable de coction; et parce que nous saurions beaucoup moins concevoir encore comment la bile, qui est de son essence un des plus puissans fondans, et le véritable savon qu'il y ait dans la nature, ait eu la faculté de

produire des maladies de poitrine, et tous ces désordres graves dans lesquels on a vu d'abord dominer un gluten coriace.

463. Tout cela posé, ne serons-nous donc pas en droit de placer tout le vice dans la masse courante? Il est hors de toute contestation, que nous avons vu le plus souvent dominer dans cette masse, tantôt un vice qui, semblable à la force d'un venin vitriolique, avait la propriété de congeler les liqueurs blanches de la machine, et tantôt un miasme qui déterminait une colliquation funeste et très-rapide, dans toute la masse courante, en la fondant, ou en sueurs continuelles et copieuses, ou en diarrhées aqueuses (89); vices qui stupéfiaient la force de la vie, ou produisaient les effets d'un caustique, tantôt en détruisant les parties, tantôt en les irritant, et les jetant alors dans le désordre et les convulsions.

Etat du sang dans les différens âges de la maladie.

464. Comme le grand nombre d'observations rapportées jusqu'à présent, nous a fait attribuer les dommages aux mutations occasionées dans le sang par un venin quelconque qui s'y serait introduit, il semble raisonnable d'examiner « quel était l'état du sang et des humeurs en général, dans les différens stades de la maladie.

465. Le sang qu'on tirait dans les premiers jours de l'attaque, était ordinairement recouvert à sa surface, d'un gluten dense, cendré (90); à cette couche glutineuse, succédait une masse sanguine presque entièrement séparée de cette même couche, et d'une couleur inclinant au rouge-brun. Cette séparation se faisait sans beaucoup de séjour; quelquefois lorsque le sang tiré, était à peine refroidi, quelquefois une ou deux heures après, et d'autres fois au bout de quatre ou cinq heures.—L'une et l'autre masse tenues en repos dans un lieu tiède, pendant quelques heures, ne présentaient qu'une petite quantité d'une sérosité *mucide* et verdâtre, ou légèrement jaunâtre.—La croûte glutineuse conservée dans un lieu séparé du coagulum sanguin, paraissait, au bout d'un jour, sèche et coriace à sa superficie; et l'on voyait gémir à sa base, une sérosité rare, d'un jaune inclinant au cendré, ou bien elle se dissolvait en un liquide qui imitait du petit-lait de chèvre trouble et caseux.—Tenue dans de l'eau froide, et durant quelques heures successivement agitée d'un mouvement modéré, elle teignait d'abord l'eau, dans laquelle elle nageait, d'une couleur blanchâtre; et si l'on continuait l'agitation, elle s'atténuait insensiblement et inclinait à la dissolution.—Plongée dans de l'esprit de vin rectifié, il paraissait d'abord s'engendrer en elle une sourde effervescence, manifeste sur-tout sur les bords du

vase; puis elle troublait l'esprit de vin, en lui communiquant une couleur blanchâtre, et devenait enfin, et plus tenace, et plus solide. — Si l'on versait par-dessus une eau chargée de beaucoup de suc de limon mûr, et si, après une longue et légère agitation, on changeait de deux en deux heures cette même eau, dans laquelle elle laissait toujours, et du sédiment, et une partie de sa propre substance; au bout d'environ soixante-dix heures, ou elle se réduisait en un dépôt farineux, ou bien elle devenait éminemment facile à se diviser et à se dissoudre. — Nous avons observé l'eau animée d'une quantité raisonnable de suc de verjus, produire le même effet.

466. Il est vrai néanmoins qu'il était plus difficile et plus long d'obtenir ces résultats, quand l'un et l'autre suc étaient très-éloignés de la maturité, ou trop copieux; de sorte qu'ayant voulu agiter à sec, avec le limon seulement, un petit morceau de cette croûte, après en avoir liquéfié une partie, je vis le reste devenir plus tenace et plus coriace. — La décoction chaude de polygale produisit la même fonte (mais non la dissipation totale), et encore difficilement, et seulement au bout de plusieurs jours. — L'oxicrat léger, et l'eau animée d'une petite quantité de sel d'*Epsom*, opérèrent la dissolution et la liquéfaction, plus promptement que le polygale, et presque comme l'eau de

limon. — L'eau de savon d'*Alicante* attendrissait la croûte glutineuse plus promptement que tout autre menstrue, mais elle paraissait y produire une corruption manifeste ; car au bout d'un jour elle exhalait une odeur désagréable. — L'eau nitrée, l'eau animée de sel de tartre vitriolé, produisaient bien une solution, mais elle n'était, ni prompte, ni entière, ou, au moins, elle avait besoin de plusieurs jours pour s'opérer.

467. Quant à ce qui appartient ensuite au coagulum sanguin, il est à observer « que dès les premiers jours, sa couleur inclinait au rouge obscur, qu'il était d'une consistance peu tenace, car il fallait peu de chose pour le diviser et le rompre ; et que tenu à sec, il déposait à sa base, une petite quantité d'une lymphe salie de grumeaux sanguins, avec cette circonstance, que plus il y avait de cette lymphe de séparée, plus le reste de la masse était facile à se dissoudre et à se rompre. — Ordinairement au bout de dix ou douze heures, il paraissait à sa surface un voile huileux inclinant tant soit peu à la couleur verdâtre, et il commençait à exhaler une odeur qui n'était point agréable.

468. Le genre d'altération que nous venons de rapporter, est celui que nous avons observé plus fréquemment que tout autre, chez le plus grand nombre de nos malades ; de sorte qu'on peut avancer hardiment que tel était l'attribut caractéristique, particulier et général de la

mutation que le venin épidémique avait occasionée chez le plus grand nombre des malades.

469. L'autre qualité remarquable, ainsi que la différence que nous avons observée chez un très-petit nombre de malades, se réduisaient aux suivantes : le sang tiré montrait à sa surface une croûte très-mince et assez dense, moins cendrée, présentant de nombreuses irradiations mêlées d'anneaux rouges et d'un gluten blanc. Or, cette croûte différait de celle décrite au §. 455, en ce qu'elle n'était pas séparée du coagulum rouge, mais qu'elle lui restait attachée avec tenacité, et unie au moyen de diverses intersections bigarrées d'un sang rouge et d'une colle cendrée. La partie blanche glutineuse était dense, et plus coriace que la première notée au même §. 455; une fois qu'elle était sèche, elle repoussait moins la flamme qu'on approchait de sa surface, et il se développait une espèce d'embrasement et de flamme momentanée, facile à s'éteindre et à se réveiller, comme nous le voyons arriver dans les bois humides. — Cette même croûte macérée dans l'eau, déposait au fond du vase, un grand nombre de petits anneaux rouges, et paraissait moins facile à se diviser et à se fondre. — La partie rouge coagulable n'était pas de ce rouge foncé et obscur qu'on observait dans celle décrite au §. 457; mais elle inclinait au rouge clair et ardent, et sa consistance était plus considérable, puisqu'elle

se conservait figée, et ne se dissolvait pas volontiers comme la première. On observait aussi par fois dans sa substance quelques rayons insensibles d'une matière cendrée. — De plus, l'une et l'autre masse tenues et gardées dans un lieu tiède, ne rendaient qu'une très-petite quantité de sérosité, non claire et aqueuse, mais inclinant fortement au jaunâtre, et très-facile à se coaguler lorsqu'elle était à peine exposée à l'épreuve du feu.

470. Cette qualité de sang était, en grande partie, analogue à celle que nous avions déjà observée chez les malades attaqués de rhumatisme chaud et phlegmoneux, et que nous avons décrite au §. 105 et suivans; de sorte qu'on peut avancer que cette même qualité était différente de celle qui formait le caractère principal du gluten froid et visqueux qui dominait chez le plus grand nombre des malades. — Nous fûmes, en effet, MM. *Cinque*, *Rubertis*, *Cotugno*, *Perris* et moi, uniformément portés à croire que cette espèce de mutation appartenait à une image obscure de rhumatisme qui régnait encore furtivement, et qui avait été opprimée, ou chassée par le venin putride de l'épidémie. Ce qui nous confirma dans cette croyance, ce fut d'observer que le génie et l'appareil de la maladie étaient chez ces malades visiblement rhumatiques phlegmoneux; que la maladie était manifestement inflammatoire dès la première

attaque, et que le nombre de ces malades fut rare. Leur maladie fut conséquemment plutôt sporadique que véritablement épidémique.

471. Le troisième vice qui, vers le mois d'août, se montra dans le sang, se réduisit à une mutation à peu près semblable à celle observée aux §§. 455 et 456; mais avec cette circonstance néanmoins, que la substance glutineuse était moindre, mais plus tenace; la partie séreuse plus copieuse et souvent de couleur cendrée; et que la partie rouge qui inclinait trop à l'obscur, était moins tendre et moins facile à se dissoudre. Tel fut le sang de ces malades chez lesquels il sévit, en août sur-tout et partie de septembre, un principe de rhumatisme septique, duquel nous ferons mention ailleurs.

472. On remarqua, outre cela, chez quelques-uns en petit nombre, que, dans la première semaine, au lieu d'apercevoir à la surface du sang, la croûte glutineuse dont nous avons parlé au §. 455, on ne vit qu'un sang noirâtre au sortir de la veine, lequel conservé, se séparait en peu de temps en une masse sanguine tendre et facile à se diviser, et en une sérosité blanchâtre, laiteuse, qui, exposée sur le feu dans une cuiller, s'agglutinait comme du blanc d'œuf. Cette observation m'a été communiquée par M. *Cotugno*, et elle appartient à cette classe de malades chez lesquels agissait un principe actif de colliquation.

473. Il est à observer enfin, que, quoique la croûte glutineuse crût de plus en plus en densité durant la première semaine, dans le sang d'un grand nombre de malades, cependant elle ne parut pas toujours dans le sang qu'on tirait à d'autres, ni d'abord, ni toutes les fois qu'on en tirait; car il arriva quelquefois de la voir paraître à la première saignée, manquer à la seconde, et reparaître ensuite à la troisième; tandis que d'autres fois on ne l'observa qu'à la troisième saignée seulement.

474. Voici ce qu'on observa, lorsque des besoins urgens obligèrent à pratiquer la saignée dans la seconde semaine. Le sang de ceux dont nous avons parlé aux §§. 455, 456, 457 et 458, parut constamment couenneux dans les premiers jours de la seconde semaine; et le coagulum sanguin paraissait plus manifestement séparé de la partie blanche. — Ce qu'il y avait de remarquable, c'est que si l'on versait dessus quelques gouttes d'eau, celle-ci glissait sur la surface, sans la pénétrer, comme si on l'eût versée sur une superficie huileuse. — Vers les derniers jours, au contraire, de cette seconde semaine, le sang paraissait plus sensiblement altéré: la croûte était facile à se diviser; il fallait peu de chose pour la dissoudre, et il était rare que le coagulum ne nageât pas dans une sérosité blanchâtre, ou cendrée. — De plus, dans les premiers jours de la première semaine,

les acides faibles, les eaux de nitre, de sel d'*epsom*, de polygale, etc. qui procuraient la fonte, sans favoriser la puanteur, dans le second âge de la maladie, au contraire, facilitaient la dissolution des masses glutineuses, et augmentaient leur disposition à exhaler une odeur puante. — Le coagulum avait une grande tendance à la corruption, et quoiqu'au premier aspect il semblât coagulé, il suffisait néanmoins de le presser légèrement pour le voir se dissoudre. — Cet aspect de choses était ordinairement le présage d'une crise prochaine, ou d'une solution actuelle. En effet, les sueurs commençaient à être régulièrement utiles, générales, puantes, faciles à déposer de la couleur ; les urines se montraient moins crues et plus disposées à donner du sédiment ; les vésicatoires rendaient une saleté glutineuse ; le bas-ventre se déchargeait avec soulagement, etc.

475. Le même aspect de choses ne dominait pas également chez tous les malades. Il y en eut chez lesquels, ou l'on n'observa rien de ce que nous avons noté au §. 464, car au contraire leur sang paraissait constamment couenneux, et presque toujours comme composé de deux substances qui n'avaient pas entr'elles de liaison intime, ou bien il parut recouvert d'un voile huileux verdâtre, et le coagulum nageait dans une grande quantité de sérosité cendrée, ou d'un liquide sanguinolent. — La vie de ceux

auxquels on tirait un pareil sang, fut toujours dans un danger éminent ; puisqu'ils n'éprouvèrent aucune solution utile, ou qu'ils moururent sous l'effort de quelque métastase survenue sur quelque partie noble, ou d'une gangrène qui les consumait, ou par l'effet d'une putrescence générale.

476. Comme il était rare et même très-rare qu'on tirât du sang dans le troisième stade de la maladie, ou bien enfin dans la troisième semaine, nous avons peu d'observations à ce sujet. Néanmoins, ce que nous avons observé se réduisait à un degré d'augmentation des altérations que nous avons indiquées jusqu'à présent. — On vit en effet croître, presque chez tous, ce principe de dissolution qui avait paru dès la fin de la seconde semaine, §. 464, et qui se manifestait ensuite dans la sérosité, qui était augmentée de quantité et de sédiment, et quelquefois chargée d'une couleur, ou verdâtre, ou d'un jaune effumé, ou blanchâtre. — Je n'ai vu que dans trois cas, le sang tiré se convertir en un coagulum noir, rare, et nageant dans une grande quantité d'une sérosité sale et sanguinolente. — On vit aussi quelquefois une densité coriace, et très-peu de sérosité remplacer l'état de dissolution.

477. Ce qui méritait la plus grande attention, c'était qu'ordinairement le sang tiré dans ce dernier stade, était plus que celui extrait dans

les deux stades antécédens, facile à se corrompre, et à exhaler, peu d'heures après, une odeur grave. — On avait beau l'agiter, il n'était pas possible de lui donner de la consistance et d'en former ces fausses membranes, en lesquelles on pouvait facilement le réduire dans la première semaine, et avec moins de facilité dans la seconde. Si on le tenait sur le feu, la sérosité qu'il rendait, ou n'acquérait pas une véritable densité, ou il était besoin, pour qu'elle l'acquît, d'un degré actif de chaleur; et ce qui s'évaporait, réduisant la masse à siccité, rendait une odeur nauséabonde et de cuir brûlé.

478. Le sang dont nous avons parlé au §. 459, tombait plus lentement dans les mutations indiquées, et il était ordinairement moins facile à se liquéfier et à se dissoudre, à moins cependant que la maladie ne fît des progrès rapides et précipités; dans lequel cas, le sang marchait très-promptement vers la corruption.

479. Pour tout le reste, les mutations observées dans le sang tiré dans la seconde semaine, se réduisaient à peu près à celles déjà notées aux §§. 466 et 467. — Nous regrettons de n'avoir eu, ni plus de facilité, ni plus de temps, une fois que l'épidémie eut fait des progrès rapides et démesurés, pour faire des observations minutieuses sur les dépravations successives qui, dans le cours de la maladie, s'engendraient par degrés dans la masse courante. — Nous pouvons cependant

dant assurer qu'en général il s'y engendrait un degré manifeste de dissolution.

480. Je tentai différens moyens pour raviver ces masses si faciles à se putréfier. — Les préparations avec le vin généreux, la teinture de myrrhe, le safran, le camphre, répondirent très-rarement à mes désirs. — La décoction de feuilles d'oranger, de rhue, de fleurs de camomille et de citronnier, éloigna la putrescence commençante; mais souvent je n'en pus rien obtenir. — L'eau animée de quelques gouttes d'esprit de soufre distillé, d'esprit de nitre ou de vitriol, m'a plus fréquemment réussi; et dans le cas de putrescence établie, le moyen d'assurer d'une manière plus solide la réintégration de ce qui était déjà putrescent, et de le raviver, c'était d'associer à ces acides la décoction de feuilles d'oranger, ou d'excellent quinquina, ou de cascarille, ou de camomille, ou de romarin.

481. De tout ce que nous avons rapporté jusqu'à présent, on peut conclure : — 1.° qu'il existait un vice dans le sang, au moyen duquel il s'était fait une telle congestion dans les humeurs blanches, que celles-ci avaient comme rompu tout commerce avec la partie proprement rouge et sanguine; — 2.° que ce vice avait une tendance à se multiplier, et qu'agissant sourdement à la manière des venins de l'hydrophobie, de la petite vérole, etc., il produisait

dès le début, dans le reste de la masse, une puissante disposition à la densité ou à la congélation, quand il n'était pas expulsé et opprimé à sa naissance ; — 3.° que le sang ainsi dénaturé, ou passait par degré de l'état de densité à celui de dissolution, ou bien tombait très-rapidement dans une funeste colliquation ; — 4°. qu'à mesure que les humeurs s'éloignaient de l'état de densité, la maladie se disposait à la crise, et qu'il s'établissait alors en elles un état de dissolution et de corruption ; — 5.° qu'il existait un double genre de densité, l'une toute phlogistique, mais comme sporadique ; l'autre commune, mais non d'origine phlogistique ; — 6.° que les altérations des fluides se réduisaient à trois classes ; la première étant inflammatoire, l'autre septique, et la dernière rhumatique ; — 7.° que dans les maladies de densité, quand on n'en a pas borné les progrès dès le principe, et que cette densité s'est déjà établie, de même qu'on ne peut pas espérer de crises utiles, si la coction ne s'est engendrée auparavant dans les humeurs, c'est-à-dire la corruption, de même il convient de réputer inutiles toutes les évacuations qui surviennent dans le pur état de crudité, c'est-à-dire dans le temps que domine dans les fluides la densité morbifique à son plus haut degré ; — 8.° qu'une fois que le changement et la putrescence se sont établis dans la masse des humeurs, c'est une nécessité, ou que la machine

se dissolve, ou que l'impur soit soustrait et expulsé, soit par des évacuations, soit par des métastases; — 9.° et qu'il résulte finalement de tout cela, qu'il peut s'engendrer dans nos humeurs une telle mutation qu'il en naisse ensuite la putrescence, et que les masses corrompues renfermées dans le torrent de la circulation, se meuvent avec lui, jusqu'à ce qu'elles oppriment la vie, ou soient expulsées par les différens aqueducs du corps, tantôt par la sueur, tantôt par les urines, tantôt par les selles, tantôt par des métastases septiques à la surface extérieure, et tantôt enfin par la voie des poumons, en simulant la pulmonie, la vomique, etc.

482. Quoiqu'en général, et chez le plus grand nombre des malades, le sang tiré portât avec soi les caractères dont nous avons fait mention jusqu'à présent, ce n'est pas néanmoins que ces signes ne manquassent chez quelques-uns, ou ne fussent différens. Nous parlerons du sang des gangreneux et de ceux qui souffrirent des maladies de foie ou de bile, dans les classes particulières des maladies que nous leur avons assignées. Cependant nous ne laisserons pas que d'avertir que, malgré l'exactitude la plus scrupuleuse, même lorsque, dans le principe de l'épidémie, nous étions chargés d'une moindre quantité de malades, il ne nous fut pas quelquefois possible d'observer la moindre mutation sensible dans le sang de ces mêmes malades. De même que cette

circonstance ne détruit pas notre sentiment, relativement au vice que nous avons cru exister dans les humeurs (91), de même elle nous enseigne qu'il ne serait pas raisonnable de vouloir s'en rapporter à l'inspection simple et nue des caractères extérieurs du sang, et d'après cela seul établir le pronostic, et porter un jugement sur la nature de la maladie (92). Le sang pris isolément n'est pas un indice des maladies plus fidèle et plus constant que la seule inspection du pouls. Ce n'est pas l'état d'une seule partie de la machine, mais bien les rapports qui existent dans l'ensemble, qui mettent le médecin à même de concevoir quelle est la nature de la maladie.

483. C'est pourquoi, quoique tout ce que nous avons observé depuis le §. 455 jusqu'au §. 471, puisse sembler suffisant pour prouver que le vice et la matière de la maladie épidémique étaient logés dans le sang comme dans leur propre siége, et que les deux phénomènes principaux de l'altération introduite dans les humeurs de nos malades, se réduisaient au gluten et à la putrescence ; pour que ces faits restent pleinement prouvés, nous estimons néanmoins convenable d'alléguer des raisons ultérieures, afin de rendre beaucoup plus évidentes encore, d'abord l'existence d'un tel gluten dans la masse courante, et ensuite la putrescence manifeste qui s'engendrait dans les humeurs, dans le progrès de la maladie.

Du gluten existant dans la masse courante.

484. Outre les faits énoncés, on peut encore en alléguer d'autres qui tendent à prouver la même proposition. 1.° On voyait manifestement chez un très-grand nombre, un gluten blanc enduire les organes de la bouche et s'étendre ensuite, avec le progrès de la maladie, jusque sur les gencives et les dents, se changeant alors en un gluten coriace, de couleur de terre, qui s'évanouissait à mesure que le sang se dépurait, ou qu'il naissait des sueurs utiles, des urines sédimenteuses, des selles critiques. — 2.° L'urine était constamment aqueuse, chez le plus grand nombre des malades, durant toute la première semaine, et pendant tout le temps que la crudité durait dans les vaisseaux; phénomène qui ne s'observe dans la pratique, que dans les cas où prédomine, ou une densité glutineuse dans les fluides, ou un spasme dans les parties sensibles. En effet, les urines ne devenaient utiles chez nos malades, que quand la fonte du gluten ayant eu lieu, celui-ci était évacué au moyen de celles-là, sous la figure d'un sédiment blanc et égal (93); et l'on ne vit des urines sédimenteuses que quand les convulsions et les spasmes qui tenaient, pour ainsi dire, les vaisseaux étreints dans des liens serrés, avaient cessé (94). — 3.° La facilité avec laquelle la poitrine était affectée, ou au commen-

cement de la maladie, ou dans son cours, soit par une lésion principale qu'y produisait le venin épidémique, soit par métastase à la fin de la maladie, soit enfin d'une manière symptomatique et par l'effet de l'éruption des pétéchies (95). — 4.° Les phénomènes observés chez ceux qui avaient des cautères ou des ulcères anciens : chez les uns, le signe ordinaire qui annonçait le début de la maladie, était l'aridité de ces ulcères et de ces plaies qui servaient autrefois d'émonctoires à la machine ; chez les autres, en très-grand nombre, on voyait durant le temps de la crudité, croître de bonne heure, sur la surface même des vésicatoires, une espèce de fausse membrane qui n'était que du pur gluten, et qui faisait l'office d'évacuation. Ce symptôme présageait ordinairement une mauvaise issue, et ne laissait une espérance raisonnable de succès, que quand, au lieu du gluten membraneux, on voyait naître un écoulement de matière, très-rarement blanche, et presque toujours cendrée ou verdâtre, et puante. — 5.° On observa que le moyen le plus actif de tomber dans la maladie, était de se purger, ou de prendre quelqu'autre remède à titre de préservatif ; ce qui démontre bien clairement qu'il circulait dans toute la masse, une substance ennemie qui n'attendait, pour se manifester, que d'être ébranlée et mise en action. Voyez le §. 338 (96). — 6.° Enfin, les observations anato-

miques faites sur les cadavres de quelques-uns des malheureux qui succombèrent à la force meurtrière de notre maladie épidémique, nous fournirent des preuves nombreuses de l'existence de l'amas glutineux morbifique dont nous avons raisonné jusqu'à présent. Les observations de MM. *Cotugno*, *Mauro*, etc., ainsi que les nôtres, démontrent clairement en effet, quelle quantité de mucilage et de gluten dense engorgeait les viscères de la tête, quelle espèce de mucosité glutineuse luisante vernissait la surface extérieure des poumons, et en farcissait la substance interne, et quelle lame laiteuse couvrait non-seulement les parties visibles de la bouche, mais encore l'œsophage ainsi que le canal des alimens, parvenant même jusqu'à faire éprouver son action aux glandes du mésentère, avec cette circonstance remarquable d'en rendre visibles et assez grosses même les plus petites.

485. Il semble assez démontré, par tout ce qui précède, qu'il régnait dans les humeurs de ceux qui étaient affectés de la maladie épidémique, ce principe de gluten dont nous avons pris à tâche de prouver l'existence dans ces mêmes humeurs. Cela posé comme constant, il paraît juste de faire les questions suivantes : de quelle nature était donc ce gluten? par la force de quel principe s'engendrait-il dans les vaisseaux?

486. Relativement à la première question,

personne n'ignore que, dans l'état de santé, nos humeurs doivent conserver un principe d'union et de cohésion. Nous avons vu au §. 25, combien est dangereux l'état de ces corps dans lesquels prédomine un principe de dissolution, et nous avons observé au §. 107, à quel point la densité des humeurs est un attribut familier et nécessaire à certains tempéramens. Cependant, quoique tout le sang possède la faculté de se tenir uni, et qu'il prédomine manifestement dans ses élémens, une loi d'attraction (97), néanmoins on ne peut pas décider facilement à quelle partie du sang cette faculté appartient privativement dans l'état de nature.

487. Nous ne prétendons pas parler ici de cette cohésion que doivent avoir, pour ainsi dire, les monades de chaque humeur de notre machine ; il n'est question que de cette concrétion réciproque qui règne dans la totalité de la masse courante. Or, celle-ci ne paraît pas résider dans les anneaux purement rouges de notre sang (98). J'ai vu souvent chez les varioleux, chez lesquels sévissait un principe fondant, chez ceux affectés de fièvre quarte, chez les hydropiques, chez les femmes attaquées de chlorose, etc., et sur-tout chez les malades en proie aux affections bilieuses aiguës, ou au scorbut, la partie rouge du sang rester divisée et attachée à la surface, ou au fond du vase, et paraître y former autant de petits points

divisés et séparés, comme si c'eût été autant de très-petits grains de cinabre, dispersés çà et là sur une surface plane. Il est vrai que ces points paraissaient par fois conserver certaines attaches rameuses; mais si on les examinait à l'œil armé, on découvrait des espaces entre les attaches, lesquelles étaient soutenues par une base d'un gluten jaunâtre et non rouge. En effet, si l'on jetait ces parties dans de l'eau, après qu'elles y avaient séjourné quelque peu, on voyait la partie purement rouge, c'est-à-dire les petits anneaux sanguins purs, se précipiter au fond, et la base rameuse de gluten jaunâtre nager sur l'eau, et montrer ainsi, dans sa légèreté spécifique, une nature opposée à celle des anneaux du sang rouge. — Comme je craignais que cela ne fût une conséquence de la force de la maladie, et que je me voyais obligé de reconnaître un principe de gluten dans la facilité avec laquelle ces mêmes petites portions de sang dont nous avons parlé, restaient attachées au vase avec ténacité, je choisis un petit morceau de sang rouge d'un homme sain, et après en avoir fait exhaler le plus humide aux rayons du soleil, je le dissolvis dans de l'eau. Je vis alors les anneaux rouges se précipiter au fond, peu à peu, et surnager comme de l'huile, une substance différente de poids et de couleur de ces mêmes anneaux; ensuite je décantai l'eau, je laissai sécher le sédiment rouge, et j'observai qu'il n'était

pas adhérent, ou qu'il ne l'était que très-peu, et que ses parties ne conservaient qu'une très-légère cohésion, qu'elles auraient peut-être d'ailleurs entièrement abandonnée, si je me fusse donné la peine de les rejeter dans de l'eau.

488. Cette observation fait voir, 1.° que la propriété d'union et de cohésion dépend en très-grande partie d'une substance différente de la substance rouge; 2.° que les adhérences et la ténacité sensible de la masse sanguine sont en raison de la qualité et de la quantité de la substance qui est la base de la cohésion; 3.° que dans les cas où la matière de la cohésion se trouvera, par quelque raison que ce soit, séparée de la partie purement rouge du sang, celle-ci deviendra facile à se dissoudre, étant comme réduite à former un corps séparé de la masse glutineuse; 4.° et qu'enfin il doit se présenter des cas dans lesquels peuvent dominer deux diverses sortes de ténacité; l'une du sang rouge intimement mêlé et agglutiné avec cette masse coagulante, l'autre de la substance glutineuse séparée du sang.

489. Comme il n'entre pas dans notre plan d'examiner ce qu'est cette substance que nous nommons gluten, nous en passerons volontiers l'examen sous silence. Quant à nous, il nous suffit de faire observer que son existence est incontestable, et que, quoique nous le voyions par-tout dominer, non-seulement dans l'état de

nature, mais encore dans l'état morbifique, néanmoins on ne peut pas dire qu'il existe au même degré, dans toutes les liqueurs de la machine, que toutes les humeurs dans lesquelles il se montre soient également capables, en passant par les divers degrés de la concrétion et de la densité, de parvenir de la simple attraction et de la simple affinité, au degré extrême de la congélation et de la coagulation couenneuse; ni que tout ce qui peut se comprendre sous le nom de gluten, possède les mêmes propriétés, et soit destiné par la nature aux mêmes usages.

490. Le digne *M. Senac* considérait comme du gluten, non-seulement la substance gélatineuse, mais encore cette matière qu'il appelle mucosité du sang (99), et à laquelle *M. Haller* a donné le nom de mucilage de la sérosité (100). *M. Senac* prétend, 1.° que la *substance gélatineuse* est plus considérable chez les vieux sujets que chez les jeunes, circonstance qui ne cadre pas avec les observations de *Willis* et de *Frexe* (101); 2.° que cette substance est la seule partie des humeurs qui soit capable de s'aigrir, comme étant très-semblable au lait (102); 3.° qu'elle diffère de toutes les autres liqueurs, en ce que la force du feu qui cause dans celle-ci la coagulation et la congélation, dans celle-là produit la fluidité et la propriété de se conserver liquide et coulante; 4.° qu'elle ne devient jamais aussi fétide, ni aussi facile à se putréfier que

la partie rouge du sang; 5.° qu'elle n'est pas très-inflammable, puisqu'elle ne prend pas facilement feu, et qu'elle ne contient qu'une petite quantité de matière huileuse, en comparaison des autres substances; 6.° et enfin qu'elle est la matière qui sert d'aliment à toutes les parties de la machine (103). Le grand *Haller* a donné ensuite à cette opinion tout l'air de la démonstration (104), lui qui, considérant les principes de la machine dans un fluide organisé en apparence, a découvert dans ses nombreuses expériences sur la formation du poulet dans l'œuf, avec quelle constance une matière demi-fluide et molle peut passer à un état entièrement différent de son état primordial, au moyen du changement le plus simple (105); de sorte qu'il tient pour absolument démontré que la mucosité est la base de la matière gélatineuse, celle-ci de la sérosité, et que toutes, unies ensemble, concourent à la nutrition de la machine (106).

491. Quant à la *mucosité*, M. *Senac* la compare à cette matière mucilagineuse qui forme la croûte du fromage, et qui est dure et incapable de putréfaction; et d'après cette idée, la considérant comme répandue par-tout dans les diverses substances de la machine, il l'a regardée d'abord comme un moyen par lequel notre corps est préservé de la putrescence (107); car, dit-il, tandis que les autres masses huileuses qui sont dans notre sang, s'enflamment facilement,

et sont très-susceptibles de putréfaction, la mucosité, au contraire, résiste à cette première altération, et ce n'est qu'avec la plus grande difficulté qu'elle est altérée par les substances putrides. Il l'a considérée en second lieu, comme un moyen nécessaire pour défendre les parties intérieures, les cavités et les organes sensibles, des lésions qu'y pourraient produire les frottemens, ou qu'y pourrait déterminer l'action incommode des corps étrangers (108) : sentiment soutenu et confirmé par M. *Haller* (109), et qui a donné lieu à MM. *Zimmermann*, *Tissot* et *Tosetti*, illustres partisans du système de l'irritabilité, de prendre en très-grande considération la propriété de la mucosité, dans l'explication des phénomènes des parties irritables.

Puisqu'il est entré dans notre plan de parler du gluten, nous ne pouvons nous empêcher de raisonner de la sérosité, de la lymphe, et de cette vapeur interne que nous voyons établie par la nature dans les régions intérieures.

492. Cet assemblage de substances blanches (110) qu'on désigne par le nom de sérosité, est celui dans lequel, plus que dans tout autre, le gluten semble abonder avec la propriété de congélation couenneuse, et de coagulation. Des hommes d'un mérite distingué d'ailleurs se sont tellement pénétrés de cette propriété, qu'ils n'ont pas eu de répugnance à considérer la sérosité comme la matière de la croûte pleurétique

et cendrée, tant vantée sur-tout dans les points de côté aigus (111). Néanmoins, les illustres partisans de cette même opinion ne peuvent se dissimuler l'épaisse obscurité et l'incertitude qui accompagnent la génération de la croûte (112); et M. de *Haën* lui-même, observateur doué de beaucoup de perspicacité, avoue ouvertement le peu de connaissance que nous avons de la véritable histoire des élémens de notre sang (113). J'ai reconnu, par mes propres observations, qu'en effet la force du feu produisait constamment la coagulation dans la sérosité, et même dans l'urine des hydropiques, avant que la corruption se fût engendrée dans la machine; mais je n'ai vu que très-rarement leur sang couenneux, et montrant à sa surface cette croûte que j'ai vue exister dans les cas où la sérosité ne dominait pas; et cependant qui ne sait pas que dans l'hydropisie presque toute la masse courante se réduit en sérosité, ou que du moins la plus grande partie de cette masse est représentée par elle? Si l'on m'objecte qu'il manque, chez les hydropiques, ces aiguillons et ces puissances que nous voyons dominer dans les maladies aiguës, je répondrai que pour cela la difficulté que j'élève n'est pas détruite, puisqu'il n'est pas constamment vrai, comme nous le verrons, que la croûte prédomine dans toutes les maladies aiguës, ni qu'elle soit toujours le produit d'une augmentation de mouvement.

493. Quant à ce qui regarde la lymphe, on ne peut taire qu'un très-grand nombre d'ouvrages en font mention dans une signification si équivoque, que souvent, et presque toujours, on la trouve confondue avec la sérosité elle-même. Certains l'ont considérée différente de celle-ci, à quelques égards; d'autres enfin l'ont expressément déclarée d'une nature opposée. Quant à nous, il nous manque, et les talens, et des observations propres et suffisantes pour décider une si grande question. J'ai été souvent tenté de croire que cette variété d'observations si nombreuses, produites par des hommes d'un esprit très-pénétrant, tant pour prouver la nature coagulable de la lymphe, que pour lui contester la faculté de se coaguler, pouvait tenir lieu d'argument, au moyen duquel on pouvait établir que, de sa propre nature, la lymphe n'est pas coagulable; parce que ce qui constitue la propriété d'une substance, n'abandonne jamais cette même substance, et que nous voyons dans la nature, que tout ce qui est le propre d'un corps, les vrais observateurs le retrouvent toujours, ou presque toujours, dans ce même corps. Mais d'autre part, comme la preuve du défaut de faculté de se coaguler, se tire de ce que la lymphe ne paraît pas coagulable par la force du feu, et que cette circonstance n'est pas un argument suffisant pour établir qu'elle ne l'est pas réellement (114); au milieu d'une telle

variété de langage, et parce que mes propres observations, que j'ai d'ailleurs expressément tentées à ce sujet sur la lymphe extraite des vaisseaux lymphatiques, ne sont pas encore telles que je puisse me reposer sur elles, en conséquence j'estime convenable de ne pas me mêler de cette controverse, d'autant plus qu'il suffit à notre objet de remarquer qu'il passe pour unanimement démontré que, dans l'état morbifique, la lymphe est coagulable.

494. On n'observe pas moins de variété parmi les auteurs, au sujet de la nature coagulable de la vapeur intérieure. Toutes les régions intérieures sont, soit dans leurs cavités, soit à leurs surfaces, perpétuellement humectées par une vapeur humide, aqueuse, qu'on voit s'élever en manière de fumée et de nuage, des chairs, et sur-tout des membranes des intestins, de la poitrine, de l'estomac, de l'œsophage, du pharynx, de la tête, etc. (115). Suivant *Haller*, cette vapeur est unie à une très-grande quantité d'eau (116), au mucus (117), à la gélatine (118), à l'huile (119), à la sérosité même (120). Il distingue ainsi, en cinq classes, l'évaporation interne et externe; et en même temps qu'il établit par-tout la nature coagulable dans les matériaux de la vapeur intérieure, il démontre que le degré de coagulation de laquelle peuvent être susceptibles les humeurs exhalées, doit être différent,

différent, suivant la différence de situation des régions intérieures.

495. Ce que toutefois on ne doit pas passer sous silence, c'est que cette eau vaporeuse qui s'exhale des organes et des artères exhalantes, ne donne pas, quand elle est fournie par un corps sain, des signes d'une nature coagulable, soit qu'on l'expose au feu, soit qu'on l'examine dans ses cavités naturelles. Mon illustre ami, M. *Cotugno*, observateur doué d'une perspicacité rare, a démontré dernièrement par des raisonnemens aussi lumineux qu'énergiques, et par de nombreuses observations, que l'eau provenant des évaporations intérieures, dans l'état de santé, ou ne paraît pas coagulable, ou ne devient telle que quand elle reçoit quelque portion de sérosité, ou bien quand le corps se trouve éloigné de l'état de santé (121). — J'ai observé, chez deux fétus, l'eau qui, au moyen de l'exhalaison vaporeuse, distille dans les ventricules du cerveau, et celle qui transsude des membranes de la tête, fluide et souillée d'une teinte inclinant vers une couleur sanguinolente (122), tandis que je l'ai vue très-limpide chez un homme mort peu d'heures après une blessure mortelle qu'il avait reçue à la poitrine.

496. Cependant, quelle que soit la variété des opinions sur la propriété coagulable et glutineuse des masses blanches quand le corps est sain, il n'en résulte pas moins que cette pro-

priété est entièrement dissipée dans le cas où la machine est dans un état morbifique. De nombreuses observations nous apprennent qu'alors ces mêmes humeurs qui, dans l'état de nature, sont absolument incapables de coagulation, peuvent, dans le cas de maladie, parvenir au plus haut degré de densité glutineuse et de congélation coriace. — Nous essayâmes, M. *Bayer* et moi, de réduire à la coagulation l'eau que nous avions tirée du péricarde d'un étique : mais ce fut à peine si nous pûmes apercevoir à sa surface une concrétion inégale et rare en manière de membrane mince, quoique nous eussions employé un feu très-actif; et cependant nous avons vu au §. 205 à quel degré de congélation mortelle peut parvenir l'eau du péricarde (123). M. *Cotugno* lui-même, qui a si bien disserté sur l'impossibilité de la congélation de la vapeur de la poitrine dans l'état sain, nous assure ingénument d'avoir observé toute la surface des poumons, comme enduite d'un gluten dense et luisant sous l'influence des maladies aiguës de poitrine (124). — Nous-mêmes nous avons exposé combien, dans notre épidémie, était visible et facile l'existence du gluten, autant dans nos vaisseaux que dans les cavités intérieures, et le long du canal des alimens. Enfin l'habile chirurgien *Bayer*, notre ami, après avoir extrait de la veine-cave d'un cadavre, un long polype formé d'un gluten jaunâtre, bigarré

de sang, tira ensuite de l'artère crurale une longue concrétion polypeuse qui imitait la forme d'un lombric, mais qui n'était réellement qu'un morceau de gluten cendré, à l'extrémité duquel était attaché un morceau de sang grumelé et mêlé de sérosité coagulée (125).

497. Tout ce que nous avons exposé jusqu'ici semble suffisamment prouver en général, non moins l'existence possible d'un gluten morbifique, que sa présence réelle dans les humeurs de la plus grande partie de nos malades. Il paraît donc convenable, comme nous l'avons dit au §. 485, d'examiner de quelle nature était ce gluten, et de rechercher brièvement ensuite par la force de quel vice il pouvait s'engendrer dans les vaisseaux.

De la nature du gluten observé dans notre épidémie.

498. Il est vrai que certains se sont plus à considérer la couenne glutineuse observée dans le sang, comme un indice de pure inflammation, et à croire conséquemment « *que les fièvres de cette année dépendaient ordinairement d'un gluten inflammatoire ;* » mais si l'on veut faire une sérieuse attention aux phénomènes de la maladie qui s'engendrait véritablement dans les corps des malades, et non à ceux qui prenaient naissance dans l'esprit de quelques mé-

decins, on reconnaîtra qu'un tel jugement est porté avec trop de précipitation, et qu'il n'est nullement conforme au véritable caractère de la maladie.

499. Les raisons qui nous entraînent sont les suivantes : 1.° comment peut s'accorder avec le caractère de l'inflammation, le fait incontestable par lequel il est constant que la maladie se produisit presque chez tous avec un masque d'amitié frauduleuse, et se maintint sous cet aspect trompeur de bénignité et de douceur presque durant toute la première semaine? Nous avouons ingénument que nous ne saurions comprendre comment une matière inflammatoire pourrait rester tranquillement dans les vaisseaux, et ne donner que fort tard des signes actifs de son existence, ni comment la prétendue *ténacité inflammatoire* pourrait séjourner dans les humeurs, comme un hôte discret, pendant l'espace d'une semaine, et au milieu de cette prétendue *roideur excessive des solides et des canaux élastiques et distendus.* Nous pouvons beaucoup moins encore concevoir comment le grave auteur de cette opinion peut unir les caractères d'une *fièvre putride inflammatoire* et d'un gluten inflammatoire, avec les caractères de ces *fièvres salutaires et nullement dangereuses qu'on assure avoir été souffertes par la majeure partie du grand nombre des malades de cette année.*

500. 2.° Il est vrai que quand il y a inflammation, ordinairement il y a gluten ; mais il n'est pas ensuite vrai que quand il y a gluten, il y ait toujours inflammation ; 1.° parce qu'il y a des cas dans lesquels la maladie étant expressément inflammatoire, on ne découvre néanmoins dans le sang qu'on tire, aucun signe de gluten, ni de couenne. Tel est l'état du sang que *Pringle* a quelquefois observé chez les rhumatiques, comme nous l'avons noté au §. 102, et telle est encore la nature de l'observation faite par l'illustre et respectable de *Haën* (126) ; 2.° parce que la croûte et le gluten couenneux ne sont pas un signe exclusif des seules maladies inflammatoires phlegmoneuses, puisque même dans les maladies putrides de la plus mauvaise espèce, on observe quelquefois le sang attaqué d'une croute dense, malgré la mutation putride manifeste, engendrée dans les humeurs (127), et puisque chez plusieurs la présence de la santé n'exclut pas l'existence de la croûte glutineuse, §. 107, n. 89 ; 3.° parce qu'il n'existe pas une seule espèce de gluten, comme nous l'avons fait observer jusqu'à présent, et parce qu'il est beaucoup moins vrai encore qu'il soit le produit constant de la seule inflammation, comme nous l'avons fait remarquer au §. 25 *g*, et comme nous le prouverons tout à l'heure, d'une manière plus étendue, au §. 506 ; 4.° parce que l'existence du gluten ne s'oppose pas à l'absence

de l'inflammation; et en effet nous avons observé le premier vice dans le sang de ceux qui étaient attaqués de la maladie bénigne, sans y remarquer le second. Dans la fièvre nerveuse qu'a décrite *Huxham*, il y avait un principe manifeste de gluten, et néanmoins cet illustre auteur ne parle pas d'inflammation. Dans la fausse péripneumonie, c'est-à-dire dans cet amas séreux, qui forme le catarre suffoquant, il n'y a rien de plus familier que de voir les poumons engorgés d'un gluten meurtrier; et cependant qui oserait rêver inflammation phlegmoneuse, dans une telle maladie?

501. On me demandera sans doute : on n'observa donc jamais d'inflammation chez les malades affectés de notre épidémie? La question est digne d'une réponse. Premièrement nous ne nions pas que chez quelques-uns, en petit nombre, on n'ait observé une fièvre de caractère inflammatoire, mais cette fièvre était de génie rhumatique, §. 470, et par conséquent différente de la maladie épidémique; et c'est comme telle que nous l'examinerons dans une classe particulière. — Il convient de réfléchir, en second lieu, que les médecins distinguent en général deux sortes d'inflammation; l'une est cette inflammation dite phlegmoneuse, c'est-à-dire purement sanguine; l'autre est l'inflammation putride. La première naît constamment avec la densité, puis les humeurs passent par

degrés, ou à la putrescence, ou à la sécheresse : la seconde succède à la dépravation des solides et à la putréfaction des parties fluides. — Dans la première, le pouls est élevé, dur, tendu ; dans la seconde, il paraît ordinairement affaissé, rarement tendu, et presque toujours déprimé, ou comme naturel. Le sang dans lequel domine la densité inflammatoire, est doué, il est vrai, de la croûte phlogistique, mais celle-ci est presque constamment unie à la densité de la partie rouge, laquelle fait corps avec le gluten duquel on ne peut que difficilement la séparer, avec cette circonstance néanmoins, que quoique la consistance du coagulum dans les maladies inflammatoires soit beaucoup moindre que celle de la croûte elle est cependant beaucoup moins tendre que celle du coagulum sanguin qui repose sous la couenne glutineuse, dans les maladies lentes ou septiques.

502. Dans les maladies putrides au contraire, et dans les maladies lentes, la partie rouge du sang paraît avoir rompu tout commerce avec la partie blanche ; et quoiqu'il paraisse à la surface du sang qu'on tire, une couenne dense et glutineuse, on observe néanmoins, ou que celle-ci est faite par couches entre lesquelles est renfermée une substance gélatineuse blanche, mêlée d'eau, ou bien qu'on ne trouve sous cette couenne qu'un amas d'anneaux rouges, séparés entr'eux, ainsi que de la partie séreuse, et inhé-

rens à une base aqueuse (128). — En effet, dans le cas d'inflammation phlegmoneuse, la quantité d'eau est toujours moindre, et il paraît, comme nous l'avons dit, que la masse blanche, ainsi que la rouge, tombent dans un état de coagulation, d'union et d'adhérence intimes; circonstance qui manque dans les maladies putrides et de gluten non inflammatoire, car la quantité d'eau est alors plus grande, et le sang semble former un corps séparé des masses blanches. C'est ainsi que l'expérience fait voir, — 1.° que dans les maladies aiguës et purement inflammatoires, le danger est d'autant plus grand que la quantité des particules aqueuses est moindre, suivant l'expression du sage docteur *Cheyne*; — 2.° que le sang de ceux qui souffrent d'une maladie inflammatoire, est facile à prendre feu et à s'allumer, tandis que dans les maladies où prédomine un gluten lent, il ne prend feu que difficilement, et qu'à la longue la putrescence est immanquable; — 3.° que de même que l'inflammation phlegmoneuse, ou naît avec la densité des humeurs, ou que celle-ci se joint constamment à celle-là, §. 25 *g*, de même aussi l'inflammation que nous voyons survenir dans les maladies putrides, quand elle est précédée du gluten, ne survient ordinairement que quand le gluten s'éloigne de son caractère naturel, ou bien se corrompt et se dissout.

503. Si l'on compare ces circonstances avec

tout ce que nous avons observé dans notre épidémie, on verra que le nombre de ceux qui éprouvèrent des affections inflammatoires phlegmoneuses, fut très-rare; que l'espèce d'inflammation qu'on observa parmi nos malades, était absolument différente de celle qui est unie à un gluten inflammatoire (129); que par conséquent la nature du vice par lequel le gluten morbifique et la coagulation s'engendraient dans les masses blanches des corps affectés, était de susciter des convulsions, de stupéfier et de corrompre, et que l'inflammation qui se produisait sous de telles influences, était d'autant plus funeste, et différait d'autant plus de la phlegmoneuse, que la résolution est possible dans celle-ci, tandis que dans celle-là, elle était absolument impossible et désespérée.

504. Quoi qu'il résulte de tout ce que nous avons examiné jusqu'à présent, et des expressions même de M. *Cantera*, que le gluten dont il est question n'était pas inflammatoire d'origine, nous ne prétendons cependant pas nier que ce ne soit pas la première fois qu'on ait observé dans une constitution épidémique, chez certains malades, des phénomènes distincts, et opposés au caractère *général* de la maladie. L'inclination naturelle de notre venin épidémique était de congeler les humeurs; et cependant nous en vîmes chez lesquels les humeurs parvinrent dès le début, au plus haut degré de

dissolution (130). — Cela posé, nous voulons bien avoir l'indulgence de croire qu'il pourrait bien être précisément arrivé que M. *Cantera* n'eût rencontré que de ces malades chez lesquels la maladie parcourut ses périodes avec le génie inflammatoire, et que cela ait pu l'entraîner dans l'opinion qu'il professe; opinion de laquelle nous sommes d'ailleurs fâchés d'être obligés de nous écarter, non par esprit de contradiction, mais parce que nous ne pouvons manquer de confiance, ni à nos propres observations, ni aux observations nombreuses de nos illustres amis. Le caractère d'une maladie ne se déduit pas des seules observations particulières, mais bien de l'assemblage général des phénomènes qui se présentent constamment chez le plus grand nombre des malades (131).

505. Comme il a été prouvé, §. 481 jusqu'au §. 485, que, dans notre épidémie, il dominait le plus souvent, dans les humeurs, un principe glutineux; comme on a vu d'ailleurs quel est, dans l'état de nature, ce principe d'union et de cohésion qui, dans l'état morbifique, fournit la matière des substances coagulables, §. 492 et suivans, et qu'on a observé que la cohésion dépend en très-grande partie d'une substance différente de la substance rouge, et que de même qu'on peut compter deux diverses sortes de ténacités, de même aussi l'une doit être de nature opposée à l'autre, §. 488, puisque tout

ce qu'on peut comprendre sous le nom de gluten ne possède pas les mêmes propriétés, §. 489; et enfin, comme il a été observé, 1.° que les substances gélatineuses ne tendent que difficilement à la corruption, dans laquelle elles ne tombent d'ailleurs que dans un ordre différent de celui de la partie rouge du sang, étant de la classe de celles qui ne sont pas très-inflammables; 2.° que la partie muqueuse n'est que lentement et difficilement altérée par les substances putrides, comme étant de nature à résister à la putrescence; 3.° et que la mutation glutineuse des humeurs n'est pas un caractère exclusif de l'inflammation; — il semble qu'on peut avancer avec raison que notre maladie ne fut pas, dans sa plus grande partie, de nature phlegmoneuse, mais (comme il le paraîtra assez clairement par les observations qu'on va faire sur les phénomènes les plus graves) de nature septique, convulsive et stupéfactive.

Des causes qui pouvaient produire le gluten.

506. Vainement on désirerait savoir de nous, par la force de quel principe cet amas glutineux s'engendra dans les vaisseaux des malades. Nous l'avons assez dit ailleurs : nous ne concevons des causes des maladies, que les effets seulement. Nous croyons bien, d'après tout ce que nous avons observé jusqu'à présent, qu'il

régnait dans notre maladie épidémique un gluten morbifique ; mais nous ne saurions jamais expliquer par quel vice spécial il s'était produit en nous. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'une activité de mouvement n'est pas toujours seule capable de le développer : les acides forts, certains genres de venin, la stupéfaction des parties, les substances âcres, le froid extrême, l'extrême chaleur, §. 25, et enfin tout ce que l'immortel *Boerhaave* a indiqué comme cause du gluten spontané, a la faculté de produire en nous une densité qui, des premiers degrés du gluten, parvient aux extrêmes de la congélation, et qui passe ensuite graduellement du plus petit degré de l'atténuation, au degré extrême de la dissolution.

Des substances putrides ; de leur caractère, et de leurs effets.

507. Tous les jours nous parlons des substances putrides, et nous ne saurions pas dire quelle est leur condition, quelle est leur espèce. Qui est-ce qui peut dire en effet quelle est la nature de ce qui fait la petite vérole, la peste, etc. ? Nous ne connaissons de la nature que son extérieur ; l'intérieur nous en est scrupuleusement caché. Toutes ces substances ne paraissent pas d'une même nature, ni d'une même activité : la petite vérole ne se convertit pas en peste ;

la peste ne dégénère pas en petite vérole, etc. Leur attribut général et manifeste, c'est le génie de se multiplier, §. 19, de tendre, avec plus ou moins de célérité, de dangereuses embûches à la vie ou à la santé, et de produire en nous un état de putrescence, si leur action a de la durée, et qu'elle ne soit pas à propos troublée dans son cours. Cependant, quoique l'effet nécessaire et constant de leur action continuée se réduise à la génération de la putridité, il n'est pas également vrai que toute putrescence naisse de l'action des substances putrides ; et à l'exception de celles qui se trouvent constamment par-tout où il y a putridité (132), celle-ci peut survenir, sans que celles-là y soient en premier lieu intervenues. En effet, un mouvement très-violent peut réduire en peu d'heures notre machine en putrescence.

508. Ces substances véneneuses n'agissent pas toutes de la même manière sur le corps vivant, ni toutes les parties de la machine ne sont pas exposées à leur action avec une chance égale, ni dans le même temps. Leurs effets sont relatifs autant au concours des causes nombreuses qui en peuvent favoriser ou retarder le progrès, qu'à la nature ou à l'état des parties de l'individu sur lesquelles elles se déposent et exercent leur action, §. 26.

509. Les effets généraux de cette action sur les fluides, se réduisent à la densité et à la fonte.

Il y a des petites véroles dans lesquelles domine une horrible dissolution de la masse courante; il y en a d'autres dans lesquelles domine la ténacité. Les gangrènes elles-mêmes, qui sont la véritable image de la putrescence, ne sont pas exemptes de ces phases opposées et de ce double genre de mutation. L'histoire de la peste nous apprend qu'une substance putride peut, dans le cours de la même maladie, produire chez certains la densité, chez d'autres la dissolution. Nous avons vu dans notre épidémie elle-même, une horrible fonte des humeurs, chez quelques-uns, quoique, chez le plus grand nombre de nos malades, ce fût le gluten qui abondât dans la masse courante.

510. La partie blanche de notre sang peut être attaquée comme la partie rouge. Quand l'altération se réduit à la densité, il y survient une corruption lente et proportionnée à sa propre nature; d'où il résulte que, dans un cas semblable, tout ce qui condense n'enflamme pas, ni que tout ce qui s'enflamme, n'est pas uni à la densité. Le venin des écrouelles, celui du squirre, le gluten de l'hydropisie, de l'amas séreux, etc., fournissent les exemples du premier cas; les inflammations septiques constituent la preuve du second; et ce que nous avons observé nous-mêmes parmi nous, est un argument décisif en faveur de cette doctrine.

511. Cependant, quelqu'horrible que soit le degré d'altération auquel peut parvenir la masse courante par l'action d'une substance putride, comme on s'en est assuré par l'histoire du scorbut, des fièvres pétéchiales, de la sueur anglaise, des fièvres de Hongrie, etc., néanmoins il faut avouer que l'empire des substances putréfiantes sur les parties solides, et spécialement sur les nerfs, est beaucoup plus funeste, et d'une activité plus meurtrière, soit que ces substances agissent d'abord immédiatement sur elles, soit qu'elles ne s'y jettent qu'après avoir produit des ravages sur les fluides. L'illustre M. *Lecat* considérait comme vices d'une seule et même nature, le caustique, les coups d'armes à feu et la malignité, c'est-à-dire la putridité (133). En effet, l'histoire de la peste, celle des maladies d'une moindre action putréfiante, ainsi que celle des venins, nous apprennent quel désordre extrême l'activité et la malignité de l'évaporation des substances hostiles produisent sur nos nerfs. « Quand une certaine quantité d'effluves » putrides s'est introduite dans le sang, outre » l'action que ces effluves exercent lentement sur » la masse des humeurs, par voie de ferment » septique, *ils jettent immédiatement les nerfs* » *dans le désordre, lesquels sont les premiers* » *à souffrir après que quelques vapeurs pu-* » *trides et actives ont été reçues dans le sang*, » a dit *Pringle* (134). » — On est épouvanté

quand on réfléchit avec quelle pernicieuse rapidité une substance putride a quelquefois tranché la vie subitement, et comme d'un seul coup. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire de la plus grande des maladies épidémiques, pour voir tout ce que les substances vénéneuses et septiques peuvent opérer de ruineux sur les organes de la vie et du sentiment, et proportion gardée, dans les maladies d'une moindre énergie. La peste est le type des maladies putréfactives. *Hodges* nous apprend que dans la contagion qui ravagea *Londres* en 1664, certains furent saisis de tremblemens convulsifs tels qu'on en entendait le bruit d'assez loin; que d'autres qui, un moment auparavant, avaient paru vaquer à leurs affaires domestiques avec toute l'apparence de la santé, perdirent subitement la vue dans les rues, ainsi que la raison. Dans la peste qui sévit à *Lyon* en 1628 et 1629, plusieurs d'entre les plus robustes furent, comme d'un seul trait, précipités du comble de la raison dans la frénésie, et dans les bras de la mort, de laquelle ils étaient tout à coup frappés (135).

512. Mais pourquoi m'arrêté-je à chercher des exemples dans l'histoire des pestes? Quand il manquerait des preuves de la force et du génie que possèdent les substances septiques, de jeter dans le désordre et de détruire les organes de la vie et du sentiment, notre seule épidémie en fournirait de nombreux exemples. Nous avons aussi

aussi vu nous-mêmes, dans le cours de notre calamité, la vie s'éteindre chez certains malades sous l'impétuosité de convulsions soudaines et meurtrières; de sorte qu'en être saisis et finir de vivre, n'était pour eux qu'un seul et même acte, §. 393.

513. Cependant les effets de la putridité ne se réduisent pas toujours à nous jeter dans les convulsions et à produire en nous des actes d'un stimulus sensible. L'âcreté de ces matières putrides hostiles, dit *Senac*, introduit dans notre intérieur un aiguillon, par lequel les ressorts, pour ainsi dire, de la circulation sont promptement agités ou désordonnés, sans que cette lésion du cœur et des vaisseaux devienne commune aux organes du sentiment; de sorte que nous en souffrons les effets, sans que la douleur nous rende sensible l'action du stimulus (136). De cette nature sont les fièvres dont le siége peut principalement se placer dans la masse courante, et dans lesquelles on voit souvent se produire une corruption de substances fluides qui sont ensuite expulsées, à la fin de la maladie, sous forme de pus, soit par les divers aqueducs de la machine, soit au moyen de dépôts et de métastases à la surface extérieure du corps, ou sur les régions intérieures. De cette même classe sont encore ces vices dont nous avons déjà dit quelque chose, §. 225 et 461, et desquels nous avons vu des exemples si évidens

et si nombreux dans notre épidémie, que nous nous croyons autorisés à en former une classe distincte.

514. Enfin, un autre effet étonnant, et qui n'est pas moins considérable que les premiers, c'est le génie d'opprimer et d'anéantir les forces de la machine, en attaquant le principe vital de manière à suspendre, pour ainsi dire, les droits et les fonctions des organes qui opèrent la vie. Nul médecin ne saurait dire quel est l'ordre meurtrier avec lequel des effets aussi constans émanent de causes vénéneuses si délétères; et néanmoins ces effets sont aussi certains et aussi incontestables qu'ils sont obscurs, et qu'il est nécessaire de les signaler pour que l'art en fasse son profit (137). « Un petit nombre de » retours des paroxismes de la fièvre bilieuse, » décrite par le docteur *Stedman* au docteur » *Pringle*, réduisaient les hommes les plus ro- » bustes à une si grande faiblesse, qu'ils n'étaient » plus capables de se dresser sur leurs pieds (138). » Les relations que M. *Chicoineau* a laissées de la terrible maladie contagieuse de *Marseille*, nous apprennent que les symptômes principaux se réduisaient à un abattement de l'ame et des forces, joint à un désordre dans les idées très-semblable à celui qui accompagne l'ivresse. Les yeux étaient ternes; la voix était faible, plaintive, étouffée; la langue ordinairement blanche; la face d'une couleur plombée, abattue; la raison

troublée ; le mouvement et la vigueur étaient comme anéantis ; le pouls était déprimé, misérable, de sorte que ces malheureux périssaient en peu d'heures, ou dans l'espace d'un jour ou de trois jours au plus, par une langueur accablante et par une dissolution intérieure générale. Enfin ce que nous avons observé parmi nous, fournit des preuves si nombreuses et si expressives de l'efficacité des substances putrides pour déranger l'économie de nos nerfs, et pour ruiner les forces de la vie, et par ce moyen faire ressentir à la raison même les troubles de la machine, qu'il faudrait avoir renoncé à toute réflexion pour en douter.

Faculté que possèdent les substances putrides de jeter le désordre, et dans les nerfs, et dans les opérations de l'esprit.

515. Il est puissant en effet l'empire qu'exercent sur les nerfs, et les substances putrides, et celles qu'on nomme spiritueuses, quoiqu'elles ne soient pas putrides. Il suffit d'avoir une légère connaissance des effets des substances pestilentielles et vénéneuses, et des désordres que les liqueurs et le vin ont coutume de produire sur notre machine, pour reconnaître dans les effets terribles et rapides de ces substances, combien leur empire a d'étendue sur les parties nerveuses.

516. Mais si la puissance des substances hos-

tiles sur nos nerfs est étendue, il convient d'avouer que celle des nerfs sur le reste de la machine est plus étendue encore. Ce qui surprend davantage, c'est qu'elle est telle, que l'affection grave d'un nerf suffit pour rendre le désordre commun au reste du corps, avec une inexplicable rapidité, au point que l'exercice des fonctions de cette substance immortelle dont l'attribut spécial est de penser et de vouloir, en est le plus souvent obscurci, ou même aboli.

517. Les sages de tous les temps se sont tourmenté l'esprit pour déterminer en quoi consiste le secret de la pensée ; mais malgré les recherches les plus profondes de tant d'illustres métaphysiciens qui ont examiné cette partie de nos connaissances, on est obligé de convenir que le savoir des hommes sur ce point ne se réduit qu'à une érudite ignorance. Tout ce que nous en savons, c'est qu'il a plu au Très-haut d'unir dans l'homme deux substances, qui, quoiqu'extrêmement opposées entr'elles de nature, conspirent néanmoins si bien ensemble, soit dans l'état sain, soit dans l'état malade, que l'une se ressent des opérations et des actions de l'autre. Il suffit de connaître le cœur de l'homme et d'avoir une connaissance même superficielle de la machine humaine, en santé comme en maladie, pour ne pouvoir pas ignorer que le corps ressent les passions de l'ame, et que celle-ci est également altérée par les mouvemens de celui-là.

518. Quelle puissance n'exercent pas en effet la crainte, la joie, la tendresse et la colère, sur les mouvemens de la machine, sur la santé, sur la vie? *Galien* disait : qu'on prescrive à ceux qui veulent se défaire de beaucoup d'embonpoint, de se plonger dans de profondes méditations, et ils deviendront maigres par ce moyen plus que par la force de quelque médicament consumant que ce soit. L'histoire de la médecine nous fournit un assez grand nombre d'observations d'hommes tués subitement par une joie forte et imprévue. Nous lisons qu'il suffit à un homme qui devait payer de sa vie un crime qu'il avait commis, de s'entendre annoncer sa condamnation, pour que ses cheveux devinssent blancs tout à coup (139).

519. La partie opposée de la proposition, celle qui regarde l'empire de la machine sur les opérations de l'esprit, n'est dépourvue d'exemples ni moins décisifs, ni moins nombreux. Il existe des histoires étonnantes de démence, de mélancolie, de délire, etc. survenus par des chutes, par des fractures, des blessures de la tête, par des inflammations de plusieurs parties du corps, notamment du cerveau et du cervelet, par l'abus des substances opiatiques, par l'action de plusieurs poisons végétaux, animaux, minéraux, etc. — L'histoire des pestes et des maladies populaires est pleine de ces observations. — Celle de la maladie épidémique des *Abdéritains*, que

Lucien nous a transmise, est assez célèbre. — L'esprit ne souffrit pas moins que le corps dans la peste qui ravagea le domaine d'*Athènes*, et que *Thucidide* a décrite. Les désordres de la raison que les malades éprouvèrent durant l'attaque aiguë, furent grands sans doute, mais ceux qu'ils souffrirent dans la convalescence, ne furent pas moindres. Ces malheureux ne reconnaissaient plus leurs familiers ; absolument privés de toute connaissance, et sans idée d'eux-mêmes, ils n'étaient sensibles qu'aux seuls objets présens. Dans la peste qui se propagea, dans le cinquième siècle, de l'empire d'*Orient* à la *Perse*, à l'*Italie* et à la *France*, l'esprit ne fut pas plus respecté que le corps par la cause funeste des désastres publics.

520. Qu'y a-t-il de plus étonnant que ce que nous lisons de certaines altérations de l'esprit survenues chez le beau sexe, et ce qui mérite le plus d'attention, avec un air d'épidémie et de contagion ? Nombre de femmes *Argiennes* devinrent furieuses par contagion ; et parmi celles-ci, les filles du roi contractèrent la même maladie. — *Plutarque* nous apprend que les filles de *Milet* furent sujettes à une maladie de l'esprit qui les poussait avec fureur à s'étrangler. — *Primerose* rapporte l'histoire d'une semblable épidémie qui eut lieu parmi les femmes de *Lyon*, et dans laquelle elles s'unissaient en troupe pour se jeter dans le fleuve et s'y noyer.

521. Il est enfin reconnu qu'une altération de l'esprit peut être le produit de mutations qui s'engendrent, ou dans tout le corps, ou dans quelqu'une de ses parties. Les seuls effets du vin et des liqueurs suffiraient pour prouver cette assertion ; et l'on connaît la judicieuse fable de *Bachus*, à propos duquel on a imaginé cette fiction : qu'il pouvait changer les êtres raisonnables en toute espèce de brutes. Les saintes écritures nous apprennent quel est l'empire de la musique pour rendre la sérénité aux hommes en proie à la manie. Nous nous sentons nous-mêmes comme transportés hors de nous, et pleins d'idées désagréables, quand nous entendons un instrument de musique sans harmonie rendre des sons aigres et aigus. — Ce fut avec l'ellébore que *Mélampe* guérit la manie des femmes *Argiennes*. *Hippocrate* assure que la démence s'amende quelquefois par l'ouverture des veines hémorroïdales (140) ; et le savant *Van-Swieten*, en traitant tout le corps, rendit à un maniaque l'usage de sa raison (141). — Enfin l'illustre *Wepfer* nous apprend, ainsi que le grand *Boerhaave*, que de même qu'il a suffi à certains d'avaler seulement de la ciguë, ou du napel, pour avoir la raison troublée, de même il leur a simplement suffi de vomir ces herbes avalées, pour délivrer leur esprit de toute espèce de trouble.

Des différens degrés de la démence.

522. Il y a différens degrés de démence. *Pline* les a définis avec l'expression générale de *maladie de la sagesse ;* ce n'est pas, ajoute inutilement le commentateur, parce que les malades manifestent de la sagesse, mais parce qu'il y a lésion et affection de leur raison (142). Les anciens distinguèrent cette affection en divers degrés. Ils déduisirent la première différence de la partie affectée, la seconde de la fièvre, la troisième du temps et du mode. *Asclépiade* nomma frénésie cette maladie de l'esprit dans laquelle le cerveau (143) était principalement affecté, avec fièvre aiguë et délire constant (144), et il fut en cela suivi presque par tous les anciens (145). Ils distinguèrent le délire de la frénésie, considérant celle-ci comme une maladie en soi, et celui-là comme un symptôme vague d'une autre maladie, reparaissant avec le paroxisme fébrile, et s'évanouissant avec lui (146). Ils regardèrent la mélancolie comme une affection d'un esprit opiniâtrément plongé et renfermé dans une méditation permanente, avec trouble et tristesse (147) ; et ils considérèrent la manie comme la conséquence de la mélancolie, qui croît jusqu'à la fureur.

De la frénésie considérée comme un délire continu, et d'une durée successive.

523. On a jugé convenable, pour les raisons que nous énoncerons tout à l'heure, de nommer frénésie ce délire fébrile perpétuel, qui passe graduellement du délire interrompu au délire grave et non interrompu, et qui affecte la tête, ou primordialement, ou par *consensus*. Nous ne pouvons pas dire que cette affection se manifestât chez nos malades avec l'apparence de maladie essentielle de la tête seulement. Elle fut toujours jointe, autant que nous pouvons le savoir, aux vices de toute la machine. L'affection de la tête parut être quelquefois l'affection primitive; mais on vit bientôt que la tête n'était pas seule affectée, et qu'en même temps, le reste de la machine participait également à l'affection; et la preuve la plus constante de cette assertion, c'est que la maladie gardait le même type, ainsi que ses phases ordinaires, soit dans sa croissance, soit dans sa solution. Nous considérerons donc cette partie de la maladie des fonctions de l'esprit, sous six points de vue différens; 1.° en tant qu'elle naquit simultanément avec la maladie générale; 2.° en tant qu'elle constitua une partie des dépôts que causa la fièvre rhumatique; 3.° comme un effet du désordre que la cause de l'épidémie produisit

dans le système nerveux ; 4.° comme un effet sympathique de la dépravation dans laquelle tombait la masse commune, dans le cours de la maladie ; 5.° comme un symptôme des désordres établis dans la poitrine ou dans le bas-ventre ; 6.° et enfin comme une maladie par laquelle se terminait la maladie principale.

524. Voici donc ce qui mérite d'être observé chez ceux chez lesquels se vérifia le premier cas, c'est-à-dire celui où la frénésie naquit simultanément avec la maladie générale. Ils tombèrent dans la fièvre épidémique unie, dès la première journée, à une très-grave céphalée. Dans le second retour fébrile, il paraissait un délire obscur, qui, ordinairement le troisième jour, dans la vigueur du paroxisme, dégénérait en frénésie ; celle-ci, à la chute de la fièvre, laquelle n'acquérait d'ailleurs qu'une rémission obscure, courte et imparfaite, perdait aussi de sa vigueur, et prenait à peu près le masque d'un très-léger délire récurent, ou d'une accablante mélancolie, ou bien elle se terminait par un sommeil trompeur, et qui ne restaurait pas. A l'apparition du nouveau paroxisme, les désordres de la raison mal conservée, augmentaient ; les yeux et la face se chargeaient d'une flamme fugace ; les mains commençaient obscurément à palpiter, et dans la vigueur de la fièvre, les malades retombaient dans la frénésie déclarée. Dans les paroxismes suivans, les phénomènes

étaient presque de la même nature que dans les précédens, excepté néanmoins que les rémissions devenaient toujours plus courtes et plus obscures, et que les aliénations de l'esprit étaient plus longues et plus véhémentes. — Cependant ce qu'il y eut de remarquable, c'est que la langue était couverte de la lame laiteuse ordinaire, la peau humectée de la petite sueur déjà notée chez tous les malades, que les urines étaient aqueuses, et que, dans le sang qu'on tirait, on observait la couenne accoutumée. — Ces malades n'éprouvaient une chaleur aiguë que dans la vigueur des paroxismes; la langue était humide, et le pouls, ou plus lent qu'il n'aurait dû l'être, ou plutôt bas que vibrant et élevé.

525. Chez ces malades, la maladie fit ordinairement des progrès plus rapides que chez les autres; dès le 4.me, ou au plus tard, dès le 5.me jour, les désordres et les effets de la maladie commençaient à devenir urgens et fâcheux. Aux palpitations succédaient rapidement les tremblemens, et à ceux-ci les convulsions. Celles-ci se joignant, chez quelques-uns, à une frénésie furieuse, on fut non-seulement obligé de les garder continuellement, mais il fallut encore quelquefois avoir recours aux liens, ou à des gardiens vigoureux, afin d'empêcher le cours des dommages qu'on aurait lieu de craindre de la part d'un homme privé de sa raison, et en proie à une fureur turbulente.

526. Chez d'autres, la naissance des convulsions fut en même temps le dernier terme de la vie ; car la frénésie dégénérant en léthargie, la vigueur du paroxisme qui succédait à la convulsion, faisait tomber les malheureux malades, après beaucoup de tourmens, dans la sterteur, ou dans une respiration suspirieuse, ou bien dans une apparence d'apoplexie, d'où ils passaient à la tombe le 9.me, le 11.me, ou, au plus tard, le 14.me jour.

527. Chez d'autres enfin, dès la fin de la première semaine, le foie, ou bien un autre viscère du bas-ventre, commençait à participer manifestement aux désordres de la tête, ainsi que de toute la machine ; de sorte qu'il s'y joignait ordinairement, ou le météorisme, ou la suppression des urines, ou le hoquet, ou tous ces phénomènes à la fois. Dans ces cas, la frénésie ne fut jamais ni violente, ni furieuse; mais les malades restaient étendus sur le dos, les yeux fermés, dans un état de taciturnité, et tout leur délire se réduisait à agiter continuellement, et sans le moindre repos, les mains, comme pour arracher ou ramasser quelque corps qui occupait sans doute fortement leur raison altérée. Ces malheureux s'acheminaient irréparablement presque tous à la mort, en donnant des signes d'une putrescence puante, en même temps que leur sang se réduisait à un état de dissolution sensible ; leur sueur était ordinai-

rement très-fétide, et tachait les linges en vert, ou d'une couleur de lavure de chair ; leurs urines étaient, avant la mort, mêlées de sang, troubles et chargées d'un sédiment briqueté, corrompu ; leur peau était teinte d'un jaune obscur, et parsemée de pétéchies. — Un signe funeste chez ces derniers, était un écoulement de sang par le nez, ou par les veines hémorroïdales.

528. Les parotides furent fréquentes dans cette classe de malades. Si elles survenaient avant que le bas-ventre participât à l'affection de la tête et de toute la machine, ou si elles prenaient naissance dans l'état de coction, et qu'alors la frénésie diminuât en partie, ou bien acquît le caractère de délire, reparaissant seulement avec la vigueur des paroxismes, elles amenaient ordinairement la maladie à une heureuse terminaison. Si au contraire la frénésie augmentait, si les forces de la vie tombaient dans un plus grand abattement, si les convulsions devenaient générales, la vie du malade était près de sa fin.

529. Les évacuations critiques qui prévenaient une issue funeste étaient les suivantes : — une copieuse hémorragie, ou par les voies du fondement, ou par les narines, sur-tout chez ceux qui y étaient accoutumés, ou par l'utérus chez les femmes ; — la diarrhée qui survenait en jours décrétoires, et qui dissipait les convulsions, ou qui réduisait la frénésie au délire ; (il en était

de même de la liberté du ventre avec soulagement) — l'érysipèle qui survenait autour du cou ou de la face, et qui avait spécialement été précédé d'assoupissement. — Il est cependant toujours à propos de remarquer qu'une seule évacuation ne suffisait pas pour juger complètement la maladie, mais qu'il était nécessaire qu'il se joignît à l'évacuation critique principale, les petites évacuations avantageuses des urines sédimenteuses, des sueurs utiles, etc.

530. Il se réveillait quelquefois chez ces malades un vomissement spontané au milieu de la première semaine ; mais ce qu'il y avait de remarquable, c'est que quand le vice de la tête était déjà établi et fixé, non-seulement le vomissement était inutile, mais il était même nuisible, de sorte qu'on voyait manifestement qu'il n'était qu'un symptôme des désordres de la tête elle-même.

531. Il fut très-utile à ceux-ci de leur tirer du sang, ou par les voies du fondement, ou de la jugulaire, ou du front au moyen des sangsues, ou bien de l'occiput avec les ventouses. L'usage des fréquens pédiluves ne fut pas d'une moindre utilité ; il en était de même, si on lâchait le ventre dès les premiers jours, si l'on employait l'opium, sur-tout quand après avoir fait précéder les saignées convenables, et procuré la liberté des premières voies, les veilles étaient néanmoins pénibles et opiniâtres. On employa

de même avec succès le musc, quand il y avait menace de convulsions prochaines, et qu'on avait eu soin de procurer les évacuations nécessaires (148); les vésicatoires appliqués d'abord aux jambes comme révulsifs, et ensuite derrière les oreilles comme dérivatifs topiques, et à la fin de la maladie, le bézoard de Jupiter, ou quelques grains de mercure doux, pour donner l'impulsion aux matières déjà cuites.

532. L'usage des remèdes calorifiques fut nuisible à ces mêmes malades, sur-tout quand on avait négligé les saignées nécessaires; aussi leur fut-il très-avantageux d'être tenus dans un air renouvelé, et de faire usage de beaucoup d'eau à la neige.

533. Je ne sais pas de quelle utilité pouvait être l'usage des remèdes violens et minéraux dans la première semaine de la maladie et partie de la seconde, c'est-à-dire quand il y avait éminente congestion et condensation d'humeurs dans la tête. Je sais seulement que ces remèdes furent prescrits largement par certains, et que, malgré le dommage manifeste qu'ils causaient, non-seulement ils ne furent pas abandonnés, mais qu'ils étaient au contraire une arme qui servait de défense puissante à l'art dans les cas malheureux; l'honnêteté ne me permet pas d'en dire davantage. En me racontant l'histoire d'un frénétique, qui était misérablement péri au septième jour de la maladie, le vaillant médecin qui l'avait

délivré des peines de la vie, me disait : mon ami, il est mort, mais je lui ai donné le cinabre.

534. Relativement à la fièvre, si le bon emploi des moyens appropriés empêchait qu'elle ne devînt continente, et si celle-ci, persévérant dans le caractère de rémittente, acquérait dans ses rémissions de la netteté et une durée raisonnable, alors l'usage du quinquina était avantageux, d'autant plus que ce remède procurait de l'amendement dans le tumulte et dans cette perturbation de mouvement qui régnait dans la masse commune, et qui était si souvent l'arme au moyen de laquelle les frénésies acquéraient, et plus d'empire, et plus de malignité.

De la frénésie rhumatique.

535. La fièvre naissait avec le caractère d'inflammatoire aiguë, et presque constamment avec le type de continente ; il y avait des douleurs vagues le long du cou, du dos, de la caisse de la poitrine et des articulations. — La lame muqueuse manquait sur la langue, ou ne paraissait qu'à peine. — Les urines étaient claires, mais ardentes. — Le délire commençait dans la vigueur du paroxisme ; il n'était ni vif, ni constant, et il disparaissait dans le déclin très-court et très-obscur de la fièvre. — L'arrivée du nouveau paroxisme se distinguait par l'élévation du pouls, par l'accroissement des douleurs vagues.

Le

Le sang qu'on tirait était tel que nous l'avons décrit au §. 470. — Les choses en restaient là jusqu'au troisième paroxisme ; dans la vigueur de celui-ci, le délire croissait ordinairement au point qu'il se transformait en frénésie. Les signes qui indiquaient le transport prochain d'une portion de la matière rhumatique sur la tête, était le silence des douleurs, ou une grave somnolence, ou une insomnie opiniâtre, ou une insupportable céphalée, ou bien le délire qui, au lieu de manquer à la chute obscure du précédent paroxisme, gardait sa constance. — La fièvre devenait ensuite plus forte ; les rémissions s'obscurcissaient, et il n'y avait d'autre alternative dans la frénésie, qu'un passage irrégulier de celle-ci à la léthargie, ou de la léthargie à une aberration éveillée de l'esprit. — Au milieu de ces désordres, il s'en manifestait de nouveaux ; le reste de la matière hostile, circulant avec la masse commune, aimait malheureusement à se déloger et à se déposer sur d'autres viscères tout aussi nobles, de sorte que le thorax ou le foie était rapidement attaqué, et presque toujours avec une issue funeste. On voyait alors paraître exactement le même aspect de désordres que nous avons remarqués et décrits dans cette classe de fièvre rhumatique observée parmi nous, qui régna en mars et même dans les commencemens d'avril, et qui aimait alors à diriger une double attaque aiguë, et sur la

poitrine, et sur le foie. — Quant à ce qui regarde le caractère épidémique de cette classe, on peut dire qu'elle se tint cachée presque pendant tout mai, juin et partie de juillet, et qu'elle ne reparut sur la scène que sous la forme de maladie sporadique (149). Les symptômes étaient à peu près de la même nature que ceux qu'on peut lire depuis le §. 252, jusqu'au §. 257 de cet ouvrage ; il serait donc inutile de fatiguer le lecteur par une prolixe répétition.

536. Ce qui parut de nouveau, ou de plus remarquable, ce fut, 1.° la prompte dissolution dans laquelle le sang tombait, dans cette maladie (150), soit par le passage, dans la masse commune, de la bile qui se trouvait peut-être déjà altérée par l'effet de cette disposition générale à la putridité que nous portions dans notre intérieur, soit par l'effet de ces révolutions secrètes qui, comme nous l'avons énoncé ailleurs, §. 248, se produisent en nous par la force du temps, et de ces causes vicieuses et obscures qui sont souvent les agens funestes de notre perte, soit enfin par toute autre raison quelconque ; — 2.° l'extrême anomalie avec laquelle cette classe de vice rhumatique, à la différence de la première déjà citée, se produisait et développait ses diverses attaques.

537. Chez certains, l'affection de poitrine précédait ; chez d'autres, la naissance de celle-ci, ainsi que de l'affection aiguë de la tête, étaient

si simultanées, qu'on ne savait distinguer quelle était l'affection primitive. Le passage de la frénésie à la léthargie était très-facile chez ces malades (151). Chez quelques-uns, il se réveillait subitement un délire véhément qui dégénérait aussitôt en frénésie. Il était rare qu'on en pût conserver de ceux qui parvenaient en délirant au terme de la première semaine. Ceux qui en réchappaient n'expectoraient pas grand'chose; les évacuations les plus faciles et qui jugeaient heureusement la maladie, étaient des selles copieuses (152), ou bien d'abondantes sueurs générales qui survenaient au septième (153).

538. Quelques-uns de ceux-ci, quand la frénésie et la léthargie étaient parvenues au dernier degré, ne rendaient pas leurs urines, à moins que le poids et le stimulus n'en procurassent heureusement la sortie ; ce qui néanmoins ne provenait pas d'un vice des organes urinaires, mais bien de l'aliénation et du trouble de la raison (154). — Il se manifestait chez ces derniers, avant la mort, un appareil de symptômes entièrement semblables à ceux qui accompagnent les apoplexies sanguines.

539. Une quantité incroyable de concrétions polypeuses inonde la tête et la poitrine dans ce genre d'affection. J'ai vu le cœur et les gros vaisseaux très-distendus et entièrement obstrués par de pareilles concrétions, et l'on a observé dans les vaisseaux de la tête une inondation

mortelle de sérosité sanguinolente, ou de sang; sorte de vices qu'on voit très-fréquemment survenir dans les maladies de semblable nature (155).

540. Il y avait presque chez tous, dès le commencement de la maladie, une grave douleur de tête; chez quelques-uns, il s'y joignait l'insomnie, le vomissement, la diarrhée, des yeux enflammés, une toux sèche (156). Si la maladie outre-passait la première semaine, il était rare qu'il ne parût pas des pétéchies.

541. C'est ce genre d'affection que nous avons annoncé au §. 270. — La cure était à peu près la même que celle qui convenait à la première maladie, et que nous avons décrite au §. 262, etc.

542. Nous avons considéré les deux vices énoncés et décrits jusqu'à présent, comme des affections intéressant également, et la substance de la tête, et la masse commune; et malgré l'état morbifique général, et l'affection compliquée de toute la machine, nous les avons regardés presque comme un vice propre aux organes de la tête elle-même. Si l'on me demande quelle partie de la tête on devait spécialement croire intéressée, je répondrai que je ne saurais comment satisfaire dignement à cette question, toute juste qu'elle me paraît. Souvent un médecin distingue un état inflammatoire qui domine dans un des ventres de la machine; il est sûr qu'un des viscères contenus dans ce ventre souffre d'inflammation, mais il n'est pas pour cela en état

de dire avec certitude et précision, si l'affection appartient à un organe plutôt qu'à un autre. Ecoutez raisonner celui-ci ; il semble qu'il voit, qu'il touche le but, qu'il chemine pour ainsi dire dans les détours les plus retirés et les plus cachés du corps : mais combien de fois ses généreuses promesses et ses magnifiques assurances ne se réduisent-elles pas à un beau, mais pitoyable rien ! *Boerhaave* crut que le siége de la frénésie essentielle était constamment dans les méninges enflammées ; mais cette opinion n'est que la conséquence d'un système incertain : et ce qui l'induisit en erreur, ce fut d'avoir trop facilement adopté l'hypothèse de la sensibilité, ainsi que de la noblesse des usages attribués aux méninges. M. *Zinn*, l'un des fameux élèves du grand *Haller*, a suffisamment démontré l'invalidité de l'opinion soutenue par l'immortel *Boerhaave*, comme constamment vraie (157). L'illustre *Morgagni* n'a pu se dispenser d'avouer, avec cette ingénuité qui égale l'étendue de son savoir, qu'il peut exister des frénésies parfaites, sans que les méninges soient en aucune manière enflammées (158), en même temps qu'il fait remarquer qu'il existe, dans le *sepulcretum*, un assez grand nombre d'observations desquelles il conste que la seule congestion d'un sang aqueux et pituiteux suffit pour produire la frénésie, sans l'intervention du vice inflammatoire. Nous savons

en outre qu'on a fréquemment trouvé l'une et l'autre méninge enflammées, sans qu'on eût néanmoins observé de frénésie dans le cours de la maladie (159).

543. Cela posé, on demandera dans quelle autre partie du cerveau l'on doit donc placer l'affection dans les frénésies. Sera-ce dans la substance corticale du cerveau, ou dans ses *sinus ?* ou bien, si nous avons égard à la variété des altérations spéciales des facultés de l'esprit que nous voyons se produire dans chaque frénésie, croirons-nous qu'une certaine série d'idées ait son siége particulier et déterminé dans la tête, et que conséquemment le siége de la frénésie varie en raison de la différence de la fonction de l'esprit qui est altérée (160)? Oh Dieu! que nous savons peu de chose! et dans quelle obscurité et quelle ignorance n'est pas l'homme sur ce qui se passe au-dedans de lui-même!

544. Enfin, au milieu de ces ténèbres, et d'après tout ce que la raison, l'autorité et l'anatomie nous enseignent, il paraît que la cause de la frénésie n'est pas unique; que son siége varie; que toutes les fois que l'affection est constante et énergique, au point que le sentiment extérieur en est obscurément ou manifestement altéré, avec quelque désordre et quelque altération sensibles des yeux, de la face ou de l'estomac, ce doit être la tête qui est le siége de l'affection, ou par soi-même, ou comme conséquence.

De la frénésie produite par le désordre que la maladie faisait naître dans les nerfs.

545. La frénésie, comme nous l'avons dit, peut être le produit de différentes causes; mais les nerfs affectés sont les causes ordinaires d'où elle peut tirer sa naissance plus facilement que de toute autre. — Le délire est un vice dans lequel l'homme s'égare sur l'idée saine des choses, ne connaît pas le véritable caractère des objets perçus, et perd la faculté d'établir un rapport juste et raisonné de ses propres sensations avec les objets extérieurs, soit par un vice de perception ou de mémoire, soit par la fausseté de l'imagination. — Or, toutes les fonctions de l'esprit, quant à ce qui regarde la pensée et la science des choses, ont médiatement ou immédiatement pour base la sensibilité; et de même que les nerfs sont les fidèles rapporteurs des sensations, de même ils sont les instrumens immédiats de cette sensibilité. Ainsi il est clair que dans toutes les affections de l'usage sain de la raison, les nerfs doivent nécessairement être affectés, et que, par une raison contraire, les grandes altérations du système nerveux doivent immanquablement intéresser l'usage de la raison.

546. Ce qui vient à l'appui de cette doctrine, c'est qu'on remarque, 1.° que les hommes les plus sensibles sont aussi ceux qui ont l'imagi-

nation et les idées plus promptes, qu'ils sentent plus facilement les passions, qu'ils sont doués de plus d'intelligence, et aussi habiles à pénétrer, comme d'un coup d'œil, les matières les plus obscures, qu'ils sont inquiets et inconstans dans leurs recherches ; 2.° que les degrés avancés de la sensibilité constituent les premiers points des maladies de l'esprit (161) ; que l'extrême vigueur de celle-là forme l'état actuel de violent désordre de celui-ci, et que le dernier degré de cette même sensibilité rend les hommes, ou furibonds ou stupides (162), ou bien les réduit à cet état d'irrégularité dans lequel il ne peut plus s'établir aucun ordre (163) constant dans la raison, relativement au mouvement et au sentiment (164).

547. Que la simple affection des nerfs, même éloignés de la tête, suffise pour produire la frénésie par loi de *consensus*, c'est ce qu'il est facile de comprendre, si l'on réfléchit, 1.° que toutes les sensations que les nerfs portent à l'ame, doivent se rapporter au cerveau (165), avec lequel il faut que les nerfs entretiennent un commerce continuel et libre, pour que la sensation s'exécute (166); — 2.° que les affections particulières des nerfs, si l'action du stimulus se prolonge au point de devenir véhémente, intéressent le système général des nerfs, et conséquemment la tête, qui est la base à laquelle se rapportent toutes les sensations, et d'où tous

les nerfs tirent leur origine. C'est ainsi que nous voyons constamment la raison intéressée et affectée, et souvent naître les convulsions et l'épilepsie dans les douleurs violentes et atroces (167). En effet, le grand *Hippocrate* n'a pas manqué de nous avertir, que l'inflammation douloureuse de l'intérieur de l'oreille peut produire la frénésie. L'illustre *Van-Swieten* a observé un délire aigu et continuel né de la force du spasme, dans un cas de panaris. Le savant M. de *Sauvages* a vu une douleur aiguë de dent produire, d'abord la fièvre, et provoquer ensuite la démence et la fureur (168) ; et enfin notre célèbre M. *Serao*, en qui j'honore un maître et un ami, démontre d'une manière assez claire, quelle puissance, dans la frénésie vulgairement attribuée au venin de la Tarantule, le désordre des nerfs peut exercer sur la raison.

548. Que les substances putrides aient la faculté de troubler l'état des nerfs, c'est ce qui est déjà prouvé au §. 515 : qu'il existât dans notre épidémie un foyer putride, et qu'on en ait observé les effets parmi nous, c'est un fait qui conste de toute la longue série des phénomènes décrits : que ces effets aient été en grande partie supportés par les nerfs, c'est une vérité si claire, qu'il serait inutile de faire de nouveaux efforts pour la démontrer. — Cela posé, qu'y a-t-il d'étonnant que les nerfs, qui sont les moyens dont l'ame se sert pour acquérir les

idées des choses, étant affectés, le désordre de la raison s'en suive chez nos malades ? Maintenant, il nous reste à distinguer quel fut l'ordre dans lequel se manifestaient les vices de la raison troublée.

549. La fièvre commençait chez cette classe de malades, après avoir été précédée d'une langueur secrète, d'une peine d'esprit sensible à la vérité, mais qui n'était justifiée par aucune cause extérieure, d'une vivacité irrégulière d'imagination qui les portait facilement à l'agitation, à la crainte, à la colère. — La fièvre suivait ordinairement le type annoncé au §. 355. — Ce qu'il y eut de remarquable chez cette espèce de malades, c'est que le tremblement commençait de bonne heure ; il se transformait ordinairement dans la seconde semaine, en des convulsions déclarées, d'une ou de plusieurs parties de la machine. — Cependant l'altération de la raison commençait à se développer sous forme de délire, lequel revenait dans la vigueur de la fièvre, et fréquemment depuis le troisième paroxisme. Au délire qui tombait avec la fièvre, on voyait succéder un grave égarement d'esprit ; les malades tremblaient au moindre bruit, peu de chose les attendrissait, souvent ils versaient des larmes à l'aspect d'un ami ou de toute autre personne qui leur était chère ; ils étaient troublés, émus à la voix d'un objet aimé ; il y avait insomnie continuelle, ou bien sommeil court

et agité ; tels étaient enfin les fatigans compagnons de ces pauvres malheureux , durant l'absence du délire. — Avec la fièvre , on voyait de plus en plus croître les désordres de la masse courante , des humeurs abdominales , et par conséquent de la raison. Le délire croissait en force et en durée , à mesure que la longueur et la netteté des rémissions disparaissaient ; et à la chute du délire , les malades s'abandonnaient de nouveau au tourment qui , joint à la force des passions , reproduisait cette même cause vicieuse qui avait troublé leur repos durant le délire. Des amis fidèles , une tendre famille se réjouissaient de cette apparence de calme ; ils s'attroupaient autour de l'affligé malade pour le consoler ; mais , sans s'en apercevoir , ils convertissaient en nouvelle cause d'affliction ces mêmes moyens , lesquels devaient nécessairement augmenter le désordre dans un esprit déjà trop agité , et affaibli par de vives passions. La plus légère démonstration de tendresse suffit pour abattre un cœur qui se trouve parvenu au plus haut degré de sa sensibilité. Ces infortunés trouvaient dans la sollicitude et les empressemens de leurs parens et de leurs amis , un nouvel agent qui fomentait leur désespoir ; ils tournaient les yeux d'un air soupçonneux , et avec la crainte de lire sur le visage des assistans le malheureux sort dont ils se croyaient menacés ; ils rougissaient au moindre regard ; ils soupiraient

au moindre mot ; le plus petit bruit les faisait trembler, et chaque petit signe d'amitié et de tendresse les jetait dans l'épouvante, et les inondait de larmes.

550. Les malheureux qui éprouvèrent tout ce désordre étaient ceux qui étaient nés avec des dispositions à l'hypocondrie, le plus souvent les femmes sujettes à l'affection histérique, ceux que l'amour tenait actuellement dans ses chaînes, ainsi que les hommes d'une texture délicate et mobile.

551. La fatigante céphalée augmentait avec la maladie ; l'insomnie devenait opiniâtre ; on voyait naître une obscure apparence d'hydrophobie ; les yeux se chargeaient d'un éclat ardent ; le front et le visage se couvraient d'une flamme facile ; au plus haut degré du paroxisme, il survenait une sueur copieuse et accablante ; il y avait, ou des selles aqueuses irrégulières, ou une opiniâtre constipation ; et pendant presque toute la durée du paroxisme, les malades, ou n'éprouvaient aucun sentiment de chaleur ni de froid, ou bien étaient dans une irrégulière et continuelle alternative de froid et d'une chaleur vaporeuse, ou éprouvaient une sensation de feu intérieur fatigante, tandis que leur peau n'était que modérément chaude.

552. Au milieu de cet état de choses, les humeurs se souillant de plus en plus, et le désordre de l'esprit allant toujours en croissant,

on voyait naître des pétéchies ; les convulsions commençaient à devenir fréquentes, sur-tout la nuit ; le météorisme paraissait, et le délire se convertissant en une frénésie, ou continuelle, ou qui ne revenait que pendant un ou deux paroxismes, celle-ci dégénérait ensuite en une courte léthargie ou en des attaques fugaces de manie. — Il m'est arrivé trois fois d'observer la frénésie se changer en une très-forte convulsion, laquelle fut dissipée par la léthargie qui survint et qui fut finalement détruite.

553. Les évacuations qui étaient avantageuses dans cette maladie, n'étaient pas celles qui avaient lieu dans le temps de la plus grande sensibilité (169) ; mais bien celles qui se produisaient après que les insomnies s'étaient amendées. Il fallait que les sueurs se suspendissent, ou qu'elles parussent sur la scène accompagnées de décharges ventrales faciles, et d'urines sédimenteuses. On obtint un très-grand avantage des petites saignées, répétées dans le plus haut degré des paroxismes et des désordres de la raison. Les choses chaudes étaient nuisibles ; elles augmentaient ce principe d'excessive irritabilité qui s'était engendré dans les vaisseaux. Ainsi, les meilleurs remèdes étaient les boissons froides, la neige avalée lorsqu'elle n'était qu'à peine mâchée, les bains froids, pris, non pendant longtemps, mais durant quelques minutes seulement, et comme par immersion.

554. Ces malades se trouvèrent mieux des vomitifs que des purgatifs; ceux-ci n'étaient au contraire propres qu'à solliciter la naissance de la frénésie, ou à la faire rapidement passer, quand elle existait déjà, à la manie, ou dégénérer en convulsions. Mais les remèdes qui pouvaient passer pour souverains, étaient le musc et l'opium. De ce que la frénésie la plus active était, dans ces circonstances, dissipée par la léthargie, laquelle dégénérant en assoupissement, finissait par s'amender, et laissait ainsi les vaisseaux en liberté, et en état de se défaire de l'ennemi qu'ils renfermaient, ce fut pour nous un trait de lumière qui nous éclaira dans la route que nous avions à tenir pour procurer aux malades, selon les règles de l'art, ce même bienfait qu'on voyait être le produit des opérations de la nature. En effet l'opium, et très-souvent le musc seul, en enlevant aux vaisseaux l'excès de sensibilité morbifique, procuraient un doux sommeil, ou du moins un silencieux repos, au moyen duquel nous venions à bout de détacher, pour ainsi dire, les liens qui tenaient la force de la raison et de la santé dans un état de suspension.

555. Nous avons eu dans notre hôpital, de fréquentes observations de cette nature, depuis les derniers jours d'avril. — *MM. Bayer* et *Reüch,* chirurgiens pleins de zèle et d'honnêteté, savent avec quel avantage pour nos malades, j'employai

depuis cette époque, les remèdes énoncés, à des doses assez fortes; et en même temps que je dois rendre justice aux célèbres *MM. Cinque* et *Rubertis*, mes respectables amis, pour l'heureux usage qu'ils ont fait du musc dans de semblables circonstances; ces mêmes médecins sont aussi en état de rendre un témoignage sincère de l'heureux emploi que j'en ai fait moi-même chez plusieurs des nombreux malades confiés à mes soins dans la capitale, et que je me plus à soumettre par fois à leur coup-d'œil très-exercé.

556. Quant aux récurences fébriles, j'avoue que je n'ai eu recours que tard à la méthode de vaincre aussi dans son premier âge, cette classe de maladie. *M. Cinque* sait toutefois, que dans trois circonstances, je tentai en sa présence, le vomitif, et le quinquina uni à beaucoup de musc et à quelques gouttes de laudanum liquide, et que dans toutes les trois, la maladie fut heureusement vaincue lorsque la première semaine était à peine terminée.

557. Enfin les malades qui souffrirent de cette manière, ne recouvrèrent que tard une santé parfaite; ils furent obligés d'aller prendre l'air de la campagne; et ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'ils éprouvèrent au milieu de la convalescence, §. 420, diverses attaques d'une démence fugace.

558. Le célèbre auteur de la belle traduction

de la vie privée des Romains, auquel je suis lié d'une amitié douce et constante, tomba dans la fièvre populaire. Il éprouva, dès le début, des troubles de raison, aux heures de la nuit, de la manière énoncée ci-devant, accompagnés d'une fièvre qui laissait à peine le matin, des signes de son existence. Tout cela fut attribué à une attaque de l'hypocondrie, à laquelle il était sujet. Cette idée fit mépriser les secours proposés, pour couper avec promptitude le cours d'une maladie qui, à mon avis, ne manifestait que trop, dès le second jour, ce qu'elle était, ou bien fit tenter ces secours à contre-temps. A la fin de la première semaine et à l'entrée de la seconde, le désordre devint sans doute suffisant; de trois en trois jours on vit augmenter aux heures de la nuit, les aliénations et les désordres de la raison; il y eut des sueurs très-faciles et copieuses, sur la tête, sur le front, mais inutiles et fatigantes; il parut quelques taches exantématiques sur l'habitude du corps; on observa des urines très-troubles dans la vigueur des paroxismes, et pâles dans le reste du jour; la langue était couverte d'une saleté aride; les yeux étaient ardens; il parut un principe de météorisme, des tremblemens, une obscure difficulté d'avaler, et comme une menace de suffocation, pour peu que, dans l'ardeur de la fièvre, le malade voulût boire de l'eau, d'un seul trait. — On parla vainement du musc; ce remède

remède n'avait pas encore si bien assuré sa réputation, que nous ne fussions alors, un petit nombre d'autres médecins et moi, qui en étions les partisans, un objet de dérision pour ceux même qui ont ensuite voulu s'en attribuer l'invention. — Une vie si chère aux lettres, à l'amitié, à toute une honnête famille, fut enfin conservée, ainsi qu'il plut à Dieu; mais ce ne fut qu'au prix de longues souffrances et d'une convalescence pénible, malgré les bains, les vésicatoires, les saignées répétées et les copieuses et longues évacuations par les sueurs, par les selles, etc. — Il souffrit durant sa convalescence, divers assauts de désordre de la raison tels, qu'on peut dire qu'il doit à la tendresse d'une sage épouse, qui, par sa douceur, savait modérer ses transports, le rétablissement de sa raison et de sa santé; tant il est préjudiciable d'agir à contre-temps, et de mépriser l'usage opportun d'un remède qui, d'efficace qu'il est dans le principe, devient ensuite, sinon nuisible, du moins inutile. Cette observation est connue de *M. Rubertis*, qui vit le malade avec moi durant la première semaine et partie de la seconde, ainsi que des sages médecins, mes respectables amis, *MM. Rossi* et *Feneziani*, qui terminèrent heureusement la cure.

De la frénésie considérée comme un effet de la dépravation dans laquelle tombait la masse commune.

559. Quelque noble et puissante que soit la ville principale d'un royaume, ses besoins seront toujours relatifs à sa grandeur même, et elle doit éprouver toutes les révolutions auxquelles l'expose le sort des membres divers qui concourent, par leurs propres richesses, à lui donner de l'éclat, et à en soutenir la grandeur. L'homme est toujours le même dans ses besoins civils comme dans ceux de sa propre machine. En effet, disait *Hippocrate*, quelle que soit la différence de noblesse ou de moindre utilité des divers élémens de notre machine, « néanmoins ils sont » liés ensemble par une loi telle, et unis d'une » si étroite amitié, que les parties les plus nobles » ne peuvent moins faire que de ressentir les » altérations des moindres parties, et d'en conce- » voir du désordre ; de manière que toutes en- » semble ne peuvent se dispenser de prendre » part à l'affection qui en intéresse une seule, » ou peut-être la plus petite de toutes (170). » D'où il résulte que, quoique les viscères de la tête soient les principaux acteurs du grand œuvre de la pensée, on ne peut se dissimuler néanmoins, qu'il n'y ait différentes causes capables d'en troubler l'exercice, et que l'état

de la masse commune n'ait un empire suprême sur notre raison, soit relativement au mouvement, soit relativement à la qualité des humeurs particulières dont cette masse est composée. *Il n'y a rien dans notre corps*, disait l'immortel *Hippocrate, qui contribue plus à nous orner de prudence, que notre sang. Tant que son état sera louable et sain, notre pensée sera droite et raisonnable, et conséquemment à mesure que notre sang déclinera de son bon état, et se troublera, il sera bien force que notre raison s'obscurcisse, devienne malade et se trouble* (171). *Je pourrais bien rapporter ici plusieurs exemples, qui prouveraient d'une manière évidente, que les changemens qui surviennent dans le sang ne peuvent moins faire que d'altérer les fonctions de l'esprit; mais je ne crois pas que personne ignore que, le sang une fois détruit et perverti, notre raison ne se détruise et ne se pervertisse aussi.*

560. L'illustre *Kaaw Boerhaave* a souvent observé, comme il nous l'assure, que la masse des humeurs s'étant dissoute et troublée par l'effet des onctions mercurielles, la rectitude de l'esprit se troublait aussi, à mesure qu'un semblable changement se manifestait (172). En effet, personne n'ignore avec quelle facilité la frénésie se produit (173), lorsque, dans les maladies aiguës, les vaisseaux ne se débarrassent pas de ce qui en devrait être expulsé pour que la paix

se rétablît dans le corps, les matières hostiles étant alors retenues, et dépravant la masse des humeurs dans lesquelles elles se trouvent enveloppées, et avec lesquelles elles circulent.

561. Ainsi, dans cette classe de maladie, dans laquelle la matière hostile ne s'était déposée sur aucun des organes de la machine, mais se trouvait unie à la masse courante, et comme logée dans son propre siége, aussitôt que les humeurs commençaient à tomber dans cet état de dépravation qui les disposait à la putrescence, et qui se manifestait par les pétéchies, les tremblemens, la pâleur de la face et une lassitude extrême, il arrivait souvent alors que les malades, passant insensiblement de la taciturnité à la mélancolie, et de celle-ci au délire, qui revenait au milieu de la fureur des accès fébriles, finissaient par tomber ordinairement à la fin de la seconde semaine, dans la frénésie, et cela d'autant plus facilement, qu'il s'échappait moins d'impureté par les émonctoires convenables et opportuns. En effet, les premiers signes qui indiquaient la frénésie, étaient — la suppression des évacuations utiles qui avaient commencé (174); un pouls extrêmement misérable, ou le trouble irrégulier de la masse, joint à des tremblemens continuels qui dégénéraient en convulsions; les vésicatoires qui ne produisaient rien d'impur, ou qui devenaient secs et stériles sans raison; un discours sans ordre, immodéré, n'ayant nul

rapport avec le caractère et le naturel des malades.

562. Nous ne vîmes en effet que trop fréquemment, que ce vice de la raison ne manqua pas de se manifester quand les urines s'étaient maintenues limpides durant toute la première semaine, ou n'avaient pas commencé à donner un sédiment louable ; quand le météorisme s'établissait, et que néanmoins le bas-ventre ne s'était pas convenablement ouvert auparavant, et que les urines se supprimaient ou diminuaient. Dans ce cas, il paraissait donc qu'il était entré dans la masse courante, une substance stupéfactive qui, en même temps qu'elle avait la faculté de dissoudre les humeurs, et de les rendre putrides, réduisait encore la force de la vie à un état d'excessive oppression, et troublait profondément la raison, en la dépravant d'une manière irrégulière ; car au délire constant s'unissait, ou la léthargie, ou l'assoupissement, et les malades qui tombaient dans ce genre d'affection, n'éprouvaient pas une frénésie bruyante ; mais, étendus sur le dos, mouillés d'une sueur fétide, glutineuse et froide, le visage obscurément enflammé, l'habitude du corps couverte de taches exantématiques, d'une couleur vicieuse, ils étaient plongés dans d'obscures convulsions, les mains errantes, les yeux ternes et pulvérulens, le bas-ventre affecté de météorisme ; et absorbés dans un ténébreux assoupissement,

ils murmuraient d'une manière incertaine et taciturne.

563. La vie de ces malades était dans un danger éminent ; tout salut était impossible quand le mal avait profondément vicié la totalité du système, et quand, aux désordres énoncés jusqu'à présent, il survenait, dans le dernier stade de la maladie, ou des convulsions, ou la gangrène. Les premières marquaient un état fort semblable à celui dans lequel sont réduits, ou ceux qui sont dans l'inanition (175), ou les moribonds (176); la seconde indiquait un profond degré d'acrimonie qui n'admettait pas d'utile séparation, et qui ressemblait beaucoup à ces dépôts de matière septique qui cautérisent, comme tout d'un coup, les parties sur lesquelles ils se jettent (177).

564. On pouvait espérer une heureuse issue, 1.° si l'on prévenait l'excessif degré de corruption, en donnant un prompt écoulement à l'impureté, en tenant le reste préservé par des remèdes propres à résister à la putrescence, et en éloignant tout ce qui pouvait en favoriser les progrès ; (cette indication était complètement remplie au moyen de notre méthode curative que nous nommerons préservative, et de laquelle nous nous proposons de raisonner tout-à-l'heure) 2.° le mal n'ayant pu être coupé lorsqu'il ne faisait encore que de naître, si l'on en procurait la coction régulière, et si celle-ci

étant établie, on donnait issue au superflu en temps opportun, et par les émonctoires convenables. Nous examinerons longuement ce qu'exigeait cette seconde intention, quand nous parlerons de la seconde indication curative générale qui convenait dans notre épidémie. — Il convenait de joindre à tout cela l'emploi des moyens qui pouvaient éloigner de la tête les matières impures qui erraient dans les routes de la circulation ; ce qui ne pouvait mieux s'exécuter qu'en disposant sur un lieu éloigné de la tête, de nouveaux centres de mouvement, par la force desquels la nature pût jeter ailleurs les masses hostiles, afin que la tête fût à couvert des assauts de causes si meurtrières. Ainsi, quand on s'apercevait que la nature était sur le point de tenter la solution de ce qui était gâté, et qu'on pouvait craindre que la tête n'en fût intéressée, il n'y avait rien de plus avantageux que de recourir aussitôt à un remède actif, qui pût procurer par un lieu ample et convenable la décharge du superflu. Alors se manifestait la nécessité des purgatifs, des émético-purgatifs, des vésicatoires, des sinapismes aux articulations inférieures, des sudorifiques, etc. ; et tout cela d'ailleurs suivant les dispositions diverses et relatives dans lesquelles se trouvaient les parties attaquées de ce vice.

De la frénésie comme produit symptomatique des désordres établis dans la poitrine ou dans le bas-ventre.

565. Nous avons eu occasion de remarquer dans divers endroits de cet ouvrage, avec quelle facilité la tête s'intéresse dans les désordres de la poitrine. Ce que nous avons observé relativement à la frénésie rhumatique peut à-peu-près s'appliquer à celle qui fut le produit des vices engendrés dans la poitrine par la cause épidémique.

566. Nous noterons seulement quelques circonstances de traitement qui regardent les organes de la tête, soumis à l'action de ce vice. Quand un viscère qui est en rapport intime avec la tête, souffre d'une manière grave, toute l'attention du médecin doit se diriger du côté de la tête, pour empêcher que les vices des parties sympathiques ne deviennent propres à la tête elle-même. C'est pourquoi il convient d'être constamment et scrupuleusement attentif à prévenir les congestions qui naissent facilement sous les efforts fébriles des maladies de poitrine ; d'où résulte le grand avantage de pratiquer de fréquentes, mais petites saignées du pied, dans la vigueur des paroxismes. Les prudentes saignées des jugulaires ne sont pas moins avantageuses ; ce moyen est d'autant plus important, qu'on ne lui peut contester la propriété

de soulager et les viscères de la tête et ceux de la poitrine, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, §. 211. — Tout ce que nous disons maintenant sert de plus en plus à démontrer la nécessité de tenir, dans les maladies qui intéressent la poitrine, le bas-ventre libre, par les lavemens, ou les doux minoratifs dans les cas de plus grande urgence. Cette précaution était communément nécessaire, sur-tout dans les cas où il ne convenait pas d'avoir recours aux saignées, par rapport à la dissolution manifeste dans laquelle était tombée la masse des humeurs (178).

567. Enfin il convient d'avertir que, malgré le rapport très-étroit des viscères de la poitrine et de la tête, on voit souvent de très-graves maladies de poitrine dans lesquelles le délire ou la frénésie ne se réveille que vers le dernier terme de la vie; alors ces vices ne sont pas susceptibles d'amendement, uniquement parce que l'affection de la raison est le produit d'un vice engendré dans le sang, et de la corruption mortelle déjà établie dans la cavité de la poitrine. En effet, on peut dire, généralement parlant, que les altérations de la raison qui surviennent dans le dernier âge des maladies de poitrine, semblent incomparablement plus dangereuses que celles qui naissent dans leur premier stade; ce qui m'a toujours paru d'autant plus vraisemblable, que le plus souvent j'ai vu

des altérations de la raison, continues et successives, naître et se terminer sans conséquences malheureuses, aussitôt que le poids accablant qui opprimait la poitrine se dissipait, et que la maladie s'était jugée par la voie qui convenait le mieux à la nature. Or, ces réflexions démontrent clairement que, dans les frénésies symptomatiques, le remède le plus sûr est celui qui amende la maladie principale.

568. Nous avons vu jusqu'à présent de quelle importance sont le *consensus* et l'intérêt qui règnent entre la poitrine et la tête; mais il faut convenir que malgré l'étroite alliance de ces deux ventres de la machine, l'empire des viscères du bas-ventre sur ceux de la tête, est incomparablement plus grand. En effet, nous voyons dans la pratique, de fréquentes et faciles altérations, très-opiniâtres, de la raison, tirer leur origine de cette source. Or, il paraît juste de demander ici d'où vient aux affections du bas-ventre, cette grande facilité de se communiquer à la tête.

Nous proposerons la conjecture suivante : on observe constamment, 1.° que les délires se réveillent d'autant plus facilement en nous, que les parties affectées sont de leur propre nature très-sensibles, et que les parties sensitives sont plus à découvert, et plus exposées à l'action du stimulus ; 2.° il est constant que dans notre maladie, nous avons vu le délire croître par

degrés, et parvenir au dernier point de la frénésie, à mesure que les humeurs s'éloignaient de leur état naturel, devenaient inutiles, et qu'une libre issue leur était refusée par le bas-ventre, ou bien si la nature acheminait précipitamment par cette voie les impuretés de la masse. Cela posé, les organes du bas-ventre étant beaucoup plus sensibles que ceux de la poitrine, et les humeurs devant plus facilement s'y gâter dans l'effort morbifique, acquérir ainsi la nature du stimulus, et laisser les parties à nu, ou les tourmenter; qu'y aura-t-il d'étonnant que le délire, (et de là la frénésie), se réveille plus facilement par l'effet des vices du bas-ventre que par l'effet de ceux de la poitrine (179)? Cette conjecture paraîtra beaucoup plus raisonnable encore, si l'on fait attention aux circonstances morbifiques particulières dans lesquelles se trouvèrent les viscères les plus importans du bas-ventre, dans le cas où nos malades tombaient dans le délire et la frénésie.

569. L'estomac était manifestement, chez un très-grand nombre, le siége de la cause qui produisait la frénésie (180). Ceux-ci étaient étendus sur le dos, ordinairement assoupis, murmurant d'une manière taciturne, continuelle et confuse, la langue en convulsion, avec une disposition sensible au météorisme, ou un météorisme déclaré, un pouls petit, bas, irrégulièrement accéléré. Trois signes, à notre avis,

indiquaient constamment qu'il séjournait dans l'estomac une substance hostile et dépravée qui exigeait d'être évacuée. 1.° Le tremblement perpétuel des mains, avec la fréquente inclination de les porter sur le front et les sourcils, ou sur la région de l'estomac, comme pour s'efforcer d'en ôter quelque chose de fatigant. 2.° Une inflammation inconstante du visage qui précédait le mouvement des mains vers le front ou l'estomac, ou qui paraissait en même temps que celles-ci exécutaient ce mouvement. 3.° Le tremblement de la mâchoire ou de la lèvre inférieure, joint à un certain sentiment général de frisson, et qui se réveillait ordinairement conjointement avec les deux signes énoncés.

570. Quand il paraissait de semblables symptômes, l'unique et le meilleur remède était d'avoir recours à un vomitif. Le savant *Van-Swieten* avouait ingénument qu'il avait trouvé très-vrai dans la pratique, la doctrine qu'il tenait du célèbre *Boerhaave*, relativement à l'usage avantageux des vomitifs, quand il séjournait des matières impures dans les environs des præcœurs, pour dissiper les désordres que celles-ci produisent sur la raison (181). C'est pourquoi, après avoir mis tout en usage pour arracher un moment d'attention aux malades en délire, je leur faisais enfin définitivement avaler une potion vomitive, préparée avec le simple ipécacuânha ou le tartre émétique. Je

puis assurer mes lecteurs, avec toute l'ingénuité dont je suis capable, que j'ai vu dans les circonstances énoncées, ce seul moyen dissiper des frénésies très-opiniâtres.

571. Les affections des autres parties du canal des intestins n'ont pas une moindre puissance pour troubler la raison. Les mêmes causes qui, par la force du mal, peuvent gâter dans l'estomac la masse des sucs naturels de cet organe, ou y transporter une matière impure des lieux voisins, peuvent aussi, et même plus promptement, et d'une manière plus efficace, réduire en dépravation putride les humeurs du bas-ventre, (qu'on sait d'ailleurs, par expérience, être extrêmement faciles à se putréfier) ou appeler sur cette partie, de tout le système, la masse impure qui, en circulant dans les vaisseaux, trouble l'économie de la santé, et menace sourdement la vie.

572. Or, nous avons déjà remarqué avec quelle facilité les altérations de l'esprit se réveillent par l'effet des substances putrides, et nous avons vu ci-dessus combien est prompte la naissance de celles-là dans les affections des parties les plus sensibles. Ainsi la connaissance des effets nous ayant suffisamment prouvé que ces altérations ne peuvent mieux être amendées qu'en donnant issue à l'impureté, §§. 567 et 570, nous n'avons pas en conséquence trouvé, dans des cas semblables, un meilleur moyen que le purgatif, et

si quelquefois l'estomac paraissait intéressé conjointement avec les intestins, nos malades se trouvaient bien d'un émético-purgatif ; cette pratique se trouvant d'ailleurs autorisée par l'exemple de l'illustre M. *Tissot*. Tout cela nous parut d'autant plus nécessaire, qu'on voyait manifestement qu'il suffisait que la liberté commencée des selles se supprimât, pour voir nos malades retomber dans les bras de la frénésie, de laquelle ils semblaient déjà s'être délivrés.

573. Nous réussîmes souvent à prévenir la frénésie qui déjà s'annonçait par un délire commençant et le resserrement opiniâtre du ventre, en faisant boire à nos malades une eau dans laquelle on avait dissout une dose convenable de sel d'*Epsom*.

De la frénésie survenue, ou dans la convalescence, ou à la fin de la maladie.

574. Nous avons dit ailleurs que c'était une dangereuse simplicité de se flatter que la maladie pût facilement se terminer quand il n'était pas survenu dans son cours des évacuations suffisantes, §. 416. — En effet, les malades restaient faibles, extrêmement sensibles au plus léger changement de l'atmosphère, à la plus petite cause de dérangement et de mouvement, et très-faciles à être abattus par la moindre irrégularité dans l'usage des six choses non naturelles. Il se

réveilla tôt ou tard, chez ceux-ci, quelqu'un des désordres énoncés au même §. 416, avec de nouvelles attaques de fièvre, souvent accompagnées de frénésie dans la vigueur du paroxisme. Quand on ne réussissait pas à appeler promptement dans un lieu ignoble la cause vénéneuse cachée dans les vaisseaux, la perte du sujet était inévitable, soit parce qu'il se trouvait déjà assez affaibli par la première action de la maladie soufferte, soit parce que ce qui constituait cette seconde scène, était déjà altéré, et d'une nature comme caustique, ainsi que le témoignaient la gangrène et les destructions faciles des parties extérieures, sur lesquelles celle-ci se jetait; (l'événement était alors moins malheureux). Ainsi il fallait avoir égard à trois circonstances. 1.° On devait toujours considérer comme suspect tout calme qui n'était pas raisonnable, et qu'on ne pouvait pas regarder comme l'effet d'une dépuration sensible; 2.° dès la première apparition de la fièvre, il était nécessaire de prendre toutes les précautions capables d'empêcher à l'ennemi qui sortait de son embuscade, de trouver facilement la route des viscères nobles et de la tête; 3.° on devait conséquemment employer des remèdes, non légers, mais d'un stimulus actif, parce que les viscères les plus nobles sont aussi les plus faibles, et que la matière qui commettait des désordres, était d'autant plus active et meurtrière, que

les puissances de la vie avaient moins de force et d'énergie pour chasser les impuretés de l'intérieur vers l'extérieur, ou les expulser par les émonctoires convenables.

575. Ceux qui ont été le sujet de nos réflexions au §. 413, étaient exposés au même sort. Les uns et les autres couraient les mêmes dangers, et leur nouvelle infortune exigeait la même prudence et la même promptitude dans les secours. On peut hardiment dire qu'il n'en réchappa qu'un très-petit nombre, sur-tout quand l'état de ces malheureux était tel, qu'ils ne pouvaient être promptement et convenablement secourus.

576. L'autre classe de frénésie était celle qui se réveillait à la fin de la maladie, et qui en paraissait comme un funeste dépôt. Elle présentait deux aspects différens. L'une était active et véhémente, ordinairement meurtrière, et privait de la vie en peu d'heures, parce que souvent elle s'accompagnait de convulsions. — L'autre était moins impétueuse et moins maligne; elle suivait, dans ses phases et ses indications, le sort de la frénésie, ou qui naissait avec la maladie elle-même, ou qui était un effet du désordre dans lequel tombait toute la masse.

577. On peut néanmoins établir, en général, que ces frénésies étaient plus dangereuses que celles décrites aux §§. énoncés, soit parce que la masse des humeurs était notablement plus impure et plus viciée, soit parce que la force

force de la vie était trop languissante et trop épuisée par l'effet de la maladie.

Du caractère obscur d'hydrophobie qu'on observa chez plusieurs malades.

578. Chez certains, les commencemens de la maladie étaient lents et obscurs, de manière qu'on peut avancer que quand il se manifestait des signes sensibles, il s'était déjà écoulé plusieurs jours depuis que les malades en portaient dans leurs veines la semence morbifique cachée. Chez ceux-ci, la maladie prenait la livrée de l'hydrophobie; ils tombaient insensiblement dans un penchant à la solitude, dans une inquiétude accablante qui détruisait tout repos, et leur dévorait le cœur, comme le dit *Cicéron*, qui traduit ce qu'*Homère* rapporte de *Belléro-phon* (182). Les nuits se passaient dans l'insomnie, les jours parmi de vains fantômes; peu de chose les épouvantait. En proie à des émotions toujours actives, mais inégales, pour peu de chose, ils s'abandonnaient à la colère, à la fureur, ils versaient des larmes; et passant ainsi, à-peu-près, la durée d'une semaine, tantôt se privant d'alimens, tantôt en dévorant inconsidérément une copieuse quantité, leur haleine devenait puante; ils avaient le regard troublé et menaçant, le sourcil rabaissé; leur marche était irrégulière et incertaine, leur sommeil

pénible et difficile, leur figure éminemment défaite et *vultueuse*; leur peau était humectée d'une sueur ténue; leurs urines étaient claires et tardives, les selles rares; la salive était épaisse, et la langue couverte de l'enduit accoutumé. Il n'était pas toujours sûr de se présenter devant eux, quand ils étaient dans cet état.

579. Quelques-uns essayaient de se mordre eux-mêmes, ou de mordre les assistans, ou bien les meubles de leurs chambres. Certains conservaient des égards pour le caractère du médecin; ils lui marquaient de la reconnaissance; ils étaient humbles, et imploraient du secours: chez d'autres tout cela manquait, ou même la gratitude. Ceux-ci aimaient la lumière; ceux-là la fuyaient. — On remarquait deux circonstances qui méritaient la plus grande attention. — 1.° Quelques-uns déliraient de sang-froid, et, au milieu de leur frénésie, essayant d'attenter à leur propre vie, manifestaient un certain degré de réflexion, ou pour mieux dire, se plaisaient à se détruire avec réflexion et méchanceté (183). — 2.° On remarquait en eux une rémission et une exaspération sensibles des désordres de la raison, qui étaient relatives à la chute et aux retours des paroxismes; et ce qui méritait une considération spéciale, c'est que leur pouls était le plus souvent très-lent, tardif, et ne donnait pas, chez les plus robustes, quarante pulsations

par minute, avec cette circonstance néanmoins qu'il était plus accéléré dans les rémissions que dans le commencement des accès (184), le début desquels était sensiblement remarquable par les taches rouges du visage, par le trouble augmenté du regard, par la respiration qui devenait suspirieuse et rare, par un bâillement facile, et par une augmentation d'inquiétude intérieure.

580. Les médecins *temporiseurs* ne pouvaient guérir cette classe de maladie ; elle exigeait de la prudence, du courage, de la résolution. Que pouvait en effet se promettre un médecin, des seules boissons d'eau que les malades refusaient si souvent d'avaler, de l'huile, des purgations, des simples décoctions de quinquina, des vésicatoires même, des sudorifiques prématurément employés ? Il est facile d'en juger sans doute, sans que je me donne d'autre peine.

581. Nous vîmes de ces malades depuis les dernières semaines d'avril, et un plus grand nombre dans les premières de mai. Les savans et estimables chirurgiens de mon régiment savent avec quel avantage pour nos malades je leur faisais promptement, et à plusieurs reprises, tirer du sang, d'abord du bras, ensuite de la jugulaire, ou de la tête, au moyen des ventouses scarifiées sur l'occiput, ou bien des veines hémorroïdales; quelle utilité je tirai du tartre émétique chez les plus vigoureux, et de l'ipécacuanha chez les plus faibles, en répétant toutefois le len-

demain le petit vomitif; quels effets utiles et avantageux produisit le seul musc odorant employé à propos dès les premiers jours de la naissance de la maladie, après les saignées convenables, et après avoir débarrassé l'estomac et les intestins de tout levain vicieux; et enfin combien répondit à nos vœux l'opium dépuré, uni, tantôt au musc odorant, tantôt à l'assa-fétida, et rendu plus actif par une dose discrète d'antimoine cru, quand les humeurs s'étaient déjà écartées de l'état naturel sous les efforts de la maladie, devenue vigoureuse et adulte, et qu'il y avait besoin d'éperon.

582. Il paraît, d'après un assez grand nombre d'observations consignées dans des auteurs véridiques, que l'hydrophobie peut s'engendrer spontanément dans le corps humain. Il conste néanmoins de toutes ces observations, que l'hydrophobie qui n'est pas le produit d'une cause contagieuse antécédente, ne doit son origine qu'à une profonde dépravation de la masse courante (185). Cependant, ce qui établit une différence sensible entre les hydrophobies spontanées que nous trouvons consignées dans *Schenckius*, *Boerhaave*, *Vandermonde* et *Van-Swieten*, ou rapportées par le savant *M. de Sauvages*, et le caractère obscur d'hydrophobie que nous avons observé chez plusieurs de nos malades, c'est que, chez ces derniers, on ne vit pas ce vice se réveiller dans le cours de la maladie,

mais commencer au contraire à se manifester en même temps que celle-ci naissait. — Une fois posé et accordé que cette horrible affection peut naître spontanément en nous, quand les humeurs acquièrent une éminente dépravation, rien n'empêche qu'on ne puisse ensuite concevoir qu'une cause morbifique, d'une nature aussi vénéneuse, puisse, dans le principe de l'attaque, en s'appliquant au corps, produire le même effet que la masse déjà altérée et rendue putride, peut faire sur la machine, dans le cours d'une maladie septique.

583. Vainement on voudrait savoir de nous de quelle source la substance putride qui produisait ces désordres, tirait une qualité aussi maligne et aussi hostile; si cette substance était de la même nature que la cause commune épidémique; si elle n'avait aucun rapport avec celle qui produisit ensuite, vers les derniers mois de l'été et dans l'automne, l'épidémie des chiens. Les premières causes des maladies sont couvertes de ténèbres impénétrables, et nous n'aimons pas à nous égarer dans de vaines conjectures.

584. Nous avons jugé à propos de placer ces attaques obscures d'hydrophobie dans la classe des phénomènes de l'altération de la raison, persuadés que nous sommes, d'après l'autorité du grand *Boerhaave* et de son illustre commentateur, que cette maladie est une espèce de

manie aiguë. En effet, les hydrophobes sont presque toujours affectés d'une altération d'esprit telle, qu'ils croient voir, dit *M. de Sauvages*, dans quiconque se présente devant eux, un homme qui leur fait violence pour qu'ils boivent de l'eau. Et de son temps, le très-éloquent *Arétée* faisait déjà remarquer que l'hydrophobie prend quelquefois la livrée d'une maladie aiguë.

De la manie et de la mélancolie.

585. Quoique nos écrivains assurent presque généralement que la manie est une maladie qui n'est pas accompagnée de fièvre, cependant je ne puis taire qu'on observa parmi nous des attaques manifestes de manie, même au milieu de la période aiguë de notre maladie.—En effet, on vit la frénésie se convertir facilement en ce vice de la raison, et plus que tout autre désordre, l'imparfaite hydrophobie, observée parmi nous, produire le même effet, sur-tout quand elle parvenait à un degré éminent. — Ce qu'il y avait de remarquable dans de semblables circonstances, c'est que le pouls de nos maniaques était le plus souvent bas, très-lent, et du caractère que nous avons énoncé au §. 357, et que ces malades ne revenaient à la santé que quand il s'engendrait dans les vaisseaux une accélération manifeste qui était jointe à des convulsions irrégulières. D'autres fois la manie se termina

par la léthargie; mais si alors le pouls se maintenait dans l'état d'oppression et de tardive langueur, ordinairement les malades périssaient, tandis qu'au contraire c'était un signe d'un heureux événement quand il s'engendrait dans le pouls une certaine vivacité et une augmentation de vitesse. — C'est ainsi qu'on voyait presque se vérifier dans ce cas, ce que le grand *Hippocrate* remarquait à l'occasion des maladies soporeuses et de l'apoplexie même, relativement à la nécessité de la fièvre pour dissoudre la cause morbifique qui peut produire ces vices, et la rendre capable d'une opportune résolution.

586. Ces circonstances m'ont fait penser que le défaut de célérité du pouls en a peut-être imposé à l'esprit des premiers écrivains, d'après lesquels tous les autres, comme c'est souvent l'usage, ont ensuite répété qu'on n'observe pas de fièvre dans la manie. Si l'on réfléchit toutefois que l'hydrophobie est une espèce de manie, que celle-ci n'est pas exclue des maladies aiguës fébriles, §. 384, et qu'on ne peut pas nier l'histoire de la typhomanie (186), on ne pourra se dispenser de convenir que l'opinion qui exclut la manie des maladies fébriles, exige le plus sérieux examen (187).

587. L'autre phase par laquelle se terminait la manie observée parmi nous, c'était la mélancolie; nous avons vu cette même altération de la raison, qui est regardée comme la base de

la manie, devenir souvent le terme de celle-ci. Or, la mélancolie ne se réveilla que chez ceux dans les vaisseaux desquels, la période aiguë terminée, il restait encore une partie de la semence délétère et des produits du venin épidémique. Nous vîmes en effet la maladie se réveiller de nouveau chez ces derniers, ou sous une apparence de frénésie ou de nouvelle manie, ou bien ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et à la longue qu'ils se rétablirent parfaitement (188). Ce fut aussi chez les mêmes malades, comme nous l'avons remarqué au §. 420, qu'on observa dans le cours de la convalescence, divers retours d'une démence obscure et d'une manie fugace, telles néanmoins que ces infortunés attentaient ouvertement à leur propre vie, quand ils n'étaient pas gardés à propos, et dirigés par le zèle de l'amitié. — On employa d'ailleurs diverses précautions et divers moyens en faveur de ceux-ci; les bains froids convinrent dans le cas d'attaque aiguë (189), ainsi que le musc (190), les vésicatoires, et quelque doux laxatif.

Du délire.

588. Ce vice ne naquit pas chez tous dans le même temps de la maladie; chez tous, il n'eut pas la même vigueur; chez tous, il ne fut pas précédé ou suivi des mêmes circonstances morbi-

fiques. Le délire était la base des frénésies, lesquelles, de même qu'elles tiraient leur origine du délire, se résolvaient et se transformaient finalement en délire quand elles se dissipaient.

589. On peut réduire à trois époques différentes les différens degrés de ce vice. — La première peut se rapporter au premier stade de la maladie. Il arriva souvent que nos malades déliraient dès le premier accès : de ce nombre néanmoins étaient ceux qui éprouvaient déjà depuis quelques jours de l'abattement, une lassitude intérieure, une certaine pesanteur, un certain engourdissement de la raison, accompagné d'une apparence d'importune mélancolie, ou de songes confus et fatigans; le délire, chez ceux-ci, dégénéra facilement et promptement en frénésie. — Presque chez tous les autres, le délire ne se réveilla que sous l'impétuosité des paroxismes, et ordinairement vers le troisième jour; avec cette circonstance que ce vice paraissait être évidemment un symptôme attaché aux retours fébriles, auxquels il s'unissait seulement dans la vigueur de la fièvre, puis se dissipant à mesure que la fièvre déclinait, il se convertissait à la fin de celle-ci, ou en une espèce de mélancolie récurente, ou en un sentiment de lassitude; mais croissant ensuite avec la maladie elle-même, et ses accès devenant moins réguliers, plus fréquens et d'une plus longue durée, dans la seconde semaine et quelquefois dans la

troisième, il acquérait le caractère, ou de la frénésie, ou de la manie, ou de la léthargie.

590. La seconde époque de la naissance de ce vice regarde le second âge de la maladie. Chez plusieurs de nos malades, les désordres de la raison se continrent, durant le premier âge de la maladie, dans les simples limites de la lassitude, d'une obscure faculté de réminiscence, d'une difficulté d'imaginer avec justesse ou de penser avec rectitude et assurance; vices que les malades n'éprouvaient pas toujours dans toute l'étendue du jour, mais le plus souvent durant la vigueur des paroxismes seulement. Ceux qui souffraient ainsi, eurent ordinairement une fièvre d'un très-doux aspect, mais frauduleuse et éminemment trompeuse; le second âge de la maladie fut ensuite, chez ces derniers, plein de désordres très-graves et très-dangereux. On voyait facilement les convulsions précéder le délire, et celui-ci dégénérer bientôt en frénésie ou en léthargie.

591. La troisième époque du délire répondit à la dernière de la maladie. Chez quelques-uns, la maladie acquérant sourdement de la force et de la vigueur, il ne se manifestait de délire vrai et confirmé, que quand les humeurs étaient éminemment viciées; ce délire ne se transforma que tard en frénésie.

592. Ce vice ne parut pas chez tous avec le même aspect et le même caractère. Une fréquente

inconstance était l'apanage de quelques-uns; tantôt ils étaient dans un état d'inertie; tantôt ils paraissaient courageux : un instant après, extrêmement timides. Quelquefois ils murmuraient; d'autres fois ils priaient, ou bien ils faisaient les plus vives instances pour qu'on chassât ce spectre, cet autre qui les tourmentait par un bruit fatigant. Ils parlaient pour un instant de choses honnêtes; peu après ils s'échappaient en paroles obscènes: enfin ils étaient en proie à une turbulente inconstance. Presque chez tous ceux qui se trouvaient dans cet état d'agitation si fréquente et si variée, on vit naître des convulsions générales (191), ou une véhémente léthargie, ou bien la manie. Il est néanmoins à propos d'avertir que tous ceux chez lesquels cette sorte de délire parvenait à un degré éminent, devenaient frénétiques avant de tomber dans la léthargie et la manie, et ordinairement avec une fin malheureuse (192).

593. Certains autres délirans offraient un autre caractère; ceux-ci étaient immobiles et taciturnes, et, comme le dit *Galien*, attaqués de cette démence obscure et incertaine qui trompe les assistans et les proches, au point qu'ils gardent le plus scrupuleux silence, dans la crainte d'arracher le malade à ce repos insidieux, lequel cache sous le masque du sommeil, un délire qui dégénère bientôt en une véhémente et terrible frénésie. L'état de ces malades ressemblait tellement

à celui qu'on trouve exposé dans le même auteur, que nous estimons convenable de renvoyer nos lecteurs à la description qu'il en a donnée (193). — Ces malades furent aussi en grand danger; leur délire passait tacitement à la frénésie, à laquelle s'unissaient une affection comateuse (194), et un caractère manifeste de mélancolie, suivant la doctrine de *Galien* (195).

594. Il y avait différens signes qui précédaient le délire, et qui l'annonçaient presqu'immanquablement. Le premier signe se tirait d'une respiration rare, suspirieuse, le plus souvent accompagnée d'un pouls rare et lent; le second, des yeux qui paraissaient, ou trop vifs, ou trop abattus et nébuleux. Chez quelques-uns, ils semblaient comme dirigés et fixés d'une manière immobile sur quelqu'objet; chez d'autres, ils s'agitaient furtivement ou avec une contenance mesurée, exprimant ainsi, ou le soupçon, ou l'attention (196). Le troisième signe se déduisait, à mon avis, des songes agités, extraordinaires, et si pénibles, qu'ils se rapprochaient d'une veille opiniâtre : le quatrième, de l'éminente sensibilité dans laquelle tombaient les malades, sur-tout quand les tremblemens obscurs ou manifestes avaient commencé, que la voix avait changé, et qu'avec la bouche sèche sans raison, spécialement dans la vigueur des paroxismes, ils étaient engagés à cracher fréquemment du bout des lèvres; le cinquième, de l'altération

prématurée de l'ouïe, ou des douleurs et des bourdonnemens d'oreille, etc.

595. On n'observa pas une moindre variété dans le concours des causes d'où le délire semblait tirer son origine ; la plus importante était celle de la maladie épidémique qu'il paraissait accompagner constamment, quand les progrès de cette cause étaient rapides et imposans. On peut dire généralement que tout ce qui donna naissance à la frénésie, à la manie, etc., devint aussi, ou avant ou après, la cause de cette altération de la raison.

596. Relativement à la méthode curative, elle se réduisait à peu près à l'emploi de quelqu'une des circonstances énoncées jusqu'à présent, comme utiles et convenables dans la frénésie et la manie. Il convient néanmoins d'avouer que la première et générale indication était celle qui naissait de la complication et de la qualité des produits, et du caractère de la maladie principale. Cependant quoiqu'il fût incontestable que de s'attacher seulement à couper les rameaux, c'était permettre au tronc de pousser de nouvelles branches ; néanmoins on ne peut nier qu'il ne fût également dangereux et condamnable de laisser librement s'exaspérer les symptômes principaux qui s'opposaient à l'emploi des secours de l'art, (en laissant perdre avec la raison qui s'obscurcissait ou s'anéantissait entièrement, l'obéissance et l'attention né-

cessaires aux malades pour qu'ils pussent recevoir des secours opportuns) et qui conspiraient avec la maladie principale à détruire la force et l'économie de la vie, et à accélérer le désordre et la dissolution. — C'est pourquoi, outre les remèdes indiqués aux endroits énoncés, le premier soin consistait à procurer aux malades une position élevée, qui ne favorisât pas l'affluence et le séjour des humeurs dans la tête. Rien n'est plus avantageux, disait *Haller*, pour entretenir la liberté du commerce des humeurs entre la tête et les autres ventres de la machine, et en faciliter le retour au cœur, que de maintenir dans une situation le plus élevée possible, les malades affectés de maladie aiguë de la tête (197). On peut presque avancer que la différence sensible avec laquelle la tête est plus affectée dans les maladies du bas-ventre que dans celles de la poitrine, est due en grande partie à la différence du *decubitus*.

597. Quand il y avait affection idiopathique de la tête, ou que celle-ci était éminemment intéressée dans la vigueur du délire, il était avantageux de la raser (198), de nettoyer les pieds et de les tenir bien couverts pour provoquer l'affluence des humeurs vers les extrémités et en favoriser la transpiration (199); il était, sous le même rapport, très-avantageux de faire tenir les pieds dans de l'eau à peine tiède, quand les malades étaient sensiblement

menacés de délire. — Ce qui était encore d'un extrême avantage, c'étaient les saignées pratiquées, ou à la jugulaire, ou bien avec les ventouses scarifiées sur l'occiput, en faisant précéder l'application des ventouses sèches entre les épaules (200), ou bien enfin avec les sangsues appliquées sur le front (201); et dans les cas de météorisme établi ou menaçant, ou au pied, ou aux veines du fondement avec les sangsues.

598. Quoique ce que nous avons dit aux différens articles de la frénésie pût suffire pour éclairer la méthode curative propre aux divers degrés du délire observé parmi nous, nous estimons toutefois convenable de considérer ce vice sous deux autres aspects : — 1.° comme le produit de la sensibilité vicieusement augmentée, ou par l'effet de la cause de la maladie agissant spécialement sur les nerfs, ou par la dépravation de la masse. — Il convenait de considérer dans cette classe différens degrés de lésion. 1.° Le degré médiocre de sensibilité, joint à l'irritabilité; 2.° le degré confirmé de sensibilité, joint à la rigidité convulsive du tout, ou de quelque partie seulement; 3.° les effets de ces deux vices, dégénérés en lassitude et en inertie; 4.° le degré de sensibilité éminent, joint à la tension et à la sécheresse. — 2.° Comme l'effet de l'inanition dans laquelle la machine tombait sous le poids des désordres morbifiques.

Nous examinerons, pour plus grande clarté, chacun de ces points dans des articles séparés.

De l'indication curative quand il y avait menace de délire, ou que celui-ci était produit par un vice de sensibilité augmentée et jointe à une grande irritabilité.

599. Quand il y avait menace de délire, et qu'il paraissait dans l'ensemble des symptômes une sensibilité manifeste, à laquelle il se joignait de l'insomnie et un trouble extrême dans les affections, les seuls remèdes qui convenaient alors, étaient ceux qui pouvaient introduire dans la machine un principe de calme et de repos. Or, on ne peut assez louer dans ce cas, l'avantage que procurait à nos malades l'emploi des doux calmans et des narcotiques prudemment administrés.

600. Tel était sur-tout le musc odorant, qui jouissait de la plus grande efficacité pour adoucir et réprimer ce principe de sensibilité convulsive qu'on voyait dominer chez quelques-uns, à un degré très-éminent. Ceux-ci tombaient d'abord dans un engourdissement agréable et inespéré, puis passaient par degrés au repos, à l'assoupissement, au sommeil; leur pouls acquérait une certaine ondulation régulière; la respiration devenait moins suspirieuse; et s'il arrivait quelquefois qu'on n'eût pu éviter le délire,

celui-ci

celui-ci ne fut certainement pas aussi véhément qu'il avait menacé de l'être par l'activité des symptômes réunis, ni ne parvint jamais à ces dangereuses extrémités auxquelles il arrivait chez ceux chez lesquels cette drogue, par je ne sais quels préjugés mal-entendus, ne fut jamais employée, ou ne le fut que tard. — L'opium administré avec sagesse et modération tendait au même but ; et nous avons vu au §. 166 avec quel avantage on peut employer ce remède dans le cas où domine une grave irritabilité. Toutefois, je dois convenir que, quoique je m'en fusse tenu à lui durant les premières semaines de l'épidémie, néanmoins comme j'avais observé qu'il était extrêmement difficile d'en pouvoir par fois prescrire les doses précises et convenables, et capables seulement d'opérer autant qu'il fallait et rien de plus, enfin exactement conformes aux degrés du besoin ; vers la fin d'avril j'en abandonnai l'usage pur, et je me déterminai absolument à l'emploi du musc odorant, que je trouvais toujours de plus en plus un remède et plus sûr et non moins efficace (202).

601. Je crois nécessaire d'avertir ici que, dans cette espèce de délire qui était le produit d'une augmentation de sensibilité, loin qu'on pût regarder comme suspect un remède qui, dans sa propriété de causer le sommeil, paraît recéler celle d'emplir et de charger de sang les viscères

de la tête, je puis assurer au contraire que c'était, dans cette classe de vice, l'unique moyen capable de produire et d'exciter le sommeil. C'est pour cette raison que nous fûmes souvent obligés d'avoir recours à l'union de l'opium avec le musc, sur-tout quand il se joignait à l'excès de sensibilité, des veilles fatigantes et opiniâtres. Cet expédient ne paraîtra étrange et déraisonnable qu'à ceux qui n'ont jamais consulté dans l'exercice de leur profession, ni la raison, ni l'histoire des maladies, ni les vrais oracles de l'art salutaire de guérir.

602. Si l'on fait attention à la prudente distribution des moyens que tentèrent les vrais enfans d'*Esculape* pour amender les vices de la raison troublée, on reconnaîtra qu'ils se réduisent tous ou au stimulus, ou à l'évacuation, ou au repos. — Quant à ce qui regarde ce dernier, on peut dire qu'ils n'épargnèrent rien pour le procurer; c'est pour atteindre ce but, qu'ils avaient soin de faire tenir les délirans éloignés de la lumière, de leur procurer un doux calme au moyen de la musique, puissante modératrice des esprits livrés au tumulte et au désordre (203); d'employer toutes les précautions possibles pour ne pas exaspérer l'esprit des malades, même jusqu'à paraître prendre pour des actes raisonnables, les preuves les plus évidentes de l'altération de leur raison (204); et enfin de tout mettre en œuvre pour éloigner de leurs regards

les objets qui auraient pu alimenter le trouble et l'emportement engendrés dans leur esprit (205).

603. Or, comme ils avaient vu que le sommeil calmait quelquefois admirablement bien les troubles de la raison (206), ils s'appliquèrent, principalement dans cette classe d'affection, à procurer aux malades un paisible repos, comptant uniquement sur lui pour l'amendement des désordres de cette nature (207). Ainsi, les uns eurent recours aux frictions douces et légères, évitant expressément les fortes, comme incapables de procurer aucun avantage (208); les autres s'en tinrent aux doux narcotiques, comme le safran (209); d'autres enfin mirent en usage le pavot, la jusquiame, la mandragore, etc., tantôt en les donnant en décoctions, et tantôt en fomentant le front et la tête avec ces mêmes décoctions, ou avec leurs feuilles vertes (210).

604. Ainsi, en nous appuyant sur ces bases, nous nous en tînmes avec succès au parti énoncé, employant d'ailleurs tous les moyens capables d'éloigner toute exaspération et tout vice de la sensibilité. Nous évitâmes donc la chaleur, l'air raréfié, les boissons chaudes, et même les vésicatoires que nous avons vus si souvent employés, dans ces circonstances, par la tourbe des médecins peu réfléchis, et que nous trouvons recommandés par quelques écrivains. Et comme nous l'avons dit ailleurs, les purgatifs, employés dans ce temps de violence et d'excessive sensibilité,

n'étaient pas moins suspects que les remèdes énoncés ; il en était de même des sudorifiques et de tous les remèdes capables de favoriser l'irritabilité, ou de jeter dans le désordre et l'agitation, et les parties solides, et la masse des fluides.

605. Quant à ce qui a rapport à la seconde partie, c'est-à-dire — *à l'indication curative qui regarde le délire, joint à un état de violence et de sensibilité telle, qu'elle avait jeté les malades dans une extrême rigidité convulsive, en jouant sur quelque partie noble, le rôle d'un aiguillon éminemment irritant,* — nous observâmes que le stimulus général qui s'était établi dans tout le système, ou que cette sensibilité vicieuse qui avait pris, dans quelque partie, un tel accroissement, qu'elle avait détruit la sensibilité et l'action des autres parties, ne pouvaient s'amender l'un et l'autre que quand il se produisait, ou dans une partie sensible, ou dans tout le système, un stimulus tel, que non-seulement il équivalût à la force de l'excitation intérieure, mais qu'en la surpassant, il troublât l'ordre morbifique et l'état de violence qui s'était nouvellement engendré dans la machine. — D'où il arriva que les remèdes convenables dans le premier cas, ne purent pas également convenir dans le second. Ainsi, au lieu de caresser et d'adoucir, il convenait d'irriter et de vaincre un stimulus moindre par un autre plus vigoureux

et plus prompt. — La loi du plus fort est par-tout la même; notre machine, dans l'état sain, manifeste dans toutes ses fonctions, quelle est l'étendue de la puissance du stimulus, et le médecin le plus sage est celui qui sait, dans l'état morbifique, et en affaiblir l'activité vicieusement augmentée, et en augmenter la force diminuée, et en employer à propos la vigueur et la puissance.

606. En effet, il convenait, pour satisfaire à cette indication, d'appliquer promptement des épispastiques aux pieds, de poser les vésicatoires sur quelque partie des articulations, sur-tout quand l'excès du stimulus qui produisait le mal, était joint à une substance âcre et dégénérée de l'état naturel, et disposée à frapper quelque partie noble et sensible (211); de faire des frictions le long des parties inférieures, d'appliquer des ventouses, d'administrer des pédiluves à l'eau froide, d'appliquer la neige sur quelque partie du corps, ou sous la plante des pieds pour les irriter.

607. Le bain froid employé pendant quelques minutes, ou en manière de simple immersion, ou en choquant sans discontinuer le corps des malades avec des projections d'eau froide, était un remède dont l'efficacité, par loi de pesanteur (212) et de stimulus (213), ne fut pas d'un petit secours pour troubler l'état de vive sensibilité qui s'était opiniâtrément établi dans la

machine, pour faire naître dans les vaisseaux un principe de nouveau mouvement, et imprimer aux humeurs une direction opposée.

608. Nous verrons à l'article de l'épilepsie, avec quel avantage, d'après ce même principe, nous eûmes quelquefois recours au fer rouge appliqué sous les plantes des pieds, dans les cas extrêmes d'excessive sensibilité, accompagnée de cette convulsion meurtrière, qui, comme nous l'avons énoncé ailleurs, ôtait comme subitement la vie.

609. Il convient enfin de réfléchir que, comme l'affluence et la stagnation des humeurs ne peut manquer d'avoir lieu dans les endroits où le stimulus est plus considérable, l'indication curative est conséquemment toujours composée. Il ne suffit pas seulement d'anéantir un stimulus par un autre; il faut encore imprimer du mouvement et donner issue aux masses que la force de ce même stimulus emprisonne dans les parties : de là la nécessité évidente des évacuations de sang particulières, pratiquées, ou avec les ventouses appliquées à l'occiput, ou avec les sangsues au front, ou par l'ouverture de la jugulaire, etc. — Après l'emploi de ces moyens, il convenait de faire usage du musc et des assoupissans. Les premiers remèdes servaient à faire naître un ordre nouveau dans les mouvemens de la machine; les seconds, à alléger le poids des souffrances.

610. *Relativement aux indications curatives des effets des deux vices énoncés en dernier lieu*, on doit convenir que cet état de maladie qui naissait de la sensibilité dégénérée en lassitude et en stupeur (214), et qui joignait au délire l'assoupissement, la taciturnité et l'inertie, exigeait les mêmes précautions et la même méthode curative que nous avons exposée jusqu'à présent ; tant il est vrai que des effets semblables peuvent être le produit de causes contraires, et que les degrés extrêmes de la sensibilité constituent les premiers points de la lassitude !

611. L'indication curative de cet éminent degré de sensibilité qui se réveillait dans les parties quand elles restaient à nu, était absolument différente. — Il est hors de doute que les organes sensitifs sont d'autant plus faciles à être irrités, qu'ils sont moins défendus par ce gluten onctueux qui les tient à couvert de toute action du stimulus, §. 494, n. 115. — Nous avons souvent vu, dans notre maladie épidémique, le délire ainsi que la sensibilité convulsive, se réveiller, ou sous l'effort des remèdes purgatifs dont quelques-uns firent abus avec une indiscrétion d'autant plus condamnable qu'elle était plus manifeste et moins circonspecte, ou sous le poids du gluten dépravé et devenu acrimonieux dans le cours de la maladie, ou bien sous la force des perpétuelles déjections ventrales, qui étaient le produit de la maladie dégénérée

en dyssenterie ou en une diarrhée vicieuse.

612. Dans ces circonstances, les parties restées à nu, et conséquemment exposées à l'action perpétuelle du stimulus, tombaient dans une véhémente sensibilité qui était, comme nous l'avons dit, souvent accompagnée des convulsions et du délire. On conçoit qu'alors les moyens énoncés ne pouvaient plus avoir lieu, mais qu'ils étaient au contraire manifestement contre-indiqués. C'était dans ces circonstances que les remèdes huileux et tout ce qui pouvait fournir aux parties exaspérées un voile protecteur, devenaient très-avantageux. On ne peut exprimer tout l'avantage que produisit l'emploi de l'hydrogale préparé quelquefois avec l'eau distillée de sureau. — Les vésicatoires, les choses froides, les purgatifs, les préparations minérales furent fréquemment nuisibles. — Le musc lui-même, ou ne répondait pas entièrement aux vœux du médecin, ou produisait manifestement moins d'effet, et était moins utile que les seules préparations d'opium, lesquelles paraîssaient innocentes et fort avantageuses dans des cas semblables; il en était de même des lavemens anodins, avec addition de lait, de jaunes d'œuf, et quelquefois d'une eau opiatique.

613. L'indication curative *de cet état de rigidité et de tension, ou qui succédait à l'extrême sensibilité, ou qui naissait avec la maladie elle-même*, ne présentait pas une

moindre variété. Nous avons vu ces vices prendre ordinairement naissance dans les corps épuisés; rarement ils naquirent dès le principe, à moins que la maladie n'eût quelque chose d'analogue à la catalepsie (215). — Je traitai un soldat du second bataillon, attaqué de la maladie épidémique, chez lequel on observait tout le caractère d'une catalepsie. On avait beau le stimuler, il paraissait insensible, et restait sans mouvement comme un morceau de bois; ses membres gardaient durant plusieurs heures, l'attitude qu'on leur donnait; il était constamment couché sur le dos; presque toujours il dormait; mais ses yeux étaient pulvérulens, tachés de sang, et à demi-fermés; il avait ordinairement la bouche ouverte. Si on le secouait, il se réveillait à peine; il tournait très-lentement le regard, et fixait d'une manière étonnée pour reconnaître. Il avait de la peine à avaler. Son pouls ne donnait pas quarante pulsations par minute; sa respiration était très-lente. Il ne rendait que rarement des urines, et encore sans s'en apercevoir; les purgatifs les plus actifs produisaient à peine quelques selles rares. Le ventre se météorisa fortement; la peau se couvrit de pétéchies; le hoquet devint fréquent. — Son état ne commença à s'améliorer que lorsqu'il survint de petites convulsions générales, accompagnées d'un pouls accéléré, d'une respiration fréquente et suspirieuse, auxquels phénomènes se joignaient des

attaques d'une frénésie récurente. Il guérit le vingt-unième, en rendant des selles copieuses et putrides, et des sueurs d'une odeur acide et très-puante, lesquelles laissèrent sur les linges des taches verdâtres et difficiles à détruire. — Il ne conserva aucun souvenir de ce qu'il avait souffert, pas même des choses sur lesquelles il avait paru, durant le cours de la maladie, faire des réponses justes. Interrogé de quelles idées il avait été occupé durant son état passé ; il répondait qu'il n'avait éprouvé qu'un vide dans les idées, ou tout au plus une confusion d'imagination telle, que les images des choses lui paraissaient faibles, obscures, et comme des objets vus dans le lointain, ou plongés dans un vide vaste et ténébreux.

614. L'application des remèdes que nous croyons utiles pour amender l'excès de sensibilité, pouvait-elle raisonnablement convenir chez les malades de cette classe ? ou bien convenait-il au contraire d'employer des moyens propres à réveiller dans le corps la sensibilité affaiblie et obscurcie ? — Autant que nous avons pu le conclure de l'ensemble des symptômes et de l'état de la machine, dans cette classe de malades, il ne nous a pas paru qu'il y eût dans le corps excès d'un principe de mollesse et de relâchement, mais au contraire un état manifeste de dureté et de tension, vice qui est d'ailleurs familier au corps dont la raison est

altérée à ce point. Le défaut de sentiment, ou l'obscurcissement de la sensibilité, exige un état opposé à celui qui domine dans le corps quand nous devenons très-sensibles. — Cependant on ne peut pas contester que les fibres nerveuses ne soient d'autant plus sensibles, qu'elles sont plus faibles et plus lâches. La mollesse est un mode nécessaire de la sensibilité. Nous remarquons en effet, que les enfans et les tempéramens faibles sont très-enclins à la mobilité, et qu'au contraire celle-ci s'obscurcit et se perd à mesure que les parties se dessèchent, ou deviennent arides, ou acquièrent de la vigueur. Les affections convulsives et la sensibilité morbifique du premier âge sont ordinairement vaincues par l'âge adulte. J'ai connu une femme née très-sensible; le plus léger mouvement la troublait; elle sentait les odeurs les plus obscures et les plus éloignées; elle mourut dans la consomption. Son excessive sensibilité alla toujours en décroissant, à mesure que la vie s'éteignait en elle; dans les derniers jours, elle perdit l'ouïe; elle y voyait très-peu, et sentait à peine les odeurs les plus vives qu'on était obligé d'employer pour corriger les vapeurs putrides dont l'air était rempli, et qui s'exhalaient d'une machine en proie à la contagion de la phthisie.

615. Il nous arriva fréquemment de voir nos malades stupides, vides d'idées, par fois peu sensibles, d'autres fois sans mémoire, paresseux,

engourdis, ou dès le commencement de la maladie, ou sur-tout quand les attaques et les récidives avaient été fréquentes. — Or, les remèdes que nous trouvâmes le plus convenables à ceux-ci, furent ceux qui pouvaient faire naître un état de sensibilité dans la machine. Les boissons tièdes, les fomentations chaudes d'herbes anodines et relâchantes, les purgatifs, etc., étaient les premiers moyens qu'il fallait employer ; il convenait de faire succéder à ceux-ci les stimulans, en s'abstenant expressément des opiatiques et des remèdes assoupissans, comme capables d'enlever aux parties leur propriété d'irritabilité.

616. La contre-indication des moyens propres à diminuer la sensibilité, augmentait quand, à la cause de l'obscurcissement de la sensibilité, se joignait l'aridité des parties. Je n'ai rien connu de plus nuisible dans ce cas, que l'usage des bains froids et de tout ce qui pouvait accroître ce principe de rigidité qui dominait dans les vaisseaux. — Qu'on juge de là avec quelle indiscrétion on fait souvent indistinctement usage des bains froids, des remèdes stimulans et des opiatiques, dans toutes les espèces d'affections de nerfs et d'altérations de la raison.

617. Je ne puis m'empêcher de faire remarquer *que l'abstinence eut aussi ses délires.* J'ai souvent vu, dans les derniers jours de la maladie, après les grandes et utiles évacuations, et au milieu du cours le plus régulier de cette même

maladie, les malades, qui promettaient les plus heureuses conséquences, tomber dans un délire actif et dans de fatigantes somnolences; leur pouls était à peine sensible, très-bas, grêle; leur respiration petite, presque froide; leur peau humide et fraîche; leur voix basse, exténuée. Néanmoins il n'y avait pas de tremblemens, ou bien quand ils présentaient le pouls, on s'apercevait tout au plus que leur bras vacillait et ne se tenait pas immobile dans une position fixe.

618. L'unique remède pour ceux-ci, était une opportune restauration, et une nourriture convenable, donnée de manière à ne pas opprimer, mais pour qu'elle pût au contraire restaurer. — Ces inconvéniens devraient, une fois pour toutes, nous rendre moins austères, et plus attentifs à ne pas tenir, presque d'un air tyrannique, nos malades absolument privés de toute nourriture. Notre manière de traiter est d'autant plus dégénérée de l'ancienne, que nous ne faisons, chaque jour et depuis le premier état d'une maladie, que nous appliquer à détruire le corps avec les saignées, les purgatifs, les vomitifs, les vésicatoires, les préparations minérales, etc.; tandis que nous refusons en même temps la plus légère restauration à une machine vivement combattue et par la maladie et par les remèdes.

619. Que dirions-nous d'un chef d'armée qui

exposerait à tout moment ses soldats à devenir les victimes de la fureur de l'ennemi, et qui ne se mettrait pas ensuite en peine de substituer de nouvelles recrues aux combattans qu'il aurait perdus? Nous dirions sans doute avec raison d'un tel chef, ou qu'il ne se soucie pas de battre l'ennemi, ou qu'il veut être battu par lui.

620. Il est donc éminemment nécessaire d'accorder quelque nourriture aux malades, surtout quand la cause de la maladie est douée d'un génie consommateur et putréfiant, et quand, d'une voix non équivoque, la nature manifeste ses besoins. Ce ne serait pas ici le cas de me dire que l'eau nourrit; ce qu'on a dit de la faculté des bains pour amender les crimes, s'applique trop bien à cette proposition pour que je ne répète pas ici, « qu'il faut être bien simple pour croire que l'eau puisse garantir des homicides et du carnage » — Au reste ces événemens ne sont pas nouveaux dans l'histoire de la médecine. On peut lire dans les actes de l'académie royale des sciences, deux exemples de délire né de l'abstinence dans le cours de maladies aiguës, et convenablement dissipé par une nourriture appropriée.

621. De même qu'il résulte clairement de tout ce que nous avons exposé jusqu'à présent, que le traitement du délire dépendait du traitement de la maladie principale dont il était un produit (216), de même aussi l'on en peut évi-

demment inférer que celui-ci n'est pas un vice susceptible d'admettre un traitement invariable et d'une seule nature.

Des altérations les plus remarquables dans les fonctions de l'esprit.

622. Il n'y a pas de maladie qui ne se réveille ou ne se dissipe plus facilement pour les plus petites causes, que le délire; et cependant malgré sa fréquente et facile récurence, il n'y a pas de maladie que nous comprenions moins que celle-ci, et dont nous puissions moins expliquer la véritable nature. L'entendement humain a su s'ouvrir une route à travers les immenses et lumineuses régions des astres, pour en épier les secrets et en découvrir les mouvemens et les phases ; et l'homme n'a pu se connaître lui-même, ni se rendre raison, je ne dis pas des affections secrètes, mais même des plus ordinaires de son esprit. Ce n'est pas qu'on n'ait tenté de puissans efforts pour y parvenir, et qu'il n'y ait eu personne qui ne se soit même vainement persuadé d'avoir réussi. L'homme est trop porté à l'acquisition de ce qu'il lui est difficile d'obtenir, et notre orgueil est égal à notre ignorance. Mais c'est une misérable vanité que de vouloir pénétrer là où la nature humaine nous abandonne, et où notre pouvoir est circonscrit et resserré dans les liens étroits de notre

propre faiblesse, par une force supérieure et de nature opposée, qui se montre d'autant moins accessible à nous, que nous nous efforçons davantage d'en approcher.

623. Quoiqu'il soit incontestable que, dans toute maladie, et sur-tout dans les maladies des parties sensibles, notre esprit conçoive quelque altération (217), néanmoins il n'est pas vrai que toutes les facultés de l'esprit soient également intéressées et affectées dans tous les délires (218). Le savant M. *de Sauvages* nous en a donné la raison ainsi que des exemples (219), et nous en avons nous-mêmes obtenu des preuves nombreuses et non équivoques dans notre épidémie.

624. En effet, chez certains, la faculté de sentir, c'est-à-dire de percevoir (220) ou quelques-uns, ou plusieurs des objets qui se présentaient devant eux et qui agissaient sur leurs sens et les stimulaient, se trouvait en défaut; et cette faculté tantôt manquait absolument, tantôt ne manquait qu'en partie. — Chez d'autres cette même faculté se pervertissait et se troublait au point que l'esprit ne percevait les images des objets que d'une manière confuse, ou nulle, ou peu conforme à leur nature. — Chez d'autres enfin cette faculté devenait si vive et si véhémente, et par conséquent si irrégulière, qu'au moindre bruit, à la moindre parole, au moindre objet qui se présentait, il se réveillait aussitôt une foule d'idées extravagantes et irrégulières.

625. Chez

625. Chez tous ces malades, on voyait évidemment que les sens étaient dans un véritable état de violence. Ils n'y voyaient pas avec netteté; ils n'entendaient pas clairement, et le toucher qui était le dernier à se dépraver, ne rapportait pas les sensations éprouvées, avec la précision requise. Le goût n'était pas plus respecté; j'ai vu des malades qui, dans le délire, au lieu d'avaler, mâchaient ces mêmes pilules qui leur faisaient bondir le cœur quand ils avaient l'esprit sain.

626. Chez ceux-ci l'imagination avait une force et une activité prodigieuse; chez ceux-là elle était extrêmement faible et abattue. On observa chez d'autres une idée prépondérante et vive, de manière que toute autre étant obscurcie, ou perdue, il n'était pas possible, quoiqu'on fît, ni de chasser celle-là, ni d'en réveiller aucune autre (221).

627. Les idées qui usurpaient ordinairement, chez ces derniers, le pouvoir sur toutes les autres, étaient celles qu'ils avaient acquises durant l'état d'éminente sensibilité dans lequel se trouvait leur machine quand ils avaient été surpris par la maladie (222), ou bien celles dont ils avaient fait auparavant leur passion dominante, comme l'amour, la haine, l'avarice (223). Il paraissait se réveiller, dans cette espèce de délire, un stimulus si fort dans les siéges intérieurs où se trouvent tracées, d'une

manière aussi admirable qu'inexplicable, les idées des choses, qu'il s'engendrait chez eux une sensation aussi vive qu'elle aurait pu se produire par le stimulus d'un objet présent. *On doit regarder*, disait *Genovesi* (224), *comme une vigoureuse sensation, toute imagination qui devient si vive et si claire, qu'elle égale la vivacité et la clarté de la sensation* (225).

628. L'entendement n'était pas dans un moindre désordre. Quelquefois la perception avait lieu; l'imagination se produisait bien : mais les malades n'avaient pas pour cela la faculté de raisonner juste, de juger d'une manière droite, ni d'enchaîner la série des idées et des jugemens; de sorte que la juste perception des véritables relations, de la convenance et de la disconvenance qui existaient entre les diverses idées des choses perçues ou imaginées, étant en défaut, il en naissait des jugemens très-irréguliers, des discours ridicules, confus, et manquant d'ordre et de propriété.

629. Quant à la réflexion; quelques-uns parurent évidemment conserver, au milieu du délire, la faculté de réfléchir, c'est-à-dire de donner de l'attention à leurs propres pensées (226). Un grand nombre commença à délirer en s'éloignant lentement de la manière droite de percevoir et de raisonner; vice dont ils s'apercevaient bientôt, et qui s'amendait, pour peu qu'ils en fussent avertis par les assistans. A ce

premier état succédait une aberration plus tenace et une moindre puissance de s'amender, quoiqu'ils en eussent la volonté. Tirés de cet état et appelés à haute voix, l'amendement et l'attention n'étaient que momentanés ; ils ne différaient nullement de ceux qu'on tire du coma et de la léthargie au moyen d'un stimulus ; et aussitôt que finissait l'excitement extérieur, ils s'abandonnaient de nouveau à cette force d'aberration intérieure à laquelle ils paraissaient en proie. — Ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans le premier et le second stade, très-peu perdirent la faculté de voir et d'entendre d'une manière juste ; dans le troisième cependant, le délire parvenant à son comble, les uns regardaient fixément et avec un œil menaçant, les autres d'une manière incertaine et avec des yeux pulvérulens ; presque chez tous, la faculté de l'ouïe paraissait s'obscurcir à mesure que celle de la vue se troublait et se perdait.

630. Cette noble prérogative de l'homme (228), par laquelle nous rappelons à notre esprit les choses perçues et pensées, et qui, comme le dit notre célèbre et respectable ami M. *Genovesi* (229), est la base sur laquelle appuie le savoir humain ; la mémoire éprouva aussi ses atteintes (227). Quelques-uns voyaient et jugeaient, mais tout en se rappelant les choses, ils perdaient la mémoire des mots et des noms de ces mêmes choses. Un phénomène presque

constant chez un grand nombre de malades, ce fut de ne conserver aucun souvenir des actions et des mouvemens qu'ils avaient exécutés dans le temps de la maladie, avec toute l'apparence de la réflexion et de l'attention (230). La période aiguë de la maladie terminée, quelques-uns restèrent avec la tête éminemment faible; il leur était impossible de supporter le moindre travail, la plus légère affection, une application active, sans en éprouver un dommage évident et grave. J'en ai vu qui, en voulant se rappeler dans la convalescence quelque chose qui avait précédé, devenaient rouges, et tombaient mouillés de sueur dans une faiblesse accablante, éprouvaient des vertiges et paraissaient en danger de tomber. J'en ai connu d'autres qui roulaient dans leur imagination quelque idée obscure, mais si opiniâtre qu'ils ne pouvaient jamais, quoiqu'ils le voulussent, abandonner une recherche qui leur causait un dommage manifeste. *Van-Swieten* nous a transmis quelque chose de semblable, *in Boerh.*, §. 1075. — Chez un grand nombre de ceux-ci, on voyait languir le sentiment de la soif et de la faim; ce qui dépendait, à notre avis, d'une attention obscure et d'une mémoire troublée.

631. Ce qu'il y eut encore de sensible, ce furent les altérations qu'éprouva cette faculté de l'esprit qui dépend de la perception et de l'entendement, et qui forme le désir, c'est-à-dire

cette inclination de l'ame au bien, soit réel, soit apparent, avec l'aversion naturelle pour les choses considérées comme mauvaises. On peut réduire à cette classe l'amour, la colère, la crainte, la haine, la volupté, l'aversion, ainsi que la vaste série des affections mixtes de l'ame et du corps, auxquelles nous avons vu nos malades en proie. — Le grand *Sydenham*, pour se rendre raison de ce qui existait dans les substances fétides ou odorantes, et qui produisait de si grandes mutations dans les nerfs d'une hystérique, eut recours à une espèce de répulsion d'esprits animaux qu'il établit dans nos vaisseaux. — Sans me conformer si légèrement à un tel système, je demande cependant : qu'y a-t-il donc sur le visage et dans la voix de certaines personnes, qui excite en nous mille affections opposées, et qui nous force, même dans la plus grande chaleur de nos passions, à changer de sentiment, et à passer en un instant, du dédain à l'amour, de la fureur au calme ? J'ai vu des hommes dont la raison était troublée, et qui à la seule voix chérie ou redoutée d'une personne aimée ou respectée, devenaient sereins au milieu de leur délire tumultueux et furibond ; j'en ai vu d'autres, au contraire, qui se dépitaient jusqu'à la colère et devenaient furieux. Chez les enfans, c'était une chose étonnante que l'empire qu'avait la voix plaintive d'une tendre mère, ou d'un familier chéri, sur

leur raison aliénée ; quels que fussent les cris qu'on poussât à leurs oreilles, ils n'y étaient pas sensibles : ils ne se plaisaient pas à d'autres voix qu'à celles qu'ils connaissaient, au son desquelles ils arquaient au moins le sourcil, et s'efforçaient de prêter l'oreille ; et souvente fois, comme s'apitoyant sur leur propre sort, ils fondaient en larmes. Nous en avons vu abhorrant la vie, aimant à la perdre, et restés en liberté de s'en débarrasser, se détruire de sang froid et avec réflexion. Je ne sais pas si ceux-ci avaient la connaissance du danger auquel ils s'exposaient, mais je sais bien qu'ils connaissaient qu'on s'y opposait, et qu'ils s'étudiaient à éluder le zèle et les oppositions des personnes commises à leur garde.

632. Ainsi, les changemens du visage variaient en raison des différentes affections auxquelles les délirans étaient en proie. Certains montraient sur leur figure un air de joie et de consolation intérieure; chez d'autres, on lisait l'épouvante, la fureur, la noire mélancolie. Les premiers souffrirent moins que les seconds; et l'on peut dire généralement, suivant la doctrine du grand *Hippocrate*, que les délires les plus sérieux furent aussi les plus mauvais et les plus opiniâtres.

633. Enfin le désordre qu'on remarquait dans la chaîne des idées, était immense. C'était une chose étonnante d'observer la succession des

désordres qui s'engendraient graduellement dans les espèces en *consensus* et en relation avec la première qui constituait la base du délire. Si le stimulus était modéré, les choses en restaient à un certain point, sans passer outre; mais si le trouble croissait outre mesure, l'état de la tête se renversait de manière que toutes les autres espèces d'idées, depuis les plus analogues jusqu'aux plus opposées, restaient confondues, et pour ainsi dire fondues en une seule espèce, à peu près comme une toile d'araignée qui se replie sur un seul point, sitôt que la force qui en tenait toutes les parties développées, se concentre sur ce point.

633. Nous devons néanmoins avouer que, malgré d'aussi nombreuses et d'aussi véhémentes dépravations, nous n'avons pas vu parmi nous, autant du moins que cela est à ma connaissance, les délirans qui en réchappèrent, restés affectés de folie et de démence perpétuelle. Les désordres de l'attaque aiguë, ainsi que de la convalescence, furent heureusement domptés par le temps et un bon traitement.

Des convulsions.

634. Nous avons vu jusqu'à présent quelle était l'action des substances putrides et de la cause épidémique sur l'état des nerfs, quant à ce qui regarde la faculté de penser; mais nous

ne pouvons abandonner cette question sans jeter auparavant un coup-d'œil sur les altérations qui se produisirent dans les organes mêmes, considérés comme les instrumens du sentiment et du mouvement.

635. Différentes puissances concourent à l'exécution du mouvement musculaire. Les plus nécessaires sont le stimulus (231), les nerfs (232), la force contractile innée des muscles (233), le sang (234). Nous ne savons pas quel est le degré d'action dans lequel doit rester chacune de ces puissances pour servir aux usages de la vie, et ne pas lui devenir nuisible; et nous savons beaucoup moins encore par quelle loi secrète toutes les puissances énoncées conspirent à produire en nous les changemens si nombreux que nous devons éprouver relativement au mouvement, dans le cours varié des vicissitudes de la vie. Il paraît néanmoins convenable de croire que, de même que la rectitude des mouvemens de la machine doit dépendre de la fidèle alliance et du concours régulier de ces forces, de même la raison secrète des différens caractères que les vices des organes du mouvement représentent dans l'état morbifique, doit être placée dans l'excès de ces mêmes puissances, ou dans leur défaut.

635. Qu'il y ait plus de célérité et de fréquence dans nos mouvemens, à raison de la plus grande activité du stimulus qui agit en

nous, c'est une vérité si évidente, qu'elle n'a pas besoin de démonstration. Ainsi, il suffira d'imaginer une substance qui fasse, au dedans des vaisseaux, l'office d'un stimulus actif, pour concevoir que, relativement à son degré d'activité, de même que les nerfs doivent en être éminemment désordonnés, de même il est immanquablement nécessaire que les actions des muscles qui tirent des nerfs sentiment, tendance au mouvement et stimulus, suivent le sort de ces mêmes nerfs.

636. Or, si les matières impures et ennemies de la vie ont, pour la majeure partie, la faculté d'agir comme stimulus sur la substance des nerfs, lesquels ne sont pas contractiles (235), combien, à plus forte raison, ces mêmes matières ne devront-elles pas avoir d'empire sur le corps des muscles qui est tout contractile et tout irritable? L'illustre *Haller* nous apprend que le seul stimulus du sang sert au cœur de cause perpétuelle, pour qu'il opère le grand mystère de la circulation. On sait qu'un souffle, une goutte d'eau froide, un peu de sel, suffisent pour ranimer une fibre musculaire tombée dans un repos apparent, et l'exciter à la contraction; et une substance putrescente qui pèse sur la masse commune et qui agit sur la substance irritable des muscles, ne suffirait pas pour réveiller des convulsions!

637. Je conçois qu'on peut élever ici une

difficulté. « On attribue les convulsions aux matières impures de l'épidémie, qui faisaient sur les nerfs et sur les muscles l'office de stimulus; et cependant il est manifeste, par l'histoire des maladies putréfiantes, que les substances septiques agissent en détruisant la vie et en en opprimant les forces; » donc, ou il n'est pas vrai que là où il y a putridité, il y ait stimulus, ou bien les convulsions observées parmi nous ne tirèrent pas leur naissance des causes qu'on leur assigne.

638. Pour bien répondre à cette difficulté, il faut se rappeler d'abord que nous n'avons pas dit que toutes les substances impures eussent la faculté de produire les convulsions; nous avons au contraire vu ailleurs quelle est la puissance de ces matières qui détruisent et dissipent comme tout-à-coup la force de la vie, §. 511, 513, etc., et nous n'avons pas manqué d'observer qu'il y eut dans notre épidémie des substances qui avaient également la propriété, et de produire des convulsions, et de stupéfier les élémens de la machine, §. 503. — Il convient en second lieu, de ne pas perdre de vue que le génie des substances putréfiantes est différent, et que leur puissance n'est pas d'une égale valeur sur tous les organes de notre corps; de sorte que tout ce qui est stimulus par soi, ou pour une partie, ne sert pas constamment de stimulus pour toutes les parties de ce même

corps (236). — Cela posé, nous répondons : quoi qu'il soit vrai que les substances putréfiantes agissent en détruisant la vie, il n'est pas également vrai que cela arrive constamment, ni que toutes les oppressions de forces soient un effet immédiat de ces mêmes substances. Les oppressions du *vis vitœ* sont une image des paralysies, et les paralysies, si ce n'est toujours, du moins très-souvent, sont filles de convulsions qui ont précédé ; car il est rare qu'il survienne des paralysies, comme on voit survenir de ces gangrènes destructives qui naissent subitement sans inflammation antécédente. Ce qui nous détruit dans les maladies septiques, c'est la putréfaction, et les vrais médecins ne savent que trop bien que les convulsions elles-mêmes sont le moyen le plus propre à disposer notre machine à la corruption (237). — Nous accordons cependant qu'il y ait eu dans notre épidémie, des substances stupéfactives et septiques, et loin de le nier, il nous est au contraire avantageux de le soutenir ; mais cela ne pourra néanmoins jamais exclure une circonstance qui naît du fait : il est incontestable qu'il y eut parmi nous des convulsions ; la convulsion appartient à l'augmentation vicieuse du mouvement des muscles, et l'on sait, par une infinité d'observations, que ce mouvement naît d'un stimulus : donc il y eut dans notre épidémie une substance qui, faisant l'office de stimulus, disposait le corps à la convulsion.

639. Les convulsions observées parmi nous furent, ou essentielles, ou symptomatiques, §. 365. Nous parlerons des premières dans une classe à part, quand nous traiterons de la maladie convulsive; nous nous contenterons, quant à présent, de raisonner des secondes. Quelquefois celles-ci naquirent accompagnées des tremblemens et des palpitations, §. 389; d'autres fois elles parurent à la suite de ces mêmes vices, §. 394. Nous avons encore vu les convulsions se réveiller par suite des désordres de la raison, et dégénérant en accès épileptiques, se terminer le plus souvent d'une manière funeste, §. 393, ou bien naître dans le cours des convalescences infidèles, par défaut de bon traitement et de louable solution, §. 416 et 417, et mettre la vie en danger. Enfin nous les avons vues naître au dernier terme de la vie, en conséquence de l'horrible désordre et de l'inanition dans lesquels tombait la machine qui se dissolvait, §. 407.

640. Toutefois, pour garder un certain ordre dans la série composée de ces affections, nous considèrerons les convulsions symptomatiques sous trois aspects différens. Nous raisonnerons, 1.° des convulsions nées de la quantité et de la dépravation des substances vicieuses qui devaient s'expulser de la masse commune, mais qui, par différentes causes, n'en étaient pas chassées; 2.° des convulsions qui naquirent d'une con-

gestion particulière et putride sur les viscères du bas-ventre ; 3.° des convulsions qui furent le produit de l'inanition et de l'irritation causées dans le tube intestinal et le système nerveux par les remèdes purgatifs et irritans.

641. Nous ne parlons ni des convulsions qui naquirent par suite des désordres de la raison, ni de celles qui constituaient les premiers degrés de l'épilepsie. Les premières ainsi que les secondes étaient amendées par les remèdes qui convenaient à la maladie principale, et dont on peut prendre connaissance aux articles qui les concernent.

Des convulsions nées de la quantité des substances vicieuses qui devaient s'expulser de la masse commune, et qui n'en étaient pas chassées.

642. Il n'y a personne qui puisse douter que, dans les fièvres putrides, tout ce qui sollicite les nerfs à une mutation telle, qu'il s'en suive la frénésie, le délire véhément, etc., ne soit également capable de produire les convulsions. Dans de semblables circonstances, tout, chez les délirans, ne respire que convulsion. Les mains qui tremblent ; les muscles qui vacillent, ou acquièrent une vigueur extraordinaire ; les yeux incertains, immobiles ou agités ; la respiration rare, pénible ou profonde ; la déglutition diffi-

cile ; cette facile et prompte alternative de rougeur et de pâleur, et l'extrême sensibilité des délirans, sont autant d'argumens qui prouvent, plus qu'il ne faut sans doute, que ces vices appartiennent à une classe commune, sur-tout quand le délire est perpétuel et véhément (238). Cela posé, et si nous avons prouvé ailleurs, §. 559 et suiv., qu'il est impossible qu'il ne naisse pas un puissant bouleversement dans l'état des nerfs et dans la faculté de penser, quand la masse commune tombe en dépravation, et si nous avons fait remarquer dans le même endroit avec quelle facilité le tremblement et la convulsion se joignent aux vices de la raison, nous ne voyons pas pourquoi l'on ne devrait pas comprendre les convulsions dans la classe de ces désordres.

643. Il est très-constant que toutes les fois qu'il y a substance putride, il y a ou stupéfaction du *vis vitæ*, ou convulsion ; car il est absolument impossible qu'il y ait dans les vaisseaux une vapeur putride qui circule avec la masse commune, et que cette vapeur n'affecte pas les nerfs et les organes du mouvement. L'histoire des pestes et des fièvres de mauvais génie, celle de la petite vérole, des venins, et même du cancer (239), sont pleines de ces observations. Si l'on révoque en doute cette vérité, nous ne pourrons plus ni nous entendre nous-mêmes, ni communiquer aux autres la

représentation de ces progrès surprenans et rapides que font en nous les substances putrides, ou de ces événemens inespérés qui nous étonnent et que nous admirons dans les crises et les révolutions auxquelles la machine est sujette dans les maladies aiguës.

644. On conçoit bien que quand les convulsions se réveillaient chez nos malades par l'effet de ce principe, ce ne pouvait être que dans le second âge de la maladie, c'est-à-dire quand les humeurs s'étaient éloignées de l'état naturel, et que la nécessité d'être expulsées et séparées du commerce des humeurs saines venant à naître, il manquait à la nature la faculté et la vigueur nécessaires pour en opérer l'expulsion.

645. L'ordre dans lequel se produisaient les convulsions, était à peu près le même que celui dans lequel se produisait cette frénésie que nous avons dit être l'effet de la force de la dépravation dans laquelle tombait la masse commune, §. 559, et dont il nous paraît inutile de répéter la description.

646. Relativement aux conséquences; si on laissait imprudemment croître les principes convulsifs d'où ce vice tirait son origine et sa force, on voyait immanquablement naître l'épilepsie, qui était ordinairement meurtrière dans un si grand désordre de toute l'économie de la vie, ou bien il était de nécessité que les vaisseaux tombassent dans un état d'excessive irritation,

tel enfin qu'il s'en suivît le relâchement et la résolution des parties.

647. La principale indication, au milieu de semblables désordres, était donc d'attaquer leur cause commune, en procurant la sortie à ce qui séjournait d'inutile et d'impur dans les vaisseaux. Cette indication renfermait deux parties : l'une regardait cet état d'étreinte, pour ainsi dire, qui faisait que les matières superflues ne pouvaient s'échapper des vaisseaux, parce que ceux-ci, dans un état convulsif, ne permettaient pas la séparation et la facile excrétion de l'inutile : l'autre regardait cet état d'abandon dans lequel tombait le *vis vitæ*, d'où il résultait pour les vaisseaux un défaut de force nécessaire pour se battre vigoureusement avec le mal, et le chasser par les aquéducs convenables.

648. Ainsi l'emploi de tout ce qui pouvait détruire les obstructions aiguës, et procurer un calme convenable aux parties en convulsion, convenait dans le premier cas. De là l'extrême avantage des doses modérées des remèdes opiatiques et nervins, et sur-tout du musc odorant, lequel seul et simple opérait la crise désirée. C'était une chose agréable que de voir les malades qui étaient en convulsion, passer graduellement d'un paisible repos à un assoupissement si durable, qu'on les voyait quelquefois rester assoupis pendant plusieurs heures entières et même pendant quelques jours. Ensuite le pouls commençait à devenir

devenir ondulant et sensiblement accéléré ; la peau se couvrait à diverses reprises, d'une sueur chaude, générale, et souvent puante; les urines commençaient à s'échapper avec facilité, et à paraître saturées d'une matière blanchâtre ; le bas-ventre se déchargeait de selles putrides, ou d'une sorte de sérosité sale et très-puante. — A mesure que ces décharges survenaient, la tête devenait plus libre ; les taches exanthématiques acquéraient une couleur louable, et insensiblement, ou tombaient par écailles, ou se dissipaient ; les tremblemens disparaissaient ; les menaces des dangereuses suppressions d'urine cessaient ; le météorisme si justement redouté s'évanouissait, et l'assoupissement se changeait en un sommeil rompu et restaurant.

649. On remplissait la même indication au moyen de la neige, de l'eau à la neige, des fréquens lavemens d'eau de mauve et d'huile commune, ou de graine de lin, de quelques saignées discrètes, des bains d'eau naturelle, à peine tiède, de quelque léger et doux laxatif, (car les purgatifs forts et actifs étaient expressément inutiles et dangereux) et enfin de quelque dose honnête de bézoard de Jupiter, ou de cinabre natif. — Les choses échauffantes, les stimulans actifs, parmi lesquels je compte même les vésicatoires, le vin, et autres remèdes de cette classe, étaient nuisibles et pernicieux.

650. Quant à ce qui regarde la seconde partie

de cette indication, c'est-à-dire l'état d'abandon du *vis vitæ*, nous pouvons hardiment prononcer que les opiatiques étaient expressément meurtriers, et que convenaient au contraire tous les remèdes que nous avons dit être contre-indiqués dans la première indication ; de sorte que les purgatifs stimulans, les vésicatoires, les frictions pratiquées avec des linges trempés dans l'eau glacée, ou imprégnés de beaucoup de vapeur de camphre, les ventouses sèches placées en file le long du dos, les onctions de quelque liqueur nervine, l'esprit de corne de cerf succiné, les décoctions des plantes amères anti-septiques, de cascarille, de quinquina, ou d'autres drogues aromatiques, animées d'une dose convenable de vin généreux, devinrent d'excellens moyens pour ranimer la vie languissante, dans les vaisseaux, et disposer ceux-ci à se débarrasser des matières impures et accablantes.

651. Quoiqu'il semble par ce que nous avons dit §. 648, qu'on ne doive considérer le musc odorant que comme un soporifère, et que comme tel il soit contre-indiqué, cependant nous ne pouvons nous empêcher d'avouer qu'on fit utilement usage de cette drogue quand on eut la précaution de l'associer à quelque préparation minérale, d'en fortifier l'usage par l'emploi des remèdes et des moyens stimulans, et d'user en même temps d'excellent vin à des doses convenables. Le sommeil qui naissait, chez nos malades, sous l'usage

de ce remède, ressemblait à ces assoupissemens doux et tranquilles qui, dans les corps las et fatigués, laissent à la nature le loisir et la commodité de reprendre haleine et vigueur. En effet, on voyait, chez nos malades, l'usage de ces remèdes provoquer d'utiles évacuations, avec cette circonstance néanmoins, que chez un grand nombre de ceux chez lesquels on n'employa pas le musc uni aux stimulans, il naquit souvent une oppression des forces considérable ou même irréparable, tandis qu'au contraire il survint chez ceux chez lesquels on employait le musc associé aux irritans et aux minéraux, de copieuses et régulières évacuations, mais dont on pouvait se rendre maître, et qui ne produisaient ni désordre ni oppression, à moins que ces remèdes ne devinssent, entre les mains de l'ignorance, semblables à une épée employée par une main malhabile, et dirigée par un esprit furibond. — Cette observation m'enhardit à essayer si l'opium ne pourrait rien produire de semblable; mais j'avoue ingénument que j'ai eu besoin de toute la force de mon esprit pour me tirer d'affaire et sauver mon malade; tant il est faux que le musc puisse être placé dans la même classe que les opiatiques purs!

652. Je dois faire remarquer, à cette occasion, que rien n'était plus avantageux, dans cette classe d'affections, que de ne pas laisser long-temps les malades dans le repos. Les secouer,

les ennuyer, les dépiter même; les frotter fréquemment; et plus que tout cela, employer les caustiques, les sinapismes; leur agiter de temps en temps la plante des pieds par un chatouillement modéré, soit avec les doigts, soit avec un morceau de neige, et dans les cas d'urgence, avec un fer chaud, au point qu'il pût réveiller chez les malades, un sentiment de crainte obscure de se brûler, mais sans qu'il laissât néanmoins la plus petite impression de brûlure, étaient autant de moyens auxquels j'ai vu produire chez nos malades les effets les plus avantageux.

653. Il convient enfin d'avouer que, chez cette espèce de malades, sur-tout quand il se joignait aux désordres décrits jusqu'à présent, un météorisme considérable, la suppression meurtrière des urines, avec le ventre, ou clos, ou bouleversé, on obtint d'inestimables avantages (ainsi que cela m'est attesté par d'excellens et honnêtes médecins de la capitale) de l'usage du célèbre baume de *Salazar*. On vit cet innocent remède procurer, peu d'heures après son emploi, et comme par miracle, la liberté des urines, refermer les voies intestinales, et amender tous les désordres qui avaient réduit la vie des malades au plus pressant danger, et tourmenté inutilement, et l'habileté, et l'esprit des médecins les plus courageux et les plus éclairés.

Des convulsions produites par une congestion putride et particulière sur les viscères du bas-ventre.

654. Les histoires médicales sont remplies d'exemples de la force qu'ont les substances putrides, arrêtées dans le bas-ventre, de produire des convulsions actives et générales. Nous avons vu ailleurs avec quelle facilité les intestins tombent dans le désordre par la force d'une substance stimulante, §. 568, et personne n'ignore que notre machine est régie par une loi telle, qu'un stimulus actif qui se produit par une cause vicieuse dans un organe éminemment intéressant, très-sensible, et exposé à l'irritation, ne puisse pas ne pas devenir commun au reste de la machine : d'où il résulte qu'il n'y a rien de plus facile, en pratique, que de voir naître des convulsions actives et véhémentes, causées, ou par la bile qui se gâte et se corrompt (240), ou par des alimens impurs et insurmontables à la force de la vie (241), ou par des transports d'une matière corrompue et éloignée de son caractère naturel et qui pleut (*pour ainsi dire*) de toute la machine ou d'une partie viciée seulement sur le tube intestinal, ou par quelque vice qui s'engendre et se forme par une cause maligne dans la substance des intestins ou dans quelqu'un des organes renfermés dans la cavité du bas-ventre.

655. Nous verrons tout-à-l'heure, que parmi les parties du corps qui éprouvèrent le plus fréquemment les effets du venin épidémique, le bas-ventre fut celle qui fut presque constamment intéressée dans les désordres généraux ; d'où il fut facile de voir naître, soit avec la maladie elle-même, soit dans son progrès, de graves mutations ou de très-impures congestions dans le tube intestinal.

656. Quand il y a des matières putrides dans les vaisseaux, il est hors de doute que, parmi le grand nombre de causes qui peuvent en seconder la durée et la force, les humeurs du bas-ventre jouent un rôle très-actif. Celles-ci sont les premières à ressentir les effets des substances impures dans les fièvres putrides ; soit par la sympathie que les intestins ont avec le reste de la machine, de préférence à tous les autres viscères, soit parce qu'ils sont pour ainsi dire l'*emporium* principal des superfluités de cette machine, soit enfin parce que les substances qui agissent sur nous par contagion, affectent spécialement l'estomac et les intestins.

657. Cela posé, on voyait clairement la nécessité d'expulser de l'estomac et du canal intestinal, la masse des impuretés, soit parce que les désordres et les convulsions ne se terminaient pas, à moins qu'on n'en eût enlevé le levain, soit parce qu'on ne pouvait attendre que d'immenses désordres et de funestes corruptions dans

les intestins mêmes, du séjour incommode des matières devenues putrides. Il fallait donc, pour satisfaire à cette indication, nettoyer à propos le tube intestinal ; c'est ainsi que nous employâmes utilement l'émétique au commencement de la maladie, ou que nous fîmes tous nos efforts pour procurer une issue facile au superflu hostile qui séjournait au dedans de la machine, aussitôt qu'il était parvenu à sa maturité, et que la nature paraissait l'acheminer vers les intestins. On remplissait cette indication par de fréquens lavemens, de doux laxatifs, d'abondantes limonades, l'oximel, le verjus.

658. Il n'était pas d'une moindre importance d'écarter et de tenir éloigné tout obstacle qui aurait pu retarder la facile expulsion du superflu. Ainsi les deux indications énoncées plus haut, relativement au resserrement ou à l'oppression des vaisseaux, étaient encore, dans ce cas, dans toute leur force, et nous fûmes conséquemment obligés de faire fréquemment usage du musc odorant pour amender ces désordres. Nous vîmes, à notre grande satisfaction, ainsi qu'à celle de nos malades, survenir de copieuses évacuations, tantôt par les selles, tantôt par le vomissement, par le seul et simple usage de ce remède, administré hardiment et à des doses respectables. *M. Rubertis*, *M. Cinque*, et moi-même, n'avons pas craint d'en donner jusqu'à une demi-dragme à la fois, et de répéter cette dose deux et trois fois par jour.

659. Le baume de *Salazar* produisit de grands avantages dans cette classe de convulsions ; sa vertu paraissait spécifique pour remédier aux désordres de ce genre.

660. Ce vice, plus que tout autre, fit tomber les humeurs du bas-ventre dans de profondes altérations ; d'où il arriva souvent qu'il se termina d'une manière malheureuse. Le météorisme était très-facile dans ces circonstances, et il était rare qu'il ne fût pas accompagné de la suppression des urines. Dans ces cas, l'effet de celle-ci se joignant au caractère corrompu des humeurs du bas-ventre et à l'acrimonie de la bile, il était impossible que le sang ne tombât pas dans une horrible dépravation ; de là la facilité des parotides, des gangrènes internes et externes, des dyssenteries putrides, de la diarrhée ou de quelque abcès septique dans un des organes du bas-ventre, sur-tout s'il se manifestait en même temps une douleur fixe dans quelque partie du bas-ventre, ou un sentiment de flamme dans les entrailles mêmes (242).

Des convulsions réveillées par une irritation produite dans le tube intestinal et dans le système nerveux, par la force des purgatifs, des remèdes irritans, et par l'inanition.

661. Par-tout on voit les parties sensibles des viscères, scrupuleusement placées par la nature,

à couvert des injures extérieures et de l'action des stimulus qu'elles pourraient souffrir de la part des matières dont ces mêmes parties sont destinées à supporter la présence. Un des grands avantages de la matière de notre gluten et de la transpiration intérieure, c'est de défendre la surface interne de nos viscères, et d'y faire pour ainsi dire l'office d'une cuticule. Or, il n'y a rien de plus facile que de voir cette défense enlevée aux parties par toute cause qui fait sur elles l'office d'un stimulus efficace et successif. On peut ranger dans la classe des stimulans d'un mauvais génie les purgatifs drastiques, comme égalant en activité et en malignité les stimulus les plus actifs et les plus dangereux.

662. La sensibilité de nos fibres suit la raison de leur nudité, et l'irritabilité des parties contractiles est en raison du nombre des fibres qui sont exposées à l'action du stimulus. Ainsi les purgatifs portant avec soi la pernicieuse propriété de détacher le voile que la nature a accordé aux régions intérieures pour les tenir à couvert des injures et des stimulus, et étant doués eux-mêmes d'une force suffisamment stimulante, il est évident que l'abus de ces remèdes peut et doit produire dans les corps qui ont éprouvé les premières actions des substances putrides, des irritations si fortes, que toute la machine en tombe ensuite dans un état convulsif. C'est sur ce même principe qu'est appuyé tout

ce que nous trouvons prédit par le grand *Hippocrate* sur le sort pernicieux des convulsions, produites par l'usage mal-entendu des purgatifs. L'histoire des maladies est remplie de ces exemples ; et de tout temps, les maîtres de l'art les plus respectables n'ont pas négligé de laisser à la postérité de lumineux préceptes sur ce point.

663. Nous devons néanmoins convenir, avec douleur, que nous n'avons vu que trop souvent négliger d'aussi utiles préceptes, et qu'il n'y eut pas de moyens auxquels certains s'attachèrent plus volontiers qu'à l'usage continuel des purgatifs. Ce n'est pas que nous voulions faire ici l'histoire des fautes des médecins ; et qu'on n'aille pas croire non plus que nous disions cela pour tacher la réputation de l'art. Les médecins sont des hommes, et la perfection n'est pas l'attribut constant des actions humaines, dans quelque profession que ce soit. Le vice de quelques faux artistes ne peut détruire l'honneur de l'art, ainsi que du grand nombre des vrais et généreux enfans d'*Esculape*, au génie desquels tout esprit sain doit, après l'assistance divine et la tendresse du Prince, attribuer la gloire d'avoir heureusement, et avec des sentimens admirables d'humanité, conservé la santé publique et la vie de tant d'hommes utiles à l'état, et fidèles à notre très-gracieux SOUVERAIN, au milieu des malheurs et des périls sans cesse

renaissans auxquels nous avons été exposés durant plusieurs mois.

664. Un des pernicieux caractères du venin épidémique, était de jeter fréquemment sur le bas-ventre une partie sensible des matières putrides qui stagnaient dans les voies intérieures de la circulation ; de sorte qu'on vit la diarrhée et la dyssenterie putride naître facilement, comme nous le verrons ci-après, soit de ces vicieuses déviations, soit de l'effet des convulsions et des substances dont la putridité allait toujours en croissant, au moyen de la stagnation et de la chaleur auxquelles elles étaient soumises dans un lieu si propre à favoriser la putrescence, tel qu'est le bas-ventre. Or, il arriva que certains médecins, méconnaissant ce génie, et se livrant à cette passion enracinée chez quelques-uns en faveur de l'usage des purgatifs, ou se fiant trop à l'observation qui démontrait qu'il était éminemment utile de tenir le ventre libre dans les diverses circonstances de notre épidémie, se décidèrent sans retenue à purger leurs malades tous les jours. De là leur fureur croissant en faveur de cette indication mal-entendue, lorsque la voix de la nature et de la maladie qui croissait en vigueur aurait dû leur inspirer un parti opposé, ils parvinrent à jeter dans un horrible désordre et dans des convulsions très-opiniâtres, ces mêmes malades qui, déjà opprimés par un tel état de la maladie,

étaient encore, comme nous l'avons dit, tourmentés par l'usage continuel des purgatifs. Ainsi l'on vit facilement naître chez ces malheureux la suppression des urines, le hoquet, le météorisme et le ténesme, en même temps que les convulsions; et quoiqu'il faille beaucoup de force à un stimulus pour faire changer de direction et de mouvement aux masses impures, cette manœuvre suffit néanmoins pour faire pleuvoir (*pour ainsi dire*) presque toute la masse impure des humeurs corrompues, sur le bas-ventre, et pour que toute autre évacuation par la peau fût dérangée. Souvent on vit les matières impures s'acheminer en telle quantité par les urines, que les organes urinaires en restèrent accablés et ruinés; quelquefois même on observa les urines supprimées par l'effet de la dissipation de la partie la plus fluide du sang; dissipation qui était elle-même le produit des selles aqueuses continuelles. — De là tirait son origine cette opprimante inanition dont on voyait ces sortes de malades accablés, et qui était si souvent, selon la doctrine du grand *Hippocrate*, la cause de puissantes convulsions.

665. On voit clairement que la méthode qu'on devait employer, dans de semblables circonstances, dans le traitement de ces convulsions et de ces nouveaux désordres, était entièrement opposée aux méthodes énoncées jusqu'à présent. — La première indication consistait à restituer

à la masse courante cette portion de fluide qui s'était dissipé par la durée des évacuations (243).

666. Il fallait scrupuleusement se garder de tout ce qui avait l'air de purgatif, et avoir recours à une eau laiteuse, pour humecter la machine desséchée et consumée, calmer les parties irritées, et opposer une digue et une résistance aux matières hostiles et stimulantes. Et encore devait-on employer ce moyen avec la plus grande discrétion ; car charger l'estomac de tels malades, c'était les accabler sans leur être utile.

667. L'usage des doux opiatiques leur convenait mieux que le musc, pour leur procurer un doux repos, en diminuant l'irritabilité morbifique dans laquelle les fibres étaient tombées.

668. Les petits lavemens de lait, les ablutions du fondement avec de la simple eau de mauve, les fomentations anodines dans le cas de douleur, les linges imbibés d'eau de neige et appliqués sur le bas-ventre dans le cas de météorisme, étaient les remèdes qu'il convenait principalement d'avoir en vue.

669. Quelquefois, malgré la contre-indication évidente des purgatifs qui naissait de l'irritation des intestins, il convenait d'avoir recours au vomitif ; car l'estomac se chargeait, ainsi que les intestins, d'une très-fatigante impureté. Il fallait, dans une telle nécessité, recourir aussitôt après à un opiatique, et se comporter de la même

manière que nous avons estimée convenable, et que nous avons énoncée dans le traitement de la diarrhée, §. 78 et suiv.

670. Nous ne devons pas cacher enfin que quelques-uns se trouvèrent très-bien de l'usage copieux de l'huile d'olive ou d'amandes douces, sur-tout quand on leur associait quelque dose discrète d'opium.

De l'Epilepsie aiguë, et premièrement de l'épilepsie produite par un vice engendré dans la tête.

671. L'espèce d'épilepsie que nous avons vue naître chez nos malades, n'était pas du genre de celles que nous avons coutume de nommer *chroniques*, mais bien de celles qu'on voit quelquefois paraître dans les maladies aiguës (244). Or, celle-ci ne naquit jamais dans le principe de la maladie, mais constamment, ou au commencement de la seconde semaine, (c'est-à-dire quand la maladie déposant brusquement la douceur qu'elle avait simulée durant toute la première semaine, et se démasquant tout à coup, déployait le perfide caractère qu'elle avait tenu caché dans son intérieur) ou dans la vigueur du mal, ou bien à la suite des convulsions, qui de petites et récurentes qu'elles étaient d'abord, devenaient à la fin de la maladie, très-vives, continuelles et véhémentes, au point qu'elles dégénéraient en épilepsie.

672. Cette épilepsie peut et doit raisonnablement se diviser en trois ordres ; l'une était le produit d'un vice engendré dans la tête ; une seconde de l'irritation que la cause de la maladie occasionait dans les nerfs en général ; la troisième d'un vice engendré dans quelque cavité de la machine, lequel, en affectant les nerfs particuliers de cette cavité, entraînait, par loi de *consensus*, dans la convulsion épileptique, la source des organes sensitifs.

673. Ainsi la première que nous avons dit produite par un vice engendré dans la tête, tirait son origine du même principe que la frénésie que nous avons vue naître du transport de la cause morbifique qui, stagnant dans la masse courante, en sortait ensuite pour se déposer dans quelque cavité de la machine, et quelquefois dans la tête. Un des signes qui la précédait, était ou cette même frénésie, ou la surdité qui paraissait dès le premier âge de la maladie, ou un sifflement d'oreille, ou une céphalée spasmodique, de fréquens vomissemens, ou quelque menace obscure de vertige, ou des taches colorées et des étincelles fugaces qui voltigeaient autour des yeux des malades.

674. Il convient néanmoins d'avouer que souvent dans cet ordre de métastase épileptique, il ne précédait pour ainsi dire aucune incommodité, ou aucun signe qui pût indiquer ou faire soupçonner une épilepsie future ; l'exaspération

de la maladie, le dépôt sur la tête, et le plus souvent l'extinction de la vie, tout cela était compris dans un seul et même acte. Ces exemples ne sont pas nouveaux dans l'histoire. La docte antiquité fut loin d'ignorer le génie trompeur des substances malignes ; et nous savons, par le témoignage de plusieurs auteurs, qu'il peut souvent naître de soudaines convulsions épileptiques, sans que le médecin, quelque pénétrant qu'il soit, en puisse prévoir la naissance (245).

675. Les conséquences de ces dépôts étaient ordinairement malheureuses, et néanmoins on a vu quelquefois se dissiper cet amas vicieux d'une grande ou petite quantité de matières qui s'étaient jetées sur la tête. C'est ainsi que nous voyons tous les jours la vie se conserver chez un épileptique ancien, quoique la tête renferme un vice qui produit par la suite des effets destructeurs.

676. On observa familièrement, chez cette classe de malades, la léthargie et la perte du sentiment; et l'on remarqua chez certains d'entre eux que leur mort était précédée des mêmes signes qui ont coutume de précéder l'apoplexie. — Il y avait outre cela des tremblemens généraux, des mouvemens spasmodiques à la langue, dans la gorge et dans l'œsophage (246); vices qui, dans le cas d'événement malheureux, se terminaient par la résolution et la paralysie de ces organes, comme je l'ai spécialement observé

dans

dans deux circonstances. — Ce genre d'affection est plus fréquent qu'on ne le croit dans les maladies de la tête. L'attaque commençait, chez ces malades, par un besoin continuel de crachoter, et ils ne rendaient qu'une matière visqueuse et écumeuse; souvent ils étaient tourmentés d'envies de vomir continuelles, mais vaines; et la maladie devenue adulte, s'ils s'efforçaient d'avaler quelque matière liquide, celle-ci ressortait ordinairement par les narines. — Chez ceux-ci, la gorge ne paraissait pas toujours relâchée, mais aux désordres énoncés plus haut, il se joignait quelquefois un gonflement si considérable des organes du pharynx, que la langue en restait toute contractée et immobile; que la voix devenait glapissante, la face vultueuse, et que ces malades paraissaient comme étranglés par une espèce d'angine pernicieuse. Il y avait immanquablement alors résolution de l'œsophage, privation de la faculté d'avaler, épilepsie et la mort au bout (247).

677. On vit cependant quelquefois cette maladie, malgré son funeste caractère, se dissiper au moyen d'un dépôt critique, ou aux environs du cou, ou de la face, ou des oreilles, tantôt sous forme d'érysipèle, tantôt sous forme de véritable parotide; et l'on vit, outre cela, cette maladie jugée par la nature au moyen de nombreuses et copieuses déjections ventrales, survenues dans l'espace d'un petit nombre d'heures.

678. Telle est l'essence de notre nature, que le stimulus a sur elle une extrême puissance, autant pour produire les actions utiles à la vie, que pour les jeter dans le désordre. Comme il n'y a pas de stimulus qui ne produise quelque mouvement, et ne suscite quelque mutation dans la machine, il est conséquemment facile de concevoir que, de même que les altérations qui naissent de ce stimulus doivent être relatives à sa force et à sa nature, de même aussi les effets d'un stimulus moindre doivent être vaincus par la puissance d'un stimulus supérieur et plus actif. En effet nous voyons la nature garder cet ordre même dans les évacuations ; il suffit qu'une évacuation augmente et excède de quantité, pour que toutes les autres en soient ou diminuées ou troublées. Une douleur vive aux pieds et dans la poitrine, ou une toux véhémente suffit pour dissiper la démence (248). Si à la convulsion succède la fièvre quarte, la force de celle-là est domptée par celle-ci (249). Si la fièvre survient à la convulsion et au tétanos, la maladie se dissipe et s'évanouit au moyen du nouveau trouble que produit la fièvre (250). Enfin c'est un principe si invariable qu'un stimulus faible est surmonté par un stimulus plus fort, et qu'un spasme plus actif trouble et détruit un spasme plus faible, qu'il suffit, pour en acquérir des preuves incontestables et nombreuses, de lire les écrits d'*Hippocrate*, d'*Arétée*,

de *Caelius-Aurelianus*, de *Celse*, *de Sydenham*, ainsi que de tous les praticiens les plus lumineux.

679. Cela posé, quand il n'est pas possible, par une raison quelconque, de troubler à propos la force et l'agrégat de ces masses ennemies, lesquelles n'étant point évacuées, cherchent à envahir et à surprendre quelque viscère intéressant, pourquoi ne serait-il pas permis au médecin de susciter dans une partie sensible et éloignée, tel autre centre de mouvement et tel autre spasme qui pût obliger non-seulement la matière morbifique à se déterminer, par loi de stimulus, vers le lieu stimulé à dessein, mais encore qui pût troubler et dissiper cet ordre de mutation que le matériel de la maladie a fait naître dans les parties solides ?

680. Or, quel est le moyen avec lequel on puisse espérer de remplir ces indications, si ce n'est le feu ? C'est ainsi qu'on fut quelquefois réduit à la dure nécessité d'avoir recours, dans le cas d'un danger évident, et au début de l'accès épileptique, à une plaque rouge légèrement appliquée sous la plante des pieds, quand on avait pu se tenir prêt pour cette terrible épreuve. — Dans le cas contraire, si le besoin était pressant, et si l'on voyait que la vie du malade abandonnée à la violence du spasme épileptique, dût être incessamment tranchée, on ne craignit pas de faire usage même du bois allumé.

681. Ce n'est pas une nouveauté que l'emploi du feu dans les maladies qui attaquent la tête et le système nerveux. Qu'on lise les œuvres de l'immortel *Hippocrate*, et l'on y verra avec quelle facilité il se servait du cautère actuel dans les vices énoncés. L'unique espérance de salut dans les maladies violentes de la tête, il ne la plaçait que dans l'usage d'un semblable moyen (251). — *Celse* n'espérait de guérison dans les graves épilepsies, que des fers rouges appliqués derrière l'occiput ; c'était là son dernier remède (252). — L'illustre et savant *Van-Swieten* jugea d'une extrême importance l'art de savoir, dans les spasmes et les convulsions, vaincre un spasme par un autre ; d'où il parle longuement de la méthode d'*Hippocrate* et du louable usage des fers rouges appliqués sous la plante des pieds, même dans la colique et dans d'autres maladies convulsives (253).

682. Je sais bien que certains regardent ces moyens comme trop violens, et que la triste récompense de tant de peine, se réduit au titre de cruel et de barbare. Mais je ne sais pas quelle est la plus grande barbarie, ou de rester paisible spectateur d'une scène tragique, ou de tout faire pour délivrer de la mort une victime qu'on ne lui peut arracher que par une judicieuse cruauté, et qui lui serait infailliblement abandonnée, si l'on voulait écouter la voix d'une compassion injuste et déplacée (254). Si nous voulions prêter

l'oreille aux discours de ceux que font raisonner et l'intérêt privé, et le défaut de connaissances nécessaires; oh ! que souvent un médecin devrait se donner bien moins de peine pour conserver à la vie certains êtres qui semblent trop peser sur la terre ! Mais un honnête médecin doit tout sacrifier à la raison de son art et aux lois de la société, et peu s'inquiéter de tout discours qui s'opposerait à ces devoirs.

683. Cependant, comme de semblables stimulus irritent et troublent d'une manière étonnante tout le système nerveux, il convient pour cette raison d'avoir recours aux calmans. Si l'on néglige cette précaution, on voit en effet l'emploi des plus forts stimulans, non-seulement ne pas amender la maladie, mais au contraire l'augmenter et l'exaspérer peu après leur usage. — Le calmant dont je me servais était le musc odorant. Mon respectable ami, M. *Rubertis*, n'ignore pas quels furent les heureux succès de ces moyens opposés, employés dans divers cas, et notamment chez un de mes malades, qui, conduit au bord du précipice par la force des purgatifs, fut tiré des bras de la mort à laquelle il aurait été sacrifié par je ne sais quelle main, s'il n'eût été secouru à temps, et arraché à la fureur d'une épilepsie meurtrière qui survint dans la vigueur de la maladie, à un énorme météorisme, à la frénésie, au hoquet, à la suppression des urines, aux soubresauts et aux petites convulsions générales.

684. Si l'on réfléchit que pour que l'épilepsie se produise, il faut que l'affection générale des nerfs devienne commune à la tête, on concevra facilement quelle grande quantité de fluide doit sortir, sous les efforts de ces étranglemens, de son propre lit et inonder les parties voisines, et quel extrême changement doit s'opérer dans la circulation des humeurs, et dans la bile même, durant l'impétuosité d'une convulsion de cette nature (255). C'est pourquoi il faut que le médecin ait recours aux saignées particulières, même quand l'accès épileptique est terminé; de là la nécessité d'ouvrir la jugulaire ou toute autre veine.

685. D'après ce même principe (à moins qu'il ne se fût déjà engendré dans les viscères du bas-ventre un centre vicieux de mouvement par la dyssenterie ou la diarrhée jointes aux désordres de la tête) il convenait d'avoir recours aux doux minoratifs, répétés, selon qu'ils paraissaient utiles et qu'ils étaient supportés.

686. L'application des vésicatoires (256) derrière les oreilles, ou à la nuque, était un moyen avantageux; on se modelait en cela sur la nature qui jugeait souvent ces désordres, en suscitant des tumeurs, des érysipèles, ou des parotides aux environs de la tête et du cou.

687. Au reste, il était encore nécessaire d'attirer et d'appeler les matières hostiles sur des parties éloignées de la tête, et de leur procurer

une issue facile par les urines et la sueur ; de là l'usage des pédiluves, des sinapismes, des diurétiques et des sudorifiques, avec l'attention constante de noyer ces derniers remèdes dans une grande et copieuse quantité de substances capables d'humecter et de rendre coulante la masse des liquides.

688. Quant aux opiatiques, ceux-ci ne promettaient pas tout le succès possible, sur-tout quand il y avait plénitude et qu'on avait à craindre qu'ils ne produisissent une raréfaction telle, que le désordre de la tête en fût augmenté au lieu d'en être diminué. Ce que nous disons des opiatiques doit s'entendre également du musc odorant lui-même. Quoique les effets de ce remède ne pussent pas se comparer exactement à ceux des opiatiques, il convenait néanmoins de ne pas perdre de vue la nécessité de satisfaire, avant tout, aux indications énoncées.

689. L'usage du sel de corne de cerf, de la teinture de succin, de castoreum, etc. nous fut quelquefois utile ; mais nous devons néanmoins avouer que, dans un grand nombre de cas, ces remèdes étaient suspects et moins sûrs que les moyens ci-dessus indiqués (257).

De l'Epilepsie produite par l'affection des nerfs en général.

690. Nous avons vu jusqu'à présent quelle était la condition de l'épilepsie qui était produite

par la cause morbifique spécialement déterminée sur la tête ; mais nous avons aussi vu ce même vice naître d'une irritation produite ou dans des parties nerveuses fort éloignées de la tête, ou dans le système général des nerfs. Quelque part qu'afflue une substance putréfiante, ou dégénérée de son état naturel au point de devenir vaporeuse et irritante, il n'est pas nouveau dans l'histoire de la médecine que cette substance, au moyen de l'affection d'organes très-éloignés de ceux de la tête, produise de graves convulsions, lesquelles allant en croissant depuis les plus petits degrés de l'irritation particulière, parviennent enfin au dernier point d'une convulsion générale, qui intéresse finalement la source des parties sensibles (258). Dans des cas semblables, les malades sentent et indiquent pour ainsi dire avec précision, la route de l'altération qui se produit dans leurs nerfs (259).

691. Quoique la convulsion épileptique parût quelquefois subitement chez nos malades, et sans le moindre signe précurseur, comme l'épilepsie notée au §. 671, d'autres fois cependant on remarquait un trouble lent et secret, enfin quelque chose de nouveau et de fatigant, qui, au milieu des petites convulsions obscures déjà commencées, se réveillant en quelque partie du corps, s'étendait ensuite sur le reste de la machine, et qui à mesure qu'il croissait, faisait

perdre la connaissance aux malades, de sorte qu'ils ne savaient plus ce qu'ils souffraient, ni ce qu'ils allaient devenir.

692. Nous n'avons jamais vu qu'on pût regarder ces convulsions comme d'un indice avantageux; de sorte que nous ne pouvons pas leur assigner la même place que le grand *Sydenham* assigne aux mouvemens convulsifs des varioleux. Ce vice prenait naissance, chez nos malades, d'un stimulus qui s'insinuait dans les nerfs, et non des efforts de la nature pour délivrer les nerfs de la cause vicieuse commune. En effet on voyait croître les désordres de la raison ainsi que les tremblemens, et naître enfin ce malheureux aspect de choses que nous avons déjà noté à propos de l'autre épilepsie. — Nous pouvons certifier avec véracité que les accès épileptiques du plus mauvais génie, furent ceux qui n'avaient été annoncés par aucun symptôme (260).

693. La première indication, dans les cas urgens et d'un danger évident, était d'avoir recours à un moyen qui pût vaincre par un nouveau spasme, cette excessive irritabilité qui avait jeté tout l'appareil musculaire dans les convulsions (261); elle se réduisait en conséquence à ce que nous avons exposé au §. 677.

694. Cela fait, nous avions recours au musc odorant, qui était le remède spécifique et principal du traitement. — Pour tout le reste, nous nous en tînmes, en respectant néanmoins la différence

des circonstances, aux moyens proposés dans les §§. précédens.

695. Au reste, nous devons faire remarquer que les vices de la raison, de l'appareil musculaire et des nerfs, eurent entre eux tant de rapport, que souvent la méthode curative et les remèdes ne devaient pas différer de ceux qui convenaient aux autres classes de ces vices, avec lesquels ceux-là avaient une étroite analogie. Je dis à ces classes qui avaient entre elles de l'analogie, pour faire toujours voir de plus en plus la différence expresse et manifeste qui existe entre les vices d'un même genre; circonstance remarquée par l'illustre *Van-Swieten* dans le traitement de ces affections (262), et dont il est nécessaire que nous avertissions, pour qu'on ne regarde pas comme une superfluité le minutieux examen que nous en avons fait, afin de distinguer en classes séparées, et leurs différentes phases, et les méthodes curatives particulières que nous avons cru convenable de leur appliquer.

696. Enfin la troisième espèce d'épilepsie qui tirait son origine d'un vice engendré dans quelque cavité de la machine, exigeait la même méthode curative que nous avons dit convenir aux convulsions produites par de semblables principes.

697. Nous n'avons pas fait mention de ces vices périodiques qu'on observa soit dans les délires, soit dans les frénésies, soit dans les convulsions, parce que nous en raisonnerons

quand il conviendra de parler d'un semblable phénomène.

698. Cependant comme certaines altérations graves du pouls accompagnaient fréquemment les convulsions et les vices de la raison, nous avons jugé convenable de faire quelques réflexions, spécialement, sur le pouls lent et tardif (263).

Du pouls tardif, lent, et comme naturel; et si l'on devait conclure d'une telle condition du pouls que les malades n'avaient pas de fièvre.

699. Nous avons dit, §. 357, que non-seulement cette célérité du pouls jugée si nécessaire pour établir l'existence de la fièvre, manqua chez quelques-uns de nos malades, mais qu'au contraire le pouls parut comme naturel, ou bien fut très-lent et extraordinairement tardif (264). Cela posé, on demande si l'on pouvait raisonnablement inférer d'une telle condition du pouls que les malades chez lesquels on observait ce phénomène, n'avaient pas de fièvre.

700. On croit communément que l'essence de la fièvre consiste dans la vélocité du pouls; et des hommes d'un mérite distingué d'ailleurs, esclaves de cette opinion, ont cru raisonnable d'argumenter de la véhémence et du plus grand danger d'une fièvre, par le nombre plus consi-

dérable des pulsations, fournies par le cœur en un temps donné, et rendues sensibles dans une des artères accessibles au toucher. Quoique les lois ordinaires de la nature soient telles que la vélocité et l'accélération du pouls soient un des caractères les plus fréquens de l'existence de la fièvre, on ne peut néanmoins dissimuler que vouloir soutenir avec trop d'opiniâtreté que l'essence de la fièvre consiste constamment dans la vélocité du pouls (265), ne soit la même chose que contester la vérité de mille faits qui démentent la constance de cette assertion.

701. Pour y voir, il faut qu'on ait les yeux ouverts; et néanmoins on ne peut pas constamment dire que tous ceux qui ont les yeux ouverts, y voient. La question présente se réduit à cela. Un homme qui a la fièvre, a ordinairement un pouls prompt et accéléré; dirons-nous pour cela : pour qu'il y ait fièvre chez un homme, il faut toujours que le pouls soit prompt et accéléré? Qui ne voit pas que ce serait faire violence à la raison que de vouloir déduire de la fréquence des cas particuliers, la constance d'un phénomène et d'une loi universelle? Dans les fièvres syncopales et dans les fièvres vulgairement appelées malignes, il n'y a rien de plus familier que de voir l'intermittence, ou la suppression du pouls; je le demande : un malade dans ce cas, devra-t-il se considérer, dans la même minute, comme fébricitant quand son

pouls sera accéléré, et comme non fébricitant quand son pouls deviendra intermittent ou se supprimera ? Il n'y a rien de pire que de prétendre, ou asservir la raison à l'hypothèse, ou que la nature reste, comme un jeune enfant sans défense, circonscrite et resserrée dans les limites étroites de l'ignorance humaine.

702. On va me demander : quel est donc le caractère essentiel de la fièvre ? J'abandonne le droit de décider, dans une telle contestation, à ces esprits forts qui, se croyant supérieurs à la sphère des petits mortels, prétendent voir d'un seul coup d'œil tous les sentiers incommensurables de la nature. Quant à moi qui chemine ici-bas avec l'humble vulgaire, j'avoue ingénument que si nous voulons nous en tenir à l'inspection du pouls seulement, nous ne savons pas quel est le caractère essentiel de la fièvre. Les phénomènes qu'on observe dans cette obscure et vaste partie de la médecine qui regarde les fièvres, sont si nombreux et si variés, que l'esprit humain s'y perd pour ainsi dire (266). Si un homme raisonnable et qui ne veut soumettre ni sa raison, ni la nature à l'empire de l'hypothèse, se donne la peine d'en peser les circonstances différentes et opposées, il s'apercevra bientôt que, relativement aux mouvemens du cœur, ou de la masse commune dont le pouls est un indice, les différences doivent être si nombreuses et si opposées, qu'on ne peut les retrouver et en quelque

manière les comprendre, qu'en tenant autant compte de ces altérations qui surviennent, en passant des plus petits degrés de mouvement au degré le plus élevé, que de ces désordres qui, dans une maladie, s'engendrent dans la machine, en passant des plus hauts degrés du mouvement extrême au degré le plus bas (267).

703. De nombreuses causes sont capables et ont coutume d'altérer l'état du pouls; nous ne comprenons ni ne connaissons toutes les altérations qu'elles produisent en lui. Il n'y a pas long-temps qu'un illustre investigateur des phénomènes naturels a tenté de réduire au calcul les pulsations de nos artères dans les différentes circonstances de la vie et de la santé; *mais il n'y a rien*, dit M. *Senac*, *qui jette plus d'équivoque sur le mouvement de notre pouls, que les causes des maladies mortelles; si dans les fièvres malignes le médecin ne voulait* consulter que le seul état du pouls, *tout lui paraîtrait en sureté, tant le pouls, dans ces dernières, semble être innocent et conforme à l'ordre naturel* (268).

704. Quand on lit l'histoire des maladies d'un mauvais génie, on est étonné de voir comment les médecins ont eu le courage de déterminer le caractère constant de la fièvre par la vélocité et la célérité du pouls, et de le circonscrire dans ces limites (269), quand des hommes d'une intégrité et d'un mérite distingués, ont d'ailleurs

fréquemment observé que le pouls, au lieu d'acquérir dans ces maladies la célérité et la fréquence auxquelles il parvient constamment dans les fièvres ardentes, inflammatoires, ne s'éloigne au contraire que peu ou point de l'état naturel (270), ou devient extrêmement tardif et rare (271), ou se supprime pendant un espace de temps assez long, ou enfin s'observe plus ou moins intermittent (272).

705. Cela posé, pourrait-on jamais croire qu'un homme qui court l'événement d'une maladie extrêmement putréfiante, et qui dans l'espace d'une et quelquefois de deux semaines, passe par tous les degrés les plus violens des convulsions, du délire et de la corruption, pût être réputé sans fièvre, parce que son pouls manque de célérité ? Le mot fièvre est-il donc synonyme de vîtesse et d'accélération du pouls ? Observons-nous le même degré de vélocité dans toutes les fièvres ? Prétende tout cela qui voudra ; quant à nous, nous ne sommes pas si heureux que de le penser. Nous soutiendrons au contraire toujours, 1.° qu'il ne suffit pas, pour distinguer l'état sain de l'état fébrile, de consulter seulement le pouls, mais qu'un médecin doit scrupuleusement faire entrer dans son calcul tout l'ensemble des phénomènes d'une maladie, et s'éclairer par la condition de ceux-ci, pour décider des degrés de distance de l'état sain à l'état morbifique ; 2.° qu'autant la rareté du pouls

est un indice de paix dans les maladies d'extrême mouvement, et de nature inflammatoire, autant l'extrême rareté, la lenteur et l'affaiblissement du pouls sont les signes d'une funeste gravité dans les maladies septiques ; et 3.° que de même que dans les maladies fébriles impétueuses et de mouvement extrême, les degrés du danger diminuent à mesure que les malades passent de l'état de vélocité à celui d'une lenteur égale et correspondante à la paix qui se rétablit dans les fonctions de la vie, de même aussi dans les maladies de mouvement lent et rare, les degrés de la malignité doivent diminuer, à mesure que les malades passent de l'état d'insidieuse tranquillité à celui d'une commotion et d'une vélocité proportionnées à l'ordre de la condition opposée et plus louable qui s'établit dans le système général.

706. Maintenant on ne manquera pas sans doute de rechercher de quels principes naissait chez nos malades cette sorte de pouls rare, tardif et souvent intermittent, ou supprimé. L'attribuerons-nous à un manque d'irritabilité (273)? Dirons-nous qu'il devait sa naissance à un défaut excessif de la force de la vie (274)? Penserons-nous qu'il accompagna toujours et uniquement l'affection de la poitrine (275)? Parce que le savant *Haller* soutient que le pouls devient rare quand il ne séjourne pas dans le sang une substance acrimonieuse, stimulante (276), devrons-nous

devrons-nous croire pour cela qu'il n'y avait dans le sang de nos malades, ni vice, ni altération impure (277) ? ou bien enfin, regarderons-nous ces vices comme dépendant uniquement de la perversion engendrée dans le système nerveux (278) ?

707. Quoique nous pussions nous flatter, d'après nos observations et les réflexions énoncées, d'avancer des conjectures probables sur de tels problèmes ; nous avouerons toutefois que nous ne sommes pas dans le cas de produire des argumens appuyés de raisons constantes et invariables, pour nous décider en faveur d'une cause à l'exclusion de toute autre. Nous autres médecins, sommes comme les spectateurs d'une tragédie ; c'est beaucoup si, ignorant presque toujours ce qui se passe dans l'intérieur de la scène, nous pouvons nous préserver de former un jugement faux, ou ne le porter que le moins défectueux possible, d'après ce que nous voyons représenté sur cette même scène.

708. Avant d'abandonner cette question, je me crois obligé de justifier mon illustre et respectable maître, *M. Visoni*, d'un jugement précipitamment prononcé contre lui par le célèbre *M. de Sauvages*. Ce savant écrivain prétend, 1.° que *M. Visoni* a donné une définition arbitraire de la fièvre ; 2.° qu'il a assigné la fréquence du pouls comme caractère absolu de la fièvre ; 3.° et qu'il a conséquemment exclu

20

de la classe des maladies fébriles, la fièvre de coagulation, dans laquelle le pouls n'est pas fréquent. Je ne ferai que transcrire ici le passage de l'ouvrage de *M. Visoni*, d'où l'on verra, 1.° ou que *M. Visoni* n'a pas prétendu donner une définition de la fièvre, ou que, si l'on veut prendre ce qu'il en a dit pour une définition, on doit s'étonner que *M. de Sauvages* ait pu lui donner le titre d'*arbitraire*, quand elle n'est ni nouvelle, ni particulière au seul *M. Visoni*, mais que c'est la même que professe le commun des médecins, ainsi que l'école de *Boerhaave*; 2.° que dans ce passage, *M. Visoni* ne fait que rapporter le sentiment de ceux qui soutiennent l'opinion de la nécessité de la fréquence du pouls, pour établir la présence de la fièvre, mais sans laisser connaître qu'il tient cette opinion pour démontrée, et sans s'être jamais donné la peine de le prouver, ou de prétendre le prouver avec assurance, comme l'avance *M. de Sauvages*. Il y a en effet si loin que *M. Visoni* ait exclu la fièvre de coagulation de la classe des fièvres, qu'au contraire il n'a commencé à en traiter qu'en lui donnant le nom de *fièvre*, expression (279) qu'il conserve ensuite dans tout le reste de son raisonnement (280).

709. Au reste, il n'est pas vrai que dans cette famille de fièvres dont *M. Visoni* entend parler, le pouls paraisse constamment lent et rare, ni que celui-ci ne manifeste pas quelquefois, au

milieu de la faiblesse, une suffisante célérité (281). — Cette fièvre est une de ces nombreuses fièvres pernicieuses, connues parmi nous sous la dénomination générale de fièvres de *mutation*, et sur lesquelles *M. Mosca* a publié, il y a quelques années, un opuscule aussi élégant qu'instructif.

Du météorisme du bas-ventre.

710. On entend par météorisme (282) cette éminente tuméfaction flatueuse des hypocondres, des intestins, ou de toute la région du bas-ventre (283), qui proprement naît et finit dans le cours, ou à la fin d'une maladie aiguë (284), ou d'un paroxisme convulsif (285), qui, le plus souvent, n'est pas accompagnée de douleur (286); qui est presque toujours unie à un sentiment de pesanteur fatigante dans la région lombaire (287), de sorte qu'il n'y a rien de plus commun que de voir les urines supprimées à sa naissance (288); qui, dans les maladies de génie putride, précède ordinairement une mort prochaine (289), et qui lui succède constamment, quand la putrescence est établie (290).

711. Les premières notions que nous avons de ce dangereux symptôme, nous viennent d'*Hippocrate*, qui l'a clairement énoncé dans différens endroits de ses œuvres. *Galien* en a également fait mention; et l'on en lit quelque chose dans *Arétée*. On en remarque aussi quelques notions

éparses parmi les écrivains postérieurs ; mais au nombre de ceux qui en ont spécialement raisonné dans l'avant dernier siècle, on peut compter le célèbre *Baillou*. Nos modernes ont donné plus d'attention à ce vice, et l'on remarque entre autres, l'illustre *Van-Swieten*, qui en a parlé d'une manière spéciale dans différens endroits de ses immortels ouvrages; le grand *Morgagni*, ce rare ornement de la médecine italienne (291); le digne *Combalusier* (292), le savant *M. de Sauvages*, l'illustre *Haller*, et le célèbre *M. Tissot.*

712. Ce vice a de nombreux phénomènes qui lui sont communs avec ceux de l'hydropisie sèche, de la colique venteuse, de la tympanite et de l'emphysème, de sorte que, comme le remarque l'illustre *Morgagni*, de même qu'il fut avec raison placé par les anciens, parmi les espèces de l'hydropisie, de même il ne paraît pas, dans quelque cas, séparé de l'emphysème (293) : toute la différence se réduit au temps dans lequel il naît, à la férocité des douleurs qui l'accompagnent, et à sa durée; quant aux effets, ils sont presque les mêmes.

713. On ne peut pas contester que le matériel du météorisme ne soit l'air, et le même qu'on voit jouer un rôle dans l'hydropisie sèche, dans l'emphysème, dans la tympanite flatueuse, etc. Les physiologistes ne sont pas d'accord pour décider s'il est possible de croire qu'il y ait de l'air

renfermé dans nos vaisseaux, ainsi que parmi les élémens de notre machine. On compte un grand nombre de savans qui ont pretendu que notre intérieur contient de l'air, jouissant de la faculté de conserver tous ses attributs, ou du moins la majeure partie de ceux-ci. Mais le plus grand nombre des physiologistes modernes, de même qu'ils n'ont pu se résoudre à recevoir comme vraie une doctrine qui est en contradiction avec les phénomènes les plus évidens (294), de même aussi ils n'ont pu rejeter celle qui démontre qu'il existe de l'air dans notre corps, mais de l'air dépouillé de sa force élastique, et *dissous*, comme le dit le célèbre *Boerhaave* (295).

714. Les altérations qui, dans l'état morbifique, surviennent dans les usages de certaines substances, sont un indice très-propre à découvrir quel en est l'usage dans l'état sain. La série des désordres terribles qui suivent, ou doivent précéder la manifestation de la propriété élastique de l'air qui habite notre intérieur, sont autant d'argumens vigoureux qui nous portent à croire que la condition de l'air qui fait partie de notre machine dans l'état de santé, doit être toute autre et absolument différente de celle que nous remarquons dans les maladies.

715. Les trois puissances qui rendent à l'air sa vigueur obscurcie, et qui le remettent pour ainsi dire en liberté, sont la putréfaction, la convulsion, c'est-à-dire l'augmentation d'irrita-

bilité des parties, et l'atonie, c'est-à-dire la perte de la propriété irritable. Les armes et les moyens par lesquels cela s'exécute, sont les venins, les substances putrides, l'extrême chaleur, etc.

716. Ainsi nous avons vu, dans notre maladie, l'air intérieur ne recouvrer que trop souvent sans doute, la funeste faculté de manifester son élasticité, en produisant de terribles météorismes dans la région du bas-ventre. Les phases les plus importantes de ce vice se réduisirent, autant qu'il fut possible de le remarquer, 1.° au météorisme qui naissait de l'altération putride qui s'engendrait dans les humeurs, et qui marchait d'un pas égal avec la maladie principale; — 2.° au météorisme qui tirait son origine de la putridité qui séjournait dans les intestins; — 3.° au météorisme qui prit naissance dans le progrès ou à la fin des déjections ventrales tormineuses, ou de l'abus des remèdes purgatifs; — 4.° au météorisme qui dépendait de l'atonie dans laquelle tombaient les parties, ou dès le principe, par la force de la cause morbifique, ou à la fin de la maladie, quand tout était tombé dans un éminent désordre.

Du météorisme qui naissait de l'altération putride qui s'engendrait dans les humeurs, etc.

717. Ainsi que nous l'avons énoncé au §. 368, le météorisme était un des signes diagnostics de

notre maladie épidémique. Dans le cours de la seconde semaine, (quand on avait négligé les évacuations convenables), la raison se troublant toujours de plus en plus, le désordre se manifestant dans les fonctions de la vie, la respiration devenant non-naturelle, les malades commençant à préférer à tout autre *decubitus*, la position sur le dos, les tremblemens dégénérant en obscures convulsions, ou en soubresauts déclarés, la peau se couvrant de taches fort semblables à des morsures de puces, et les selles devenant sans raison, ou trop liquides, ou trop rares; on voyait enfin le bas-ventre légèrement boursouflé d'abord, se gonfler ensuite dans les hypocondres, et finalement s'élever et se tuméfier antérieurement. Cependant les malades éprouvaient le plus souvent, dans la région des lombes, un sentiment incommode de pesanteur; les urines devenaient rares, trop limpides, ou purulentes, ou rouges et troubles : elles passaient de la rareté à une rétention de plusieurs heures, et enfin de la rétention à la suppression. Au milieu de ces désordres, on voyait ordinairement naître le hoquet ; et si la suppression des urines était longue et opiniâtre, la funeste léthargie ne manquait pas d'arriver. Les pétéchies acquéraient une couleur vicieuse; la peau s'humectait d'une sueur froide et glutineuse. Quelquefois il naissait une tumeur circonscrite à la région du pubis; l'élévation de la résonnante

masse du bas-ventre croissait horriblement; la face se chargeait d'une rougeur obscure; les yeux étaient chargés, gonflés, nébuleux. Dans le principe, tout le corps paraissait attaqué d'une chaleur brûlante, mais les urines devenant toujours plus vicieuses et plus rares, la peau devenait ensuite humide et froide. On voyait se gonfler quelqu'articulation; les veines hémorroïdales gravement tuméfiées, prominaient: enfin les malades cessaient de vivre au milieu de l'oppression de la respiration, du désordre du pouls et de la raison.

718. Quand il n'y aurait pas d'autre preuve qu'il régnait dans notre épidémie un principe de corruption extraordinaire, cette seule circonstance suffirait pour le démontrer. Or, de même qu'il n'est pas possible qu'il y ait emphysème et gonflement flatueux dans une partie, sans qu'il y ait intervention d'un air élastique, de même il est impossible que cet air se manifeste, avec les circonstances décrites ci-dessus, dans un corps encore vivant, à moins qu'une partie ne tombe en corruption (296). En effet, ce que nous lisons de ces phénomènes, n'appartient qu'aux corps où abondait un principe putrescent, ou à ceux que la vie avait déjà abandonnés (297).

719. Or, si l'on réfléchit que, dans les ouvertures des cadavres des hommes morts par l'effet d'une maladie putride, on trouve de l'air rassemblé

en plus grande quantité, (lequel a recouvré son élasticité première), là où les humeurs ont plus de facilité à la stagnation, où la chaleur est plus sensible, où les masses contenues ont plus de disposition à la dépravation, même dans l'état naturel (298), on n'aura pas beaucoup de peine à concevoir que les effets de la putrescence doivent, dans les maladies de génie malin, se manifester plus facilement dans le bas-ventre que dans toute autre partie; cette cavité pouvant se regarder comme l'aquéduc général de la machine, le canal qui y est contenu étant exposé au facile accès non moins de l'air extérieur que de celui qui se dégage des substances avalées, et cette région du corps étant celle dans laquelle les humeurs qui l'habitent sont plus faciles à s'altérer, et ressentent plus promptement qu'aucune autre partie, les altérations qu'une maladie putride produit dans toute la machine (299).

720. Cela posé, il n'était que trop naturel de voir naître d'horribles convulsions, de graves intermittences du pouls, un froid funeste, des suppressions d'urine, de formidables anxiétés, et finalement la mort, inévitable effet d'un si grand désordre et de la corruption gangréneuse dans laquelle tombaient les parties du bas-ventre.

721. On ne pouvait pas se flatter, au milieu d'un tel désordre, de rappeler nos malades à la vie, si on laissait parvenir la maladie à son extrême fureur. Le grand art consistait, 1.° à

prévoir à propos le but de la maladie, et à en rompre les funestes desseins; 2.° à brider, le plus possible, le principe putrescent, lequel abandonné à lui-même, et souvent favorisé par des remèdes contraires, produisait ensuite tant de ravage; 3.° à procurer aux masses impures une issue facile par les voies les plus convenables, et la méthode curative la plus appropriée à l'état actuel de la machine.

722. C'est ainsi que la première indication se trouvait admirablement bien remplie avec notre méthode, par laquelle, comme nous le verrons ci-après, la maladie était étouffée dans ses premiers stades.

723. Quant à la seconde indication, nous pouvons dire que nous tirâmes un grand secours des substances acidules. C'est ainsi que nous employâmes utilement le suc de limon, les limonades, quelquefois même le verjus, coupé avec beaucoup d'eau à la neige, et édulcoré avec un soupçon de sucre. L'esprit de soufre distillé, l'esprit de vitriol employés à la dose de quelques gouttes dans une très-grande quantité d'eau simple, ou de décoction de fleurs de camomille, ainsi que l'esprit de sel marin, trouvèrent aussi leur place dans quelques circonstances, sur-tout quand les voies des urines étaient intéressées. — Pour répondre à cette même indication, tous les remèdes qui pouvaient favoriser la putrescence étaient exclus et contre-indiqués; d'où

nous vîmes souvent les vésicatoires mis en usage au détriment de nos malades, lorsque la corruption s'était déjà trop établie. Ils ne pouvaient s'employer plus à propos que dans le principe, c'est-à-dire quand les masses avaient besoin d'être fondues et dissoutes ; mais aussitôt que celles-ci étaient éminemment dégénérées de l'état sain, non-seulement ils devenaient inutiles, ils étaient même expressément nuisibles. — D'après ce principe, on conçoit clairement que les remèdes minéraux eux-mêmes, et extrêmement actifs, ne pouvaient plus avoir lieu une fois que la putrescence s'était établie dans les humeurs, vicieusement atténuées et dissoutes, à moins qu'on ne se trouvât dans la nécessité expresse d'avoir recours à quelque stimulus, mais alors il convenait d'accompagner ceux-ci, des remèdes qui pouvaient faire l'office d'anti-septiques et de fortifians.

724. Relativement enfin à la troisième indication, on voit clairement qu'il fallait procurer à propos un écoulement aux masses impures, qui, en stagnant dans les vaisseaux et dans la cavité du bas-ventre, jetaient tout le corps dans une extrême dissolution. Il convenait néanmoins de ne pas agir en cela d'une manière inconsidérée, mais de s'accommoder au contraire aux divers états de la machine, de préparer à propos des aquéducs convenables, et avant tout de disposer la masse courante à pouvoir rompre

tout commerce avec l'inutile. Ainsi, ce que nous avons vu heureusement réussir, ce fut le soin d'ouvrir quelque plaie pour la vie, au moyen des vésicatoires, appliqués en temps convenable; de nettoyer de bonne heure le canal des intestins, avec un vomitif et un léger purgatif; de diminuer la masse superflue par d'opportunes saignées; de tenir les humeurs coulantes et convenablement renouvelées, au moyen de fluides acidulés et anti-septiques; et sur-tout de tenir éloigné ce principe d'éminente convulsion que le génie épidémique engendrait dans les vaisseaux sensibles et dans les fibres irritables: vice d'où procédait ordinairement la suppression des urines. Ce fut ainsi, quant à ce qui regarde cette dernière indication, que nous employâmes avec un succès admirable, le musc odorant à forte dose, ayant soin de ne pas attendre pour le mettre en usage que la maladie fût parvenue à ses derniers stades; et néanmoins il convenait toujours de recourir en même temps à la neige et à tout ce qui semblait propre à éloigner la putrescence.

Du météorisme produit par le séjour des matières putrides dans les intestins.

725. Les purgatifs pouvaient-ils, sans danger pour nos malades, s'employer dans cette classe de vice? — Un des effets ordinaires du météo-

risme est la suppression des excrétions ventrales; celle-ci est rarement accompagnée de l'atonie du tube intestinal : elle est au contraire presque toujours jointe au spasme; et cependant nous n'avons vu que trop abuser des purgatifs ; de là, rien de plus commun que de les voir inutilement employés, et suivis des malheureuses et très-opiniâtres suppressions d'urine. — Voici la méthode que nous mîmes en usage : avant tout, on faisait envelopper le bas-ventre de linges trempés dans de l'eau de neige, ou chargés de neige écrasée, ayant soin qu'ils fussent fréquemment renouvelés, suivant la méthode du célèbre *Tissot* (300); on avait recours à une dose respectable de musc odorant : on faisait boire des limonades froides. Cela fait, on donnait de petits lavemens d'eau de mauve avec une bonne quantité d'huile de lin, qu'on répétait de temps en temps. On examinait la région de la vessie; si celle-ci se trouvait gorgée d'urine, on la faisait extraire, et l'on avait la précaution de ne pas charger les malades de beaucoup de fluides. — Sitôt que le bas-ventre commençait à s'affaisser, on avait soin de substituer à l'eau simple, une eau altérée avec la neige, pour boisson ordinaire, dans laquelle on faisait dissoudre une dose discrète de sel d'*Epsom*; et cependant on continuait avec une égale activité les autres moyens énoncés. — Nous avons souvent vu l'usage de ces innocens remèdes sauver

les malades ; le bas-ventre se déprimait à mesure que les substances impures qui stagnaient dans la cavité intestinale diminuaient de quantité, et les urines elles-mêmes suivaient fidèlement le sort des viscères du bas-ventre.

726. Le baume de *Salazar* eut son mérite dans ce genre d'affection ; on a vu quelquefois le seul usage de ce remède dompter le plus fort des météorismes qui provenaient de cette source.

Du Météorisme qui naquit dans le progrès ou à la fin des déjections ventrales tormineuses, ou de l'abus des purgatifs.

727. Si l'on réfléchit au génie des purgatifs, des diarrhées et des dyssenteries, on jugera bientôt avec quelle facilité il peut survenir de dangereux météorismes du bas-ventre, en conséquence de l'effet de ces stimulus. L'illustre *Wepfer* a démontré par de nombreuses expériences, « que jamais une matière âcre ne s'applique sur les intestins sans qu'on ne les voie se contracter violemment, non-seulement dans la partie irritée, mais encore quelquefois dans les parties voisines, de manière qu'ils se ferment rapidement comme s'ils étaient serrés avec un lien, et s'élèvent en autant de vessies, au moyen de l'air renfermé qui se raréfie et qui développe son élasticité cachée (301). » — Il suffit de lire l'ordre avec lequel le grand *Hippocrate* a décrit

et traité l'hydropisie sèche, maladie très-aiguë et d'un danger éminent, comme le dit *Baglivi*, pour voir combien il redoutait l'effet des substances stimulantes sur les organes intestinaux. De même, disait *Galien*, que le *colera* humoral dépend d'une matière acrimonieuse, de même aussi le *colera* flatueux ne dépend que d'une vapeur élastique et âcre qui irrite et stimule les nerfs distribués dans les substances du bas-ventre (302).

728. L'événement, dans cette espèce de vice, est ordinairement malheureux. Cette classe de météorisme est facilement accompagnée de la suppression des urines, du hoquet, des convulsions, des borborygmes, de la douleur, et quelquefois du ténesme.

729. On conçoit bien sans doute, d'après tout ce que nous venons de dire, que la méthode curative qu'il convenait d'employer, devait être différente de celle que nous avons exposée jusqu'à présent; tout ce qui pouvait produire la plus petite irritation était expressément contre-indiqué : les purgatifs, les remèdes minéraux de toute espèce, les choses alkalines, et les lavemens mêmes, quelque doux qu'ils fussent, si on les employait fréquemment, devenaient inutiles et même nuisibles. — Ce qui convenait, c'étaient les doux assoupissans, les humectans et les remèdes qui pouvaient calmer les vaisseaux irrités, sans favoriser la putrescence. — L'hydrogale employé de manière à ne pas fatiguer par

sa quantité, fut trouvé très-utile, — Nous eûmes plutôt recours à l'opium qu'au musc, ayant soin de faire prendre en même temps quelques bouchées de neige simple. — Il était éminemment nécessaire de tenir l'intestin rectum propre, pour prévenir la naissance du ténesme; ce qui s'exécutait avec avantage au moyen de petites ablutions d'eau de sureau. — Cependant si le ventre se fermait exactement, (cette circonstance donnant lieu au séjour des humeurs vicieuses, favorisait l'accroissement du météorisme et des douleurs) il convenait d'avoir recours, suivant le précepte d'*Hippocrate*, à un remède qui, sans stimuler, favorisât l'excrétion du superflu retenu, et d'employer en même temps quelque opiatique convenable. — Dans ces circonstances seulement nous eûmes recours à l'huile commune, ou à une grande quantité d'hydrogale et même à des lavemens d'huile d'olives, et peu après à l'eau d'opium dépuré, ou à l'opium lui-même (303).

730. Avant de terminer sur ce point, il convient d'assurer le public que ce fut dans cette classe de météorisme et de suppression d'urine, plus que dans toute autre, qu'on vit produire les plus grands avantages au baume de *Salazar* que nous avait procuré la prévoyante et généreuse pitié du *Glorieux Monarque des Espagnes*. — Ce remède, en stimulant admirablement les muscles abdominaux, et en ranimant la

la sensibilité des viscères, faisait ressentir à la machine les utiles effets d'un purgatif, sans en faire éprouver le stimulus aux intestins trop irrités et dénudés, pour ainsi dire, par l'évacuation vicieuse qui avait précédé. — Cette circonstance devrait engager les médecins à réfléchir si, dans les dyssenteries, dans lesquelles se manifeste si fréquemment l'indication contraire et opposée d'accélérer et d'arrêter le cours des excrétions ventrales, comme aussi dans les coliques et dans la passion iliaque, il ne conviendrait pas, ou d'imaginer un remède capable d'ouvrir le tube intestinal sans produire sur lui l'effet d'un stimulus, ou de faire usage du baume ci-dessus énoncé, puisque d'ailleurs la bienfaisance du généreux Souverain dont nous venons de parler, a rendu publique la manière de le composer.

Recette pour la composition du Baume de Salazar, telle qu'elle a été publiée parmi nous par la voie de l'impression.

731. « On ajoute à un huitième d'*Arrobe*
» d'Espagne (de la plus grande mesure) d'eau-
» de-vie déflegmée, une once d'*Encens en*
» *larme*, autant de *Mastic*, égale quantité
» d'*Aloès Succotrin*, une demi-once de *Poix-*
» *résine* (observant que les onces soient de seize
» à la livre). On met le tout bien broyé, mêlé

» et incorporé ensemble dans une bouteille de
» gros verre, dont il faudra néanmoins laisser
» un tiers de vide. On bouche ensuite la bouteille
» avec du papier-brouillard qu'on enveloppe bien,
» d'abord de toile, et ensuite de parchemin mouillé,
» et on lie le tout étroitement avec de la ficelle.
» On expose et l'on tient continuellement la bou-
» teille au soleil, sans la soustraire à l'air durant
» la nuit, et cela pendant tout le temps de la
» canicule. Il faut chaque jour bien agiter la
» bouteille, afin d'incorporer les drogues indi-
» quées avec l'eau-de-vie. Le cours de la canicule
» terminé, on garde la composition dans la
» même bouteille, et quand on veut la changer
» de vase, qui doit être indispensablement de
» verre ou de cristal, il faut avoir soin de ne
» remplir que les deux tiers du nouveau vase,
» parce qu'une plus grande quantité le ferait
» crever. On pourra composer la quantité de
» baume qu'on voudra, en se conformant d'ail-
» leurs aux proportions des doses indiquées. »

Le baume de Salazar s'emploie en onctions sur la région de l'estomac et les hypocondres; on y en verse quelques gouttes et l'on frotte les parties.

Du Météorisme qui dépendait de l'atonie dans laquelle tombaient les parties, ou dès le principe de la maladie par la force de la cause morbifique, ou vers sa fin.

732. Les nombreux phénomènes exposés en divers endroits de cet ouvrage, démontrent clairement qu'il régnait non-seulement un principe de stimulus et de convulsion, mais encore un génie stupéfactif et destructeur de la force de la vie; d'où nous vîmes souvent résulter l'atonie des intestins et même des muscles du bas-ventre. — Cette disposition ne se manifesta pas seulement en même temps que la naissance de la malignité de la maladie, mais souvent on la vit survenir à la fin de cette même maladie, quand toute la machine, en conséquence des évacuations qui avaient précédé, de l'abstinence soutenue, et de la profonde malignité morbifique, tombait en pétéchies, en convulsion, dans de violens désordres de la raison et de la respiration, et qu'elle restait finalement comme anéantie et ruinée par les secousses réitérées de tant de violences. — Dans ces circonstances, quoique le météorisme qui avait précédé, se fût d'abord montré joint à un accroissement vicieux d'irritabilité dans les parties, sa durée néanmoins faisait ensuite tomber ces mêmes parties dans l'atonie; le passage de la tuméfaction spasmo-

dique au météorisme d'atonie, étant très-facile, comme le dit l'illustre *Combalusier.*

733. Il n'y a personne qui ne conçoive que, dans de semblables circonstances, c'était favoriser le caractère pernicieux de la maladie et hâter l'éminente corruption putride des parties, que d'avoir recours aux opiatiques, ainsi qu'aux remèdes adoucissans, huileux et relâchans. — Ce que nous trouvâmes utile, ce fut l'administration de la neige animée d'un vin généreux, l'usage du vin lui-même, coupé avec de l'eau à la neige; l'application des linges trempés dans l'eau froide et fréquemment renouvelés. Il en fut de même des onctions faites sur la région abdominale avec le baume de *Salazar*; et dans le cas où les forces de la vie étaient en quelque manière encore solides, c'est-à-dire quand la maladie n'était pas parvenue au dernier stade, nous employâmes avec beaucoup d'utilité une eau animée d'une dose convenable de sel d'*Epsom.*

De la suppression des urines qui s'unissait au météorisme du bas-ventre

734. Il est à propos de distinguer ici la suppression qui s'unissait au météorisme, de celle qui naissait durant la force du délire seulement. Cette dernière dépendait uniquement du trouble de la raison; les malades ne s'apercevant pas du besoin, ni de l'état dans lequel se trouvait la machine.

735. Or, pour ce qui regarde la première de ces deux distinctions ; la suppression des urines et le météorisme, comme nous l'avons dit ailleurs, s'accompagnèrent parmi nous d'une manière si simultanée, qu'on hésitait souvent pour décider laquelle des deux affections était l'affection primitive. Nous ne pouvons pas avancer que les vices observés relativement aux fonctions des voies urinaires, se réduisissent entièrement à une affection idiopathique des reins seulement, parce qu'il nous manquait de signes diagnostics à cet effet. Il semble en effet beaucoup plus probable de dire que, quoique ce vice parût quelquefois précéder le météorisme, cependant il le précédait de si peu, que ces deux vices ne paraissaient alors que comme le produit unique de la même cause, qui, à peu de distance de temps, frappait toute la masse des viscères du bas-ventre. Hors de cette circonstance, nous observâmes, presque constamment, que la suppression des urines était une conséquence du météorisme, ou du spasme dans lequel tombait le tube intestinal, ou de l'atonie qui occupait généralement tout le corps des viscères abdominaux, ou du défaut de pression de la part des muscles du bas-ventre et du diaphragme lui-même, par rapport à l'excessive distension dans laquelle ils étaient tenus par l'éminente tuméfaction du ventre.

736. La preuve la plus solide de ce que

nous venons d'énoncer se tire de l'observation suivante que nous avons faite très-souvent : c'est que, dans le principe du météorisme, les urines s'échappaient, et qu'il ne manquait à la vessie que la faculté de s'en débarrasser promptement. Mais une fois que le météorisme augmentait, il arrivait ce que nous voyons survenir dans les vraies tympanites chroniques, et dans l'ascite elle-même, c'est-à-dire que les urines se supprimaient, sans qu'il parût de tumeur dans la région basse du ventre, ni que la sonde introduite dans la vessie, y trouvât de l'urine, §. 404.

737. D'où l'on conçoit la raison de l'inutilité de tant de spécifiques si vantés pour procurer l'écoulement des urines supprimées, en même temps qu'on voit clairement combien peu réfléchissaient ceux qui s'opiniâtrèrent à avoir constamment recours aux vésicatoires, dans les vices de cette nature, sur-tout lorsque l'entrée des urines dans la masse courante jetait tout dans un profond désordre, et favorisait vigoureusement ce principe de putrescence qui ne dominait déjà que trop dans la machine, par l'effet d'autres principes.

738. Les remèdes que nous trouvâmes favorables, étaient ceux mêmes qui amendaient le météorisme ; et voilà la raison pour laquelle, tantôt le musc, tantôt la neige, tantôt l'opium, tantôt le baume de *Salazar*, et quelquefois l'eau

de mer et l'urine employées en lavemens, rouvraient le cours des urines supprimées.

Des Pétéchies.

739. Je vois les médecins extrêmement partagés entre eux relativement au jugement qu'on doit porter sur la nature de ce vice. Les uns n'hésitent pas à lui refuser un caractère particulier; les autres n'admettent les pétéchies que comme l'œuvre d'un mauvais traitement, ou comme un symptôme d'une autre maladie : il y en a d'autres enfin, et le nombre de ceux-ci est le plus grand, qui les regardent constamment comme un mouvement critique tenté par la nature pour se débarrasser d'une masse impure et maligne. — D'où il suit qu'il n'y a point de maladie, dans la pratique, pour laquelle on n'ait prescrit des méthodes curatives plus opposées que dans celle-ci, et à propos de laquelle l'humanité ne soit plus fréquemment outragée, et par la médecine, et par le mal lui-même. Si l'on veut sérieusement considérer les différens aspects sous lesquels ce vice peut être regardé, on reconnaîtra que les pétéchies doivent être considérées, dans l'histoire de leur apparition, 1.° comme une maladie en soi, ce que nous nommerons fièvre pétéchiale; 2.° comme symptôme d'une autre maladie, tirant son origine, ou de la dépravation des humeurs, ou d'un mauvais traitement; 3.° comme

une espèce d'évacuation critique ; 4.° comme un mouvement sympto-critique. Nous examinerons d'abord chacun de ces points séparément, et nous verrons ensuite à laquelle des trois classes énoncées se réduisirent les pétéchies observées parmi nous.

740. Quant à ce qui regarde le premier point, c'est-à-dire *les pétéchies considérées comme une maladie en soi ;* nous avons dit ailleurs qu'il existe parmi les maladies septiques, une nature de venin qui peut produire des maladies auxquelles on peut donner le nom de maladies de leur propre genre, et nous avons compté parmi celles-ci les fièvres pétéchiales putrides, §. 25, n.° 3. *h.* Cependant nous ne prétendons pas avancer qu'on puisse appeler cette maladie, maladie de son genre, dans le même sens qu'on appelle maladies de leur propre genre, la petite vérole, le mal vénérien, etc. — La petite vérole ne prend naissance que de la petite vérole ; il n'en est pas de même des pétéchies. Quoiqu'elles aient, comme nous le verrons tout à l'heure, une certaine constance de caractère par lequel elles semblent quelquefois une maladie en soi et de son propre genre, il y a néanmoins des cas qui semblent démontrer qu'elles sont, pour ainsi dire, les compagnes constantes de la putrescence. D'où il résulte que nous ne les appelons maladie en soi et de son propre genre, 1.° que dans le sens que nous nommerons maladie en soi une fièvre

angineuse épidémique, quoique nous sachions que l'angine est un vice qui peut prendre naissance de causes différentes, et dépendre d'autres maladies; 2.° que par rapport à ce caractère extérieur par lequel elles diffèrent de toute autre maladie, soit aiguë, soit chronique qui attaque la peau (304); 3.° qu'en tant qu'elles sont une maladie qui, par soi-même, constitue le caractère principal d'une épidémie, en se montrant constamment chez tous, ou chez le plus grand nombre des malades, avec un génie particulier d'invasion ou de terminaison (305).

741. Relativement au second point, lequel a rapport aux *pétéchies considérées comme symptôme d'une autre maladie, et comme un effet, ou de la dépravation des humeurs, ou d'un mauvais traitement*, il est hors de contestation, 1.° que, dans les petites véroles d'espèce putride et maligne, quand la corruption des humeurs est éminente, on voit souvent naître des pétéchies, et presque toujours avec une issue malheureuse (306); 2.° que dans les fièvres malignes et éminemment contagieuses, les pétéchies sont un symptôme aussi mortel qu'il est peu rare (307); 3.° que souvent, quand une maladie qui n'est pas maligne de sa nature, est parvenue au degré actif de la putrescence, il s'y joint alors des pétéchies (308); 4.° qu'enfin il est tellement reconnu, et par les belles réflexions du grand *Sydenham*, et par les observations

exactes des savans *Pourchon*, *Klein*, *Valcarenghi*, *Allioni*, *Glas*, *Hazenohrl*, et de M. de *Haën*, que les pétéchies peuvent être le produit du mauvais traitement et de la diète calorifique, (c'est-à-dire des moyens qui portent le corps à la putrescence) que M. de *Haën* (309) n'a pas craint d'avancer que les pétéchies devaient le plus souvent leur origine à un semblable vice de conduite (310).

742. Relativement enfin aux *petéchies critiques;* quoiqu'il y en ait qui soutiennent opiniâtrément que les pétéchies ne sont jamais d'un heureux augure, on ne peut passer sous silence néanmoins que cette assertion ne paraît pas constamment vraie, et que quoique les exemples en soient rares, cependant on en trouve dans l'histoire qui prouvent qu'elles sont quelquefois douées d'un génie salutaire. — S'il était permis d'interpréter le mot exanthème dans le sens de pétéchie, *Galien* nous en fournirait un témoignage bien clair, par sa propre observation, dans une maladie pestilentielle qui régna de son temps (311). — *Van-Swieten* tire parti de ce passage; mais nous ne pouvons taire qu'une telle autorité ne soit très-suspecte relativement au cas qui nous occupe, puisque dans les pétéchies vraies, il ne doit y avoir ni ulcère, ni prurit, ni élévation (312). — Une observation plus décisive, sans alléguer d'autres exemples, est celle consignée par *Huxham*, relativement

à l'heureuse issue de la fièvre putride et lente qui régna en 1729, et qui se termina par des sueurs et des pétéchies critiques (313). Une autre observation qui n'est pas d'une moindre valeur, est celle rapportée par *Ramazzini*, de ceux qui ne guérirent de la maladie qui sévit de son temps, par aucune autre évacuation que par les pétéchies (314).

743. Quant à ce qui concerne finalement *les pétéchies regardées comme l'effet d'un mouvement sympto-critique;* nous avons vu quelquefois, (et d'autres l'ont observé avant nous (315) que les pétéchies ayant paru, il semblait qu'il était sorti des vaisseaux une partie de l'impureté qui y séjournait. On se promettait conséquemment durant quelques heures, un meilleur aspect de choses; mais les relâches furent toujours aussi courts qu'infidèles, et une nouvelle fureur succédait constamment à ce faux calme. Or, on pouvait si peu regarder cette issue comme un indice de santé, qu'au contraire nous ne l'avons pas vue produire un meilleur effet que les dépôts gangréneux et les parotides inutiles, §. 414, avec lesquelles elle se montrait parmi nous. D'où nous ne considérerons ces dépôts que comme ceux du morbillus (*rougeole*) et de la petite vérole, qui, après un calme très-court, sont suivis d'horribles désordres, ou tout au plus comme des essais d'une crise imparfaite et pernicieuse (316).

744. Tout cela posé, quel sera le jugement que nous porterons sur les pétéchies? le voici: les taches pétéchiales qui surviendront dans l'état de crudité et dans le plus haut période de la putrescence, ou qui naîtront avec la maladie elle-même, si elles ne sont pas accompagnées de soulagement et ne sont pas supportées, mais si elles sont au contraire, ou accompagnées de plus grands désordres, ou suivies de ceux-ci, devront absolument être regardées comme une maladie en soi, ou comme symptômatiques (317); et de même au contraire qu'on ne devra nommer critiques que celles qui surviendront en jour décrétoire et qui porteront avec soi les caractères de la crise (318), de même nous appellerons inutiles et pernicieuses les pétéchies qui, étant produites à la peau par un mouvement de crise imparfaite, non-seulement ne seront pas suivies d'un soulagement permanent, mais qui après un calme de peu de durée, entraîneront après elles un désordre et plus grave, et plus aigu (319).

745. La différence sensible des pétéchies critiques d'avec les inutiles, étant établie, on demande quel présage le médecin pourra déduire de l'apparition des pétéchies qui sont, ou une maladie en soi, ou un symptôme, ou l'effet d'une crise fausse et infidèle. Je répondrai avec le célèbre *Hoffmann*, « *que leur apparition est si loin de faire concevoir l'espérance*

d'une santé prochaine, qu'au contraire plus le nombre en sera grand, et plus elles indiqueront un haut degré de corruption caché dans les vaisseaux, lesquels s'achemineront d'autant plus facilement vers la corruption et le sphacèle, que les taches inclineront davantage vers la couleur livide, plombée, ou d'un vert noirâtre (320). » Le sentiment de cet heureux médecin est appuyé de l'autorité et de l'observation. Le grand *Mead* n'a pas considéré les pétéchies sous un autre aspect (321). Il résulte de l'observation constante des praticiens les plus lumineux, que non-seulement leur naissance a eu lieu sans avantage, mais qu'au contraire les maladies ont alors sensiblement empiré (322).

746. Conclurons-nous, de ce que le danger est en raison du nombre et de la couleur livide et vicieuse des pétéchies, que celles-ci sont constamment le produit de la putrescence? — Les phases principales, qui nous sont connues, de ce vice dans nos humeurs, se réduisent à deux; savoir, aux pétéchies jointes à un sang dense (323), ou attaqué d'altération phlogistique (324); et à celles jointes aux humeurs altérées et viciées par une dissolution putride (325). Or, l'expérience démontre que de même qu'il est presque constant et très-facile de les voir tirer leur principe d'une source de putrescence, de même il est rare qu'elles tirent leur origine d'un sang

d'une apparence solide, sans qu'une partie de celui-ci ne tombe en dissolution par le progrès de la maladie, ainsi qu'on peut le remarquer sans peine dans les œuvres mêmes de M. de *Haën.*

747. Il n'est pas déraisonnable d'avancer que les maladies semblent être dans leurs effets ce que sont certains remèdes dans leur action. De même que ceux-ci, celles-là ont une activité différente sur les différens tempéramens et sur les divers organes de notre machine. Or, les parties qui sont presque constamment frappées par cette maladie de préférence à toutes les autres, sont les intestins, les nerfs et la substance de la poitrine. Il est rare que la bile, l'estomac, les humeurs du bas-ventre et la secrétion des urines ne soient pas éminemment troublés sous la vigueur d'une maladie pétéchiale; soit parce que la nature des venins contagieux, du nombre desquels sont les pétéchies, est d'affecter les parties énoncées; soit parce qu'il est impossible que le bas-ventre ne prenne aucune part dans l'éminente et vicieuse altération que supporte la peau; soit enfin parce que celle-ci étant une affection putride, il est très-naturel qu'il pleuve de toute part, dans le cloaque commun, une partie de l'impureté qui trouble l'économie de la masse courante. De ce même principe partira conséquemment cette vapeur maligne qui, dans ce cas, réduit les malades à l'état de désordre si grave dans lequel nous les voyons si facile-

ment tomber. L'intérêt que prend la poitrine dans une maladie pétéchiale est aussi de la plus grande importance; une respiration embarrassée et difficile, ou rare et suspirieuse; une toux facile, et la facilité avec laquelle les affections de la poitrine s'unissent à ce vice, sont un témoignage très-expressif sans doute de cette vérité (326).

748. Le caractère intérieur d'anomalie qui constitue le génie de ce vice, est extrême. Ce vice n'est pas susceptible de se juger d'une manière constante, ou du moins l'histoire de la médecine ne nous fournit pas des lumières sur cet objet. Hormis sa subordination à tout ce qui peut éloigner la putrescence, ou la brider (*pour ainsi dire*), il ne paraît pas ensuite capable d'obéir à une méthode curative invariable et efficace dans toutes les constitutions. Il suffit d'être versé dans l'histoire des maladies épidémiques, pour concevoir toute la force d'une semblable proposition, et pour ne pouvoir pas ignorer que, malgré l'apparente analogie qui règne dans les symptômes, il est rare que deux maladies pétéchiales obéissent aux mêmes remèdes.

749. Tout ce que nous avons énoncé jusqu'à présent, non sans y être autorisés par des raisons valables, semble suffisamment prouver combien est peu recommandable la misérable conduite de ces médecins qui, au seul nom

de pétéchies, et avec des intentions opposées, ou bien en restent cruellement les spectateurs religieux et oisifs, respectant même dans les signes de la destruction qui menace toute la machine, un indice trompeur de paix et de crise, ou bien mettent pour ainsi dire avec fureur tout en usage pour accélérer la quantité des pétéchies, mal-à-propos jugées salutaires. Les premiers ne font qu'abandonner la machine à l'impétuosité d'une maladie putréfiante, tandis que les seconds, avec leurs fameux expulsifs, fournissent de nouveaux moyens de putrescence et d'embrasement septique.

750. Or, nos malades furent si fréquemment infestés par les taches pétéchiales, que si une maladie pouvait dériver son nom de la fréquente apparition d'un symptôme, il n'aurait pas été absolument déraisonnable de prétendre que notre maladie eût pu tirer de ces taches, la dénomination de fièvre pétéchiale septique.

751. La classe la plus commune des pétéchies qui ont paru parmi nous, dans un ordre différent, suivait la nature de la maladie et l'état auquel se réduisaient les humeurs dans les différens stades de celle-ci : d'où il arrivait qu'elles s'exaspéraient facilement dans les corps impurs et mal tenus, §. 388; qu'elles naissaient simultanément avec la corruption des humeurs, §§. 551, 561, 562; et que leur origine étant dans la masse commune, elles suivaient dans leurs

leurs phases le sort de cette masse, si exactement, §. 432, que passant du rouge au livide, ou naissant telles dès le début, dans les corps attaqués d'un froid funeste, §. 402, tantôt elles s'unissaient à une funeste hémorragie, §. 434, tantôt à des signes manifestes de putrescence, §. 403, et qu'enfin par la même raison que naissaient les parotides, la gangrène, l'affection de poitrine, etc., elles se jetaient sur la peau, §§. 413, 461, y produisant des stagnations septiques, §. 445, et ne laissant pas même la superficie des régions intérieures, exempte d'affection, §§. 447, 376.

752. Il est maintenant facile de voir d'après tout cela, que de semblables épanchemens (327) ne pouvaient être que d'un très-mauvais génie, §. 369, et ne devaient apporter aucun soulagement à la machine, soit qu'on ait égard, ou au temps, ou à la circonstance, ou à l'état des humeurs. — L'éruption des pétéchies était précédée d'une lassitude énorme, d'un désordre grave dans les fonctions de la vie et de l'esprit. La respiration paraissait d'abord rare et suspirieuse, et, dans l'état d'imminence, courte, laborieuse. On voyait naître les tremblemens et les soubresauts. Le pouls, ou s'éloignait, en vigueur, excessivement de l'état naturel, ou devenait rare et tardif, ou bien bas et extrêmement petit et abattu. Les évacuations, ou manquaient absolument, ou devenaient copieuses et opiniâtres.

Ordinairement les urines, ou se supprimaient, ou devenaient rares; les hypocondres s'élevaient, et les malades restaient comme opprimés sous le poids d'une substance stupéfiante. Les pétéchies étaient donc immanquables dans un pareil état de choses; à celles-là se joignaient ensuite quelquefois les parotides, la gangrène, etc.

753. Qui eût osé, dans un si grand désordre, interpréter de semblables épanchemens, dans un sens favorable? qui pouvait avoir la témérité de penser à des remèdes capables d'en provoquer l'augmentation? Néanmoins ils ne furent encore que trop nombreux, ceux qui s'attachèrent à ce funeste parti; et Dieu sait quel en fut le résultat!

754. Quant à moi, je regardai comme l'indication principale: 1.° d'empêcher, avant tout, que les humeurs ne parvinssent à cette extrémité, au moyen de la méthode que nous exposerons tout-à-l'heure, et avec laquelle je fis en sorte de vaincre la maladie dans son premier âge, quand le caractère de la fièvre n'était pas continu; 2.° de tout mettre en usage, quand la première méthode ne pouvait avoir lieu, pour modérer le principe de putrescence qui s'était engendré; 3.° d'éloigner toutes les causes capables de favoriser la corruption ultérieure des humeurs, et de s'opposer à la solution et à l'expulsion du superflu.

755. L'autre classe de pétéchies était celle

des pétéchies critiques : or, je dois avouer que, parmi la quantité considérable des malades qui m'ont passé entre les mains, je n'ai observé qu'une seule fois les pétéchies avec le véritable caractère d'évacuation critique (328).

De la putrescence qui s'engendrait dans la masse des humeurs ; — et premièrement de la putridité en général.

756. La putridité consiste dans l'intime dissolution et dans la fonte de ce gluten qui retient les élémens d'un corps dans une union réciproque (329). Telle est aussi le sentiment du grand *Boerhaave* et de *MM. Haller* et *Huxham.* Le célèbre *Fréderic Hoffmann* ajoutait à la dissolution, l'exhalaison fétide et volatile, ainsi que la mutation de toute la crase et de toutes les propriétés de la substance qui se putréfie (330). *Boerhaave* lui-même ne parut pas éloigné de ce sentiment ; il considère en effet la puanteur comme un attribut des humeurs stagnantes, corrompues et vénéneuses, et regarde comme putréfié, et dégénéré de l'état naturel tout fluide dans lequel s'est engendrée cette même puanteur (331). Néanmoins il est à remarquer que le perspicace docteur *Pringle* ne fait pas difficulté d'accorder aussi le caractère de putridité, aux corps dans lesquels les parties putréfiées n'exhalent pas d'odeur fétide (332).

757. Cependant, quelle que soit la somme des circonstances énoncées jusqu'à présent pour définir la putridité, je sens toutefois la nécessité d'ajouter, — 1.° que pour qu'il y ait putrescence parfaite, il faut que les parties soient altérées dans leur consistance, dans leur couleur et dans leur propriété, au point non-seulement de devenir inutiles aux besoins de la machine, mais décidément funestes à cette même machine, et ennemies de ses fontions; 2.° que le dernier degré de la corruption et l'état éminent de la putridité consistant dans le désordre et comme dans l'embrasement putride des plus petits élémens dans lesquels il a coutume de s'engendrer une éminente force d'explosion, par laquelle ces élémens, comme par une force de répulsion, se développent et se résolvent, pour ainsi dire, en leurs propres monades, il est évident « que la propriété meurtrière de ces élémens de putridité doit consister dans un principe éminemment ténu, volatil, très-actif; » que l'atmosphère qu'ils composent doit être vaste, leur propagation facile, et le développement de cette propriété de se multiplier d'autant plus rapide, que le corps qui se dissout, se trouve plus près du point de putrescence et d'évaporation les plus grandes; — 3.° qu'un attribut des substances putréfiées étant de pouvoir produire dans les corps exposés à leur évaporation, un état semblable à celui dans lequel elles se trouvent, il est bien force que ces corps

éprouvent le même sort que ces substances, quand il se rencontre en eux l'ensemble des circonstances requises pour en rendre l'attaque possible, et en faciliter les progrès ; et conséquemment, de même que ces corps deviendront eux-mêmes de nouveaux instrumens de putridité, de même aussi les progrès du vice engendré seront relatifs autant à leur masse et à l'état de leurs parties, qu'au nombre et à l'activité des causes qui concourront à rendre l'attaque possible et facile ; — 4.° que, quoique les degrés extrêmes de la putridité consistent dans l'intime résolution et la dissolution des adhérences mutuelles des élémens d'un corps, cependant, pour y parvenir, un corps doit passer par différens états, et qu'ainsi les degrés de la putrescence dans laquelle une machine peut tomber avant que d'arriver à une parfaite corruption, peuvent et doivent être différens ; — 5.° que comme il est nécessaire, pour qu'il s'engendre dans les corps ce caractère de putridité, qu'il survienne une mutation dans leur consistance, dans leur figure, dans leur propriété, etc., il est conséquemment évident que les degrés de la putrescence étant différens, il faudra « que les parties qui se putréfient soient soumises à une mutation correspondante. Celles-ci ne devront d'ailleurs revenir à leur ancien état, que quand il s'engendrera en elles un état opposé à celui qui s'y est nouvellement engendré ; et tant que les

premières parties déjà viciées, ou resteront en communication avec les autres, ou conserveront la nouvelle impression contractée, elles devront se servir de levain à elles-mêmes, pour se gâter ultérieurement, et devenir pour les autres parties, un moyen propre à les faire tomber en putrescence.

De la nature de la putridité.

758. Toutes les putrescences qui naissent dans les différens fluides de notre machine, sont-elles d'une nature alkaline? Par quelque cause que la putrescence se produise en nous, est-elle toujours de la même nature, ou bien les substances qui se putréfient ne passent-elles d'une autre espèce de putrescence, à la putrescence parfaitement alkaline, que lorsque la putridité parvient à son dernier degré?

759. Il faudrait, pour être dans le cas de résoudre ces problèmes, avoir fait, avec beaucoup de soin, des expériences nombreuses et répétées, sur les différens liquides du corps animal (333), dans les maladies opposées qui ont le pouvoir et l'habitude d'en corrompre la crase; mais quel vide immense et profond ne règne-t-il pas sur cette partie de la médecine expérimentale (334)!

Des causes et des occasions de la putrescence.

760. Les causes et les occasions d'où toutes ces altérations putrides tirent leur origne et leurs progrès, sont diverses et nombreuses. Les premiers matériaux de la putridité, c'est la putridité elle-même (335); et les occasions de celle-ci parvenues à un degré actif, en deviennent souvent les causes efficaces. Outre cela, nous avons vu ailleurs combien était propre à la réveiller, la force de la faim, de la rareté et du vice des alimens (336), ainsi que la puissance de la contagion (337), de certains venins épidémiques et meurtriers (338), de la dissolution, du stimulus, de la condensation (339), de la stagnation, des mouvemens très-violens (340), des dispositions morbifiques dans lesquelles peut se trouver une machine, des remèdes employés à contretemps (341), d'un air raréfié (342), chargé de substances malignes (343), en proie aux intempéries, aux irrégularités (344), de la suppression de l'évacuation de l'impur (345), ou de l'absorbtion de celui-ci (346), de l'évaporation des substances corrompues (347), de la mal-propreté (348), de l'humide et du chaud (349), et sur-tout de la fièvre, comme nous l'avons observé aux §§. 25, 123 et 308, ainsi que dans l'histoire entière des divers phénomènes de l'épidémie décrite.

Si la putrescence peut s'engendrer dans nos vaisseaux durant la vie.

761. Quoiqu'il soit incontestable que nos humeurs, dans l'état de santé, c'est-à-dire quand elles gardent entre elles un commerce harmonique et régulier, soient très-douces, au point que le grand *Boerhaave* (350) appelait notre sang le meilleur des collyres connus, il faut néanmoins convenir que peu de chose leur suffit pour manifester une faculté sensible de se corrompre et de se putréfier (351).

762. L'immortel *Hippocrate*, dans plusieurs endroits de ses œuvres, nous prouve d'une manière expresse et dans un langage rien moins qu'équivoque, qu'il a vu lui-même d'horribles putrescences établies dans la machine, durant la vie. On peut lire le passage de ses *prédictions* où il parle des ulcères corrosifs, et du génie différent des pourritures blanches et muqueuses, lesquelles sont moins meurtrières que celles qui produisent dans les parties une sanie noire et caustique (352). Mais ce qui a un rapport plus direct avec notre proposition, c'est ce qu'il a consigné dans le troisième des épidémies, relativement à l'éminente putréfaction dans laquelle tombaient les humeurs par la force de la maladie funeste qui y est décrite. *Il paraissait*, dit-il, *dominer dans la maladie un impétueux génie de fluxion constitué non pas*

précisément d'une substance semblable au pus; mais bien de je ne sais quoi de putride, qui aimait à se jeter avec affluence sur diverses parties dont il cautérisait les chairs, les nerfs et les os (353).

763. Le judicieux *Galien* ne s'est pas montré en opposition avec ce système, ou du moins bien peu. Quand il raisonne des causes et de la différence des fièvres, il déclare manifestement « que quoiqu'on ne pût pas entièrement se conformer à l'opinion de ceux qui regardaient toutes les fièvres comme produites par la putridité, cependant il sentait la nécessité de se rendre, pour la plus grande partie, au sentiment d'*Aténée* et de ses partisans, qu'il considérait d'ailleurs comme des hommes distingués et très-experts dans l'art médical, et sur-tout en ce qui concernait la connaissance des fièvres. » Et en conséquence il établit « que la putrescence peut s'engendrer dans les vaisseaux, l'altération putride qui se développe dans les humeurs par l'effet de certaines fièvres, ressemblant à cette mutation purulente qui se produit dans les abcès (354). »

764. Cette doctrine est aussi celle d'*Arétée*. Il suffit de lire cette partie de ses œuvres où il parle des *suppurés*, pour se convaincre combien il était persuadé que les humeurs peuvent tomber dans certaines maladies septiques et dans une funeste putrescence (355).

765. Plusieurs des médecins les plus éclairés de notre siècle ne se sont pas non plus éloignés de la même doctrine. A quel degré de putrescence l'illustre *Mead* n'a-t-il pas observé réduite la machine vivante, dans les fièvres hectiques et dans le scorbut ? Le célèbre docteur *Huxham*, non content d'avoir répandu dans ses œuvres de nombreuses observations qui prouvent la facilité avec laquelle l'altération putride s'engendre dans nos humeurs, en a voulu faire encore un article particulier (356) ; et, en dernier lieu, le docteur *Pringle* a rassemblé et produit un grand nombre d'observations, toutes très-concluantes, pour démontrer la solidité d'un tel principe.

766. Quoique le grand *Haller* ait énoncé, comme en passant, que durant la vie, et tant que nos humeurs sont dans une circulation continuelle, celles-ci ne tombent pas en putrescence, cela ne doit s'entendre néanmoins que de l'état naturel seulement, et du seul mouvement régulier, et non pas de l'accroissement vicieux du mouvement musculaire, ni des cas dans lesquels il y a intervention de l'action de quelque venin et de quelque substance septique, ennemie de la vie. En effet, il soutient invinciblement que, sous l'effort des fièvres pétéchiales et septiques, des mouvemens très-violens, des venins, de l'extrême chaleur, ainsi que sous l'action de toute substance putride, notre sang

et nos humeurs, après avoir passé par les différens degrés de la putrescence, parviennent enfin au dernier point de la corruption (357).

767. Quoique l'illustre *Van-Swieten*, pour se conformer à la doctrine de son maître, ait nié dans plusieurs endroits de ses célèbres commentaires sur *Boerhaave*, la possibilité d'une véritable putrescence durant la vie (358), néanmoins il ne sut pas trahir la voix de la vérité, et après avoir exténué en partie cette première assertion, il a nettement avoué, dans plusieurs autres endroits de ces mêmes commentaires (359), que quelquefois l'activité de la fièvre et la force de certains venins épidémiques réduisent les parties de notre machine en une sorte de liquide gangréneux et en une véritable dissolution putride (360).

768. Ceux qui soutiennent qu'aucun animal ne peut vivre si son sang est entièrement putride, disait *Pringle*, ont trouvé très-difficile à concevoir comment une substance putride et aliénée de l'état naturel pouvait loger dans la masse courante; mais j'emprunte les argumens et les propres expressions de ces mêmes auteurs distingués, qui ont nié la possibilité de la putrescence même imparfaite dans les vaisseaux d'un être vivant, pour convaincre ceux qui sont le plus opposés à notre sentiment.

769. M. de *Haën*, après avoir accordé *que nos humeurs peuvent tomber dans une disso-*

lution putride par la force de quelque contagion, et après avoir avoué *que celles-ci peuvent se défaire de cette altération par des lieux convenables, de manière que le sang en soit alors débarrassé, et qu'il ne se déprave pas en totalité* (361), finit par conclure : *l'observation journalière nous enseigne qu'il existe souvent dans le corps une matière ou extrêmement viciée, ou absolument différente de l'état sain, laquelle coule et circule le long de nos vaisseaux, mêlée avec le reste des humeurs. Or, quoique cette même matière puisse souvent allumer des fièvres ou inflammatoires, ou hectiques, ou meurtrières, souvent néanmoins elle est transportée, par loi de dépôt, aux parotides, aux hanches, ou à d'autres parties de la machine, de sorte qu'il est hors de toute contestation qu'une matière hostile, mêlée avec nos humeurs, puisse rester en commerce avec elles et circuler ensemble dans nos vaisseaux* (362).

770. Cette doctrine ne doit pas être regardée comme l'enfant d'un système, mais bien de la plus saine réflexion faite sur le cours des maladies par le grand *Hippocrate* et ses véritables sectateurs. On lit en effet dans *Boerhaave*, une observation tout-à-fait conforme à cette doctrine ; et son ingénieux commentateur, en convenant de l'existence de semblables phénomènes, n'a pas fait difficulté d'avouer que

souvent il avait observé une matière putride se produire dans la masse courante, laquelle matière, rendue, par la force de la vie, propre à être expulsée, abandonne le sang auquel elle se trouve unie, pour se déposer sur quelque partie de la machine (363).

771. Et en effet, que voyons-nous chaque jour arriver dans les cas de maladies éruptives ? N'est-ce pas une substance ennemie de la vie qui circule avec les humeurs, pour être vaincue par la nature et expulsée ? Quelle autre chose arrive-t-il dans les crises, la coction étant faite, quand les maladies se jugent par des sueurs copieuses et puantes, et par des urines utilement chargées d'un sédiment copieux ? Ces angoisses, ces turbulentes commotions qui précèdent la crise, disent sans doute bien assez qu'un hôte incommode, qui circule avec le sang (364), va cherchant à se dégager par quelque aquéduc de la machine (365).

Qu'il domina chez nos malades une extrême putrescence ; que celle-ci est nécessaire dans les maladies où règne une vicieuse densité.

772. Tout homme d'un esprit juste, qui comparera ce que nous avons dit jusqu'à présent de la putridité et de ses effets, avec la nombreuse série des produits vicieux des phénomènes de notre épidémie, ne pourra s'empêcher de convenir

que de même qu'un principe de putridité eut une grande part dans la production de nos maux, de même aussi la putrescence représenta, dans leur durée et leurs produits, un des principaux et des plus intéressans phénomènes, non-seulement pour engendrer notre perte, quand elle devenait supérieure aux efforts de l'art et de la nature, mais encore pour devenir l'instrument de la vie, quand on faisait concourir à propos, dans les cas où dominait un principe d'abondant gluten, les mouvemens de cette putrescence avec les lois de l'art.

773. Cette proposition paraîtra, au premier coup d'œil, étrange à quelques-uns, et l'on s'étonnera sans doute que celui qui a par-tout tant exalté les dangereux effets de la putrescence, ait maintenant la hardiesse de vouloir présenter sur la scène, comme un objet d'utilité, ce même vice considéré jusqu'à présent comme une puissante cause de désordres ; mais toute surprise devra cesser, quand on réfléchira que, comme il dominait dans notre maladie un vice qui n'admettait de solution et de crise que quand les masses devenaient à propos fluides, §. 474, et passaient graduellement de l'état de la densité à celui de la dissolution, §. 481, c'était précisément cet acte qui comportait un besoin manifeste de putrescence, §. 483, pour amender ces mêmes désordres qui tiraient leur origine d'une vicieuse densité.

774. S'il est évident, d'après tout ce que nous avons examiné, qu'on doit regarder comme putrescence toute mutation qui réduit une substance à devenir inutile et ennemie de la vie, à perdre sa consistance naturelle et ses propriétés, à changer de couleur, à devenir vicieuse et puante, je ne vois pas pourquoi la génération du pus, la coction des humeurs (366), la crise elle-même, ne devraient pas se considérer comme l'ouvrage de la putrescence; et conséquemment je ne saurais comprendre comment on pourrait se refuser, dans les cas de vicieuse densité, à concevoir la nécessité d'une putréfaction régulière et bien ordonnée, §§. 123 et 124, et ne pas convenir au contraire que de même que, dans le cas du gluten, la fonte est nécessaire pour que la santé se rétablisse, de même aussi dans le cas de dissolution, il convient que les parties acquièrent de la densité pour que l'altération septique des humeurs soit amendée (367).

Corollaires desquels se déduisent les divisions de l'Epidémie en classes particulières.

775. D'après tout ce que nous avons avancé et prouvé jusqu'ici, l'existence des faits suivans demeure donc pleinement démontrée. 1.° Dans la maladie épidémique observée à Naples depuis le mois d'Avril (368) jusqu'au mois d'Octobre

de l'année 1764, il se manifesta un vice particulier par la force duquel les humeurs blanches étaient poussées vers une congestion telle, que le commerce régulier entre la partie proprement rouge et les masses blanches, étant interrompu, c'était une nécessité que les humeurs elles-mêmes passassent graduellement du gluten à la putrescence, §. 465, jusqu'au §. 506 ; observation constamment conforme aux observations de MM. *Cinque*, *Rubertis*, *Pisciottano*, *Cotugno*, *Perris*, *Vairo*, etc.

776. 2.° Outre cela, cette même cause vénéneuse dont nous fûmes si maltraités, manifesta quelquefois, dès sa première invasion, la propriété non-seulement de jeter toute la masse courante dans une funeste et rapide colliquation, en la fondant ou en des sueurs copieuses et continuelles, ou en des diarrhées aqueuses, comme il conste par les observations de mon digne ami et médecin doué de la plus grande perspicacité, M. *Cotugno*, mais encore de susciter dans la machine une mutation si dangereuse, que par son moyen celle-là passait à un froid indomptable et à une corruption gangreneuse, §§. 359, 475 et 402, ainsi que cela est garanti par les autorités de MM. *Cinque*, *Pisciottano* et *Molo*.

777. 3.° L'action de ces causes délétères et de leurs produits, s'exerça, 1.° sur toute la masse courante (369) ; 2.° sur les nerfs (370) ; dans différentes

différentes cavités de la machine (371), et spécialement sur la cavité du bas-ventre, lequel fut plus ou moins, constamment intéressé (372).

778. 4.° Le caractère de ces vices était, 1.° de pousser par degrés le corps à la corruption; 2.° de se multiplier, et d'assimiler à leur propre nature les masses parmi lesquelles on les laissait long-temps séjourner; 3.° d'envahir la machine en dirigeant quelquefois leurs attaques sur différentes parties en même temps; et 4.° de s'introduire très-souvent d'une manière frauduleuse, d'abord dans quelqu'une des régions du corps, et d'entraîner ensuite la machine dans un désordre commun. — De sorte qu'il n'est pas possible, à moins qu'on ne veuille donner dans l'erreur, de considérer sous un seul aspect l'assemblage des maux qui constituèrent la grande épidémie.

779. 5.° Il se joignit en outre à la cause épidémique universelle, un venin rhumatique d'un double caractère; l'un de nature phlegmoneuse, l'autre de génie rhumatico-septique.

780. Tout cela posé, quel est celui qui ne conçoit pas la nécessité de diviser en classes séparées, la somme des maladies qui s'unirent pour composer notre épidémie? Il n'est que trop évident que ce ne fut pas d'une autre source que du défaut de cette attention indispensable, que naquit, chez quelques-uns de nos médecins, l'erreur facile qui leur faisait confondre

le genre avec les différentes espèces de notre maladie populaire ; vérité qui n'est pas seulement connue de moi seul qui l'énonce ainsi maintenant, mais qui est avouée par les médecins les plus illustres, et qui a souvent été communiquée vainement aux autres, à l'époque des besoins les plus pressans.

781. La différence des maladies fébriles se déduit des effets, du type, c'est-à-dire de l'ordre dans lequel elles se manifestent, et des lieux affectés. — Ainsi la première division générale se déduira des effets de la cause morbifique sur la masse commune, et nous assignerons deux classes générales à toute la maladie épidémique. Dans la première classe, sera comprise cette série de vices appartenant à la densité glutineuse qui dégénérait ensuite en dissolution ; la seconde comprendra ces vices qui regardaient l'altération septique vers laquelle, dès sa naissance, la maladie poussait les humeurs. Nous examinerons le cours de ces deux altérations morbifiques, escorté des différences qu'occasionaient en elles, et le type différent de la fièvre, et la noblesse et la nature des parties qui étaient primitivement attaquées.

Première classe et ses divisions.

782. 1. Du gluten joint à une fièvre de nature périodique et rémittente, sans lésion notable

idiopathique de viscères nobles, hormis l'attaque du bas-ventre.

783. 2. Du gluten joint à une fièvre de nature périodique, mais subintrante, avec menace d'affections organiques.

784. Du gluten joint, 1.° à une lésion manifeste et convulsive des nerfs, ou à la stupéfaction de la force de la vie; 2.° à l'affection de quelque viscère du bas-ventre, tel qu'un vice de l'estomac, ou une diarrhée aiguë, ou une hépatite; 3.° à une maladie de poitrine sous forme de fausse péripneumonie, et 4.° à une affection idiopathique de la tête. — De ces deux dernières divisions, l'une était jointe à une fièvre subintrante, l'autre à une fièvre continue.

Seconde classe et ses divisions.

1. De la fièvre d'origine septique et fondante.
2. De la fièvre gangréneuse et algide.

Troisième classe. Des maladies d'une nature différente de celle de la maladie épidémique.

1. Du rhumatisme phlegmoneux.
2. Du rhumatisme putride.

Du gluten joint à une fièvre de nature périodique et rémittente, sans lésion notable idiopathique de viscères nobles, hormis l'attaque du bas-ventre.

785. Souvent la maladie s'introduisait sous ce masque de douceur et d'amitié que nous avons noté aux §§. 353, 358. Les accès commençaient par de petits rigors, §. 356; l'état de la langue, des urines, de la peau et de la tête, était tel que nous l'avons décrit aux §§. 368, 424, jusqu'au §. 428. Chez quelques-uns il se réveillait un vomissement; chez d'autres une simple nausée pénible et fatigante, §. 379. La durée des paroxismes était de douze ou dix-huit heures, §. 358, et à la fin de ceux-ci, après une sueur inutile, compagne de toute la durée du mal, et non de la seule rémission, §. 426, la fièvre tombait en une véritable rémission, §. 355, laquelle était chez quelques-uns si longue, si claire et si distincte, qu'elle se rapprochait pour ainsi dire de l'intermission, c'est-à-dire de l'apyrexie, §. 358. — C'est ainsi qu'elle se produisait durant presque toute la première semaine, avec cette circonstance néanmoins que la périodicité et les rémissions s'obscurcissaient à mesure que la maladie approchait de la seconde semaine, §. 355, temps auquel naissait la série funeste des désordres notés dans la description générale

de la maladie ; de sorte que la fièvre perdant alors tout masque de rémission, devenait continente pure, dans laquelle on n'apercevait plus que les exaspérations sensibles *de tertio in tertium*, §. 355.

786. Cette classe de fièvre fut si fréquente, qu'on peut avancer qu'elle constituait le caractère presque général de notre fièvre épidémique, §§. 355 et 362. Tant il y a loin du fait que, dans notre épidémie, la fièvre ait été, constamment chez tous, de nature *continue*, et privée de toute périodicité et de toute rémission, comme il a plu à deux savans écrivains de l'avancer (373) ! Je ne prétends faire tort ni au savoir, ni à l'honnêteté d'aussi dignes auteurs ; mais on a lieu de s'étonner qu'eux seuls n'aient pas vu ce que tant d'autres ont observé (374), et que le hasard se soit plu à ne faire tomber entre les mains de M. *Cantera* que des malades affectés de la seule fièvre continue inflammatoire et septique, et à n'offrir à M. *Fasano* que des malades attaqués de fièvre continue putride et maligne.

787. Le sang qu'on tirait aux malades de cette classe, était ordinairement recouvert à sa surface du gluten dense et cendré que nous avons noté au §. 465 ; et cette observation est conforme à celle de MM. *Rubertis*, *Cinque*, *Cotugno*, *Vairo*, *Perris*, etc. — Du reste l'appareil des symptômes, relativement à la

vigueur de la fièvre, à la chaleur, aux désordres de la tête et de la raison, variait du plus au moins.

788. Les histoires rapportées dans les §§. suivans, peuvent servir à démontrer la nature des fièvres de l'ordre le plus chaud et le plus impétueux. Il est à remarquer, au reste, 1.° que ce ne fut que chez un bien petit nombre que le mal commença avec fureur dès le principe; 2.° que chez le plus grand nombre, comme nous l'avons énoncé au commencement, la maladie n'eut qu'une marche lente, équivoque et caractérisée par une fausse tranquillité; 3.° qu'il succédait à ce premier stade, cette série de désordres graves que nous avons notés au §. 392, la maladie se trouvant soumise alors à une loi telle, que son caractère était de porter à la putrescence les élémens de la machine, et de parvenir peu à peu à agrandir prodigieusement son domaine, en assimilant à sa nature les substances qui donnaient d'abord retraite à la cause morbifique, ou qui, dans le progrès, en souffraient l'attaque, §. 406, jusqu'au §. 506; 4.° qu'il se joignait constamment à ce vice une cacochilie, c'est-à-dire un amas de glu putride qui opprimait le canal des alimens, ainsi que la suite du conduit intestinal, §§. 449, 450, etc.

789. D'après toutes ces circonstances, qui ne voit pas que comme le danger et l'accroissement de la maladie suivaient la raison de la

durée, de l'action de la cause morbifique et de ses produits, de même l'espérance d'une heureuse issue devait être en raison de la prompte expulsion et de l'amendement de ces vices, lesquels n'étant point corrigés à temps, produisaient ensuite des fruits désagréables et amers? Aussi rien ne nous parut plus raisonnable, *pour première indication curative*, que de nous attacher à prévenir les progrès ultérieurs de ce vice, et de couper (*pour ainsi dire*) cette plante à sa naissance. — Les moyens propres à y parvenir consistaient, 1.° à expulser, à temps et avec promptitude, les glutinosités des premières voies, ayant toutefois fait précéder les précautions capables de mettre un frein, par les saignées, quand le besoin l'exigeait, aux mouvemens irréguliers de la masse dont l'impétuosité menaçait de porter atteinte à quelque viscère; 2.° à profiter du retour périodique des paroxismes, tandis qu'ils se contenaient dans les bornes de la rémission, et avant qu'ils ne l'eussent abandonnée et n'eussent acquis le caractère de *continence*; 3.° à remédier en même temps aux mutations et aux irritations que les phénomènes particuliers de la maladie faisaient quelquefois naître dans le corps.

790. Tout homme qui a l'habitude de faire un bon usage de sa raison, ne pourra moins faire que de condamner un médecin qui userait de supercherie envers son art et la vie de ses

malades, lorsque pouvant, je ne dis pas simplement espérer, mais se flatter de dompter une maladie dans son premier âge, se déterminerait négligemment à la voir naître, grandir et se perfectionner pour ainsi dire pour lui, puis se résoudrait enfin à la traiter. Le médecin doit, disait *Asclépiades*, tout employer pour sauver ses malades avec sureté, célérité et le moins de tourment possible (375). Je trouve cette doctrine conforme à celle de l'oracle de Cos. « Il convient que le médecin guérisse les maladies dans leur principe (376) : profitez donc, disait-il, de l'heureux à propos ; souvent la nature et le hasard troublent et changent le cours des choses, et l'opportune occasion d'agir une fois perdue, le mal allant toujours en croissant, étend de plus en plus son empire, et conduit enfin à la mort ceux qu'on aurait pu sauver par une autre conduite (377). » — L'autorité de *Galien*, comme se rapprochant davantage de notre question, se trouve encore d'accord avec le besoin de mettre en usage la cure préservative ou résolutive, comme nous entendons le dire, même dans les maladies de nature putride. « Nous » étant aperçus, écrivait-il (378), qu'il dominait » dans certaines maladies un principe de putri» dité en tout semblable à celui qu'*Hippocrate* » a observé dans la constitution pestilentielle » décrite dans la troisième section du troisième » livre des Epidémies, nous nous appliquâmes

» immédiatement à dompter le mal à sa nais-
» sance, tantôt en altérant le tempérament des
» malades, tantôt en les raffermissant dans leur
» habitude naturelle, quand nous trouvions
» celle-ci opposée à la nature de la maladie,
» quelquefois en les purgeant des masses cor-
» rompues, d'autres fois enfin, ou en rouvrant
» les parties obstruées, ou en les détergeant (379).
» En effet, les principales différences des opéra-
» tions du médecin se réduisent à deux : ou à
» détruire les affections morbifiques actuelles,
» ou à prévenir leurs progrès, et empêcher la
» naissance des désordres qui pourraient suivre
» les premiers dommages. » — Je sais bien que
Van-Helmont, qui s'est plu à regarder comme
indigne du titre de médecin tel qui n'aurait
pas su tronquer une maladie encore aux langes
(*métaphore de l'auteur*), passe pour un fana-
tique dans l'esprit d'un grand nombre de nos
temporiseurs ; mais je sais aussi qu'autant ce
sentiment peut être vain dans la cure de cer-
taines maladies, autant il a un grand mérite
dans ces maladies qui croissent et se multiplient
en nous à la manière de certains venins, ainsi
que dans celles qui ont un génie expressément
périodique. « Il est cependant très-vrai, disait
l'illustre *Van-Swieten* (380), que dans les cas
où prédomine un pernicieux principe de putré-
faction, si l'on avait un moyen pour expulser
immédiatement et chasser hors du corps, ou

rendre impuissant le venin reçu, nous verrions les maladies guéries sur l'instant, et la machine ne tomberait pas dans les désordres qu'elle doit souffrir en conséquence des progrès d'une maladie.

791. La fièvre bilieuse que l'illustre docteur *Pringle* a décrite, qu'il regardait comme une espèce de fièvre maligne ou pestilentielle (381), et qui avait beaucoup de rapport avec notre fièvre rémittente, fut traitée par lui dans son premier état, et avant qu'elle ne fût devenue continue (382); parce qu'on avait remarqué « que si l'on n'était pas attentif à couper promp- » tement le chemin à la fièvre, il était très- » facile de la voir passer au type de continue, » avec des symptômes de malignité (383).

792. On lit dans *Haller* (384) l'histoire d'une épidémie spasmodique, décrite par le docteur *Muller*, et produite par des grains altérés, dans laquelle on voit la maladie étouffée dans son berceau par l'usage du vomitif joint aux sels neutres, et mis en usage dans le premier âge de la maladie.

793. Enfin l'illustre *Cocchi*, dans l'histoire qu'il fait au savant *Lancisi* d'une maladie épidémique survenue dans le *Férentin* et à *Anagni*, accompagnée de symptômes plus particuliers de fièvre maligne, et dans laquelle on reconnaît une image de notre épidémie, justifie, plus qu'il ne faut sans doute, la hardiesse de tout médecin qui, dans de semblables circonstances,

ferait tout son possible pour dissiper et résoudre promptement la maladie à sa naissance. Cette fièvre gardait dans son principe le type de tierce simple ou double; puis à la lassitude ulcéreuse succédaient ensuite le délire, les insomnies, l'assoupissement, les tremblemens, les convulsions, les parotides et les exanthèmes, qui souvent dégénéraient en taches livides.

794. Mais quand tout cela n'aurait pas encore assez de force pour prouver notre assertion, toute difficulté cessera, si l'on réfléchit enfin « que non-seulement il est conforme à la raison de se déterminer à tronquer les maladies aiguës putrides, dans lesquelles prédomine un génie périodique et rémittent quelconque, dans leur premier âge et avant qu'elles abandonnent et perdent le type avec lequel elles ont pris naissance; mais que ce serait au contraire une erreur impardonnable d'agir autrement. »

795. Après avoir repassé tout cela en moi-même, je me déterminai à mettre en pratique les indications établies en dernier lieu. Outre les raisons et les observations ci-devant énoncées, ce qui me servait de guide, et m'encourageait à en agir ainsi, c'était, 1.° d'en avoir vu plusieurs heureusement soustraits aux seconds effets de la maladie à l'aide d'un *colera* prompt et spontané, tandis que, chez un très-grand nombre, les purgatifs administrés pour premiers remèdes, ou avaient produit de forts borbo-

rygmes et des fatigues inutiles, ou bien s'étaient utilement convertis en vomitifs ; 2.° d'avoir remarqué que, malgré les copieuses évacuations, les retours fébriles continuaient à être constans dans leur type jusqu'à l'époque énoncée ailleurs ; 3.° d'avoir observé que, l'urgence des symptômes ayant obligé à tirer du sang dans la première semaine, à quelques malades, la saignée n'avait pas été nuisible ; 4.° d'avoir vu une fièvre de nature algide et gangréneuse nécessiter l'emploi du quinquina, et cette drogue, bien loin de nuire, produire au contraire les effets désirés ; 5.° enfin d'avoir fait la remarque positive que le vomitif était si loin d'être contraire au traitement de notre maladie, dans les premiers jours, que j'avais moi-même bien disposé, par son moyen, un grand nombre de malades au reste dè la cure, et que notamment mon savant et respectable ami M. *Rubertis* avait, dans le grand hôpital de l'*Annunziata*, dont il est premier médecin, introduit l'usage du fameux vomitif préparé à la manière de *Weigner*, et que celui-ci avait été employé avec le plus grand succès.

796. Ainsi sans m'arrêter à autre chose, je m'en tins à la méthode suivante : 1.° je faisais précéder sans délai une discrète saignée, quand le besoin l'exigeait, et cela toujours dans la vigueur du premier paroxisme ; 2.° aux heures les plus éloignées de l'invasion de l'accès, j'admi-

nistrais un vomitif de simple ipécacuanha aux individus faibles et délicats, et de tartre émétique simple, ou mêlé, à la dose d'un ou de deux grains, avec une discrète quantité d'ipécacuanha, aux sujets plus forts et plus réfractaires; 3.° je ne craignis pas de faire répéter la saignée quand il se présentait des accidens d'une nature à exiger un tel remède; 4.° ordinairement, le troisième jour, je faisais répéter le vomitif, soit simple, soit uni à un purgatif; 5.° lorsqu'on n'avait pas uni le second vomitif à un purgatif, ou que le ventre ne s'était pas suffisamment ouvert, ni au moyen du premier, ni au moyen du second vomitif, soit simple, soit uni au purgatif, j'administrais, dans la matinée du quatrième jour, du sel d'*Epsom* en quantité convenable, (ordinairement à la dose d'une once). Les premières voies dépurées par ces moyens, le même soir du quatrième jour, je faisais commencer l'usage de l'écorce du Pérou, à la dose d'une once au moins, divisée en quatre parties, chacune desquelles devait se prendre délayée dans de l'eau pure, ou réduite en bols, le plus tard de quatre en quatre heures; et cependant je faisais prendre en même temps, pour boisson ordinaire, de l'eau à la neige chargée de beaucoup de suc de limon, auquel je laissais quelquefois ajouter une dose modérée de sucre. On avait soin de faire continuer, la seconde fois, le quinquina à la même

dose ; et si le ventre n'était pas libre, ou l'on avait recours aux lavemens, ou bien, pour une fois seulement, on délayait, dans le jour, une des doses de l'écorce dans de l'eau, dans laquelle on avait fait fondre un quart d'once de sel d'*Epsom*.

797. On mettait le plus grand soin à choisir l'écorce fébrifuge, afin d'en séparer toute écorce falsifiée. — On n'en commençait pas l'usage qu'on n'eût auparavant pratiqué les saignées convenables, toutes les fois qu'elles étaient nécessaires, expulsé les glutinosités qui opprimaient l'estomac et le canal des intestins ; et il fallait que les fièvres fussent encore dans le type véritable et naturel de rémittence. — Si le ventre était impur, l'estomac gravement irrité, et en conséquence fatigué ou par la douleur, ou par un vomissement opiniâtre ; si l'on avait à craindre comme un principe d'érysipèle dans l'estomac ; si les fièvres étaient chaudes, et que les saignées convenables eussent été négligées ; si elles étaient d'un caractère non rémittent, mais continues, ou si elles avaient déjà perdu la rémission et acquis le masque de continues continentes ; et enfin s'il s'était déjà montré quelque affection du foie, de la tête ou de la poitrine, alors, non-seulement le quinquina était inutile et n'était pas avantageux, mais il était même nuisible et dangereux.

798. De plus, il convenait, dans un grand

nombre de cas, de remédier aux grands désordres du système nerveux. Chez certains, la céphalée était si violente et si aiguë, qu'elle jetait les forces de la vie dans un désordre accablant. Il fallait dans ces pénibles circonstances, avoir recours aux ventouses scarifiées sur l'occiput, à l'ouverture de la jugulaire, à l'application des vésicatoires, ou derrière les oreilles (385), ou sur la tête, ou à la nuque.

799. Il fallait quelquefois, quand les nerfs étaient dans un désordre tel que la machine tombait en convulsion, avoir recours au bain d'eau naturelle, ou général, ou particulier, souvent au musc odorant, par fois aux légers opiatiques, sur-tout si les veilles étaient opiniâtres et abattaient les forces de la vie.

800. L'usage des antiputrides et spécialement des acidules, n'était pas d'une moindre importance. C'est ainsi qu'il convenait d'employer, tantôt l'oxicrat, tantôt le suc de limon, d'autres fois le verjus.

801. Je pourrais citer ici un bon nombre d'observations que j'ai faites, soit dans mon hôpital, soit dans la capitale, sur une assez grande quantité de malades qui y furent confiés à mes soins. Mais il me suffira, pour confirmer les heureux effets de cette méthode, de rapporter l'histoire de la maladie du *Duc* D. DOMINIQUE DI SANGRO, *Capitaine général, l'une* de ces ames nobles auxquelles il plut à

la providence de confier la suprême autorité et la vie de l'état, durant la minorité de notre *très-gracieux* ROI, FERDINAND IV, et que nous eûmes le bonheur de conserver au service du SOUVERAIN et aux vœux de tous les honnêtes gens.

802. S. E. le Capitaine Général fut donc destiné, dans ces temps difficiles, à rester dans la Capitale, à la tête des affaires militaires. La maladie populaire qui, à cette époque, s'insinuait de toute part, pénétra aussi dans sa famille; il en fut conséquemment attaqué. Ce fut au milieu du sommeil qu'il fut pris de la fièvre épidémique, par des soubresauts, une agitation intérieure, la rougeur du visage, des élancemens douloureux dans la tête et une chaleur brûlante. Il était dans la quatre-vingtième année d'une vie glorieuse et digne en tout de la grandeur de ses illustres Ancêtres. S. E. D. THÉRÈSE MONTALTO, *Duchesse di Sangro* son épouse, femme aussi admirable pour sa rare vertu et les belles qualités de son noble cœur, que pour la profondeur et la vivacité de son esprit, daigna confier à nos soins une aussi respectable vie.

803. Ce qu'il y eut de remarquable, c'est que la langue était enduite de la gélatine laiteuse accoutumée; que les urines étaient pâles; que la peau était humectée d'une sueur légère, le pouls plein et résistant. — On pratiqua promptement, de bon matin, une saignée du bras;

bras ; celle-ci procura quelque calme, et il y eut une claire rémission. Le pouls donnait alors jusqu'à quatre-vingts pulsations par minute. Je me déterminai à administrer un vomitif trois heures après la saignée ; mais quoique les raisons qui justifiaient cette résolution me parussent suffisantes, je ne crus pas prudent de me reposer sur mes seules forces dans une circonstance aussi honorifique qu'elle était délicate et importante. M. *Cinque* fut donc appelé pour donner son avis ; et après un sérieux examen, il fut résolu qu'on donnerait le vomitif proposé, à la dose de vingt grains d'ipécacuanha, après avoir fait toutefois précéder l'administration de quelques cuillerées d'huile commune. — S. E. rendit par le vomissement une bile jaune, et eut quelques selles d'une semblable humeur ; la fièvre tomba dans une rémission courte, mais sensible. Vers la vingt-unième heure (*de six à sept heures du soir*), il parut un nouveau paroxisme accompagné de frissons légers, de trouble de la tête et d'une célérité sensible dans le pouls. S. E. fut mise à la diète aqueuse et à l'usage de quelques limonades. Dans la nuit il y eut chaleur brûlante ; le pouls donna jusqu'à quatre-vingt-quinze pulsations par minute ; il parut quelques soubresauts dans la vigueur de la fièvre ; il y eut quelque repos, mais court et interrompu. — Dans la matinée, on administra à S. E. une nouvelle dose discrète

d'ipécacuanha, d'après l'avis non-seulement de MM. *Cinque* et *Rubertis*, réunis à moi dans cette occasion, mais encore d'après celui de notre respectable ami et célèbre médecin M. *Serao*, qu'il me communiqua chez lui ; M. *Serao* étant alors obligé de garder le lit, non sans perte manifeste pour le public, pour je ne sais plus quelle indisposition. — L'effet du second vomitif fut exactement conforme à nos vœux ; le noble malade vomit, sans en être très-fatigué, une raisonnable quantité de bile semblable à la première, ainsi que d'une viscosité luisante ; et peu après, le bas-ventre se déchargea d'une suffisante quantité de matières putrides. — Ces décharges parurent produire quelque calme. La tête devint libre ; l'agitation intérieure disparut en partie ; la lame caseuse qui enduisait la langue perdit en quelque manière de sa densité ; la fièvre parvint à une claire rémission. — Malgré les évacuations et cette apparence de calme, la fièvre parut de nouveau sur la fin du jour, et tout retomba dans le premier désordre. Cela suffit pour faire commencer l'usage du fébrifuge. Je commençai donc à administrer des doses convenables d'extrait de quinquina, et de la même drogue choisie, en substance ; on continua les limonades ; on persévéra dans la diète aqueuse à la neige. — Dans la nuit, le noble malade eut une fièvre vive, éprouva des inquiétudes considérables, et il y eut le matin une

évacuation notable par les selles. Cependant les urines étaient encore aqueuses ; la petite sueur continuait, et l'on ne remarqua, dans la rémission de la fièvre, que très-peu ou point de changement en bien. — On observa même, au contraire, que la rémission n'eut pas sa durée ordinaire, et que le nouveau paroxisme anticipa d'une manière sensible, et fut plutôt actif que modéré. — Ces apparences ne nous dérangèrent pas de notre dessein ; on continua donc la même méthode avec vigueur, et dans l'espace d'à-peu-près quarante-huit heures, S. E. consomma huit dragmes d'extrait de quinquina, et environ une once de cette écorce en substance. — Seulement les soubresauts ordinaires ne parurent pas dans la vigueur de ce paroxisme ; il survint dans la nuit une nouvelle décharge ventrale ; il parut le matin une sueur chaude et générale ; la tête devint libre ; on vit tomber la chaleur brûlante de la nuit ; l'inquiétude intérieure se dissipa entièrement ; les urines parurent presque blondes, et laissèrent voir dans leur centre une colonne suspendue et continue, constituée d'un sédiment léger et rare, en manière de duvet ; la fièvre tomba dans une rémission si claire et si longue, qu'elle se rapprochait pour ainsi dire de l'apyrexie ; le pouls se réduisit à soixante-seize pulsations par minute. — Quoique cet heureux aspect de choses devînt pour nous un juste sujet de consolation, cepen-

dant il ne fut pas capable de nous séduire au point que nous crussions la tempête déjà totalement dissipée. — En effet on vit reparaître, comme furtivement, un nouveau paroxisme, mais avec un retard sensible; celui-ci fut très-doux, et dura douze heures. — S. E. reposa raisonnablement; elle eut des sueurs à la fin de la fièvre; il y eut d'opportunes décharges ventrales; les urines furent sédimenteuses; la langue commença à se dépouiller de son enduit gélatineux, et la fièvre devint presque intermittente. — Cependant on continua la même méthode curative, non pas avec la première activité, mais néanmoins avec une vigueur suffisante; et l'on eut l'agréable satisfaction de voir qu'il ne survint dans le jour, au lieu de la fièvre, qu'une légère agitation du pouls, de très-courte durée et de si peu de chose, qu'elle ne nous empêcha pas de donner un peu d'aliment à notre respectable malade. — Il se trouva hors de la période aiguë au septième de sa maladie; ses urines déposèrent un sédiment sensible durant toute la seconde semaine; sa langue se dépouilla peu à peu, mais elle ne devint nette qu'après la seconde semaine; le bas-ventre fut toujours libre, et l'on n'eut pas besoin d'autre stimulus que de quelques doux lavemens d'eau de camomille, de manne et d'huile commune; les petites sueurs cessèrent, seulement il en parut quelquefois dans le sommeil. Le pouls ne se rétablit

dans l'état de santé que vers la fin de la seconde semaine ; ce n'était cependant pas qu'il fût fébrile, mais il n'avait pas précisément tout son calme naturel ; et, jusqu'au neuvième jour de la maladie, on observa dans le pouls, aux mêmes heures auxquelles le paroxisme avait coutume de paraître, un certain trouble obscur qui durait de deux à trois heures, et s'évanouissait ensuite. — Les doses actives de l'écorce et de l'extrait furent diminuées et rompues à mesure que les retours fébriles perdaient de leur impétuosité. Depuis le septième jusqu'au quatorzième, on continua l'extrait de quinquina à la dose de deux dragmes, deux fois par jour ; depuis le quatorzième jusqu'au vingt-unième, à celle d'une dragme chaque matin, et ensuite jusqu'au trentième, à la même dose, alternativement de deux jours l'un. S. E. sortit du lit dans la seconde semaine ; et c'est par l'efficacité d'une telle méthode qu'une vie si précieuse et si nécessaire au repos public, fut enfin conservée pour le bonheur de l'état.

Précaution relative à l'usage du quinquina dans cette fièvre.

804. Il ne suffisait pas de commencer avec vigueur l'usage de la véritable écorce, mais il était indispensable de l'employer *sans interruption* (386), et de la continuer pendant

long-temps, en en diminuant graduellement les doses.

805. Il n'y avait que les seules doses actives qui pussent suffire, et répondre à nos vœux et au besoin, et non pas les doses rares, rompues et très-petites que quelques médecins, par une prudence mal-entendue et un scrupule déplacé, préféraient aux doses généreuses qu'on devait employer avec courage et constance, et avec une judicieuse et raisonnable promptitude, en observant religieusement néanmoins toutes les précautions que nous avons énoncées jusqu'à présent, depuis le §. 225 jusqu'au §. 228, relativement à la nécessité de procurer les évacuations convenables par la saignée et les purgatifs, ainsi que pour écarter les obstacles qui pouvaient en troubler ou en empêcher l'usage.

**** *Il est à remarquer que je ne fus pas le seul qui employai le quinquina dans ces fièvres.* MM. Rubertis, Cinque, Mosca, Pisciottano, Cotugno, Cominale *en agirent de même.*

Observations sur les utiles effets de cette méthode (387).

806. La fièvre, chez quelques-uns, chez lesquels la rémission était très-claire et la maladie non véhémente, manqua après le second jour de l'usage du quinquina; dans le cas contraire, l'ordre des paroxismes actifs fut rompu; mais

il resta jusqu'au 9, au 11, ou au 14, un petit trouble périodique de quelques heures.

807. La lame gélatineuse de la langue ne se dissipait, ou ne s'amendait pas aussitôt que la fièvre cessait, mais diminuait insensiblement; elle ne disparaissait totalement qu'après qu'il était survenu diverses évacuations successives, et lorsqu'il s'était écoulé une semaine depuis l'usage du quinquina.

808. Souvent la fièvre cessa sans qu'il succédât d'évacuations sensibles à l'usage du quinquina; mais cette circonstance ne doit pas faire croire qu'il n'y eût pas quelqu'évacuation par les voies insensibles, ou que la maladie pût se terminer sans solution, et que les évacuations qui avaient précédé l'usage de l'écorce fébrifuge, étaient suffisantes. Que la maladie se jugeait quelquefois par des voies insensibles, cela était démontré par les dommages qui naissaient des désordres survenus dans l'insensible transpiration, les malades restant alors pesans, et comme accablés sous un principe d'inertie, et ne recouvrant leurs forces vitales et même leur raison qu'au bout de plusieurs jours. — Que la maladie ne pouvait pas se terminer sans solution, cela devenait manifeste par l'observation des rechutes faciles et mortelles, quand il n'était pas survenu d'opportunes évacuations. Qu'enfin les évacuations procurées avant l'usage du quinquina n'étaient pas suffisantes, cette proposition

se trouve démontrée par la remarque suivante: c'est que malgré la quantité de ces évacuations, la fièvre ne tombait pas, dans le premier âge de la maladie, à moins qu'on n'eût employé le quinquina. Et de même que cela prouve que celui-ci ne pouvait être utilement employé sans que celles-là n'eussent précédé, de même aussi cette circonstance fait voir clairement que la maladie n'existait pas seulement dans le tube intestinal, mais que, dans la masse courante et dans des parties éloignées des intestins, se trouvait arrêtée et renfermée une autre substance ennemie qui devait abandonner la machine, pour que la paix et la santé pussent s'y rétablir (388).

809. On peut généralement dire que la nécessité et la quantité des évacuations étaient d'autant plus grandes, que cette méthode était commencée plus tard, que la maladie était plus terrible et d'une nature plus septique, et que les corps qui étaient affectés, avaient plus de disposition à la putrescence; circonstance qu'il est d'ailleurs nécessaire de faire remarquer pour faire ressortir toujours plus le caractère putréfactif que possédait cette maladie populaire, et la promptitude avec laquelle il aimait, à la manière des véritables substances septiques, à se multiplier et à assimiler à sa propre nature ce qui se rencontrait en elle.

810. On voit clairement d'après tout cela,

quelle était la nécessité de continuer l'emploi, non seulement du quinquina, mais encore quelquefois de tout autre secours propre à conspirer à la guérison, au moyen de l'expulsion du superflu par les voies convenables, par lesquelles la nature se déterminait à se défaire des masses ennemies. En effet, si l'on se comportait autrement, et si l'on négligeait toutes les précautions notées ci-devant, non-seulement il n'était pas avantageux de se hâter d'arrêter le cours de la maladie, mais alors on méritait le reproche que *Celse* adresse avec raison aux médecins qui se hâtent imprudemment (389).

811. Quant à ce qui regarde la *seconde indication curative*, lorsqu'on n'avait pas pu, ou qu'on n'avait pas voulu profiter de la facilité de couper le cours de la maladie, dans son premier âge, il était indispensablement nécessaire de s'appliquer à garantir les parties qui intéressent le plus la vie, de toute surprise, à défendre contre la corruption celles qui en étaient attaquées dans la suite, et à favoriser la naissance de la coction dans les masses en proie à la maladie.

812. Il reste démontré, d'après ce que nous avons prouvé ailleurs, que la maladie ne pouvait se terminer heureusement sans évacuations suffisantes; mais comme celles-ci ne survenaient pas, à moins que la fonte, §. 474, ne se fût engendrée auparavant dans les masses en proie au vice épidémique, il est clair que les premières

vues d'un médecin prudent devaient être dirigées du côté de la fonte du gluten morbifique, pour rendre la nature apte à opérer l'expulsion de ce qui était gâté. Pour que celle-ci pût avoir lieu sans dommage et avec facilité, il fallait tenir les forces de la vie dans un état, où elles ne fussent ni trop hautes, ni trop basses; il convenait spécialement d'éloigner les convulsions comme capables, plus que toute autre affection, de troubler le cours régulier de la coction et de la crise; et ce qui constituait un point de prudence capitale, c'était de tenir divers aquéducs prêts et ouverts, afin que la nature pût se débarrasser des matières hostiles et des produits de la putrescence, par des lieux convenables et nullement incommodes à la vie.

813. C'est pourquoi il était éminemment nécessaire de faire usage des delayans, des acidules, des savonneux végétaux, des atténuans, tels que l'oxicrat, la limonade, l'eau animée avec le suc de verjus, l'oximel, une légère décoction de polygale, quelques grains de nitre dans de l'eau (390), et quelques boissons composées de ce dernier et d'une dose discrète de sel d'*Epsom*, etc. (391).

814. Nous avons trouvé, par nos propres observations, l'usage des mercuriaux, de l'antimoine cru et du camphre (392), quelquefois propre à ce stade de congélation glutineuse. Dans de telles circonstances, la qualité septique de ces

remèdes, et la nécessité, non pas des simples antiseptiques, mais bien des remèdes qui pussent accélérer la fonte, étaient les deux raisons qui justifiaient l'usage de ces moyens ; n'étant pas vrai, selon les meilleurs auteurs qui conçoivent bien la nécessité de la coction dans les maladies nées du gluten, qu'il faille avoir recours aux seuls antiseptiques dans les cas où l'on a besoin de coction, ce qui veut dire la même chose que corruption (393).

815. Suivant ce même principe, on conçoit la nécessité des vésicatoires, appliqués avant que la fonte se fût engendrée dans les humeurs, et dans le temps qu'on cherchait à les dissoudre. Il y a si loin du fait que ce remède condense les humeurs, que je l'applique au contraire, avec beaucoup de succès, même sur les exostoses vénériennes; observation qui est d'ailleurs connue de *M. Cinque*, et qui est conforme aux nombreuses observations de *M. di Mauro*. Je puis du moins assurer que j'ai trouvé l'usage des vésicatoires plus utile et sujet à moins d'inconvéniens, dans ce stade de la maladie, que dans le cas où il s'était déjà engendré dans les vaisseaux une grave putrescence; temps auquel ils parurent aussi suspects à *M. Tissot*, dans le traitement de la fièvre bilieuse épidémique, qu'il a si habilement décrite. Ils servaient donc, et à introduire un dissolvant dans les humeurs, et à préparer à la nature divers émonctoires artificiels.

816. Ce qui était encore éminemment nécessaire, c'était de tenir le ventre libre, soit au moyen de fréquens et doux lavemens, soit au moyen d'innocens laxatifs, comme l'eau animée de sel d'*Epsom*, la casse, la manne, le petit-lait, etc.

817. Les sudorifiques, dans le cas de densité glutineuse, étaient inutiles et même dangereux. Il en était de même des diurétiques âcres et violens, sur-tout quand on n'avait pas soin de tenir la masse des humeurs très humectée. Le camphre lui-même, le fréquent usage des stibiés, les remèdes échauffans, étaient pour la même raison infidèles, quand on laissait *(pour ainsi dire)* les humeurs à sec.

818. Il était expressément nécessaire, dans le cas d'éminente irritabilité, de délire actif et de veilles opiniâtres, de tenter des moyens capables de faire naitre dans la machine une louable tranquillité; d'où il parut justement convenable d'employer les doux opiatiques, et spécialement le musc odorant, lequel, outre sa propriété d'engendrer un doux calme dans les vaisseaux, facilitait la circulation des humeurs qui n'étaient que trop disposées à la paresse et à la stagnation, et contribuait beaucoup à les tenir fluides. Mon savant ami *M. Rubertis*, médecin des plus heureux, m'a fait observer, en diverses circonstances, avec quelle facilité l'usage actif et continuel de cette drogue devenait

avantageux à nos malades, en provoquant d'utiles et fréquentes évacuations, ou par la salive, ou par les sueurs, ou par les urines, ou par le vomissement, ou par les selles; et nous avons souvent vu le sang tiré, pour quelque besoin grave, dans ce stade de la maladie, devenir, après l'usage actif du musc, sensiblement moins couenneux, plus tendre et plus fluide.

819. Avec ces moyens généraux, mis en usage à propos et à mesure que le besoin l'exigeait, il n'était pas difficile d'amener la maladie à un louable état de coction, c'est-à-dire, d'effectuer une fonte raisonnable et discrète du gluten morbifique. Cependant, comme la matière de l'épidémie se conservait pour ainsi dire encore au dedans des vaisseaux, et que les moyens exposés ne faisaient que la rendre propre à être expulsée, il fallait en conséquence recourir à d'autres moyens pour opérer cette expulsion d'une manière commode et heureuse. Cette *troisième indication* consistait en divers points.

820. Avant tout, il fallait être très-attentif aux mouvemens de la masse impure devenue fluide, c'est-à-dire facile à se déplacer, et par conséquent apte à frapper de nouveaux organes importans et utiles à la vie; d'autant plus que ce génie de fluxion d'un ventre sur un autre n'était déjà que trop familier à notre maladie épidémique, §. 364. C'était de cette source que naissaient la raison et la nécessité de mettre en

œuvre les remèdes stimulans, non moins dans ce stade de la maladie, qu'à toutes ses différentes autres époques, en commençant par les pédiluves, les bains, les fomentations topiques, les frictions à sec, ou avec la neige, ou avec des linges imprégnés de vapeurs aromatiques; en passant ensuite, à mesure que le besoin devenait plus grand, à l'usage des rubéfians et aux purgatifs opportuns, et en se déterminant enfin, dans les cas d'extrême urgence, à l'emploi de quelque *discret* épispastique.

821. Il est de la plus grande importance, quand il règne dans les vaisseaux une substance dégénérée de l'état naturel, de tenir ouverts les différens émonctoires de la machine, afin que la nature qui tente la crise, n'ait ni le temps ni la facilité d'effectuer un dépôt malheureux, mais qu'elle se trouve obligée, par loi de stimulus, à jeter le superflu sur les émonctoires que lui aura préparés l'ingénieux et prévoyant praticien. Il convient en conséquence de tenir les voies des urines ouvertes, le ventre libre, les sueurs faciles, la surface extérieure préparée par des plaies faites en temps opportun, et dès le second stade de la maladie, et la circulation animée par des remèdes propres à donner l'impulsion aux masses dépravées qui circulent avec le sang; tandis qu'il convient en même temps de tenir la force de la vie réglée, de manière qu'elle ne soit ni haute au point d'opérer avec violence

et désordre, ni basse et déprimée au point qu'elle puisse rester accablée sous le poids des maux.

822. Ce fut de là que dérivèrent les indications des purgatifs et des sudorifiques; et à ce dernier titre, on retira les plus grands avantages du *Bézoard magistral* uni au musc, de préférence à tout autre sudorifique.

823. C'était dans cet état de la maladie plus que dans tout autre, qu'il convenait de faire usage des antiseptiques; et parmi ceux-ci, l'on compte avec distinction les décoctions de camomille, de cannelle blanche, de quinquina, ou de feuilles d'oranger, de romarin et de valériane sauvage, tantôt simples, tantôt animées de quelques gouttes d'esprit de sel marin, ou de soufre distillé. Il convient néanmoins d'avertir que lorsqu'il ne survenait pas des évacuations proportionnées au besoin, il était toujours nécessaire d'unir aux antiseptiques, les évacuans convenables.

824. L'usage d'un vin généreux joint à celui du musc et de quelques gouttes de teinture de myrrhe, produisit des effets admirables dans le cas où les forces de la vie étaient tombées dans un puissant désordre.

825. Les préparations minérales, hors les cas énoncés, devaient être, dans ces circonstances de putrescence établie, expressément abandonnées, à moins cependant qu'il n'y eût besoin de stimulus et de mouvement; mais alors il

était indispensable de leur associer les antiseptiques, soit pour en obtenir l'effort nécessaire, soit pour résister en même temps à l'accroissement de la putridité; et à cette occasion, il est à remarquer qu'on retira de grands avantages de la neige fréquemment employée, et animée de quelques gouttes d'un vin généreux. Elle avait l'admirable propriété de rendre le ton aux vaisseaux, de résister à la putrescence et de faciliter la crise.

826. Ce que nous avons noté jusqu'à présent, regarde cette fonte lente et régulière du gluten qui s'opérait graduellement, et par une corruption successive. Quelquefois cependant le passage de l'état du gluten à l'état de dissolution se faisait avec une extrême célérité (394); c'était alors qu'il convenait expressément de réprimer le principe putréfactif et d'en modérer les efforts avec prudence, pour éviter une rapide corruption. C'est pourquoi il fallait toujours joindre, dès le principe, les antiseptiques aux évacuans.

827. Nous n'avons examiné, dans ces indications, que ce qui convenait en général relativement à la méthode curative des vices de la masse courante seulement; mais il convient d'avertir que tout cela devait être relatif à la condition des symptômes qui accompagnaient les différens stades de la maladie; le traitement et la nature desquels ayant été assez examinés ci-dessus, nous nous abstiendrons d'en parler plus

au

au long, en renvoyant expressément à tout ce qui se trouve indiqué, dans les circonstances des phases particulières symptomatiques de la maladie épidémique, soit relativement à la cure, soit relativement aux divisions particulières des symptômes.

Des gangrènes qui naissaient à la fin de la maladie, et des parotides.

828. Avant d'abandonner ce sujet, il nous reste à parler du traitement de deux symptômes particuliers de notre maladie, c'est-à-dire de la gangrène et des parotides. — Quant aux gangrènes qui naissaient à la fin de la maladie, voici la méthode que nous suivîmes : aussitôt que le dépôt survenait, comme on savait par expérience que ce qui sortait des vaisseaux était altéré au point, non-seulement de cautériser la partie, mais de produire une prompte corruption des environs, le premier expédient qui se présentait, était, dans les cas très-urgens, de détruire par le feu la partie gangrénée, pour la séparer des parties vivantes, et former ainsi une digue et une prison à la putridité qui s'y était jetée. On avait ensuite recours aux antiseptiques internes et externes, (évitant scrupuleusement les corps gras, par rapport à leur propriété d'obstruer) tels que des liquides antiseptiques, pour laver et dissoudre ces sels caustiques et septiques.

— Dans les cas d'une moindre importance, on avait recours aux scarifications, aux antiseptiques internes et aux antiputrides externes les plus actifs.

829. Cette doctrine née de l'observation, nous fournit des lumières pour décider une autre question. « Dans les cas de parotides, fallait-il avoir subitement recours au feu, ou convenait-il d'en attendre la maturité? C'était la nature des parotides elles-mêmes qui devait en décider; si celles-ci survenaient à la fin de la maladie, et étaient le dépôt critique d'une matière dégénérée de l'état naturel, semblable à tout autre dépôt qui eût pu se faire sur d'autres parties extérieures du corps, (telles que certaines tumeurs observées par *M. Pisciottano*, en manière de véritable crise) il convenait alors de donner subitement issue à une matière tellement dégénérée de l'état sain, que non-seulement il n'était pas prudent de lui permettre un plus long séjour dans l'endroit attaqué, mais qu'il n'y avait plus d'espérance de la réduire à un état sain et de l'amener à la coction. Si au contraire les parotides naissaient dans l'état de crudité, et comme l'effet d'un stimulus qui s'y fixait en vertu de la même loi par laquelle il aurait pu se jeter sur la poitrine, sur le bas-ventre, etc., c'était alors une dangereuse témérité que d'employer le fer, le feu, etc.; il fallait dans ce cas, en attendre la coction, de même qu'on

aurait dû attendre la solution de toute autre affection qui serait survenue dans une autre partie. En effet, mon illustre ami, *M. Rubertis*, m'assure qu'il a souvent été spectateur des malheureux effets des dommages nés de l'imprudence de traiter toutes les parotides d'après un même principe.

Du gluten joint à une fièvre de nature périodique, mais subintrante, avec menace d'affections organiques.

830. Dans cette classe de fièvre, les rémissions étaient courtes; le pouls était tendu et très-accéléré; les accès n'étaient pas longs, et ils inclinaient plutôt à se succéder furtivement, qu'à se manifester par des frissons sensibles. Il y avait outre cela affection de la tête, et l'état de la poitrine et du bas-ventre indiquait quelque désordre obscur; d'où il était facile de voir la fièvre perdre bientôt ses courtes rémissions, et acquérir, avant la fin de la première semaine, le véritable caractère de continence.—Il n'était que trop familier de voir ensuite cet état de choses manifestement suivi d'affections de la poitrine, de la tête ou du bas-ventre; la maladie conservant, dans tout le reste, à peu-près le même aspect que nous avons fait connaître dans la description de la fièvre rémittente.

831. Toute la différence du traitement naissait,

1.° de la nécessité augmentée de couper le cours de la maladie aiguë, par les saignées répétées, plus permises dans cette classe que dans l'autre; 2.° de l'indication de dépurer de bonne heure le tube intestinal, par les moyens énoncés dans la classe précédente; 3.° du besoin d'insister avec plus de constance sur l'emploi des atténuans et des délayans indiqués; 4.° de l'obligation d'écarter de la partie menacée, l'affluence morbifique, en ouvrant à propos, par loi de stimulus, quelques plaies, en des lieux éloignés; 5.° du devoir indispensable de s'en tenir exactement aux indications que nous avons énoncées au §. 242 et suiv.

832. Si, d'après l'emploi de ces moyens, la fièvre n'acquérait pas une rémission plus claire, alors l'usage du quinquina était non-seulement inutile, mais expressément nuisible. S'il arrivait au contraire que ces moyens, mis en usage avec une prudente activité, fissent prendre à la fièvre une rémission plus sensible; si la dureté manifeste du pouls venait à diminuer, ou s'il ne naissait pas une brûlante chaleur putride, l'usage du quinquina devenait nécessaire et profitable, en l'accompagnant de la diète délayante et des sels neutres, et avec la précaution d'entretenir la liberté du ventre. On doit convenir cependant que la guérison n'était ni aussi facile, ni aussi prompte que celle qui avait lieu dans les circonstances précédemment décrites.

Du gluten joint à une lésion convulsive des nerfs, ou à la stupéfaction de la force de la vie.

833. Outre les convulsions symptomatiques dont nous avons raisonné ailleurs, §. 639, on en vit quelquefois naître aussi dès le début de la maladie ; alors, non-seulement les accès n'étaient pas réguliers dans leur invasion, mais ils étaient ordinairement comme continus dès la naissance de la fièvre. Dans ces circonstances, la série des désordres était considérable, et leur apparition prompte et prématurée.

834. Ce qui convenait, c'était tout ce qui pouvait procurer un doux calme aux vaisseaux en spasmes, et si faciles à contracter de l'irritation. Outre les bains, les petites saignées répétées dans la vigueur des premiers paroxismes, et les autres remèdes indiqués pour de semblables désordres au §. 647 et suiv., le musc odorant était le seul et l'unique remède qui y fût plus spécialement approprié.

835. Il ne faut pas croire que l'usage en médecine du *musc odorant*, soit une des inventions bizarres de notre siècle et de quelqu'esprit chercheur de nouveautés. On doit convenir au contraire qu'il s'est montré hôte bien nouveau dans l'histoire de la matière médicale, ce vieux ministre du temple d'*Esculape*, qui a regardé

le musc prescrit parmi nous, d'un œil de malignité, et en a blâmé l'usage dans notre maladie, comme étant un remède de mode, nouveau et incertain. Il y a bien long-temps que des médecins d'un génie supérieur ont reconnu, dans le musc, un des moyens les plus fameux et les plus efficaces dans les maladies qui attaquent la force de la vie et le système nerveux, et en ont recommandé l'usage intérieur et extérieur, sous différentes formes, soit simple, soit accompagné d'autres remèdes. *Averroës* l'estime préférable à toutes les substances odoriférantes, et propre à fortifier le cœur et les principaux viscères de la machine (394 *bis*). *Sérapion* n'en fait pas moins de cas (395). Dans *Mésué* (396), et dans d'autres médecins de l'*Ecole Arabe*, il en est très-souvent fait mention comme d'un remède noble, capable de fortifier la puissance de la vie, ainsi que la trame nerveuse, et comme d'un puissant antiseptique. *Salomon Alberti*, savant médecin du seizième siècle, le regardait comme tellement nécessaire en médecine, qu'il a osé nommer celle-ci défectueuse et imparfaite, si l'on excluait le musc de la matière médicale (397). La république médicale doit aux talens du célèbre *Luc Schrockius* l'histoire (398) de l'utile usage du musc en médecine; il démontre amplement dans ce bel ouvrage, par l'autorité des médecins les plus respectables, que le musc n'a pas une moindre efficacité pour

amender les maux qui attaquent le système nerveux en le jetant dans les convulsions, ou dans la paralysie, que pour remédier aux affections spasmodiques qui attaquent les différens ventres de la machine, dans la colique, la pleurésie, l'asthme, la céphalée, l'affection hystérique, etc.

836. Certains ont cru qu'on devait aux médecins Anglais l'invention de l'usage du musc dans les fièvres malignes-putrides et contagieuses (399); mais c'est injustement qu'on en voudrait ravir la gloire aux anciens médecins. *Schrockius* prouve clairement que le musc est recommandé soit intérieurement, soit extérieurement, dans les fièvres pestilentielles, par *Craton*, *Scholzius*, *Sennert*, *Hochstetter*, *Untzer*, *Mayerne*, etc. (400). Néanmoins on ne prétend pas nier qu'au milieu de cette foule de connaissances, les médecins Européens n'eussent peut-être négligé d'appliquer, dans notre siècle, le musc à la cure des fièvres contagieuses, si les médecins Anglais n'eussent pas donné l'impulsion, et si plusieurs savans écrivains n'eussent rendu commune aux autres nations, la connaissance de l'utile emploi de ce remède dans l'hydrophobie (401), ainsi que dans la peste (402), dans les fièvres pétéchiales et dans les petites véroles de mauvais génie (403).

Du gluten joint à l'affection de quelque viscère du bas-ventre, tel qu'un vice de l'estomac, ou une diarrhée aiguë, ou une hépatite.

837. Chez un grand nombre, la fièvre commença avec le type ordinaire, mais la masse qui recélait au-dedans de soi le venin épidémique venant promptement à se fondre, on vit, dès le troisième paroxisme, participer au désordre général, ou l'estomac, ou les intestins, ou le foie. Les rémissions se perdaient, ou devenaient très-obscures; on voyait naître ou le vomissement, ou la syncope, ou la cardialgie; il paraissait une liberté fatigante du ventre, accompagnée ou d'oppression, ou de douleur; le pouls était bas, relâché; le bas-ventre ou se gonflait, ou devenait contracté; l'habitude du corps se couvrait d'une couleur d'un jaune effumé, et il naissait alors un véritable aspect d'hépatite putride. On vit, dans cette classe, les malades fatigués par une copieuse quantité de vers; aussi certains n'ont-ils pas manqué de les accuser d'avoir été les instrumens de tous nos maux : mais on voit clairement qu'ils souffrirent eux-mêmes quelque dommage, précisément parce qu'une autre cause troublait leur paix et dérangeait leur nid. Tant il y avait loin que ces chetifs êtres fussent la cause unique et particulière de tous nos désordres.

838. Les désordres de l'estomac qui menaçaient d'un obscur érysipèle de ce viscère, ne permettaient l'emploi que d'un petit nombre de moyens. La saignée était nécessaire ; on devait la pratiquer sur-tout aux veines du fondement, et avant que les forces de la vie n'eussent été bouleversées et délabrées par la malignité du vomissement, ou de la douleur. Les premiers moyens consistaient dans l'usage du bain froid, des lavemens, des émulsions des semences froides, de l'hydrogale, par fois de quelques cuillerées d'huile d'olives, de quelque opiatique et de la neige ; le calme venant ensuite à succéder, il convenait de donner issue à l'impureté. Il était néanmoins, généralement, difficile de remplir ces indications.

839. Quand il y avait menace de diarrhée, et que l'estomac n'était pas sensiblement affecté, on devait employer le vomitif noyé dans une raisonnable quantité d'huile d'olives ; et aussitôt après, il fallait avoir recours aux évacuans mêlés au petit-lait, ayant toutefois la précaution d'user des opiatiques pour diminuer les irritations, ainsi que des antiseptiques acides qui devenaient extrêmement utiles ; le vice des intestins n'étant qu'un produit du vice général. Cette réflexion fit qu'on eut quelquefois utilement recours à l'usage des vésicatoires pour susciter ailleurs un nouveau centre de mouvement ; — il en était de même des sudorifiques.

— Il fallait s'en tenir, pour tout le reste, aux indications établies au §. 727, touchant ce vice considéré comme un symptôme. Ces désordres devenaient la base d'une dyssenterie putride qui se terminait ordinairement par la corruption des intestins.

840. Relativement à l'hépatite, il convenait de tirer promptement une quantité raisonnable de sang par les voies du fondement. (Le sang qu'on tirait alors paraissait noir, glutineux, et différent de celui dont il a été fait mention au §. 465.) Il fallait aussitôt après ouvrir le tube intestinal, avant que le foie ne se fût trop engorgé; il était nécessaire d'avoir recours à une diète exactement délayante, et propre à résoudre les pernicieuses altérations dans lesquelles tombaient les viscères du bas-ventre. Il était prudent d'établir promptement quelque émonctoire sur les lieux malades, avec les épispastiques : l'extrait de gramen trouvait ici sa place, ainsi que le bain, la décoction de polygale, l'oximel, etc. Lorsque le ventre était paresseux, il était avantageux d'appliquer un vésicatoire sur la région du foie. Dans tout le reste, il convenait d'avoir présent à l'esprit les indications et les moyens établis aux §§. 262, 566, etc.

Du gluten joint à une maladie de poitrine, ou à une affection idiopathique de la tête.

841. Le traitement de ces vices se réduisait à celui que nous avons énoncé aux §§. 531, 565, jusqu'aux §§. 568, 596, 671, etc.

Deuxième Classe. De la fièvre d'origine septique et fondante.

842. Quant au caractère et à l'événement de cette fièvre, on n'en peut prendre une meilleure idée que dans l'élégante description suivante qu'a bien voulu me communiquer mon savant ami *M. Cotugno*, et que je transmets au public dans les propres expressions de cet illustre professeur.

A M. D. Michel Sarcone.

DOMINIQUE COTUGNO.

« *J'ai lu les feuilles que vous m'envoyâtes* » *avant-hier, et dans lesquelles sont décrites* » *les fièvres qui ont régné l'année dernière. Je* » *n'ai rien à y ajouter, si ce n'est que je les* » *ai lues avec le plus grand plaisir. La dis-* » *tinction que vous avez faite, des fièvres de* » *cette épidémie, en diverses classes, est conforme* » *à la vérité, et vous mérite le titre d'historien*

» *fidèle et de très-exact observateur. Mes obser-*
» *vations sont certainement d'accord avec les*
» *vôtres ; et pour vous tenir la promesse que*
» *je vous fis ces jours passés, je vous transmets*
» *un court détail de cette espèce de fièvre pu-*
» *tride que je vous dis avoir observée.*

» Je vis, dans le mois de juillet, quelques
» fièvres d'un genre très-putride, et auxquelles
» je ne sus donner d'autre nom que celui de fièvres
» septiques, ou de *tabides aiguës*. Ceux qui
» étaient attaqués de ces fièvres, éprouvaient
» pendant quatre ou cinq jours, un sentiment
» de lassitude universelle qui leur ôtait gra-
» duellement toute aptitude aux actions néces-
» saires de la vie. Enfin la lassitude devenant
» complète, et se sentant tout le corps doulou-
» reux, ils se mettaient au lit. Les symptômes
» de leur fièvre étaient les suivans : un pouls peu
» fréquent, mais mou, et plutôt grand et égal.
» Ces caractères étaient homotones durant tout
» le temps de la fièvre. Dès le premier jour, les
» malades rendaient une sueur légère, mais si
» putride, que j'avoue n'en avoir pas pu sup-
» porter la puanteur plus de trois ou quatre
» minutes, et encore à une distance considé-
» rable. A quelqu'époque du jour que je les
» visitasse, jamais je ne les trouvais sans cette
» petite sueur ; ou si je m'en informais des assis-
» tans, ceux-ci m'affirmaient que les fébricitans
» n'avaient pas cessé de suer : sous cette sueur,

» la peau fut toujours très-molle, très-pâle, et
» d'une chaleur, non pas mordicante et aiguë,
» mais certainement plus grande que dans l'état
» naturel, et désagréable au toucher; de sorte
» qu'après avoir visité ces malades, quoique je
» me fusse frotté les mains avec du vinaigre,
» je ressentais encore, quelque temps après, cette
» sensation incommode et cette puanteur, comme
» si elles eussent resté imprimées dans la moelle
» de mes doigts. Ce qu'il y avait de plus étonnant,
» c'était l'union des autres évacuations; car, dès
» le commencement de ces fièvres, les malades
» rendaient par les selles des matières presque
» aqueuses et teintes d'une bile pâle. Vers le
» sixième ou septième jour cependant, je vis,
» parmi ces évacuations, des morceaux, quelque-
» fois même considérables, d'une pâte bilieuse qui
» surnageait. La puanteur de ces matières était
» insupportable. Les urines ne paraissait guère
» plus safranées que dans l'état naturel, quoique
» copieuses à leur issue; mais elles devenaient
» bientôt confuses et très-troubles. Au milieu
» d'une si grande quantité d'évacuations obser-
» vées toutes à la fois, les malades étaient privés
» des forces et presque toujours couchés à la
» renverse; ils étaient tristes, et dans une grande
» défiance de leur salut. Ils ne dormaient jamais
» véritablement; mais ils étaient dans un état
» d'accablement, avec les yeux continuellement
» fermés, à moins qu'ils ne fussent obligés de

» parler ; leur voix était distincte, mais inter-
» rompue et languissante. Les uns restèrent dans
» cet état huit ou neuf jours ; d'autres jusqu'à
» treize, et leur machine devenant de jour en
» jour toujours plus maigre, ils parvenaient
» enfin à un état de sécheresse extrême. Alors,
» sans convulsions, sans signes d'agonie, leurs
» yeux se fermaient spontanément, et ils mou-
» raient. Leurs cadavres, purs squelettes, n'étaient
» couverts que d'une peau mince et sèche ; on
» voyait le bas-ventre exactement collé à l'épine,
» les espaces intercostales si enfoncées, qu'on
» pouvait clairement démontrer la forme entière
» des côtes. Les plus sujets à cette fièvre, furent
» ceux qui étaient doués d'un tempérament cho-
» lérique, ceux qui demeurèrent long-temps
» auprès d'autres malades affectés de fièvre pu-
» tride, ou qui couchèrent dans les mêmes
» chambres qu'eux.

» Le premier qui me tomba entre les mains,
» fut un jeune prêtre. Il avait passé vingt-deux
» jours à soigner péniblement un de ses frères,
» attaqué de fièvre putride. Devenu malade, il
» resta constamment dans une chambre fort
» étroite, de laquelle, quoiqu'on fît, il ne
» voulut jamais sortir. Les fréquentes boissons
» d'eau à la neige, l'usage de l'écorce du Pérou,
» (qui réussissait d'ailleurs si bien dans les cas
» de fièvre putride rémittente, dont j'ai beau-
» coup observé d'exemples dans cette même

» épidémie), administrée jusqu'à la dose de demi-
» once matin et soir, avec quelque peu de
» magnésie de nitre, pour absorber les miasmes
» qui pouvaient se trouver dans les intestins,
» et résister à la grave putridité, tout fut in-
» fructueux. Une petite saignée pratiquée dans
» le principe, ne servit qu'à l'affaiblir davantage.
» Je lui ordonnai quelques gouttes d'esprit de
» vitriol dans l'eau. L'usage de ce remède calma
» légèrement la diarrhée, mais tout le reste
» continua d'empirer, et il mourut le trejzième
» jour. Ce qu'il y eut de remarquable, c'est que
» le sang tiré de la veine de ce malade se con-
» serva toujours vermeil, et se figea tout entier
» en une masse très-tendre, sans qu'il se séparât
» jamais de sérosité, du placenta. Circonstance
» qu'avec de l'attention, j'eus occasion de remar-
» quer depuis, chez d'autres.

» Ce cas me frappa; et réfléchissant sérieu-
» sement sur le caractère meurtrier de ces sortes
» de fièvres, je pris la résolution d'employer,
» dès leur commencement, les acides en très-
» grande quantité; ce qui me réussit en effet
» fort heureusement. Le premier cas qui se pré-
» senta à moi fut celui d'une jeune femme qui,
» étant grosse, accoucha au neuvième mois ré-
» volu, après avoir assisté pendant dix-sept jours
» son mari attaqué d'une fièvre putride. Elle fut
» prise de cette fièvre durant ses couches. Le
» quatrième jour, elle éprouva une grave dou-

» leur de tête. Quelque rétention de l'évacua-
» tion utérine, qui était d'ailleurs d'une couleur
» très-vicieuse et d'une fort mauvaise odeur,
» m'obligea à lui tirer du sang, du pied. Huit
» onces de sang mêlées à cinq livres d'eau tiède,
» montrèrent à peine quelques filamens disper-
» sés, après plusieurs heures que je les observai.
» Chez cette malade, les acides firent merveille.
» Toutes les heures elle prenait de l'eau à la
» neige, une fois avec quatre gouttes d'esprit
» de vitriol, une autre avec une once d'oximel.
» J'ordonnai, le neuvième jour, des lavemens
» d'eau de fontaine pure et fraîche ; ce qui
» procura à la malade un soulagement et une
» vigueur incroyables. On ajouta quelquefois à
» cette eau un peu de vinaigre. Elle prenait,
» vers le soir, quelques morceaux de neige avec
» un peu de sucre et de suc de limon. Ces moyens
» diminuèrent peu à peu les sueurs, et arrê-
» tèrent la diarrhée ; et je m'aperçus que, de
» jour en jour, l'atmosphère de son corps deve-
» nait moins fatigante pour l'odorat, que son
» pouls se resserrait et se renforçait toujours
» davantage. Cette malade fut sans fièvre au
» dix-huitième. Le même ordre de traitement
» fut heureusement employé chez les autres
» malheureux en proie à la même fièvre et qui
» furent confiés à nos soins. J'observai de ces
» malades jusqu'au milieu du mois d'Août. »

De la fièvre septique gangréneuse et algide.

843. Cette fièvre se manifesta avec un double caractère. Avec le premier, elle débutait sous un masque d'amitié, et le froid croissant peu à peu, toute la machine tombait enfin dans ce funeste et livide froid glacial dont nous avons raisonné ailleurs, §§. 360, 362, 387, 402, etc.

Avec le second, elle se terminait ordinairement en faisant l'office d'un caustique, sur quelque articulation, ou sur quelque viscère. On peut voir un exemple de ce caractère dans l'observation suivante qui m'a été communiquée par *M. D. Antoine Viglianti*, et que je rapporte ici avec les propres paroles de l'auteur.

« Une demoiselle noble, de vingt-deux ans,
» fut prise de la fièvre constitutionnelle, avec
» une périodicité régulière, l'invasion des accès
» étant toujours manifeste, c'est-à-dire qu'il y
» avait de petits refroidissemens aux extrémités
» inférieures. Quoique la fièvre parût avec des
» signes manifestes, néanmoins son commence-
» ment était long, et durait presque pendant six
» heures consécutives. Le pouls restait gêné et
» serré ; vers le matin il devenait libre et mou,
» et sans apparence de présage funeste. La langue
» était enduite d'une matière blanche ; les urines
» s'éloignaient peu de l'état naturel. On prit le
» parti d'expulser les matières impures nichées

» dans les intestins, au moyen de petits mino-
» ratifs, du petit-lait, des lavemens, de l'huile;
» on fit de petites saignées à propos de quelques
» souffrances qui se faisaient sentir à la tête.
» Dans la nuit du treizième, la malade com-
» mença à souffrir dans toute l'étendue du pied.
» On employa des résolutifs anodins; mais la
» douleur augmenta excessivement et devint in-
» tolérable. Le matin du treizième, elle dimi-
» nua, et le médecin qui assistait la malade
» observa au-dessous du mollet, une petite tache
» de la grandeur d'un carlin, (*d'une pièce d'un
» franc*) et une autre très-petite au métatarse,
» d'une couleur livide, inclinant au noirâtre,
» le pied glacé, depuis le genou jusqu'en bas.
» On prit aussitôt la résolution de scarifier la
» partie et de l'envelopper de neige. Au bout
» de plusieurs jours, l'escarre incisée se détacha,
» et MM. les chirurgiens furent obligés de couper
» le pied. On donna tant de soin à la malade,
» on lui administra tant de moyens, qu'elle est
» enfin guérie et qu'elle vit. » (*Le lecteur va
dire que cette histoire n'est pas tracée de main
de maître; je n'ose décider : mais je me suis
cru obligé de la traduire telle qu'elle est,
puisque* Sarcone *lui-même n'avait pas dé-
daigné de la consigner avec ses imperfec-
tions.*)

Troisième Classe. Des maladies rhumatiques d'une nature différente de celle de la maladie épidémique.

844. Le rhumatisme phlegmoneux fut à peu près du même caractère que celui que nous avons décrit dans la première partie de cet ouvrage ; c'est pourquoi nous croyons devoir renvoyer à ce que nous y avons dit relativement à la méthode curative.

845. Le rhumatisme septique fut plus commun que le premier. Nous observâmes, dans celui-ci, un aspect de choses qui n'était que trop semblable à celui décrit par le célèbre *Baillou ;* la cure était celle qui convenait à l'espèce de vice que nous avons noté au §. 248 et suiv.

TROISIÈME PARTIE.

Des maladies observées depuis l'automne jusqu'en Décembre de l'année 1764.

846. Nous n'observâmes que des maladies sporadiques, durant tout le reste de cette année. La majeure partie des malades qui souffrirent la grande épidémie, se rétablit si parfaitement, qu'il ne nous est pas possible de signaler des suites remarquables. Chez un petit nombre, on vit naître la fièvre tierce qui, avec le pro-

grès des pluies, dégénéra en quarte ; vice opiniâtre de sa nature, et qui résistait ordinairement au seul usage du quinquina, ou devenait réfractaire. Les petits vomitifs répétés ; l'usage du mercure doux ; les boissons de quelque eau minérale, malgré le froid de la saison ; et ensuite le quinquina long-temps continué, étaient les remèdes au moyen desquels on venait surement à bout de cette maladie.

847. Nous n'observâmes que chez un très-petit nombre, ou l'ascite, ou l'anasarque ; mais il fut rare d'en voir réchapper quelqu'un, attendu le mauvais état des viscères.

848. Il parut chez d'autres, une fièvre d'origine intermittente, mais qui avait le génie de s'obscurcir promptement, et de dégénérer en fièvre chaude continente. L'usage du bain froid fut très-efficace pour faire reprendre à la fièvre la régularité perdue de son type, et pour préparer la voie à l'utile emploi du quinquina.

849. Le catarrhe fut assez fréquent ; on le vit souvent dégénérer en maladie aiguë de poitrine.

850. Les phthisiques souffrirent beaucoup, et ces malheureux périssaient facilement.

---

851. *A M. D. Michel Sarcone.*

CÉSAR CINQUE.

J'ai reçu et lu la dernière feuille de l'élégante édition de votre ouvrage. (l'histoire

raisonnée des maladies observées à Naples pendant le cours entier de l'année 1764) *Je me plais à vous en faire l'aveu, mon cher ami: vous avez décrit l'histoire de notre insidieuse* et multiforme *épidémie avec tant de clarté, qu'on ne dirait pas qu'on la lit, mais bien qu'on la voit. Ainsi, en considérant la véracité, l'ordre et la propriété avec lesquels vous avez fidèlement exposé les phénomènes les plus intéressans de la maladie, ainsi que la méthode curative la plus convenable, de même que* j'avoue l'existence de tous les faits à l'appui desquels vous avez bien voulu m'appeler en témoignage, *de même aussi je dois me réjouir avec vous d'avoir conduit à une aussi heureuse fin, un ouvrage si difficile, si pénible et si utile au public. Aimez-moi, parce que je vous aime; conservez-vous pour des choses dignes de vous, et croyez-moi constamment*

Votre serviteur et véritable ami.

852. *A l'illustre D. Michel Sarcone.*

FRANÇOIS SERAO.

Monsieur et très-respectable ami,

Je vous remercie, autant que je le sais et que je le puis, de l'honneur que vous avez bien voulu me faire, de me faire passer avec autant de célérité les feuilles de votre excellent ouvrage sur les maladies observées à Naples

pendant le cours entier de l'année 1764. *Je puis vous assurer que je lirai avec empressement et avec toute l'attention que mérite le sujet, un aussi savant ouvrage. Quelques morceaux que j'en ai déjà parcourus, m'ont fait le plus grand plaisir ; et j'ose me flatter que les gens instruits, entre les mains desquels tombera votre ouvrage, n'en porteront pas un jugement différent. Enfin j'ose espérer, avec raison, que l'épidémie dont nous fûmes si cruellement affligés l'année dernière, sera universellement profitable, soit à nous-mêmes, soit à toute autre nation, puisqu'elle a donné lieu d'observer, de considérer et d'enseigner un si grand nombre de points de doctrine médicale, auparavant assez confus, et qui étaient par conséquent des écueils certains pour notre obscur et hasardeux métier.* J'ai rencontré les feuilles dans lesquelles vous m'avez fait l'honneur de m'appeler en témoignage de quelques observations particulières ; tout y est conforme à la vérité. *Conservez-vous pour le public et pour vos amis ; soyez content de la peine que vous vous êtes donnée, et croyez que je suis bien sincèrement*

Votre serviteur et ami.

15 août 1765.

853. *A M. D. Michel Sarcone.*

JOSEPH MOSCA.

12 août 1765.

Aimable D. Michel, puisque vous exigez de moi que je déclare par écrit que les observations que j'ai faites dans l'épidémie de l'année dernière sont conformes à un certain nombre des vôtres qui m'ont été présentées de votre part, je déclare donc en avoir confirmé un grand nombre, et les avoir trouvées absolument semblables et conformes aux miennes. *Si votre manière eût été employée par tous ceux qui ont voulu traiter de la même épidémie, nous retrouverions peut-être, et même à n'en pas douter, dans leurs écrits la vérité des faits dont nous conservons encore une mémoire si douloureuse et si fraîche; mais ce qu'il y a de mal dans les auteurs dont j'ai lu les livres, c'est qu'ils ont voulu écrire et philosopher sur des choses dont ils n'étaient pas assez informés. Sans un nombre suffisant d'expériences et d'observations, il est impossible de bien raisonner dans les sciences naturelles, qui ont plus besoin de faits véritables que des calculs de l'imagination.*

Ce que je dis et approuve à propos de l'histoire et des faits de la maladie depuis la page 47 (2.me *vol.*) *ainsi que dans les pages*

suivantes de votre ouvrage, j'entends aussi le dire et le confirmer *de* la méthode curative *de cette même maladie : méthode que vous avez si clairement exposée. Combien je me suis moqué de ces ridicules rapsodies qu'on débita de temps en temps, parmi nous, durant le cours de l'épidémie, tantôt contre les vésicatoires, tantôt contre le quinquina, tantôt enfin contre d'autres médicamens; on peut l'apprendre de ceux qui m'ont vu employer tous les médicamens, lorsqu'une indication précise m'en conseillait l'usage, sans prêter l'oreille ni au bavardage des détracteurs, ni aux opinions des médecins sages qui les avaient prohibés dans des cas particuliers, et non pas généralement. En me conduisant ainsi, j'eus le plaisir de ne pas compter plus de quatre ou cinq morts, sur une centaine de malades que je traitai; et je ne terminai presque aucune cure, notamment de ces fièvres qui reconnaissaient pour cause une matière coagulante, sans le secours du quinquina, mais avec les précautions que vous avez si clairement énoncées dans votre bel ouvrage. Telle est la déclaration de votre très-dévoué et très-affectionné serviteur.*

N. B. Si, comme on l'a dit, il n'y a que quelques mois, dans un journal de médecine

qui s'imprime à Paris, l'histoire raisonnée des maladies de Naples *ne saurait être trop répandue*, cela prouve que le goût de la médecine française est assez conforme à celui de la médecine italienne. On vient en effet de réimprimer à Venise, en 1802, le célèbre ouvrage de *Sarcone*, parmi un recueil estimé d'œuvres médicales qui a pour titre : *Raccolta di opere mediche recenti dei più classici autori. in Venezia*, 1800. C'est là qu'on verra l'illustre Napolitain figurer à côté des *Huxham*, des *Pringle*, des *Mead*, des *Burserius*, *des Stoll*, etc. *L'Istoria ragionata* y est divisée en trois parties qui forment les volumes 26, 27 et 28 du recueil précité.

NOTES DE L'AUTEUR.

QUELQUES *lecteurs* (le plus petit nombre sans doute) *n'ont pas tenu compte des motifs énoncés par le traducteur dans l'avis qu'il a placé en tête du premier volume, et où il a fait en sorte de se justifier de n'avoir pas ajouté de notes à sa traduction. Néanmoins il persiste dans sa première déclaration, et y renvoie ; et il ose de plus espérer que les praticiens qui le liront, voudront bien l'absoudre de cette espèce d'opiniâtreté. Quant à ceux qui étudient la médecine, c'est à leurs professeurs que le traducteur s'en réfère pour les notes que ceux-ci peuvent juger à propos de leur donner sur la doctrine et la pratique de* SARCONE.

Ce volume-ci, comme le premier, contient cependant quelques notes très-courtes, intercalées dans le cours du texte ; on les en distinguera facilement, en ce qu'elles sont placées entre deux parenthèses et imprimées en italique.

(1) *Lettere concernenti l'Epid. soff. in Nap. scritt. da* D. Francesco Merli a D. Lorenzo Zona. Nap. 1764, in-4.

(2) Après les *lettere* de M. *Merli*, on vit paraître dans les commencemens d'octobre 1764, et sous la date du 14 août, un *Saggio su le malattie di quest' anno* 1764. *Con un trattato del balsamo salazarino, cui si aggiugne l' opusculo del Boyer, ec. Nap. presso Raimondi, in-8., par M. Cantera.*

Presque dans le même temps parut une élégante et courte histoire de la maladie épidémique, écrite en vers hexamètres, avec ce titre : *Johannis-Baptistae de Bonis de febre populari Neapolitana libri duo. Neap. typis Morelli* 1764, *in*-4. Le savant auteur de cet agréable opuscule mérite d'autant plus de louange, qu'il vit éloigné de la capitale, et que son travail est le produit des lumières que lui fournissait

M. *Rubertis*, plutôt pour le tenir au courant du gros de la maladie, que pour le mettre à même d'en faire un traité.

Il parut en janvier 1765, un autre ouvrage sur le même sujet, avec ce titre : *Historia physico medica epidemiae. Neapolitanae an. 1764, opera ac studio Caelestini Cominale elucubrata. Neap. 1764, excudebat Morellus*, *in-4*.

On publia en mars 1765, une *lettera sulla cagione universale della costituzione epidemica dell'anno* 1764, *in questa Città di Nap. trascritta ad un amico professore dal Dottor Domenico de Muti. Nap. per Morelli*, *in-8*.

A-peu-près vers le même temps, M. *Vivenzio* mit au jour, sur le même sujet, une lettre latine adressée au célèbre *Van-Swieten*, en une feuille volante.

(3) *Morgagn. l. c. Ep.* 31, *art.* 11.

(4) *Van-Swiet. comm.* §. 11.

(5) L'histoire épidémique d'Allemagne nous présente un assez grand nombre d'observations des tristes effets d'un aliment impur ; et l'on distingue parmi celle-ci l'histoire de l'épidémie qui sévit dans le territoire de *Mulhausen* et ses adjacences, décrite par le célèbre *Hoyer*, qui, au nombre de ses causes, place les grains rouillés et noirs, récoltés en 1699, *Sydenh. l. c.*

(6) *Muller*, *l. c.*

(7) *Cominale*, *l. c. p.* 3, §. 25, 26, 27.

(8) *Instit. rei med.* §. 741.

(9) Il faut observer qu'il est spécialement question des habitans de Naples.

(10) *Causa remota morbi dicetur illa, quae corpus ita mutat, ut aptum sit suscipere morbum, si adhuc alia accesserit. Non est ergo integra unquam, nec sufficiens illi morbo producendo. Boerh. l. c.*

(11) Plusieurs marchands de pain et de farine furent rigoureusement punis. Leur perfidie alla au point de mêler du marbre, du sable, des cendres, dans la farine. *Cominal. Constit. Epid. Neapol. p.* 51. D'autres, avec une hardiesse moins pernicieuse à la vérité, y mêlèrent des grains étrangers réduits en farine.

(12) Certain blé qui nous parvint, se trouva si mal sain, qu'il nous devint inutile, et qu'on fut obligé d'en couler à fond une prodigieuse quantité, bien loin en pleine mer ; le gouvernement préférant le salut de l'état à toute considération de perte et d'intérêt quelconque.

Parmi les secours qui nous arrivèrent, on ne peut comprendre par quelle fatalité il se trouva une copieuse quantité d'une farine d'un aspect très-blanc, et très-bien renfermée dans de petits tonneaux, mais qui, examinée avec toute l'honnêteté et la prudence possibles, par MM. *Serao*, *Cinque*, *Rubertis* et *Visoni*, fut trouvée, dans plusieurs tonneaux, sensiblement amère, pourrie et décidément mal-saine.

(13) Quant au seigle ergoté, quoique nos besoins fussent grands sans doute, on ne peut pas dire avec justice que les hommes sages et éclairés, auxquels le gouvernement avait confié cette inspection, en eussent laissé introduire par négligence. J'ai cherché à m'en assurer, parce que dans le principe je le craignais aussi ; mais je me suis convaincu par le témoignage certain et irrécusable d'hommes honnêtes et très-versés dans cette partie, que ce soupçon est une erreur, et que nous ne reçûmes jamais à Naples de seigle ergoté. Au reste, quoique je sois persuadé des pernicieux effets de cette vicieuse espèce de grain, je ne puis néanmoins passer sous silence, qu'en certains endroits de la *Terre de Labour*, le menu peuple mange du pain préparé avec un seigle très-impur, dans lequel il y a beaucoup d'ivraie, souvent de la vesce, et une grande quantité d'un grain rouillé communément appelé *Bufone*, qui, comme le seigle ergoté, se réduit en poudre très-noire, laquelle est renfermée dans une enveloppe ou membrane mince, de couleur de papier grillé, et qui a la figure d'un grain de blé. Cette poudre est légèrement amère et donne au pain une couleur de terre et noirâtre. Cette espèce de seigle abonde dans le territoire de *Carinola*. Là, on mange impunément de ce pain, et ce même seigle n'est pas refusé par les marchands étrangers.

(14) *Multos autem qui talem in magna copia assumpserunt, non aegrotasse : quemadmodum hodie adhuc talis panis, sine omni noxa a rusticorum plerisque usurpatur : praesertim, cum certa mihi constet experientia, collecta ante plures annos in annonae charitate a pauperibus secalis recrementa, multis granis degeneribus referta, in panes coacta, et comesta nihil mali post esum reliquisse.*

In Haller. Dissert. 254, *ad morb. cur. p.* 534.

(15) *In Hall. diss.* 255, *l. c. p.* 552, 554, 557 *et* 558.

(16) On regarde comme désespérée la conservation des grains humides, ou qui ont déjà contracté quelqu'altération grave. *Quand le grain a été une fois mouillé, ou imbu de quelqu'humidité étrangère, il ne ressuie plus ; c'est-à-dire, il ne peut plus se sécher parfaitement : enfin, quand il a une fois souffert quelqu'altération, il ne revient jamais à son premier état.* Telles sont les expressions de M. *Reneaume*, à la page 93 de sa dissertation consignée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1708.

(*) « C'est précisément dans les vaisseaux que la fermen-
» tation intérieure du grain, aidée des vents chauds et
» humides qui soufflent presque constamment sur la mer,
» ainsi que du lieu clos et resserré, fait ressentir ses plus
» cruels effets, d'une manière soudaine, et comme un coup
» de foudre ; et avant qu'on n'ait eu le temps de prendre
» terre, et d'exposer le blé à l'air et aux vents, elle détruit
» en un moment toute une cargaison, sans qu'on puisse en
» sauver un seul grain. » *Bartol. Intieri, della Conserv. del grano, p.* 9.

(17) Pour mieux comprendre la vérité de ce fait, il faut se rappeler que cette altération ne s'étant engendrée dans les grains que par le long séjour qu'ils firent en mer, dans les vaisseaux de charge, ceux qui souffrirent le plus, furent ceux qui nous parvinrent le plus tard ; et comme la quantité des grains que nous reçûmes depuis le commencement d'avril, fut considérable, et excéda nos besoins, il est conséquemment clair que les besoins étant moindres,

on eut plus de loisir et de facilité de faire le triage, sans être obligé de procéder à la hâte.

(18) Cet inconvénient était presque inévitable. Comme il y eut un grand nombre de fours de supprimés, et que presque tous les habitans furent réduits à vivre du pain de place, il en résulta la nécessité de faire beaucoup de pain et de le faire à la hâte ; d'où il est évident qu'il manquait de temps pour une préparation convenable et une cuisson suffisante de ce même pain.

(19) *Goguet, de l'origine des lois, des arts, etc. l.* 2, *art.* 2.

(20) *De veter. medic., n.* 6 *et* 7.

(21) *Ib. n.* 8.

(22) *Ib. n.* 28.

(23) *Boerha, Comm. in propr. instit. rei med.* §. 1034.

(24) *De re cibar. l.* 1, *c.* 7.

(25) *De veter. med. n.* 22.

(26) *L. c. n.* 24.

(27) Il n'est pas facile de se rendre raison des degrés par lesquels les hommes ont dû passer pour parvenir à l'acquisition des connaissances nécessaires pour bien préparer le pain. L'art de faire lever le pain est très-ancien. Il en est fait mention dans l'écriture Sainte, comme d'une chose déjà familière et commune, dès le temps de la fuite du peuple Hébreux, d'Egypte. Moïse rapporte que cette fuite ne laissa pas le temps aux Israélites de mettre le levain dans la pâte ; ce qui fut cause qu'il mangèrent du pain non fermenté, et cuit sous la cendre.

Exod. c. 12, ℣. 15 *et* 39.

(28) *De affectionib.*

(29) *Kastenoltz in Hall. diss.* 153. — *Van-Sw. in Boerh. comm.* §. 586, où l'on peut lire l'observation de *Galien*, relativement aux dommages que cause le grain mal cuit, et que l'ingénieux M. *Cominale* rapporte au §. 36, de son ouvrage sur la constitution épid., etc. — *Morgagni, l. c. ep.* 29, *art.* 8 et suiv. — *Il est nécessaire, pour que le pain puisse être facilement surmonté et digéré par l'estomac, qu'on le fasse suffisamment fermenter, qu'il soit bien détrempé, et*

qu'on le fasse cuire à propos dans le four, à feu modéré : car si le feu est trop actif, la surface extérieure du pain se brûlant promptement, sa masse intérieure restera crue et malsaine ; et sa qualité sera d'autant plus mauvaise qu'on aura négligé davantage les précautions énoncées. Galen. de alim. facult. l. 1, *c.* 2.

(30) *Statique des végétaux, p.* 177.

(31) *Chap. VII*, 296.

(32) *Chap. VI, exper.* 87.

(33) *Haec debent prius fermentationem pati, ut deponant flatulentiam, sive facultatem generandi aëris elastici, mirabilem illam, à Boyleo detectam. Praelect. academ. in prop. inst. rei med.* 1034.

(34) Dans les villes où il a coutume d'être abondant, on vendit le blé jusqu'à six et sept ducats (25 *et* 29 *livres tournois*) le *tomolo*. (*Pesant* 80 *livres.*)

(35) Cette série de malheurs n'est que trop semblable à ce que *Galien* a observé dans le plus florissant empire de la terre, et que nous avons consigné au §. 16.

(36) Avis communiqué le 26 juin par MM. *Serao*, *Cinque*, *Rubertis*.

(37) Il se réveilla, dans les environs de *Laubach*, en 1714, à l'occasion d'une disette de grains, et par l'effet d'alimens de mauvaise qualité, et de blés mal-sains et remplis d'ivraie, une fièvre d'un caractère pernicieux avec pétéchies, diarrhée, dyssenterie, vomissement, affections de poitrine et excrétions vermineuses. La faim fit accourir dans la ville, des lieux voisins affamés, des bandes de *misérables* languissans. Ces troupes de malheureux étaient étendus çà et là dans les rues, dans un état d'anéantissement ; et ils y seraient infailliblement péris sans les secours des gens charitables qui leur préparèrent des asiles publics pour les y mettre à couvert. Rien n'est nouveau, de ce qui arrive ici-bas. *Gerbezius const. ann.* 1714 *et* 1715. *Hist. Epid. German. p.* 292 *et* 294.

(38) C'est principalement sur la graisse que se passent les effets de l'abstinence. *Hall. Ph. l.* 1, *sect. IV, p.* 43.

Quand le corps est parvenu par elle au dernier degré d'épuisement, il manque alors aux vaisseaux cette mollesse requise dans les élémens solides de la machine, pour se protéger mutuellement, et pour supporter les mouvemens et les frottemens sans déchirement ni érosion. En effet, M. *Haller*, 2.e *Mémoire sur le mouvement du sang*, a vu, dans les corps exténués, facilement naître la rupture des canaux, la douleur, et, au moindre mouvement, l'anévrisme et les varices. Le célèbre *Wintringam* nous assure de même que, quand il y a dissipation considérable de la substance graisseuse et desséchement de la substance cellulaire, les artères devenues dures et arides, se rompent facilement. *Experimental Inquiry on some parts of the animal structure.* J'ai observé moi-même autrefois, dans les petits chiens sur lesquels je produisais artificiellement l'anévrisme, que la rupture était beaucoup plus facile chez ceux que je faisais jeûner, que chez ceux que je ne faisais pas jeûner pendant plusieurs jours de suite.

(*a*) Quoiqu'il soit généralement vrai que par-tout où les *Misérables* en haillons s'arrêtèrent et restèrent attroupés en quelque lieu, ils laissèrent des signes funestes de leur présence (§. 281), on ne peut pas nier néanmoins que, dans les lieux ouverts et fréquemment purifiés par un air nouveau et des vents continuels, ils ne produisirent le plus souvent aucun dommage. C'est ce qui se remarqua en effet dans la ville royale de *Caserta*, où l'on ne vit point naître d'épidémie, quoique les *Misérables* y eussent d'abord afflué. C'est cet air agité par les vents qui y soufflent fréquemment, qu'on nomme *vents casertains*; les habitations n'y sont pas d'ailleurs trop entassées.

(39) *De veter. med. n.* 15.

(40) *Ib. n.* 19.

(41) *Histoire des insectes*, *t.* 2.

(42) *Ritter de possibilitate, et impossib. abstin. longae diss.* 73 *ex hall. l. c.*

(*b*) *De la structure du cœur, l. IV, ch.* 3, §. *IV.*

(43) Nous estimons sans doute beaucoup les respectables opinions

opinions émises par l'illustre *Beccari* pour résoudre le problème proposé par l'immortel *Prosper Lambertino*, depuis Pape sous le nom de *Benoît XIV*. « Un homme peut-il vivre long-temps sans boire et sans manger ? » Je conçois d'après cela qu'on pourrait alléguer des argumens et des faits propres à renverser ou à exténuer notre opinion. Mais quiconque se donnera la peine de soumettre à l'examen, et les raisons, et les observations recueillies par le savant *Beccari*, et rapportées par le célèbre M. *Zannotti*, *Inst. Sc. Bonon. Comm.*, *p.* 221 *et suiv. t.* 2, verra jusqu'à l'évidence que les exemples des longues abstinences ont été tirés, ou de corps actuellement malades, et sur-tout en convulsion, dont les nerfs étaient affectés, et qui étaient attaqués de mélancolie, *l. c. p.* 224 et 225, ou de corps qui ont dû souffrir de la privation des alimens, *l. c.* 224, ou enfin de corps auxquels on ne croit pas une longue abstinence possible, à moins qu'ils n'évitent les pertes immanquables qui s'opèrent sous l'action du mouvement, des passions de l'ame, de la parole, etc., *l. c.* 228; toutes circonstances ou incompatibles avec la santé, et même avec les besoins de la vie, ou qui ne justifient que trop l'aveu fait par le judicieux M. *Zannotti : Unum est, quod fieri natura posse, observatio nondum ostendit ; ut scilicet inediae tantae ferantur sine noxa : nam cum de multis audiverit, multasque Beccarius legerit, nullam invenit, quae non vel ipsa esset morbus, vel morbos, aut certe molestias magnas afferret. . . . . . Si ergo jejunium longissimum quis ferat sine noxa, observationes quidem sinunt, ut id in miraculis habeatur ; nam id contigisse nondum legimus. L. c. p.* 226.

(44) *Hipp. sect.* 2, *aph.* 13. — *Cels. de med. l.* 1, *c.* 3.

(45) *Swieten, in Boerh. comm.* 586. *fames.* — *Gorter de minuta perspirat. c.* 12, *art.* 46. — *Boerh. Praelect. in prop. inst. rei med.* §. 77. — *Senac*, *l. c. p.* 301. — *Morgagn. l. c. epist.* 28.

(46) *Haller, Ph. l. v, sect.* 2, §. 28; *et l. vi, sect.* 3, §. 15.

(47) On en peut juger clairement d'après ce que nous avons noté dans notre préface au §. 15 et suiv., d'après ce

qu'il arriva dans l'épidémie qui survint durant le siége de *Breda. Swieten*, *l. c.* §. 584. — *Hall. in Boerh.* §. 77, *n.* 34, et enfin d'après ce que souffrirent les habitans de Leyde, dans une semblable circonstance.

(48) La mauvaise qualité des alimens produit la même faiblesse, et cette couleur pâle et jaune dont nous avons fait mention au §. 24, à propos du sang des jeunes femmes attaquées de chlorose. — *In animalibus malignius pastis*, *et debilibus pallent spherulae sanguinis*, *inque luteum colorem degenerant. Hall. l. c. l. V*, *sect.* 2, §. 13.

(49) *Gorter de perspirat. insens. c. XII*, *art.* 46.

(50) *Gorter*, *l. c.*

(51) On peut lire dans *Boyle* et dans M. *Hales*, de nombreuses observations qui démontrent quelle est la propriété de ce qui s'échappe de notre peau et de notre respiration, pour altérer et rendre inutile aux usages de la vie, l'air dans lequel nous vivons. Rien ne prouve avec plus d'évidence la nature impure de ces parties superflues que la dépravation qu'elles produisent dans l'air ; cette dépravation étant la même qu'y engendrent les exhalaisons de la sentine des bâtimens, les vapeurs des corps morts, des cloaques et des fosses qui répandent des exhalaisons meurtrières. *Duhamel du Monceau. Moyen de conserver la santé aux équipages des vaisseaux*, *art. IV*. — *Arbuthnot. Essai des effets de l'air*, *chap.* I, *n.* 15. — *Huxham. De aëre*, *ann.* 1742.

(52) *L. c. p.* 213.

(53) *Loew de febr. petech. an.* 1682.

(*c*) *Foggia* et les villes voisines, *Lucera* et *Sansevero*, furent infestées par une maladie épidémique. M. *D. Natale Cimaglia* mon ami, homme respectable par sa réputation dans le barreau et sa profonde érudition, me procura de M. *Calvitti*, sage et digne médecin, qui pratique à *Foggia* avec beaucoup d'éclat, une relation exacte et détaillée de la maladie épidémique qui y régna. Le savant auteur de cette relation faisait judicieusement remarquer « que *Foggia*, » *Lucera*, *Sansevero* et quelques autres lieux ne tombèrent » dans la maladie épidémique que lorsque les *Misérables*

» en haillons, exténués par la famine, s'y rassemblèrent » en foule ; les vapeurs putrides qu'ils exhalaient, frappant » et affectant l'odorat d'une manière sensible et évidente. » *Lettera del signor Calvitti de' 22 settembre 1764.*

(54) *L. c. p.* 14.

(55) *P.* 8, *n. VII de la traduction de Boyer.*

(56) Tel est le résultat de nos propres observations, auxquelles se rapportent aussi celles de notre excellent ami et illustre médecin *D. Pasquale Pisciottano.*

(57) Telle est encore l'observation de M. *D. Joseph Mosca*, notre ami, et praticien digne en tout des applaudissemens de la république médicale.

(58) Elle est énorme la quantité des parties fluides, de la graisse et de la partie la plus noble (*probablement du sang*) qui se sphacèle et se dissout sous l'action et la violence d'une maladie septique ; d'où il suit que ce qui s'exhale des corps en proie à une substance putréfactive, est éminemment nauséabond, puant et ennemi de la vie. *Camerarius* fait mention, dans son opuscule, *de pleurit. mal. miliar. solut.*, d'une sueur extrêmement fétide qui frappait l'odorat à une grande distance. Le célèbre *Meibonius*, *disp. de febr. mal.*, appelait cadavéreuse la sueur de ceux qui étaient affectés d'une maladie putride ; il la comparait aux exhalaisons des parties gangrénées. Enfin le célèbre *Haller*, *elem. phys. lib.* 5, *sect.* 2, §. 29, a clairement démontré quel degré de putrescence acquérait notre sang par la force des fièvres et des venins putréfactifs ; de sorte que de même qu'il est incontestable que la matière de la contagion se constitue expressément de nos propres humeurs, gâtées et devenues inutiles, de même aussi il est impossible de pouvoir respirer un air altéré par une semblable vapeur, sans en être gravement affecté. L'illustre *Morgagni* était tellement persuadé de cette vérité, qu'il n'a pas manqué de taxer d'imprévoyance la démarche de ceux qui, sans un besoin pressant, vont se renfermer dans les hôpitaux, rapportant à cette occasion l'observation d'un homme qui étant entré à l'hôpital pour se faire traiter d'un

ulcère léger, tomba ensuite dans une péripneumonie maligne pour avoir respiré l'air putride d'un autre malade ulcéré qui était son voisin. *L. c. ep.* 20, *art.* 3, 4. — *Huxham, de aëre et morb. ep.* 1742, *p.* 270 *et* 271.

(59) Le docteur *Huxham* a éprouvé à ses propres dépens avec quelle facilité les émanations putrides d'un corps malade peuvent, dans ce stade de la maladie, produire sur les assistans des altérations et des dommages ; souvent il fut pris de pesanteur de tête, de nausées et de faiblesses extrêmes, pour s'être tenu trop long-temps autour des malades affectés d'une fièvre d'un mauvais génie ; d'où il conclut : *profecto cum valde putidum expirant odorem aegrotantium corpora*, *a* contagione *summopere cavendum est, nam noxia admodum spargunt* miasmata. *De aër. et morb. ep.* 1742, *p.* 271.

(60) On observa le contraire dans l'épidémie de la célèbre sueur anglaise. *Van-Sw.* §. 605, *n.* 4.

(61) Il en fut de même dans l'épidémie de *Laubach*. La maladie sévit spécialement sur les hommes robustes et qui jouissaient de la meilleure santé. *Gerbezius, l. c. p.* 294.

(62) L'immortel *Hippocrate* a décrit dans le 1.er des épidémies, une constitution épidémique qui eut lieu à *Thase*, dans laquelle on trouve une observation absolument conforme à celle-ci. *Mulieres porro multae quidem aegrotarunt, pauciores autem quam viri et pauciores etiam mortuae sunt. Plurimae vero graviter ex partu laborarunt, et post partus insuper aegrotarunt, et hae maxime perierunt. Plurimis itaque in febribus menses apparebant, et ex naribus sanguis erupit. Pop.* 1, *n.* 134, *sect.* 2.

(63) M. *Vairo* a fait une observation semblable chez une jeune dame attaquée de la fièvre épidémique, et qui souffrait depuis long-temps une rétention du flux menstruel.

(64) M. *Fenizianі* m'assure, dans une note écrite de sa propre main, à propos de ce paragraphe, que quoiqu'il eût observé quelques diarrhées en Mai, outre que celles-ci avaient pris naissance de causes sensibles et manifestes, il n'en avait néanmoins jamais observé dans les mois précédens.

(65) M. *D. François Daniele*, gentilhomme Casertain; homme de lettres, né pour l'amitié et pour toutes les affections douces, retira chez lui, avec une générosité d'autant plus admirable qu'elle était pratiquée avec cette constance d'amitié rare, dans un temps si difficile et si abondant en preuves malheureuses de la force contagieuse de la fièvre épidémique, un savant ecclésiastique nommé *D. Pasquale Jannotta*, qui en était horriblement attaqué depuis plusieurs jours. Ce malheureux malade avait avalé de copieux breuvages purgatifs qui avaient produit, il est vrai, une bonne quantité de selles d'une eau putride, mais dont l'action subséquente du stimulus et des évacuations entraîna bientôt après des tremblemens généraux, de fortes convulsions, une frénésie grave, des pétéchies, le raccourcissement et l'aridité de la langue, l'extrême rareté des urines, une dépression considérable du bas-ventre jointe à un mauvais état du pouls. M. *Rubertis*, M. *Cinque* et moi visitâmes ce malade ensemble; et l'on peut dire qu'il doit uniquement à la générosité de son ami une vie qu'il aurait sans doute perdue, si nous ne nous fussions hâtés d'employer une méthode différente de celle qui avait été pratiquée par le conseil des premiers médecins qui l'avaient assisté, et si nous nous fussions aussi attachés nous-mêmes au malheureux parti de lâcher de nouveau le bas-ventre.

(66) *Comment.* 4, *in Hipp. de victu in acut.*

(67) Cette facilité d'une maladie sporadique de dégénérer en épidémique, est une chose qu'on observe fréquemment dans les maladies populaires graves. Le docteur *Loew* a remarqué que, dans la fièvre pétéchiale qui sévit à *Presbourg*, en 1683, la goutte elle-même, la colique et toute maladie sporadique, se confondaient souvent avec la maladie populaire. *Ep. de morbo petechiali*, p. 5.

(68) *Teichmeyer anthropolog. p.* 67.

(69) *De Felici*, *n.* 8, *in c. VII*, *spec. adfect. aëris Clarissimi Arbuthnot.*

(70) Cette même cause produit une fétidité insupportable

dans les hommes qui meurent de faim. *Senac*, *l. c. l. IV*, *ch.* 3, §. 3.

(71) Il n'y a personne qui ne sache avec quelle facilité se gâte et se corrompt l'air d'un appartement dans lequel demeure, pendant quelques heures, beaucoup de monde rassemblé. S'il se produit de semblables effets, par la force de la chaleur et la seule transpiration de gens sains, (*ne vous fiez pas exclusivement à cette manière de raisonner, la chimie pneumatique explique cela tout autrement*) à quel degré d'altération funeste ne parviendra pas l'air des lieux où se trouveront accumulés et renfermés un nombre prodigieux de gens impurs et de malades affectés de maladies septiques ? Les ouvrages d'*Huxham*, de *Pringle*, de *Morogues* nous offrent de nombreuses observations des dommages produits par cet inconvénient. Le théologien *Hales* rapporte qu'ayant respiré, pendant l'espace de deux minutes et demie, 370 pouces cubes d'un air renfermé dans une vessie préparée exprès pour cette expérience, il trouva que la vingt-neuvième partie de cet air avait perdu son élasticité. Qu'on juge, d'après cette expérience, quelle perte d'élasticité doit subir l'air d'un hôpital dans lequel se trouvent étroitement accumulés plusieurs centaines de malades de plus que la capacité de l'édifice lui-même n'en peut comporter ! Si l'on réfléchit en outre que la respiration, la transpiration, les excrémens, les crachats purulens, le pus des plaies, qu'enfin tout ce qui existe dans un hôpital, ne présente que des images de substances putrides, et que tout ce qui est putride possède l'éminente propriété de corrompre et de gâter la crase de l'air, *Arbuthnot*, *l. c.*, on verra clairement quelle funeste prévoyance ce sera de tenir rassemblés dans un petit espace beaucoup de gens malades, et malades de maladies putrides. Il arrive alors, comme l'a dit l'illustre *Duhamel*, *que certaines maladies, qui de leur nature ne sont point contagieuses, deviennent telles, quand on les laisse porter dans l'air un certain degré de corruption*, *l. c. p.* 141.

(72) En médecine, nulle maxime n'est invariablement vraie; et l'on a vu quelquefois ce qui paraît nécessaire et vrai dans beaucoup de circonstances, n'être plus tel dans quelques autres. Dans la peste de *Lyon* en 1628, les lieux pleins d'immondices étaient les lieux de sureté. *Senac, traité de la peste*, *p.* 28. Dans la peste qui parut à *Londres* sous le règne de *Charles II*, les médecins conseillèrent de faire ouvrir tous les tombeaux de la ville; et l'odeur sépulcrale qui s'en exhala servit de moyen pour vaincre et envelopper le matériel de la peste. *Suite des mém. de Math. de l'Ac. royal des Sc.* 1751, *p.* 207.

(*d*) Rien n'a plus de rapport à l'importante précaution d'avoir supprimé les sépultures publiques de la capitale, que le sentiment proposé à ses concitoyens par l'illustre auteur des *Lettere accademiche dell' Ab.* ** *al signor Canonico* **, *p.* 131, *lett. XI. Je ne saurais comprendre pourquoi l'on devrait conserver dans un siècle éclairé et poli, cette piété mal-entendue des temps barbares. Les premiers chrétiens étaient aussi bons chrétiens que nous, et peut-être meilleurs; et néanmoins ils n'avaient de cimetières que hors des villes. C'est une loi de nature de ne nuire à personne: pourquoi en excempterions-nous les morts? Eux seuls auraient-ils le droit de nous ôter la vie? C'est aux ecclésiastiques à guérir sur ce point les ignorans de leurs préjugés; et j'ajoute qu'aujourd'hui, il est autant de leur intérêt temporel le plus cher, de les en tirer, qu'il le fut autrefois de les y plonger. Je ne doute pas d'ailleurs que nous ne touchions à l'époque de nous guérir de cette maladie d'imagination* (*on en est sans doute guéri en France*).

Qu'on ouvre *Arbuthnot*, *l. c. n. XV*, on lira au *n.* 62, de la traduction latine du savant *De Felici*, des considérations aussi substantielles qu'élégantes sur l'origine de la sépulture ecclésiastique, sur les circonstances et sur l'époque de cet abus.

(73) Qu'on nous pardonne cette liberté d'expression en faveur de la reconnaissance. — On ne peut exprimer tout ce que chacun des grands personnages qui composent le *gouvernement* employa de soins prévoyans et de zèle, pour

conspirer au bien de l'état. Quelle infatigable et toujours active protection ne nous montra pas aussi, pendant toute la pénible durée des malheurs publics, S. E. *le Marquis D. Bernard Tanucci ?* Cet homme à jamais célèbre par la force de son ame, l'admirable étendue de ses talens et la justesse de ses entreprises, et qui a obtenu, à juste titre, les éloges de mon ami *Paul Moccia*, un des écrivains Latins les plus élégans, le *Paul Manuce* de nos jours, et qu'on peut lire dans le recueil de ses lettres, *edizione Simoniana.*

(74) Voici ce que nous entendons par type. — *Typus est ordo intentionum, ac remissionum : periodus, seu circuitus est tempus intentionum, ac remissionum in morbis factum. Maxime vero omnium affectuum febres typos habent : exceptis tam iis, quae* sunochoi *idest continentes dicuntur, tam inordinatae. Galen. l. de typ. cap.* 2.

(75) *In hipp. epid.* 3, *sect.* 1. — Il en était à peu près de même chez ceux chez lesquels la matière fébrile ne fut pas suffisamment jugée, ou augmenta pendant plusieurs semaines. Une seule évacuation, ni une seule crise ne suffirent pas à ceux-ci. La nature eut besoin de plusieurs récidives pour se défaire des masses hostiles; mais malheureusement ces efforts n'eurent pas toujours une fin prospère. J'ai connu de ces malheureux qui, après de longues souffrances, perdirent finalement la vie. *Mosca.* — *Rubertis*, etc.

(76) Tel fut le cas de quelques galeux que nous observâmes MM. *Cotugno*, *Charlier* et moi. — Le père *Louis de Benevento*, premier Chapelain du régiment *Jauch*, et mon intime ami, eut, dans la convalescence de la maladie qu'il souffrit, diverses pustules sur la peau, en manière de *gale*, accompagnées d'un prurit sensible.

(77) Tel fut le cas du second Chapelain du régiment *Jauch.*

(78) Tel fut le cas de M. *D. Dominique Sersale*, visité quelquefois dans le cours de sa maladie par MM. *Serao*, *Rubertis* et moi, et dont nous rapporterons ci-après l'histoire de la maladie.

(79) *Comment. in lib.* 1, *praedict. Hipp. text.* 1.

(80) *Si quis vero sit, qui neque in hac* (*in tertia, aut*

quarta die) *morbi speciem noverit*, *verum adhuc haereat : is non exiguam artis partem ignorat. Galen. contra eos*, *qui de Typ. scrips. c.* 2.

(81) *In Boerh.* §. 642, *n.* 2.

(82) Tel fut le cas de l'Abbé *Ruffini*, ancien Auditeur à la Nonciature apostolique de Naples.

(83) C'est ce qui arrivait ordinairement à ceux qui mouraient d'une prompte et copieuse effusion de fluides par des diarrhées et des dyssenteries, ou qui périssaient après de longues souffrances et plusieurs récidives.

(84) *Senac*, *traité de la peste. Part.* 1. *p.* 215.

(85) *Senac*, *traité du cœur.*

(86) M. *Huxham* observa en 1737, des douleurs rhumatiques et des fièvres catarrhales dans lesquelles la laugue paraissait le plus souvent couverte d'un gluten blanc, *l. c. p.* 154.

(87) *Boerh. de cogn. morb. aph.* 984.

(88) *Huxham*, *l. c. p.* 163.

(89) Les observations de notre ami M. *Cotugno* se rapportent à cette classe de stimulus septique. Nous aurons occasion d'en raisonner ailleurs.

(90) Il est à remarquer que quoique la croute glutineuse reçût par fois quelqu'altération de la qualité de l'ouverture de la veine, de la facilité du jet du sang, et du vase dans lequel on le recevait ; néanmoins son existence était, en général, presque chez tous, constante.

(91) M. *de la Métrie* a prétendu qu'on pouvait constamment déduire du caractère extérieur du sang et des changemens que les menstrues y peuvent produire, la qualité du vice qui domine dans ce même sang, et par là parvenir à la connaissance du remède le plus propre à l'éviter. Mais il faut convenir que souvent l'aspect, ainsi que la consistance et la qualité du sang tiré de la veine, ou en imposent à notre crédulité, ou n'expriment rien de ce qui se passe dans les parties intérieures et les plus nobles de la machine. Nous avons remarqué, au §. 102, et d'après l'autorité du docteur *Pringle*, qu'il y a une espèce de rhumatisme dans

lequel le sang des malades ne montre pas la moindre altération ; et nous lisons dans le grand *Haller*, *Phys. l. V*, *sect. IV*, §. *VII*, que la force de l'opium, d'un poison d'Amérique, d'une fièvre maligne, peut donner la mort, sans qu'on puisse découvrir, dans le sang, aucun signe de la cause meurtrière.

(92) *G. Cheyne*, *Cur. of diseas. p.* 141.

(93) Quelle que soit notre ignorance sur la génération de la croûte gélatineuse, il est hors de doute qu'une des causes puissantes de sa production et de sa multiplication, est le spasme et la convulsion. Ces vices ont tant d'affinité, que l'histoire des maladies démontre clairement, ou que celle-ci est preque inséparable du stimulus, ou que celui-ci est presque constamment la suite de celle-là. La pleurésie, le catarrhe, l'angine, le rhumatisme et l'abus des purgatifs même, peuvent en servir d'exemple. *Lambsma*, *flux. ventr. multip. p.* 65 *et* 66.

(94) Phénomène absolument conforme à l'observation faite par *Galien*, dans les maladies dans lesquelles il circule dans les vaisseaux, une matière impure et dense qui a besoin de coction pour être expulsée. *Optima vero urina, quae ex putrescente humore, coctionem a continenti vase suscipiente perficitur, est quae album, et aequale sedimentum habet. De differ. febr. l.* 1, *c.* 6.

(*e*) Nous avons vu ailleurs, §. 101, quelle affinité règne entre le rhumatisme, les angines et les maladies de poitrine, et nous avons observé, §. 128, avec quelle facilité la poitrine s'affecte, aussitôt que notre sang devient figé et couenneux. *V. Senac*, *traité du cœur*, *l.* 4, *ch.* 10, §. 7.

(95) Les poumons sont en effet éminemment intéressés dans les maladies du genre éruptif. Il n'y a personne qui ne sache quel dommage produisent souvent sur ce viscère le morbillus (*rougeole*), la petite vérole, la gale, les pétéchies. *Rosen*, *de Tussi*, *part. post.* §. 3. Nous exposerons clairement ce *consensus* entre la poitrine et la peau, quand nous parlerons des pétéchies.

(96) MM. *Rabours* et *Vandermonde* nous fournissent, dans

l'histoire d'une maladie épidémique gangréneuse des amygdales qu'ils ont observée à *Paris*, des exemples décisifs de la propriété qu'ont les remèdes purgatifs de faire contracter une maladie qu'on aurait évitée sans leur usage, ainsi que de la faculté qu'ils possèdent de provoquer et de faciliter la propagation d'un venin épidémique : *quid enim fit catharticis ? revulsio, aut evacuatio. Quid enim spondent cathartica ? Sani humoris evacuationem, et propagationem promptiorem contagiosi. In Halleri dissert. XXXVI, n. V.*

(97) *On peut former une concrétion, suivant ce que nous assure le célèbre* Schwenke, *avec deux onces de sang et quarante-quatre d'eau. Il ajoute : trois onces de sang suffisent pour en coaguler quatre-vingts d'eau.* Note de M. *Senac*, l. c. l. 3, ch. IV, §. 12 ; mais je ne vois pas comment cela pourrait s'accorder avec la pratique, ainsi qu'avec les belles *Osservazioni* du fameux P. *della Torre intorno la storia naturale*, cap. IV, §. 77, p. 114.

(98) *Physiol. l. V, sect.* 3, §. 1, 2 *et* 3. — *Senac, l. c. l.* 3, *ch. IV*, §. *V et VI.*

(99) *L. c. l.* 3, *ch. IV*, §. *V et VI.*

(100) *L. c. l. V, sect.* 3, §. *V.*

(101) *Hall. l. c. p.* 131, §. 3.

(102) *L. c.* §. *V, p.* 98.

(103) *L. c. p.* 98.

(104) V. les observations faites par son élève, M. *Detlef* sur la production du cal des os, et les conséquences déduites par M. *Haller. Mémoire sur la formation des os, prem. part.*

(105) *Sur la formation du cœur dans le poulet, corollaires mêlés, sect. XIII, p.* 174.

(106) *L. c. p.* 175, 176, 179, *etc.* — *Physiol. l. V, sect. IV*, §. *X, XI et XII.*

(107) Le premier effet de la putrescence est l'évaporation, §. 345 ; le second la dissolution, §. 25, 3.° *h.* Comme nous avons observé ailleurs qu'un corps tenace et dense a besoin, pour se dissoudre, de passer à l'état de fonte et de ténuité, §. 124 ; et comme nous avons démontré

qu'un des effets du gluten était de maintenir la liaison des élémens de la machine, on voit clairement, d'après tout cela, 1.° que c'est avec raison qu'on regarde la mucosité comme un moyen préservatif de la putridité; 2.° que les parties de notre corps qui en posséderont le moins, se corrompront plus facilement et plus promptement que les autres; 3.° et qu'enfin quand une fois la corruption se sera engendrée dans cette substance, il sera très-difficile, ou même impossible de la corriger.

(108) *L. c.* §. *VI.*

(109) *Phys. l. V, sect. IV*, §. *X.*

(110) *Seri non simplex natura est. Hall. Phys. l. V, sect.* 3, §. 1.

(111) *Hall. l. c.* §. 2, *p.* 126.

(112) *Multa quidem in hac crusta paradoxa sunt, quorum caussas non dum recte tenemus. Hall. l. c.*

(113) *Longe exiliorem nostri vitalis laticis nos habere notitia, quam vulgo credamus. Rat. med. c. VI.*

(114) La chaleur n'est pas l'unique et seul moyen qui pousse les humeurs blanches à la congélation. Pour que celle-ci s'engendre dans la sérosité hors des vaisseaux, on est obligé d'employer la force d'une chaleur qui parvienne du 148me. degré au 152me. du thermomètre de *Fahrenheit. Rhades de ferro sang. p.* 17 *et* 30. Mais qui ne sait pas que ce degré de chaleur serait absolument mortel, et qu'il est incompatible avec la vie?

(115) Tous les auteurs conviennent que l'usage de cette vapeur se réduit à défendre les parties des causes irritantes, et à empêcher les adhérences de ces mêmes parties dans l'état sain. On a universellement cru, d'après cette idée, que ce qui s'échappe, à cet effet, des vaisseaux exhalans, est résorbé par les veines inhalantes, et restitué à la masse commune. Je ne nie pas qu'une très-grande partie de cette vapeur ne soit reprise par les vaisseaux; mais je ne sais pas s'il n'y a que ce qui s'exhale par l'évaporation interne qui soit sain, ou si cette vapeur n'a pas quelqu'analogie avec l'évaporation externe, et enfin si, de part et d'autre, elle

est d'une nature saine et innocente. Ce que je sais, c'est que le célèbre M. *Haller*, d'après l'opinion de l'illustre *Kaaw*, a prononcé que l'humeur vaporeuse exhale une certaine fétidité qui indique la nature d'une substance animale volatilisée, et tempérée par une huile dissoute ; ce qui sur-tout se remarque plutôt dans la vapeur abdominale, que dans celle de la poitrine qui est moins virulente. *Foetor ei vapori inest, qui volatilem naturam animalem cum dissoluto oleo subactam refert in abdomine potissimum, nam in pectore minus virulentus exit. L. c. l. 2, sect. 1, §. 25.*

(116) *Phys. l. VII, sect. 1, §. 3.*

(117) *L. c. §. 4, p. 363.*

(118) *L. c. §. V, p. 365.*

(119) *L. c. §. V et VI, et l. 2, sect. 1, §. XXV.*

(120) *L. c. l. V, sect. 3, §. 3, p. 130.*

(121) *De ischiade nervosa comment. §. XV* et suiv.

(122) *Aqua pericardii in foetu, et juniori homine rubet; et nonnunquam etiam in aliis vitae stadiis. Haller, l. c. l. IV, sect. 1, §. XXI.*

(123) Le célèbre *Malpighi* a trouvé de graves congélations engendrées dans l'eau du péricarde, et il a quelquefois observé le cœur enveloppé dans une croûte membraneuse sanguinolente. *Oper. postum.* — L'illustre *Ruisch, obs. anat.* 19, a trouvé dans le cadavre d'une fille morte d'ascite compliquée de l'asthme, l'eau du péricarde copieuse et concrescible par le feu ; et dans le cadavre d'un homme mort de fièvre continue, il a vu le péricarde adhérant au cœur, dont la surface extérieure était déjà devenue raboteuse et rameuse. *Thes. anat. VI, n. 36, not. 1, ass. 1.* — et M. *Haller* a prouvé, avec son abondance d'exemples ordinaire, que la vapeur du péricarde parvient quelquefois à un épaississement tel, que le cœur se trouve enveloppé dans une gélatine si tenace, que les deux organes en paraissent fermement unis entr'eux. *L. c. l. IV, sect. 1, §. XXII.*

(124) *De isch. nerv. §. 22.* — Nous en avons rapporté quelques exemples parmi nos observations, §. 153, 205. — On peut consulter M. *Senac, l. c. l. 3, ch. 4, §. 6,*

et l. 4, *ch.* 10, §. 7. — On en lit, dans *Morgagni*, un assez grand nombre d'exemples. On remarque sur-tout celui consigné au *n.* 59 *de l'épître* 20, où il parle de l'erreur de *Riviere*, qui a pris pour une corruption de la plèvre, ce qui n'était qu'une couenne membraneuse formée par la sérosité tombée en congélation. — L'illustre *Valcarenghi* nous assure, par ses propres observations, de l'existence d'un semblable gluten, enduisant la superficie du poumon. *Const. epid. p.* 100, 101, 102.

(125) Cette observation est conforme aux observations rapportées par M. *Morgagni*, *ep.* 64, *n.* 9.

(126) *Imo in morbis maxime inflammatoriis*, in nullo *sanguine quotiescumque misso*, *aliquoties crusta ulla est. Rat. med. cap.* 6.

(127) On en peut voir les exemples dans M. *de Haën*, *l. c. c. IV et XXV.*

(128) Voy. M. *de Haën*, *l. c. n.* 11. C'est là qu'on trouve notée la différence sensible qu'il y a entre le sang d'un individu attaqué d'inflammation phlegmoneuse, et le sang de celui qui est affecté d'une maladie putride. On verra en même temps combien tout ce que nous avons dit au §. 464 et suiv. sur cette distinction nécessaire, relativement aux mutations que nous avons observées dans le sang de nos malades, contribue à éclaircir cette proposition : « que le gluten dont nous avons prouvé l'existence, chez le plus grand nombre des malades, n'était pas d'une nature inflammatoire phlegmoneuse, et que l'inflammation que nous avons observée chez ceux-ci, était engendrée par la putrescence. »

(129) M. *Cantera*, après avoir établi l'existence du gluten inflammatoire avec un succès que nous nous plaisons à admirer, en avouant toutefois que nous ne saurions l'imiter, conclut : parce qu'il y avait gluten inflammatoire, pour cela même les fièvres étaient putrides inflammatoires et putrides septiques, *l. c. p.* 32. La conséquence est vraie ; mais nous ne concevons pas comment on pourrait prouver que les prémisses sont également vraies ; et nous ne pouvons pas mieux comprendre, quand même elles ne seraient pas fausses,

comment on peut accorder cette conséquence : le gluten était inflammatoire, donc les fièvres étaient putrides septiques. Dans les inflammations qui précèdent, les corruptions putrides ne naissent que quand le caractère de l'inflammation phlegmoneuse vient à cesser ; les inflammations qui suivent ne se produisent, au contraire, que quand la putrescence s'est déjà établie : d'où l'on voit clairement qu'il ne peut pas exister en même temps inflammation phlegmoneuse et septicité putride, et que la seconde inflammation est d'une nature différente de la première, et exige un traitement différent et même opposé. Nous prions l'illustre auteur d'une semblable opinion de ne pas s'offenser de notre liberté, en faveur de cette vérité qu'il manifeste avoir tant à cœur, et du zèle même avec lequel il dit dans son opuscule, « *que la négligence à ne pas bien distinguer une fièvre d'une autre, peut faire commettre mille erreurs en pratique. L. c. p.* 33. »

(130) M. *Huxham* a marqué, en termes précis, ce phénomène qui n'est pas nouveau dans les maladies épidémiques : *Revera autem non minus in hac, quam in plurimis aliis morbis epidemicis, speciatim variolis, morbillis, febre scarlatina, caeterisque fieri potest, ut morbus generalis insigniter per aegrotorum particularem mutetur constitutionem. Opusc. var. de angina maligna.*

(131) Nous avons traité le plus souvent des gens robustes, bien nourris et vigoureux, tels que sont les Suisses, et cependant nous n'avons observé ni inflammation, ni abcès phlegmoneux.

(132) Circonstance qui fait voir toujours plus clairement l'ordre dans lequel se propage la putrescence. Elle se sert perpétuellement d'aliment à elle-même.

(133) *Prix de l'Acad. de Chirurg. mém. pour le prix de* 1738, *t.* 1, *p.* 351.

(134) *Pringle, l. c. part.* 3, *ch. IV*, §. 3.

(135) *Traité de la peste, part.* 1, *p.* 48.

(136) *Senac, de la struct. du cœur, l. IV, ch.* 1, *p.* 279.

(137) *Senac, l. c. p.* 279.

(138) *Pringle*, *l. c. part.* 3, *c. IV*.

(139) On en lit deux exemples dans les préleçons académiques sur les maladies des nerfs, publiés par M. *Van-Eems*, sous le nom de *Boerhaave*. On en voit un semblable décrit par le célèbre M. *Raulin*, *traité des affections vaporeuses du sexe*, *sect.* 3, *chap.* 1, *p.* 103. — J'ai vu la peur seule produire d'invincibles suppressions de menstruation. — J'ai vu l'exemple rare d'une demoiselle qui devint la victime d'une passion à laquelle elle s'était abandonnee sans réserve, et qu'il lui fallut sacrifier à la volonté tyrannique de ses parens; l'infortunée périt, consumée par cette passion dévorante qu'elle avait tenue cachée sans pouvoir la vaincre.

(140) *Aph. VI*, 21.

(141) *In Boerh.* §. 7.

(142) *Hist. nat. l.* 7, *c.* 51, *p.* 332. *Sapientiae morbum vocat, non in quo aegri sapiunt, et mente constant, sed in quo laeditur et offenditur eorum sapientia, n. c.*

(143) Nous verrons ailleurs combien cette opinion est vraie.

(144) *Cael. Aurel. acut. morb. l.* 1. — *Celse*, *l.* 3, *cap.* 18.

(145) *Caelius Aurelianus* a cependant expressément ajouté « que la frénésie pouvait encore se réveiller, par loi de *consensus*, en conséquence de l'affection d'autres parties. »

(146) *A. C. Cels. l. c. v.* 25.

(147) *Aretaeus*, *de caus. et sign. morb. diut. l.* 1, *c. V*.

(148) Il convient néanmoins d'avertir que le parti le plus sage, sur-tout quand il y avait trop d'irritation, était d'en venir tout de suite à l'usage de l'opium et du musc, après avoir, à diverses reprises, largement tiré du sang, et lâché le ventre. Dans le cas contraire, si la maladie était déjà trop avancée, si les yeux paraissaient chargés d'humeurs, ou pulvérulens et teints des taches notées au §. 366; si la frénésie avait passé à la taciturnité ou à la léthargie, non-seulement l'opium et le musc étaient inutiles, ils étaient même nuisibles.

(149) Nous verrons ailleurs que ce vice reprit, en août, le caractère épidémique, mais avec le masque de fièvre putride.

(150)

(150) Vice qui devint, dans le rhumatisme qui se montra parmi nous, en août et septembre, toujours plus sensible, au point que l'aspect du sang des rhumatisans parut semblable à celui tiré aux malades affectés de l'épidémie, dès le principe de la maladie, §. 471.

(151) Les nombreuses observations d'*Hippocrate*, de *Baillou*, d'*Arétée* et de tous les praticiens les plus lumineux, démontrent avec quelle facilité la léthargie s'unit à l'inflammation des poumons. Le premier n'a pas considéré l'état des péripneumoniques différent de celui des léthargiques ; et il est presqu'impossible qu'il n'y ait pas de funestes altérations, dans la substance de la tête, quand l'inflammation du poumon est excessive. *Morgagn. l. c. passim.*

(152) Le savant *Morgagni* a observé, en 1754, une maladie de poitrine comme épidémique, dans laquelle on retrouve une image de notre observation, soit par rapport à la funeste conséquence du délire véhément, soit par rapport au jugement de la maladie. *L. c. ep.* 7, *art.* 12.

(153) *Muller* nous en fournit un exemple dans les maladies de *Hongrie* qui se trouvent consignées dans les mélanges ajoutés à la dissertation de *Milleter*, *p.* 669, *disp. Hall. ad morb. curam fac. t.* 7, *part.* 2.

(154) L'ingénieux *Morgagni* n'a pas manqué de faire remarquer combien il est facile de voir cet inconvénient naître d'un tel principe. Tel est le cas du péripneumonique dont il donne l'histoire à l'article onzième de l'épître septième.

(155) On en peut observer de fréquens exemples dans les ouvertures de cadavres de *Valsalva* et du célèbre *Morgagni*, *l. c. ep.* 7.

(156) On vit, en 1752, sévir en *Languedoc* et dans les environs de *Nérac*, une maladie de cette nature. Le sage *docteur Raulin*, *Obs. de med. sec. part. sect.* 2, observa que le siége du mal était dans le poumon enflammé et opprimé par un gluten dense et semblable à la matière

des crachats, et que dans les viscères de la tête il y avait de pareilles altérations et même de plus considérables.

(157) *Zinn, exper. circa corpus callosum, cerebell. duram mening.* §. *IV*, *p.* 50. — M. *Haller* lui-même a ajouté plusieurs exemples pour appuyer le système de M. *Zinn. Phys. l. X, sect.* 7, §. 18 *et* 21.

(158) *Epist. anat. med. VII, art.* 8.

(159) *Zinn, l. c.* §. *IV*, *p.* 50. — *Morgagni, l. c. n.* 8.

(160) Comme nous le verrons tout à l'heure, dans toute frénésie, dans toute altération des fonctions de l'esprit, il est rare que toutes les facultés de celui-ci soient affectées, ou qu'une d'elles ne souffre pas plus que les autres, ou que l'affectiou de l'une n'entraîne pas toutes les autres dans le désordre, ou du moins le plus grand nombre de celles-ci.

(*f*) *Hipp. de diaeta, l.* 1, *c.* 8.

(161) On ne connaît que trop la sensibilité des hommes colères, et c'est une très-ancienne maxime que la colère est une courte démence. Chacun sait avec quelle facilité la mobilité et la sensibilité augmentée s'unissent souvent à l'affection hystérique, à l'hypocondrie, etc.; les accès de la première, parvenue à son dernier degré, ont beaucoup de rapport avec l'hydrophobie, avec la manie, etc., et les transports de la seconde cachent un degré sensible de mélancolie.

(162) On remarque une analogie sensible entre les altérations de l'esprit et les altérations qui surviennent dans la machine, par l'effet des convulsions. Quelle sensibilité dans les vaisseaux d'un homme attaqué d'hydrophobie ! un souffle, une vapeur à peine tiède, le plus petit bruit, l'agitent, le décomposent, le jettent dans les convulsions. A quel degré extrême de sensibilité ne parvient pas quelquefois un maniaque ? un simple rayon de lumière le tourmente, détermine le plus violent état convulsif; aussi les anciens ont-ils recommandé de tenir les maniaques dans l'obscurité, et à l'abri des impressions de la lumière. *A. C. Cels. med. l.* 3, *c.* 18. — Cette même sensibilité parvenue

au dernier degré, ne pouvant durer dans cet état de violence, est forcée de dégénérer en un état opposé. C'est pourquoi ceux mêmes chez lesquels elle est parvenue à son degré parfait d'activité, de très-sensibles qu'ils étaient, deviennent stupides ou insensibles. Nous voyons ceux qui souffrent la vraie démence, s'exposer impunément, sans aucune défense, aux inclémences de l'air ; et nous avons remarqué ailleurs que dans les affections graves et permanentes de la tête, les malades passent facilement à une insensibilité, ou parfaite, ou obscure. Les épileptiques en fournissent un témoignage manifeste ; avant le paroxisme, ils sont craintifs, colères, inquiets ; et sous l'action de ce même paroxisme, ils perdent le sentiment. Il en est, en quelque manière, de même des frénétiques ; les maladies aiguës de la tête sont, à leur naissance, ordinairement accompagnées d'une augmentation de sensibilité : *Haller*, *l. c. l.* x, *sect.* 7, §. XII. Une fois établies, celle-ci dégénère en stupidité, (comme dans le passage de la frénésie à la léthargie) ou passe à la convulsion, et à cet état de tension et de rigidité auquel se réduit la substance de la tête, chez certains maniaques. *Morgagni*, *l. c. ep.* 8.

(163) *A. C. Cels. med. l. c. v.* 30.

(164) Comme par exemple chez ces maniaques qui passent, avec une inquiète et perpétuelle alternative, de la crainte à la fureur, du sentiment du froid à celui de la chaleur, etc. ; ce qu'on voit encore arriver chez les femmes hystériques, chez les hommes attaqués d'hypocondrie.

(165) *Kaaw*, *natur. hum. corp. actuosa*, *c. v.* §. 199 *et* 200.

(166) *Hall. l. c. l.* x, *sect.* 7, §. XVI.

(167) *Schaaf*, *de tactu*, *p.* 20, *Hall. l. c.* §. I.

(168) *De Sauvages*, *Genera et spec. morb. class.* 3, *ord.* 2, *n.* 13, *p.* 323.

(169) On voyait manifestement, chez tous ces malades, la sensibilité augmentée dans les nerfs et jointe à l'irritabilité musculaire, quelquefois accompagnée d'une force vicieuse, d'autres fois unie à la faiblesse. On reconnais-

sait chez eux une image des tempéramens colériques et hystériques, désignés par le grand *Haller. Aptitudo ad recipiendas vehementes sensuum impressiones cum robore musculari conjuncta, videtur cholericum temperamentum efficere. Aptitudo eadem, sed cum fibra debili, temperamentum hypochondriacum et hystericum facit. Phy. l. XI, sect. 2, §. 13.* — Qu'on ne croie pas cependant que je prétende confondre la faculté sensitive avec la faculté irritable ; ce qu'il me suffit de faire remarquer, c'est que, quelle que soit la différence de la sensibilité et de l'irritabilité, ces deux facultés ont néanmoins, durant la vie, beaucoup d'attributs qui leur sont communs. En effet, il est incontestable, 1.° que si l'on arrache un muscle de sa place et si on le sépare du reste du corps, il suffit d'en irriter un nerf pour en voir aussitôt toutes les fibres en convulsion ; faculté qui cesse néanmoins dans ce même nerf, à mesure que celui-ci perd sa fraîcheur et s'altère. *Haller, Opusc. minor. t. 1, diss. XIII, sect. 8, nervorum phaenomena exp. 152, p. 364.* — 2.° Que les animaux les plus sensibles, sont aussi les plus irritables. *Tosetti, ep. 2, obs. 12. Battie, prim. anim. p. 34.* — 3.° Que chez les moribonds, le sentiment et la convulsion sont également faciles. *Bruhier, de l'incer. des sign. de la mort, t. 1, p. 395. — Fontana,* dans *Hall. l. XI, sect. 2, §. 7.* — 4.° Que l'irritabilité et la sensibilité diminuent en raison de la tension. — 5.° Et que les faibles sont plus sensibles et conséquemment plus irritables.

(170) *Hipp. de locis.*

(171) *De* flatibus, *n. XX. Opinor autem inter omnia quae in corpore sunt, nihil magis ad prudentiam conferre quam sanguinem. Hic ergo quum in constanti habitu persistit, consistit et prudentia : sanguine vero permutato, concidit simul et prudentia.... Possem autem plurima ejusmodi congerere, in quibus sanguinis permutationes, animi quoque prudentiam permutant. Siquidem igitur penitus totus conturbatus est sanguis, penitus et prudentia prosternitur.*

(172) *Impetus et consensus mut. variet. cap. X, §. 443.*

(173) *Ubi retinentur excernenda, vel excreta non continent illa, quae expelli de corpore debebant, justum in morbis acutis esse phrenitidis metum. Van-Swiet. in Boerh.* §. 772.

(174) Phénomène qu'on observe facilement dans les maladies dans lesquelles abonde beaucoup d'impuretés renfermées dans les vaisseaux. On en peut voir des exemples dans le célèbre *Huxham. Op. var. obs.* 3.

(175) *Huxham, op. var. diss. de ang. mal.*

(176) Toute notre vie consiste dans la production continuelle des actions et des réactions réciproques et proportionnées des diverses puissances de la machine. Or la plus funeste des convulsions est celle qui naît de la perte de tout ordre et de toute proportion dans les mouvemens de ces puissances. D'où il suit que leur lien réciproque venant à manquer, c'est une nécessité que la machine se relâche et tombe dans une révolution convulsive telle, que la chute d'une des parties du corps entraîne toutes les autres dans sa ruine; ce que nous voyons ordinairement arriver chez les moribonds.

(177) *Devicta natura potuit pessima corruptio fieri, quae per febrim ad loca quaedam corporis deposita, partes quas occupat, subito perfecta morte destruit. Van-Swiet. in Boerh.* §. 593.

(178) Qu'on ne soit pas surpris d'entendre raisonner de maladies de poitrine, et déclarer inutile et même inconvenable l'usage de la saignée. L'histoire des maladies épidémiques de poitrine nous fournit un assez grand nombre d'exemples de ces affections produites par la force de substances putrides, et dans lesquelles la saignée était funeste; le sang des malades étant éminemment décomposé et dissout. Nous avons des preuves non équivoques de cette vérité, dans les observations de *Ramazzini*, de *Baglivi*, de *Lancisi* et de plusieurs autres célèbres observateurs.

(179) Ainsi que nous le verrons tout à l'heure, le lieu affecté ne contribue pas moins que ces causes, à la facile production du délire.

(180) Il règne une très-grande sympathie entre la tête et l'estomac, et entre celui-ci et tous les nerfs de la machine,

Les vomissemens qui ont si facilement lieu dans les maladies aiguës, dans les blessures de la tête, ou les souffrances que les douleurs atroces occasionent à l'estomac, rendent cette vérité incontestable. Que plusieurs substances stimulantes et septiques suffisent pour produire des désordres extrêmes de la raison, c'est un fait duquel ne peut douter que celui qui est étranger à la médecine, et qui ignore la propriété du *Napel*, du *Solanum fétide*, de la *Ciguë*, de la *Jusquiame*, etc. — *Galien* nous apprend que la seule force de la diète suffit, dans certains corps, pour produire l'épilepsie et le délire ; tel est le cas du *Grammairien* dont il rapporte l'histoire. — On lit dans *Kaaw* de nombreux exemples de démences et de délires très-actifs, produits par la force de certaines substances putrides et vénéneuses qui stagnaient dans l'estomac. *De corpore consensiente c.* 7, §. 348 *et* 349. — *V. Van-Swiet. in Boerh.* §. 229, *n.* 2.

(181) *Monitus ab optimo praeceptore, frequentem satis delirii in febribus causa esse sordes circa praecordia collectas, postea attentus huic rei vidi saepius hoc verissimum esse ; et unico vomitorio dato, excussa hac saburra, recordor ilico plures resipuisse. in Boerh.* §. 701.

(182) *Ipse suum cor edens, hominum vestigia vitans. Cic. Tusc. quaest. lib.* 3, *n.* 63.

(183) Un soldat de la compagnie colonelle entra à l'hôpital, attaqué d'une fièvre de ce caractère ; son pouls était tardif et rare. Il fut pourvu d'une garde suffisante, tant pour la sureté d'autrui, que pour le défendre contre sa propre fureur. Toujours frémissant, tantôt menaçant, tantôt désespéré, taciturne, ou livré à une confuse loquacité, il fit diverses tentatives pour attenter à sa vie ; il refusait tout remède. Tout devenant inutile, il passa, dans la vigueur du cinquième paroxisme, des premières insomnies, à la léthargie. A la chute de ce paroxisme, il parut plus calme ; il se résolut à boire. Mais au moment qu'on espérait pouvoir lui administrer quelque secours, on vit, avec le retour du sixième paroxisme, s'exaspérer gravement le désordre calmé de sa raison, ainsi que sa fureur. Il retomba dans ses premiers

emportemens, et ne pouvant rien exécuter ni contre lui-même, ni contre les autres, il simula un si grand amendement et une telle sérénité, qu'il demanda d'un air fort tranquille à être conduit en lieu propre à déposer le superflu. S'adressant aux deux gardes qui étaient auprès de lui, il leur demanda de l'eau; ceux-ci se fiant trop facilement à sa raison, saine en apparence, et qu'ils croyaient parfaitement rétablie, s'empressèrent à l'envie d'aller lui querir l'eau qu'il désirait si ardemment. Le malheureux malade ne réussit que trop bien dans son détestable projet; et ses gardes, inconsidérément officieux, lui nuisirent pour avoir voulu lui être trop utiles. — On eut à peine le temps de voir ce misérable débarrassé de ses gardes, se lever, ouvrir avec violence une fenêtre bien haute qui était fermée, et se précipiter, qu'il était déjà mort de sa chute.

(184) Voici, à ce sujet, une histoire que nous avons jugée convenable de rendre publique et de transcrire *de verbo in verbum*, et qui appartient à cette classe de maladie, laquelle a été écrite et nous a été communiquée par notre savant ami *M. D. Joseph Vairo*, professeur de chimie à l'académie royale de *Naples*.

Joseph Melchior Vairo fut appelé, dans le mois d'août de l'année passée, vers la vingt-troisième heure, (*huit à neuf heures du soir*) pour visiter *M. D. Philippe Sanfelice*, Patrice Napolitain. Il le trouva au lit, ne connaissant personne, avec une respiration stertoreuse. Il mordait avec emportement tout ce qu'on approchait de lui, et l'eau qu'on lui introduisait, par force, dans la bouche, il la rejetait, après s'en être pendant un instant lavé la bouche. On eut soin de demander à ses domestiques s'il n'avait point été mordu par quelqu'animal; on n'en obtint aucun indice de morsure. On s'informa depuis combien de temps il était dans cet état : à quoi l'on répondit que durant l'espace de sept ou huit jours, après avoir continuellement assisté un malade qui avait la fièvre constitutionnelle, il s'était plaint d'une douleur de tête et d'une certaine faiblesse; mais qu'avec toutes ces incommodités, il était néanmoins sorti, tous les jours, de

chez lui, et s'était livré à ses exercices accoutumés. Seulement le matin du jour où il fut accablé par cette maladie, étant rentré chez lui, il n'avait pas voulu prendre d'aliment, s'était mis à dormir, puis s'étant éveillé, il s'était mis à se promener et à mordre les chaises, les fenêtres et à se pendre à celles-ci. Ledit *Vairo* lui ayant tâté le pouls, le trouva avec un mouvement rare, très-tardif et très-lent. Il pensa néanmoins que ledit malade était attaqué de la fièvre constitutionnelle et qu'il avait été affecté de la même maladie constitutionnelle durant les sept ou huit jours précédens, pendant lesquels il s'était senti incommodé, laquelle maladie il avait remarquée, chez plusieurs autres, très-légère, les premiers jours, et qu'actuellement c'était la même, parvenue à son extrême vigueur. C'est pourquoi il le fit saigner aussitôt, lui fit appliquer deux vésicatoires aux jambes et un emplâtre de *thapsia* sur la tête. Il lui prescrivit aussi le cinabre avec le musc, à large dose, en recommandant aux assistans d'employer tous les moyens possibles pour l'introduire ; il ordonna de continuer à lui mettre de l'eau dans la bouche quoiqu'il la rejetât : tout fut exécuté. Le matin du jour suivant, il le trouva avec un pouls moins lent, la respiration plus libre ; il tentait plus rarement de mordre ; il donnait quelque signe de connaissance. Il lui fit prendre, par force, deux scrupules de racine d'ipécacuanha, qui, non-seulement produisirent une grande quantité de bile par le vomissement, mais encore de copieuses excrétions bilieuses par la voie des selles. On vit, après de semblables évacuations, le pouls, de tardif et très-tardif qu'il était auparavant, devenir sensiblement accéléré et fébricitant ; il ne mordait plus ; il commença à avaler l'eau, ainsi que toute autre chose qu'on lui donnait. Il commença à reconnaître tout le monde et à parler. Il se levait de lui-même sur son lit, et demandait le vase quand il voulait uriner. Ce jour-là, on vit, pour la première fois, l'urine de couleur naturelle, et avec un sédiment épais et copieux. On continua le cinabre avec le musc, ainsi que l'eau toujours altérée avec du suc de limon, et de temps en temps avec un peu

d'esprit de *Minderer*. Dans la matinée du jour suivant, on répéta le vomitif à dose plus modérée, et l'on obtint une autre évacuation semblable par le vomissement et par les selles. On vit, après celle-ci, le pouls notablement plus accéléré, la tête totalement libre ; tout autre symptôme avait disparu. On continua le musc avec le cinabre ; on lui fit administrer, chaque jour, deux, et quelquefois trois lavemens ; on lui continua le mélange du suc de limon avec l'eau. On vit de jour en jour diminuer la fièvre et disparaître l'épais sédiment des urines. Vers le sixième, il parut une petite sueur légère, et le septième, la fièvre fut entièrement terminée.

(185) *Ex itinere sub dio nimio febris ardens, et hydrophobia vera successit, qua in observatione memoria dignum videtur, humores acres in humano corpore natos, eandem venenatam efficaciam exserere, quam quidem virus canis rabidi. Haller, Phy. l. v. sect.* 2, §. 29. — *Hippocrate* fait mention de certaines frénésies *férines. Pror.* 1, *n.* 25. — *Galien*, dans son commentaire sur cet endroit d'*Hippocrate*, en donne un caractère qui porte une empreinte d'hydrophobie : *ferinas autem desipientias appellat, in quibus aegri calcitrant, pedibus feriunt, mordicus impetunt, et excandescant, eos qui ingrediuntur, tanquam hostes existimantes.*

(186) *Sauvag. Nosol. meth. class.* 3, XXVI, *p.* 488.

(187) Voyez l'article dans lequel on examinera tout à l'heure, si, de ce qu'il n'y avait pas de célérité dans le pouls de quelques-uns de nos malades, on pouvait conclure qu'ils n'avaient pas de fièvre.

(188) De cette classe étaient ceux qui eurent besoin de diverses petites récidives pour dompter entièrement la maladie, comme nous l'avons dit au §. 415, *n.* 75.

(189) Le frisson qui naissait sous l'action du bain, ou faisait l'effet de la fièvre ou de la convulsion, et suscitait par conséquent un plus grand mouvement dans les masses *lentescentes*, en provoquait le cours, en détruisait la stagnation ; ou bien faisait succéder le repos à l'état convulsif,

de sorte que plusieurs tombaient dans un paisible assoupissement.

(190) On distinguait sensiblement, chez ces malades, la présence d'un principe d'étranglement. Ce mouvement tardif des humeurs était l'effet et le témoignage le plus clair de la force de ces attaches qui tenaient liée et, pour ainsi dire, suspendue la force de la vie. Un remède qui jouit d'une étonnante faculté d'active évaporation, en pénétrant jusque dans les plus petits et les plus secrets filamens sensibles, en défaisait les nœuds, et en procurant aux humeurs une circulation égale, faisait naître dans les vaisseaux un paisible repos.

(191) *Frequentes in phreniticis permutationes convulsionem indicant. Hipp. Pror.* 1, *n.* 27. — Voyez le commentaire de *Galien* sur cet endroit. C'est là qu'on trouve une ressemblance parfaite de ce qu'on vit parmi nous; ce qu'il assure d'ailleurs avoir fréquemment remarqué dans les maladies qu'il a eu occasion d'observer.

(192) On en lit quelques exemples dans *Hippocrate.* La maladie d'*Appolonius d'Abdère*, celle de la femme de *Déalce*, à *Thase*, peuvent être regardées comme le modèle de cette inconstance de désordres de la raison, et de la facilité avec laquelle les malades passent du délire à la frénésie, à la léthargie, etc.

(193) *Galen. Comment. l. in* 1, *Pror. Hipp. n.* 33.

(194) On en peut voir un exemple dans *Hippocrate*, 3, *Epidem. t.* 71, *sect.* 3.

(195) *Sane videtur hoc delirii genus speciem ex melancholia, et phrenitide habuisse mistam.... nam tacere melancholicorum est. Comm.* 3, *in* 3, *Epid. Hipp. n.* 86.

(196) *Galien* regardait ce mouvement comme l'annonce d'un délire voisin et même actuel. Il comparaît cette manière de regarder à cette mobile affection de surprise et d'incertitude qu'on lit dans les yeux d'un cheval qui s'entend appeler. 1, *Pror. c.* 2, *n.* 11.

(197) *Phy. l.* x, *sect.* v, §. 20, *p.* 141. — *Sydenham, de nov. febr. ingr. schedul. monit.*

(198) *Caput tondemus, etiam detractis capillis, partes reflantur, plurima gravatione liberatae. Cael. Aurel. acut. morb. l.* 1, *chap.* 10.

(199) Par ce moyen bien simple, M. *Pringle* assure avoir rendu les malades moins sujets au délire. *L. c. part.* 3, *chap.* 2, §. 1.

(200) *Cum morbus diu trahitur, et caput in causa est, cucurbitula occipitio affigenda, et sanguis largiter hauriendus : plus enim quam venae sectio proficit, et vires nequaquam labefactat. Sed prius inter scapulas inanem cucurbitulam admoveas. Araeteus de cur. acut. l.* 1, *ch.* 4.

(201) Voy. *Pringle*, au chap. de la frénésie.

(202) *Asclépiades*, tout en avouant la nécessité d'exciter un doux et paisible sommeil dans les cas où les vaisseaux sont en proie à une accablante irritation, regardait néanmoins comme suspect l'usage des narcotiques, parce que souvent ils portent le sommeil au-delà des bornes convenables, et même jusqu'à le faire dégénérer en léthargie. C'est pourquoi l'*Hippocrate* du *Latium*, en même temps qu'il avoue la nécessité des opiatiques dans de semblables circonstances, ne manque pas de recommander d'être extrêmement modéré et prudent dans leur usage : *ne, quem obdormire volumus, excitare postea non possimus. A. C. Cels. medic. l.* 3, *c.* 18.

(203) On en peut voir les heureux effets dans les actes de l'Acad. Roy. des Sc. an. 1707 et 1708.

(204) *Cael. Aurel. acut. — Saepius tamen assentiendum, quam repugnandum est : paulatimque, et non evidenter, ab his quae stulte dicuntur, ad meliora mens abducenda. A. C. Cels. med. l.* 3, *ch.* 18.

(205) *Aretaeus, acut. l.* 1, *ch.* 6.

(206) *Hipp. aph.* 11, *sect.* 2.

(207) *A. C. Cels. medic. l. c. Omnibus vero sic affectis somnus et difficilis, et praecipue necessarius est ; sub hoc enim plerique sanescunt.*

(208) A. C. Cels. l. ch. v. 20, etc. L'immortel *Arétée* a fait, à cette occasion, une très-belle réflexion : *capitis attactus efficax est, sed potissimum si tempora, auresque scalpentur.*

Nam et ferarum ira furoremque, aurium et temporum mollis attrectatio coërcet. De acut. cur. l. 1, cap. 2.

(209) *Aret. l. c. p. 74.*

(210) *A. C. Cels. l. c. — Aret. l. c.*

(211) Le savant *Morgagni*, appuyé de l'autorité du célèbre *D. François Serao*, médecin qu'on ne saurait jamais assez louer, recommande vigoureusement l'emploi des vésicatoires quand on reconnaît manifestement la présence d'une humeur tenace, âcre, qui ronge les nerfs et fait sur eux l'office du stimulus. *L. c. Epist. Anat. med. X, art. 8.*

(212) Le célèbre commentateur de *Boerhaave* a donné un essai très-instructif sur la puissance des compressions et de la pesanteur, pour amender l'excessive irritabilité qui peut quelquefois s'engendrer dans les vaisseaux des individus devenus très-sensibles. *Van-Swiet. in Boerh.* §. 28.

(213) *Van-Helmont* et plusieurs sages médecins de l'antiquité accordaient une si grande importance à l'action des bains, employés dans l'intention de stimuler et de produire un choc, dans la violence même de l'hydrophobie et de la manie, qu'ils ont recommandé de tenir les malades plongés dans l'eau jusqu'au point de leur faire concevoir la peur de mourir suffoqués. Cette méthode cachait une double intention : on voulait produire un stimulus successif, et faire sur la machine un poids tel que la série vicieuse de ces actions que la maladie avait suscitées, en fût troublee, et l'on prétendait faire la loi, au moyen du danger apparent de se noyer, à l'esprit distrait et désordonné par le stimulus intérieur, en l'obligeant par une succession de violens actes de crainte, à abandonner les réflexions vicieuses dans lesquelles il était tenu opiniâtrément plongé par la force de la maladie. Ces exemples ne sont ni nouveaux, ni étranges ; l'expérience nous a convaincus que de même qu'un stimulus en amende un autre, de même aussi une réflexion peut amender une autre réflexion. Il suffit de menacer les femmes de *Milet*, en proie à cette maladie contagieuse de l'esprit dont la violence les poussait à s'étrangler misérablement, d'être exposées nues, à la vue du peuple, pour que l'idée de

la pudeur amendât la fureur de se détruire. — M. *Kaaw* nous apprend, dans son *consensus inter homines*, *cap.* 9, *n.* 406, que le grand *Boerhaave* n'employa pas une autre méthode pour délivrer les femmes de *Harlems* de l'épilepsie épidémique qui, de la première épileptique s'était communiquée aux premières spectatrices, et de celles-ci, aux autres. Il feignit, avec cette éloquence qui lui était toute particulière, qu'il n'y avait pas d'autre remède que de tenir, de toute part, un grand nombre de vigoureux morceaux de fer rouges tout prêts, pour brûler, sur-le-champ, jusqu'à l'os, le bras de la première qui tomberait en convulsion. Chacune pâlit à la voix d'un oracle aussi respecté ; et l'on ne vit plus d'épileptiques à *Harlems :* ce qui démontre qu'une idée violente peut en dompter une autre, ainsi qu'un stimulus peut détruire un autre stimulus. — D'après ce principe, il est facile d'expliquer quel est l'empire du langage affectueux d'une personne chérie, ou de la voix sententieuse d'un personnage respecté, pour reconduire un délirant à la raison.

(214) Nous verrons ailleurs qu'on peut distinguer deux espèces de stupeur ; l'une est jointe à la résolution et à la lassitude, et c'est celle dont nous parlons maintenant ; l'autre s'accompagne de la rigidité des parties : il en est question au §. 613.

(215) M. *Perris* m'assure qu'il a traité une dame attaquée de la fièvre épidémique qui avait pris naissance avec le génie de rendre la malade cataleptique, laquelle néanmoins guérit heureusement.

(216) En effet, presque toujours le délire marchait d'accord avec le paroxisme, sa violence correspondant à l'intensité de celui-ci. Cela était si manifeste, que dans la rémission et dans le repos des accès, les malades restaient parfaitement délivrés du délire, représentant alors une image expresse de ces délires que nous voyons arriver dans les fièvres rémittentes et intermittentes. Et il est à remarquer aussi que cette espèce d'armistice était constant, même dans les délires nés d'un vice idiopathique de la tête ; avec cette différence néanmoins, que les délais étaient moins

fidèles et beaucoup plus courts, de sorte qu'une prompte exaspération du paroxisme venait rapidement obscurcir le tout.

(217) *Inconcussum manet in omni morbo aliquod animi pathema comitem individuum adjungi. Sauvages, Nosol. meth. prolegom* .§. 268.

(218) Cette vérité est appuyée de l'autorité de *Galien : Sunt phrenitici, qui de iis, quae oculis offeruntur, recte, quantum ad sensitivam notitiam pertinet, judicant, cogitando vero a naturali judicio aberrant : alii rursus cogitatione quidem falluntur minime, sensibus tamen difformiter moventur : sunt praeterea, qui et sensus simul et cogitationis vitio laborant. De loc. affect. l.* 4, *c.* 2.

(219) *Loc. cit.* §. 259.

(220) *Sensio est perceptio rei organis sensuum praesentis. Genuens. art. logicocr. l.* 1, *c.* 1, §. 7.

(221) Je traitai, dans les commencemens de mai, un homme employé à la distribution de la farine. Son délire était réglé et concluant. Échappé à la maladie, il m'assura qu'il s'était toujours imaginé exercer son emploi, que son imagination lui avait toujours représenté des hommes attroupés pour obtenir une certaine quantité de farine. Ainsi, frappé à la vue de quiconque se présentait devant lui, il se figurait un homme qui en réclamait. On voyait clairement, en effet, par ses gestes, qu'il croyait être au milieu d'une foule qu'il s'efforçait de repousser ; tantôt il menaçait ; tantôt il faisait signe de remettre quelque chose à quelqu'un, ou de le recevoir. Son délire fut presque continuel, mais il était concluant et ne roulait que sur une seule idée.

(222) Ces exemples ne sont pas nouveaux dans l'histoire de la médecine. Le délire des *Abdéritains* se réduisit généralement à une représentation scénique dans laquelle chacun d'eux se figurait être acteur. En effet *Lucien* nous apprend qu'ils ne firent que réciter divers morceaux de la tragédie d'*Andromède*. L'extrême violence dans laquelle ils se trouvaient par la force du venin épidémique qui s'introduisit furtivement en eux, fit que la trame nerveuse reçut la dernière

impulsion au délire des voix des acteurs tragiques ; voix qui, dans une autre circonstance, auraient été entendues et seraient restées imprimées dans l'imagination, avec un intérêt différent.

(223) Autant que j'ai pu m'en informer des délirans eux-mêmes, après leur guérison, presque tous furent occupés, dans leur délire, de réflexions qui avaient rapport à leur profession. J'en ai connu qui, dans le délire, ne firent que réciter avec la plus grande exactitude, les mêmes prières qu'ils avaient coutume de réciter chaque jour. Si le délire manifestait les mœurs bonnes et pieuses de certains, ce n'est pas qu'il respectât également, chez d'autres, les mystères de la pudeur et les secrets du cœur. Comme il est rare qu'il ne survienne pas, à la suite des grands délires, des désordres importans dans l'économie animale, et que le corps ne manifeste sa faiblesse, de même il est très-rare que, dans les altérations graves de la raison, l'esprit ne se trahisse pas lui-même et ne découvre pas ses propres vices.

(224) *Art. Logicocrit. l.* 1, *c. V*, §. 6, 1. *Si contingat ut imaginatio aliqua tam sit vivida, et clara, ut sensationis vivacitatem, et claritatem exaequet, habetur pro sensatione.* Tout se réduit donc à une loi de stimulus et de sensibilité ? Je n'oserais l'assurer ; mais je sais bien néanmoins que ceux-ci, appelés à voix basse, restaient insensibles, tandis que stimulés et excités par une voix haute, ils tressaillaient et abandonnaient l'idée conçue, à laquelle ils revenaient cependant sitôt que manquait le nouveau stimulus.

(225) Quiconque voudra faire attention à ce qui se passe chez ceux-ci, trouvera que, lorsque le délire est véhément et opiniâtre, il faut, comme l'a dit *Van-Swieten*, qu'il prédomine une altération intérieure qui surmonte l'action des objets extérieurs. *In Boerh.* §. 702.

(226) *Reflexio est conscientia cogitationis, idest quum animadvertimus nos cogitare. Genuens. Art. Logicocrit. l.* 1, *c.* 1, §. 13. — *Galien* a dit de lui-même qu'étant tombé, en été, dans le délire, dans la violence d'une fièvre ardente, il se donnait une peine infinie pour ôter de devant ses yeux et

de dessus ses couvertures, certains corpuscules de couleur noirâtre qu'il s'efforçait en vain de ramasser. La voix de ses amis lui fit apercevoir qu'il délirait et qu'il faisait d'inutiles efforts pour s'en délivrer ; et il s'en aperçut si bien qu'il les pria de le tenir éloigné de cet état, et de ne pas le laisser devenir la proie d'une frénésie prochaine. *Loc. cit.*

(228) *In homine inquam, nam disputatur, num in mente potius. Haller, Phy. l. c.* §. *VI*, *p.* 538.

(229) *Nulla ars, nulla hominis scientia sine memoria esse aut concipi potest. L. c.* §. 14.

(227) Les exemples des graves outrages que peut souffrir la mémoire par la violence de différentes maladies, ne sont pas nouveaux dans l'histoire. M. *de Haller* en a consigné de nombreux dans sa *Phy. l.* 17, *sect.* 1, §. *VI et IX.* — *Galien* nous a conservé l'histoire de certains malades qui oublièrent les lettres, les professions qu'ils avaient exercées, et jusqu'à leur propre nom. *De sympt. Caus. l.* 2, *c.* 7. — Au reste il n'est pas besoin d'une maladie extrêmement grave pour altérer notre mémoire ; l'histoire nous apprend que des causes très-légères suffisent pour la troubler.

(230) Il est à remarquer, à cette occasion, que, la maladie terminée, les malades se ressouvenaient plus volontiers des idées vives qui les avaient frappés dans leur délire, que des actions qu'ils avaient faites, soit relativement à leurs affaires domestiques, soit relativement aux devoirs indispensables de la religion.

(231) Quel extrême degré de force n'a pas le stimulus pour produire en nous de très-promptes mutations, et pour réveiller dans notre machine des mouvemens qui étonnent ! l'histoire des effets des blessures, des caustiques, des percussions, vulgairement appelées *battiture*, (*flagellation*) de la neige, etc. parle en faveur de ce principe incontestable. La nécessité du stimulus n'est pas moindre que son utilité ; le mouvement du sang, la secrétion des humeurs, l'expulsion de l'inutile et de l'impur, les sensations elles-mêmes, tout se réduit au stimulus. *Haller*, *l. XI*, *sect. IV*, §. *VIII.*

(232) Quelle que soit la prétention de ces savans personnages

sonnages qui ont fait d'aussi brusques sorties contre la substance très-vive et éminemment active dont les nerfs sont animés, ainsi que de ceux qui ont voulu exclure de l'exécution du mouvement musculaire, le concours de la puissance des nerfs, il est incontestable néanmoins par une immense série d'observations constantes, « 1.° que si l'on pique et si l'on stimule un nerf quelconque, tous les muscles qui en reçoivent le sentiment, se meuvent, se contractent et entrent finalement en convulsion, si le stimulus qui agit sur le nerf est actif et continuel; 2.° que si on lie ou si l'on coupe un nerf, la paralysie en est la suite, et que le mouvement et le sentiment se perdent dans la partie et dans le muscle auxquels le nerf distribue ses rameaux. »

(233) C'est un phénomène constant, dans la nature, qui ne peut être contesté que par ces esprits difficiles et contentieux à qui la vérité déplaît, que la providence a placé dans la substance musculaire, une force de contraction, au moyen de laquelle cette substance est éminemment irritable, et chaque fibre musculaire, mise en action, fait de continuels efforts pour passer de sa position actuelle à celle qu'elle occupait en premier lieu. Cette propriété, d'abord entrevue par *Glisson* et désignée sous le nom d'*irritabilité*, à laquelle le grand *Bellini*, le célèbre *Baglivi*, *Boerhaave*, *Woodward*, *Stuart*, etc. acquirent ensuite, successivement, de grands degrés de probabilité, en la considérant sous divers points de vue, fut enfin désignée par le génie de l'immortel *Haller*, par la dénomination de force contractile innée dans les muscles, et amenée à un tel degré de démonstration, qu'il peut, presqu'avec justice, en passer pour l'inventeur.

Or, comme nous l'avons dit, une nombreuse et constante série d'observations démontre qu'il y a, dans le corps des muscles, une propriété tellement propre à pousser les parties à la contraction et à la convulsion, que dans plusieurs circonstances et plusieurs heures après la mort, et même chez les êtres auxquels manque la force des nerfs, la seule irritation suffit pour rendre manifeste cette propriété innée de con-

traction que la nature a placée dans les fibres musculaires. — *Haller, Phy. l. XI, sect. 11, §. 1, ad §. XXVI.* — *Opusc. minor. t. 1, diss. 13, sect. VIII, n. 4 et diss. 14, sect. 2, p. 421 ad 440.* — *Porro nervum non oscillare, quantum quidem oculi sinunt videre, neque tremere certum est, dum in musculo motum, et contractionem producit. Deinde cum nervus ipse irritatus non moveatur, sequitur a solis nervis, absque fibra musculari, motum nasci non posse. Hall. Opusc. min. diss. 13, sect. 8, exp. 162, p. 365.*

Un grand nombre d'auteurs ont considéré cette propriété innée dans les muscles, comme la force nerveuse, et l'ont confondue avec celle-ci, en la regardant comme une seule et même chose; mais comme il ne serait pas juste de prétendre que la faculté sensitive n'ait pas dans les muscles, durant la vie, plusieurs attributs communs avec la propriété irritable et innée en eux, de même il est évident que ces deux propriétés ne sont pas en tout de la même nature, et que la propriété contractile diffère de la propriété nerveuse par plusieurs attributs. Voy. le §. 553, n. 169. — Les parties les plus sensibles ne sont pas contractiles, et au contraire il peut y avoir contraction sans qu'il y ait nécessité du sentiment. *Haller, Opusc. min. t. 1, l. c. p. 483 et 484.*

(234) *Requiritur ad integritatem vitae arteria libera, et sanguinis expeditum ad omnes partes iter. Eo intercepto, vitae causa praecipue ablata est, atque adeo ea omnia disparent, quae a vita sequuntur, motus, sensus, calor. Hall. Phy. l. XI, sect. 3, §. 20.* — On peut voir au §. 19, *l. c.* les nombreux exemples de paralysie et de perte de mouvement, rapportés par le même auteur, qui sont survenus en conséquence des ligatures et des sections des artères.

(235) *Nervus immotus manet, dum musculus ab irritato nervo in tremores agitur. Hall. Opusc. min. t. 1, l. c. exp. 161.*

(236) *Haller, Phy. l. X, sect. IV, §. VIII.*

(237) *Haller, l. c. l. V, sect. 29.*

(238) Je sais bien que le délire ne s'unit pas toujours à la convulsion manifeste; et néanmoins je ne saurais jusqu'à

quel point ce principe pourrait être juste dans les maladies de mauvais génie. Quant à ce qui regarde la petite vérole elle-même, il est impossible de ne pas observer des convulsions dans le principe ou dans le cours de la corruption, si la maladie est d'une activité telle qu'il se réveille du délire. Si les médecins se donnaient la peine d'étudier avec attention le cours d'une maladie septique, ils verraient que les malades tombent en convulsion d'une manière obscure ou manifeste. — Au reste, quelle que puisse être la valeur de cette opinion dans d'autres maladies, il est certain que, dans notre cas, toute difficulté qu'on voudrait proposer sur ce point, tombe d'elle-même. Dans notre maladie, le délire fut si intimément uni à la convulsion, qu'il ne fut pas possible de voir le premier se réveiller, sans voir, dans les circonstances les plus urgentes, l'autre se manifester aussi. *Voyez les* § §. 546, *n.* 161 *et* 162, 549, 552, 554, 562, 563, *n.* 176, 569, 576, 584, 589, *etc.*

(239) M. *Visoni*, en qui j'honorerai toujours un maître, et l'un des médecins les plus heureux et les plus profonds penseurs de nos jours, doit se ressouvenir des puissans effets des substances cancéreuses et de la facilité avec laquelle elles produisent les convulsions. Il fut mandé pour s'opposer à la perte immanquable et évidente vers laquelle une dame de grande distinction avait été poussée par l'humeur caustique d'un cancer ulcéré ; cette dame tomba dans des convulsions telles, que ses articulations en furent horriblement disloquées. — Le même M. *Visoni* voudra bien permettre que, sans offenser sa modestie, je fasse mention, en passant, de l'heureuse cure qu'il opéra sur cette dame, qui, ayant imprudemment avalé du poison, tomba ensuite dans de véhémentes convulsions, lesquelles augmentèrent en activité et en durée, à mesure que les humeurs et les parties solides parvenaient à l'altération septique, et qui exigèrent, pour être vaincues, toute l'attention rare d'un médecin, formé pour les entreprises grandes et désespérées.

(240) De toutes les humeurs séparées de la masse commune, il n'y en a pas une qui rende de plus importans

services à la vie, et qui soit en même temps capable de procurer à la santé de plus graves et de plus prompts dommages, que la bile. Les ouvrages de nos écrivains sont tellement remplis des tristes effets de la dépravation de ce savon balsamique et naturel de la machine vivante, qu'il y aurait presque plutôt besoin d'en modérer la croyance, que de la provoquer par de nouveaux exemples.

(241) On peut rapporter à cette classe les convulsions produites chez les enfans par un lait corrompu, ainsi que les épidémies convulsives survenues à l'occasion de l'impureté et de la rareté des alimens, ou par l'usage du blé rouillé. — M. *Muller* a décrit une maladie épidémique convulsive qui appartenait à ces causes; elle eut de commun avec la nôtre, les affections de la tête, les délires convulsifs, la diarrhée, les pétéchies et la convulsion qui passa souvent à l'épilepsie. *Haller, Disput. ad morborum histor. VI.* On peut lire de semblables histoires dans le même recueil *Disput.* 254. *Waldschmied de morbo epidem. convul. per Holsat grass. etc.*

(*g*) Nous en avons une image expresse dans l'observation suivante, consignée par M. *Huxham* dans ses *Opusc. var. obs.* 3 : *putrida materia diu in intestinis retenta, et ita magis, magisque increscens tandem fit virulenta, ut illa corrodat.*

(242) Rien n'est plus propre à le confirmer que l'histoire suivante : — Un Chevalier de la connaissance de M. le *Duc della Belgioiosa*, auquel il était attaché par les liens du sang, d'ailleurs d'un bon tempérament, gros et vigoureux, tomba dans la maladie constitutionnelle. Elle débuta chez celui-ci, aux approches de la nuit, par un trouble obscur de la raison et une apparence de fluxion catarrhale. Il eut le malheur de tomber dans une seconde maladie pire que la première, c'est-à-dire entre les mains d'un médecin qui, quoique savant, se laissa tromper par une maladie insidieuse. On prit pour un catarrhe une maladie qui coûta ensuite la vie à l'infortuné malade. Toute rémission perdue, et la maladie ayant quitté son masque, on vit, dans la seconde

semaine, les pétéchies, les tremblemens, les convulsions. Les urines devinrent difficiles, les selles rares, les sueurs copieuses, mais inutiles et partielles ; il s'établit un funeste météorisme ; l'ardeur intérieure augmenta ; le hoquet se réveilla, et le trouble de la raison allant toujours en croissant, le malade fit des tentatives pour attenter à sa vie. MM. *Rubertis*, *D. Antoine Viglianti* et moi appelés pour visiter le noble malade, on détermina « qu'il convenait d'essayer des linges imbibés d'eau de neige, appliqués sur le bas ventre ; d'employer une eau animée de sel d'Epsom, et de faire usage du musc odorant. Les deux premiers remèdes produisirent un médiocre avantage, mais en leur associant un lavement d'urine humaine, on eut la satisfaction de voir le bas ventre s'ouvrir, les urines devenir faciles et le météorisme se dissiper. La fièvre fut toutefois permanente et opiniâtre, et avec le retour de celle-ci, on vit s'exaspérer le trouble, à peine diminué de la raison ; le météorisme se rétablit dans son premier volume, et les convulsions devinrent plus formidables, etc. Dans cet état des choses, on tenta par mon conseil le musc proposé. Il parut un doux sommeil ; la petite sueur partielle devint générale et chaude ; les convulsions se calmèrent ; le bas ventre s'ouvrit ; les urines donnèrent un sédiment louable et le trouble de la raison cessa. Ce remède seul continué, tout désordre se dissipa ; enfin le calme se rétablit, mais non pas au point qu'on pût croire la maladie entièrement jugée ; car le malade resta faible, et avec une disposition à la confusion, au désordre. En vertu de cette force par laquelle le destin conduit à la mort qui veut y aller entre l'indulgence du médecin et sa propre faiblesse, et au milieu de l'apparence la plus heureuse d'une louable convalescence, enfin le malade retomba. On le vit de nouveau en proie aux premières altérations et aux premiers égaremens de sa raison. Il se réveilla une fièvre du genre putride accompagnée de vomissemens, d'un nouveau météorisme, d'un sentiment de flamme dans les entrailles et d'une douleur pongitive dans l'hypocondre gauche. On voulut de nouveau entendre mon

avis ; j'exigeai celui de M. *Serao*, homme digne de la vénération universelle, et mon ami. Il convint avec moi » qu'il y avait beaucoup à craindre pour un abcès dans les intestins et pour une dyssenterie prochaine. L'événement justifia nos craintes. Le malade finit de vivre dyssentérique, au soixantième environ du cours entier de sa maladie, avec un ténesme mortel et une suppression d'urine après la seconde semaine ; — le bon médecin restant tout stupéfait de son prétendu catarrhe.

(243) Quand il abonde dans les vaisseaux une matière irritante, et que les convulsions viennent à paraître, il est éminemment nécessaire, pour les pouvoir dissiper, d'employer les délayans et les remèdes aqueux tempérans. Le savant *Morgagni* nous en fait un précepte dans le malade dont il raisonne aux *n.* 7 et 11 de l'*épître* 9. Il voyait les convulsions naître et s'exaspérer à mesure que la quantité des urines augmentait, et qu'il manquait du menstrue nécessaire aux sels qui abondaient dans le corps du malade.

(244) M. *de Sauvages* prétend qu'on doit appeler Épilepsie, cette affection convulsive spasmodique qui est chronique, et qui revient à des intervalles donnés ; tandis qu'il donne le nom d'Éclampsie, à cette même affection, quand elle est d'un génie aigu. Quant à nous, il nous suffit d'observer qu'il y a des cas où il paraît que ce vice peut avoir un caractère d'aiguïté. *Inter morbos chronicos numeratur epilepsia ; interim certum est, quandoque et primo hujus morbi insultu extingui homines. Tuncque ad acutissimos morbos referri mereretur. Ob hanc causam Aretaeus et inter acutos, et inter chronicos morbos epilepsiam numeravit. Van-Swieten in Boerh.* §. 1071. On peut lire, dans le même M. *de Sauvages*, divers exemples d'épilepsies aiguës ; on remarque sur-tout la maladie épileptique qui sévit en 1595 dans l'évêché de *Cologne* et dans la *Westphalie*, et qui fut la suite d'une disette très-grave et de l'usage d'alimens dépravés et rares. *Nosol. meth. morb. class. quarta*, §. 18.

(245) Quand l'épilepsie n'est précédée d'aucun signe qui en indique le prochain accès, on prétend qu'alors la maladie

est fixée dans la substance de la tête, et on la nomme épilepsie idiopathique. *Van-Swiet. in Boerh.* §. 1078. Du reste, nous avons vu naître de soudains accès épileptiques, dans notre maladie; mais il fut tres-rare de ne pas voir précéder la convulsion, et l'épilepsie ne se réveiller qu'en conséquence du progrès graduel de celle-ci.

(246) On en peut voir des exemples dans les œuvres de l'immortel *Morgagni*, *Epist. Anat. med.* 2, *art.* 10, et dans l'*Epist. Anat. med.* X, *art.* 3. — Les affections de la gorge observées par *Hippocrate* dans les maladies aiguës, se rapportent au même point. *Coac.* 61 *et* 262. *Praedict.* 1, 104, *etc.*

(247) Nous trouvons presqu'analogues à cette classe de vice, ces pernicieuses affections de la gorge et du cou dont parle *Hippocrate*, *Epid. l.* 2, *sect.* 2. comme les ayant observées lui-même dans une maladie épidémique, et dont *Galien* fait mention, *de loc. affect. l.* IV, *c.* 3, les regardant comme une conséquence des maladies de la moelle épinière.

(248) *Hipp. de judicat.* 65.

(249) *Aphor.* V, 70.

(250) *Aphor. sect.* IV, 57. *Coac.* 354, 358.

(251) *Unica sanitatis spes venas comburere. lib. de affect. sect.* 5.

(252) *Ferro candente in occipitio quoque, et infra adurere duobus locis. lib.* 3, *c.* 23.

(253) *In Boerh.* §. 650.

(254) Le plus grand inconvénient que nous ayons vu naître de l'usage de ce moyen, a été la durée opiniâtre des plàies; inconvénient qui ne devait pas au reste sa naissance à la seule et simple indiscrétion de celui qui, en se servant du fer rouge, le tenait trop long-temps appliqué sous la plante des pieds, mais qui devait en partie son origine à la qualité de l'humeur qui pleuvait manifestement de toute part sur cet endroit. Au reste il convient d'avertir expressément que ce moyen doit être employé avec discrétion, et que les Chirurgiens doivent faire en sorte d'éviter une douloureuse

et longue suppuration, qui exposerait ensuite les parties à rester pendant long-temps avec de mauvaises impressions. Cette précaution est sur-tout nécessaire pour éviter, le plus qu'on peut, des souffrances au malade, et afin que ces mêmes moyens qui doivent procurer de l'honneur au praticien, ne fassent pas tort à sa réputation. Celui qui, dans une maladie aiguë et un besoin urgent, a réduit le médecin à la nécessité d'avoir recours à des partis violens, souffre tout en paix tant que l'idée d'une perte qu'il redoute, lui est préseute ; mais aussitôt qu'il se voit hors des bras de la mort, ne consultant plus que la voix de la douleur actuelle, et se livrant aux écarts d'une réflexion vicieuse, il passe facilement de la souffrance au mépris, et de celui-ci, à l'ingratitude.

(255) *Van-Swiet. in Boerh.* §. 233.

(256) Il ne faut pas oublier de faire remarquer qu'il convenait de tenir les plaies, procurées par les vésicatoires, long-temps ouvertes, afin d'assurer toujours davantage la réussite de ces moyens.

(257) Nous avons dans *Van-Swieten* quelque chose de semblable à cette observation. *In Boerh.* §. 234, *n.* 4.

(258) Toutes les substances vénéneuses agissent par un esprit très-pénétrant ; et elles cachent, sous une petite masse, une force immense. Leur propriété est de produire un désordre terrible dans les nerfs ; les venins de la vipère, du chien enragé, de la petite vérole, de la peste, etc. en servent d'exemples. Nous avons un beau passage de *Galien* qui est très-conforme à cette proposition. Il comparaît les effets des substances convulsives au venin du scorpion et des bêtes meurtrières, imitant en cela l'opinion de *Pelops* son maître. *Itaque* Pelops *non impossibile est, inquit, in corpore similem aliquam essentiam generari, quae ubi nervosam aliquam partem occupaverit, per continuas partes usque ad nervorum principium vim suam transmittat, sive id per alterationem fiat, sive spiritali essentia, veluti aura ad ipsam elata. De loc. aff. l.* 3, *c.* 7.

(259) *Galien* nous apprend que le jeune épileptique, ob-

servé par lui, ainsi que par plusieurs savans médecins de son temps, sentait naître son accès convulsif par les jambes, lequel s'avançant ensuite rapidement des régions basses du corps vers les supérieures, aussitôt que la tête était saisie, il perdait l'usage des sens et toute connaissance, sans qu'il pût rapporter ensuite ce qui l'avait le plus fait souffrir, *idem*, *l. c.* bien différent de cet autre épileptique qui conservait la faculté de rapporter ensuite ce qu'il avait souffert; celui-ci sentait augmenter son accès convulsif sous la forme d'une vapeur glacée qui s'emparaît de lui par degrés. *De loc. aff. l.* 3, *c.* 7.

(260) Parmi les épilepsies chroniques mêmes, celles qui ne donnent aucun indice de l'accès et qui débutent sans aucun signe précurseur, sont les pires de toutes. *Van-Swiet. l. c.* §. 1073. Elles tuent ordinairement d'une manière subite quand elles ont un caractère aigu ; ce qui arrive plus facilement encore quand le médecin n'a pas le courage de rompre avec vigueur l'ordre de tant d'insidieuses violences.

(261) Le sentiment du célèbre *Van-Swieten* est très-propre à autoriser une telle méthode. *Quantum potui intelligere ex iis, quae optimi medici observarunt contigisse in hoc morbo, vel tentarunt ad eundem curandum, fere sola spes in illo consistebat, ut magna mutatio induceretur corpori . . . et ut fieret sanitas, praesentem corporis conditionem conabantur mutare in aliam : malebant enim periclitando per incerta agere, quam miseros illos suo relinquere fato. In Boerh.* §. 1080, *de epilepsia.*

(262) *In Boerh.* §. 234.

(263) Il n'est pas nouveau de voir s'unir aux convulsions un pouls lent et très-tardif. M. *Morgagni* rapporte l'observation de deux vieux épileptiques chez l'un desquels le pouls ne donnait, pendant plusieurs mois, que vingt-deux pulsations par minute. *Epist. Anat. med.* 24, *art.* 33.

(264) On peut lire les deux histoires consignées, *n.* 183, §. 579, *p.* 226, *jusqu'à la pag.* 230.

(265) On voit ce système se vérifier, quand il y a fièvre aiguë inflammatoire et mouvement excessif ; mais dans les

maladies de mauvais et malin génie, il se trouve souvent en défaut, comme nous le ferons observer dans les §§. suivans.

(266) *Bernard Ramazzini, Orat. IV. Veram febrium theoriam, et praxim inter ea, quae adhuc desiderantur, esse recensendam. Quoties cum veterum, tum recentiorum medicinae procerum praestantiora monumenta, et quae creduntur cedro magis digna volumina evolvere mihi volupe est; idem prorsus mihi evenire sentio ac terentiano seni, qui quum in filii sui caussa plures advocatos accersisset, eosque inter se pugnantes deprehendisset, incertior, inquit, multo sum, quam dudum.*

(267) Voyez les corollaires du célèbre M. *de Sauvages*, classe seconde des maladies. *Nosol. meth. p.* 247. Le savant M. *Cominale, Constit. epidem. Neapol.* §. 83, s'est flatté d'avoir produit des raisons suffisantes, pour croire d'avoir anéanti la nombreuse série des objections qui sont contraires au système qu'il a adopté; mais, n'en déplaise à un homme aussi savant en matière physico-médicale, en fait de médecine pratique, il faut s'en tenir aux faits et aux observations : quant aux réflexions et aux inductions qui ne sont que les purs enfans de l'hypothèse, gardons-les pour les jeunes gens et non pour les malades.

(268) *Senac, de la structure du cœur, l.* 3, *chap. VII*, §. *VI.*

(269) Le savant M. *Van-Swieten* s'est tellement reposé sur cette hypothèse, qu'il a cru inutile d'y ajouter la présence de la lésion des fonctions de la vie. *In Boerh.* §. 571.

(270) A cette classe se rapportent les fièvres que M. *de Sauvages* a désignées sous le nom de *Typhus. Genus est febris continuae, quae ultra duas septimanas, saepius tres extendi consuevit cum calore, et urina sanorum similibus, pulsoque quoad frequentiam sano fere simili, et quod ad robur non majori, artubus interea maxime prostratis. . . . in hoc autem mala morata, seu maligna dicitur*, quod sub bona quoad calorem, pulsum et urinam speciem *vitam aegro insidietur, et symptomata gravissima, ut soporem, delirium, cardialgias,*

exanthemata, convulsiones inducat, subito, cum initio mitis et sine periculo visa fuit, l. c. n. IV, p. 261. — A cette même classe se rapporte la fièvre hivernale, observée et décrite par *Sydenham* après le traité de l'hydropisie : *Lingua alba apparet : pulsu sanorum pulsui non admodum absimilis.* De ce même caractère est la fièvre que M. *de Sauvages* nomme *Hecquetiana*, du célèbre auteur qui l'a décrite ; fièvre qui porte avec soi les caractères d'une insigne malignité, quoique le malade *vix febricitare videtur cum urina, pulsu, lingua, vix a sanitate mutatis, etc. l. c.* 263. — De cet ordre est la fièvre maligne d'*Égypte*, décrite par *Prosper Alpin*, qui fait ingénument remarquer « que *saepius fit, ut in aegrotis, malignis morbis laborantibus*, pulsos ita sanorum similes observentur, *ut non raro vel etiam doctissimi medici decipiantur. De praesag. vita et morte, l. IV, c. V.* — Dans la fièvre maligne qui sévit à *Montpellier* en 1623, le célèbre *Rivière* observa que le pouls était si peu fréquent, qu'il était presque semblable au naturel. *Cap. de febr. pestil.* — Tel est encore ce que nous trouvons noté à ce sujet par *Forestus*, (auteur d'une grande expérience dans ces sortes de fièvres) comme ayant été observé par lui-même dans la terrible fièvre *delphique. Scholia in obs. XII, lib. VI.* — Il semble enfin qu'on doit rapporter à la même classe les fièvres que le noble M. *de Haën* a désignées dans la neuvième division ; *tractat. de febrib. div. Haec eos spectat morbos, qui nihil minus quam febrim redolentes, tamen reipsa et febres sunt, et ut febres curandi sunt.*

(271) Il n'est pas nouveau d'observer un pouls rare et tardif, dans les maladies qui sont aiguës et qui ont un caractère fébrile. Il en est fait mention dans ce même *Hippocrate* qui nous a laissé un assez grand nombre de notions sur le pouls. Il observa dans *Zoïle*, saisi d'une fièvre aiguë, le pouls tremblotant, mais tardif : *Zoili fabri pulsus tremuli, tardi. Popul. IV, n.* 17. — La fièvre continue de *Pythodore* fut si obscure et si légère jusqu'au quatorzième, qu'on ne l'observait qu'aux tempes, et non ailleurs ; il n'éprouvait point de soif, et paraissait être en santé. *Pytho-*

doro eodem tempore febris continua : usque ad decimam quartam obscura erat : in temporibus autem comparebat, et sine siti erat, et ipse sibi sanus esse videbatur. Popul. l. 7, n. 2. — *Hippocrate* parle, dans le même livre, de certaines fièvres aiguës qui prenaient le masque de fièvres douces, et qui altéraient si peu l'état naturel du pouls, que dans la maladie du fils d'*Ératolas*, il dit : *febricula vero et aegroto, et multis omnino non adesse videbatur per omne tempus, post primos sex dies, adeo obscura erat. l. c. n.* 3 ; et il remarque, dans les prénotions de *Cos*, que le pouls des léthargiques et des comateux est tardif et lent. *Coac. praenot.* I, 192.

Galien, après avoir fait remarquer que la faculté de la vie peut être anéantie par plusieurs causes contre nature, et spécialement par les substances qui produisent des maladies malignes, ainsi que par la disette, parmi les autres effets qu'il note, compte un pouls tardif, languissant et rare. *De puls. libel. ad Tyr. c.* 11. — Au *chap.* 3 du *lib.* 3, *de praesag. ex pulsib.* il avoue manifestement que la célérité du pouls si constante dans les autres fièvres, manque dans les maladies malignes : *nonnumquam pulsus fiunt moderatis similes. Qui sane affectus vel optimos medicos fallunt : quod nunc quoque in maxima pestilentia accidit. Quidam inde ab initio ad finem usque, alii per totum morbum, probum pulsum habebant, qui parum deflexisset de naturali : qui quidem praeter caeteros perierunt.* — Et après avoir remarqué ailleurs que le pouls rare cache un grand danger, *l. c. l.* 2, *c.* 4, et que dans les maladies dans lesquelles, comme il le dit, le cœur est glacé, le pouls est toujours rare et tardif, il continue : *quidam in illis sunt, qui cum pulsus habeant justo tardiores, languidioresque tamen e vestigio pereunt : inter loquendum non nulli eorum, ut imperitis commode videantur habere, subito, ut qui animo deficiunt expirant, l. c.*

Voyez M. *Haller*, *Phys. l. VI*, *sect.* 2, §. *XV*, ainsi que les observations de M. *Rumler*. — *In febre lenta adeo rarus pulsus, ut duodecim primos numeros inter duos pulsus pronunciaret.*

(272) *In pessimis febribus vitalem vim penitus frangentibus*,

pulsus ita penitus intermittit, ut pene nullus supersit qualia in febre, inque peste exempla extant, in iis hominibus, quos natura morti destinaverat. Hall. Phys. l. VI, *sect.* 2, §. *XV.* — *Galien* comparaît l'intermittence du pouls à la léthargie et à l'apoplexie ; l'intermittence est à l'action du cœur, ce que sont ces maladies aux fonctions du cerveau. *De praes. ex puls. l.* 2, *c.* 4. — Si l'on veut faire attention à la différence qu'il y a entre la rareté, l'intermittence et la suppression du pouls, on verra « que le pouls rare est un vice qui se rapproche de la classe des pouls intermittens, et que comme il est la base de l'intermittence, de même il est le premier degré qui conduit à la suppression et qui succède à celle-là. Voici, à ce sujet, les belles expressions de *Galien : raritas quidem ab intermittente pulsu discernitur prolixitate temporis . . . . intermittentes siquidem generantur producta raritate : ac cum procurantur, revertunt per raritatem ad pristinam mediocritatem, l. c.*

(273) *Facile intelligitur hujus pulsus rari et tardi causas contrarias esse causis pulsus velocis : nempe cor minus irritabile, aut diminutum stimulum, a quo irritatur.* C'est ainsi que s'exprime M. *Haller*, *Phys. l. VI*, *sect.* 2, §. *XV.* Je comprends bien que comme les matières stimulantes peuvent être d'un génie différent, et que toutes n'enflamment pas, ne condensent pas et ne produisent pas des convulsions, de même il peut y avoir une matière stupéfactive qui ait la force d'ôter en partie aux vaisseaux leur faculté irritable ; mais ainsi que je suis d'accord avec ce système dans certains cas de notre épidémie, de même je ne puis comprendre comment on peut accuser de défaut d'irritabilité les malades dont nous avons raisonné au §. 579. — Le nombre des pulsations n'est pas constamment en raison de la plus grande irritabilité des parties des animaux. Le Cheval est plus irritable et plus courageux que le Bœuf, et cependant le premier ne donne que trente-quatre pulsations, *Hales hemas. p.* 2 *et* 32, tandis que le second en donne de trente-six à trente-huit, *Hall. l. c.* §. 14 ; et il n'y a personne qui ne sache que chez les hommes attaqués d'hypo-

condrie et chez les femmes hystériques, qui sont éminemment irritables, le pouls va même jusqu'à se supprimer dans les violens paroxismes convulsifs ; circonstances d'où l'on peut plutôt inférer que le trop, ainsi que le trop peu d'irritabilité peuvent également produire le pouls tardif et rare.

(274) Le pouls rare n'accompagne pas toujours le défaut et l'oppression du *vis vitae*. La suppression du pouls elle-même n'est pas toujours jointe à ce vice ; nous avons diverses observations d'*Asphixies* opiniâtres, mais avec constance de la force de la vie. *Ramazzini, t.* 1, *pag.* 156. — *Ballon. Epid. l.* 2, *ann.* 1576, *p.* 129. — *Morgagni, Epis. Anat. med.* 24, *art.* 20. — M. *Pringle* s'exprimait ainsi : *ma propre expérience m'a démontré, dans notre fièvre maligne, que quand le pouls s'abaissait, il devenait toujours plus fréquent, et qu'à proportion qu'il se relevait par l'usage du vin, il devenait plus rare. L. c. part.* 3, *c. VI*, §. *V, n.* 142.

(275) Il est hors de doute que chez les maniaques et les délirans, une respiration rare contribue beaucoup à la rareté et à la lenteur du pouls, c'est-à-dire à la rareté des pulsations. Je remarque en effet, sur moi-même, que mon pouls devient rare, si je rends ma respiration plus rare ; et je me rappelle très-bien que, chez nos délirans, le pouls devenait accéléré aussitôt que je les inquiétais par la force d'un stimulus ; et chez les épileptiques mêmes, je remarquais que lorsque la respiration devenait courte et stertoreuse, le pouls devenait accéléré, de tardif qu'il était auparavant. — Cette doctrine est absolument conforme à celle de *Galien*. *Unde nam igitur tum medicis omnibus tum philosophis in mentem venit ut respirationi, et pulsui eundem usum tribuerint ! Mihi sane videtur inde hoc existimasse, quia qui algent, aliterve quolibet modo sunt refrigerati, horum, sicut respiratio rarior, tardior, ac minor visitur, ita et pulsus, etc. De puls. usu c.* 1. — M. *de Haller* a embrassé la même doctrine. *L. c.* §. 15.

(276) *Rarior est pulsus quando a sanguine omnis vitiosa abest acrimonia. Phys. l. VI, sect.* 2, §. 15.

(277) N'en déplaise à un homme aussi respectable, mais on ne pourrait pas accorder cette proposition, si l'on voulait la soutenir, dans tous les cas, comme constamment vraie, au moyen de l'histoire des fièvres pestilentielles, où, de son propre aveu, l'intermittence et la suppression du pouls sont fréquentes, et où cependant il est très-éloigné de la vérité qu'on puisse croire la masse des humeurs exempte d'une vicieuse acrimonie.

(278) *Ab nervis enim plura saepe numero esse credo pulsuum vitia, praesertim autem explicatu difficiliora. Morgagn. Epist. Anat. med.* 24, *art.* 33.

(279) *Le sang, dans cette sorte de* fièvre *tend toujours à la stagnation, p.* 85, *v. p.* 90, 91, 92, util uso delle *Battit. in medic.*

(280) M. *de Sauvages, nosol. meth. morb. class.* 2, *n. IV, p.* 261, dit : *Hunc morbum a febrium classe eliminandum censet* Visone *in libello* dell' uso delle battiture, *ex eo quod frequentiam pulsus absolutam in febris essentia seu* arbitraria sua definitione *reponendam censuit.*

Voici ce que dit M. *Visoni* dans son traité *dell' util uso delle battiture in medicina, part.* 3, *p.* 84. — Cap. uso delle battiture nelle *febbri maligne* di coagolo. — Tout en me conformant au sentiment de ceux qui *avancent* que quand il y a fièvre, il doit y avoir augmentation de mouvement dans le sang et d'oscillation dans les fibres, je suis tenté de croire que la fièvre maligne de coagulation ne doit pas proprement se nommer fièvre, puisqu'on n'observe pas dans cette fièvre une semblable augmentation de vélocité. Nous observons au contraire *que, dans cette espèce*, la force des solides se perd peu à peu, le sang devient tardif dans sa marche, etc.

(281) Fait duquel convient le même M. *Visoni*, quand il dit : *cela arrivant sans une fièvre très-forte, etc. p.* 91.

(282) Le mot *météôros* ne veut dire que haut, élevé, de *métà* et *airô*; d'où il suit que le seul mot *météorisme* ne signifie pas proprement élévation du bas ventre. C'est ainsi que, dans *Hippocrate*, nous trouvons ce mot employé dans

le sens de élevé, et pour cette raison appliqué à la respiration et au sédiment ondoyant des urines : *Pneumà météôron*, spiritus sublimis. *Popul.* 3, *aegr.* 7, *sect.* 2. *Enaiôrema météôron*, quod in medio pendebat sublime erat, *ib. sect.* 3 ; et ce même mot est employé dans les *prénotions* de *Cos*, dans le sens de s'élever avec légèreté : *En toisi météôrismoisin elaphron énai*, in attolendo se levem esse. C'est pourquoi quand *Hippocrate* l'emploie pour signifier *élévation du bas ventre*, il l'accompagne toujours du mot *hypocondre. Aph.* 73, *sect.* 4. — *Pop.* 1, *sect.* 3, *etc.*

(283) *Combalusier*, *Pneumato-Patho. cap.* 1, *n.* 6.

(284) *Sauvages*, *Nosol. meth. morb. cl.* X, *n.* XVI.

(285) *Raulin*, *traité des affect. vapor. ch.* VII.

(286) *Sauvages*, *l. c.*

(287) *Hippocrates*, *aph.* 73, *sect.* IV.

(288) *Baglivi*, *Prax. medic. l.* 1, *de hydrope sicco*, §. 1.

(289) *Ballonius*, *definit. med. lib. p.* 198.

(290) *Hippocrates*, *aph.* 17, *sect.* 8.

(291) Spécialement dans la *Epist. Anat. med.* 38, *n.* 23 et suiv.

(292) A l'endroit cité, et dans tout son bel ouvrage de la *Pneumato-Pathologia*, dans lequel il a rassemblé les observations des autres auteurs les plus illustres qui ont traité cette matière, et que je ne nomme pas ici, pour être plus bref.

(293) A l'endroit cité *n.* 23, nous lisons un passage de *Galien* sur le mot *emphusemata* qui est remarquable : *inflationes ex flatuoso spiritu collecto nascuntur, alias sub cute, alias sub membranis ossa tegentibus, aut musculos viscerum aliquod investientibus. Porro colligitur aliquando non purum etiam in ventriculo, et intestinis, itemque in medio spatio horum, et peritonaei.*

(294) La présence de l'air élastique dans le sang, dit l'illustre *Haller*, n'est pas compatible avec la vie : *nam aër, quando elaterem recuperat, tanta cum violentia se expedit, ut membranas dissolvat, vasa perrumpat, et haec in*

primis

primis causa sit, cur in spatio ab aëre communi libero animalia pereant. Phys. l. 8, *sect. V*, §. 15.

(295) Voyez cette question, longuement agitée et décidée par M. *Haller*, *l.* 8, *sect. V*.

(296) *Qui aër in cadaverum venis adparet, is putredinis effectus est, quae aut a morte accesserit, aut in ipsa vita coeperit nasci . . . . Emphysemata gangrenosa manifesto a putredine sunt. Putredo inter eas causas est, a quibus aër generatur, nempe ex fixo habitu in elasticum restituitur. Hall. l. c.*

(297) Chez le malade dont parle *Hippocrate*, *pop. l.* 1, *sect.* 3, *aegr.* 8, il y eut des signes d'une forte putrescence, des convulsions, du délire, des sueurs colliquatives, des urines noires, des taches livides; la peau parut froide. Ce malade mourut avec le météorisme. — Chez le malade, 13, *pop.* 3, il y eut un emphysème aigu qu'avec raison *Hippocrate* nomme putride. — On lit dans le savant *Van-Swieten*, §. 244, l'histoire d'un météorisme général, né de la masse corrompue, qui se dissipa en une vapeur très-fétide. On rencontre divers exemples de cette nature dans les belles observations du grand *Morgagni*; et à ce même principe se rapportent les météorismes particuliers du cœur, de la substance du poumon, du cerveau même et de quelques articulations de la machine, dont nous trouvons des exemples dans *Ruisch*, *Pringle*, *Baillou*, *Huxham*; ainsi que dans M. *de Haën*.

(298) Voyez dans *Pringle*, les savantes observations qui lui ont été communiquées par M. *Hunter* sur la différence de disposition des ventres de la machine, à la putrescence. *Mal. des arm. supp. mem.* 7, *exper.* 46.

(299) Il est étonnant de voir avec quelle facilité, l'air, engendré en nous, passe rapidement d'un ventre de la machine à l'autre. L'histoire des poisons, des effets de l'air introduit dans les veines des animaux, ainsi que celle des maladies putrides sont pleines de ces exemples. A ce principe se rapportent les observations de *Verdries*, de *Sproëgel* et d'autres rapportées par M. *Morgagni*, *Epist. anat. med. V*, §. 18 *et suiv.* — Voyez *Van-Swieten in Boerh.* §. 244.

(300) *De febr. bil. Lausan. p.* 116.

(301) *Histor. Cicut. aquatic. p.* 89. — *Henr. L. Harmes in Hall. disput.* IX, *ad morbor. hist.* §. 40, X, 1, *pag.* 133. — *Van-Swieten in Boerh. Acria venena, dum internam intestinorum superficiem rodunt, faciunt saepe sic contrahi intestina in omnibus locis, quae tangunt, ut integre claudantur, unde intercepto aëre elastico, enormes adeo abdominis tumores tunc aliquando observantur*, §. 398.

(302) *Comment. de vict. rat. in acut.*

(303) Ce que nous trouvons consigné par *Hippocrate*, relativement au *colera* sec, a beaucoup de rapport à cette circonstance. *De vict. acut. n.* 61. Voy. M. *de Haën*, qui a démontré jusqu'à l'évidence, et par le raisonnement, et par des exemples, avec quel avantage un médecin peut employer l'huile associée aux opiatiques dans les maladies tormineuses qui attaquent le tube intestinal, qui produisent des dyssenteries, des flatulences et même la passion iliaque. *Cap.* 24, *de colica picton.*

(304) Quelque sensible que soit l'analogie qui règne entre les maladies aiguës exanthématiques, les auteurs les plus estimés ont, avec beaucoup de précision, distingué, en différentes classes, la série composée des maladies aiguës qui frappent la peau. Voyez les œuvres de *Baillou* et l'histoire des maladies de *Breslaw*.

(305) On peut, par exemple, rapporter à cette classe la fièvre pétéchiale décrite par *Fracastor*, *de morb. contag. l.* 2, *c.* 6; la fièvre pourprée ou pétéchiale observée par *Ramazzini*, *de const. epid. ann.* 1692, 93 *et* 94, *diss.* 1; celle décrite par les médecins de *Breslaw*, *ann.* 1699; et cette autre observée par *Stegmanni* et consignée dans l'histoire épidémique d'*Allemagne*, p. 107, etc. — Voy *Huxham*, *chap.* 8, *des fièvres pétéchiales putrides et malignes.*

(306) *Huxham*, *Essai sur la petite vérole.* — De la même nature était celle observée par *Sydenham*, *sect.* 3, *cap.* 3.

(307) *Quamvis febrim peculiaris indolis, et epidemicam, haec exanthemata comitentur, uti historia medica docet; tamen et in aliis periculosissimis morbis, quandoque apparent purpu-*

reae vel nigrae petechiae, mortis imminentis nunciae. Sic in Londinensi peste, etc. Van-Swiet. in Boerh. §. 723. — A cette classe se rapportent pareillement celles observées par *Baillou*, avec un éminent danger pour ses malades. *Epid. l.* 1, *const.* 4. — « *Quod in epidemiis multis contigisse vidimus magno aegrorum periculo.* — Voyez *Baillou, l. c. annot. n.* 4, *p.* 33, *p.* 65, *etc.* Dans la fièvre d'hôpital si élégamment décrite par M. *Pringle*, on observa fréquemment de vraies pétéchies, tantôt d'un rouge plus vif, tantôt plus pâle, quelquefois d'une couleur livide, *et sans être jamais critiques*, selon les propres paroles de l'auteur. — Le célèbre et perspicace *Valcarenghi* observa que, dans la fièvre maligne qui sévit à *Crémone* et ses adjacences, en 1735, plusieurs furent, au septième de la maladie, attaqués, sans aucun soulagement, de vraies taches pétéchiales. *Med. rat. p.* 164 *et* 165. — On en trouve plusieurs exemples dans les ouvrages immortels du docteur *Huxham ;* un est entr'autres remarquable, c'est celui de la constitution maligne de 1735, dans laquelle, à un grand nombre de ceux chez qui le sang était dissous et vicié, il parut des pétéchies noires qui, chez plusieurs, se changèrent en taches livides. *Constit. aër.* 1735, *t.* 1 ; circonstance remarquable et qui tend à prouver qu'elles sont ordinairement un produit de la putrescence. Cette vérité se trouve tellement garantie par l'histoire des épidémies, que l'on peut pour ainsi dire mettre en problême *si ce qui constitue les pétéchies est un venin propre et particulier à ce vice, ou bien un venin commun à toutes les fièvres putréfactives.*

(308) La dyssenterie observée par les médecins de *Breslaw* peut en servir d'exemple, sans parler de beaucoup d'autres. *L. c. p.* 69.

(309) *Petechiae et miliaria rarissime, si unquam, critica sunt ; frequentissime symptomatica ; symptomaticorum vero plurima factitia. Rat. med. cap.* 3, *de morb. acut. cum petechiis*, §. 1.

(310) La thèse soutenue par ce savant écrivain contre les

partisans de l'opinion opposée, mérite d'être lue. *L. c. et tract. de febr. divis.* §. *IV.*

(311) *Qui ex pestilentia hoc vitio laborarunt et evasuri erant, iis pustulae, quas exanthemata vocant, nigrae toto corpore confertim multae apparuerunt, ulcerosae quidem plurimis, omnibus certe siccae. Eratque intuenti perspicuum reliquias eas esse sanguinis, qui in febri putruerat; quas veluti cinerem quempiam, natura ad cutim trusisset, sicuti alia ex supervacuis nonnulla trudit. De meth. med. l. V. c.* 12, *l. f.* — C'est à tort que *Van-Swieten* rapporte cette classe d'exanthêmes critiques à celle qu'on observa en France en 1715, et qui avait un tout autre caractère, puisque les malades périssaient le second, ou au plus tard le troisième jour; ce qui signifie toute autre chose que crise. *In Boerh.* §. 723.

(312) *Pringle, l. c. n.* 127. — *Sauvag. Nosol. meth. class.* 3, *n. VI*, *p.* 314.

(313) *Rubrae autem petechiae, pustulae miliares, aut graves erumpentes sudores, morbum saepissime solvebant penitus. L. c. p.* 33. — M. *de Haën* lui-même n'a pu nier qu'il n'y ait des pétéchies critiques. *Respondeo criticas petechias dari, testantibus autoribus gravissimis Fracastorio, Foresto, Diemerbroeckio, Sydenhamo, etc. verum observari dumtaxat adventante, aut vigente febre pestilentiali; aliis vero temporibus rariores ex iisdem autoribus concludere datur.*

(314) *L. c.* §. *XXI.* — Voyez le §. 412 de cet ouvrage.

(315) *De Haën, de morb. acut. rat. med. p.* 8, *c.* 3, §. 11. — *Van-Swiet. in Boerh.* §. 723.

(316) *Referendae hae evacuationes forent ad* crisima mécrinonta, *et infidae cum Hippocrate perniciosaeque declarandae. De Haën, l. c.*

(317) Le diagnostic de la fièvre pétéchiale en soi, a été décrit avec exactitude par *Fracastor*, *l. c.* et par *Hoffmann de febrib. epid. sect.* 1, *cap. XI.* — Le diagnostic de la symptomatique doit se déduire du caractère de la maladie à laquelle s'unissent les pétéchies, et dont elles sont le produit.

(318) *Id quod acutis in morbis et die critico fit, et cum om-*

nium emendatione symptomatum fit, et cum sanitate sensim redeunte, id sane vel criticum est, vel nihil uspiam criticum dici potest. De Haën, tract. de febr. divis. §. *IV, p.* 57.

(319) On sait que toutes les crises ne mènent pas à la santé, et que les anciens, par ce mot, n'ont pas toujours désigné un mouvement utile. On ne peut nier la présence d'une substance hostile dans les maladies putrides; pour que cette substance soit vaincue, il ne suffit pas de la chasser par le premier endroit où elle se présente, ni dans tous les temps; il faut, a dit le grand *Hippocrate*, l'expulser par les lieux convenables, et la chasser quand elle a été surmontée par la force de la vie, et non pas quand la maladie est encore dans sa vigueur et sa crudité. C'est pourquoi, comme une évacuation, dont les avantages ne répondent pas aux besoins actuels, n'est pas louable, de même on ne doit pas admettre le choix indistinct que ferait la nature, d'un lieu qui entraînerait la nécessité d'une nouvelle maladie, pire que la première, ni favoriser cette même nature dans un semblable dessein.

(320) *Tantum hinc abest, ut maculae hae salutis spem faciant, ut potius quo copiosiores compareant, eo majorem corruptionis gradum, quin lividi, plumbei, et ex atro viridescentis coloris, sphacelosam plane corruptionem arguant. L. c.* §. *V.*

(321) *Hae enim revera sunt gangraenulae, ideoque quo plures numero comparent, eo gravior subest metus, maximum autem vitae periculum ostendunt cum nigrae, vel lividae evadunt. Monita et praec. med. c.* 1, *sect. V.*

(322) Voyez la longue série de semblables observations dans *de Haën, rat. med. part.* 8, *cap.* 3, §. 3.

(323) *Morgagni* nous assure qu'il a vu des hommes attaqués de pétéchies, quoique leur sang fût dense et ne fût point encore dissous par cette vapeur vénéneuse qui produisait de semblables taches, dans une fièvre comme pestilentielle qui fit des ravages parmi les habitans de la campagne de *Padoue*, en 1731. *Epist. anat. med.* 49, *art.* 22. — Nous avons vu de même parmi nous les pétéchies se réveiller chez un petit nombre, dès les premiers jours de la maladie, c'est-

à-dire quand les humeurs étaient encore glutineuses. §. 369 *et* 388.

(324) Il paraît que presque toutes les pétéchies observées par M. *de Haën* étaient de cette nature. — Voyez *Haller*, *phys. l. v. sect.* 1, §. 8.

(325) *Morgagni*, *l. c.* — §. 25, *n.* 3, *h.* de cet ouvrage.

(326) On en peut voir des exemples dans l'histoire épidémique d'*Allemagne*, *p.* 101, 103, 105, 109, 254, 261. — Le respectable *Sydenham* parle, dans la *schedula monitoria*, d'une fièvre accompagnée de taches pétéchiales, qu'il prit pour une péripneumonie ; tant les pétéchies ont d'analogie avec les maladies de poitrine !

(327) *Sed etiam petechiae nihil aliud mihi, aliisque claris viris videntur, quam sanguis in subcutanea spatia cellulosa exhalans . . . . Porro Cl. Huxhamius diapedesin in pessimis petechialibus febribus observavit . . . . Et per internas etiam aortae membranas maculas gangrenosas ex sanguine exsudante natas nimis frequenter vidi. Haller*, *phys. l.* 1, *sect. IV.* Relativement aux causes qui produisent ces épanchemens, si je consulte l'histoire des maladies exanthématiques, je trouve qu'elles peuvent se réduire aux suivantes : 1.° à un sang dense qu'une impétuosité inflammatoire fait transsuder de son propre lit, dans les parties latérales ; 2.° au génie particulier de certains venins qui se jettent primitivement sur le sang ; 3.° à un sang tombé en dissolution putride ; 4.° au *consensus* établi entre un viscère, même éloigné, attaqué de putridité.

(328) Un jeune et vigoureux soldat tomba dans la fièvre épidémique, de la classe des convulsives. — Il éprouvait un délire très-aigu, un principe manifeste d'hydrophobie, un météorisme récurent ; il était dans une sueur continuelle ; son pouls était extrêmement inconstant et irrégulier ; le bas ventre ne rendait que peu ou point de matières. — On le fit saigner le soir du quatrième jour de la maladie, époque à laquelle je le visitai pour la première fois. On lui administra, dans la matinée du cinquième, un vomitif qui procura des selles copieuses ; le soir on commença à lui faire

prendre le musc odorant. Le sixième, il parut plus calme, et toutefois, les selles étaient abondantes. Le septième, sa peau parut marquée de quelques taches pétéchiales. Il passa de l'insomnie à de fortes convulsions ; on augmenta la dose du musc, et l'on y joignit un soupçon d'opium, l'ayant préalablement fait mettre, pendant un moment, jusqu'aux cuisses, dans un bain d'eau naturelle. On lui donna, pour boisson fréquente, une légère décoction de fleurs de camomille et de feuilles d'oranger. Il passa du calme à l'assoupissement ; le pouls devint souple et moins irrégulier. Le neuvième, toute promesse de bien s'évanouit ; les convulsions reparurent avec véhémence ; les yeux se chargèrent d'un voile sanguinolent ; le météorisme augmenta ; le cours des urines commença à se troubler, et avec le retour de ces désordres, on vit disparaître les pétéchies du siége qu'elles occupaient. On s'aperçut clairement alors qu'il y avait dans la maladie un vice périodique. On eut de nouveau recours au bain ; on fit tirer quelques onces de sang de la jugulaire ; on répéta le musc seul à grande dose, et l'on administra une raisonnable quantité de quinquina. Le dixième, le malade était dans une triste position ; on persista néanmoins dans l'emploi des mêmes moyens. Le matin du onzième, après une nuit orageuse, il parut une sueur générale et chaude, les urines devinrent faciles, et la peau se chargea de pétéchies rouges ; le pouls devint ondulant, souple, régulier ; le météorisme disparut : et en continuant, dans des proportions convenables, les mêmes remèdes jusqu'au vingt-unième, en en diminuant toutefois les doses de jour en jour, il se trouva guéri. La fièvre fut vaincue le onzième ; les urines donnèrent du sédiment le quatorzième, et continuèrent ainsi jusqu'au dix-septième ; les pétéchies s'évanouirent insensiblement.

(329) *Pringle, Append. mem.* 3, *exp.* 17. « *La propre nature de la putréfaction consiste en une dissolution ou désunion des parties.* »

(330) *Dissert.* 3, *de putredinis doctr. n.* 2. — *Putredo semper factorem comitem habet. id. l. c. n.* 5.

(331) *Foetor autem oritur ab humoribus stagnantibus, effusis, corruptis, vel venenatis. Inst. rei med.* §. 870. — Et dans la note sur le même §. *Quando foetor in aliqua parte corporis est, certum indicium est, humores degenerare, sales alcalescere, et olea in rancorem inclinare.*

(332) *Append. mem.* 3, *n.* 17.

(333) *Pro natura humorum varia fit putredo in sanguine, pinguedine, medulla, bile, gelatina, albuminoso humore, lympha, pure, urina, alvi excrementis, muco, chylo. Gorter, prax. medic. syst.* §. 100.

(334) Ç'a été ma première pensée de rapporter, à cette occasion, la série des observations et des expériences que j'ai faites jusqu'à présent sur plusieurs parties de la machine animale, dans diverses maladies, ainsi que dans les différens stades de ces mêmes maladies; mais comme cela serait trop long, et me conduirait fort loin de mon premier but, je me réserve d'en parler, en lieu plus opportun, dans le traité des maladies de consomption et de la petite vérole. Je me détermine maintenant d'autant plus volontiers à ce parti, que mes expériences ne sont pas encore telles que je puisse surement m'en rapporter à elles. Néanmoins ce que je puis déduire et de ces mêmes expériences, et de celles d'autrui, c'est 1.° qu'il ne s'engendre pas un égal degré de putrescence dans toutes les parties de notre machine; 2.° qu'il y a des substances dans lesquelles la putridité ne manifeste aucun signe d'alkali, et au contraire, 3.° qu'il y en a d'autres dans lesquelles l'acide s'unit à tous les stades de la putrescence, excepté au parfait et dernier stade, temps auquel, ou il s'obscurcit, ou se change en alkali manifeste; 4.° que l'âge, le tempérament, les causes extérieures, les substances putrescentes, etc. ont une éminente faculté de produire dans nos liquides une mutation qui y détermine plus ou moins promptement la putrescence, et les fait incliner plutôt vers l'une que vers l'autre espèce de putridité.

(335) §. 12, 19, 24, 25, 344.

(336) §. 15, 16, 18, 279, n. 5, 288 jusqu'au 311.

(337) §. 19, 23, 24, 25; *g*. 27, 280, 318, 322.
(338) §. 19, 20, 21, 25, *g*, *h*.
(339) §. 25, *f*, *g*, *h*.
(340) §. 25, *g*, *h*.
(341) §. 26, 338.
(342) §. 346.
(343) §. 24, *a*, 284, 323, n. 58, 346.
(344) §. 28, 49 jusqu'au 51.
(345) §. 307, 309.
(346) *Van-Swiet. passim.*
(347) §. 312 jusqu'au 313, 323, 345.
(348) §. 311 jusqu'au 313, 315, 349.
(349) §. 49.
(350) *Instit. rei med.* §. 785.

(351) *Stevenson, Essai sur la chaleur, art.* 77, *p.* 493, *t. VI; essais et observ. de la soc. d'Édimbourg.*

(352) *At vero nomae lethalissimae sunt, quarum* putredines *profundissimae existunt. Pravae etiam sunt, ac periculosae, quae nigram saniem emittunt. Albae vero ac mucosae* putredines *minus quidem occidunt, etc. Hipp. praedict.* II, *t.* XXI.

(353) *Carnium, et nervorum, ac ossium elapsus magni. Erat autem, et fluxio collecta, non puri similis, sed* alia quaedam putredo, *et fluxio multa, et varia. Hipp. pop.* 3, *sect.* 3.

(354) *Galen. de differ. febr. l.* 1, *cap.* 5 *et cap.* 6. *Humorum autem putredo, quae in vasis fit, similis est ei quae in inflammationibus, atque obscessibus accidit, aliisque collectionibus.*

(355) *Aret. morb. diut. l.* 1, *cap.* 9.

(356) *Essai sur les fièvres, chap. V, de la dissolution et de la putréfaction du sang.*

(357) *Phys. lib. V. sect.* 2, §. XXIX.

(358) *In Boerh.* §. 80, 86, *etc.*

(359) *L. c.* §. 86, §. 587, *Sanorum*, §. 423.

(360) Nous avons, à propos des tristes effets que produisent la fièvre, un mouvement actif et le superflu

retenu, un passage remarquable de ce même *Boerhaave* qui niait la possibilité d'une véritable putrescence durant la vie : *Quando vero sanguis per motum animalem agitatur, tunc adeo acris fit, ut ipse sudor foeteat, putrefacturus sanguinem si retineretur : et ipse sanguis, adeo blandus, adeo lenissime salsus, aucto calore, adeo putridus fit, ut manum, quam contigerit, cogat desquamari : id enim contingit iis, qui cadavera putridissima tractant. Inst. rei med.* §. 785.

(361) *L. c. part.* 1, *cap. XV, in fin.*

(362) *De Haën, rat. med. cap.* 32, §. *V*.

(363) *In Boerh.* §. 593, *abscessus.*

(364) *Pappelbaum, de febr. mal.* §. 31, *in Hall. disput.* 161.

(365) Nous parlerons ailleurs de quelques exemples de fièvres gangréneuses, produites par une matière putride logée dans le sang.

(366) *Jodoci Lommii de curand. febr. cap.* X. — *Van-Swiet. in Boerh.* §. 587.

(367) Cette doctrine démontre, 1.° que c'est mal-à-propos que certains ont recours aux anti-septiques dans tous les stades d'une maladie putride ; 2.° que les remèdes dissolvans ne conviennent pas dans cet âge de la maladie qui n'exige que les seuls anti-putrides ; et 3.° que le cas où conviennent proprement les anti-septiques, c'est quand les humeurs sont déjà viciées et tombées en dissolution putride.

(368) L'illustre M. *Fasano*, l'un des célèbres écrivains de l'histoire de notre fièvre épidémique, avance que « l'Épidémie affligea cette ville, ainsi que la majeure partie des provinces, depuis le commencement de janvier de l'année 1764. *L. c. l.* 2, *p.* 196. Non-seulement cette assertion n'est garantie par aucune autorité authentique, mais elle se trouve au contraire expressément démentie par les nombreuses observations de ce grand nombre de médecins, dont l'atmosphère médicale, si l'on peut parler ainsi, ne se borne pas à celle de cinq ou six malades par mois, mais en comprend au contraire un nombre prodigieux. Il conste, d'après ces mêmes observations, qu'on observa la maladie épidé-

mique se réveiller parmi nous, en Avril, époque qui coïncide avec celle de l'affluence des *Misérables*, sales et affammés, qui vinrent, des provinces, se jeter parmi nous. — Voyez la déposition des sages médecins employés par la *Commission de santé*, et que nous avons rapportée au §. 302. Voyez le §. 314, dans lequel on peut s'assurer que notre sentiment est conforme, sur ce point, non-seulement à l'autorité des dignes Professeurs cités au §. marqué de ce signe ★★, (*p.* 47) mais encore à celle des savans MM. *Pisciottano*, et *Vairo*, *l'un des deux médecins ordinaires de la Commission de santé.* Nous parlons de l'épidémie, (expression dont il s'est servi) et non de maladie sporadique; et il n'est question que de *Naples.* — Quant aux provinces, il est vrai que la maladie y prit plutôt naissance, et qu'il y eut, parmi quelques pauvres qui se rendirent parmi nous en Avril, une fièvre semblable à notre fièvre populaire §. 304, mais nous ne pouvons pas dire pour cela que la maladie qui régna dans ces provinces, fût la même qui sévit ensuite parmi nous. Les dissertations que plusieurs savans médecins de mes amis m'ont envoyées des provinces, prouvent que non-seulement on remarqua une différence expresse entre l'épidémie qui y eut lieu et celle qui se réveilla parmi nous, mais elles donnent même l'idée d'une maladie très-différente. — Nous pouvons beaucoup moins encore accorder à M. *Fasano*, « que de ce que nous n'avons pas reconnu, avant cette époque, la fièvre pour épidémique, il en résulte que cette fièvre ne fut dans l'hiver et dans le printemps que trop semblable à la fièvre rhumatique qui régna parmi nous. — Ceux qui ont eu de véritables et fréquentes communications avec les malades de ce temps-là, savent assez que la fièvre rhumatique qu'on souffrit alors, et que j'ai déjà décrite, (*voy. le premier volume*) était totalement différente de la maladie épidémique.

(369) §§. 361, 362, 403, 407, 413, 416, 418, 419, 424, 427, 434, 444, 459, 460 jusqu'au 506, etc.

(370) §§. 365, 372, 373, 394, 416, 420, 432, 440, 444, 507 jusqu'au 654 et suivans.

(371) §§. 364, 367, 368, 376, 379, 383, 397, 404, 416, 427, 432, 444 jusqu'au 459 et suiv.

(372) §§. 336 jusqu'au 338, 364, 365, 368, 374, 375, 379, 380, 383, 389, 390, 397, 404, 407, 412, 416, 418, 419, 424, 447, 448, 449 jusqu'au 453, etc.

(373) M. *Cantera*, *l. c. art. IV*, *p.* 30, *etc.* — M. *Fasano*, *l. c. p.* 204. *Quoiqu'on suppose que la fièvre fût putride et maligne, il s'ensuit que, de sa nature, elle était aussi continue, quoiqu'elle exacerbât le soir ; néanmoins, sans me prévaloir de cette raison, je dis, d'après mes observations, que je ne remarquai jamais ni intermission, ni rémission sensibles dans le pouls.* — Il est nécessaire qu'un homme qui se présente au public pour rendre compte du caractère d'une épidémie, soufferte dans une Capitale, ne s'en rapporte pas seulement au petit nombre de ses observations ; mais il convient qu'en même temps qu'il s'obstine à se fier aux siennes propres, il veuille bien aussi déférer à celles d'autrui.

(374) Le célèbre *M. Merli* avance dans ses *lettere*, *p.* 14 : *Cette humeur putride et vénéneuse produit, ou une fièvre aiguë maligne continente, ou une double tierce maligne ;* et à la *p.* 19 : *Cette fièvre s'est manifestée chez d'autres avec le type de double tierce.* — L'illustre M. *Cominale*, *const. epid. Neap.* §. 19, dit : « *Repetitis observationibus constitit nobis, dari revera constantem ut plurimum in febricitantibus nostris periodum, multosque complicatis de intermittentium genere febribus laborare ; quarum productae accessiones nullum apyrexiae tempus, sed tantum sensibilem remissionem praebebant.* » — Le savant M. *Vivenzio*, dans sa lettre au célèbre *Van-Swieten*, confesse la même vérité, reconnaissant, depuis le mois de Juin, dans la fièvre épidémique, *une périodicité constante*, jusqu'au cinquième ou au septième. — Je conserve devers moi plusieurs histoires de fièvres rémittentes que m'a communiquées M. *D. Antoine Viglianti*, l'un des sages médecins de la capitale, et qu'il a observées dans le cours de l'épidémie.

(375) *Asclepiades officium esse medici dicit, ut tuto, ut celeriter, ut jucunde curet. C. Cels. medic. l.* 3. *c. IV.*

(376) *Morbos a principio curare oportet. Hipp. de loc. in hom. n. 42.*

(377) *Id. de decenti ornatu , n. X.*

(378) *De differ. febr. l. 1. c. 4.*

(379) *Id. meth. med. l. IV. c. 3.*

(380) *Van-Swieten , in Boerh.* §. 587. *et* §. 645.

(381) *L. c. p.* 209.

(382) *L. c. p.* 111.

(383) *L. c.* §. 2. *p.* 129.

(384) *Disput. ad morb. hist. etc. VI.* §. 25.

(385) Le célèbre docteur *Huxham* fait remarquer, dans divers endroits de ses ouvrages, avec quel succès il s'est servi des épispastiques appliqués derrière les oreilles, dans les céphalées. Il parut à *Plymuth*, en 1729 , une fièvre populaire rémittente , de nature putride. La langue était couverte d'une gélatine sordide ; il y avait oppression de la respiration, désordre de l'estomac, abattement considérable ; les urines étaient crues ; il parut des pétéchies souvent critiques ; la tête était affectée , avec délire et léthargie. On employa divers moyens pour vaincre la maladie , (et spécialement le vomitif qui était très-nécessaire,) tels que les doux laxatifs, les saignées, le plus souvent pratiquées avec les ventouses, le quinquina et les vésicatoires, précisément appliqués derrière les oreilles. *De aër. et morb. ep.*

(386) De même que MM. *Cinque*, *Rubertis* , *Bayer et Reüch* ont souvent observé avec moi les utiles effets du quinquina , dans la fièvre dont il est maintenant question ; de même aussi ils ont été quelquefois témoins avec moi de l'issue malheureuse ou des conséquences pénibles qui étaient la suite de l'abandon prématuré de cette écorce. J'en citerai un exemple qui démontrera évidemment 1.° l'utilité du quinquina, employé en temps opportun , même dans la classe la plus manifestement putride et dangereuse; 2.° l'inefficacité de cette drogue employée à contre-temps , et lorsque la putridité avait déjà jeté de profondes racines ; 3.° la facilité des rechutes quand on en abandonnait prématurément l'usage actif ; 4.° et la force prodigieuse et inexplicable de

se multiplier, que possédait cette substance putride qui faisait tout le ravage, et qui, abandonnée et pour ainsi dire perdue de vue pendant un ou deux jours par le quinquina, paraissait devenir éminemment audacieuse, rebelle à la même drogue à laquelle elle avait d'abord cédé, et presque insurmontable, soit parce que la machine, plus affaiblie, était devenue plus facile à éprouver la force de la putridité, soit enfin par une autre raison quelconque.

Un page de *S. E. D. Dominique di Sangro*, *Régent et Capitaine-Général* des armées de notre SOUVERAIN, tomba dans la fièvre épidémique. On observa la langue revêtue de la lame caseuse accoutumée ; les urines aqueuses ; l'inutile moiteur générale ; la céphalée accoutumée. La fièvre était vive, mais clairement rémittente. Il fut confié à mes soins, le second jour de la maladie. Après avoir fait précéder une discrète saignée, on lui donna un vomitif ; on le mit à une diète aqueuse et acidule. Le troisième de la maladie, on eut soin de faire répéter le vomitif, uni au laxatif ; et dans la vigueur du troisième paroxisme, qui fut très-chaud, on répéta la saignée. — On obtint les évacuations désirées, et par les voies supérieures et par les selles ; et, à la chute du troisième accès, on commença, avec vigueur, l'usage du quinquina. — Le cinquième paroxisme fut vaincu, et le malade resta sans fièvre le sixième et le septième jour, et se sentit tellement délivré des graves désordres qui avaient précédé, qu'il se tint hors du lit presque durant tout le septième jour. Malheureusement au milieu de si heureuses apparences, on abandonna, dès le sixième jour, l'usage actif du quinquina, et pendant tout le septième, il fut entièrement mis de côté ; ce qui arriva parce que je n'avais pu revoir le malade, pendant près de quarante heures, par rapport à la foule des affaires et à la maladie de S. E. le Capitaine-Général. Dans la nuit du septième au huitième, la fièvre assoupie se réveilla de nouveau chez le malheureux convalescent. On eut recours au vomitif, à un nouvel emploi du quinquina simple, et uni au laxatif ; on fit usage des vésicatoires, du musc, du polygale, du bézoard de Jupiter,

du mercure doux, etc., mais ce fut en vain. On vit paraître les tremblemens ; le corps se couvrit de pétéchies dès le onzième jour ; le malade éprouva de pénibles délires ; la céphalée se réveilla plus cruelle que jamais. Le dixième jour, le météorisme parut ; et les yeux se troublant d'un éclat funeste, les urines étant par fois tardives, quoiqu'elles fussent le plus souvent très-copieuses, et toujours aqueuses, il périt enfin dans les convulsions à-peu-près vers la fin de la troisième semaine, malgré les évacuations copieuses qui étaient survenues, et tous les moyens que j'employai, de concert avec le sage *M. Cinque*, qui s'était joint à moi pour le visiter et me communiquer ses lumières.

Le cas de l'officier *Ronchi*, connu de MM. *Cinque*, *Rubertis*, *Reüch*, fut de la même nature ; l'issue fut pénible à la vérité, mais non malheureuse, puisque le malade guérit après de longues souffrances, en continuant toutefois toujours l'usage du quinquina, parmi tant d'autres moyens employés.

(387). Je n'ignore pas que certains de nos médecins, aussi éclairés que respectables, non-seulement n'ont pas voulu faire l'essai de cette méthode, mais qu'au contraire ils se sont déclarés contr'elle et s'y sont opposés. Et nous aussi, nous eûmes nos *Ramazzini*. Avancer qu'ils ont aussi tenté le quinquina, et qu'ils l'ont abandonné comme inutile et dangereux, cela ne suffit pas pour nous prouver ce qu'ils veulent nous faire croire. Qu'ils ne nous présentent pas seulement des histoires isolées, mais de nombreuses observations de *tels* et *tels malades*, chez lesquels le quinquina, administré d'une manière convenable et avec les précautions énoncées et tant de fois inculquées dans cet ouvrage, ait été employé sans avantage ou ait été nuisible, et alors nous les croirons. Mais tant qu'ils ne le pourront faire, (et je les en défie, d'après les scènes malheureuses dont nous avons été spectateurs) ils nous sera permis de dire que les mauvais effets et l'inutilité qu'on veut reprocher à cette drogue, ne doivent s'attribuer qu'à ce qu'on l'employa à contre-temps, à la timidité de ne l'administrer qu'à petite dose, à l'imprévoyance

de ne l'avoir pas examiné avant de l'employer, (n'y ayant rien de plus familier à nos droguistes que d'avoir, non pas du véritable quinquina, mais de cette écorce altérée par le mélange de quelque bois inutile) à la témérité de l'avoir tenté imprudemment et sans les attentions convenables. Ce que M. *Fasano* avance, en citant M. *Cinque*, relativement à l'inutilité de l'usage du quinquina, m'étonne. — Je suis sûr que, si M. *Fasano* eût été dans le cas de se procurer ce nombre d'observations que nous avons eues, et que doit avoir celui qui veut écrire l'histoire de l'épidémie d'une Capitale, il aurait écrit tout autrement qu'il n'a fait, et il n'aurait pas avancé aussi facilement une proposition que ne pourra jamais croire vraie celui qui a eu le plaisir, presque tous les jours, durant le temps de l'épidémie, de s'entretenir avec M. *Cinque* au lit des malades. La seule histoire de la maladie du Capitaine-Général, sans parler de plusieurs autres, démontre clairement que c'est à tort qu'on appelle M. *Cinque* en témoignage, pour prouver qu'il était opposé à l'usage du quinquina, quand la fièvre avait une rémission sensible.

M. *Cinque* est un médecin trop respectable et un trop honnête homme, pour qu'on le croie capable d'avoir pu agir, dans une circonstance aussi sacrée, contre ses sublimes connaissances et sa propre conscience. Que M. *Fasano* nous dise que le quinquina fut inutile et même nuisible dans les fièvres privées de toute rémission, et qui étaient accompagnées d'une irritabilité sensible du sytème nerveux, ou jointes à une forte lésion de quelque viscère noble, nous le croirons alors; dans le cas contraire, nous le prions de ne pas s'offenser si nous ne lui accordons pas toute confiance. Je vois bien d'ailleurs d'où lui vient son aversion pour cette drogue : 1.° de ce qu'il a adopté le système de *Ramazzini*, par rapport à la similitude apparente entre notre épidémie et la fièvre pétéchiale rémittente décrite par ce savant auteur; 2.° de ce qu'il a cru que la maladie que nous avons soufferte était semblable à la fièvre d'hôpital observée par M. *Pringle*. Quant au premier point, nous prendrons la liberté de rappeler à M. *Fasano* qu'*Hippocrate* nous avertit que les simi-

litudes

litudes sont une occasion d'erreur même pour les plus sages, et que M. *Ramazzini* est assez connu dans la république médicale, *à propos de quinquina*. Quant au second, nous lui avouerons nettement que nous ne concevons pas comment on peut signaler notre maladie comme très-semblable à la fièvre d'hôpital de *Pringle*. 1.° Le caractère manque, en ce que celle-ci fut continue, et que la nôtre ne le fut pas; 2.° Les phénomènes principaux manquent, tels que les convulsions, l'ischurie, la gangrène, le météorisme, le caractère d'hydrophobie, l'épilepsie, etc., symptômes que le perspicace docteur *Pringle* n'a pas remarqué dans cette fièvre; 3.° le caractère du sang manque aussi; 4.° et jusqu'à la manière de se terminer. Dans celle de *Pringle*, un vomitif donné à temps, un sudorifique pris à propos dans les commencemens de la maladie, la fuite en un autre lieu suffirent pour voir tout se dissiper. Mais que M. *Fasano* se persuade, une fois pour toutes, qu'il n'en fut pas ainsi parmi nous, et qu'il arriva même tout le contraire. Que ce savant écrivain n'aille pas croire que notre langage soit l'effet de l'envie, ou du peu d'estime qu'il nous supposerait pour ses talens bien connus : un juste zèle pour la verité de notre cause nous oblige à manifester ces sentimens que nous aurions voulu tenir cachés; mais qu'il veuille croire néanmoins que ce n'est qu'à regret, et pour ne pas passer pour imposteurs en face d'un juge aussi respectable que le public, que nous nous voyons contraints à paraître contentieux et sévères avec lui.

(388) Ainsi nous vîmes tôt ou tard survenir quelque évacuation sensible. Quelquefois on commençait à voir du sédiment dans les urines, dès le second jour de la maladie. D'autres fois elles se troublèrent après la première semaine, et montrèrent un nuage ondoyant et suspendu dans leur centre; puis elles donnèrent un dépôt sensible, tantôt *farineux*, tantôt *briqueté*, c'est-à-dire en manière de poudre de brique. — Tantôt ce furent de petites sueurs nocturnes, avantageuses; tantôt des vomissemens spontanés très-copieux; tantôt enfin le ventre devint très-libre, et souvent il naquit

une diarrhée obscure et bénigne. — Chez quelques-uns, il parut à la peau, au milieu de la convalescence, une excrétion furfuracée, accompagnée d'un prurit sensible, comme il arriva au premier *Chapelain de notre régiment*. — Il naquit chez ceux-ci, dans le progrès de la convalescence, des furoncles sur l'habitude du corps. — On vit paraître chez ceux-là, des taches érisypélateuses, après plusieurs jours de convalescence. — Chez d'autres, l'ordre des paroxismes cessé, et malgré la continuation du quinquina, on vit, pour quelque léger désordre, la quarte se réveiller. — Chez certains, qui portaient un cautère ou une autre plaie, nous vîmes, par ces acquéducs qui leur étaient auparavant habituels, et qui, durant le cours de la maladie, étaient devenus secs et arides, survenir de copieuses évacuations d'une sérosité putride et sanguinolente. — Et enfin l'on observa, que chez plusieurs de ceux à qui il avait fallu appliquer des vésicatoires, la fièvre ayant cessé et les malades prenant encore le quinquina, il continua pendant long-temps de s'écouler, par cette voie, une matière purulente fétide, et si acre qu'il ne fut possible de cicatriser les plaies qu'au bout de plusieurs semaines.

(389) *Fere periculosa esse nimia et festinatio et voluptas solet. med. l.* 3, *c.* 4.

(390) Nous avons vu ailleurs la force dissolvante de quelques-uns des remèdes énoncés §. 106, 465 jusqu'au 466.

(391) Ce remède, suffisamment capable de provoquer l'atténuation du gluten, §. 110 et 466, était très-propre à maintenir la liberté des urines et des selles.

(392) Le *camphre* est un des plus puissans atténuans qu'il y ait dans la nature. On peut voir, dans le bel ouvrage de M. *Schreiber*, avec quel avantage on peut l'employer dan. les cas où il abonde dans nos humeurs une densité glutineuses *Observ. de pestilent. in Ucrain*, *p.* 70. *ad.* 83.

(393) *V.* M. *Pringle*, *part.* 3, *chap. VI*, *n.* 139. où, avec cette candeur qui égale son savoir, il défère aux observations du docteur *Warren*, sur ce point, et renvoie le lecteur au dernier §. du chapitre, dans lequel, après en avoir expliqué les raisons, il nous fait entendre que le temps d'employer

les antiseptiques est celui où la maladie est parvenue à son dernier stade, p. 221.

Certains auteurs qui ont traité de la putrescence, en même temps qu'ils établissent « que la coction est une partie de celle-ci, et qu'ils avancent qu'une maladie putrescente ne se peut guérir sans coction, (proposition qui a besoin de preuve dans le cas où les humeurs sont dissoutes) ne font autre chose, depuis le premier jour de la maladie, qu'ordonner des remèdes antiseptiques. Ceux qui écrivent ainsi risquent ensuite de s'entendre dire : donc, ou il n'est pas vrai que la coction soit dans la classe de la putrescence, ou c'est une erreur de s'opiniâtrer obstinément dans l'emploi des seuls antiseptiques quand il y a besoin de coction. *V. le* §. 773.

(394) Phénomène qui n'est pas rare dans les maladies de nature maligne, selon le docteur *Huxham*, *op. var. In malignarum febrium principiis saepius illud sanguinis glutinosi, et crusta obducti inveni phoenomenon, nihilominus sanguis binis aut tribus diebus post ex eodem homine detractus, rarus prorsus, et ut sanies quasi fuit dissolutus.*

(394 *bis*) *Medicinae odoriferae sunt supremae omnibus medicinis, quae confortant principalia membra, et cor. Propterea muscus plus confortat inter caetera odorifera, etc. de semplicib. c.* 19, *p. m.* 320.

(395) *Muscus fortificat cor, corroborat cerebrum, et membra interiora quando bibitur, aut ponitur exterius in emplastris : administratur in medicinis oculi, etc. de temperament. simplic. c.* 185. *de musco.*

(396) *Lib.* 3. *de antidotis passim.*

(397) *Ita mehercle moschus necessarius, ut si usura ejus medicinam orbaveris, ipsa mutila pronitus sit ac diminuta. Orat. de moschi aromatis pretiosis. Natura et efficacia. Norimbergae*, 1585, *in*-8.

(398) *Historia Moschi ad normam A. N. C. Augustae Vindelicor.* 1682. *in*-4.

(399) C'est des *Chinois* que les Anglais ont reçu la connaissance de l'utile usage du musc dans l'hydrophobie.

Comm. de reb. in scient. natur. et medic. gest. vol. 1, *p.* 1; *pag.* 62.

(400) *Ad ipsum porro venenum pestiferum debellandum, sive id praeservando, sive curando fiat, utiliter adhiberi moschum sunt qui statuunt. Hos inter Palmarius, l.* 7. *de morb. contag. cap.* 18. *in febre pestilente moschum odore suo suavissimo pestilentem aeris perniciem repellere, dissipare, atque extinguere posse, vires preterea cordis recreare, spiritus omnes erigere, ac resarcire, cerebrum, sensusque omnes roborare, et partium omnium, maximeque cordis languorem discutere decantat. Unde et apud ipsum, aliosque tot passim eum in finem, pro interno pariter et externo usu, variae extant conscriptae formulae moschum recipientes, etc. l. c. c.* 18, *p.* 105 *et* 106.

(401) *Van-Swieten in Boerh.* §. 1146, où l'on en lit aussi la recette. *V. Essai sur l'hydrophobie trad. de l'Angl. de Christophe Nugent.*

(402) *Schreiber l. c. p.* 83. *Schol.* 11.

(403) *Van-Swiet. l. c. mirabilis moschi virtus in morbis malignis, petechialibus, ut et in morbis convulsivis, recentioribus observationibus innotuit.* — Le savant *Gmelin* a rendu publique, en 1750, la lettre de l'illustre *Collinson*, de la *société royale de Londres*, dans une dissertation inaugurale qui a pour titre : *specificum antidotum novum adversus effectus morsus rabidi canis, febres malignas, pesti proximas, et exanthematicas varias, inflammatorias singultui junctas, manias et melancholias, etc. describit et dijudicat.* Phil. Frid. Gmelin, *med. Lic. resp. Lud. Henr. Riecke, diss. inaug. Tubing*, 1750, *pl.* 4. — *V. Comm. de reb. in sc. nat. et med. gestis, l. c. n.* IV. — Le docteur *Huxham* a considéré le musc comme un excellent alexipharmaque. *De aër. et morb. epid. ann.* 1744.

Fin du second et dernier Volume.

TABLE

Des principaux Articles contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.

ERRATA.

Nous prions le lecteur de corriger les fautes indiquées ci-après, avant d'entreprendre la lecture de l'ouvrage.

Page 95, ligne 20, §. 141, *lisez* §. 411.
P. 112, 9, différent, différant.
P. 123, 15, chargés, chargées.
P. 109, 9, poudreux, pulvérulens.
P. 166, 9, catarre, catarrhe.
P. 263, 7, renversait, bouleversait.
P. 340, 24, sur, dans.
P. 392, 15, relâché, défait.
P. 37, 14, après *et non aéré*, placez (*a*), indication qui renvoie à la note marquée d'un pareil signe.
P. 40, 2, après *Senac*, placez (*b*), etc.
P. 46, 13, après *Lucera*, placez (*c*), etc.
P. 65, 18, après *transportés*, placez (*d*), etc.
P. 150, 1, après *cours*, placez (*e*), etc.
P. 199, 16, après *choses*, placez (*f*), etc.
P. 278, 13, après *intestins*, placez (*g*), etc.

LIVRES qui se trouvent chez REYMANN et Comp.ie, Libraires, rue Saint-Dominique, n.° 63, à Lyon.

AVANTAGES (des) des scarifications non sanglantes dans quelques espèces d'hydropisie, par M. Roucher, in-8. 1804. 4 l. 10 s.

Art d'accoucher, par le professeur Stein, trad. de l'allemand par Briot, suivi d'une dissertation sur la fièvre puerpérale, in-8. 2 vol. 24 planch. 1805. 8 l.

Dictionnaire raisonné de pharmacie-chimique-théorique et pratique, à l'usage des médecins de la campagne et des élèves en pharmacie, par M. Rivet, in-8. 2 vol. 1804. 9 l.

Essai sur la fièvre puerpérale, de Denman, trad. de l'anglais par Revolat, avec notes et formulaire, in-12. 1 l.

Institutions de chirurgie, par Heister, avec un mémoire sur l'histoire de la chirurgie du dix-huitième siècle, par Paul, in-4. 3 vol. *Avignon*, 1773. (*rare*) 36 l.

Manuel d'histoire naturelle de Blumenbach, trad. de l'allemand par Arthaud, in-8. 2 vol. 30 planch. 1803. 12 l.

Médecin (le) naturaliste, ou observations de médecine-pratique et d'histoire naturelle, par le docteur Gilibert, in-12. fig. 1803. 2 l. 10 s.

Mémoires sur les extraits des végétaux et le dépôt qui s'y forme, avec analyses de M. Deyeux, observations de Vauquelin, et critique de Fourcroy, suivi de la réponse, par M. Deschamps le jeune, in-8. 1800. 2 l. 10 s.

Mémoires et histoires sur les fièvres de mauvais caractère du Levant, et la fièvre jaune de l'Amérique, avec la description physique-médicale de l'Egypte et de Sainte-Lucie, par le docteur Pugnet, in-8. fig. 1804. 4 l.

Mémoires sur la topographie médicale, sur l'histoire

naturelle, sur les animaux et plantes microscopiques et sur l'épidémie qui a régné à Beaurepaire, par le docteur Villars, in-8. fig. 1804. 2 l. 10 s.

Œuvres complètes du docteur Jenner, concernant la vaccine et la nouvelle méthode d'inoculer, trad. de l'anglais, in-8. 1805. 2 l. 10 s.

Physiologie d'Hippocrate, extrait de ses œuvres, par M. Delavaud, in-8. *Paris*, 1804. 4 l. 10 s.

Principes de médecine et de chirurgie, à l'usage des élèves, par le docteur Villars, in-8. 1798. 2 l. 10 s.

Précis d'observations de chirurgie faites dans le grand Hôtel-Dieu de Lyon, par M. Cartier, chirurgien en chef, in-8. 1803. 3 l.

Recueil des actes de la société de médecine et de chirurgie de Lyon, depuis l'an 1er jusqu'à l'an 10, in-8. 2 vol. fig. 9 l.

Recherches sur les causes et les effets de la vérole des vaches, par le docteur Jenner, trad. de l'anglais, in-8. 1801. 15 s.

Selle, élémens de Pyrétologie méthodique, trad. du latin par M. Montblanc, in-8. 1801. 3 l.

Cette traduction a été jugée la meilleure par les professeurs des écoles de médecine.

Théorie du galvanisme, appliquée à la nouvelle électricité, par le docteur Petetin, in-8. 1804. 15 s.

Traité des maladies graves qui règnent dans les pays chauds, par M. Campet, in-8. 1802. 5 l.

Ami des femmes, ou lettres d'un médecin sur l'influence de l'habillement des femmes, sur leurs mœurs et leur santé, par Marie de Saint-Ursin, seconde édition, in-8. fig. 1805. 7 l. 10 s.

Annales de chimie et de pharmacie, ou recueil de mémoires concernant la chimie et les arts qui en dépendent, par MM. Guyton, Monge, Fourcroy, Adet, Vauquelin, Chaptal, Van-Mons, etc., in-8. 55 vol. fig. complet jusqu'au 30 fructidor an 13, à 4 liv. le vol.

Bibliothèque médicale, ou recueil périodique d'extrait

des meilleurs ouvrages de médecine et de chirurgie, par une société de médecins, in-8. *L'année coûte 25 liv.; il paraît chaque mois un cahier de 130 pages.*

Brera, *Sylloge opusculorum selectorum, ad praxim precipue medicam spectantium*, in-8. 6 vol. *Ticini.* 24 l.

Cours complet d'histoire naturelle, générale et particulière, de Buffon, avec les notes et additions de Lacépède, Daudin, Latreille, Denis Monfort, Roissy, Brisseau-Mirbel, rédigé par M. Sonnini, in-8. 122 vol. quantité de superbes gravures. *Paris*, 1805, br. à la Bradel. 610 l.

Cours complet d'agriculture-théorique et pratique-économique et de médecine rurale, ou dictionnaire universel d'agriculture, par l'abbé Rozier, in-4. 10 vol. fig. *Paris*. 125 l.

Cultivateur anglais, ou œuvres choisies d'agriculture et d'économie, par Arthur Young, trad. de l'angl. par Lamarre, Bellecoq, etc. in-8. 18 vol. fig. *Paris*. 110 l.

Elémens de médecine-pratique, de Cullen, trad. avec notes, par M. Bosquillon, in-8. 2 vol. *Paris*. 10 l.

Elémens nouveaux de physiologie, par M. Richerand, in-8. 2 vol. troisième édition, 1804. 11 l.

Elémens nouveaux de thérapeutique et de matière médicale, suivis d'un nouvel essai sur l'art de formuler, par M. Alibert, in-8. 2 vol. *Paris*, 13 l. 10 s.

Epître aux jeunes docteurs en médecine et en chirurgie, sur les erreurs d'Hippocrate et de ses sectateurs anciens et modernes, par le docteur Vachier, in-12. 1805. 3 l. 10 s.

Flore française, ou description succincte de toutes les plantes qui croissent naturellement en France, par MM. Delamarck et Decandolle, in-8. 5 vol. fig. une carte de botanique enluminée. *Paris*, 1805. 48 l.

Gazette de santé, ou journal analytique de tout ce que l'art offre de plus avantageux en théorie et en

pratique, pour prévenir ou guérir les maladies, par M. Marie de Saint-Ursin, in-4. *L'année coûte* 15 l. *Il en paraît trois numéros par mois.*

Histoire abrégée des insectes, dans laquelle ces animaux sont rangés suivant un ordre méthodique, par Géoffroy, nouv. édit. in-4. 2 vol. fig. 1800. 24 l.

Histoire naturelle de Buffon et de Lacépède, in-4. 37 v. bonnes épreuves, rel. proprement. *Paris, imprim. royale.* 800 l.

Idem, in-12. 58 vol. rel. prop. fig. *impr. royale.* 200 l.

Idem, rédigée par Richard-Castel, in-18. 26 vol. br. fig. 60 l.

Hygiène domestique, ou l'art de conserver la santé et de prolonger la vie, par le docteur Willich, trad. de l'anglais par Itard, in-8. 2 vol. *Paris*, 1802. 6 liv.

Hygrologie, ou exposé chimico-physiologique des humeurs contenues dans le corps humain, du célèbre docteur Plenck, trad. par M. Pitt, in-8. 1801. 1 l. 10 s.

Introduction à l'étude de la médecine et de l'histoire naturelle, par le docteur Selle, trad. par Corray, in-8. 3 l.

Médecine éclairée par l'ouverture du corps humain, par M. Prost, in-8. 2 vol. 1804. 10 l.

Mémoires de médecine-pratique sur les efforts, des maladies qui en dérivent, et les moyens de les prévenir, par le docteur Balme, in-12. 1 l. 15 s.

Notice historique sur la vie et les écrits de Bourgelat, fondateur des écoles vétérinaires en France, par le professeur Grognier, in-8. 1805. 3 l.

Observations médicales sur la fièvre régnante à Livourne, par le docteur Palloni, trad. de l'ital. avec notes et tableau, par le docteur Revolat, in-8. 1805. 1 l. 10 s.

Observations de médecine-pratique, du docteur Selle, trad. par le docteur Corray, in-8. 1796. 3 l.

Observations-pratiques sur la pustule maligne, par M. Sautemouche, in-4. *Paris*, 1805. 15 s.

Œuvres de Pierre Camper, qui ont pour objet l'his-

toire naturelle, la physiologie et l'anatomie comparée, in-8. 3 vol. et 1 vol. de planches in-fol. 1803. 30 l.

Phthisie pulmonaire, ouvrage couronné par la société de médecine de Paris, par le docteur Baumes, seconde édition, in-8. 2 vol. 1805. 11 l.

Plenck, Icones plantarum medicinalium, secundum systema Linnæi digestarum, in-fol. charta Holland. all.-lat. cum 601 tab. pictis. br. 24 fasc. *Vindob.* 1798. 1200 l.

Rapport du physique et du moral de l'homme, par le docteur Cabanis, in-8. 2 vol. 14 l.

Recueil périodique de la société de médecine de Paris, ou journal général de médecine et de pharmacie, rédigé par M. Sedillot, in-8. *La souscription coûte 20 fr. par année, et la collection depuis son origine, à 6 liv. le volume broché.*

Relation d'un voyage du Levant, sur l'histoire ancienne et moderne, avec des descriptions et des figures de plantes rares, des animaux, etc. par Tournefort, in-8. 3 vol. *Lyon*, 1717, *très-rare.* 36 l.

Traité de la première dentition et des maladies souvent très-graves qui en dépendent, par M. Baumes, in-8. *Paris*, 1806. 6 l.

Traité des convulsions dans l'enfance, de leurs causes et de leur traitement, par M. Baumes, in-8. seconde édit. 1805. 6 l.

Traité sur le vice scrophuleux et sur les maladies qui en proviennent, par M. Baumes, in-8. *Paris.* 6 liv.

Végétaux résineux, ou description des arbres, arbrisseaux et plantes, par Duplessy, in-8. 4 vol. *Paris*, 1802. 27 l.

Waldstein, Descriptiones plantar. Hungariæ, in-fol. cart. max. fasc. XI, 110 tab. pictis. *Vind.* 1802. 400 l.

L'on trouve dans la même Librairie un assortiment considérable en tout genre de Littérature française et étrangère.

